Louis Cousin

Histoire de l'Eglise
Tome 4

Histoire Ecclésiastique de

Théodoret

1686

Suivie
(afin de compenser tant que faire se peut la qualité parfois médiocre de numérisation de l'édition de Cousin)
d'une traduction anglaise
du même texte

HISTOIRE DE L'EGLISE,

Écrite par

THEODORET.

Traduite par Monsieur COUSIN, *Préside nt en la Cour des Monnoies.*

TOME IV.



Suivant la Copie imprimée.

A PARIS
Chez DAMIEN FOUCAULT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.

M. DC. LXXXVI.





A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE MONTAUSIER

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER des Ordres du Roi, Lieutenant Général d'Angoûmois, Xaintonge, Haute & Basse Alsace, Commandant pour Sa Majesté en Normandie, Gouverneur de Monseigneur le Dauphin, &c.



ONSEIGNEUR,

L'accueil favorable que vous avez fait à tous les Ouvrages, que j'ai donnez au public, m'impose une espéce de nécessité de vous presenter celui-ci, qui est sans doute un des plus considérables par la beauté de

sa matiére, & par le mérite des Auteurs, qui l'ont traitée.

Je vous avoüe pourtant, MONSEIGNEUR, *que le desir que j'ai de m'aquiter de ce devoir, est mêlé de quelque crainte, & qu'au même tems que je tâche de vous donner des marques publiques de ma reconnoissance, j'apprehende que le present que je vous fais, n'ait pas tout ce qu'il faudroit qu'il eût pour vous plaire. Je souhaiterois bien,* MONSEIGNEUR, *de ne vous rien offrir qui n'eût vôtre approbation. Mais je sai combien il est difficile d'arriver à la perfection qui est nécessaire pour la mériter. Vous étes un des plus grands Juges des productions de l'esprit, qu'il y ait en nôtre siécle. Vous en connoissez également les beautez & les défauts, & vous découvrez jusques aux moindres négligences, qui échapent à ceux-mêmes, qui ont fait une étude particuliére de nôtre langue, & qui suivent le plus exactement qu'il leur est poßible, les régles que l'usage & le bon sens ont préscrites, pour bien parler, & pour bien écrire.*

Vous avez, MONSEIGNEUR, *une élevation, & une force de génie, une vivacité & une pénétration d'esprit, que l'on doit regarder comme le plus noble avantage de la naißance, & encore plus estimer que la gloire d'étre sorti d'une Maison außi ancienne qu'est la vôtre, & außi illustre qu'elle s'est renduë, & par son propre éclat, & par celui de ses alliances.*

Vous ne vous étes pas contenté, MONSEIGNEUR, *de*

de posséder ces précieux dons, tels que vous les avez reçus du Ciel. Vous en avez rehaussé le prix par vôtre travail, & vous y avez joint ce qu'il y a de plus agréable dans les belles Lettres, & de plus solide dans les connoissances les plus relevées. Vous avez fait voir en Vôtre Personne que c'est une erreur de s'imaginer que l'étude amollisse le courage, & qu'elle rende incapable de manier les armes, puisque vous n'excellez pas moins dans l'art de la Guerre, que dans les Siences. Vous signalâtes Vôtre Prudence & Vôtre Valeur, dés vos premiéres campagnes. Vous contribuâtes dés-lors par la Sagesse de vos Conseils, & par la Force de Vôtre Bras au gain des Batailles, à la prise des Villes, à la conquête des Provinces. La passion que vous avez pour l'intérêt de l'Etat, vous à porté depuis au milieu des plus terribles dangers, d'où vous étes retourné accompagné de la Victoire, chargé de Gloire, & couvert de ces honorables blessures, qui selon la pensée d'un ancien, seront toûjours comme autant de bouches, qui publieront la grandeu de vos Exploits.

Je n'entreprendrai pas, MONSEIGNEUR, d renfermer dans cette Lettre les autres qualitez extraordinaires qui vous rendent si recommandable Elles rempliront nos Histoires, & passeront avec elles dans les siécles à venir. Tant qu'il y aura parm les hommes de l'estime & du respect pour la vertu. on parlera avec éloge & avec admiration de l'inclination généreuse que vous avez d'obliger, de la sincé-

rité de vos paroles, de vôtre amour pour la vérité, de vôtre zele pour la Justice, de vôtre vénération pour les choses saintes, de la profession publique que vous faites de condamner tout ce qui est le moins du monde contraire à la probité, & aux bonnes mœurs. On ne manquera pas aussi, MONSEIGNEUR, *de loüer la Justice que le plus grand Prince de la terre vous a faite, quand il a récompensé vos services par les premiéres dignitez du Roiaume, & par le Gouvernement des plus importantes Provinces, où vous avez trouvé de nouvelles occasions de faire paroître l'ardeur que vous avez pour la gloire de Sa Majesté, & pour le repos des peuples qu'elle a soûmis à vôtre conduite.*

Mais que ne dira-t-on pas MONSEIGNEUR, *du choix que ce Prince si éclairé, & qui en toutes choses a un si sage discernement, a fait de vous, pour vous confier ce qu'il a de plus cher? Jamais choix n'eut un applaudissement si général, ni des suites si heureuses. L'envie, au dessus de laquelle vous avez toûjours été, avoüa des-lors, que personne n'étoit plus capable de cét emploi. La France en conçut de grandes espérances. Mais quelques grandes qu'elle les eût conçuës, elle les vit bien-tôt surpassées par le soin, par l'application, par la vigilance que vous apportâtes à former l'Esprit, le Jugement & les Mœurs de Monseigneur le Dauphin. Vous lui donnâtes d'abord des idées fort justes, & qui répondoient parfaitement à la véritable valeur de chaque chose.*

Vous

Vous répandîtes dans son cœur de pures maximes, & de généreux sentimens. Vous lui apprîtes à discerner ceux qui donnent de fidéles conseils aux Grands, & ceux qui ne leur parlent que par complaisance, & vous lui inspirâtes une forte passion pour les Vertus qu'un Prince Chrêtien doit aquérir, & une extréme horreur des défauts qu'il doit éviter.

Cette puissante Monarchie voit avec autant d'étonnement que de joie, croître de jour en jour ces vertus naissantes que vous cultivez avec une assiduité merveilleuse, & avec un travail incroiable, & elle s'en promet tous les avantages qu'une sage éducation peut tirer du plus excellent naturel qu'il y eut jamais.

Permettez-moi, s'il vous plaît, MONSEIGNEUR, *d'entrer dans ses sentimens, de joindre mes vœux à ceux qu'elle fait incessament pour un sujet qui lui est si important, & d'y ajoûter une protestation tres-sincére d'être toute ma vie, avec une profonde vénération,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &
tres-obéïssant serviteur,
COUSIN.

AVERTISSEMENT.

La vertu & la ſience de Théodoret lui ont aquis une ſi grande réputation, qu'il ſuffit que ſon nom ſoit à la tête de cette Hiſtoire, pour en donner une plus haute eſtime, que ne feroient tous les diſcours, par leſquels je pourrois entreprendre de la relever. Il a été conſidéré comme un des plus ſaints Evêques, & comme un des plus ſavans Docteurs de l'Egliſe Gréque. Les dons du Ciel ſembloient avoir prévenu en lui les imperfections ordinaires des enfans des hommes, puiſque ſes parens l'avoient promis à Dieu avant ſa conception, & qu'ils l'avoient deſtiné au ſervice de l'Egliſe, incontinent aprés ſa naiſſance. Aprés l'avoir conſacré à la piété dés le berceau, ils n'eurent garde de l'élever de cette maniére prophane, qui a donné lieu de dire que nos parens ſont ſouvent nos parricides, & qu'il ne faut pas s'étonner du mauvais ſuccez de la plûpart de nos entrepriſes, parceque nous avons été nourris parmi les imprécations de nos peres & de nos meres, & parmi des ſouhaits auſſi funeſtes, que ceux qu'auroient pû faire nos plus cruels ennemis. Ils lui donnérent une éducation, qui fut toute Chrêtienne, & toute ſainte, & qui en l'éloignant des objets qui flatent les ſens, & qui corrompent le cœur, conſerva ſon innocence, & le garantit de la contagion du ſiécle. Il demeura dans

la

la retraite d'un Monastére, non par le seul choix de ses parens, ni par l'effet d'un tempérament mélancolique, & d'une humeur noire, qui hait naturellement le jour, & qui fuit la compagnie, mais par l'inclination que la grace avoit formée dans son cœur, de se séparer des biens créez, qui ne sont que de faux biens, & de se priver autant qu'il lui seroit possible, de leur usage, pour s'unir plus étroitement au Créateur, qui est le seul bien véritable, en la possession duquel consiste la félicité souveraine. Thé. Ep. 8

Il ne chercha pas dans le Monastére un lâche loisir, ni une molle oisiveté, où il semble que l'on soit invité par la solitude, & par le silence. Il y fut toûjours dans l'action, & dans le travail. Bien qu'aiant conservé la pureté de son ame, & évité d'abord les écuëils, où son innocence auroit pû faire un triste naufrage, il ne fût pas obligé aux satisfactions rigoureuses, que l'Eglise n'impose qu'aux grands pécheurs, il s'y soûmit de lui-même, & se chargea volontairement de tout ce que la pénitence a de plus afreux, & de plus terrible. Il fit ses délices, des gémissemens & des larmes, & se nourrit de l'abstinence & du jeûne.

La régularité avec laquelle il se priva de tout ce qui est commode au corps, & s'aquita de tous les devoirs qui le peuvent mortifier, n'empêcha pas qu'il ne prît un soin tres-particulier de cultiver son esprit. Comme il étoit persuadé que les austéritez extérieures lui auroient servi de peu de chose, si elles n'avoient été jointes à des exercices intérieurs, il s'appliqua avec une assiduité incroiable à la lecture des Livres sacrez, à l'étude de la sience de l'Eglise, à la méditation des mystéres, & à la priére. Pendant qu'il ne songeoit qu'à se perfectionner de cette sorte, & à travailler à sa propre sanctification, la Divine Providence le

choisit pour l'emploier au salut des autres, & pour lui confier le gouvernement des ames.

Proc. l. 2. des Edif. ch. 11. La Ville de Cyr avoit perdu son Evêque. C'étoit une petite Ville que les Juïfs avoient autrefois bâtie, en retournant de Babylone à Jérusalem, & à laquelle ils avoient donné par reconnoissance le nom du Prince, qui avoit eu la bonté de les délivrer d'une longue & ennuieuse captivité, de leur rendre les vases sacrez, & de leur permettre de rebâtir le Temple, & d'y offrir des sacrifices.

Nôtre Auteur fut retiré de sa solitude, & élevé mal-gré lui, par le suffrage du Clergé & du peuple, sur le Siége de cette Eglise. Bien qu'il sût que l'Episcopat est non seulement une occasion, mais aussi un engagement de pratiquer les vertus Chrêtiennes, avec une perfection plus éminente que celle d'aucun autre état, & que c'est en ce sens que le grand Apôtre a dit que celui qui le desire, desire une sainte fonction & de bonnes œuvres, il ne laissa pas de faire tout son possible pour l'éviter. Mais plus il le fuïoit plus il en étoit digne. Dés qu'il en eût été revêtu, il fit voir en sa personne toutes les qualitez, que le divin Paul demande dans un Evêque.

On n'intenta jamais de procez contre lui, & jamais il n'eut la pensée d'en intenter; ce qui fait voir que non seulement il observa tres-exactement les préceptes du droit naturel, mais encore qu'il souffrit avec patience que d'autres les violassent à son préjudice. Il auroit pû éviter d'être traduit devant les Juges, en vivant avec l'honnêteté, avec laquelle il vivoit, en rendant à chacun ce qui lui appartient, & en ne faisant tort à personne, & c'est peut-étre de cette sorte que vivoient les plus sages des Paiens. Mais il n'auroit pû éviter d'y traduire les autres, s'il n'avoit méprisé ses intérêts, & remis ses injures par une générosité, qui est particuliére aux Chrêtiens.

Les

Les Ecclésiastiques qui s'aquitoient, sous sa conduite, de leur ministére, & qui l'imitoient comme leur modéle, ne parûrent jamais non plus que lui devant les Tribunaux, pour y poursuivre des affaires temporelles. Il étoit si fort au dessus de la passion que plusieurs ont de s'enrichir, que non seulement jamais il ne desira, ni ne demanda rien du bien d'autrui, mais que jamais il ne reçut de presens. Ses domestiques suivirent si religieusement l'exemple de sa modération, qu'on n'en pût trouver aucun parmi eux, qui voulut accepter la moindre chose. Il avoit tellement dépoüillé son cœur de l'amour du bien, qu'il distribua aux pauvres la succession qui lui étoit échuë par la mort de ses parens, & qu'il ne posséda jamais que les vêtemens, dont la nécessité l'obligeoit de se couvrir. Il emploia une partie des revenus de son Eglise à l'embélissement de sa Ville, & au soulagement des particuliers, qui implorérent son assistance.

Tout cela est peu de chose en comparaison de ce qu'il fit pour l'agrandissement de la Religion, pour l'extirpation de l'erreur, & pour la conversion des hérétiques. Il amena à la connoissance de la vérité huit Bourgs, & quelques lieux d'alentour, qui avoient été infectez des imaginations corrompuës de Marcion. Il en convertit deux autres, dont le premier suivoit les égaremens d'Eunome ; & le second, ceux d'Arius. Il ne vint pas à bout de ces grands desseins, sans y trouver de grands obstacles. Il courut d'extrémes périls en attaquant l'hérésie, & combattit plusieurs fois jusques à perdre une partie de son sang, il fut plusieurs fois poursuivi par la fureur d'un peuple, qui aimoit son aveuglement, & qui n'appréhendoit rien tant que de voir la lumiére. Il fut plusieurs fois accablé

de pierres, & tout prêt de perdre la vie. Mais Dieu la lui conserva au milieu de toute sorte de dangers, & l'engagea depuis en diverses occasions de l'emploier à l'instruction, & à l'édification de son Eglise. Il y travailla avec une application infatigable, tant par ses Livres que par ses Prédications. Les premiers lui ont aquis une loüange tres-rare, & tres-singuliére, d'avoir mieux écrit l'Histoire que nul autre, & d'avoir mieux expliqué l'Ecriture.

Photius, qui étoit sans doute un grand juge des Ouvrages de l'esprit, préfére la maniére, dont l'Histoire de Théodoret est écrite, à celle des Ecrivains qui l'avoient précédé, & assure que le stile en est clair & sublime, & qu'il n'a rien pourtant d'inutile, ni de superflu. La beauté des termes s'y trouve heureusement avec la vérité. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques fautes contre la vérité-même; mais ce sont des fautes qui échapent aux écrivains les plus exacts, & qui n'ôtent rien du mérite de leurs Ouvrages, parce qu'elles sont tout ensemble, & rares, & légéres. La plûpart consistent à avoir rapporté certaines choses à d'autres tems, qu'à ceux, où elles se sont en effet passées. J'en remarquerai ici quelques exemples, à dessein, non d'accuser nôtre Auteur de négligence, mais d'empêcher que son autorité n'impose à ceux qui prendront la peine de lire ma Traduction.

Liv. 1. ch. 14. Il met la mort d'Arius parmi les circonstances du Concile de Nicée. Il est certain que cét Hérésiarque fut chassé d'Aléxandrie, incontinent aprés qu'il eut été condamné, & que saint Athanase ne voulut jamais permettre qu'il y rentrât, quelque effort qu'Eusébe & Théognis fissent pour l'y rétablir. Il mourut à Constantinople douze ans depuis, d'une maniére aussi funeste, & aussi tragique que chacun sait.

Ch. 16 Théodoret anticipe par une semblable méprise le

le tems de la translation d'Eusébe, de l'Evêché de Nicomédie à celui de Constantinople. Il place ce Protecteur d'Arius sur le Siége de la Capitale de l'Empire, incontinent aprés la mort d'Aléxandre. Ce fut néanmoins Paul, qui succéda à Aléxandre, & Eusébe ne s'empara de ce Siége, qu'aprés qu'il en eût chassé Paul par ses artifices, & par ses violences.

Il fait une faute toute contraire dans le récit du dessein que quelques-uns eurent de transférer Eusébe de Césarée à Antioche. Car il ne le rapporte qu'aprés la mort d'Eulale. Il faloit le rapporter immédiatement aprés la déposition d'Eustate, ordonnée dans le Concile d'Antioche tenu en trois cent trente. Ce fut en ce tems-là qu'une partie des habitans d'Antioche demandérent Eusébe pour leur Evêque, qu'il s'excusa de quitter l'Eglise de Césarée, à laquelle il étoit attaché, & que Constantin admira sa modération. Paulin fut transféré de Tyr à Antioche, & Eulale fut élû aprés la mort de Paulin. Ch. 20.

Nôtre Auteur s'est encore mépris en d'autres endroits dans la supputation du tems, comme quand il a étendu l'exil de saint Athanase, jusques à deux ans quatre mois, bien qu'il n'ait pas duré deux ans entiers, puisque ce saint Evêque ne fut relégué à Tréves, que sur la fin de l'an 335. & qu'il en fut rappelé en 337. peu de mois aprés la mort du grand Constantin. Liv. 2. c. 1.

Quand il raconte la maniére si extraordinaire, & si surprenante, dont saint Ambroise fut choisi pour gouverner l'Eglise de Milan, il ne garde pas l'ordre de la Chronologie. Car il semble mettre ce mémorable évenement, dés le commencement du régne de Valentinien, bien qu'il ne soit arrivé qu'en 370. c'est-à-dire dix ans depuis l'avenement de ce Prince à l'Empire. Il fait une faute presque semblable, quand il raconte la Liv. 4. c. 5.

sédition d'Antioche aprés le meurtre de Thessalonique. Ce dernier fut commis en 390. & l'autre arriva en 388.

Liv.5. ch.20. Les autres fautes qui sont échapées à Théodoret ne regardent point la Chronologie. Elles regardent des circonstances peu importantes. La premiére qui se presente à mon esprit est celle qu'il

Liv.2. ch. 7. a faite dans le dénombrement des Evêques qui assistérent au Concile de Sardique. Il assûre qu'ils étoient deux cens cinquante. Saint Athanase dit dans sa lettre aux Solitaires, qu'ils n'étoient que cent soixante & dix.

Liv.5. ch. 3. Il confond le Siége que les Perses mirent devant la Ville de Nisibe en 350. avec celui qu'ils y mirent en 359. & en attribuë la levée aux priéres de Jaques Evêque de cette Ville-là. Cependant ce Siége fut levé par les priéres non de Jaques ; mais de Vologese successeur de Jaques. Il y a dans la Chronique d'Alexandrie une lettre de ce Vologese, où le Siége fait en 350. est décrit. Il est aussi décrit dans une Oraison de l'Empereur Julien.

Liv.4. ch.30. Théodoret s'est encore trompé en quelques autres points : comme quand il a dit que Paulin Evêque d'Antioche refusa l'accommodement qui lui avoit été proposé par Meléce. Socrate, & Sozoméne assurent qu'il l'accepta.

Ch. 8. Il s'est encore trompé quand il a dit que Maxime fut ordonné Evêque de Constantinople par Timothée Evêque d'Aléxandrie. Car il paroît par la lettre que les Evêques d'Italie, ausquels ce Cynique avoit imposé, écrivirent en sa faveur à l'Empereur Théodose, & qui est dans l'appendice du Code Théodosien, qu'il avoit été Ordonné par Pierre, successeur de saint Athanase, & prédécesseur de Timothée.

Ces fautes, que je n'ai remarquées que par le motif que j'ai expliqué, sont comme des taches presque imperceptibles, qui n'empêchent pas

que

que les corps où elles se trouvent, n'aient une excellente beauté. Elles ne diminuent ni le mérite, ni la réputation de l'histoire de Théodoret.

Que s'il a eu l'avantage de representer dans cét Ouvrage avec une plus grande netteté, & une plus grande élégance qu'aucun autre Ecrivain, ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Eglise, l'espace de plus d'un siécle, il en a eu un autre encore plus considérable, qui est d'avoir expliqué l'Ecriture sainte avec une aussi grande clarté, & une aussi grande fidélité qu'aucun autre interpréte. Il n'y a presque point de livre dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament, sur lequel il n'ait fait des Commentaires. Il en a fait sur les livres de Moïse, sur ceux de Josué, des Juges, & de Ruth, sur les quatre des Rois, sur les deux des Paralipoménes, sur les Pseaumes, & sur le Cantique des Cantiques. Enfin il en a fait sur tous les Prophétes, & sur toutes les Epîtres de saint Paul.

Il ne s'est pas contenté de développer les véritez contenuës dans les livres sacrez. Il a découvert les erreurs cachées dans les Ouvrages des hérétiques, & a principalement refuté celles qui avoient le plus grand cours en son tems, comme celles d'Arius, de Macédonius, d'Apollinaire, & de Marcion.

Il a laissé quantité d'autres productions de son esprit, comme les vies des saints Solitaires, les réponses aux demandes des Mages, les dialogues, les fables des hérétiques, la maniére de guérir les maladies des Païens, & plusieurs autres, où, comme il dit lui-même, la lumiére de la doctrine Catholique reluit, sans étre obscurcie du nuage d'aucune erreur. La même lumiére a paru avec un éclat extraordinaire, dans les Prédications qu'il a faites, soit aux Eglises de son Diocése, par le devoir de sa charge, ou au peuple d'Antioche, à la priére de trois Evêques de cette grande Ville,

Ville, qui ne pouvoient se lasser d'admirer son savoir & son éloquence.

Cependant quelque preuve qu'il ait donnée par ses discours, & par ses écrits de la pureté de ses sentimens, & de quelque précaution, dont il ait usé pour se conserver dans la réputation de Prélat tres-Orthodoxe, il n'a pû éviter d'étre soupçonné de s'étre rendu complice des impiétez de Nestorius. Le Cardinal Baronius a soûtenu en plusieurs endroits de ses Annales, qu'il tomba dans l'erreur au tems du Concile d'Ephése, & que l'année suivante, Dieu lui fit la grace de l'en retirer. D'autres savans hommes se sont persuadez que Théodoret a non seulement tenu, mais encore défendu publiquement la doctrine de Nestorius jusqu'à l'année 447. & ont crû qu'on le pouvoit justifier par les Extraits de Marius Mercator. Il est certain que quand il écrivit le livre des fables des hérétiques, & la lettre à Sporace, il avoit tout l'éloignement qu'un Catholique doit avoir des erreurs de Nestorius, & pour étre convaincu de la vérité de ce fait, il ne faut que lire l'endroit où il décrit les mœurs, les égaremens, l'opiniâtreté, & la fin déplorable de cét hérétique. Au reste il n'y a pas lieu de s'imaginer que ce passage soit supposé, puisque Léonce, dont nous parlerons incontinent, y renvoie ses Lecteurs, pour les convaincre de la pureté de la foi de Théodoret. Je le traduirai, & l'insérerai ici tout entier, bien qu'il „ soit un peu long. Depuis que le monde est sur „ le penchant de sa décadence, & qu'il approche „ de la ruine commune des choses créées, chacun „ a la présomption de prétendre d'enseigner les „ autres, & personne n'a assez de modestie, pour „ vouloir bien se laisser instruire. Depuis ce tems-„ là, le démon, qui a causé la mort, introduit „ le mensonge, & semé l'yvroie parmi le bon „ grain n'a plus suscité d'ennemis étrangers à l'E-

„ glise.

„ glise. Mais aiant trouvé un instrument propre à „ recevoir tout d'un coup ses plus malignes im„ pressions, il a ruiné soûs un faux prétexte de „ piété, le mystére de la Divinité, & de l'Huma„ nité du Fils unique de Dieu, & a corrompu la „ pureté de la foi, par un mélange de subtilitez „ paiennes.

„ Vous avez, sans doute, entendu parler de „ Nestorius, son nom aiant été si fameux, & aiant „ fait un si grand bruit. Il avoit tiré sa naissance „ de la petite Ville de Germanicie. Je ne sai quelle „ fut sa premiére éducation. Mais aprés avoir „ souvent changé de païs; il tomba enfin sur la „ grande Ville d'Antioche, comme un de ces fu„ nestes fleaux, qui affligérent autre-fois l'Egyp„ te. Comme il avoit quelque teinture des belles „ lettres, une voix forte & agréable, & qu'il s'é„ toit exercé à déclamer, il entra par la suite du „ tems dans le Clergé, fut élevé à la Dignité du „ Sacerdoce, & chargé du soin d'instruire le peu„ ple. Il ne fut pas si-tôt dans cette importante „ fonction, qu'il fit voir ce que l'on devoit atten„ dre de lui dans tout le cours de sa vie. Car au „ lieu de choisir une maniére de parler noble, „ élevée, & propre à nourrir, & à fortifier l'es„ prit de ses auditeurs, il ne songea qu'aux moiens „ d'exciter de vains applaudissemens, & de gagner „ l'affection d'une populace, qui n'a que l'igno„ rance, & la légéreté en partage. Pour venir „ plus aisément à bout de ce dessein, il portoit des „ habits d'une couleur sombre, marchoit d'un air „ triste, & mélancolique, évitoit les assemblées, „ où il y a de la confusion & du desordre, affectoit „ de paroître pâle dans la créance qu'il en seroit „ estimé plus austére & plus reformé, aimoit la „ retraite, & passoit presque tout son tems sur les „ livres. Il avança fort en âge, en continuant „ toûjours à garder cette conduite, en tâchant

d'imposer

„ d'imposer au peuple par ses artifices, & de pa-
„ roître homme de bien, plûtôt que de l'être en
„ effet, & en préférant sa propre gloire à celle de
S. „ Dieu. Mais comme, selon la parole de nôtre
Matt. „ Maître, il n'y a rien de caché, qui ne doive étre
c. 10. „ découvert, ni de secret qui ne doive étre connu;
„ comme il n'y a point d'action, ni bonne, ni
„ mauvaise, qui puisse demeurer ensevelie dans
„ l'oubli, Nestorius par un jugement impénétra-
„ ble de Dieu fut placé, de l'avis de Seigneurs de la
„ Cour, des Prélats, & du consentement de
„ l'Empereur, qui régnoit en ce tems-là, sur le
„ Siége de l'Eglise Catholique de Constantinople,
„ qui est le plus illustre Siége qu'il y ait dans l'uni-
„ vers.

„ J'ai maintenant à décrire les actions qu'il fit
„ depuis, & dont le bruit remplit la mer & la ter-
„ re. Il ne fut pas si-tôt sur le Trône Episcopal de
„ la Ville impériale, qu'il changea la puissance
„ sacrée en domination tirannique, & qu'abusant
„ de son autorité avec une licence effrénée, il fit
„ paroître l'impiété qu'il avoit conçuë, & pronon-
„ ça publiquement des blasphémes contre le Fils
„ unique de Dieu. Il déclara la guerre à la doctri-
„ ne des Apôtres, rejetta l'autorité des saints Pe-
„ res, qui depuis la premiére publication de l'E-
„ vangile, avoient toûjours servi de guides aux
„ Fidéles. Il troubla l'Eglise de Constantinople,
„ & l'Eglise universelle, sans étre épouvanté de
Ep. „ cette ménace du divin Paul, *Celui qui vous trou-*
aux „ *ble, en portera la peine quel qu'il soit.* Il mit sur
Gal. Ch. 5. „ le chandelier du temple les ténébres de l'erreur,
„ au lieu d'y mettre la lumiére de la vérité. La
„ premiére nouveauté qu'il s'efforça d'introduire,
„ est que la sainte Vierge, dont le Verbe divin a
„ pris son corps, ne doit pas étre appelée Mere de
„ Dieu, mais seulement Mere de Christ, quoique
„ les plus anciens Prédicateurs de la foi, aient
„ toû-

„ toûjours enseigné selon la tradition des saints „ Apôtres, qu'il la faut appeler Mere de Dieu, „ & croire qu'elle l'est en effet. Il ne me reste plus „ rien à faire, si ce n'est de découvrir & de publier „ le secret de son artifice, & de son blasphéme, „ dont personne n'avoit jamais oüi parler avant „ lui. Le nom de Christ, dit-il, renferme l'idée „ de deux natures, au lieu que celui de Dieu ne „ renferme l'idée que de la divine, qui est simple „ & incorporelle, & que celui d'homme ne ren- „ ferme que l'idée de la nature humaine. C'est „ pour cela, ajoûte-t-il, qu'il faut confesser que „ la Vierge est Mere de Christ, & non pas Mere „ de Dieu, de peur que nous ne nous engagions à „ dire sans y penser, que le Verbe divin a tiré son „ origine de la Vierge sainte, & que pour parler „ conséquemment, nous ne soïons obligez de re- „ connoître qu'elle est plus ancienne que lui. „ Comme je ne desire pas que ce que j'avance ici, „ passe pour une accusation dépourvuë de fonde- „ ment, je rapporterai ses propres paroles, & le „ produirai lui-même, comme un témoin de sa „ propre impiété. Aiant effacé de sa mémoire la „ doctrine des Apôtres, & de leurs saint succes- „ seurs, il avança dans l'assemblée des Fidéles, „ ces paroles, & d'autres semblables, *Marie n'a* „ *pas mis un Dieu au monde, elle n'y a mis qu'un* „ *homme, qui étoit l'organe de la Divinité.* Il dit „ entre autres impertinences, *il n'appartient qu'aux* „ *Païens, de donner des Meres aux Dieux.*

„ Je ne remarquerai rien davantage du détail de „ ses extravagances; bien qu'elles soient en grand „ nombre, parce que je suis obligé de passer à un „ autre sujet. Comme les impies doivent périr d'u- „ ne mort funeste, il fut déposé par les Evéques „ assemblez à Ephése, & animez de l'Esprit de „ Dieu. Il fut depuis rélégué par l'ordre de l'Em- „ pereur à Oasis, où il souffrit (comme par avance)

„ le

„ le châtiment qui est préparé dans l'autre siécle
„ aux impies. Il fut consumé par sa propre folie, &
„ accomplit dans soi-même cette parole de l'Apô-
„ tre : *Il y a des personnes dont les péchez sont connus*
„ *avant le jugement & l'examen qu'on en pourroit faire.*

Ce seroit affoiblir l'idée, dont ce discours remplit l'esprit, que de vouloir en tirer des conséquences, pour justifier que celui qui en est auteur, n'étoit pas favorable à Nestorius. Il suffit de le lire avec une médiocre attention, pour reconnoître clairement, qu'il détestoit ses erreurs avec toute la sincérité & tout le zele, que l'on peut souhaiter dans un Evêque tres-Orthodoxe.

Il s'agit donc uniquement de savoir, s'il les avoit soûtenuës auparavant, & si lorsque dans la chaleur des disputes excitées par les Prédications de Nestorius, il fut engagé par Jean Evêque d'Antioche à écrire contre saint Cyrille Evêque d'Aléxandrie, il s'éloigna de la doctrine de l'Eglise.

Pour examiner cette question, de la décision de laquelle dépend la justification de l'uniformité de la créance de Théodoret, il est nécessaire d'avoir present à l'esprit le différend qui s'émut entre Jean Evêque d'Antioche, & saint Cyrille, au sujet des nouveautez que Nestorius avoit prêchées touchant le mystére de l'Incarnation.

Voici le craion que Léonce nous en a laissé, soit qu'il l'eût tracé aprés l'Abbé Théodore, ou
„ qu'il l'eût fait de soi-même. L'hérésie de Nesto-
„ rius s'éleva un peu de tems aprés la mort de
„ Théodore, & de Diodore. Ce Nestorius étoit
„ Evêque de Constantinople, comme Cyrille
„ l'étoit d'Aléxandrie, & comme Jean l'étoit
„ d'Antioche. Bien que j'aie déja expliqué, en
„ quoi consistoit l'erreur de Nestorius, j'en dirai
„ encore ici quelque chose. Au lieu de reconnoî-
„ tre l'union du Verbe divin à la Nature humaine,
„ il admettoit deux personnes différentes, & c'est
„ pour

„ pour cela qu'il n'appeloit point la sainte Vierge
„ Mere de Dieu, mais seulement Mere de Christ.
„ Que s'il appeloit Jesus Christ Dieu & Homme,
„ ce n'étoit pas au sens, auquel nous l'appelons
„ ainsi. Ce n'étoit qu'à-cause d'une habitude, &
„ d'une union qu'il confessoit entr'eux, sembla-
„ ble à celle qui est entre deux amis, & qui nous
„ fait dire qu'ils n'ont qu'une ame. Cyrille s'oppo-
„ sa à Nestorius, & lui écrivit plusieurs lettres,
„ pour le retirer de l'erreur. Aprés lui en avoir
„ écrit deux, sans avoir rien gagné sur son esprit,
„ il lui en écrivit une troisiéme, où il inséra douze
„ Articles touchant la Foi, à la fin desquels il ajoû-
„ ta que s'il les recevoit, il demeureroit uni d'a-
„ mitié avec lui, & le considéreroit comme son
„ Collégue, sinon qu'il le retrancheroit de sa com-
„ munion. La contestation s'étant accruë, Théo-
„ dose le jeune qui régnoit alors, ordonna que
„ l'on tînt un Concile dans la Ville d'Ephése, &
„ que Jean Evêque d'Antioche y prît connoissance
„ du différend de Cyrille & de Nestorius. Cyrille
„ se rendit à Ephése avec les Evêques d'Egypte,
„ au jour qui avoit été désigné. Nestorius s'y trou-
„ va aussi avec les siens. Jean aiant différé son
„ voiage, & tardé seize jours au de-là du tems
„ marqué par la lettre de l'Empereur, Cyrille
„ crût qu'il n'assisteroit point au Concile, & aiant
„ lû les lettres de Nestorius, avec des passages des
„ saints Peres contraires à ces lettres, il le déposa,
„ bien qu'il ne fût pas present, & qu'il dît, qu'il
„ attendoit son Juge.

„ Jean étant arrivé seize jours aprés le terme, &
„ aiant trouvé, qu'en son absence Nestorius avoit
„ été déposé, en eut du déplaisir. Etant donc allé à
„ une autre Eglise, qu'à celle où Cyrille s'étoit as-
„ semblé, il se déclara contre lui, sans entreprendre
„ néanmoins de rétablir Nestorius. Ainsi Jean &
„ Cyrille se condamnérent réciproquement.

Il

„ Il y avoit dans le parti de Jean un homme élo-
„ quent, nommé Théodoret, Evêque de Cyr Ville
„ d'Orient. Il écrivit contre les douze Chapitres,
„ que Cyrille avoit inférez dans sa troisiéme Let-
„ tre à Nestorius, & l'accusa de tenir les mêmes
„ sentimens qu'Arius, Eunome, & Apollinaire.
„ Cyrille aiant entrepris de refuter Nestorius, qui
„ ruinoit le mystére de l'Incarnation, en intro-
„ duisant deux personnes en Jesus Christ, eut un
„ soin particulier d'établir son unité. Ce qui don-
„ na sujet à Théodoret de le soupçonner de ne te-
„ nir qu'une nature, comme les Ariens & les
„ Apollinaristes. Il n'a jamais paru néanmoins
„ que Théodoret ait approuvé les sentimens de
„ Nestorius. Il s'est plaind seulement de l'injure
„ faite par Cyrille à Jean, Evêque d'Antioche. Au
„ reste il est à propos que ceux qui prendront la
„ peine de lire cét Ouvrage, soient avertis qu'il
„ court une Lettre écrite à Nestorius, soûs le nom
„ de Jean, qu'elle contient la refutation des er-
„ reurs du premier, & qu'elle est signée des Evê-
„ ques des Provinces d'Orient. Il n'est pas moins
„ nécessaire de les avertir qu'il court d'autres
„ Lettres, soûs le nom de Théodoret & de
„ Nestotius, par lesquelles ils se donnent des
„ loüanges, & approuvent réciproquement leur
„ doctrine. Mais ce sont de fausses Lettres, sup-
„ posées par les hérétiques, à dessein d'affoiblir
„ l'autorité du Concile. Que si quelqu'un veut
„ savoir combien Théodoret étoit éloigné des er-
„ reurs de Nestorius, qu'il lise le Livre que ce
„ grand homme a composé contre toutes les hé-
„ résies. Aprés que Nestorius eut été déposé de la
„ sorte, & que sa déposition eut excité les trou-
„ bles dont je viens de parler, le Concile se sépara,
„ & chaque Evêque retourna à son Diocése. Cy-
„ rille retourna à Alexandrie, & Jean à Antioche.
„ Il y eut depuis ce tems-là de la mauvaise intelli-
„ gence

„gence entre les Prélats d'Egypte, & ceux d'O-
„rient, les uns étant soupçonnez de favoriser A-
„pollinaire, & les autres de soûtenir Nestorius.
„Comme cette contestation s'échaufoit, l'Empe-
„reur Théodose écrivit à Cyrille & à Jean qu'ils
„s'accordassent. Dés que Jean eut reçu la lettre
„de l'Empereur, il en écrivit une autre, qui con-
„tenoit sa profession de foi, & l'envoia à Cyrille
„par Paul Evêque d'Emése. Cyrille la lût, &
„l'approuva, & cette approbation termina les
„différens qui avoient été entre les Evêques d'O-
„rient, & ceux d'Egypte.

Ce craion nous represente quelque chose de plus, qu'il ne sembloit nous promettre. Nous n'y cherchions que le sujet du différend que les impietez de Nestorius excitérent entre les Eglises d'Orient, & celles d'Egypte, & nous y trouvons la justification des sentimens de nôtre Auteur. Mais voions de plus prés la part qu'il prit dans cette affaire, & la doctrine qu'il y soûtint.

Quand Nestorius commença à publier les nouveautez, qui scandalisérent l'Eglise de Constantinople, les Evêques d'Orient ne pûrent d'abord ajoûter aucune créance aux bruits desavantageux, qui couroient de lui, ni se persuader qu'il eût oublié la vérité des dogmes, dont il avoit été instruit parmi eux. L'artifice, dont il usa pour leur cacher ses erreurs, contribua à les confirmer dans la trop bonne opinion qu'ils avoient de ses sentimens. Car il leur fit accroire qu'il ne s'éloignoit en rien de la doctrine commune de tous les Fidéles, & qu'il ne s'abstenoit d'appeler la sainte Vierge, Mere de Dieu, que de peur que les simples n'abusassent de ce terme, & qu'ils ne s'imaginassent que la Nature Divine du Verbe eût eu un commencement. Ils ne laissérent pas de l'exhorter à lever le scandale, qu'il avoit excité par la nouveauté de son langage, & à se servir des expressions des saints Péres, dont

il

il assuroit qu'il avoit conservé les sentimens. Jean Evêque d'Antioche lui écrivit pour cét effet en ces
„ termes. Je vous exhorte à déclarer librement
„ les sentimens Orthodoxes, que l'on sait certai-
„ nement que vous tenez. Ne faites point de diffi-
„ culté de vous servir d'un terme, dont plusieurs
„ Peres se sont servis dans leurs discours, & dans
„ leurs écrits, & ne rejettez plus un mot qui don-
„ ne une idée toute conforme à la pieté. Il n'y a
„ eu aucun Docteur dans l'Eglise, qui ait refusé
„ de se servir du nom de Mere de Dieu, au lieu
„ qu'il y en a plusieurs fort célébres, qui s'en sont
„ servis, & ceux qui ne s'en sont point servis,
„ n'ont jamais condamné ceux qui s'en servoient.

Cette Lettre ne fut pas écrite au nom de Jean Evêque d'Antioche seul, elle fut écrite au nom, & en la presence de plusieurs autres Evêques d'Orient, entre lesquels étoit Théodoret, & elle fut signée d'eux.

Il est clair que non seulement ils supposoient que Nestorius étoit dans des sentimens Orthodoxes, mais qu'il le supposoient comme un fait certain, & indubitable. On ne les peut donc pas soupçonner d'avoir été eux-mêmes dans d'autres sentimens; & on ne peut pas dire qu'ils ne crussent pas que la sainte Vierge fût Mere de Dieu, puisqu'ils exhortoient Nestorius à déclarer publiquement qu'elle l'étoit. La disposition où ces Prélats, & entre autres Théodoret témoignent être par cette Lettre, est sans doute telle que l'on peut desirer dans des Prélats tres-Orthodoxes.

Ils examinérent incontinent aprés les douze Chapitres, que saint Cyrille avoit composez contre Nestorius, & parce qu'ils crûrent qu'ils favorisoient les blasphémes d'Arius, d'Eunome, & d'Apollinaire, ils donnérent charge à Théodoret, comme au plus savant & au plus éloquent qu'ils eussent parmi eux, de les refuter.

Il

Il déféra à leurs priéres, mais il se trompa comme eux dans le jugement qu'il fit des douze Chapitres de saint Cyrille, & il se persuada faussement qu'ils contenoient des erreurs. Car en envoiant à Jean Evêque d'Antioche, la refutation qu'il avoit composée de ces Chapitres, il lui en écrivit de cette sorte. „J'ai été touché d'une dou„leur tres-sensible, lorsque j'ai lû les anathéma„tismes, que vous m'aviez envoiez, afin que je „les refutasse; & que je fisse voir à tout le mon„de, le sens hérétique qu'ils renferment. Ce qui „me fâche le plus, est de reconnoître qu'un Ec„clésiastique chargé du soin de conduire un si „nombreux troupeau, & de guérir les maladies „de ses oüailles, est lui même dans une extréme „langueur, qu'il le répand parmi les oüailles, & „qu'il les déchire avec une plus grande fureur, „que les bêtes les plus cruelles ne pourroient fai„re. Car au lieu que celles-ci ne peuvent enlever „que les brebis, qui sont séparées du troupeau, „ce faux Pasteur qui est au milieu de la bergerie, „infecte les ames confiées à sa conduite, en leur „inspirant secrétement le subtil poison de ses er„reurs. Il est aisé de se donner de garde d'un en„nemi, qui attaque à force ouverte; mais il est „mal-aisé de parer les coups de celui, qui fait „profession d'être vôtre ami, & qui vous trahit „soûs l'apparence de l'amitié. Rien ne m'afflige „si fort que de voir qu'il abuse de l'autorité de sa „charge, pour avancer des blasphémes, & pour „renouveller l'extravagance, & l'impiété des er„reurs d'Apollinaire, qui étoient presqu'entiére„ment éteintes.

Ces paroles, qui font voir que nôtre Auteur se trompoit, en attribuant à Saint Cyrille des erreurs, dont il étoit tres-éloigné, font voir en même tems qu'il ne combattoit dans ses douze Chapitres, que les erreurs, dont il s'étoit per-

ſuadé qu'ils étoient remplis, & qu'il ne ſoûtenoit que la doctrine de l'Egliſe. Je ſai bien qu'Agobard s'eſt imaginé avoir trouvé un milieu, où Théodoret s'étoit mis entre l'héréſie de Neſtorius, & la doctrine Catholique de ſaint Cyrille. Voici de quelle maniére ce ſavant Evêque de Lion explique ſa penſée, dans le Livre qu'il adreſſa à l'Empereur Loüis le Débonnaire contre Felix Evêque d'Urgel.

„ La vérité de la foi tient le milieu entre l'héré-„ ſie de Neſtorius, & celle d'Eutychez, & rejette „ également l'une & l'autre. Saint Cyrille Evê-„ que d'Aléxandrie défenſeur de cette vérité, „ aiant voulu reprendre Neſtorius, & aiant par-„ lé obſcurément dans une matiére auſſi délicate „ que celle-là, choqua Jean Evêque d'Antioche, „ & les autres Prélats d'Orient. Le différend de „ ces deux Prélats fut cauſe que les Egliſes d'An-„ tioche & d'Aléxandrie ſe ſéparérent de com-„ munion. Théodoret Evêque de Cyr fut prié „ par les Eccléſiaſtiques d'Antioche d'écrire con-„ tre ſaint Cyrille. C'eſt ſans doute un juſte ſujet „ d'étonnement de voir, qu'encore que ceux d'An-„ tioche & d'Aléxandrie fuſſent Catholiques, les „ premiers ne laiſſérent pas de croire, que ſaint „ Cyrille étoit hérétique; ce qui étoit faux, & „ que Théodoret trouva comme une place pour ſe „ mettre entre Neſtorius qui étoit hérétique, & „ ſaint Cyrille qui étoit Catholique, & pour „ combattre pour la vérité contre la vérité-même. „ Le ſuccez du combat fut qu'il eut l'approbation „ des Catholiques d'Orient, & qu'il encourut la „ cenſure des Catholiques d'Egypte.

Il me ſemble qu'il n'y avoit aucune néceſſité de chercher cette place entre Neſtorius & Eutychez, pour y mettre Théodoret, il n'y avoit qu'à le laiſſer avec Jean Evêque d'Antioche, & avec les autres Prélats d'Orient, qui l'ont toûjours

jours tous dans leur communion, & approuvé sa doctrine.

Que s'il a combattu, comme dit Agobard, pour la vérité contre la vérité-même, ce n'a été que par les ordres de ces Evêques, & avec les armes qu'ils lui avoient mises entre les mains. Il les a eus pendant le combat pour spectateurs, & pour approbateurs de son courage, & de sa conduite. Il n'a fait que suivre leurs intentions, qu'expliquer leurs sentimens, que prêter des paroles à leurs pensées. Ils ont tous combattu avec lui, puisqu'ils ont tous parlé par sa bouche, & tous écrit par sa plume. Ils ont combattu tous ensemble pour la vérité de la doctrine de l'Eglise qu'ils soûtenoient, non contre la vérité de la même doctrine, que soûtenoit aussi saint Cyrille, mais contre les erreurs d'Eunome, & d'Apollinaire qu'ils croioient avoir trouvez dans ses écrits. Il ne faut donc point séparer Théodoret des autres Evêques d'Orient, qui approuvoient sa doctrine, & si l'on ne l'en sépare point, on est obligé de reconnoître que dans le tems-même, qu'il écrivoit contre les douze Chapitres de saint Cyrille, il n'avoit que des sentimens orthodoxes.

Il conserva ces sentimens orthodoxes, non seulement au tems qu'il écrivit avec l'approbation des Evêques d'Orient contre les douze Chapitres de saint Cyrille, mais depuis encore, quand il signa avec eux la déposition de Cyrille & de Memnon. Car enfin quelque extraordinaire, ou même quelque insoûtenable que la sentence, que contenoit cette déposition, paroisse, elle ne touchoit point le fond des matiéres contestées. Au contraire elle portoit expressément que tous les Evêques devoient se joindre selon l'ordre de l'Empereur, pour examiner les questions, dont il s'agissoit, & pour établir la vérité. Elle ne rétablissoit pas même Nestorius dans l'exercice des fon-

ctions Episcopales. Elle ne regardoit donc point la foi ; mais seulement la discipline, que les Evêques d'Orient soûtenoient avoir été violée par la précipitation, avec laquelle on avoit jugé, sans les avoir attendus. Ils rapportoient en premier lieu les termes de la lettre, par laquelle l'Empereur les avoit convoquez, afin qu'ils conferassent tous ensemble, que chacun d'eux eût la liberté de proposer ce qu'il trouveroit à propos, & que ce qu'ils auroient tous approuvé, fût établi d'un consentement unanime ; il étoit visible à leur sens, que cét ordre avoit été méprisé par saint Cyrille, par Memnon, & par les autres Evêques soit d'Egypte, ou des autres Provinces, qui avoient entrepris de condamner Nestorius, avant que tous les Prélats, qui avoient été invitez au Concile, y fussent arrivez. Quand on leur objectoit que l'on avoit crû qu'ils n'avoient pas dessein d'assister à l'assemblée, ils répondoient que, bien loin d'avoir usé d'aucune remise, qui pût servir de fondement à ce soupçon, ils avoient fait une diligence extraordinaire, pour se rendre au jour qui leur avoit été marqué, & que s'ils étoient arrivez un peu plus tard, ce retardement ne devoit être attribué qu'à la nécessité indispensable de leur ministére, qu'ils n'avoient pû abandonner durant les Fêtes, qu'à la longueur du chemin, & aux incommoditez, qui leur étoient survenuës pendant le voiage. Pour établir la vérité de cette excuse, ils marquoient de cette sorte la distance des lieux, d'où ils étoient partis, & le tems qui leur avoit été nécessaire pour se rendre de ces lieux-là à Ephése. Chaque Evêque a été obligé de demeurer dans son Eglise jusques aprés l'Octave de Pâques, pour y administrer les Sacremens aux peuples confiez à sa conduite. Or en l'année 431. l'Octave de Pâques étoit le vint-quatriéme jour du mois d'Avril. Il n'y avoit donc point d'E-

vêque, qui pût partir avant le jour suivant, qui étoit le vint-cinquiéme. Les Evêques les plus éloignez étoient à douze jours d'Antioche, où ils devoient aller trouver leur Métropolitain, pour l'accompagner au lieu du Concile. Ils ne pouvoient donc arriver à Antioche, avant le septiéme du mois de Mai. On ne sauroit leur en donner moins de trois, ou de quatre, pour se délasser de ce premier voiage, & pour se préparer au second. Ainsi ils seront partis vers le douziéme du mois de Mai d'Antioche, d'où il y avoit environ trente-six journées, jusques à Ephése. Il n'étoit pas possible de faire ces trente-six journées-là sans relâche, & sans prendre un peu de repos pour soûlager les vieillars, & les malades, & pour reparer les équipages. Si l'on prend quatre ou cinq jours pour cét effet, les Evêques d'Orient seront arrivez vers le vint-cinquiéme du mois de Juin, & partant, il n'y aura eu aucune remise de leur part.

Les Evêques d'Orient ne se contentoient pas de cette supputation, qui tenoit lieu d'une démonstration dans leur esprit, pour faire voir qu'ils n'avoient eu aucun dessein de différer leur voiage, ils produisoient encore une lettre que Jean Evêque d'Antioche avoit écrite à saint Cyrille, le dixneuviéme, ou le vintiéme du mois de Juin, & qui étoit conçuë en ces termes:

A Cyrille nôtre tres-Religieux Seigneur, & nôtre tres-saint Collégue dans le sacré Ministére, Jean: Salut en nôtre Seigneur.

» J'AI un tres-sensible déplaisir d'avoir différé
» ce peu de jours de me rendre à Ephése, de-
» puis que vôtre Sainteté y est arrivée. Le desir
» que j'ai de la voir, me presse plus qu'aucune
» autre affaire, d'achever promtement le peu

„ qui me reste de chemin. Aprés avoir souffert de grandes incommoditez, je suis enfin arrivé
» fort proche par le secours de vos priéres. J'ai
» marché trente journées entiéres sans relache.
„ Car il y en a autant depuis Antioche jusques ici.
„ Quelques-uns de nos Seigneurs les Prélats sont
» indisposez de la fatigue du voiage, & ont per-
» du quantité de leurs chevaux. Je vous conjure,
» Monseigneur, de prier Dieu que nous puissions
„ faire heureusement les cinq, ou six jours qui nous restent, pour joüir de la presence de vô-
» tre personne sacrée. Mes Seigneurs les Evê-
» ques tres-chéris de Dieu, Jean, Paul, & Ma-
„ caire, salüent vôtre Sainteté. Moi & tous ceux de ma maison, salüons tous nos Freres, qui
» sont avec vous. Je souhaite que vous joüissiez
» d'une parfaite santé, & que vous-vous souve-
» niez de moi dans vos priéres, Monseigneur
„ tres-saint, & tres-chéri de Dieu.

Le Cardinal Baronius a trouvé à propos d'écrire, que cette Lettre étoit froide. D'autres la liront peut-être avec d'autres yeux que lui, & la trouvéront remplie des sentimens d'une charité Chrêtienne, & Ecclésiastique.

Aprés que les Evêques d'Orient avoient rapporté ces preuves qui leur sembloient convainquantes pour justifier qu'il n'avoit point tenu à eux, qu'ils ne se fussent rendus à Ephése, avant l'ouverture du Concile, ils chargeoient saint Cyrille d'avoir jugé Nestorius avec une extréme précipitation, sans vouloir écouter l'exception qu'il avoit proposée, qu'il attendoit Jean Evêque d'Antioche l'un des principaux de ses Juges. Ils l'accusoient même d'avoir manqué à la promesse qu'il avoit faite par sa réponse à Jean d'Antioche, d'attendre qu'il fût arrivé avec les Evêques de ses Provinces, & d'avoir eu dessein de se rendre maître de la délibération en l'absence des Prélats de tout l'Orient,

pour

pour satisfaire l'animosité qu'il avoit conçuë depuis long-tems contre ceux qui s'étoient rendus les plus célébres parmi eux, par la réputation de leur éloquence, & de leur doctrine.

Je ne suis pas obligé d'examiner ici ce qu'il y a de vrai, ou de faux dans ces circonstances. Il me suffit de les represénter de la maniére que les Orientaux les expliquoient, pour faire voir que quand ils déposérent saint Cyrille & Memnon, ils n'eurent point intention de juger le fond des matiéres contestées.

Je prévoi que l'on peut proposer en cét endroit une difficulté tirée de la sentence-même que les Evêques d'Orient rendirent à Ephése. Car elle contenoit deux Chefs. Le premier ne regardoit que la discipline, & déposoit saint Cyrille & Memnon; à-cause de la précipitation, que l'on prétendoit, qu'ils avoient apportée dans la condamnation de Nestorius. Mais le second regardoit la foi, puisqu'il excommunioit les autres Evêques, qui avoient jugé avec saint Cyrille, & avec Memnon, jusques à ce qu'aiant reconnu leur faute, ils eussent prononcé anathéme contre les douze Chapitres de saint Cyrille, & déclaré qu'ils approuvoient entiérement la foi, qui avoit été établie au Concile de Nicée. Il n'est donc pas vrai, dira-t-on, que la sentence renduë à Ephése par les Evêques d'Orient, ne touchât point le fond de la doctrine. Il est aisé de resoudre cette difficulté, en reconnoissant que le second Chef de cette sentence touchoit la doctrine en général, & même la doctrine des douze Chapitres de saint Cyrille en particulier, sans neanmoins toucher la doctrine qui avoit été prêchée par Nestorius, & qui avoit donné lieu à la convocation du Concile. Il est donc vrai que le second Chef de cette sentence touchoit la doctrine, en-tant qu'il contenoit une approbation générale du Concile de

Nicée, & une condamnation particuliére des douze Chapitres de saint Cyrille, mais il est faux qu'il touchât la doctrine en contenant, ou une approbation des nouveautez introduites par Nestorius, ou une condamnation des sentimens orthodoxes soûtenus par saint Cyrille. Les Evêques d'Orient avoient examiné les douze Chapitres de saint Cyrille, avant que de rendre cette sentence. Mais ils n'avoient point examiné les propositions publiées par Nestorius. Par l'examen qu'ils avoient fait des douze Chapitres, ils s'étoient persuadez que les erreurs d'Arius, d'Eunome & d'Apollinaire y étoient renouvellées. Et c'est pour cela qu'ils avoient voulu obliger les Evêques d'Egypte, non seulement à les condamner, mais encore à approuver la foi du Concile de Nicée, qu'ils considéroient comme le reméde le plus present, & le plus efficace qu'il y eût dans l'Eglise contre le poison de toute sorte d'hérésies. Mais parce qu'ils n'avoient point examiné les propositions de Nestorius, qu'ils n'avoient écouté ni les accusateurs, ni l'accusé, ils suspendirent leur jugement, & remirent la connoissance de son affaire, jusques à ce que tous les Prélats qui avoient été invitez au Concile, se fussent réünis pour chercher tous ensemble la vérité, selon l'ordre de l'Empereur Théodose, & pour approuver tout d'une voix la saine doctrine. Ainsi il est vrai qu'encore que la sentence rendûe contre saint Cyrille, approuvât le Concile de Nicée, & condamnât les douze Chapitres, & qu'à cét égard, elle prononçât sur des points de doctrine, elle n'approuvoit point les propositions avancées par Nestorius. Ainsi les Evêques qui la signérent, & sur tout Théodoret, dont il s'agit principalement; ne s'engagérent point par cette signature à soûtenir les sentimens de cét hérétique.

La suite de ce différend, qui fut poursuivi avec beau-

beaucoup de chaleur, fournit quantité d'autres preuves, qui justifient tres-clairement que Théodoret, ni les autres Evêques d'Orient, qui des-approuvérent la condamnation de Nestorius, ne tombérent jamais dans ses erreurs. Ils eurent bien-tôt occasion d'expliquer tres-clairement leurs sentimens. Car dés que le bruit de leurs divisions eût frappé les oreilles de l'Empereur Théodose, il envoia Jean Comte avec ordre de faire des largesses sacrées à Ephése, avec ordre de déclarer Cyrille, Memnon, & Nestorius déposez, & de faire assembler les autres Evêques, afin qu'ils cherchassent les moiens les plus convenables pour rendre la paix à l'Eglise. Celui que les deux partis choisirent, fut d'envoier des Députez à Constantinople. Théodoret fut un de ceux que les Evêques d'Orient nommérent pour rendre raison de la conduite qu'ils avoient tenue dans la déposition de saint Cyrille, & de Memnon. Les Députez eurent ordre de demeurer à Calcédoine, où ils eurent plusieurs conférences entre eux, & cinq audiences de l'Empereur. Avant même que ce Prince fût arrivé, les Députez des Evêques d'Orient lui envoiérent un écrit, où ils lui expliquérent tres-clairement leurs pensées. S'ils avoient soûtenu les erreurs de Nestorius, ils en auroient sans doute marqué quelque chose. Cependant ils n'en disent pas un mot. Ils protestent seulement qu'ils ne peuvent approuver les anathématismes de saint Cyrille, parce qu'ils renouvellent les erreurs d'Eunome, & d'Apollinaire. Il est clair que refuser d'approuver des écrits, où l'on croit que les erreurs d'Eunome, & d'Apollinaire sont renouvellées, est autre chose que de soûtenir les impiétez de Nestorius. Mais voions quels furent les sentimens de Théodoret en particulier. Ceux qui le veulent rendre complice des blasphémes, & des impiétez de Nestorius, prétendent que

 durant

durant les conférences, il écrivit une lettre à Aléxandre Evêque de Jérapole, où il lui découvrit tout ce qu'il avoit dans le cœur.

Je veux bien supposer que cette lettre soit de lui, & en donnant cét avantage à ses ennemis, j'espére encore faire voir tres-clairement qu'elle ne leur fournit aucun prétexte de rendre sa foi suspecte. Tout ce que contient cette lettre, regarde ou les douze Chapitres de saint Cyrille, ou la personne de Nestorius, ou la conduite des Juges. A l'égard des douze Chapitres, l'Auteur déclare ouvertement qu'il les tenoit hérétiques, qu'il avoit fait tout son possible, pour en obtenir la condamnation. A l'égard de Nestorius, il témoigne qu'il avoit soûtenu ses intérêts, mais que son nom étoit devenu si odieux, & que l'aversion que l'on avoit conçue contre sa personne étoit si extréme, que l'on ne pouvoit dire une parole en sa faveur, sans se faire soupçonner d'apostasie; que l'Empereur sur tout, n'en pouvoit entendre parler; que les Députez ne laisseroient pas d'entreprendre sa défense, tant qu'ils seroient dans l'assemblée. Quant à ce qui est de la conduite des Juges, la Lettre porte que les Députez souhaitoient avec passion d'être déchargez de leur Députation, parce qu'ils ne pouvoient attendre aucun bon succez d'une affaire, où ils avoient pour Juges des gens, qui mettoient leur confiance dans l'or & dans l'argent, & qui soûtenoient que la Divinité & l'Humanité n'étoient qu'une même nature.

Il n'y a personne qui pour peu qu'il ait de lumiére, ne voie que ces trois points n'ont rien de commun avec l'hérésie, dont Nestorius étoit accusé. Il étoit question de ces trois points-là dans la conférence de Calcedoine, mais il n'y étoit pas question de cette hérésie. Théodoret, & les autres Députez des Evêques d'Orient ont pû trouver

ver quelque chose à redire dans les douze Chapitres de saint Cyrille, & même se séparer de sa communion, jusques à ce qu'il les eût condamnez, sans approuver pour cela les Sermons, & les Lettres de Nestorius. Ils ont pû entreprendre la défense de sa personne, sans entrer dans la discussion de sa doctrine, & ils ont pû enfin se plaindre, ou du peu d'intelligence, ou du peu d'équité de quelques-uns de ceux qui avoient été nommez arbitres de leur différend, sans prendre la protection de l'erreur. C'est aussi ce qu'ils ont fait. Ils se sont élevez contre les douze Chapitres de saint Cyrille, parce qu'ils croioient y voir des hérésies. Ils ont essaié de soûtenir les intérêts de Nestorius, parce qu'ils étoient persuadez qu'on n'avoit pas dû le condamner sans l'entendre, & avant que tous ses Juges fussent arrivez, & enfin ils ont donné quelque marque de chagrin de leur emploi, parce qu'il leur sembloit que quelques-uns de leurs Juges n'étoient pas exemts d'intérêt, ni de passion. Mais ils n'ont jamais soûtenu ce qu'Anastase & Nestorius avoient prêché dans Constantinople, que la sainte Vierge n'avoit mis qu'un homme au monde, & qu'elle ne devoit point être appelée Mere de Dieu. Si Théodoret avoit été capable de cette impiété, il l'auroit découverte dans cette Lettre, où il parloit sans déguisement, puisqu'on suppose qu'il parloit à un Evêque de son parti, & ce qu'il n'y a rien avancé qui en approchât, est une preuve convainquante, qu'il en étoit tres-éloigné.

Le Sermon qu'on assure qu'il prononça, incontinent aprés à Calcédoine, avant que d'en partir pour retourner en Orient, & dont on se sert pour montrer l'étroite habitude, dont il étoit lié avec Nestorius, fait voir qu'il n'étoit point complice de ses erreurs. Voici l'endroit d'où l'on s'imagine

pouvoir tirer contre lui un grand avantage. Nous
„ souffrons persécution pour la cause de Jesus
„ Christ. C'est à-cause de lui que l'on nous a dé-
„ fendu d'entrer dans Constantinople. Mais on
„ ne nous empêchera pas pour cela d'entrer dans
„ le Roiaume du Ciel, & nous ne laisserons pas
„ d'être citoiens de la Jérusalem celeste, dont
„ Dieu même a été l'Architecte, comme dit saint
„ Paul. C'est pour l'amour de Jesus Christ que
„ vous avez eu le courage de traverser le Détroit
„ terrible de la Propontide, à dessein d'écouter
„ ma voix, qui vous semble être comme une ima-
„ ge de celle de vôtre Pasteur. Vous souhaitez
„ avec passion d'écouter le chant de ce charmant
„ Pasteur, que d'autres Pasteurs ses compagnons
„ croient avoir tué avec leurs flutes.

Si l'hérésie de Nestorius avoit été cachée soûs ces termes, Jean Evêque d'Antioche l'auroit approuvée, puisqu'aussi-tôt que Théodoret eut achevé son discours, il prit la parole selon la coûtume de ce tems-là, pour exhorter le peuple à demeurer ferme dans la créance de la doctrine qu'il venoit d'entendre. Cependant on n'oseroit assurer que Jean Evêque d'Antioche ait soûtenu les erreurs de Nestorius. Il n'y a donc point de lieu d'assurer que Théodoret les ait soûtenuës plû-tôt que lui. Mais si l'on examine les termes de ce Sermon, qu'on lui attribuë, bien loin d'y trouver les erreurs de Nestorius, on n'y trouvera rien, qui approche des questions qu'il avoit excitées dans l'Eglise. On y verra des plaintes du mauvais traitement, que l'on avoit fait aux Députez des Evêques d'Orient, quand on les avoit laissez à Calcédoine, pendant que l'on avoit emmené à Constantinople les Députez des Evêques d'Egypte. On y verra des marques d'indignation contre la procédure qui avoit été tenue dans la condamnation de Nestorius. Mais ces plaintes, ni ces marques d'in-

d'indignation, quoique peut-être mal-fondées, ne tendoient en aucune façon, à soûtenir les impiétez que Nestorius avoit publiées.

Il est vrai que quelques-uns l'accusent d'en avoir entrepris ouvertement la défense, dés qu'il fut de retour en Orient, & d'avoir composé cinq livres contre le Concile d'Ephése. Ce sont ceux-là-mêmes dont Marius Mercator a fait des extraits, pour montrer que Théodoret étoit dans les mêmes sentimens que Nestorius, & Théodore de Mopsueste. Photius, qui les avoit lûs, & qui n'avoit pas moins de pénétration que Marius Mercator, n'y a point découvert cette conformité de sentimens. Il n'y a vû qu'une doctrine orthodoxe jointe à la refutation de diverses hérésies. Examinons ces extraits, & voions s'ils contiennent des preuves, que Théodoret ait soûtenu les erreurs, que Marius Mercator lui attribue. Entre les passages qu'il a extraits de ces cinq livres. Il y en a, dont les expressions sont tout-à-fait Orthodoxes, comme celles ci, *Dieu est dans nôtre nature, Dieu est dans l'homme.* Il est difficile de juger pour-quoi il s'en est servi, pour prouver que Théodoret étoit hérétique. Car s'il avoit prétendu que, bien qu'elles soient Orthodoxes, elles ne laissoient pas d'être suspectes dans la bouche, & dans la plume de Théodoret, il auroit manqué aux régles du raisonnement, & apporté pour preuve de son accusation, l'accusation-même.

Phot. 46.

Il y a d'autres passages, où Théodoret refute ceux qui disoient que les deux natures avoient été mêlées, & confondues en Jésus-Christ. Il est clair qu'il n'y a point d'hérésie dans ces passages, & qu'il y en a dans la doctrine qui leur est contraire. Il y a lieu de croire que Marius Mercator ne les a extraits que pour faire voir que Théodoret attribuoit à saint Cyrille des erreurs qu'il ne soûtenoit pas. Il est vrai que saint Cyrille ne les soûtenoit

pas, mais il se servoit de certaines façons de parler, qui donnoient sujet de croire qu'il les soûtenoit. C'est pourquoi Léonce a reconnu de bonne foi, que bien que saint Cyrille ne confondît point comme les Apollinaristes, les deux natures en Jésus Christ, Théodoret n'a pas eu tort de le soupçonner de les confondre. Voici ses paroles.
„ Cyrille aiant entrepris de refuter Nestorius,
„ qui ruinoit le mystére de l'Incarnation, en in-
„ troduisant deux personnes en Jésus Christ, eut
„ un soin particulier, d'établir son unité, ce qui
„ donna sujet à Théodoret de le soupçonner, de
„ ne tenir qu'une nature, comme les Ariens &
„ les Apollinaristes. Il y a d'autres passages, où Théodoret repousse l'accusation que l'on faisoit contre lui, de croire qu'il y avoit deux Fils, & deux Seigneurs, & où il proteste qu'il n'en croit, & n'en connoît qu'un. Ces passages-là prouvent sans doute le contraire, de ce que Marius Mercator veut prouver. Théodoret proteste qu'il ne reconnoît qu'un Jésus Christ, qui est tout ensemble Fils de Dieu, à raison de sa génération éternelle, & Fils de la sainte Vierge, à raison de sa naissance temporelle, & Marius Mercator se sert de cette protestation, pour persuader qu'il est dans un sentiment opposé. S'il est permis de raisonner de la sorte, on fera accroire que toute sorte d'Ecrivains tiennent tout le contraire de ce qu'ils avancent, & que Marius Mercator reconnoît Théodoret pour Catholique, dans le tems-même qu'il fait les plus grands efforts pour le noircir, comme un hérétique.

Il y a d'autres passages où Théodoret divise les paroles, dont l'Ecriture sainte se sert pour exprimer la grandeur, & la puissance de Jésus Christ, & les autres, dont elle se sert pour marquer son anéantissement & sa bassesse, & où il soûtient qu'il ne les faut pas confondre, ni attribuer ou à

la nature humaine la création, & le gouvernement du monde; ou à la nature divine, la sujétion, la dépendance, les douleurs, & la mort. Ces passages-là ont un sens tres-Catholique, & ne renferment rien de contraire à la communication des idiomes, par laquelle on attribue à l'homme la grandeur & la puissance de Dieu, & à Dieu la bassesse & la foiblesse de l'homme. Théodoret n'a rien entendu par ces passages, sinon que Jésus Christ, qui est Dieu & Homme, n'est tout-puissant, impassible, immortel & éternel, qu'à raison de la Nature Divine, & qu'il n'a été sujet à nos miséres, à la douleur & à la mort, qu'à raison de la nature humaine, qu'il avoit prise pour nous rachéter. Il y a d'autres passages, où Théodoret accuse les Evêques, qui avoient condamné Nestorius, de renouvéler les erreurs des Apollinaristes. Un de ces passages a tellement échauffé le zele de Marius Mercator qu'il a tiré de sa plume des termes, dont on n'a pas accoûtumé de se servir contre les personnes d'une dignité aussi éminente, & d'une suffisance aussi reconnue qu'étoit Théodoret. Je veux bien le traduire ici, afin que ceux qui prendront la peine de lire cét Avertissement, jugent s'il y a rien qui ait pû donner lieu de traiter de perfide & d'exécrable, un homme aussi célébre que nôtre Auteur. En voici les » paroles. La jalousie, à laquelle vous-vous étes » assujettis comme des esclaves, a eu un si grand » pouvoir, que de faire publier par plusieurs Evê» ques dans leurs assemblées, les mêmes choses » qu'Apollinaire débitoit autrefois en secret par la » bouche d'un, ou de deux de ses Emissaires. Ces » mauvaises herbes sont presentées par les Pasteurs » à leur troupeau. Les Oüailles spirituelles sont » déchirées par les dens non des loups, mais de » ceux-là-mêmes, qui les devroient garder. On » chante maintenant au milieu des plus grandes

Villes,

„ Villes, ce que l'Héréſiarque, dont j'ai parlé,
„ n'oſoit dire autrefois que dans quelques Bour-
„ gades, à des perſonnes ſimples qu'il trompoit
„ par ſes chanſons. Vous enſeignez ſes erreurs.
„ Vous tenez à honneur de débiter ſes nouveau-
„ tez, & vous relevez ſes blaſphémes, que le tems
„ avoit preſque enſevelis. Ce paſſage-là peut prouver que Théodoret étoit perſuadé que les Evêques, qui avoient condamné Neſtorius à Ephéſe, avant l'arrivée des Evêques d'Orient, avoient renouvélé les erreurs d'Apollinaire, mais il ne ſauroit prouver qu'il ſoûtînt celles d'Arius. Il peut prouver que Théodoret croioit que les Evêques d'Egypte confondoient les deux natures en Jéſus Chriſt, mais il ne ſauroit prouver qu'il diviſât Jéſus Chriſt, & c'eſt ce dont il s'agit uniquement.

Il y a d'autres paſſages, où Théodoret donne de grandes loüanges à Théodore de Mopſueſte. Voici celles qu'il lui donne dans le paſſage, que Ma-
„ rius Mercator a extrait. Je nai point parlé ici du
„ grand Théodore, de ce célébre Défenſeur de
„ la piété, & de l'Evangile, parce qu'il eſt du
„ nombre de ceux, contre qui vous-vous étes dé-
„ clarez ſoûs je ne ſai quel prétexte, auſſi bien que
„ contre moi, & qu'aprés une infinité de travaux,
„ & de combats, il ſe trouve expoſé à la médiſan-
„ ce non des étrangers, mais de ceux-là-mêmes,
„ avec leſquels il eſt uni par la ſociété de la même
„ foi. Il faloit qu'il eût cela de commun avec le
„ divin Paul, de pouvoir conter non ſeulement
„ les périls qu'il avoit courus entre les mains des
„ Paiens, & des voleurs, mais auſſi ceux qu'il
„ avoit courus de la part des faux-freres. Voila la
„ raiſon pour laquelle je me ſuis abſtenu d'em-
„ ploier l'autorité de ce grand homme.

Il en parle à peu prés de la même ſorte dans le
„ premier dialogue de l'Eraniſte. Je vous produi-
„ rois, dit-il, encore ici les explications de Dio-
„ dore,

„dore, & de Théodore, si je ne reconnoissois
„que vous en avez une aversion, que je ne puis
„regarder, que comme une suite de la haine,
„dont Apollinaire fut autrefois animé contr'eux.
„Je vous ferois voir que leur doctrine étoit parfai-
„tement conforme à celle des autres Ecrivains,
„qu'ils l'avoient puisée dans la source de l'Ecritu-
„re, & de la tradition, & qu'ils étoient fidéles
„Ministres de l'Esprit saint, mais la guerre que
„vous leur avez déclarée, m'oblige à supprimer
„cette preuve.

Ceux qui liront la traduction de son Histoire, verront à la fin un fort bel éloge de Théodore de Mopsueste. Il n'est pas nécessaire d'examiner si Théodore de Mopsueste méritoit ces loüanges. Que l'on dise, si l'on veut, qu'il ne les méritoit pas, non plus que celles que saint Cyrille lui a données, selon le témoignage de Facundus. Quand les unes & les autres seroient ou excessives, ou injustes, il ne s'ensuivroit pas que Théodoret eût soûtenu les impiétez de Nestorius; car s'il a loüé Théodore de Mopsueste, ce n'est pas d'avoir enseigné, comme Nestorius, qu'il y a deux Fils ou deux Seigneurs. Mais c'est d'avoir enseigné à ne pas confondre dans Jésus Christ les deux Natures, comme Eunome & Apollinaire les confondoient.

Liv. 5. ch. 40.

Liv. 3. ch. 3.

Il y a d'autres passages, où Théodoret explique l'union des deux natures en Jésus Christ par la comparaison de deux personnes mariées. Et c'est peut-étre de cette comparaison-là, qui n'explique que tres-imparfaitement le mystére de l'Incarnation, que les ennemis de nôtre Auteur ont pris occasion de le noircir, comme s'il n'avoit point admis d'union personnelle entre la Divinité & l'Humanité, mais seulement une union d'habitude. Voici les paroles qu'on lui attribue, & où l'on prétend qu'il a caché tout le venin de l'impié-

té

„ té de Nestorius. Lorsque nous discernons les
natures, nous disons que la Nature du Verbe
„ divin est toute entiére dans Jésus Christ, & que
„ la personne du Verbe y est aussi entiére & par-
„ faite. Nous confessons pareillement que la
„ nature humaine y est entiére & parfaite avec sa
„ personne. Mais lorsque nous regardons ces
„ deux natures aprés leur union, nous disons avec
„ raison, qu'il n'y a qu'une personne.

Ce passage-là peut avoir un tres-bon sens. La seconde partie est toute Orthodoxe. Pour ce qui est de la premiére, il semble qu'on la peut exemter de toute sorte de censure, parcequ'elle ne parle point des deux natures, telles qu'elles ont été en Jesus Christ, mais telles qu'on les pouvoit considérer, avant qu'elles y fussent. Les deux Natures ont été unies personnellement en Jésus Christ, au moment qu'il a pris un corps. Avant ce moment-là, la nature & la personne divine étoient de toute éternité. Mais la nature humaine n'étoit point, ce qui n'empêche pas, que si on la veut concevoir avant l'union, on ne la considére comme une nature entiére & parfaite, & parce qu'une nature n'est pas parfaite sans sa personne, qui est comme sa derniére perfection, quand on considére la nature avant l'union, on la considére avec une personne humaine, quoi qu'elle n'en ait point, puisqu'elle n'est pas elle-même. C'est en ce sens, que l'auteur de la proposition l'a pû concevoir, sans tenir aucune erreur.

Mais il n'est pas certain que Théodoret soit l'auteur de cette proposition, puisque le cinquiéme Concile général l'attribue à Théodoré de Mopsueste. Ainsi quelque jugement qu'on en doive faire, on n'en peut tirer aucune induction, qui soit desavantageuse à nôtre Auteur.

Coll. 4.

Je continuerois à examiner les passages que Marius Mercator a extraits de ses lettres, & de ses

Scarrons, si je n'étois obligé de remettre cét examen à un autre lieu, pour suivre l'ordre du tems, lequel je me suis proposé dans sa défense.

Si ce que je viens de remarquer de ce qui se passa dans la Conférence tenue à Calcédoine, ou si la discussion que j'ai faite des passages extraits des cinq livres composez presqu'au même tems, a pû persuader aux personnes équitables, que Théodoret ne s'engagea jamais à soûtenir les hérésies, dont Nestorius étoit accusé, & dont il étoit en effet coûpable, ce que je vai ajoûter touchant l'accommodement que les chefs des deux partis firent l'année suivante, en pourra convaincre les plus opiniâtres.

C'est une maxime constante que ceux qui se sont une fois éloignez de la foi, ne sauroient rentrer dans la Communion de l'Eglise Catholique, qu'en faisant une nouvelle profession de cette foi, & en renonçant à tous les sentimens, qui y sont contraires. C'est un usage que les saints Evêques ont inviolablement observé, lorsqu'ils ont reçu dans la société des Fidéles, ceux qui en étoient sortis, pour suivre les égaremens des hérétiques. Et il n'y a rien de si juste, que d'exiger des personnes de cette sorte, cette preuve publique de leur changement.

Si Jean d'Antioche, si Théodoret, si les autres Evêques d'Orient avoient perdu la foi, & s'ils étoient tombez dans l'hérésie de Nestorius, lorsqu'ils s'étoient séparez des Evêques d'Egypte, ils n'auroient pû se réünir à eux, qu'en faisant profession de la foi, & en abjurant l'hérésie. Que si l'on ne leur a point imposé cette loi, c'est une preuve certaine que l'on reconnoissoit, qu'ils n'étoient point tombez dans l'erreur, & qu'ils ne s'étoient point éloignez de la doctrine commune de l'Eglise Catholique. Leurs plus grands ennemis ne sauroient dire qu'on la leur ait imposée, & il

il paroît par toutes les lettres, qui furent écrites de part & d'autre, au sujet de leur réconcilation, qu'on ne leur proposa jamais rien de semblable, & qu'au contraire on demeura d'accord qu'ils avoient toûjours été tres-Orthodoxes.

La premiére qui fut expédiée sur ce sujet, fut celle de l'Empereur Théodose. Il paroît par tout ce que ce Prince y énonce, & par tout ce qu'il y ordonne, qu'il ne doutoit nullement de la pureté des sentimens de Jean d'Antioche, & des autres Evêques d'Orient. Il y énonce deux choses. L'une que le plus ardent de ses souhaits étoit le rétablissement de la paix, que les Evêques qui l'avoient rompue, recommandoient tous les jours aux peuples par le devoir de leurs charges. Parlant ensuite de ces Evêques, il les appele des membres de la foi Orthodoxe, c'est-à-dire des membres unis à l'Eglise par la profession de sa doctrine. Il croioit donc qu'ils n'étoient séparez les uns des autres par aucune erreur, & que leur différend ne regardoit point la foi. L'autre chose que ce Prince énonce dans sa lettre, est qu'aiant consulté Maximien Evêque de Constantinople, & quelques autres Ecclésiastiques, touchant les moiens de terminer ce différend, ils lui avoient répondu que si Jean d'Antioche vouloit signer la déposition de Nestorius; & prononcer anathéme contre sa doctrine, il ne resteroit plus de contestation, & que Cyrille, Celestin, & les autres Prélats ne feroient aucune difficulté de communiquer avec lui. Si Maximien, qui avoit été élu, & ordonné en la place de Nestorius, n'avoit tenu Jean d'Antioche exemt de ses erreurs, n'auroit-il pas répondu que pour rétablir la paix entre les Evêques, il étoit nécessaire que Jean d'Antioche renonçât à ses erreurs, puisqu'il ne peut jamais y avoir d'union entre des Evêques qui ne font pas profession de la méme foi? Ce que l'Empereur Théodose ordonne par

la

la même lettre, prouve encore plus fortement que ce qu'il y énonce, qu'il ne doutoit nullement que Jean d'Antioche ne tînt une doctrine tres-Orthodoxe; car il le traite de la même sorte que saint Cyrille, en leur enjoignant également de se rendre à Nicomédie, pour y terminer ensemble leurs différens, & en leur déclarant que jusques à ce qu'ils les eussent terminez, ni l'un, ni l'autre n'auroit l'honneur de joüir de sa presence, ni la liberté de retourner en son Diocése. Si Jean d'Antioche avoit été infecté de l'hérésie de Nestorius auroit-il été juste de lui faire le même traitement qu'à saint Cyrille, qui en avoit toûjours été exemt? Mais si le différend, dont il s'agissoit alors, eût concerné la foi, que Jean d'Antioche l'eût attaquée, & que saint Cyrille l'eût défendue, l'Empereur auroit-il dû les confondre, au lieu de les distinguer, en châtiant la perfidie de l'un, & en récompensant la fidélité de l'autre? Si Jean d'Antioche avoit été dans les sentimens de Nestorius, & qu'il les eût soûtenus avec opiniâtré, saint Cyrille auroit-il été coûpable, pour n'avoir pû le fléchir, ou le convaincre, & auroit-il mérité pour cela d'être privé comme lui de la presence du Prince, séparé de son Eglise, & exilé loin du lieu de sa naissance? L'égalité de ce traitement, dont nous ne voions point que personne se soit plaind, est sans doute une preuve, que tout le monde étoit persuadé que ces deux Prélats étoient Orthodoxes, & que leur mauvaise intelligence ne procédant point de la diversité de leur créance, touchant le fond des matiéres, qui avoient été agitées en leur tems, ils n'avoient pour se réconcilier qu'à relâcher réciproquement quelque chose de leurs intérêts, & de leurs prétensions. C'est aussi ce qui fut proposé dans la négociation de l'accommodement. Car dés que Jean d'Antioche eut reçu l'ordre de l'Empereur, il s'assembla avec

Acace Evêque de Bérée, & avec quelques autres Prélats de sa Province, & resolut avec eux d'offrir à saint Cyrille, de se réconcilier avec lui, à deux conditions; savoir que les deux partis signeroient le Formulaire du Concile de Nicée, & que les douze Chapitres de saint Cyrille seroient supprimez avec tout ce qu'il avoit composé pour les soûtenir. Ces deux conditions que demandérent les Evêques d'Orient, font bien voir qu'ils ne se sentoient infectez d'aucune erreur, & qu'ils n'apprehendoient pas d'en être convaincus. Car en premier lieu ils proposérent que les deux partis signassent le Formulaire du Concile de Nicée, parcequ'ils étoient persuadez qu'il suffisoit pour établir la vérité de tous les points de la doctrine de l'Eglise, & pour condamner toute sorte d'hérésies. En second lieu, ils voulurent exiger de saint Cyrille, qu'il consentît à la suppression de ses douze Chapitres, & des autres Ouvrages qu'il avoit composez pour les soûtenir; parcequ'ils s'imaginoient que les erreurs d'Eunome & d'Apollinaire y étoient renouvellées. S'ils eussent apprehendé d'être soupçonnez de soûtenir les impiétez que Nestorius avoit avancées, ils auroient plûtôt tâché de se purger de ce soupçon, qu'ils n'auroient osé non seulement examiner les livres, qui avoient été faits, pour refuter ces impiétez; mais encore en demander la suppression. Je sai bien que saint Cyrille étoit fort éloigné de la consentir, & qu'il fit la réponse qu'il faloit attendre d'un Prélat aussi Catholique que lui, & qui étoit tres-assuré de n'y avoir rien mis, qui ne fût tres-Orthodoxe. Mais il faut aussi demeurer d'accord, que s'il refusa de supprimer ses douze Chapitres, & ce qu'il avoit écrit pour les défendre, il ne prétendit point que les Evêques d'Orient dûssent supprimer la refutation, que Théodoret en avoit faite par leur ordre, ce qui est à mon sens

sans une preuve convainquante, qu'il n'y avoit rien trouvé de contraire à la doctrine de l'Eglise.

Le voiage que Paul Evêque d'Emése fit à Aléxandrie, les conférences qu'il eut avec saint Cyrille, & les conditions ausquelles il conclut l'accommodement, confirment encore la vérité de ce fait, que les Evêques d'Orient n'étoient point séparez de ceux d'Egypte par la diversité des sentimens touchant le mystére de l'Incarnation, bien qu'ils le fussent de communion, & qu'ils convenoient avec eux touchant les points de la foi, bien qu'ils ne convinssent plus dans la société de la priére, ni dans la participation des Sacremens, depuis qu'ils s'étoient divisez les uns des autres, à l'occasion de la maniére, dont Nestorius avoit été déposé. Il paroît par deux lettres de saint Cyrille, savoir par celle qu'il écrivit à Acace Evêque de Méliténe, & par celle qu'il écrivit à Donat Evêque de Nicopole, que dans les conférences qu'il eut avec Paul d'Eméſe, il fut beaucoup parlé de ce qui avoit été fait à Ephése contre l'ordre, & contre la discipline, ce qui est une preuve que c'étoit en cela que consistoit leur différend. Au contraire il ne paroît point qu'ils aient parlé du fond des matiéres agitées à l'occasion des Sermons de Nestorius, ce qui est comme une conviction, qu'il ne s'en agissoit point entr'eux, & qu'a cét égard, ils se tenoient réciproquement Orthodoxes.

Nous apprenons par les mêmes Lettres que saint Cyrille n'exigea rien de Paul d'Eméſe, pour le recevoir à sa communion, sinon qu'il anathématisât la doctrine de Nestorius, & qu'il approuvât sa déposition, & l'ordination de Maximien. Ce qui fait voir que le principal point, sur lequel ils s'étoient séparez, étoit que les Evêques d'Orient prétendoient que Nestorius n'avoit pû être légitimement déposé en leur absence. L'accom-
modement

modement fut conclu aux mêmes conditions, si ce n'est que l'on y ajoûta, qu'il ne seroit fait aucune mention des douze Chapitres. Mais on n'y parla point d'aucune hérésie, que les Evêques d'Orient eussent soûtenuë.

Ils étoient si éloignez de se sentir coûpables d'en avoir jamais tenu aucune, que la lettre qu'ils écrivirent à Sixte successeur de Celestin, dans le goûvernement de l'Eglise Romaine, au sujet de l'accommodement qu'ils desiroient faire pour déférer aux ordres de l'Empereur, porte en termes exprés, que ce qui les avoient portez à acquiescer à la sentence, par laquelle Nestorius avoit été déposé, à le tenir déposé légitimement, & à prononcer anathéme contre sa doctrine, étoit que leurs Eglises avoient toûjours conservé la pureté de la foi, & l'avoient toûjours enseignée aux peuples de la même sorte que Sixte la tenoit, & l'enseignoit lui-même. Jean Evêque d'Antioche „ écrivit au même sens à saint Cyrille. Pour ôter, „ lui dit il, tout sujet de contestation, pour le„ ver le scandale, & pour rendre la paix à l'Egli„ se, nous avons trouvé à propos de tenir pour „ déposé Nestorius, autrefois Evêque de Constan„ tinople, de prononcer anathême contre la nou„ veauté prophane des termes qu'il a introduits, „ parceque les Eglises qui sont parmi nous, tien„ nent la vraie foi, & l'enseignent au peuple, de „ la même sorte que vôtre Sainteté. Nous consen„ tons à l'ordination de Maximien Evêque de Con„ stantinople, tres-saint, & tres-chéri de Dieu, „ & nous participons à la communion de tous les „ Religieux Evêques, qui tiennent, & qui ensei„ gnent la vraie foi dans toute l'étendue de la terre.

La confiance, avec laquelle ces Evêques écrivent à Sixte & à saint Cyrille, qu'ils ont toûjours tenu, & enseigné la même foi, que le premier tenoit & enseignoit à Rome; & que le second tenoit, &

enseignoit à Rome ; & que le second tenoit, & enseignoit à Aléxandrie, me tient lieu d'une démonstration de la pureté de leurs sentimens. Je n'estime pas qu'il puisse entrer dans l'esprit de qui que ce soit, que s'ils avoient jamais défendu les impiétez de Nestorius, ils auroient osé assurer, qu'ils n'auroient jamais rien crû, ni enseigné que d'Orthodoxe. Il est aisé de juger que Sixte ne seroit pas demeuré dans le silence, que saint Cyrille n'auroit pas manqué de confondre leur imposture, & que l'un & l'autre, bien loin de les recevoir à sa communion, les auroit rejettez comme des fourbes, dont l'impudence à avancer des faussetez manifestes, auroit rendu la conversion suspecte d'artifice, & de déguisement. Si Nestorius, qui avoit publié des impiétez, en presence des Ecclésiastiques & du peuple, avoit supplié Sixte & saint Cyrille de le recevoir à leur communion ; Et si, au lieu de renoncer à ses erreurs il leur avoit protesté qu'il ne s'étoit jamais éloigné de la Doctrine Orthodoxe, ils lui auroient sans doute refusé sa demande avec quelque sorte d'indignation. Ils auroient fait le même traitement à Jean d'Antioche, & aux autres Evêques d'Orient, s'ils avoient entrepris de leur imposer avec une impudence égale à celle que nous supposons ; & partant, il faut avoüer que quand ils se sont réconciliez avec eux, ils étoient persuadez qu'ils parloient sincérement, & que quand ils assuroient qu'ils avoient toûjours tenu & enseigné la doctrine tenue & enseignée par le reste des Prélats Orthodoxes, ils n'avançoient rien de contraire, ni à la vérité, ni à leurs sentimens.

Le Pape Sixte, & saint Cyrille ne se contentérent pas de témoigner par leur silence, qu'ils étoient parfaitement persuadez de la sincérité, & de la vérité de la protestation que Jean d'Antioche, & les autres Evêques d'Orient leur faisoient

d'avoir toûjours tenu & enseigné la doctrine, qui étoit généralement tenue & enseignée par les autres Prélats Orthodoxes, ils le témoignérent encore par les paroles les plus claires, que l'on eût „ pû jamais desirer. Jean nôtre frere, dit le Pape „ Sixte dans sa lettre à saint Cyrille, ne s'étoit „ point uni à celui qui a mérité d'être exilé. Il „ n'avoit point été trompé par les blasphémes de „ ses Sermons. L'évenement fait voir que s'il a „ suspendu son jugement, il n'a pas refusé pour „ cela de condamner l'impiété.

„ La division, dit saint Cyrille dans sa lettre à „ Jean d'Antioche, qui étoit survenue entre les „ Eglises, n'avoit aucun sujet légitime, comme je „ l'ai reconnu tres-clairement par l'écrit que Mon-„ seigneur Paul tres-religieux Evêque m'a mis „ entre les mains. Il contient une profession de „ foi, à laquelle il n'y a rien à redire, & qui a été „ composée par vôtre Sainteté, & par les tres-re-„ ligieux Evêques, qui sont avec vous, comme „ le même Paul m'en a assuré.

Sur l'an 432. Le Cardinal Baronius n'avoit pas ces derniéres paroles presentes à l'esprit, quand il a écrit que saint Cyrille refusa de recevoir à sa communion Jean d'Antioche, & les autres Evêques d'Orient, jusques à ce qu'ils eussent signé une profession de foi, qu'il leur avoit envoiée, ce qui supposeroit qu'il auroit eû leur foi suspecte. Car s'il les avoit eû presentes, il n'auroit pas douté qu'elle n'eût été composée par les Evêques d'Orient, sans que saint Cyrille leur en eût prescrit le sens, ou les termes. Aussi avance-t-il cette circonstance importante, sans aucune preuve solide. L'unique qu'il en rapporte, est tirée de la lettre de saint Cyrille, à Donat Evêque de Nicopole, où aprés avoir dit que quand Paul Evêque d'Emése eût approuvé par écrit la déposition de Nestorius, & l'ordination de Maximien, il le supplia de se contenter

tenter de cét acte, qu'il avoit signé au nom des Evêques d'Orient, & de ne leur rien demander davantage. Mais qu'au lieu de s'en contenter, il donna un écrit au tribun Aristolaüs, pour le porter à Jean d'Antioche, & que quand Jean d'Antioche, & les autres Evêques Orientaux l'eurent signé, il les admit à sa communion.

On ne sauroit nier que tout cela ne se trouve dans la lettre de saint Cyrille à Donat; mais on ne sauroit non plus avoüer que l'écrit que saint Cyrille donna au Tribun Aristolaüs, pour le porter à Jean d'Antioche, fût une profession de foi. La suite de la lettre fait voir que cét écrit ne contenoit que la condamnation des blasphémes de Nestorius, la déposition de sa personne, & l'Ordination de Maximien.

En effet saint Cyrille pouvoit-il exiger de Jean d'Antioche, avant que de l'admettre à sa communion des conditions plus rigoureuses que celles qu'il avoit exigées de Paul d'Emése, qui agissoit au nom de tous les Prélats des Eglises de Syrie, & d'Orient? Il ne le pouvoit sans doute avec aucune apparence de justice. Il paroît par la lecture de la lettre, dont se sert Baronius, que saint Cyrille ne prescrivit point de profession de foi, à Paul Evêque d'Emése, mais seulement exigea de lui l'approbation de la déposition de Nestorius, & de l'Ordination de Maximien. De plus, saint Cyrille assure dans la même lettre, qu'il admit Jean d'Antioche à sa communion aux mêmes conditions, qui avoient été proposées à Ephése, l'année précédente. On ne peut pas dire que pour étoufer à Ephése le schisme, qui commençoit à paroître, on ait proposé aux Evêques d'Orient de signer un Formulaire qui leur eût été prescrit par ceux d'Egypte. Les affaires n'étoient point alors en cét état-là. Il y avoit beaucoup de chaleur dans les esprits. Mais il n'y avoit pas de dispute opiniâtre touchant les

propositions que Nestorius avoit avancées. La chaleur procédoit de ce que les Evêques d'Egypte avoient déposé Nestorius, sans avoir attendu les Evêques d'Orient, & de ce que ceux-ci, comme pour se venger de cette injure, qu'ils prétendoient avoir reçue, avoient entrepris de déposer saint Cyrille, & Memnon. Ainsi les conférences n'avoient point été emploiées à examiner le fond des matiéres, & à contester s'il faloit appeler la sainte Vierge Mere de Dieu, mais à chercher les moiens d'appaiser les esprits, & de terminer les différens ; & partant il n'y avoit pas eû d'occasion de proposer des Formulaires, mais seulement de trouver des expédiens de finir les contestations, & l'expédient, auquel on avoit pensé dés-lors, avoit été que les Evêques d'Orient consentissent à la déposition de Nestorius, & c'est tout ce que saint Cyrille dit dans sa lettre à Donat.

Il faut donc qu'il demeure pour constant que saint Cyrille n'a jamais prescrit de profession de foi à Jean d'Antioche, ni aux autres Evêques d'Orient, & qu'il a reconnu que celle qu'ils lui avoient envoiée d'eux-mêmes, étoit tres-Catholique.

S'il étoit nécessaire d'ajoûter encore quelque chose pour confirmer la vérité de ce fait, qui est déja si solidement établi, je montrerois par la suite de la lettre de saint Cyrille à Jean d'Antioche, qu'il étoit plûtôt en peine d'effacer des esprits des Evêques d'Orient les mauvaises impressions, qu'on leur avoit données de ses douze Chapitres, & de sa créance, qu'il ne songeoit à reprendre leurs sentimens. Car il repousse sur la fin de cette lettre la calomnie de ceux qui l'accusoient de tenir que le Verbe n'avoit pas tiré de la Vierge le corps, auquel il s'étoit uni, mais qu'il l'avoit apporté du ciel. Il refute pareillement ceux qui l'accusoient de croire que les deux Natures avoient été mêlées, & confondues en Jésus Christ. Enfin il proteste qu'il

qu'il ne se veut jamais départir de ce qui avoit été resolu dans le Concile de Nicée, à quoi les Orientaux étoient aussi fort attachez, puisque dans toute la suite de cette contestation ils avoient sans cesse répété, que la foi de ce Concile suffisoit pour décider toutes les questions, & qu'il n'y faloit rien ajoûter.

Le soin que saint Cyrille eut d'expliquer sa doctrine, aprés avoir approuvé celle des Evêques d'Orient, montre que les uns & les autres étoient dans les mêmes sentimens. Et c'est ce qui a été tresbien remarqué par un Auteur, qui aiant vêcu au siécle suivant, s'étoit trouvé d'autant plus obligé de s'informer de leurs différens, que les suites „ en étoient venues jusques à son tems. Comme „ saint Jean Evêque d'Antioche, dit-il, & les au- „ tres Evêques d'Orient croioient de la même sor- „ te, que les Eutychiens croient encore aujour- „ d'hui, que saint Cyrille enseignoit, qu'il n'y „ avoit qu'une nature en Jésus Christ, & que par „ le zele de la foi, dont ils étoient animez, ils „ jugeoient sur un fondement vraisemblable, bien „ que contre la vérité, qu'il étoit hérétique, Dieu, „ dont la puissance infinie, & la sagesse merveil- „ leuse sait faire servir l'ignorance des hommes, à „ leur propre instruction, termina si heureuse- „ ment cette affaire, que les faux soupçons, que „ les Evêques d'Orient, & de quelques autres Pro- „ vinces, avoient formez contre saint Cyrille, ne „ nous laissent lieu d'en former aucun. Car lors- „ que le soin de rétablir la paix de l'Eglise, eut suc- „ cédé aux troubles, dont elle avoit été agitée ; „ comme ces soupçons conçus par les Evêques „ d'Orient contre saint Cyrille, avoient produit „ un grand schisme, ils souhaitérent qu'il confessât „ clairement, que Jésus Christ est Dieu & Hom- „ me en deux natures, s'il vouloit lever toute sorte „ de scandale, & de sujet de chûte. Ce saint Evê- „ que d'Aléxandrie accepta volontiers cette pro-

Facund. l. 1. ch. 5.

„ position, parce qu'il étoit tres-assuré qu'il n'a-
„ voit jamais rien crû, qui y fût contraire. Ainsi
„ Dieu fit voir d'une maniére tres-évidente, que la
„ foi tant des Evêques d'Orient, que des autres
„ Evêques, & de saint Cyrille-même, étoit tres-pu-
„ re, puisque les premiers ne souhaitérent & ne de-
„ mandérent rien de déraisonnable, & que le der-
„ nier ne refusa rien de ce qu'ils avoient demandé.

Ces preuves si fortes, & si invincibles de la pureté des sentimens, où étoient les Evêques d'Orient au tems qu'ils se reconciliérent avec saint Cyrille, & où ils avoient été en tout autre tems, semblent foibles, & inutiles, en faveur de Théodoret à quelques-uns, qui soûtiennent qu'au lieu d'entrer dans cette réconciliation, il s'obstina à combattre la doctrine de saint Cyrille, & à défendre les erreurs de Nestorius, ils appuient cette prétension sur le reste des extraits de Marius Mercator, dont j'ai reservé la discussion à cét endroit-ci. La principale piéce qui y paroisse, est une lettre conçue en ces termes.

A Monseigneur tres-Vénérable, & tres-saint Pere Nestorius Evéque, Théodoret: Salut en nôtre Seigneur.

„ JE croi que vôtre Sainteté est bien persuadée,
„ que je n'ai pas besoin de monter sur le Siége
„ des grandes Eglises, & que je ne me laisse abba-
„ tre, ni par les civilitez, & par les caresses des
„ personnes du siécle, ni par l'amour de la gloire.
„ J'ai appris au moins à mépriser toutes ces choses
„ dans la solitude de la Ville, de la conduite de
„ laquelle je suis chargé, quand je n'y aurois ap-
„ pris que cela. Mais il est certain que dans cette
„ solitude je trouve des affaires, dont la multitu-
„ de, & l'embarras pourroient lasser ceux-là-mê-
„ mes, qui se plaisent le plus à en avoir. Que per-
„ sonne

„ sonne ne fasse donc accroire à vôtre Sainteté,
„ que le desir de posséder un Evêché considérable
„ m'a porté à recevoir aveuglément les écrits du
„ Prélat d'Egypte, comme des écrits contenans
„ une saine doctrine. Car je jure par la vérité
„ même qu'aprés les avoir lûs plusieurs fois, &
„ les avoir exactement examinez, j'ai trouvé qu'il
„ n'y avoit aucune hérésie, & je n'ai osé les noter
„ d'aucune censure. Ce n'est pas que j'approuve
„ la conduite de celui qui a rempli l'Univers de
„ confusion & de troubles. J'espére qu'au jour du
„ jugement, je ne serai trouvé coûpable d'aucun
„ crime à cét égard, parceque le Juge équitable,
„ qui jugera tous les hommes, connoît & exami-
„ ne leurs intentions. Pour ce qui est de ce qui a
„ été fait contre vous sans justice, & sans équité,
„ on me couperoit plûtôt les deux mains que de
„ me porter à l'approuver, & je serai toûjours dans
„ cette disposition, pourvû que ma foiblesse soit
„ soûtenue par la force de la grace. J'ai assuré de
„ cette resolution que j'ai prise, ceux qui vou-
„ loient exiger de moi cette approbation. J'envoie
„ à vôtre Sainteté une copie de la réponse que je
„ leur ai faite, afin qu'elle connoisse qu'avec l'ai-
„ de de Dieu, aucun tems ne me fera changer,
„ ni ne fera voir que je ressemble aux Poupes, ou
„ aux Caméléons, qui prennent les couleurs des
„ rochers, ou des feüilles, où ils s'attachent. Je
„ salüe tous nos freres, qui sont avec vous, & ceux
„ qui sont avec moi, les salüent aussi.

La réponse générale, que j'ai à faire à cette lettre, & à toutes les piéces semblables, dont Marius Mercator a conservé des fragmens, est qu'il est probable, qu'elles sont du nombre de celles que les hérétiques avoient supposées à Théodoret, selon le témoignage de Léonce. S'il est probable qu'elles sont supposées, on n'en sauroit tirer de preuve convainquante contre nôtre Au-

teur, & sans preuve convainquante, on ne le sauroit condamner.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier contre cette lettre, sans demeurer néanmoins d'accord qu'elle soit de Théodoret, je soûtiens que quand elle seroit sortie de son esprit, & de sa plume, on ne pourroit par-là le convaincre de s'être rendu complice de l'impiété, & de l'hérésie de Nestorius.

Il paroît par les premiéres lignes, que l'on avoit répandu des bruits desavantageux à sa réputation, & que l'on avoit publié, qu'il n'avoit approuvé les lettres de saint Cyrille, que par complaisance pour l'Empereur, & par l'espérance d'être transferé de l'Evêché de Cyr, à celui de quelque grande Ville. Il dissipe d'abord ces faux bruits par la protestation qu'il fait de mêpriser tout ce qu'il y a dans la dignité Episcopale de plus éclatant aux yeux des hommes, & il expose ensuite le véritable motif, qui l'avoit porté à recevoir les Lettres de saint Cyrille, comme des lettres Catholiques, qui est qu'aprés les avoir lûes plusieurs fois, il avoit jugé qu'elles l'étoient. Il y a deux autres Lettres sous son nom, savoir une à Jean d'Antioche rapportée par le Cardinal Baronius, & l'autre à André de Samosate extraite par Marius Mercator, dont l'Auteur déclare la même chose. Car, aprés avoir commencé la premiére par des actions de graces qu'il rend à Dieu de la bonté qu'il avoit eûe de faire voir la conformité de pensées & de sentimens, où tous les Evêques se trouvoient, il ajoûte que par l'examen qu'il avoit fait de la Lettre de saint Cyrille, il l'avoit trouvée contraire aux douze Chapitres, que les Evêques d'Orient avoient toûjours rejettez comme contraires à la piété, & comme favorables aux hérétiques, en tant que la division des termes, qui servent à exprimer les deux natures,

Sur l'ann. 432.

n'y

n'y étoit point emploiée. Dans la seconde il avoüe qu'il avoit vû avec joie que saint Cyrille condamnoit Arius, Eunome, Apollinaire, ceux qui disoient que la Divinité étoit passible, & ceux qui assuroient que les deux natures avoient été mêlées, & confondües en Jésus Christ. Il est clair que l'Auteur de ces trois Lettres, reconnoît que celle que saint Cyrille avoit écrite à Jean d'Antioche, incontinent aprés la réconciliation conclue avec Paul d'Emése, contenoit une doctrine Catholique. Il est donc certain qu'il n'avoit garde de soûtenir celle de Nestorius, qui y étoit toute contraire, & que saint Cyrille avoit toûjours combatue.

Ce n'étoit pas assez dira-t-on que Théodoret approuvât la doctrine de la Lettre de saint Cyrille, il faloit qu'il approuvât la condamnation prononcée contre Nestorius, & c'est à quoi il a protesté qu'il ne se pourroit jamais resoudre.

On peut distinguer dans la condamnation intervenue contre Nestorius, la procédure, & la sentence. On peut encore distinguer dans la procédure ce qu'elle avoit de conforme aux constitutions civiles, & canoniques, & à l'équité naturelle, & ce qu'elle sembloit y avoir de contraire. Ces deux distinctions étant supposées de la sorte, il y a lieu de croire que quand l'Auteur de la Lettre adressée à Nestorius soûs le nom de Théodoret, a témoigné qu'il ne pourroit jamais se resoudre à approuver ce qui avoit été fait contre lui, il entendoit la procédure, qui lui paroissoit irréguliére, à-cause de l'absence d'un grand nombre de Juges, & de l'exception que l'accusé avoit proposée. Ce qui n'empêche pas qu'il n'approuvât sa déposition, comme un expédient nécessaire, pour appaiser les troubles de l'Eglise.

On demandera, peut-être, pourquoi donc il fit difficulté de condamner la doctrine de Nestorius, Lett. à André de Samosate.

rius, & pourquoi il trouva étrange la signature que saint Cyrille exigea sur ce sujet. Mais il est aisé de répondre qu'il ne fit point de difficulté de condamner la doctrine hérétique, que soûtenoit Nestorius, mais qu'il fit difficulté de condamner soûs son nom la doctrine Catholique de l'Eglise, & c'est-là le sens de ces termes de la Lettre à André
„ Evéque de Samosate. Cyrille exige que l'on signe
„ la condamnation, qui a été prononcée, il y a
„ long-tems, contre Nestorius, & que l'on ana-
„ thématise la doctrine de ce saint Evêque. Or
„ vôtre Sainteté sait que de condamner cette doc-
„ trine simplement, & sans distinction, est pres-
„ que la même chose que de condamner la piété.
Il est clair que l'Auteur de cette Lettre ne refusoit que de condamner simplement la doctrine, dont on exigeoit la condamnation. & qu'il étoit prêt de la condamner avec distinction, c'est-à-dire en expliquant distinctement ce qu'il condamnoit. Son intention n'étoit pas de faire distinction de la doctrine, & de la personne de Nestorius, pour prononcer anathéme contre la premiére, & pour en exemter la seconde; mais elle étoit de faire distinction de la doctrine Catholique, & de la doctrine hérétique. Le refus qu'il faisoit de condamner la doctrine de Nestorius sans distinction, procédoit de l'appréhension d'envelopper soûs la même condamnation non la personne avec la doctrine, mais la doctrine Catholique avec l'hérésie. Il avoit moins dessein en cela d'épargner Nestorius, que de conserver la vérité. Pour être convaincu que c'étoit-là sa pensée, il ne faut que lire la suite de la lettre, où il explique de quelle maniére il croioit que l'on devoit concevoir la con-
„ damnation. Si, dit-il, nous sommes indispen-
„ sablement obligez de prononcer anathéme, il
„ le faut prononcer contre ceux qui disent que Jé-
„ sus Christ n'étoit qu'un pur homme, ou contre

ceux

„ceux qui divisent Jésus Christ en deux Fils, ou „contre ceux qui nient sa Divinité.

Voila les erreurs de Nestorius, que l'Auteur de la Lettre condamnoit sans aucune difficulté. Et il ne faut point douter qu'il ne fût prêt de condamner toutes les autres, dont on lui auroit demandé la condamnation en particulier. Mais il refusoit de condamner absolument la doctrine de Nestorius, de peur de condamner non seulement les hérésies, pour lesquelles il avoit été déposé, mais encore des veritez Catholiques qu'il étoit persuadé qu'il tenoit. Il paroit même par la fin de la Lettre, qu'il étoit persuadé qu'il ne tenoit rien de contraire à ces veritez, en quoi il est sans doute qu'il se trompoit. Mais sa faute étoit d'autant plus excusable, qu'elle ne procédoit que de la charité qui croit toûjours le bien, plûtôt que le mal. Il pensoit que Nestorius n'avoit jamais rien tenu, ni enseigné que d'Orthodoxe, mais il n'approuvoit pas pour cela les impiétez que Nestorius avoit en effet tenûes, & enseignées. On peut en cette occasion se servir en sa faveur de la défense que Facundus emploia autrefois pour un Evêque de Liv. 3. „Constantinople. Autre chose est d'excuser un Ch. 3. „hérétique, dans la créance qu'il est Catholique, „& autre chose est d'approuver, & de défendre „son hérésie, comme autre chose est d'accuser un „Catholique dans la créance qu'il est hérétique, „& autre chose est d'improuver, & de reprendre „la foi Catholique. Théodoret, ou l'Auteur de la Lettre à André de Samosate a excusé Nestorius, en disant qu'il n'avoit jamais rien enseigné que d'Orthodoxe. Il s'est trompé en ce fait. Il n'a pas pour cela soûtenu les erreurs que Nestorius avoit prêchées. Il détestoit lui-même ces erreurs-là, & étoit tres-disposé à condamnet sa personne, au cas qu'il soutînt en effet les hérésies, dont il étoit accusé.

Il ne reste plus rien à examiner parmi les Extraits de Marius Mercator, qu'un fragment de Sermon prononcé par Théodoret, aprés la mort de saint Cyrille. Il contient une invective outrageuse à la mémoire de ce célébre Evêque d'Aléxandrie, & les erreurs les plus grossiéres, & les plus manifestes des Nestoriens. Il y a apparence qu'il est du même Auteur que la Lettre écrite sur le même sujet, soûs le même nom de Théodoret à Jean d'Antioche. Il est vrai qu'il ne contient pas un si grand nombre d'impertinences, parcequ'il n'est pas si étendu. Il est vrai aussi qu'il n'a pas toutes les mêmes marques de fausseté, parce qu'il n'est pas adressé, comme cette lettre à Jean Evêque d'Antioche, qui étoit mort sept ans auparavant. Mais il en contient encore assez pour étre rejetté, comme un Ouvrage supposé, & entiérement indigne d'un aussi grand homme que Théodoret. Quand il auroit été capable de concevoir des sentimens de jalousie, ou d'inimitié contre saint Cyrille, & de les conserver encore aprés sa mort, ce que je ne saurois me persuader, il ne les auroit pas fait paroître, en insultant d'une maniére si basse, & si méprisable, à la mémoire de son ennemi. Mais il avoit toûjours été tres-éloigné de ces sentimens-là, & si dans la chaleur des plus grandes contestations, & au tems auquel il s'étoit trouvé engagé à écrire contre les douze Chapitres de saint Cyrille, il avoit eû quelque pensée tant soit peu desavantageuse à sa réputation, il y avoit entiérement renoncé depuis. Nous apprenons par une de ses Lettres non seulement que la réconciliation de ces deux célébres Evêques avoit été tres-sincére, mais que dans les années suivantes, ils avoient entretenu une si parfaite intelligence, que saint Cyrille avoit souhaité d'avoir Théodoret pour Juge, & pour approbateur de ses Ouvrages. Quand il eut achevé ses livres contre l'Empereur Julien,

Lett. 83.

Julien, il les envoia à Jean Evêque d'Antioche, afin qu'il les fit examiner par les plus habiles Ecclésiastiques de l'Orient. Jean les envoia à Théodoret, qui étoit reconnu sans doute pour un des plus savans Prélats, qu'il y eût alors non seulement dans l'Eglise d'Orient, mais dans l'Eglise Universelle. Théodoret les lût, les admira, & les renvoia à saint Cyrille, qui ne manqua pas de lui récrire, pour le remercier du jugement si avantageux, qu'il avoit fait de son Ouvrage. Il faut beaucoup moins qu'une preuve si autentique de la confiance qui demeura entre ces deux grands Hommes, depuis qu'ils se furent réconciliez, pour dissiper le soupçon, que Théodoret ait jamais déchiré la mémoire de saint Cyrille avec des paroles aussi piquantes, que celles qui paroissent dans le fragment de Marius Mercator.

Bien que ce fragment de Sermon, & le reste des extraits de Marius Mercator, ne fournissent aucun sujet de douter, qu'au tems que les Eglises d'Orient se rejoignirent à celles d'Egypte, Théodoret ne fût dans les mêmes sentimens que les autres Evêques, dont le Pape Sixte, & saint Cyrille approuvérent la doctrine, il n'a pas laissé d'être soupçonné encore depuis de favoriser les Nestoriens, d'être accusé de renouveller leurs erreurs, & enfin d'être condamné comme complice de leurs impiétez, & de leurs blasphémes. C'est ce qui m'oblige pour continuer sa défense à faire voir, que ces soupçons étoient téméraires, que ces accusations étoient calomnieuses, & que la condamnation étoit tout-à-fait injuste, & insoûtenable.

Je pourrois me dispenser d'emploier beaucoup de paroles pour rechercher quel a été le fondement sur lequel on a prétendu rendre Théodoret suspect d'avoir favorisé les erreurs des Nestoriens, depuis l'accord conclu par l'entremise de Paul d'E-

mése. Car il s'agit bien moins de savoir, s'il a été soupçonné de favoriser ces erreurs, que de savoir s'il les a en effet favorisées. Il pourroit en avoir été soupçonné avec fondement, sans toutefois en avoir été coûpable. En ce cas-là le soupçon seroit faux, & ne seroit pas téméraire. Mais pour ne pas abandonner cette partie de sa défense, je veux bien examiner sur quoi on établit la vrai-semblance de ces soupçons. Ceux qui les conçoivent, les proposent à peu prés de cette sorte. Lorsque l'Empereur Théodose eût défendu de lire les Livres de Nestorius, & qu'il eût ordonné qu'ils seroient brûlez, les sectateurs de cét hérétique commencérent à produire quelques Ouvrages de Diodore Evêque de Tarse, de Théodore Evêque de Mopsueste, de saint Athanase, de saint Grégoire, de saint Basile, & de quelques autres qui avoient autrefois refuté les erreurs d'Eunome, & d'Apollinaire, & pour tromper les simples, ils publiérent que Nestorius n'avoit introduit aucune nouveauté, & qu'il n'avoit fait que suivre la doctrine des anciens Peres. Ils se portérent avec une ardeur si extraordinaire à la publication de ces Ouvrages, que pour leur donner un plus grand cours, ils les firent traduire en Syriaque, en Arménien, & en Persan. Il est probable que si tout cela ne fut pas exécuté par les soins de Théodoret, il le fut au moins par son avis. Il y a plusieurs raisons de l'en soupçonner. Mais il y en a une entre autres, tirée de l'autorité de saint Cyrille, qui écrivant à Acace Evêque de Méliténe, & à Valérien Evêque d'Icone, assure, que comme Théodoret ne pouvoit approuver l'accord, qui avoit été fait entre les Eglises d'Orient, & celles d'Egypte, il publia que la créance des Evêques d'Orient étoit la même que celle de Nestorius, & que cette créance-là n'étoit point différente de celle des anciens Peres. Il publia donc la même chose, que publiérent les Secta-

Sectateurs de Nestorius, quand ils débitérent les Ouvrages de Diodore, & de Théodore, & par conséquent il y a apparence qu'il eut quelque part au débit de ces Ouvrages, qui ne tendoit qu'à éluder l'exécution de la loi de Théodose, & à soûtenir soûs le nom des anciens Ecrivains l'hérésie, qu'on ne pouvoit plus soûtenir soûs celui de Nestorius.

Voions ce qu'il y a de vrai-semblable dans ce discours. Personne ne doute de la disposition de la loi de l'Empereur Théodose, ni de la publication des Ouvrages de Diodore, & de Théodore faite à dessein de rendre la loi inutile. Ce sont des faits Historiques, dont la vérité est solidement établie. Mais on ne demeure pas d'accord que Théodoret ait eu part à la publication de ces Ouvrages, ni que dans les deux Lettres qu'on allégue, il y ait rien qui donne lieu de l'en soupçonner. En premier lieu, saint Cyrille ne l'y nomme point, & il ne faut pas s'imaginer, que s'il avoit eû dessein en ce tems-là de parler de lui, il eût épargné son nom. Car ces deux Lettres-là ont été écrites longtems avant la réconciliation, dont j'ai parlé ci-dessus, qui n'arriva qu'en 439. lorsque saint Cyrille écrivit contre Julien, & il est même probable, qu'elles ont été écrites incontinent aprés l'accord conclu par l'entremise de Paul d'Emese, & avant la loi de Théodose contre Nestorius, qui n'est que de l'an 435. En second lieu, si saint Cyrille avoit voulu désigner Théodoret, sans le nommer il en auroit fait un portrait, auquel il auroit été aisé de le reconnoître. Or on le reconnoît si peu par le portrait de saint Cyrille, qu'on peut dire qu'il n'a rien du tout de son air. Je supplie ceux qui prendront la peine de lire cét Avertissement, de prendre garde, si ce trait de la Lettre à Valérien, est propre à representer l'esprit de Théodoret. Comme j'apprens qu'il y a des per- A la fin p. 170.

sonnes

„ sonnes insensées, qui vont par les maisons,
„ pour y publier que la doctrine corrompuë de
„ Nestorius a prévalu dans l'esprit des tres-reli-
„ gieux Evêques d'Orient, de sorte qu'ils la croient
„ saine, & qu'ils assurent qu'il la faut suivre, j'ai
„ crû devoir rendre ce témoignage public, qui est
„ que tous les tres-religieux Evêques d'Orient
„ ont déclaré par écrit avec Monseigneur le tres-
„ religieux Evêque d'Antioche, qu'ils condam-
„ nent comme nous les nouveautez propha-
„ nes de Nestorius, & qu'ils ne les ont jamais ap-
„ prouvées. Ils ont reconnu que la sainte Vierge
„ est Mere de Dieu, sans ajoûter qu'elle est Mere
„ de Christ, ou Mere d'un Homme. Ils ont de
„ plus assuré qu'il n'y a qu'un Fils, un Seigneur,
„ & un Christ. Enfin ils croient qu'il n'a qu'une
„ personne, & ne le divisent point en deux Christs,
„ en deux Fils, ou en deux Seigneurs.

Si saint Cyrille avoit voulu désigner Théodoret,
„ il ne l'auroit pas désigné par le nom d'un insen-
sé. Mais voions si Théodoret a dit la même cho-
se, que ces insensez, dont a parlé saint Cyrille.

Ceux, dont saint Cyrille parle dans la Lettre à Acace improuvoient la profession de foi des Evêques d'Orient, comme conforme aux nouveautez de Nestorius, & blâmoient saint Cyrille de l'avoir reçûe. Théodoret n'a jamais improuvé cette profession de foi, ni blâmé saint Cyrille de l'avoir reçûe. Au contraire dans sa Lettre à André de Samosate, il a loüé les Evêques d'Egypte, de ce qu'ils reconnoissoient que la Divinité étoit impassible, & de ce qu'ils ne confondoient point les deux Natures en Jesus Christ. Saint Cyrille n'avoit donc aucune intention de désigner Théodoret.

De plus les imposteurs, dont saint Cyrille parle à la fin de sa Lettre à Valérien, publioient que la doctrine corrompue de Nestorius avoit prévalu

dans

dans l'esprit des Evêques d'Orient, qu'elle étoit saine, & qu'elle d'evoit étre suivie. On ne sauroit dire que Théodoret ait rien publié de semblable, puisque l'on a ses Ouvrages, où il n'y a rien que de tres-conforme à la créance de l'Eglise, touchant le mystére de l'Incarnation. Mais pour faire voir plus clairement combien il étoit éloigné du sentiment de ces imposteurs, il n'y a qu'a examiner la maniére dont saint Cyrille les refute. Il ne trouve point de meilleur moien de confondre leur calomnie, que de faire le dénombrement des véritez Catholiques que les Evêques d'Orient soûtenoient de la même sorte que les autres Evêques, & de dire qu'ils appeloient la Vierge Mere de Dieu, qu'ils ne reconnoissoient qu'un Fils de Dieu; qu'ils ne lui attribuoient qu'une personne, & qu'ils ne le divisoient point en deux. Cét argument qui étoit tres-fort contre ces imposteurs qui publioient que les Evêques d'Orient suivoient la doctrine de Nestorius, & qu'il la faloit suivre comme eux, auroit été tres-foible contre Théodoret. Il étoit fort contre ses imposteurs, parce qu'en publiant que les Evêques d'Orient suivoient la doctrine de Nestorius, & qu'il la faloit suivre, ils soûtenoient en même tems qu'il ne faloit point appeler la Vierge Mere de Dieu, & qu'il y avoit deux personnes en Jesus Christ, ou plûtôt qu'il y avoit deux Jesus Christs, mais il étoit foible contre Théodoret, parce que bien loin de suivre ces erreurs, & de publier qu'il les faloit suivre, il avoit constamment tenu les véritez contraires, comme il paroît par une infinité d'endroits de ses Ouvrages, & sur tout par sa seconde Lettre à Dioscore, où il fait profession de croire, & d'enseigner que la Vierge est Mere de Dieu, de ne reconnoître qu'un Jesus Christ, & de ne le point diviser en deux. Théodoret étoit donc dans des sentimens entiérement opposez à ceux de ces imposteurs,

ſteurs, & ne diſoit point de la même maniére, ni au même ſens qu'eux, que la doctrine des Evêques d'Orient étoit conforme à celle de Neſtorius, & par conſéquent il n'y a point de fondement ſuffiſant pour le ſoupçonner d'avoir pris aucune part à leurs deſſeins, & d'avoir favoriſé le débit des Ouvrages de Diodore, & de Théodore.

Que s'il n'y a point eû de fondement dans les ſoupçons qui ont été conçus en ſecret contre la pureté de ſa foi, il y a eû encore moins de juſtice dans les accuſations qui ont été formées devant les Princes, & devant les Evêques contre ſa perſonne. Ce ſeroit un travail qui n'auroit point de bornes que d'entreprendre de rechercher, & de diſſiper tous les bruits que ſes ennemis répandirent en divers tems, pour noircir ſa réputation. Je ne m'arrêterai ici qu'aux rapports par leſquels on ſurprit contre lui la religion de l'Empereur Théodoſe, & à la Lettre que Dioſcore écrivit à ſon occaſion à Domne Evêque d'Antioche.

Douze ans aprés la célébration du Concile d'Ephéſe, quelques perſonnes repreſentérent à Théodoſe, que Théodoret avoit les mêmes ſentimens que Neſtorius, & que ſi l'on ne l'obligeoit à demeurer à Cyr, il ne manqueroit pas d'abuſer du crédit qu'il avoit aquis par ſon eſprit, & par ſon éloquence pour exciter de nouveaux troubles dans Antioche, où il faiſoit tres-ſouvent des aſſemblées. Ce Prince aiant ajoûté foi à ces diſcours, envoia ordre à Lupicin Maître de la Milice, d'empêcher que Théodoret ne ſortit de Cyr, principale Ville de ſon Diocéſe.

Il faut remarquer d'abord la qualité des accuſateurs, & le motif de l'accuſation.

Les accuſateurs ſont des hommes infectez de la doctrine corrompüe de Marcion, de Valentin, & de Manez. Ce ſont des membres retranchez du corps de l'Egliſe, & dont la voix ne doit plus être écou-

écoutée. Mais quand ces gens-là pourroient être écoutez en certaines occasions, ce ne seroit pas lorsqu'ils parlent par colére, par haine, & par le desir de se venger. Ils ne parlérent contre Théodoret que par le mouvement de ces passions malfaisantes, & qu'à dessein d'opprimer l'ennemi le plus redoutable de leurs hérésies. Ils surprirent l'esprit de l'Empereur, & n'eurent pas néanmoins tout le succez qu'ils attendoient de leur entreprise. Car dans l'ordre qu'ils obtinrent il n'étoit fait aucune mention que Théodoret fût accusé de tenir des erreurs. Il n'y avoit que d'autres prétextes fort légers, & tout ensemble fort contraires à la vérité. Il y étoit entre autres choses énoncé que plusieurs personnes trouvoient étrange qu'il fit de fréquentes assemblées dans Antioche, au lieu de résider dans son Diocése, & de ne se mêler de la conduite d'aucune autre Eglise, que de celle qui lui avoit été confiée.

Théodoret fut bien aise de recevoir un Ordre aussi conforme à son inclination, qu'étoit celui de demeurer dans son Diocése, d'où il ne sortoit jamais que par une déférence respectueuse aux Canons, qui obligent les Evêques à se trouver aux Synodes, lorsqu'ils y sont invitez. Il fut même bien aise de recevoir un traitement injurieux, parce qu'il espéroit que ce lui seroit une occasion de satisfaire à la Justice Divine, & d'aquérir quelque part au bon-heur de ceux qui souffrent persécution pour la justice. Mais il ne laissa pas de repousser la calomnie avec une force invincible. Mes accusateurs, dit-il, publient par la bouche de plusieurs personnes dignes de servir de Ministres à leurs mensonges, que je prêche deux Fils au lieu d'un : je suis si éloigné de cette erreur exécrable, que quand j'ai trouvé que quelques-uns des saints Peres du Concile de Nicée, qui se sont étendus dans leurs Ouvrages à refuter les extra- (Lett. 82. à Eusébe Ev. d'Ancyr.)

„ vagances d'Arius, avoient été obligez à expli-
„ quer trop clairement, & trop au long cette di-
„ vision, j'en ai senti un peu de peine, & je n'ap-
„ prouve point cette division, parce que je sai que
„ l'usage que l'on en fait, ou que la nécessité mê-
„ me que l'on a eûe de s'en servir a porté jusques à
„ l'excez, & à l'erreur. Et afin que l'on ne s'i-
„ magine pas que c'est la crainte qui me fait main-
„ tenant parler de la sorte, que ceux qui voudront
„ s'informer de mes sentimens, lisent les Ouvra-
„ ges que j'ai composez, soit avant le Concile
„ d'Ephése, soit dans les douze années qui se sont
„ écoulées depuis, Il fait ensuite un dénombre-
ment de ses Livres, où il soûtient qu'on ne lui sau-
roit rien montrer qui ne soit tres-conforme à la
doctrine de l'Eglise.

Lett. 90. Aprés avoir emploié la même défense dans la Lettre à Lupicin auquel l'Ordre de l'Empereur avoit été adressé, il se plaind de la maniére dont il avoit été rendu, & défie ses ennemis de l'accu-ser selon les régles de la justice Ecclésiastique, &
„ civile. Que si quelqu'un, dit-il, prétend que
„ j'ai d'autres sentimens, que ceux que je viens
„ de vous expliquer, qu'il m'accuse en face, &
„ qu'il ne s'efforce point de me noircir en mon ab-
„ sence. Il est juste qu'un accusé puisse parler pour
„ se défendre, & lorsqu'il aura été entendu, les
„ Juges pourront prononcer selon la disposition
„ des loix. Je vous supplie de faire ensorte que
j'obtienne cette grace par vôtre moien. Que si
„ l'on veut me condamner sans connoissance de
„ cause, je souffrirai avec joie cette injustice, &
„ j'en attendrai la réparation au tribunal du Sei-
„ gneur, où l'on n'aura besoin, ni de témoins,
„ ni d'accusateurs, puisque selon la pensée du
„ grand Apôtre, tout sera à nud, & à découvert
„ devant les yeux de nôtre Juge.

Je n'ai rien à ajoûter à ces paroles. Elles justi-
fient

sent mieux nôtre Auteur, que je ne pourrois jamais faire.

L'autre accusation dont je me suis engagé de parler en cét endroit, fut intentée par Dioscore.

Dés qu'il eut été élu pour remplir le Siége de l'Eglise d'Aléxandrie, que saint Cyrille avoit laissé vacant par sa mort, Théodoret lui écrivit pour lui témoigner la joie qu'il avoit de sa promotion, & pour lui donner des loüanges qu'il croioit alors qu'il méritât, parce que ne le connoissant point par soi-même, il ne jugeoit de lui que sur les faux rapports de la voix publique. Dioscore au lieu de répondre à la civilité d'un Prélat d'un mérite aussi généralement reconnu qu'étoit Théodoret, ne voulut avoir aucun commerce de Lettres avec lui, & écrivit à Domne Evêque d'Antioche, qu'il continuoit à soûtenir la doctrine de Nestorius. Cette accusation pourroit d'abord être rejettée par la considération des circonstances de la personne de l'accusateur, & de la maniére dont elle étoit proposée. L'accusateur avoit eû des différens avec Théodoret. Il avoit été député de l'Eglise d'Aléxandrie à Constantinople, pendant le Pontificat de saint Cyrille, & avoit prétendu en ce tems-la que la jurisdiction de l'Evêque d'Aléxandrie devoit s'étendre, non seulement sur l'Egypte, la Libye, & la Pentapole, mais aussi sur l'Orient.

Théodoret s'étoit opposé à sa prétension, & avoit soûtenu les droits de l'Evêque d'Antioche son Métropolitain, par l'autorité du Concile de Nicée. Dioscore avoit conçu de l'aversion contre lui, dont il lui donna depuis des marques en toutes sortes d'occasions. Or quand celui qui a conçu de l'aversion contre un autre, entreprend de l'accuser, il se rend suspect d'avoir plûtôt dessein de contenter sa vengeance, que de chercher la justice. Outre ce défaut en la personne de l'accusateur, il

Théo. lettre 86.

il y en avoit un autre dans l'accusation, qui est que n'aiant été précédée d'aucune remontrance particuliére, elle avoit l'air d'une diffamation publique, qui tend plutôt à noircir un innocent, qu'à corriger un coûpable.

Mais sans nous arrêter à ces circonstances, qui sont comme des dehors qui pourroient suffire pour repousser les attaques de Dioscore, passons à la défense principale de Théodoret, telle qu'il l'entreprit à l'heure-même, & telle que nous l'avons dans une de ses Lettres. Il l'adresse à Dioscore même, & la commence par un discours qui fait voir clairement qu'il se tient tres assuré de la pureté de ses sentimens, & de l'injustice de ceux qui l'accusent. Car il marque les exemples de la douceur, & de la patience de Joseph, de David, & du Sauveur, lesquels il a tirez de l'Ecriture, pour se fortifier contre les attaques de la calomnie. Il témoigne ensuite que sa douleur ne procéde pas tant de l'injustice qu'il souffroit, que de celle que ses accusateurs commettoient, & de la part que Dioscore y avoit prise en ajoûtant entiére créance à leurs faux rapports, sans lui reserver, comme il devoit, une oreille pour écouter sa justification. Il rapporte aprés cela la maniére dont l'accusation avoit été proposée par quelques personnes, qui avoient assuré qu'en prêchant dans Antioche, il avoit divisé Jesus Christ en deux. Il oppose à ce petit nombre d'accusateurs qui lui attribuoient les erreurs de Nestorius, des millions de personnes de toute sorte de conditions, qui avoient écouté ses sermons depuis vint six ans, & qui rendoient témoignage de la pureté de sa foi. Il en avoit prêché six soûs Théodote Evêque d'Antioche, treize soûs Jean son successeur, & il y en avoit alors prés de sept qu'il continuoit à exercer la même fonction soûs Domne, sans qu'aucun Evêque, ni aucun Ecclésiastique eût rien trouvé à redire

Lett. 83.

redire à sa doctrine. Jean Evêque d'Antioche, qui par l'aveu de Dioscore même, avoit été un Prélat tres-savant dans la sience de l'Eglise, prenoit un si grand plaisir à entendre prêcher Théodoret, qu'il se levoit souvent au milieu de ses discours pour lui applaudir. Le peuple suivoit le sentiment de son Evêque, & ne se pouvoit lasser d'admirer, & de loüer le Prédicateur. Ce n'étoit pas par vanité que nôtre Auteur rapportoit ses témoignages qui lui étoient si avantageux, ni par le desir de passer pour éloquent, mais par la nécessité de faire voir, qu'il avoit toûjours été reconnu pour Orthodoxe. Il imitoit en cela le maître du monde, le divin Paul, qui bien qu'il s'appelât le moindre des Apôtres, & le plus grand des pécheurs, ne laissa pas de faire un magnifique dénombrement de ses souffrances, & de ses travaux, pour fermer la bouche à ses envieux. Théodoret avoüoit qu'il avoit commis plusieurs péchez, mais il protestoit en méme tems, qu'il ne se sentoit coûpable d'aucun qui fût contre la foi, & que c'étoit sur le mérite de cette vertu, qu'il fondoit la confiance qu'il avoit en la Divine Miséricorde.

Il represente dans la suite de sa Lettre, le soin qu'il avoit pris de marcher sur les vestiges des anciens Peres, & de conserver inviolablement le dépôt de la doctrine Evangélique, qu'il avoit reçûe des saints Evêques, qui s'étoient autrefois assemblez dans la Ville de Nicée. Il explique tous les points de cette doctrine, & déclare qu'il ne tient qu'un Fils, non plus qu'un Pere, & un Saint Esprit, qu'il réjette ceux qui le divisoient en deux Fils, en deux Christs, ou en deux Seigneurs, & refute leurs erreurs par l'autorité des Livres Sacrez.

Aprés s'être justifié de la sorte, il exhorte Dioscore à avoir de l'éloignement de ceux qui répandoient des calomnies, & qui troubloient la paix de

de l'Eglise, à s'appliquer à la guérison de ceux qui altéroient la vérité, & au cas qu'ils fussent incurables à les retrancher du corps des fidéles, de peur qu'ils ne leur communiquassent leur corruption. Enfin il finit sa Lettre par cette protestation de la sincérité de ses paroles, & de la pureté de ses sentimens. Les commentaires que j'ai faits sur „l'Ecriture sainte, & les autres Ouvrages que „j'ai composez contre ceux qui suivent les égare-„mens d'Arius, & d'Eunome, sont des preuves „qui ne permettent pas de douter que je ne sois „véritablement dans les sentimens que je viens de „dire. J'ajoûterai néanmoins encore un mot, „pour en convaincre les plus opiniâtres. Si quel-„qu'un refuse de confesser que la bien-heureuse „Vierge est Mere de Dieu, ou s'il dit que Jesus „Christ nôtre Seigneur n'est qu'un pur homme, „ou s'il le divise en deux Fils, lui qui est le Fils „unique de Dieu, & le premier né de toutes les „créatures, qu'il perde l'espérance que nous „avons au Sauveur, & que le peuple réponde ain-„si-soit-il.

Quiconque fera attention à toutes ces choses, considérera fort peu une accusation d'hérésie, formée contre un Evêque célébre, par un de ses ennemis, sur le rapport de trois ou de quatre inconnus, & détruite sur le champ par le témoignage tacite de plusieurs millions de fidéles, par une infinité d'Ouvrages orthodoxes, & par une profession de Foi tres-Catholique.

Que si cette accusation intentée par Dioscore ne mérite que du mépris, la condamnation prononcée par lui-même dans le second Concile d'Ephése, est digne de l'exécration, & de l'horreur de tous ceux qui ont quelque sentiment de religion, ou même d'équité. Pour en reconnoître l'impiété & l'injustice dans leur étenduë, il en faut avoir les principales circonstances presentes à l'esprit.

Euty-

Eutychez s'étant porté avec une ardeur inconsidérée contre l'hérésie des Nestoriens, tomba dans une autre toute opposée, & en soûtenant l'Unité de la Personne du Verbe, il ruina la distinction des deux Natures. Il fut cité à un Concile tenu par Flavien dans Constantinople, entendu, & condamné. Mais comme il étoit appuié de plusieurs personnes de la Cour, & principalement de Chrysaphe qu'il avoit tenu sur les fons, il fit accroire par leur entremise à l'Empereur qu'on lui avoit fait injustice, & obtint la convocation d'un Concile plus nombreux à Ephése. Il eut le crédit de faire en sorte que Dioscore y présidât, & que Théodoret, qu'il reconnoissoit pour le Prélat le plus éclairé de son tems, & le plus contraire à ses sentimens, en fût exclus. Ce fut dans cette assemblée que les siécles suivans ont désignée par le nom infame d'assemblée de voleurs, que l'excellente Lettre que saint Léon avoit écrite touchant le Mystére de l'Incarnation fut rejettée, que l'hérésie fut approuvée en la personne d'Eutychez, & la doctrine Catholique condamnée en celle d'Eusébe, de Flavien, de Théodoret, & de quelques autres. Sans m'arrêter maintenant à ce qui touche Dioscore, Eutychez, ou les autres, je considére uniquement ce qui regarde Théodoret, & la force invincible avec laquelle il ruina la sentence qui avoit été rendûe contre lui. Il en representa l'injustice par plusieurs Lettres qu'il écrivit au même tems, & fit voir qu'elle étoit insoûtenable, soit que l'on regardât la procédure qui l'avoit précédée, ou que l'on examinât la disposition qu'elle contenoit. Il proposa contre la procédure des nullitez toutes visibles, tirées de son absence, & du »défaut de citation. Le tres-équitable Prélat d'A- Epît. 113.
»léxandrie, dit-il, dans sa Lettre à saint Léon, m'a »tué aussi bien que les autres par sa plume, quoi »que je fusse absent, que je n'eusse point été ap-

„ pelé en jugement, & que je n'eusse point été in-
„ terrogé sur ce que je croi touchant l'Incarna-
„ tion de nôtre Sauveur. Les Juges ne condam-
„ nent jamais ni les homicides, ni les violateurs
„ de la sainteté des tombeaux, ni les corrupteurs
„ de la fidélité conjugale, jusques à ce qu'ils
„ aient confessé leurs crimes, ou qu'ils en aient
„ été convaincus. Cependant ce Juge élevé dans
„ l'étude de la Loi de Dieu, m'a condamné com-
„ me il lui a plû, moi, di-je, qui étois à trente
„ cinq journées du lieu où il tenoit son assemblée.

A l'égard du fond de la condamnation, il en découvrit l'injustice en expliquant la doctrine où il avoit été élevé dés sa jeunesse, qu'il avoit enseignée soit de vive voix, ou par écrit depuis vint six ans, qu'il y avoit alors qu'il exerçoit les fonctions de la dignité Episcopale, & cette doctrine étoit la même que celle de saint Léon, & des autres Evêques Orthodoxes.

Ces moiens proposez par Théodoret, ont toûjours été trouvez invincibles, & la sentence de Dioscore insoûtenable. Mais en les étendant, & en les faisant comme remonter dans le passé, s'il est permis de parler ainsi, on verra qu'ils n'ont pas moins de force contre les soupçons conçus au desâvantage de Théodoret, ou contre les accusations formées par ses ennemis, que contre la sentence même. En effet les mêmes raisons, par lesquelles on rejette la condamnation prononcée dans le second Concile d'Ephése, doivent porter à mépriser les accusations que ses ennemis avoient formées dés auparavant, & les faux bruits que la calomnie avoit répandus presqu'en tout tems contre lui. Si cette condamnation étoit insoûtenable, parce qu'elle étoit dépourvûe de toutes les formalitez de la justice, les accusations & les bruits vagues qui l'avoient précédée, étoient aussi dépourvûes des mêmes formalitez. Si cette condamnation

nation étoit intervenûe en l'absence de l'accusé, & si les Juges passionnez qui l'avoient rendûe, avoient usé d'artifice pour empécher qu'il n'assistât à leurs assemblées, de peur qu'il n'y ruinât leurs cabales par sa presence, les accusations, & les bruits desavantageux qui l'avoient précédée, avoient aussi été repandus en des tems, où il étoit éloigné, & ses ennemis avoient toûjours pris ces tems-là, de peur qu'il ne confondît leur calomnie. Si cette condamnation étoit intervenûe sans qu'il eût été entendu, & sans qu'il eût eû le moien de se défendre, ces accusations d'hérésie, & ces bruits avoient été publiez, sans qu'on lui eût demandé ce qu'il y vouloit répondre. Que si cette condamnation étoit non seulement insoûtenable à l'égard de la procédure, & par le défaut de formalité, mais aussi dans le fond, parce que Théodoret bien loin d'être tombé dans les erreurs de Nestorius, étoit toûjours demeuré attaché à la doctrine de l'Eglise, les accusations, & les bruits étoient également insoûtenables, & également injustes dans le fond. Car si Théodoret ruina cette condamnation jusques dans son fondement, quand il expliqua sa doctrine qui fut trouvée parfaitement conforme à celle des Apôtres, & des hommes Apostoliques, & qu'il justifia tant par ses Livres, que par ses Sermons qu'il l'avoit toûjours tenûe, n'avoit il pas ruiné dés auparavant tout ce que l'on avoit débité contre sa réputation, quand il avoit déclaré ses sentimens, & qu'il en avoit pris à témoin les Evêques & les peuples qui l'avoient écouté plusieurs années dans Antioche, & les fidéles de toute sorte de conditions & d'états, qui avoient ses Commentaires sur l'Ecriture, & ses autres Ouvrages entre les mains? Certainement il est difficile de concevoir comment ceux qui demeurent d'accord de l'injustice de la condamnation prononcée contre Théodoret par Dio-

ſcore en quatre cens quarante neuf, ne veulent pas demeurer d'accord de la fauſſeté de l'accuſation intentée par le même Dioſcore en quatre cens quarante quatre. Car enfin cette accuſation n'étoit fondée non plus que la condamnation, que ſur la haine, & ſur la malignité de cét Evêque d'Aléxandrie, ou tout au plus ſur des bruits vagues, & confus, dont l'origine étoit douteuſe, & incertaine; Et tout ce que l'on peut apporter pour faire voir l'injuſtice de la condamnation, fait voir auſſi clairement la fauſſeté de l'accuſation, & la vanité de tous les diſcours que l'on avoit publiez pour décréditer Théodoret, & pour le deshonorer, en faiſant accroire qu'il étoit complice des impiétez, & des blaſphémes de Neſtorius.

Je ſai bien que l'on apporte une différence entre la condamnation intervenûe dans le ſecond Concile d'Ephéſe, & l'accuſation intentée par Dioſcore devant Domne Evêque d'Antioche, ou plûtôt l'avis donné à cét Evêque de l'attachement que Théodoret avoit aux ſentimens de Neſtorius, qui eſt que cette condamnation fut improuvée par le Pape Léon, au lieu que l'accuſation ne fut ni approuvée ni improuvée par ſon jugement, parce que jamais il n'en eut de connoiſſance. Il eſt certain que le ſuffrage de ce grand Pape étoit de grand poids dans cette affaire. Théodoret n'oublia rien auſſi de ce qu'il pût faire pour l'obtenir. Il conjura ſaint Léon d'apporter un promt & ſalutaire reméde aux maux extrémes dont l'Egliſe étoit tourmentée, & pour lui en inſpirer le deſir, il lui repreſenta les avantages du Siége où la Divine Providence l'avoit élevé. Il loüe la Ville où il eſt établi, de ce qu'elle poſſédoit ſeule tous les biens, & tous les honneurs; qui ne ſe trouvent que partagez dans les autres Villes. Il dit qu'elle a la grandeur, & la beauté, la multitude des habitans, le trône des Empereurs, & la gloire du com-

Epît. 113.

man-

mandement. Il ajoûte que sa foi, qui a mérité un éloge particulier de la bouche du grand Apôtre, est son principal ornement, & qu'elle en tire encore un autre des tombeaux des Peres, & des Maîtres communs de la vérité, qui s'étant levez comme des astres en Orient, avoient répandu la lumiére de leur doctrine, & de leur piété par toute la terre, & s'étoient couchez en Occident, d'où ils continuoient à éclairer l'Univers. Outre ces glorieux priviléges, que Théodoret, suivant la tradition des Grecs, reconnoissoit appartenir au Siége de l'Eglise Romaine, il lui en attribüe un autre, qui étoit d'être rempli par un Prélat, qui prenoit un soin particulier de conserver la Foi, & de l'accroître, comme il avoit fait, par l'excellente Lettre qu'il avoit écrite touchant le Mystére de l'Incarnation.

Saint Léon reçut tres-favorablement les priéres de Théodoret, & y répondit de la maniére la plus obligeante qu'il eût jamais pû desirer, en le retenant dans sa communion de la même sorte que les Evêques d'Antioche, de Constantinople, & de plusieurs autres Villes d'Orient le retenoient dans la leur, sans avoir aucun égard à ce qui avoit été ordonné dans le second Concile d'Ephese, contre la doctrine, & la discipline de l'Eglise. Mais quelque avantageux que ce jugement fût à Théodoret, il ne le rendit pas Orthodoxe. Il supposoit plûtôt qu'il l'étoit. En effet une des principales raisons que saint Léon avoit alors de s'assurer de la pureté des sentimens de Théodoret, étoit qu'il avoit appris par la Lettre d'Anatolius Evêque de Constantinople, qu'il avoit signé sa Lettre à Flavien. Or la même raison faisoit voir à saint Léon que Théodoret avoit conservé en tout tems les mêmes sentimens, & que quand il avoit reçu la doctrine contenüe dans sa Lettre à Flavien, il l'avoit reçüe, non comme une doctrine qui lui fût nou-

velle, mais comme la doctrine ancienne, qu'il avoit toûjours tenûe, & enseignée, ainsi qu'il le témoigna par cette Lettre qu'il écrivit à Anatolius
Epit. 121. „ Patrice. Le Seigneur qui découvre tout avec une „ sagesse infinie, & qui dispose de tout avec un „ pouvoir égal à sa sagesse, a fait voir la confor- „ mité de ma doctrine avec la vérité que les Apô- „ tres ont prêchée, & la fausseté des accusations „ dont on a tâché de me noircir. Car la Letre qui „ a été écrite à Flavien d'heureuse mémoire, & „ aux autres Evêques assemblez à Ephése, par le „ Seigneur Léon, tres-saint Archevêque de la „ grande Ville de Rome, s'accorde parfaitement „ avec ce que j'ai toûjours écrit, & avec ce que j'ai „ toûjours enseigné dans l'Eglise. Je n'eûs pas si- „ tôt lû cette Lettre, que je loüai Dieu de ce qu'il „ avoit eû la bonté de conserver parmi les fidéles „ une étincelle de la saine doctrine, ou plûtôt un „ flambeau capable d'éclairer, & d'embraser tou- „ te la terre. J'y remarquai un Caractére tout A- „ postolique, & n'y trouvai rien qui ne s'accordât „ parfaitement avec ce qui a été enseigné par les „ Prophétes, par les Apôtres, par leurs succes- „ seurs dant la sacrée fonction de la prédication de „ l'Evangile, & par les saints Peres, qui s'assem- „ blérent autrefois à Nicée. Je fais profession de „ croire tout ce qu'elle contient, & condamne „ comme des impies, ceux qui sont dans un sen- „ timent contraire. J'ai joint à ma Lettre, une „ copie de celle que Léon envoia à Ephése, afin „ que vôtre magnificence, en la lisant, rappele „ en sa mémoire les véritez qu'elle m'a entendu „ souvent prêcher dans l'assemblée des fidéles, „ qu'elle reconnoisse l'uniformité de nos senti- „ mens, & qu'elle conçoive de l'aversion contre „ ceux qui avançent des faussetez, & qui ont in- „ venté une nouvelle hérésie, pour l'opposer à la „ doctrine des Apôtres. Si saint Léon avoit eû oc-
casion

casion de témoigner ses sentimens touchant l'accusation intentée par Dioscore en quatre cens quarante quatre, ou touchant les bruits répandus treize ans auparavant contre la réputation de Théodoret, il en auroit sans doute parlé de la même sorte qu'il parla de la condamnation intervenüe au second Concile d'Ephése. La même raison qui le porta à rejetter la condamnation, l'auroit porté à mépriser tous les bruits vagues, & les accusations faites en l'air. Ce qui le porta à rejetter la condamnation, est qu'il en reconnut l'injustice, non seulement à-cause du défaut des formalitez les plus essentielles, mais aussi à l'égard du fond. Or il auroit certainement reconnu la même injustice dans les bruits, & dans les accusations vagues. Rien ne lui découvrit si clairement l'injustice de cette condamnation, qui flétrissoit Théodoret, comme s'il eût été complice des impiétez de Nestorius, que l'assurance que ce célébre Evêque lui donna de la pureté de ses sentimens par la promtitude avec laquelle il signa sa Lettre écrite à Flavien, & par la sincérité de la profession qu'il fit d'avoir toûjours crû, & enseigné la doctrine qui y étoit contenue. La même assurance de la pureté des sentimens de ce célébre Evêque, ne lui auroit pas découvert moins clairement l'injustice des bruits confus, & des accusations vagues. Il ne pût douter que Théodoret n'eût été condamné à Ephése contre toute sorte de justice, quand il vit qu'il faisoit une profession publique d'avoir toûjours crû, & toûjours enseigné touchant le Mystere de l'Incarnation du Verbe, la même doctrine, que celle qu'il avoit expliquée dans sa Lettre à Flavien. Il n'auroit donc pû douter non plus, qu'il n'eût été noirci treize ans auparavant, contre toute sorte de justice, par les bruits vagues que ses ennemis avoient répandus. Car enfin puisqu'il

avoit toûjours tenu la doctrine enseignée par saint Léon, & expliquée si solidement dans sa Lettre à Flavien, puisqu'il l'avoit toûjours prêchée, soit dans Antioche, ou dans son Diocése, il faut avoüer qu'il la tenoit, qu'il la prêchoit au tems auquel Nestorius publia ses impiétez, au tems auquel Jean d'Antioche, & saint Cyrille se divisérent au sujet de la maniére dont Nestorius avoit été condamné, au tems auquel ils se réconciliérent par l'ordre de l'Empereur Théodose, & par l'entremise de Paul Evêque d'Emése, au tems auquel la lecture des Livres de Nestorius fut défenduë par une Loi de l'Empereur, au tems auquel saint Cyrille mourut, & auquel Dioscore fut élu pour remplir son Siége, & enfin au tems auquel ce Dioscore s'étant rendu maître des délibérations des Evêques assemblez à Ephése, approuva les erreurs d'Eutychez, & déposa les plus célébres entre les Evêques qui les combattoient. Il n'y avoit donc pas de fondement en aucun de ces tems-là de soupçonner, ni d'accuser Théodoret de croire, ou de soûtenir les erreurs de Nestorius; & partant si saint Léon avoit eû à juger des bruits répandus contre Théodoret, & de l'accusation de Dioscore, il auroit jugé les bruits faux & l'accusation calomnieuse, de la même sorte qu'il jugea la condamnation intervenûe au second Concile d'Ephése, injuste, & insoûtenable. Ainsi le témoignage avantageux que saint Léon rendit de la pureté des sentimens de Théodoret, contre la sentence du second Concile d'Ephése, au lieu qu'il garda le silence touchant les bruits répandus contre lui, depuis la naissance des contestations excitées par les prédications de Nestorius, jusques en quatre cens quarante sept, ne fournit aucun prétexte de faire distinction entre ces bruits, & cette sentence, & de prétendre que quelques nullitez qu'il y eût dans celle-ci, les au-

tres

tres ne laissoient pas d'avoir un fondement légitime. On peut même sans faire violence aux paroles de saint Léon, les expliquer fort probablement de telle sorte, qu'elles ruinent tous les bruits répandus en quelque tems que ce soit contre la réputation de Théodoret, aussi bien que la procédure vicieuse, & la sentence insoûtenable du Conciliabule d'Ephése. Bien que ces bruits ne soient pas précisément exprimez, ils peuvent avoir été entendus, voici les termes dont ce grand Pape s'est servi. Que nôtre Dieu soit béni, dont l'invincible vérité a fait voir que vous étes exemt Epit. 95. ch. 5.
„ de toute sorte d'erreur, selon le jugement que le
„ Siége Apostolique avoit déja porté à vôtre avan-
„ tage. Vous ne sauriez jamais avoir de meil-
„ leur moien de lui témoigner vôtre reconnoissan-
„ ce pour toutes les peines qu'il a prises à vôtre
„ sujet, que de vous conserver pour la défense
„ de l'Eglise Universelle, tel que nous vous a-
„ vons reconnu, & que nous vous reconnois-
„ sons. Car nous considérons la bonté que Dieu
„ a eûe de dissiper les artifices trompeurs de tous
„ les calomniateurs, comme un effet du soin
„ que saint Pierre prend de nous proteger. Aprés
„ que ce grand Apôtre a fait confirmer le juge-
„ ment de son Siége, par le suffrage du Conci-
„ le, il n'a pas permis qu'on ait trouvé aucune
„ chose à reprendre, ou à reformer dans la per-
„ sonne d'aucun de vous, parce qu'il ne se pou-
„ voit pas faire que quelqu'un de ceux dont la
„ foi avoit deja remporté la victoire, ne la rem-
„ portât pas encore au jugement de l'Esprit Saint.
Ce grand Pape témoigne que l'invincible vérité avoit fait voir que Théodoret étoit exemt de toute sorte d'erreur, & bien qu'il ne marque pas précisément qu'il s'en étoit conservé exemt en tout tems, il y a pourtant lieu de croire que c'étoit-là sa pensée. Car s'il avoit crû

que Théodoret eût été autrefois infecté de quelque erreur, il n'auroit pas dit simplement qu'il s'en étoit conservé exemt, mais il auroit dit qu'aprés avoir été surpris par les artifices des hérétiques, il auroit depuis reconnu la vérité, & qu'aprés être tombé dans leurs piéges, il s'en seroit relevé.

Mais pour découvrir encore davantage l'intention de ce grand Pape, & le sens de ses paroles, il est à propos de remarquer que sa Lettre a un rapport particulier avec ce qui s'étoit passé dans le Concile de Calcédoine. Or il est certain que les preuves que Théodoret y avoit données de la pureté de ses sentimens, & que les témoignages que les Evéques qui le connoissoient parfaitement, avoient rendus en sa faveur, tendoient non seulement à détruire la sentence surprise contre lui dans le Conciliabule d'Ephese, mais aussi à dissiper tous les bruits qu'on avoit pû répandre, & tous les soupçons qu'on avoit pû concevoir contre lui depuis le commencement des contestations excitées par les Sermons, & par les Lettres de Nestorius, parce qu'ils faisoient voir qu'il étoit toûjours demeuré tres-attaché à la doctrine de l'Eglise, sans s'en étre jamais éloigné pour suivre les égaremens de Nestorius, d'Eutychez, ou d'aucun autre hérétique.

Lorsque son affaire fut proposée dans la seconde action de la huitiéme séance, il s'avança, & parla de cette sorte. Par la grace de Dieu j'ai „ été élevé par des parens Catholiques dans la do„ ctrine Orthodoxe, & j'ai prêché cette doctri„ ne. J'ai horreur non seulement de Nestorius, „ & d'Eutychez, mais de tout homme qui n'est „ pas dans les bons sentimens, & je le regarde „ comme un étranger avec qui je ne veux rien „ avoir de commun.

Cette déclaration de Théodoret comprend tout

le

le tems de sa vie sans en excepter un moment. Quand il dit qu'il a été élevé dés son enfance dans la doctrine Orthodoxe, & qu'il la prêchée dans un âge avancé, il exprime clairement qu'il n'y a jamais eû d'interruption, ni de changement dans sa créance.

Il est vrai que quelques Evêques d'Illirie, & de Palestine, avoient été si fort prévenus par ses ennemis, qu'ils ne doutoient point qu'il ne fût dans les sentimens de Nestorius. Mais il paroît par la lecture des actes, qu'ils étoient si mal informez de la vérité, & qu'ils agissoient en cette affaire avec si peu de lumiére, & avec un si étrange emportement qu'ils l'appeloient hérétique, & Nestorien dans le tems même qu'il prononçoit anathéme contre Nestorius, & contre les autres hérétiques, & qu'il condamnoit généralement toute sorte d'erreurs, & principalement celle qui divisoit le Fils de Dieu en deux. Voici ce que portent „les actes. Le tres-révérend Evêque Théodoret „dit, je ne prononcerai point d'anathéme, que je „ne vous aie exposé ma foi. Je vous ferai voir au„paravant que je ne me soucie point de retourner „en la Ville de mon Evêché, que je ne cherche „point les honneurs, & que ce n'est point pour en „obtenir, que je me presente ici. Je ne m'y presente, „que parce que j'ai été faussement accusé d'héré„sie, & pour faire voir que je suis Orthodoxe, „que j'anathématise tout hérétique qui ne voudra „pas se convertir, que j'anathématise Nestorius, „Eutyches, & tout homme qui dit, ou qui „croit qu'il y a deux Fils. Pendant qu'il parloit, „de la sorte les tres-révérens Evêques criérent, „prononcez ouvertement anathéme contre Ne„storius, & contre ceux qui sont dans ses senti„mens. Le tres-révérend Evêque Théodoret dit, „je ne prononcerai point anathéme, que je „n'aie expliqué quelle est ma créance. Or ma

 „créan-

„ créance est. Pendant qu'il parloit, les tres ré-
„ vérens Evêques criérent cét homme est héréti-
„ que, il est Nestorien. Que l'on mette cét hé-
„ rétique dehors. Les autres Evêques qui n'a-
voient point été préoccupez de la même sorte,
& qui connoissoient Théodoret par eux-mêmes,
en firent un jugement plus équitable, & tout
„ ensemble plus avantageux. Les Légats di-
„ rent qu'il y avoit long-tems que Léon l'avoit
„ reçu à sa communion. Anatolius Evêque de
„ Constantinople dit, que Théodoret avoit fait
„ voir qu'il étoit Catholique. Maxime Evê-
„ que d'Antioche dit, j'ai toûjours reconnu
„ Théodoret pour tres-Catholique, quand j'ai
„ écouté la doctrine qu'il a prêchée dans l'E-
„ glise.

L'exposition que Théodoret fit de sa créance dans le Concile de Calcédoine, & le témoignage que les Evêques de Constantinople, & d'Antioche rendirent en sa faveur, s'accordent parfaitement avec la Lettre de saint Léon, pour détruire également & la condamnation du Conciliabule d'Ephése, & les accusations de Nestorianisme faites dés auparavant. Aussi ne resta-t-il aucun soupçon contre sa personne depuis une justification si publique, & si entiére Il mourut dans la communion & dans la paix de l'Eglise Catholique. Mais les Ouvrages qu'il avoit autrefois composez contre les douze Chapitres de saint Cyrille, eurent un sort fort différent, s'il est permis de parler ainsi. Car ils furent aprés sa mort l'objet de la haine, & de la colére des hérétiques, qui usérent de toute sorte d'artifice pour les flétrir, comme s'ils eussent été remplis des impiétez, & des blasphémes de Nestorius. Les Acéphales, les Monophysites, & tous ceux qui ne reconnoissant qu'une Nature dans le Verbe incarné, ne pouvoient se soûmettre aux décisions du Concile de Calcédoine, se plai-

plaignirent de ce que cette sainte assemblée n'avoit point obligé Théodoret à rétracter les livres qu'il avoit faits pendant la chaleur des premiéres contestations, contre les anathématismes de saint Cyrille. Léonce qui rapporte cette plainte des hérétiques, y répond en disant, que si les Evêques de Calcédoine avoient fait en cela une faute, il en faudroit plûtôt accuser saint Cyrille qu'eux, puisque ce célébre Evêque d'Aléxandrie se réconcilia avec les Prélats d'Orient, & avec Théodoret, sans demander qu'il condamnât les Ouvrages qu'il avoit composez contre ses douze Chapitres. Act. 6

L'Impératrice Théodore emploia toute sorte de moiens, tantôt les plus violens, & tantôt les plus lâches, pour ruiner l'autorité du Concile de Calcédoine, & pour des-honorer la mémoire de Théodoret. Elle chassa pour cét effet les Evêques de leurs Siéges, & les fit mourir dans des païs étrangers par la soustraction de toutes les choses les plus nécessaires à la vie. Elle en corrompit d'autres par ses promesses, & par ses présens. Elle ébloüit si fort Vigile par l'éclat de la grandeur temporelle, dont l'Evêque de Rome joüissoit dés ce tems-là, que préférant son élévation à sa conscience, il s'engagea par écrit à condamner dés qu'il seroit en possession de cette dignité, les Ouvrages de nôtre auteur, & les deux autres Chapitres que le Concile n'avoit point condamnez. Si un Ecrivain pouvoit étre sensible aprés sa mort au jugement que les hommes font de ses Ouvrages, il y a lieu de croire que Théodoret n'auroit pas été fâché que les siens déplussent à une Princesse, qui déplaisoit à toutes les personnes de vertu, qui avoit excité l'indignation publique par le scandale de ses débordemens, & attiré sur elle les anathémes de l'Eglise par l'excez de ses impiétez.

Il n'auroit pas été fâché non plus qu'ils déplussent à Justinien, ni qu'ils fussent le sujet de sa censure,

sure, dans le tems qu'elle n'épargnoit pas une doctrine appuiée sur la plus grande autorité qu'il y ait parmi les fidéles. Car bien qu'il fît profession d'approuver le Concile de Calcédoine, & de favoriser ceux qui reconnoissoient deux Natures en Jésus Christ, au lieu que Théodore sa femme les persécutoit, ce n'étoit qu'artifice, & imposture. Ils feignoient de ne se pas accorder, à dessein d'entretenir la division parmi leurs Sujets. Mais ils étoient en effet tres-bien unis dans la résolution qu'ils avoient prise d'introduire des nouveautez dans la Religion & d'altérer la pureté des sentimens Orthodoxes. Quand le Pape Vigile eut rendu un jugement par lequel il condamnoit les trois Chapitres, sans toucher néanmoins à ce qui avoit été décidé au Concile de Calcédoine, Justinien exerça les derniéres violences pour l'obliger à les condamner absolument, & sans restriction, en quoi il fit voir tres-clairement qu'il n'étoit pas moins contraire aux résolutions de cette sainte assemblée, que l'Impératrice sa femme, qui leur avoit toûjours déclaré une guerre ouverte.

Proc. hist. sec. c. 10. Evag. liv. 4. ch. 10.

Il n'étoit pas non plus moins animé qu'elle, contre la mémoire de Théodoret. Il répandit sur ses Ouvrages tout le venin de la haine la plus implacable. Il les condamna avec d'horribles imprécations, & condamna en même tems ceux qui refuseroient de les condamner. Il abusa de toute la puissance de l'Empire, pour soûlever contre eux tous les Evêques Catholiques, & pour les faire consentir aux anathémes, dont les hérétiques les frappoient. Enfin il proposa à la persuasion de Théodore Evêque de Césarée en Cappadoce, un Edit qui devoit étre signé de tous les Ecclésiastiques, & qui étoit conçu en ces termes: Si quelqu'un défend les écrits que Théodoret a composez pour l'hérétique Nestorius contre la foi, contre le premier Concile d'Ephése, contre

„ faint Cyrille, & ses douze Chapitres, dans les-
„ quels écrits remplis d'impiété, il ne reconnoît
„ qu'une union effective entre le Verbe, & l'hom-
„ me, contre lequel il avança un blasphéme, en
„ disant, que Thomas toucha celui qui étoit re-
„ suscité, & adora celui qui l'avoit resuscité, &
„ c'est pour cela qu'il accuse d'impiété les docteurs
„ de l'Eglise, qui admettent une union hypostati-
„ que entre le Verbe, & la chair, & nie que la sainte,
„ & la bien-heureuse Marie toûjours Vierge, soit
„ Mere de Dieu. Si quelqu'un, dis-je, défend
„ ces écrits de Théodoret, & refuse de les ana-
„ thématiser, que celui-là soit anathéme. Il a
„ été chassé par les Evêques, en punition de ses
„ blasphémes, & depuis contraint dans le saint
„ Concile de Calcédoine de faire tout le contraire
„ de ce qu'il avoit fait par ses écrits, & de recon-
„ noître la vraie foi.

Plusieurs Evêques d'Orient signérent cét Edit, les uns par complaisance, les autres par crainte; mais il y en eut aussi plusieurs en Occident, & en Afrique qui refusérent de le signer, & d'anathématiser les écrits de Théodoret. Ce refus étoit fondé en premier lieu sur ce que l'anathématisme supposoit que Théodoret eût composé des Ouvrages pour Nestorius, & contre la foi, sans que l'on en puisse produire aucun, où il ait soûtenu les erreurs de Nestorius, & attaqué la doctrine de l'Eglise. Il étoit fondé encore sur ce qu'il est énoncé que Théodoret a nié l'union hypostatique, & refusé à la sainte Vierge la qualité de Mere de Dieu, bien que l'on ne puisse montrer aucun écrit qui soit certainement de lui, où ces erreurs soient contenues. De plus les Prélats d'Occident, & d'Afrique pouvoient douter avec un fondement tres-légitime de la vérité d'un fait inséré dans l'anathématisme, qui est que Théodoret avoit été chassé de son Siége par de

saints Evêques en punition de ses blasphémes. Qui étoient donc ces saints Evêques par lesquels Théodoret avoit été chassé de son Siége ? Il en avoit été chassé par Dioscore son ennemi, & protecteur d'Eutychez, & par d'autres que les intrigues, & les violences de Dioscore avoient engagez dans le même parti ; & que jamais nul autre que Justinien, ou Théodore n'honora du titre de saints Evêques. Mais quels étoient les blasphémes, en punition desquels il avoit été chassé ? avoit-il avoüé qu'il eût avancé des blasphémes ? en avoit-il été convaincu ? en avoit-il été accusé dans les formes prescrites par les Canons, ou par les loix ? avoit-il été interrogé ? avoit-il refusé de répondre ? nous avons vû qu'il avoit été condamné en son absence, & dans le tems que ses ennemis avoient surpris un ordre de l'Empereur, par lequel il lui étoit défendu de paroître, de peur qu'il ne découvrît son innocence, & qu'il ne confondît ses accusateurs.

Enfin il y avoit dans le même anathématisme un autre fait qui paroissoit ou douteux, ou même faux, aux Evêques d'Occident, & d'Afrique, qui est que Théodoret eût été contraint dans le Concile de Calcédoine, de reconnoître la vraie foi, & de faire le contraire de ce qu'il avoit fait dans ses Ouvrages contre saint Cyrille. Car quand il avoit reconnu la vraie foi dans le Concile de Calcédoine, il l'avoit reconnue de lui-même, & sans aucune contrainte, de la même sorte qu'il l'avoit reconnue en tout autre tems, comme il paroît par les actes. Et bien loin de faire le contraire de ce qu'il avoit fait dans ses Ouvrages, & de rétracter ce qu'il avoit écrit, il confirma la vérité de ses sentimens par la protestation qu'il fit d'avoir toûjours crû, & toûjours enseigné la doctrine de l'Eglise Catholique, où il avoit été élevé dés son enfance.

Quel-

Quelque raison qu'il y eût de rejetter cét Anathématisme dressé à dessein de décréditer les Ouvrages de Théodoret, Justinien ne se contenta pas de l'avoir proposé à toute l'Eglise par un édit public, ni de l'avoir autorisé par la signature d'une grande partie des Evêques d'Orient, il voulut encore le confirmer par le suffrage d'un Concile qu'il avoit convoqué dans la Capitale de son Empire. Mais l'esprit de Dieu, qui présidoit à cette grande assemblée ne permit pas qu'elle suivît les mouvemens de la passion de ce Prince, ni qu'elle flétrît, comme il desiroit les livres de nôtre Auteur. Il paroît par les actes qui nous restent que dans la cinquiéme conférence, les Evêques se firent lire quelques lettres, qui lui étoient attribuées, & quelques extraits que l'on prétendoit avoir été faits de ses autres écrits. Aprés cette lecture, ils ne prononcérent point de condamnation. Ils loüérent seulement la disposition, où avoient été les saints Peres du Concile de Calcédoine, de ne point recevoir Théodoret à leur communion, s'il n'eût anathématisé Nestorius. » La sagesse du Concile de Calcédoine, disent ces » saints Peres, paroît merveilleusement dans la » conduite qu'il a tenüe contre les écrits impies de » Théodoret. Car comme il savoit qu'il avoit » avancé des blasphémes, il fit d'abord plusieurs » exclamations contre lui, & jamais il ne l'auroit » admis à la communion, comme il fit incontinent aprés, s'il n'eût auparavant anathématisé » Nestorius, & ses blasphémes, dont il avoit autrefois entrepris la défense.

Le Cardinal Baronius prétend que cét endroit du cinquiéme Concile général a été corrompu, & qu'il doit étre réjetté comme l'Ouvrage d'un imposteur. Sa prétension est fondée sur la fausseté visible de la lettre écrite sur la mort de saint Cyrille à Jean Evêque d'Antioche, qui étoit mort sept ans aupa-

auparavant. Je ne m'engagerai point dans cette question, & me contenterai de faire voir que tels que soient les actes du cinquiéme Concile, soit entiers, ou altérez, on n'en peut tirer aucun argument contre les Ouvrages de Théodoret. S'ils ont souffert de l'altération & du changement, ils ne méritent aucune créance. S'ils sont entiers, & que la condamnation qu'ils contiennent, soit fondée sur une lettre supposée soûs le nom de Théodoret à Jean Evêque d'Antioche, ils n'ont aucune force. On peut ajoûter que ceux qui recevroient ces actes comme véritables & légitimes, n'y trouveroient point de censure expresse des écrits de nôtre Auteur, à laquelle ils fussent obligez de déférer, mais seulement un récit de ce qui s'étoit passé au Concile de Calcédoine, & dont il leur seroit permis d'examiner la vérité. Or en comparant ce récit du second Concile de Constantinople, avec les actes du Concile de Calcédoine, ils y remarqueroient de tres-grandes différences. Car premiérement le récit du second Concile de Constantinople semble supposer que tous les Evêques du Concile de Calcédoine s'étoient écriez contre Théodoret. Ce qui n'est point exprimé par les actes, qui portent seulement que les Evêques s'écriérent. Il se peut faire que quelques Evêques se soient écriez, & que sans marquer expressément leur nombre, ceux qui ont rédigé les actes, se soient contentez d'écrire que les Evêques s'étoient écriez. Il est certain que les Légats du Pape, & les Evêques de Constantinople, & d'Antioche, qui déclarérent qu'ils connoissoient parfaitement la pureté des sentimens de Théodoret, n'avoient eû garde d'élever tumultuairement leurs voix contre lui, comme avoient fait les autres qui ne le connoissoient point. En second lieu le récit suppose que les Evêques qui s'écriérent à Calcédoine contre Théodoret, étoient tres-bien informez qu'il

qu'il avoit écrit pour la défense des blasphémes de Nestorius. Les Actes du Concile de Calcédoine ne donnent aucun lieu de croire qu'ils fussent bien informez de ce fait. Au contraire ils font voir qu'ils en étoient tres-mal informez, puisqu'ils lui attribuoient des erreurs qu'il détestoit, & qu'ils le vouloient chasser comme un hérétique, & un Nestorien, dans le tems même qu'il prononçoit anathéme contre Nestorius, & contre Eutychez. Enfin le récit porte qu'il ne fut reçu à Calcédoine que parce qu'il avoit condamné les blesphémes qu'il avoit autrefois défendus. Les actes ne portent point qu'il eût jamais défendu de blasphémes. Ils portent plûtôt qu'il n'avoit jamais rien enseigné que d'Orthodoxe.

La constitution que le Pape Vigile fit en cinq cens cinquante trois, où il expliqua fort au long ses sentimens touchant les trois Chapitres, ruine entiérement ce récit, & défend parfaitement bien les écrits de Théodoret. Elle porte que les Evêques du Concile de Calcédoine étant tres-bien informez de l'état des contestations qui avoient été entre saint Cyrille & Théodoret, & dont ils avoient eux-mêmes été témoins, avoient reconnu que la réfutation des douze anathématismes ne contenoit rien qui fût injurieux à saint Cyrille, ou que si elle contenoit quelque chose qui le fût, ils avoient jugé qu'il le faloit oublier, & qu'en cela ils avoient suivi l'exemple de saint Cyrille-même, qui en se réconciliant avec les Orientaux, avoit enseveli sous le silence, tout ce qui leur étoit échapé pendant la dispute, de contraire à ses intérêts, & à sa réputation. Ce Pape ajoûte que quand il auroit été constant que Théodoret auroit autrefois traité injurieusement saint Cyrille, le Concile auroit pris pour une réparation de ces mauvais traitemens, la sincérité avec laquelle il embrassa la doctrine de ce saint Evêque dés qu'il reconnut qu'elle

n'étoit point remplie d'erreurs, comme il se l'étoit imaginé. Le Pape Vigile demeura ferme dans ce sentiment, & quelque persécution qu'il souffrît de la part de l'Empereur Justinien, il refusa constamment de censurer les écrits de Théodoret.

Il est vrai que quelques-uns prétendent qu'il publia depuis une constitution par laquelle, il approuva la condamnation des trois Chapitres. Mais il est vrai aussi que de savans hommes tiennent que c'est une piéce supposée, & qu'ils ont pour cela des raisons, ausquelles il n'est pas aisé de répondre. La plus forte est tirée du silence de Pélage second, & de saint Grégoire premier, qui n'auroient pas manqué de s'en servir, pour repousser le reproche que les Evêques d'Istrie, d'Hibernie, & les autres qui défendoient les trois Chapitres, leur faisoient d'avoir abandonné Vigile leur prédécesseur.

Que si quelques-uns des successeurs de Vigile ont parlé moins favorablement des Ouvrages de Théodoret, le bon sens ne permet pas qu'on l'abandonne pour les suivre, à moins que l'on reconnoisse qu'ils avoient examiné ces Ouvrages-là plus exactement que lui, & qu'ils étoient mieux instruits de la doctrine qui y étoit contenue. Or il est mal-aisé de se persuader que les successeurs de Vigile eussent mieux lû que lui les Ouvrages de Théodoret, ni qu'ils fussent plus capables que lui de discerner si ceux que l'on citoit sous son nom, étoient véritablement de lui, ou s'ils étoient du nombre de ceux, qui selon le témoignage de Léonce, lui auoient été supposez par les hérétiques. Pour ce qui est de la lecture de ces Ouvrages, chacun sait que ni Vigile, ni ses successeurs n'avoient jamais bien appris la langue, dans laquelle ils étoient écrits. Vigile avoit cependant été retenu assez long-tems à Constantinople, & aux environs, pour en prendre quelque teinture,

au lieu que ces autres Papes ne l'avoient jamais étudiée, comme Pélage second le témoigne, & comme saint Grégoire l'assure de soi-même, Ep. Elie. liv. 10. Ep. 69.

Quant à ce qui est du discernement nécessaire pour juger si les écrits, où l'on trouvoit des erreurs, étoient véritablement de Théodoret, il est évident que Vigile le pouvoit avoir plûtôt que ses successeurs, puisqu'il étoit plus proche du tems, où Théodoret avoit vêcu, & que d'ailleurs, il s'étoit trouvé en diverses occasions, où il avoit découvert l'artifice des ennemis de la mémoire de ce grand Homme.

Les successeurs de Vigile n'ont aussi jamais dit, qu'ils eussent examiné les Ouvrages de Théodoret, avant que de les condamner. Ils les avoient donc condamnez non par leur propre lumiére, mais sur le rapport d'autrui, c'est-à-dire sur la foi des Actes du second Concile de Constantinople, où ce qui s'étoit passé à l'égard de Théodoret dans le Concile de Calcédoine est rapporté d'une maniére peu conforme à la vérité, & peu fidéle, ce qui a donné lieu au Cardinal Baronius de les rejetter.

HIS-

HISTOIRE
DE
L'EGLISE,
E'crite par
THE'ODORET.

HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Théodoret.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de cét Ouvrage.

QUAND les Peintres representent d'anciennes Histiores dans leurs Tableaux, ils forment un des plus agréables spectacles, qui puisse être exposé aux yeux des hommes, & conservent la mémoire des choses

choses passées. Mais les Historiens la rendent beaucoup plus stable & plus durable dans leurs Ouvrages, où au lieu de table d'attente, ils n'ont que du papier, & au lieu de couleurs, ils n'emploient que les ornemens de leur Eloquence. Le tems détruit ce que la peinture peut faire de plus merveilleux, & c'est pour cela que j'ai entrepris d'écrire ce qui a été ômis par ceux qui ont travaillé avant moi à l'Histoire de l'Eglise, de peur que tant d'actions si éclatantes, & si dignes d'être sues ne demeurassent ensevelies dans l'oubli. Quelques-uns de mes amis m'ont souvent exhorté à faire cette entreprise. Mais quand j'en considérois le poids, & que je le comparois avec le peu que j'ai de forces, j'apprehendois de m'en charger. Je m'en suis chargé pourtant par la confiance que j'ai en la bonté de l'Auteur de tous les biens. Eusébe Evêque de Césarée en Palestine, a écrit ce qui est arrivé de plus considérable dans l'Eglise, depuis le tems des Apôtres jusques au régne de Constantin, ce Prince si chéri de Dieu. La fin de son Ouvrage sera le commencement du mien.

CHAPITRE II.

Origine de l'erreur des Ariens.

L'an de N. S. Const.

LORSQUE Maxence, Maximin, & Licinius ces Tirans impies, eurent été enlevez du monde, on vit cesser les troubles qui avoient été excitez dans l'Eglise par leur fureur, comme par un vent impétueux, & elle commença à joüir d'une paix solide, & durable, qui lui fut procurée par Constantin, ce Prince qu'on ne sauroit assez loüer, & qui avoit été établi pour cét effet sur le trône, non par la volonté des hommes, ni par le

le moien d'un homme, mais par l'ordre de Dieu, comme le divin Apôtre. Il fit des loix pour défendre de sacrifier aux Idoles, & pour permettre de bâtir des Eglises. Il donna les Gouvernemens à des Chrétiens, commanda d'honorer les Prêtres, & ordonna que ceux qui entreprendroient de les outrager, seroient punis du dernier supplice. On commença à l'heure-même à relever d'un côté les Eglises qui avoient été abbatuës, & à en bâtir d'un autre de plus grandes & de plus magnifiques, que les anciennes. Ainsi l'état de la Religion Chrétienne étoit plein de prospérité & de joie, au lieu que le Paganisme étoit dans la tristesse & dans la consternation. Les temples des Idoles étoient fermez, & les Eglises étoient ouvertes. Les Chrétiens s'y assembloient fort souvent pour y célébrer les Fêtes. Mais la jalousie du démon ne pouvant souffrir le bon-heur de l'Eglise, il entreprit de faire périr ce vaisseau qui est gouverné par le Créateur du monde. Quand il vit que ses artifices étoient découverts, que l'erreur de l'Idolâtrie étoit reconnuë, & que la plûpart des hommes rendoient leurs hommages au Créateur, au lieu de les rendre comme auparavant à des créatures, il n'osa entreprendre une guerre ouverte contre nôtre Dieu & nôtre Sauveur; mais aiant trouvé des personnes, qui bien qu'ils eussent l'honneur de porter le nom de Chrétiens ne laissoient pas d'être esclaves de l'ambition & de la vaine gloire, il crût qu'ils seroient fort propres à l'exécution de ses desseins, & se servit d'eux pour engager les autres de nouveau dans l'erreur, non en leur proposant comme autrefois des créatures, qui fussent l'objet de leur culte, mais en tâchant de réduire le Créateur au rang de ces créatures. Je dirai en quel endroit, & de quelle sorte il commença à jetter les semences de la fausse doctrine & de la discorde.

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const. La Ville d'Aléxandrie étant fort grande, & fort peuplée, elle est aussi la Métropole non seulement de l'Egypte, mais encore de la Thébaïde & de la Libye voisine de l'Egypte. Achillas en gouverna l'Eglise durant quelque tems, aprés que Pierre cét illustre défenseur de nôtre Religion, eût surmonté par sa foi la cruauté des tirans, & eût été honoré de la couronne du martyre. Il eut pour successeur Aléxandre, qui soûtint si constamment la vérité de la doctrine de l'Eglise. Arius qui étoit en ce tems-là Prétre de la même Eglise, & qui expliquoit l'Ecriture sainte, ne pouvant voir sans jalousie Aléxandre sur le trône, chercha contre lui des sujets de contestations & de disputes. Il reconnoissoit que la vertu de cét Evéque étoit au dessus de la médisance, & ne pouvoit pourtant demeurer en repos. L'ennemi de la vérité se servit de lui pour troubler la paix des Fidéles, & lui persuada de combatre la doctrine Apostolique d'Aléxandre, qui suivant le témoignage des Auteurs sacrez disoit qu'on doit rendre au Fils de Dieu un honneur égal à celui qu'on rend à son Pere, & qu'ils ont tous deux la même substance. Arius aiant entrepris de combatre la vérité, soûtint au contraire, qu'il n'étoit qu'une créature, qu'il y avoit eu un tems auquel il n'étoit point, & avança d'autres propositions, qu'on peut voir dans ses Ouvrages. Il ne se contenta pas de les publier dans l'Eglise, il les répéta dans des assemblées particuliéres, & courût de maison en maison pour attirer quelqu'un à son sentiment. Aléxandre qui étoit tres-attaché à la doctrine des Apôtres, fit ce qu'il pût par la force de ses raisons, & par la sagesse de ses conseils pour le retirer de l'erreur. Mais quand il eut reconnu qu'il étoit monté à cét excez de folie que de publier son impiété, il le retrancha du nombre des Prêtres, suivant ce précepte de la Loi de Dieu : *Si vôtre œil*

S. Matt. ch. 5.

droit

doit vous est un sujet de scandale & de chûte, arrachez-le, & jettez-le loin de vous.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE III.

Evêques des principales Eglises.

L'EGLISE de Rome étoit alors gouvernée par Silvestre, qui avoit succédé à Miltiade, & Miltiade avoit succédé lui-même à Marcellin, qui s'étoit rendu si célébre durant la persécution. Vital avoit pris la conduite de celle d'Antioche, aussitôt que la paix lui eut été renduë, aprés la mort du tiran, & avoit commencé à reparer les ruines que la persécution avoit causées. Philogone qui lui succéda, mit la derniére main à cét Ouvrage, & signala sous le régne de Licinius, son zele pour la vérité de nôtre Religion. Macaire homme digne de son nom, & orné de toutes sortes de vertus, s'aquittoit dans Jérusalem avec un soin exemplaire de la charge pastorale, qui lui avoit été confiée aprés la mort d'Hermonas. Aléxandre, Prélat animé du même esprit, qui avoit autrefois rendu les Apôtres de dignes Prédicateurs de l'Evangile, avoit été élevé au même ministére dans l'Eglise de Constantinople. Aléxandre Evêque d'Aléxandrie aiant donc alors reconnu qu'Arius étant possédé par un desir excessif de commander, faisoit des assemblées particuliéres, où il débitoit sa mauvaise doctrine à ceux qu'il avoit séduits, en donna avis aux autres Evêques. J'insérerai ici la lettre qu'il écrivit à Aléxandre Evêque de Constantinople, & où il lui fit un récit exact de toute l'affaire, de peur qu'on ne m'accuse d'inventer ce que j'en rapporte. J'insérerai ensuite une lettre d'Arius, & quelques autres qui

L'an de N. S. Const.

peuvent servir de preuve à cette Histoire. Voici la premiére.

CHAPITRE IV.

Lettre d'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie, à Aléxandre Evêque de Constantinople.

Aléxandre à Aléxandre son frere, avec qui il est lié par le nœud de la charité, & par l'uniformité de la doctrine : Salut en Nôtre-Seigneur.

„ LA passion que les méchans ont de devenir „ riches, & de commander, les porte à re- „ chercher le gouvernement des grandes Eglises, „ & d'attaquer la Religion soûs divers prétextes. „ Etant agitez par le démon qui les posséde, ils „ renoncent à la piété, & mettent soûs les piez la „ crainte des jugemens de Dieu. Le mal qu'ils me „ font, m'oblige à vous en donner avis, afin que „ vous les évitiez, & que vous ne permettiez pas „ que ni eux, ni ceux de leur secte s'approchent „ de vos Diocéses. Ce sont des imposteurs qui u- „ sent d'adresse pour tromper, & qui composent „ des lettres artificieuses, & remplies de menson- „ ges, par lequel les simples peuvent être aisément „ surpris. Arius & Achillas ont depuis peu con- „ juré ensemble, & aiant imité l'ambition de „ Collutus, ils sont devenus plus méchans que lui. „ Ce Collutus les condamne, & pour lui il avoit „ quelque prétexte, dont il couvroit l'impiété de „ son entreprise. Quand ils ont vû le gain qu'il „ avoit fait à vendre des Ordinations, ils n'ont „ pû demeurer soûmis à l'Eglise, mais ont bâti „ des cavernes de voleurs, où ils se retirent, & où „ ils inventent jour & nuit des calomnies contre le

„ Sauveur

„ Sauveur & contre nous. Ils condamnent toute la „ doctrine des Apôtres, & aiant conspiré à la fa- „ çon des Juïfs contre le Sauveur, ils nient sa Di- „ vinité, & publient qu'il n'a rien au dessus du „ reste des hommes. Ils amassent avec soin tous „ les passages, où il est parlé du mystére de son In- „ carnation, & de la bonté qu'il a euë de s'abaisser „ pour nôtre salut, & s'en servent pour appuier „ leur impiété, & éludent tous ceux, où il est „ parlé de sa Divinité & de la gloire qu'il posséde „ dans le sein de son pere. Ils confirment les opi- „ nions desavantageuses que les Grecs & les Juïfs „ ont conçuës de Jésus-Christ, en supposant com- „ me vrai dans nôtre Religion tout ce qui est le su- „ jet le plus ordinaire de la raillerie de ces peuples. „ Ils excitent chaque jour des séditions & des per- „ sécutions contre nous, & nous traduisent devant „ les tribunaux par le moien de certaines femmes „ déréglées qu'ils ont séduites. Ils des-honorent „ la Religion Chrétienne par la liberté qu'ils don- „ nent à de jeunes femmes de courir par les ruës. „ Ils ont la hardiesse de déchirer la robe du Sau- „ veur, que ses bourreaux n'avoient pas voulu „ partager entr'eux. Dés que nous avons connu „ le déréglement de leur vie, & l'impiété de leur „ doctrine, bien que nous ne les aïions connus „ que trop tard, à-cause du soin qu'ils ont pris de „ les cacher, nous les avons chassez tout d'une voix „ de l'Eglise, qui adore la Divinité du Fils de Dieu. „ Ils ont couru de côté & d'autre, pour faire des „ cabales contre nous, & ils se sont retirez vers „ nos Collégues qui sont dans le même sentiment „ que nous, soûs prétexte de leur demander leur „ communion & la paix, mais à dessein en effet de „ les attirer par de belles paroles à l'erreur. Ils leur „ demandent aussi de longues lettres pour les lire „ à ceux qu'ils ont trompez, & pour empêcher „ qu'ils ne se détrompent, en leur faisant accroi-

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Conft.

„ re qu'il y a des Evêques dans leur sentiment. Ils „ se gardent bien de reconnoître devant eux qu'ils „ ont enseigné parmi nous une mauvaise doctri- „ ne, & fait de mauvaises actions, pour lesquel- „ les ils ont été retranchez de nôtre communion. „ Mais ou ils les passent absolument soûs silence, „ ou ils les déguisent par des discours artificieux, „ & par des attestations supposées. Ils cachent le „ poison de leur doctrine corrompuë soûs une „ fausse douceur qu'ils font paroître dans la con- „ versation, surprennent par ce moien ceux qui „ ne se défient point de leur fourberie, & n'ômet- „ tent aucune occasion de parler à nôtre desavan- „ tage. De-là vient que plusieurs se laissent trom- „ per, signent leurs lettres, & les admettent à „ leur communion. Ceux de nos Collégues qui se „ sont portez à une action si téméraire ont donné „ lieu, à mon sens, à une accusation tres-impor- „ tante qu'on peut intenter contr'eux, parce qu'ils „ ont en effet violé le Canon des Apôtres & favo- „ risé les actions que le démon fait en eux contre „ Jésus Christ. Voila pourquoi, mes chers freres, „ au lieu d'user d'aucune remise, je me suis hâté „ de vous déclarer l'infidélité de ces personnes qui „ disent qu'il y a eu un tems auquel le Fils de Dieu „ n'étoit point, & que n'aiant point été aupara- „ vant, il a commencé, & que quand il a été fait, „ il a été fait de la même sorte que chaque hom- „ me naît. Dieu, disent-ils, a fait toutes choses „ de rien, & comprennent le Fils de Dieu, dans „ le nombre tant des créatures qui ont de la rai- „ son, que de celles qui n'en ont point. Pour „ parler conséquemment, ils disent qu'il est sujet „ au changement, & capable du bien & du mal. „ En supposant ainsi que Jésus Christ a été tiré du „ néant, ils ruinent les témoignages que l'Ecriture „ sainte rend de l'Eternité, de l'Immutabilité & de „ la Divinité du Verbe, qui est Jésus Christ même.

„ Nous

„ Nous pouvons, disent ces insolens, étre Fils de „ Dieu aussi bien que lui. Car il est écrit, j'ai en- „ gendré des enfans, & je les ai élevez. Quand „ on leur oppose les paroles qui suivent; mais ils „ m'ont méprisé, ce qui ne peut convenir au Sau- „ veur, puisque de sa nature il est immuable, ils „ renoncent à toute sorte de respect, & répondent „ impudemment, que Dieu aiant prévû que son „ Fils ne le mépriseroit point, l'a choisi entre „ tous les autres, qu'il ne l'a point choisi pour au- „ cune excellence qu'il eût naturellement au des- „ sus des autres fils de Dieu, car Dieu, ajoûtent- „ ils, n'a naturellement aucun fils, ni pour au- „ cune autre liaison particuliére qu'il eût avec lui, „ mais parceque bien qu'il fût sujet au change- „ ment, il ne s'étoit point porté au mal. Que si „ Pierre & Paul avoient pris le même soin, & „ avoient fait le même effort, leur Filiation n'au- „ roit rien au dessous de la sienne. Ils abusent des „ paroles de l'Ecriture sainte, pour confirmer „ l'extravagance de cette doctrine, & citent ce „ verset d'un Pseaume, *Vous aimerez la justice &* „ *hairez l'iniquité, c'est pourquoi le Seigneur vôtre* „ *Dieu vous sacrera d'une huile de joie, en une manié-* „ *re plus excellente que tous ceux qui participeront à* „ *vôtre gloire.* Saint Jean l'Evangéliste enseigne „ clairement que le Fils de Dieu n'a point été tiré „ du néant, & qu'il n'y a jamais eu de tems, au- „ quel il n'ait point été, quand il dit: le Fils uni- „ que de Dieu qui est dans le sein de son Pere. Car „ ce divin Docteur aiant dessein de faire voir que le „ Pere & le Fils sont inséparables, a dit que le Fils „ est dans le sein du Pere. Il déclare ailleurs tres- „ ouvertement que le Verbe n'est point renfermé „ dans le nombre des créatures, quand il assure „ que toutes choses ont été faites par lui, & il ex- „ prime precisément sa subsistance particuliere „ par ces paroles. *Au commencement étoit le Ver-*

L'an de N. S. Const.

Psal. 44.

L'an de N. S. Const.

„ *be, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, & rien* „ *de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui.* Car si „ toutes choses ont été faites par lui, comment ce„ lui qui a donné l'être aux choses, ne l'a-t-il pas „ eu lui-même en un certain tems? Car il est clair „ que le Verbe qui fait les choses, n'est pas de mê„ me nature que les choses qu'il fait. Il faut néces„ sairement que cela soit, puisqu'il étoit au com„ mencement, que toutes choses ont été faites par „ lui, & qu'il les a faites de rien. Car ce qui est „ avant toutes choses, paroît fort différent & fort „ éloigné de ce qui est fait de rien. Cela fait voir „ encore qu'il n'y a point de distance entre le Pere „ & le Fils, & que l'esprit ne sauroit seulement „ concevoir qu'il y en ait. Or ce que le monde à „ été fait de rien, découvre que son origine n'est „ pas fort ancienne, & que tout ce qu'il renfer„ me, a reçu son être du Pere par le Fils. Saint „ Jean considérant la grandeur de la Nature du „ Verbe, & de combien elle est élevée au dessus „ de toutes les créatures, n'a osé se servir du ter„ me, ni de génération pour l'exprimer, ni don„ ner le même nom à l'Auteur & à l'Ouvrage. Ce „ n'est pas que le Verbe n'ait point été engendré. „ Car il n'y a que le Pere qui ne l'ait point été. „ Mais c'est que la maniére, dont il est produit, „ ne peut étre exprimée par aucun langage, ni „ comprise par les Evangélistes, ni peut-être mê„ me par les Anges. C'estpourquoi je ne croi pas „ qu'on doive mettre au nombre des personnes „ de piété, ceux qui, au lieu de suivre cét avis: „ *Ne cherchez point ce qui est trop difficile pour vous,* „ *& n'examinez point ce qui est au dessus de vous,* „ sont si téméraires que d'entreprendre de péné„ trer un sujet si caché. Car si plusieurs autres con„ noissances moins sublimes que celles-là sont au „ dessus de l'esprit de l'homme, comme ce que „ saint

Eccl. ch. 3.

„ saint Paul dit : que *l'œil n'a point vû, ni l'oreille entendu, ni le cœur conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*, ou comme ce que Dieu dit à Abraham : qu'*on ne sauroit conter le nombre des étoiles*, & comme ce qui est dit ailleurs : qu'*on ne sauroit conter les grains de sable du rivage, ni les goûtes d'eau de la mer*. Comment quelqu'un, à moins que d'avoir perdu le sens, aura-t-il la présomption de vouloir comprendre la nature du Verbe de Dieu ? L'Esprit saint dit de lui, par la bouche d'un Prophéte, *Qui racontera sa naissance ?* Le Sauveur voulant favoriser ses Disciples, qui sont comme les Colonnes, qui soûtiennent le monde spirituel de son Eglise, les a délivrez du soin de rechercher cette connoissance, quand il leur a dit que c'étoit un mystére impénétrable à leur esprit, & réservé au Pere seul. *Il n'y a que le Pere*, leur a-t-il dit, *qui connoisse le Fils, & il n'y a que le Fils qui connoisse le Pere*. C'est peut-être sur le même sujet que le Pere a dit : *Mon secret est pour moi & pour les miens*. Il est clair que c'est une extravagance de s'imaginer que le Fils de Dieu ait été tiré du néant, & ait eu une existence temporelle, bien que ceux qui se l'imaginent, ne soient pas capables de reconnoître cette extravagance. Car ces paroles, qu'ils disent : il n'étoit point, se doivent entendre ou d'un tems déterminé, ou d'un espace compris dans l'étenduë des siécles. Or s'il est vrai que toutes choses aient été faites par lui, il est clair que tous les siécles, tous les tems, & tous les espaces dans lesquels ce qu'on entend par ces termes, il n'étoit point, doit étre compris, ont été faits par lui. N'est-il pas ridicule de dire, que celui qui a fait le tems & les siécles, dans lesquels l'espace, où l'on prétend qu'il n'étoit point, est nécessairement compris, n'a pas toûjours été ? Car on ne sauroit dire sans une ignorance qu'on

L'an de N. S. Const.

1. Ep. aux Cor. ch. 2.

En la Gen. ch. 15. ch. 22.

Isai. ch. 53.

S. Matt. ch. 11.

Isai. ch. 24.

 „ auroit

L'an de N. S. ,,auroit peine à comprendre, que l'Auteur de quel-
,, que chose que ce soit, ne soit pas avant la produ-
,, ction de cette chose. L'espace de tems, auquel ils
Const. ,, disent que le Fils n'avoit point été produit par le
,, Pere, est plus ancien que la Sagesse de Dieu, qui
,, a créé toutes choses. Ainsi ils démentent l'Ecri-
,, ture sainte qui déclare, qu'il est le premier-né de
,, toutes les créatures, & ce que saint Paul crie con-
,, formément au langage de cette Ecriture : *Dieu*
Ep. aux Heb. ch. 1. ,, *l'a établi heritier de toutes choses, & a fait le monde*
,, *par lui. Tout a été créé par lui dans le ciel & dans la*
,, *terre. Les choses visibles & les invisibles, soit les trô-*
Ep. aux Colo. ch. 1. ,, *nes, soit les dominations, soit les principautez. Tout a*
,, *été créé par lui & pour lui, & il est avant toutes choses.*
,, Puisque c'est une impiété manifeste de dire
,, que le Fils de Dieu a été fait de ce qui n'étoit
,, point auparavant ; il faut nécessairement avoüer
,, que le Pere est toûjours Pere. Le Pere est Pere,
,, parce qu'il a un Fils, sans lequel il ne seroit
,, point Pere. Mais aiant toûjours un Fils, il est
,, un Pere parfait, sans qu'il lui manque rien.
,, Il n'a point engendré son Fils unique dans le
,, tems ni avec quelque distance, ni de ce qui n'é-
,, toit point auparavant. Comment ne seroit-ce
,, pas une impiété de dire que la Sagesse de Dieu
,, n'a pas toûjours été puisqu'elle parle d'elle-mê-
,, me en ces termes : *J'étois avec lui, & je reglois*
Aux Prov. ch. 8. ,, *toutes choses. J'étois chaque jour dans les délices, me*
,, *joüant sans cesse devant lui* ; Comment ne seroit-ce
,, pas une impiété de dire, que la puissance de Dieu
,, n'a pas toûjours été, que le Verbe a été séparé de
,, lui, ou d'avancer quelque chose qui ruine les no-
,, tions, qui servent à découvrir le Fils, & à dési-
,, gner le Pere ? En ôtant la splendeur de la gloire
,, on ôte la source de la lumiére, d'où procéde la
,, splendeur : En disant que l'image de Dieu n'a pas
,, toûjours été, on dit de Dieu la même chose que
,, de son image ; Et enfin en effaçant la figure de
,, la

„la substance de Dieu, on efface en quelque sorte „la substance même qui est si fidélement exprimée dans sa figure. Ce que je viens de dire fait „voir tres-clairement, que la Filiation de nôtre „Sauveur n'a rien de commun avec la Filiation „du reste des hommes. Car comme sa Substance, „que nul langage ne peut exprimer, surpasse incomparablement l'excellence de toutes les choses, ausquelles elle a donné l'étre, ainsi que „nous venons de le voir, sa Filiation qui est une „Filiation divine, surpasse aussi incomparablement „la Filiation de tous les enfans qu'il a bien voulu „adopter. Il est d'une nature immuable, tres-parfaite, & qui n'a besoin de rien, au lieu que ses „enfans adoptifs sont sujets au changement, & „ont besoin de son secours. Quel progrez pourroit faire la Sagesse de Dieu? Que pourroit apprendre la Vérité? Quel surcroît de vigueur ou „de clarté pourroit recevoir la Vie & la lumiére „éternelle? Mais n'est-il pas encore plus impossible & plus contraire à la nature, que la Sagesse „soit susceptible de folie, que la puissance de Dieu „soit sujette à la foiblesse, que la raison soit obscureie par de faux raisonnemens, & que les ténébres se mêlent avec la lumiére, puisque l'Apôtre dit qu'il n'y a rien de commun entre la lumiére & les ténébres, ni aucun rapport entre Jesus „Christ & Belial; & que Salomon témoigne qu'il „est impossible de reconnoître sur la pierre la trace du serpent qui est Jesus Christ selon saint „Paul? Les Hommes & les Anges qui ne sont „que ses Ouvrages, ont reçu la bénédiction pour „croître en vertu, en s'exerçant à la pratique des „commandemens, & pour éviter le péché; & „c'est pour cela que nôtre Maître étant Fils naturel de Dieu, est adoré par tous les autres, qui „aiant été délivrez de l'esprit de la servitude, reçoivent l'esprit de l'adoption, comme une ré-

L'an de N. S. Const.

2. Ep. aux Cor. ch. 6.

Aux Prov. ch. 30.

L'an de N. S. Conft. „ compense du progrez qu'ils ont fait en la vertu, „ & deviennent enfans de Dieu. Saint Paul décla- „ re sa Filiation véritable, propre & naturelle, „ quand il dit : *Il n'a pas épargné son propre Fils,*

Epift. aux Rom. ch. 8. „ *mais il l'a livré à la mort pour nous, qui n'étions* „ *pas ses fils naturels*. Car il l'a appelé propre Fils „ pour le distinguer de ceux qui ne le sont pas.

S. Matt. ch. 3. „ Nous lisons encore dans l'Evangile : *Voila mon* „ *Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection* ;

Ps. 2. „ Et dans les Pseaumes : *Le Sauveur dit, le Seigneur* „ *m'a dit, vous êtes mon Fils*. En disant qu'il est le „ Fils légitime & naturel, il déclare qu'il n'y en a „ point d'autres que lui, qui le soient. Mais que „ signifient ces paroles, je vous ai engendré dans „ mon sein avant le jour, ne signifient-t-elles pas „ qu'il a été engendré naturellement par le Pere, „ & qu'il est Fils, non par la pureté de ses mœurs, „ ni par le progrez qu'il a fait dans la vertu, mais „ par l'avantage de sa nature ? De-là vient que le „ Fils unique du Pere ne peut perdre sa qualité de „ Fils, au lieu que les adoptifs qui ne la tiennent „ que de la sainteté de leur vie, & de la grace de „ Dieu, la peuvent perdre. L'Ecriture sainte le

En la Gen. ch. 6. „ témoigne, quand elle dit : *Les enfans de Dieu aiant* „ *vû les filles des hommes, les prirent pour femmes*. Dieu „ a dit dans un autre endroit par la bouche du Pro-

Isaïe Ch. 1. „ phéte Isaïe : *J'ai engendré des enfans & les ai* „ *élevez, & ils m'ont méprisé*. Je pourrois, mes tres- „ chers freres, dire beaucoup d'autres choses, „ que je passe sous silence, de peur de me rendre „ importun en entreprenant d'enseigner des hom- „ mes aussi savans que vous, & qui sont dans mon „ sentiment. Vous avez puisé la sience dans Dieu, „ qui en est la source, & vous n'ignorez pas que „ cette doctrine qui s'est élevée depuis peu de „ tems dans l'Eglise contre la piété, est la doctri- „ ne d'Ebion & d'Artemas, & une imitation de „ celle de Paul de Samosate Evêque d'Antioche,

„ qui

„ qui a été retranché de l'Eglise par le jugement L'an
„ de tous les Evêques. Lucien lui aiant succédé, de
„ demeura durant plusieurs années séparé de la N. S.
„ communion de trois Evêques. Ceux qui disent
„ que le Fils de Dieu a été fait du néant, ont bû la Const.
„ lie de leur impiété ; ce sont Arius & Achillas,
„ leurs rejettons, qui se sont élevez parmi nous.
„ Trois Evêques qui ont été Ordonnez en Syrie,
„ par je ne sai quel moien, les autorisent dans le
„ mal qu'ils font, par l'approbation qu'ils leur
„ donnent. La cause de ces Evêques vous est reser-
„ vée. Ils apprennent les passages de l'Ecriture,
„ où il est parlé de la passion du Sauveur, de son
„ humilité, de sa bassesse & des miséres, dont il
„ s'est chargé pour nôtre salut, & s'en servent
„ pour prouver qu'il n'est point d'une nature di-
„ vine & éternelle. Mais ils ne retiennent point
„ du tout, ceux où il est parlé de sa gloire, & de
„ sa demeure dans le sein du Pere, comme celui-
„ ci : *Mon Pere & moi sommes une même chose.* Ce Saint
„ n'est pas que le Sauveur veüille dire qu'il soit le Jean
„ Pere, ni faire croire que les deux personnes ne ch. 10.
„ soient qu'une. Mais c'est qu'il a dessein de don-
„ ner à connoître que le Fils est une image fidéle
„ du Pere, & qui le represente tres-parfaitement.
„ Et c'est ce qu'il dit à Philippe : Car ce Disciple
„ lui aiant demandé à voir son Pere, il lui répon-
„ dit : *Celui qui me voit, voit mon Pere*, c'est-à-dire Chap.
„ qu'il le voit dans le Fils, comme dans un mi- 14.
„ roir pur & vivant de la nature Divine.

„ Les Saints disent quelque chose de semblable
„ dans les Pseaumes, quand ils disent : *Nous verrons* Ps. 35.
„ *la lumiére dans la lumiére*. C'est pourquoi quicon-
„ que honore le Fils, honore le Pere, & quiconque
„ honore le Pere, honore le Fils. Toute parole
„ impie qu'on avance contre le Fils, retombe sur
„ le Pere. Aprés cela personne ne s'étonnera des
„ calomnies qu'ils ont inventées contre moi, &

L'an de J.C. Const.

,, contre le peuple. Ils nous attaquent par des in-
,, jures, aprés avoir attaqué la Divinité du Fils de
,, Dieu par leur impiété. Ils tiennent à injure
,, qu'on les compare aux Anciens, ou qu'on les
,, égale à ceux qui ont été nos Maîtres dans nôtre
,, jeunesse. Ils ne croient pas qu'il y ait aucun de
,, nos Collégues, qui ait aquis seulement une ca-
,, pacité médiocre. Ils se vantent d'étre seuls Sa-
,, ges, seuls dégagés de la possession, & de l'affe-
,, ction des biens du monde, seuls Inventeurs de
,, la véritable doctrine, dont les autres, qui sont
,, sur la terre, n'ont jamais eû la moindre con-
,, noissance. Renversement étrange d'esprit, fo-
,, lie excessive, vanité sacrilége, orgueil diabo-
,, lique! Ils n'ont point de honte de s'opposer à la
,, clarté des anciens livres, & au consentement
,, général avec lequel tous nos Collégues s'em-
,, pressent de témoigner leur piété envers le Sau-
,, veur. Les démons-mêmes détestent leur impié-
,, té. Aussi s'abstiennent-t-ils d'avancer aucun
,, blasphéme contre l'honneur du Fils de Dieu.
,, Voila ce que j'avois à dire, selon le peu que j'ai de
,, capacité, contre ceux qui s'étant engagez trop
,, avant dans une matiére qu'ils ne sauroient péne-
,, trer, tâchent de décréditer la piété que nous
,, avons envers le Sauveur. Ces imposteurs ridicu-
,, les disent que nous autres, qui condamnons
,, l'impiété & le blasphéme contraire à l'Ecriture
,, sainte, par lequel ils soûtenoient que le Fils de
,, Dieu a été fait de ce qui n'étoit point auparavant,
,, reconnoissons deux étres qui ne sont point en-
,, gendrez. Car ces ignorans prétendent qu'il faut
,, nécessairement avancer l'une de ces deux cho-
,, ses, ou que le Fils de Dieu a été fait de ce qui
,, n'étoit point auparavant, ou qu'il y a deux étres
,, qui n'ont point été faits. Ils ne sauroient com-
,, prendre qu'il y a une vaste distance entre le Pere
,, qui n'a point été engendré, & les créatures qu'il

,, a pro-

„ a produites de rien, tant celles qui ont de la rai- L'an
„ son, que celles qui n'en ont point, & que le de
„ Verbe est comme dans le milieu, parce que le N. S.
„ Pere l'aiant engendré, a tiré par lui les créatu- Const.
„ res du néant. C'est ce que le Fils-même témoi-
„ gne par ces paroles : *Quiconque aime le Pere, ai-* S. Jean,
„ *me aussi le Fils qui est sorti de lui.* Nous croions, ch. 16.
„ comme croit l'Eglise Apostolique, un seul Pere
„ qui n'a point été engendré, qui n'a aucun Au-
„ teur de son étre, qui est immuable, & qui de-
„ meure toûjours dans le même état, sans faire
„ de progrez, ni souffrir de diminution, qui a
„ donné la Loi, les Prophétes, & l'Evangile,
„ qui est le Maître des Patriarches, des Apôtres,
„ & de tous ses Saints. Et un Seigneur Jesus-Christ
„ Fils unique de Dieu, qui n'a point été fait de
„ rien, mais qui a été engendré de son Pere, non
„ à la façon des corps par incision, par division,
„ par écoulement, comme il a semblé à Sabellius,
„ & à Valentin, mais d'une maniére inexplica-
„ ble, selon ces paroles du Prophéte, que nous
„ avons déja rapportées, *Qui racontera sa génération?*
„ Il n'y a point d'esprit créé qui le puisse compren-
„ dre, non plus qu'il n'y en a point qui puisse
„ comprendre le Pere. Mais les personnes qui
„ sont conduites par l'Esprit de la vérité, n'ont
„ pas besoin d'apprendre de moi des choses, puis-
„ que les paroles que le Sauveur a prononcées, il
„ y a long-tems, frappent encore aujourd'hui à
„ nos oreilles, personne ne connoît le Pere que
„ le Fils, & personne ne connoît le Fils que le
„ Pere. Nous avons appris que le Fils n'est sujet à
„ aucun changement non plus que le Pere, qu'il
„ n'a besoin de rien non plus que lui, qu'il est
„ parfait comme son Pere, & qu'il n'est différent
„ de lui qu'en ce qu'il a été engendré, au lieu que
„ le Pere ne l'a point été. C'est une image tres-fi-
„ déle du Pere, & qui ne lui est en rien dissembla-
„ ble.

L'an de N. S. — Const. — S.Iea. ch.14.

„ ble. Il est clair que cette image contient tout ce „ qu'elle represente, comme le Seigneur l'a dé- „ claré, quand il a dit : *Mon Pere est plus grand que moi.* Nous croions suivant cela que le Fils „ procéde toûjours du Pere, parce qu'il est la „ splendeur de sa gloire, & la figure de sa sub- „ stance. Que personne ne s'imagine pouvoir „ conclure de ce que nous disons que le Fils pro- „ céde toûjours du Pere, qu'il n'a point été en- „ gendré, comme croient ceux qui ont l'esprit „ aveuglé. Car dire que le Verbe étoit, dire qu'il „ a toûjours été, dire qu'il a été avant tous les „ siécles, ce n'est point dire qu'il n'a point été en- „ gendré. L'esprit de l'homme ne sauroit inven- „ ter aucun Nom, qui signifie ce que c'est que de „ n'avoir point été engendré, comme l'opinion „ que j'ai de la pureté de vôtre foi, me persuade „ que vous tenez tous. En effet tous ces autres „ Noms semblent ne signifier rien autre chose que „ la production du tems. Mais ils ne peuvent ex- „ primer dignement la Divinité du Fils de Dieu, „ ni son Antiquité, s'il est permis de parler ainsi. Il „ est vrai que les Saints Peres s'en sont servis, „ quand ils ont taché d'expliquer ce mystére, le „ moins imparfaitement qu'il leur étoit possible; „ & ils s'en sont excusez en même tems, en re- „ connoissant franchement qu'ils ne pouvoient „ aller plus avant. Que si quelqu'un, soûs prétexte „ que les connoissances imparfaites sont abolies, „ prétend qu'une bouche mortelle peut pronon- „ cer des paroles, qui soient au dessus de la por- „ tée de l'esprit humain, il est clair que celles-ci, „ il étoit ou toûjours, ou avant les siécles, ne sont „ pas de cette nature; & qu'elles ne signifient pas „ la même chose que non engendré. Il faut donc „ conserver au Pere qui n'a point été engendré, sa „ dignité, en avoüant qu'il n'a aucun principe de „ son être, & rendre au Fils l'honneur qui lui est

„ dû,

„ dû, en confessant qu'il est engendré par son Pe- L'an de N. S.
„ re de toute éternité, & en lui déférant le culte
„ qui lui appartient ; Servons-nous de ces termes,
„ en parlant de lui, il étoit, toûjours, & avant Const.
„ les siécles. Ne nions point sa Divinité. Attri-
„ buons-lui une ressemblance parfaite avec son
„ Pere, comme à une image tres-fidelle. Pu-
„ blions qu'il n'y a que le Pere, qui n'ait point été
„ produit, puisque le Sauveur a dit : *Mon Pere*
„ *est plus grand que moi*. Outre cette doctrine pieu-
„ se touchant le Pere & le Fils, nous confessons
„ un seul Saint Esprit, comme l'Ecriture sainte
„ l'enseigne, lequel a renouvellé les Saints de
„ l'Ancien Testament, & les Docteurs du Nou-
„ veau : Nous confessons une seule Eglise Ca-
„ tholique & Apostolique, qui ne peut être ab-
„ batuë, quoi qu'elle soit attaquée par tout le
„ monde, & qui dissipe toutes les entreprises im-
„ pies des hérétiques, suivant cette promesse si
„ magnifique de son Epoux, *aiez confiance, j'ai* S. Jean
„ *vaincu le monde*. Outre cela nous savons la résur- ch. 16.
„ rection des morts, dont Jesus Christ nôtre Maî-
„ tre a été les prémices. Il a eû un corps véritable,
„ & non un corps phantastique. Il l'a tiré de Ma-
„ rie Mere de Dieu, & il s'est incarné sur la fin
„ des siécles, pour la destruction du péché. Il a
„ été crucifié, & est mort, sans que sa Divinité
„ ait rien souffert. Il est ressuscité, est monté au
„ ciel, & est assis à la droite de la Majesté du Pere.
„ Je n'ai touché que légérement toutes ces choses
„ si importantes, & n'ai pas voulu les traiter plus
„ amplement, parce que sachant que vous en
„ êtes tres-bien instruits, j'avois peur de vous en-
„ nuier. Voila la doctrine que nous enseignons,
„ & que nous prêchons. La doctrine de l'Eglise
„ Apostolique, pour laquelle nous sommes prêts
„ de mourir, sans apprehender la violence de
„ ceux, qui nous y veulent faire renoncer. Nous
„ met-

L'an de N. S. „ mettons nôtre confiance dans cette doctrine, de „ quelques tourmens, dont on use pour ébranler „ nôtre fermeté. Arius, Achillas, & les autres

Const. „ ennemis de la vérité, qui rejettent cette foi, „ ont été chassez de l'Eglise, selon ce que dit Saint

Epît. aux Galat. ch. 1. „ Paul : Si quelqu'un vous annonce un Evangile „ différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit „ anathéme, quand il feroit semblant d'étre un „ Ange du Ciel. Que si quelqu'un vous enseigne „ autre chose, & qu'il n'écoute pas la parole de „ Jesus Christ nôtre Sauveur, & qu'il ne tienne „ pas la doctrine qui est conforme à la piété, il „ est enflé d'orgueil, & ne sait rien. Que person- „ ne d'entre vous ne les reçoive, puisqu'ils ont „ été condamnez par tous nos freres, & que per- „ sonne n'écoute ce qu'ils disent, ni ne lise ce „ qu'ils écrivent. Ce sont des imposteurs qui „ mentent toûjours, & qui ne diront jamais la „ vérité. Ils courent de Ville en Ville, à dessein „ seulement de donner des Lettres, sous prétexte „ d'amitié & de paix, & d'en recevoir, afin de „ les montrer à des femmes, qu'ils ont trompées, „ & qui sont chargées de péchez, & telles que „ l'Apôtre les a décrites. Evitez donc, mes tres- „ chers freres, ces personnes qui ont commis un „ si horrible attentat contre le Sauveur, qui se „ sont moquez publiquement de la Religion, qui „ ont trainé les Fidéles devant les Tribunaux des „ Juges, qui ont tâché de nous susciter une per- „ sécution au milieu de la plus profonde paix, qui „ ont affoibli le mystére ineffable de la génération „ du Sauveur. Joignez-vous à nous pour répri- „ mer leur insolence, aussi bien que d'autres de „ nos Collégues s'y sont joints, qui étant rem- „ plis d'une juste indignation contre eux, nous „ ont écrit, & ont signé nôtre profession de foi. „ Je vous ai envoié ces Lettres, & ces signatures „ par Apion Diacre, mon Fils. Il y en a d'Egypte,

„ de

„de la Thébaïde, de la Libye, de Pentapole, de la Syrie, de la Lycie, de la Pamphylie, de l'Asie, de la Cappadoce, & des autres Provinces voisines, dont je croi que vous suivrez l'exemple, pour m'envoier aussi les vôtres. Aiant recherché toute sorte de remédes, pour guérir ceux qui sont blessez dans leur foi, je n'en ai point trouvé de plus efficace, pour attirer à la pénitence le peuple que les imposteurs ont séduit, que de lui faire voir le consentement unanime des Evêques qui condamnent l'erreur. Saluëz-vous les uns les autres. Je souhaite, mes tres-chers freres, que vous vous portiez bien dans le Seigneur, & que je puisse recevoir le fruit de vos priéres. Voici les noms des hérétiques, qui ont été condamnez. Entre les Prêtres; Arius. Entre les Diacres; Achillas, Euzoïus, Aëtiale, Lucius, Sarmate, Jules, Menas, un autre Arius, & Hellade. Il écrivit la même chose à Philogone Evêque d'Antioche, & à Eustate qui gouvernoit alors l'Eglise de Bérée, & à tous les autres qui avoient entrepris la défense de la doctrine des Apôtres. Arius bien loin de demeurer de son côté en repos, écrivit à ceux qu'il crut être dans ses sentimens. Il déclare lui-même dans sa Lettre à Eusébe Evêque de Nicomédie, qu'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie n'avoit rien écrit de lui, qui ne fût conforme à la vérité. J'insérerai ici sa Lettre pour apprendre les noms des complices de son impiété à ceux qui ne les connoissent point.

CHA-

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE V.

Lettre d'Arius à Eusébe Evêque de Nicomédie.

Arius injustement persécuté par le Pape Aléxandre, à cause de la vérité, qui surmonte toutes choses, & pour la défense de laquelle vous combattez; à Eusébe, Seigneur tres-desirable, Homme de Dieu, Fidéle. & Orthodoxe: Salut en nôtre Seigneur.

» AMMONIUS mon pere étant prêt de partir, pour aller à Nicomédie, j'ai crû devoir me donner l'honneur de vous écrire pour vous salüer, & pour avertir la charité que vous avez envers vos freres, en considération de Dieu & de Jesus Christ, de la persécution que l'Evêque nous livre, des machines qu'il remuë contre nous, & de la violence avec laquelle il nous a chassé de l'Eglise, comme des Athées, en haine de ce que nous ne demeurons pas d'accord, de ce qu'il prêche publiquement, le Pere est toûjours, le Fils est toûjours, le Pere & le Fils sont de toute éternité, le Fils est de toute éternité avec le Pere, sans être engendré, il est toûjours engendré, sans être engendré. Le Pere ne précéde le Fils ni par l'ordre du tems, ni par l'ordre de la pensée, Dieu est toûjours, le Fils est toûjours, & le Fils procéde de Dieu. Eusébe vôtre frere Evêque de Césarée, Theodote, Paulin, Athanase, Grégoire, Aëce, & les autres Evêques d'Orient, ont été condamnez, parce qu'ils assurent que Dieu n'a point de principe, & qu'il est avant son Fils, à la reserve de Philigone, d'Hellanique, & de Macaire hérétiques & ignorans dans la foi, dont l'un dit que le Fils

» est

„ est une effusion, l'autre que c'est une projection, l'autre qu'il est non engendré comme le Pere. „ Ce sont des impiétez que nous ne saurions entendre, quand les Hérétiques nous ménaceroient de mille morts. Nous avons déja déclaré „ & déclarons encore ce que nous tenons, & ce que nous disons, que le Fils n'est point non engendré, ni en aucune sorte partie du non engendré, qu'il n'a subsisté d'aucune matiére, „ mais par la volonté devant tous les tems, & devant tous les siécles, comme un Dieu parfait, „ Fils unique & immuable, & qu'il n'étoit point, „ avant que d'avoir été engendré, ou créé, ou „ terminé, ou fondé. Car il n'étoit pas non engendré. Nous sommes persécutez parce que nous avons dit qu'il a été fait de ce qui n'étoit point „ auparavant, ce que nous avons dit, parce qu'il „ n'est ni partie de Dieu, ni d'aucune autre matiére. Voila le sujet pour lequel nous sommes tourmentez. Vous savez le reste. Je souhaite „ que vous-vous portiez toûjours bien en nôtre „ Seigneur, comme un véritable disciple de Lucien, & comme un homme qui avez autant de „ piété que vôtre nom en signifie. Il y avoit des Prélats élevez à des Siéges considérables parmi ceux, dont Arius parle dans cette Lettre, savoir Eusébe Evêque de Césarée, Théodote Evêque de Laodicée, Paulin Evêque de Tyr, Athanase Evêque d'Anazarbe, Grégoire Evêque de Bérite, Aëce Evêque de Lydda qu'on appele maintenant Diospole. Il se vantoit d'avoir tous ces Evêques-là de son côté. Il met au nombre de ses adversaires Philogone Evêque d'Antioche, Hellanique Evêque de Tripoli, & Macaire Evêque de Jérusalem, & les attaque par des calomnies, parce qu'ils avoient dit que le Fils de Dieu est éternel avant tous les siécles, égal à son Pere, & de même substance que lui. Eusébe Evêque de Nicomédie

L'an de N.S. Cons.

L'an de N. S. Const.

médie aiant reçu cette Lettre découvrit ses erreurs, & écrivit en ces termes à Paulin Evêque de Tyr.

CHAPITRE VI.

Lettre d'Eusébe Evêque de Nicomédie: à Paulin Evêque de Tyr.

Eusébe: à Paulin son Seigneur: Salut en nôtre Seigneur.

„ Nous n'avons pas ignoré combien le Seigneur Eusébe a témoigné de zele pour la „ défense de la vérité, ni de quelle maniére vous „ êtes demeuré dans le silence. Si son zele nous a „ donné de la joie, vôtre silence nous a causé de „ la tristesse; parce que nous n'avons pû regarder „ le silence d'un aussi grand homme que vous, que „ comme la perte de nôtre cause. C'est pourquoi „ comme vous savez que c'est une chose indigne „ d'un homme sage d'être dans un autre sentiment que les autres, & de taire la vérité, je „ vous exhorte autant que je puis, à exciter en „ vous-même l'esprit d'intelligence, & à écrire „ des choses qui seront utiles, & à vous, & à vos „ lecteurs, principalement, si vous suivez le sens „ & l'intention de l'Ecriture sainte. Nous n'avons „ jamais oüi parler de deux êtres non engendrez, „ ni d'un divisé en deux, & nous n'avons jamais „ ni appris, ni crû qu'il eût souffert quelque chose de corporel, mais qu'il y a un non engendré, „ & un autre qui procéde véritablement de lui, qui „ n'est point fait de sa substance, & ne participe „ en aucune sorte à sa nature, mais est tout-à-fait „ différent en nature, & en puissance, & est fait „ néanmoins à la ressemblance de la nature, & de

„ la

» la puissance de son Auteur. Nous croions non L'an de N. S.
» seulement qu'il ne peut être exprimé par aucun
» langage, mais encore qu'il ne peut être com-
» pris, ni par l'esprit de l'homme, ni par aucun Const.
autre esprit d'un ordre plus élevé. Nous disons
» ceci, non aprés l'avoir inventé de nous-mêmes,
» mais aprés l'avoir appris de la sainte Ecriture.
» Nous avons appris de la bouche du Seigneur:
» qu'il est créé, fondé & engendré dans la sub-
stance & dans l'immuable & ineffable nature, &
» ressemblance, qu'il a avec son Auteur, lorsqu'il
» dit: *Dieu m'a créé dans le commencement de ses voies,*
» *il m'a fondé avant les siécles, & m'a engendré avant*
les collines. Que s'il étoit de lui, & sorti de lui
» comme une de ses parties, comme par un écou-
» lement de substance, on ne diroit plus qu'il se-
» roit créé ni fondé. Certainement vous n'igno-
» rez pas ce que je dis. Car ce qui procéde de ce
qui n'est point engendré ne peut être créé ni
» fondé, ni par celui-là, ni par un autre; puis-
» qu'il n'a été engendré que d'une génération
» éternelle. Mais si l'on veut croire qu'il est né de
la substance du Pere, parce qu'il est dit qu'il a
» été engendré, nous savons que ce n'est pas de
» lui seul que l'Ecriture dit qu'il a été engendré,
» mais qu'elle le dit aussi des autres qui sont d'une
» nature toute différente de la sienne. Car elle dit
en parlant des hommes, *J'ai engendré des en-*
» *fans, & je les ai élevez, & ils m'ont méprisé*: Et
» dans un autre endroit: *Vous avez abandonné Dieu* Isa.
» *qui vous a engendré.* En parlant des autres créatu- ch. 1.
res, elle dit aussi: *Qui est-ce qui a engendré les goû-*
» *tes de la rosée?* Ce n'est pas à dire que la nature
» de la rosée soit une partie de la nature Divine.
» C'est-à-dire seulement que rien n'a été produit
» que par sa volonté. Il n'y a aucune créature qui
soit de sa substance, bien qu'il n'y en ait aucune
» qui n'ait été faite par sa volonté, & qui n'existe

» de

L'an de N. S. Const.

„ de la maniére qu'elle a été faite. Mais pour les „ créatures, elles ont été faites à sa ressemblance, „ & selon sa volonté par le Verbe. Toutes cho- „ ses ont été faites par le Verbe, mais c'est Dieu „ qui les a faites. Quand vous aurez lû ma Lettre, „ & que vous l'aurez polie selon la lumiére & la „ grace que vous avez reçuë de Dieu, je vous sup- „ plie d'écrire le plus promtement qu'il vous sera „ possible, à Aléxandre mon Seigneur. Si vous „ prenez cette peine, je ne doute point que vous „ ne lui persuadiez ce qu'il vous plaira. Salüez „ tous nos freres en nôtre Seigneur. Que la grace „ de Dieu vous conserve en santé, & qu'elle vous „ fasse prier pour nous. Voila comment ils s'écrivoient pour s'instruire mutuellement des moiens d'attaquer la vérité. Lorsque la semence de ces blasphémes eût été répandue dans les Eglises d'Orient, il s'émût dans chaque Ville & dans chaque Bourg des contestations & des disputes touchant la nature de Dieu. Le peuple fut spectateur de ce qui fut fait, & juge de ce qui fut avancé de part & d'autre. Les uns louoient un parti, & les autres l'autre. C'étoit un spectacle tout-à-fait tragique, & digne de larmes. Car l'Eglise n'étoit pas attaquée comme autre-fois par des étrangers. Elle l'étoit par ses enfans, qui étoient assis à la même table, qui ne composoient qu'un corps, & qui s'armoient cependant les uns contre les autres, & se battoient avec leurs langues, comme avec des traits.

CHAPITRE VII.

Concile de Nicée.

L'EMPEREUR, qui étoit un Prince rempli de sagesse, n'eut pas si-tôt appris ces desordres

dres qu'il tâcha de les arrêter dans leur naissance. L'an
Il envoia pour cét effet à Aléxandrie un homme de
d'une rare prudence avec des Lettres, afin qu'il N. S.
appaisât les disputes, & qu'il réünit les esprits. 325.
Mais ce voiage n'aiant point réüssi, comme il Const.
espéroit, il convoqua ce Concile si célébre de Nicée, & permit aux Evêques de s'y rendre avec leur suite sur des chevaux & des mulets du public. Lorsque tous ceux qui pûrent supporter la fatigue du voiage, s'y furent rendus, l'Empereur s'y rendit lui-même, tant pour voir une si nombreuse assemblée de Prélat, que pour rétablir parmi eux une parfaite intelligence. Il commanda qu'on leur fournît tout ce qui leur seroit nécessaire. Ils se trouvérent au nombre de trois cens dix-huit Evêques. Celui de Rome ne s'y trouva point à cause de son grand âge, mais il envoia deux Prêtres pour prendre connoissance de ce qui y seroit traité, & pour donner leur consentement aux resolutions qui y seroient prises. Il y en avoit plusieurs qui avoient reçu de Dieu les mêmes dons que les Apôtres, & plusieurs, qui comme le divin Paul, portoient imprimées sur leur corps les marques du Seigneur. Jaques Evêque d'Antioche Ville de Migdonie, & que les Syriens, & les Assyriens appelent Nisibe, a ressuscité des morts, & fait quantité d'autres miracles, que je croi qu'il est inutile de rapporter dans cette Histoire, puisque je les ai déja racontez dans une autre, qui a pour titre Philothée. Paul Evêque de Néocésarée, Fort assis sur le bord de l'Euphrate, avoit senti les effets de la fureur de Licinius. Il avoit perdu l'usage des mains, parce qu'on avoit brûlé avec un fer chaud, les nerfs qui leur donnent le mouvement. Il y en avoit d'autres, ausquels on avoit arraché l'œil droit, & d'autres ausquels on avoit coupé le jaret. Paphnuce d'Egypte étoit du nombre de ces derniers. Enfin c'étoit une assemblée de Martyrs.

de N. S. 325. Const.

Mais cette assemblée si célébre ne laissoit pas d'être remplie de plusieurs personnes divisées entr'elles par des sentimens différens. Il y en avoit quelques-uns en fort petit nombre, qui n'étoient pas moins dangereux que des écueils cachez soûs la mer, & qui favorisoient secrétement les erreurs d'Arius. L'Empereur leur fit préparer dans le Palais un grand appartement, où il y avoit autant de siéges qu'il en faloit, & leur donna ordre d'y aller, & d'y délibérer touchant les matiéres dont il étoit question. Il entra incontinent aprés, suivi de quelques-uns des siens avec une contenance, & une bonne mine, qui étoit relevée par sa modestie. Il s'assit sur un petit siége qui avoit été placé au milieu, aprés en avoir demandé permission aux Evêques, & ils s'assirent tous avec lui. Le grand Eustate que les Evêques, les Ecclésiastiques, & les autres Fidéles d'Antioche avoient contraint de se charger de la conduite de cette Eglise, aprés la mort de Philogone, dont nous avons ci-devant parlé, prononça un Panégyrique en l'honneur de l'Empereur, & releva par des loüanges fort avantageuses le soin qu'il prenoit des affaires de l'Eglise. Lorsqu'il eut achevé son discours, l'Empereur en commença un autre, par lequel il exhorta les Prélats à la paix, leur rappela dans la mémoire la cruauté des tirans qui avoient été exterminez, & la paix que Dieu leur avoit renduë par son moien. Il leur remontra que c'étoit une chose tres-facheuse, que depuis que la puissance des ennemis étoit abbatuë, & qu'il n'y avoit plus personne, qui osât faire la moindre resistance, ils s'attaquassent les uns les autres, & donnassent sujet à ceux qui ne les aimoient pas, de rire & de se moquer de leurs différens; où il s'agissoit de questions de Théologie, dont la décision dépendoit des instructions que l'Esprit saint leur avoit „ laissées. L'Evangile, leur dit-il, les Lettres

„ des

„des Apôtres, & les Ouvrages des anciens Pro- L'an
„phétes nous enseignent assez clairement ce que de
„nous sommes obligez de croire touchant la na- N. S.
„ture Divine. Renonçons donc à toute sorte de 325.
„contestations, & cherchons dans les Livres que Const.
„le saint Esprit a dictez, la resolution de nos dou-
„tes. L'Empereur aiant parlé de la sorte aux Evê-
ques, comme un fils à ses peres, pour les porter à la paix, la plûpart déférérent à ses raisons, renoncérent aux disputes, & embrassérent la saine doctrine. Ménophante Evêque d'Ephése, Patrophile Evêque de Scythopole, Théognis Evêque de Nicée, Narcisse Evêque de Néroniade, qui est une Ville de la seconde Cilicie, & que l'on appelle maintenant Irénopole, Théonas Evêque de Marmarique, & Second Evêque de Ptolémaïde en Egypte, combattoient la doctrine des Apôtres, & appuioient celle d'Arius, aussi-bien qu'un petit nombre d'autres, dont nous avons parlé auparavant. Ils composérent un formulaire de foi, mais il fut déchiré & déclaré qu'il contenoit une fausse doctrine. Les Evêques aiant fait un grand bruit contr'eux, & aiant élevé leur voix, pour les condamner comme des hommes qui trahissoient la piété, ils se levérent tous saisis de crainte, à la reserve de Second, & de Théonas, & excommuniérent Arius. Cét impie aiant été de la sorte chassé de l'Eglise, le Formulaire de foi qui est encore reçu aujourd'hui, fut dressé d'un commun consentement, & dés qu'il eût été signé, le Concile se sépara. Mais les Evêques que je viens de nommer, ne le signérent pas de bonne foi, comme il paroît tant par ce qu'ils brassérent depuis contre les défenseurs de la piété, que par ce que ceux-ci écrivirent contr'eux. Eustate Evêque d'Antioche, dont j'ai déja parlé, expliquant ce passage des Proverbes de Salomon. *Le Seigneur* Aux
m'a possédée au commencement de ses voies, avant Prov.
qu'il ch. 8.

L'an de N. S. 325. *qu'il créât aucune chose*, rapporte ce qui fut resolu contr'eux dans le Concile, & refute leur impiété.

Const.

CHAPITRE VIII.

Réfutation des Ariens tirée des Ouvrages d'Eustate, & d'Athanase.

,, Je parlerai maintenant de la maniére, dont
,, les choses se passérent. Un Concile fort nom-
,, breux, aiant été assemblé pour ce sujet dans la
,, Ville de Nicée, où deux cens soixante-dix Evê-
,, ques ou environ assistérent. Car ils étoient en si
,, grand nombre que je ne le saurois marquer pré-
,, cisément, & d'ailleurs je n'ai pas pris grand
,, soin de m'en informer. Lorsque l'on eut com-
,, mencé à examiner la foi, on produisit le Libel-
,, le d'Eusébe, qui contenoit une preuve convain-
,, quante de ses blasphémes. La lecture qui en fut
,, faite, causa une douleur sensible à ceux qui l'en-
,, tendirent, & une confusion extréme à son au-
,, teur. La malignité des partisans d'Eusébe aiant
,, été découverte, & l'écrit impie aiant été publi-
,, quement déchiré, quelques-uns, sous prétexte de
,, la paix qu'ils proposoient, imposérent silence à
,, ceux qui avoient accoûtumé de mieux parler
,, que les autres. Les Ariens appréhendant d'être
,, chassez de l'Eglise par le jugement d'une si gran-
,, de assemblée, condamnérent la mauvaise do-
,, ctrine, & signérent le formulaire de foi. Mais
,, aiant conservé par leurs cabales les principales
,, dignitez, au lieu d'avoir subi, comme ils de-
,, voient, les loix de la penitence, ils défendent
,, tantôt ouvertement la doctrine condamnée, par
,, divers argumens qu'ils ont inventez à ce dessein.
,, Le desir qu'ils ont de répandre la semence de la

,, divi-

„ division, leur fait éviter la rencontre des Savans, „ & attaquer les défenseurs de la piété. Mais nous „ ne croions pas que ces Athées puissent vaincre „ Dieu. Quelques efforts qu'ils fassent, ils seront „ vaincus selon le témoignage si autentique du „ Prophéte Isaie. Voila ce qu'Eustate en a écrit. „ Athanase qui a défendu la méme cause avec une „ vigueur égale, & qui a succédé à Aléxandre „ dans le gouvernement de l'Eglise d'Aléxandrie, „ a ajoûté ce qui suit dans une Lettre aux habitans „ d'Afrique. Les Evêques qui s'étoient assemblez „ à Nicée, aiant eu dessein d'abolir entiérement „ ces façons de parler impies que les Ariens a- „ voient inventées, que le Fils de Dieu a été fait „ de ce qui n'étoit point auparavant, qu'il est une „ créature & un Ouvrage, qu'il y a eu un tems „ auquel il n'étoit point, & qu'enfin il est d'une „ nature sujette au changement, & d'en établir „ d'autres qui sont consacrées par l'autorité de „ l'Ecriture sainte, que le Sauveur est de sa natu- „ re Fils unique de Dieu, le Verbe, la Puissance, „ & la Sagesse du Pere, qu'il est Dieu véritable, „ comme a dit saint Jean, la splendeur de la gloi- „ re, & la figure de la substance du Pere, com- „ me a dit saint Paul : les partisans d'Eusébe pos- „ sédez par l'esprit de leur erreur, délibérérent „ ensemble & resolurent de cette sorte, demeu- „ rons en d'accord. Car nous venons aussi de „ Dieu. Il n'y a qu'un Dieu, d'où toutes choses „ procédent ; Et ailleurs les choses anciennes sont „ passées, & il n'y a rien qui n'ait été renouvellé; „ mais tout vient de Dieu. Ils firent aussi une ré- „ fléxion particuliére sur ces paroles qui se trou- „ vent écrites dans le livre du Pasteur, croiez avant „ toutes choses qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé „ toutes choses, & qui les a tirées du néant. Mais „ les Evêques aiant découvert l'artifice de leur „ impiété, expliquérent plus clairement ces pa-

L'An de N. S. 325. Const.

Ere de N. S. 325. Const.

„ roles de Dieu, en disant précisément que le Fils „ de Dieu est de la substance de son Pere : De sorte „ qu'on dit que les créatures procédent de Dieu, „ parce qu'elles ne tiennent pas leur être d'elles-„ mêmes ; mais qu'elles le tirent de Dieu, com-„ me de leur Auteur, & qu'on dit en un autre sens, „ que le Fils procéde du Pere, parce qu'il est seul „ produit de sa substance. Car c'est une propriété „ particuliére au Fils unique de Dieu, & à son „ Verbe véritable. Voila la raison que les Evêques „ eurent de déclarer que le Fils procéde de la sub-„ stance de Dieu. Ces mêmes Evêques aiant enco-„ re demandé aux Ariens, qui sembloient n'être „ qu'en petit nombre, s'ils disoient que le Fils „ n'est point une créature ; mais la puissance & la „ sagesse unique du Pere, son image, qu'il est „ éternel ; qu'il n'est en rien différent du Pere ; & „ qu'il est Dieu véritable, on remarqua qu'Eusé-„ be, & ses partisans se firent signe, pour se dire „ les uns aux autres, que toutes ces choses peu-„ vent convenir aux hommes. Car il est dit de „ nous, que nous sommes l'image & la gloire de „ Dieu, il est dit de nous, car nous sommes tou-„ jours vivans. Il y a plusieurs puissances, puisqu'il „ est écrit : *Toutes les Puissances de Dieu sont sorties* „ *d'Egypte*. Les chenilles, & les sauterelles sont „ appelées la grande Puissance : Et en un autre „ endroit : *Le Dieu des Puissances est avec nous, le* „ *Dieu de Jacob nôtre Protecteur*. Il ne nous appar-„ tient pas simplement d'étre enfans de Dieu, „ mais en tant seulement que le Fils de Dieu nous „ appele ses freres. Quant à ce qu'ils disent, que „ le Fils de Dieu est véritable, cela ne nous in-„ commode point ; car il est véritable, puisqu'il „ a été fait véritable. Voila le mauvais sens des „ Ariens. Mais les Evêques aiant découvert enco-„ re ici leur tromperie, firent un recueil de plu-„ sieurs passages de l'Ecriture sainte, où le Fils

„ est

„est appelé Splendeur, Fontaine, Fleuve, Fi- L'an
„gure de la substance de celui-ci, nous verrons la de
„lumiére dans vôtre lumiére ; & de cét autre, N. S.
„mon Pere & moi nous ne sommes qu'un. Enfin 325.
„ils décidérent clairement, & en peu de paroles, Const.
„que le Fils est Consubstanciel à son Pere. Car
„c'est ce que signifient les termes, & les passages
„que je viens de rapporter. La plainte qu'ils font
„que ces paroles ne se trouvent point dans l'Ecri-
„ture sainte, est une plainte fort inutile, & à
„laquelle il est aisé de répondre par eux-mêmes,
„puisque les paroles, dont ils se servent, pour
„établir leur impiété, ne se trouvent point dans
„l'Ecriture sainte, & qu'on n'y lit point, il est
„de ce qui n'étoit point auparavant, ni, il y a
„eu un tems auquel il n'étoit point. Il se plaignent
„d'avoir été condamnez pour s'étre servis de
„quelques expressions, qui, bien qu'elles n'eus-
„sent pas été tirées de l'Ecriture sainte, ne lais-
„soient pas d'avoir un sens fort conforme à la
„piété. Ils ont emploié des termes qu'ils avoient
„trouvez dans le fumier, & ont parlé le langage
„de la terre. Mais les Evêques n'ont point inven-
„té d'eux-mêmes, des expressions, & n'ont rien
„avancé qui ne fût appuié sur l'autorité des Saints
„Peres. Il y a plus de cent trente ans que des Evê-
„ques de Rome & d'Aléxandrie ont improuvé
„le sentiment de ceux qui disoient que le Fils de
„Dieu a été fait comme un Ouvrage, & qu'il
„n'est pas de même substance que son Pere. Eu-
„sébe Evêque de Césarée a été tres-bien informé
„de la vérité du fait que j'avance. Il avoit d'abord
„favorisé l'erreur d'Arius. Mais il signa depuis
„le formulaire du Concile de Nicée, & écri-
„vit en ces termes aux habitans de sa Ville
„Episcopale. Nous trouvons d'illustres Evê-
„ques, & de savans Ecrivains qui se sont ser-
vis du terme de Consubstanciel, pour expliquer

L'an de N. S. 325. Const.

la Divinité du Pere & du Fils. Voila ce que dit Athanase.

Ces Evêques aiant donc caché leur sentiment, comme une maladie, à cause de la presence des autres Evêques dont ils redoutoient le grand nombre, consentirent à l'explication du Concile, & attirérent sur eux cette condamnation que Dieu prononce si hautement par la bouche du Prophéte : *Ce peuple m'honore des lévres, mais son cœur est loin de moi.* Théonas & Second n'aiant pas voulu suivre leur exemple, furent excommuniez tout d'une voix, comme des personnes qui préféroient l'impiété d'Arius à la doctrine de l'Evangile. Les Evêques s'étant ensuite assemblez, firent vint Canons touchant la discipline de l'Eglise.

Isaïe ch. 29.

CHAPITRE IX.

Lettre contre Méléce.

LE Concile écrivit aussi à l'Eglise d'Aléxandrie touchant ce qu'il avoit ordonné contre Méléce, qui aiant été ordonné Evêque un peu avant qu'Arius commençât à publier ses erreurs, & qui aiant depuis été convaincu de quelques crimes, avoit été déposé par Pierre, tres saint Evêque d'Aléxandrie, & tres illustre Martyr de Jesus Christ. Mais bien loin de déférer à la sentence de sa déposition, il avoit excité des troubles dans la Thébaïde, & dans l'Egypte, & entrepris d'usurper les droits de l'Evêque d'Aléxandrie. Voici sa Lettre.

L'an de N. S. 325.

Lettre Synodique.

Les Evêques assemblez dans le grand & saint Concile de Nicée, à l'Eglise d'Alexandrie, qui est grande & sainte par la grace de Dieu, & aux freres qui sont en Egypte, en Libye, & à Pentapoli; Salut en nôtre Seigneur.

Const.

» Le grand & saint Concile aiant été assemblé » dans la Ville de Nicée par la grace de Dieu, » & par les soins du tres-Religieux Empereur » Constantin qui nous a convoquez de diverses » Villes, & de diverses Provinces, nous avons » crû qu'il étoit nécessaire de vous informer par » nôtre Lettre de ce qui y a été agité & examiné, & » de ce qui y a été resolu & décidé. On a d'abord » examiné en presence de Constantin Prince tres-» chéri de Dieu, l'impieté & la perversité de la do-» ctrine d'Arius, & on à condamné d'un commun » consentement ses pensées & ses expressions rem-» plies de blasphémes contre le Fils de Dieu, quand » il dit qu'il a été fait de ce qui n'étoit point aupa-» ravant, qu'il n'étoit point avant que d'avoir été » fait, qu'il y a eu un tems auquel il n'étoit point, » & qu'il pouvoit se porter au vice ou à la vertu » par la liberté de sa volonté. Le saint Concile a » condamné ces sentimens & ces termes remplis » d'impiété & de blasphémes. Vous avez déja ap-» pris, ou vous apprendrez bien-tôt ce qui lui est » arrivé. Nous ne l'expliquerons point ici, de » peur qu'il ne semble que nous aïions dessein d'in-» sulter au mal-heur d'un homme, qui a été puni » comme il méritoit. Au reste son impiété a eu » assez de force pour corrompre Théonas Evéque » de Marmarique, & Second Evéque de Ptolé-» maïde. On a prononcé contr'eux la même sen-» tence que contre lui. Mais puisque par la grace

L'an de N.S. 325. Const.

„ de Dieu vous êtes délivrez de l'impiété de cette „ doctrine, & de la malice de ces personnes, „ qui ont été si hardies que de troubler la paix, „ dont le peuple joüissoit, & que la desobéissan„ce de Mélèce & de ceux de son parti, n'étoit pas „ encore réprimée, nous sommes obligez de vous „ dire ce que le Concile a jugé à propos d'ordon„ner à cét égard. Il a bien voulu traiter Mélèce „ avec douceur. Car à la rigueur, il ne méritoit „ aucun pardon. Il lui a donc permis de demeurer „ dans sa Ville, sans y exercer aucun pouvoir ni „ d'élire, ni d'Ordonner, & sans aller dans aucune „ Ville, ou dans aucun Bourg pour cét effet, mais „ de retenir seulement le nom & la dignité d'Evê„que, sans aucune fonction. Pour ce qui est de „ ceux qu'il a établis, le Concile a ordonné qu'ils „ recevroient une plus sainte imposition de mains, „ qu'ils seroient admis à la communion, qu'ils „ conserveroient l'honneur de leur ministére, mais „ qu'ils ne seroient jamais qu'aprés ceux qui ont „ été Ordonnez avant eux dans chaque paroisse & „ dans chaque Eglise par Aléxandre nôtre trés„ cher Collégue. Cette sainte assemblée a aussi „ jugé qu'ils ne devoient avoir aucun droit d'élire, „ ni de proposer qui que ce soit, ni enfin de faire „ aucune chose, sans le consentement de l'Evêque „ de l'Eglise Catholique, qui est dans la subordi„nation d'Aléxandre. Quant à ceux qui par la „ grace de Dieu, & par un effet de vos priéres, „ n'ont jamais eu de part à aucun schisme, mais „ qui sont demeurez d'une maniére irréprehensi„ble dans la communion de l'Eglise Catholique „ & Apostolique, ils joüiront du pouvoir d'élire „ & de proposer les noms qui mériteront d'être „ reçus dans le Clergé, & de faire toutes les fon„ctions selon les Loix & les Ordonnances de l'E„glise. Que s'il arrive que quelqu'un de ceux qui „ sont dans les Ordres, meure, un de ceux qui

„ vien-

„ viennent d'être admis, pourra être choisi pour L'an
„ remplir sa place, pourvû qu'il en soit jugé di- de
„ gne, & que le choix du peuple soit confirmé N. S.
„ par le suffrage de l'Evêque d'Aléxandrie. C'est 325.
„ une grace, qui est accordée à tous les autres. Const.
„ Mais elle a été refusée à Méléce, de peur qu'un
„ homme aussi fâcheux, & aussi emporté que lui
„ n'abusât de son autorité, pour exciter de nou-
„ veaux troubles. Voila ce qui regarde l'Egypte
„ en particulier, & la sainte Eglise d'Aléxandrie.
„ Que s'il y a eu outre cela quelque chose de déci-
„ dé, en presence d'Aléxandre nôtre tres-cher
„ frere & Collégue, il vous en informera plus
„ particuliérement, puisqu'il y a eu la principale
„ part. Nous vous avertissons encore que par un
„ effet de vos priéres nous sommes demeurez
„ d'accord touchant la célébration de la Fête de
„ Pâques, & que tous nos freres qui sont en Orient,
„ & qui ne célébroient point cette Fête-là, com-
„ me les Romains la célébrent, & comme vous la
„ célébrez de tout tems, la célébreront à l'avenir
„ avec vous. Réjoüissez-vous donc de l'heureux
„ succez de nos entreprises, du rétablissement de
„ la paix entre les Fidéles, de l'extirpation des
„ erreurs, & recevez avec un profond respect &
„ une profonde charité, Aléxandre vôtre Evêque
„ & nôtre Collégue, qui dans un âge fort avancé,
„ a supporté de grandes fatigues pour rétablir par-
„ mi vous une parfaite intelligence, & qui nous a
„ donné une tres-grande joie par sa presence. Priez
„ pour nous tous, afin que ce que nous croions
„ avoir décidé tres-équitablement, demeure stable
„ & inviolable, par la puissance de Jesus Christ
„ nôtre Seigneur, selon la volonté du Pere, dans
„ l'esprit, auquel gloire soit renduë durant tous
„ les siécles. Ainsi soit-il.

„ La Trinité est Consubstancielle & éternelle.
„ Quelque soin que cette sainte Assemblée eût

L'an de N. S. 325. Const. „ pris d'apporter des remédes convenables aux „ maladies spirituelles de Méléce, il y a encore „ aujourd'hui des restes de son extravagance ; & „ il se trouve de Congrégations de Moines, qui ne „ tiennent point une sainte doctrine, & qui observent une discipline, qui a grand rapport „ avec les folles coûtumes des Samaritains & des „ Juïfs. L'Empereur écrivit aussi aux Evêques, „ qui n'avoient pû assister au Concile, pour les „ informer de ce qui s'y étoit passé. Je croi devoir „ insérer sa Lettre dans mon Ouvrage, comme „ une preuve manifeste de sa piété.

CHAPITRE X.

Lettre de l'Empereur Constantin : Aux Evêques qui n'avoient point assisté au Concile de Nicée, touchant ce qui a été ordonné dans ce Concile.

Constantin Auguste : Aux Eglises.

„ La prospérité dont nous joüissons, m'aiant „ fait reconnoître tres-clairement la grandeur „ de la bonté de Dieu envers nous, j'ai crû que le „ principal soin que je devois prendre, étoit de „ faire en sorte que les Enfans bien-heureux de „ l'Eglise Catholique fussent unis par le lien d'u- „ ne même foi, d'une charité sincére, & d'u- „ ne piété uniforme envers Dieu. Mais parce qu'il „ n'y avoit point de moien plus convenable de „ s'assurer de la possession d'un si grand bien, que „ de faire examiner les matiéres de la Religion „ par tous les Evêques, ou au moins par le plus „ grand nombre, j'en ai assemblé le plus grand „ qu'il m'a été possible, & j'ai assisté à leur assem- „ blée comme un d'entre vous. Car je n'ai garde

„ de

„ de dissimuler le sujet de ma joie, qui est que je L'an
„ suis comme vous, & avec vous, serviteur de de
„ Jesus Christ. Tous les points contestez, ont N.S.
„ été examinez tres-exactement jusques à ce que 325.
„ la doctrine, qui plaît à Dieu, qui tend à la réü- Const.
„ nion des esprits, & qui ne laisse pas le moindre
„ sujet de division, ait été tres-clairement recon-
„ nuë. La question touchant la célébration de la
„ fête de Pâques aiant été ensuite agitée, on a ju-
„ gé tout d'une voix, qu'il étoit fort à propos
„ qu'elle fût célébrée au même jour dans toute
„ l'étenduë de l'Eglise. Que pouvons-nous faire
„ de plus conforme à la bien-séance, & à l'hon-
„ nêteté, que d'observer tous de la même sorte
„ cette fête, où nous avons tous reçu l'espérance
„ de l'immortalité? On a jugé que ç'auroit été
„ une pratique indigne de la sainteté de l'Eglise,
„ de la solenniser selon la coûtume des Juïfs, qui
„ ont les mains soüillées, & l'esprit aveuglé par
„ leurs crimes. Nous pouvons rejetter leur usage,
„ & en faire passer aux siécles avenir, un qui est
„ plus raisonnable, & qui a été suivi depuis le jour
„ de la Passion du Sauveur jusques ici. N'aions
„ donc rien de commun avec la nation des Juïfs,
„ qui est une nation ennemie. Nous avons appris
„ de nôtre Maître une autre voie, & l'on tient une
„ autre route dans nôtre sainte Religion. Demeu-
„ rons-y tous, mes tres-chers freres, & nous
„ éloignons d'une société aussi infame qu'est celle
„ de ce peuple. Il n'y a rien si ridicule que la va-
„ nité, avec laquelle ils se vantent que nous ne
„ saurions célébrer cette fête comme il faut, si
„ nous n'en apprenons la méthode dans leur éco-
„ le. Que peuvent savoir des hommes qui, de-
„ puis qu'ils se sont rendus coûpables de la mort
„ du Seigneur, ne se conduisent plus par la lumié-
„ re de la raison, mais sont emportez par la fureur
„ de leurs passions? Ils sont si éloignez en ce point-

An de J.C. 325. Const.

„ là-même de la vérité, qu'il arrive souvent, qu'ils „ célébrent deux fois la fête de Pâques dans la mê„ me année. Quel sujet aurions-nous de suivre „ leur égarement ? Car jamais nous ne consenti„ rons à célébrer deux fois dans la même année, „ la fête de Pâques. Mais quand nous n'aurions „ pas toutes les raisons que je viens de dire, la pru„ dence ne laisseroit pas de vous obliger à souhai„ ter que la pureté de vôtre confience ne fût salie „ par l'observation d'aucune coûtume qui ait rap„ port à celles d'une aussi méchante nation que la „ Judaïque. Il faut de plus considérer, qu'il n'est „ nullement permis qu'il y ait des usages, & des „ pratiques différentes dans un point de discipline „ aussi important qu'est celui là. Le Sauveur ne „ nous a laissé qu'un jour de nôtre délivrance qui „ est le jour de sa passion. Il a voulu qu'il n'y eût „ qu'une Eglise Catholique, dont les membres, „ bien que répandus en divers lieux, ne laissent „ pas d'être mûs par le même esprit, & conduits „ par la même volonté de Dieu. Que vôtre sain„ teté considére avec sa sagesse ordinaire, combien „ ce seroit une chose fâcheuse & contraire à la „ bien-séance, qu'aux mêmes jours les uns gar„ dassent le jeûne, & les autres fissent des festins. „ Le dessein de la divine providence est que cette „ diversité de discipline soit abolie, & que l'uni„ formité soit introduite, comme je me persuade „ que vous le reconnoissez de vous-mêmes. Ainsi „ cét abus devant être corrigé, afin que nous n'eus„ sions plus rien de commun avec les parricides „ qui ont fait mourir nôtre Maître, & la coûtume „ observée par toutes les Eglises de Midi, de Sep„ tentrion & d'Occident, & par quelques-unes „ mêmes d'Orient, étant tres-raisonnable, tous „ ont jugé qu'elle devoit être généralement reçûe, „ & j'ai promis que vous-vous y conformeriez. „ Embrassez donc volontairement l'usage, qui

est

„ est établi à Rome, en Italie, en Afrique, en „ Egypte ; en Espagne, en Gaule, en Angle- „ terre, en Achaïe, dans le Diocése d'Asie, & de „ Pont, & en Cilicie. Considérez non seulement „ que le nombre de ces Eglises-là est plus grand „ que celui des autres, mais encore que leur usage „ est appuié sur de solides raisons ; & que nous ne „ devons rien avoir de commun avec le parjure des „ Juifs. Pour emploier moins de paroles, je vous „ dirai que tous les Evêques ont été d'avis de célé- „ brer la fête de Pâques au même jour. Il ne doit „ point y avoir de différentes pratiques dans une si „ grande solennité, & le plus seur est de suivre l'u- „ sage, qui éloigne de la société de l'erreur, & „ du crime. Ce qui étant ainsi, obéïssez avec joie „ à cét ordre, car ce qui est ordonné par les saints „ Evêques dans les Conciles, n'est ordonné que „ par la volonté de Dieu. Lors que vous aurez fait „ savoir à nos tres-chers freres ce que je vous écris, „ vous resoudrez ensemble d'observer au même „ jour la tres-sainte fête de Pâques ; afin que „ quand je vous irai trouver, comme je le souhaite „ avec passion depuis long-tems, je puisse la célé- „ brer avec vous, & me réjoüir de ce que la cru- „ auté du diable a été surmontée par la puissance „ de Dieu, & de ce que la paix & la vérité de nôtre „ Religion régnent par toute la terre. Je prie „ Dieu, mes tres-chers freres, qu'il vous con- „ serve.

L'an de N. S. 325. Consta

L'an de N. S. 325.

CHAPITRE XI.

Const.

Libéralité de Constantin envers l'Eglise.

VOILA ce que l'Empereur Constantin écrivit aux Evêques qui étoient absens. Pour les autres qui étoient à Nicée, & qui étoient au nombre de trois cens dix-huit, il les traita tres-civilement, leur dit des paroles tres-obligeantes, & leur fit des presens. Il commanda de dresser quantité de siéges couverts de tapis, fit à tous les Prélats de cette Assemblée un grand festin, mit les principaux à sa table. Aiant remarqué que quelques-uns avoient l'œil droit crévé, & aiant appris qu'ils l'avoient perdu pour l'intérêt de la foi, il baisa la plaie qui leur en restoit, & crût qu'elle seroit pour lui une source de bénédiction, & de grace. Il leur fit encore d'autres presens aprés le repas. Il donna ordre aux Gouverneurs des Provinces de distribuer dans chaque Ville des pensions aux Filles, aux Veuves, & aux Ecclésiastiques, & en régla la somme non seulement selon leur besoin, mais selon sa magnificence. On en paie encore le tiers en ce tems-ci. Julien les avoit retranchées absolument. Mais son successeur n'en a rétabli que le tiers, à cause de la disette qui étoit en ce tems-là. Que si la pension étoit trois fois plus forte au tems de Constantin qu'elle n'est aujourd'hui, on peut reconnoître par-là la grandeur de la libéralité de ce Prince. Je n'ai garde d'oublier de dire, que quelques personnes qui aimoient les quéreles & les différens, aiant presenté à l'Empereur des Requêtes contre des Evêques, il en fit un paquet où il commanda de mettre son cachet. Lorsqu'il eût rétabli la bonne intelligence parmi eux, il brûla toutes les Requêtes

en

en leur presence, & les assura avec serment qu'il ne les avoit point luës. Il disoit qu'il ne faloit pas publier les crimes des Evêques, de peur qu'ils ne fussent au peuple un sujet de scandale, & de chûte. Il ajoûtoit que s'il avoit surpris un Evêque dans un adultére, il auroit mis sa robe Impériale au devant, de peur que l'exemple de ce crime ne fût préjudiciable à ceux qui le verroient. Aprés avoir rendu ces honneurs aux Prélats, & leur avoir donné ces sages avis, il les exhorta à retourner à leurs Eglises.

L'an de N. S. 325. Const.

J'insérerai ici une Lettre d'Eusébe Evêque de Césarée, pour faire voir l'extravagance, & la malice des Ariens, qui non contens de mépriser nos peres, renoncent aux leurs. Car bien qu'ils respectent Eusébe comme un célébre Ecrivain, qui est dans leurs sentimens, ils ne laissent pas de trouver à redire à ses Ouvrages. Il a écrit la lettre dont je parle à quelques Ariens, qui l'accusoient d'avoir trahi leur parti. Ses paroles expliqueront mieux sa pensée, que les miennes ne le pourroient faire.

CHAPITRE XII.

Lettre d'Eusébe Evêque de Césarée.

» Il y a apparence, mes tres-chers freres, que » vous avez appris par une autre voie ce qui a » été agité touchant la foi dans le grand Concile » de Nicée. Car la renommée a accoûtumé de » prévenir les rélations les plus particuliéres & les » plus exactes. Or de peur que cette renommée » ne vous rapporte les choses d'une autre maniére » qu'elles ne se sont passées, j'ai crû vous devoir » envoier la formule de foi telle que je l'ai propo» sée, & ensuite les additions avec lesquelles les

» Evê-

l'an de N. S. 325. Const. „ Evêques ont jugé à propos de la publier. Voici „ la nôtre, telle qu'elle a été lûe en presence de „ l'Empereur, & approuvée généralement par „ tout le monde; telle que nous l'avons reçûe des „ Evêques nos prédécesseurs; telle que nous l'a- „ vons apprise dans nôtre jeunesse, lorsque nous „ avons reçu le bâtême; telle qu'elle est contenuë „ dans l'Ecriture sainte; telle enfin que nous l'a- „ vons enseignée tant dans l'Ordre de Prêtrise, „ que dans la dignité Episcopale, & que nous la „ tenons encore aujourd'hui.

„ Nous croions en un Dieu, Pere Tout-puis- „ sant; qui a créé toutes les choses visibles & invi- „ sibles, & en un seul Seigneur Jesus Christ, Ver- „ be de Dieu, Dieu de Dieu, Lumiére de Lumié- „ re, Vie de Vie; Fils unique, premier-né de „ toutes les créatures, engendré de Dieu le Pere „ avant tous les siécles, par qui toutes choses „ ont été faites, qui a pris chair pour nôtre salut, „ & a conversé parmi les hommes, qui a souffert „ & est ressuscité le troisiéme jour; qui est monté „ à son Pere, & qui viendra de nouveau, plein „ de gloire pour juger les vivans, & les morts. „ Nous croions aussi en un saint Esprit. Nous „ croions l'existence, & la subsistence de chacun „ d'eux, que le Pere est vraiment Pere, que le „ Fils est vraiment Fils, & que le saint Esprit est „ vraiment saint Esprit: comme nôtre Seigneur „ le déclara, lorsqu'il envoia ses Apôtres prêcher „ l'Evangile, en leur disant: *Allez & instruisez* S. Matt. ch. 28. „ *tous les peuples, les bâtisant au nom du Pere, &* „ *du Fils, & du saint Esprit.* Nous protestons „ que nous tenons cette foi, que nous l'avons „ toûjours tenûe, & que nous la tiendrons con- „ stamment jusques à la mort, en condamnant „ l'impiété de toutes les hérésies. Nous attestons „ en presence de Dieu tout-puissant, & de nôtre „ Seigneur Jesus Christ, que nous avons tenu sin-

„ cére-

„ sérement & de cœur toutes ces choses depuis
„ que nous avons été capables de nous connoître,
„ & de faire quelque réfléxion sur nous-mêmes.
„ Et nous sommes prêts de faire voir par des preu-
„ ves tres-certaines, & capables de vous convain-
„ cre, que nous avons toûjours été dans cette
„ créance, & que nous l'avons toûjours prêchée.
„ Lorsque nous proposâmes cette formule de nô-
„ tre foi, on n'y trouva rien à redire. Nôtre Em-
„ pereur tres-chéri de Dieu témoigna le premier
„ qu'elle étoit fort bien conçûe, & qu'il l'approu-
„ voit, & exhorta tous les autres à la signer, en y
„ ajoûtant seulement le terme de Consubstanciel.
„ Il expliqua ce terme en disant qu'il ne l'enten-
„ doit point selon les propriétez du corps, &
„ qu'il ne croioit point que le Fils subsistât du Pe-
„ re par division, ni par section, parce qu'une
„ nature incorporelle & intellectuelle ne peut
„ avoir de propriété corporelle, & que cela se
„ doit entendre d'une maniére spirituelle & divi-
„ ne. Voila comment ce tres-sage & tres-religi-
„ eux Prince s'expliqua. Les Evêques prirent oc-
„ casion de ce terme de Consubstanciel, de dresser
„ la formule qui suit.

L'an de N. S. 325. Const.

Symbole.

„ NOUS croions en un Dieu, Pere tout-puis-
„ sant qui a créé toutes les choses visibles,
„ & invisibles; & en un seul Seigneur Jesus Christ,
„ Fils unique de Dieu, engendré par le Pere, c'est-
„ à-dire de la substance du Pere, Dieu de Dieu,
„ Lumiére de Lumiére, vrai Dieu, qui n'a
„ pas été fait, mais engendré, qui n'a que la
„ même substance que le Pere, qui est Consub-
„ stanciel au Pere, & par qui toutes les choses qui
„ sont dans le ciel & sur la terre ont été faites; qui
„ est décendu des cieux pour nous hommes misé-

„ rables,

L'an de N. S. 325. Consst.

„ rables, & pour nôtre salut; qui s'est incarné,
„ s'est fait homme, & a souffert, qui est ressuscité
„ le troisiéme jour, qui est monté au ciel, d'où il
„ viendra pour juger les vivans & les morts. Nous
„ croions aussi au saint Esprit. Quant à ceux qui
„ disent, il y a eu un tems auquel il n'étoit pas, &
„ il n'étoit pas avant qu'il eût été engendré, il a
„ été fait de ce qui n'étoit point auparavant, il est
„ d'une autre nature, & d'une autre substance
„ que le Pere, il est créé, & sujet au changement
„ la sainte Eglise Catholique & Apostolique pro-
„ nonce contre eux anathéme.

„ Quand ils eurent dicté cette formule de foi,
„ nous ne laissâmes pas passer sans examen ce
„ qu'ils avoient dit que le Fils est de la substance
„ du Pere, & Consubstanciel au Pere. On fit
„ plusieurs questions & plusieurs réponses pour
„ rechercher le sens de ces termes. Ils avoüérent
„ que le sens est que le Fils est du Pere, mais non
„ comme une de ses parties. Nous crûmes qu'il
„ étoit juste de recevoir ce sens, parceque c'est
„ une saine doctrine de dire que le Fils est du Pere,
„ non toutefois comme une partie de sa substance.
„ Nous recevons cette idée, & ne réjettons pas
„ même le terme de Consubstanciel pour le bien
„ de la paix, & de peur de nous éloigner de la vé-
„ rité. Nous avons approuvé par la même raison
„ ces autres termes, engendré, & non pas fait.
„ Car ils disoient que le terme de fait, est un ter-
„ me commun à toutes les créatures qui ont été
„ faites par le Fils, & ausquelles il n'est point
„ semblable, étant d'une nature plus relevée;
„ qu'il tire sa substance du Pere, selon que l'Ecri-
„ ture l'enseigne, par une génération secréte
„ qu'aucun esprit créé ne sauroit comprendre, ni
„ aucun discours exprimer. Cette maniére dont
„ le Fils est Consubstanciel au Pere aiant été exa-
„ minée, on demeura d'accord qu'elle est diffé-

„ rente

„ rente de celle des corps, parceque ce n'est point L'an
„ par division de substance, ni par retranchement, de
„ ni par changement de la nature & de la vertu du N. S.
„ Pere. Que quand on dit que le Fils est Consub- 325.
„ stanciel au Pere on n'entend rien autre chose, Const.
„ sinon que le Fils de Dieu n'a aucune ressemblance avec les créatures qui ont été faites par lui,
„ mais qu'il a une parfaite ressemblance avec son
„ Pere, par qui il a été engendré, qu'il est du
„ Pere, & non d'une autre hypostase, ni d'une autre substance. Cette doctrine aiant été expliquée de la sorte, nous avons crû la devoir ap-
„ prouver par ce que nous avons trouvé que d'an-
„ ciens Evêques, & de savans Ecrivains se sont
„ servis du terme de Consubstanciel, pour expliquer la Divinité du Pere & du Fils. Voila ce
„ que j'avois à vous dire touchant la Foi qui a été
„ proposée dans le Concile de Nicée, & à laquelle
„ nous avons tous consenti, non inconsidérement & sans avoir meurement deliberé, mais aprés
„ avoir examiné en presence du tres-religieux
„ Empereur les sens que je viens de rapporter, &
„ les avoir approuvez pour les raisons que j'ai dites.
„ Nous avons aussi consenti sans peine à l'anathéme, qu'ils ont prononcé aprés la Formule de
„ foi, parcequ'il défend de se servir de termes
„ étrangers & éloignez de ceux dont l'Ecriture
„ sainte se sert; étant certain que c'est de ces termes-là que sont venus tous les différens & les
„ troubles de l'Eglise. L'Ecriture inspirée par le
„ saint Esprit ne s'étant donc jamais servie de ces
„ termes, de ce qui n'est point, & il y a eu autrefois un tems où il n'étoit point, ni d'autres sem-
„ blables qui sont rapportez dans le même endroit,
„ nous n'avons pas crû qu'il fût raisonnable de les
„ emploier, ni de les enseigner. Nous-nous sommes encore soûmis d'autant plus volontiers en ce point, au decret du Concile, que nous n'a-
„ vions

L'an de N. S. 325. Const.

„ vions point accoûtumé de nous servir de ces ter-„ mes. Nous avons crû, mes tres-chers freres, „ vous devoir representer exactement toutes ces „ choses pour vous faire voir avec combien de pru-„ dence & de maturité nous avons ou suspendu ou „ donné nôtre consentement, & pour vous faire „ connoître combien nous avons eû de raisons de „ resister presque jusques à la fin, pendant que „ nous étions choquez de certains termes, qui „ avoient été rédigez par écrit. Mais enfin nous „ avons reçu sans contestation ce qui ne nous cho-„ quoit plus, depuis que par l'examen du sens, „ nous avons trouvé qu'il étoit conforme à la foi, „ dont nous avons toûjours fait profession.

CHAPITRE XIII.

Réfutation des Ariens de ce tems, par les livres d'Eusébe Evêque de Césarée.

Eusébe déclare ouvertement que le terme de Consubstanciel n'étoit pas un terme nouveau, qui eût été inventé par les Evêques du Concile de Nicée; mais que c'étoit un terme ancien, & que les peres avoient fait passer depuis long-tems à leurs enfans. Il assure tant dans le même Ouvrage, que dans un autre, où il donne des loüanges extraordinaires à Constantin, que les Evêques de ce Concile approuvérent d'un commun consentement la doctrine de la foi, qui y avoit été „ expliquée. Voici ses paroles. Constantin aiant „ fait ce discours en latin, qui fut expliqué en „ grec par un interpréte, il permit aux princi-„ paux du Concile, de dire ce qu'il leur plairoit. „ Alors les uns commencérent à se plaindre de „ ceux qui étoient proche d'eux, & ceux-ci à se „ défendre, & à se plaindre à leur tour. L'Em-

„ pereur

„ pereur écouta patiemment tout ce qu'ils voulu- „ rent propôser de part & d'autre, répéta leurs raisons, leur donna un nouveau jour, & ap- „ paisa leurs différens. Il leur parloit à tous avec „ une grande douceur, & leur parloit en grec, „ car il n'ignoroit pas cette langue. Il se rendit agréable & charmant dans cette assemblée, en „ persuadant les uns, en fléchissant les autres, en „ loüant ceux qui avoient parlé à propos, & les „ réünit de telle sorte, qu'ils firent tous profession de la même foi, & convinrent de célébrer au „ même jour la Fête de Pâques. Ce qui avoit été „ ordonné, fut rédigé par écrit, & signé par tous „ les Evêques. Eusébe ajoûte un peu aprés. L'Em- „ pereur leur donna congé & la permission de re- tourner en leur païs. Depuis qu'ils y furent re- „ tournez avec une extréme joie, ils y demeuré- „ rent unis dans le même sentiment, & comme „ joints tous ensemble pour ne plus faire qu'un „ corps. Constantin fort content de l'heureux succez de cette grande entreprise, en fit sentir le „ fruit par ses lettres à ceux, qui en étoient le plus „ éloignez. Il fit de grandes largesses tant aux habi- „ tans des Villes qu'aux peuples de la Campagne, afin qu'ils fissent des réjoüissances publiques „ pour la vintiéme année de son régne. Bien que les Ariens aient accoûtumé de combattre l'autori- té des Peres, ils devoient déférer au témoignage de celui-ci, qu'ils admirent parmi tous les autres, & croire que la profession de foi fut signée dans le Concile d'un commun consentement. Mais s'ils méprisent si fort leurs propres Auteurs, ils de- voient au moins s'éloigner avec horreur de l'im- piété d'Arius, lorsqu'ils apprirent l'étrange genre de sa mort. Comme il est probable qu'il n'est pas connu de tout le monde, j'en ferai ici un récit tres- fidéle.

L'an de N. S. 325. Const.

CHA-

L'an de N. S. 325. Const.

CHAPITRE XIV.

Mort d'Arius.

APRE'S qu'il eut demeuré fort long-tems dans Aléxandrie, il excita de nouveaux troubles dans les assemblées des Fidéles, tantôt renonçant à son impiété, & tantôt promettant de recevoir la profession de foi qui avoit été composée par les Evêques du Concile. Mais n'aiant pû faire croire ni à Aléxandre, ni à Athanase son successeur, & l'imitatur de sa vertu, qu'il agissoit de bonne foi, il retourna à Constantinople par le moien d'Eusébe Evêque de Nicomédie. Les intrigues qu'il y trama, & la maniére dont la Justice divine le punit, sont mieux representées par Athanase dans une de ses lettres à Appion, qu'ils » n'auroient pû l'étre par aucun autre. J'en insé» rerai ici une partie. Je n'étois pas, dit-il, à » Constantinople, lorsqu'il mourut. Mais Ma» caire Prêtre y etoit, de qui j'ai appris le genre & » les circonstances de sa mort. Les Ariens avoient » fait en sorte que l'Empereur Constantin envoiât » quérir Arius. Lorsqu'il fut entré, l'Empereur » lui demanda s'il tenoit la foi de l'Eglise Ca» tholique. Il répondit avec serment que sa foi » étoit Orthodoxe, & en presenta sa profession, » où il cachoit artificieusement les erreurs, pour » lesquelles il avoit été chassé de l'Eglise par Alé» xandre, & les couvroit soûs quelques paroles de » l'Ecriture. Lors donc qu'il eut juré qu'il ne te» noit point les sentimens, pour lesquels il avoit » été chassé de l'Eglise par Aléxandre, l'Empe» reur le renvoia, en lui disant : si vôtre créance » est Orthodoxe, vôtre serment est véritable, que » si elle ne l'est pas, & que vous aïïez fait un faux

» serment

„ serment, Dieu vous jugera. Lorsqu'il fut sorti du Palais de l'Empereur, les partisans d'Eusébe „ usant de leur violence ordinaire, entreprirent de „ le rétablir dans la communion des Fidéles. Alé- „ xandre Evêque de Constantinople, d'heureuse „ mémoire, s'y opposa, en s'écriant que l'auteur d'une hérésie ne devoit point être admis à la „ communion. Alors les partisans d'Eusébe lui fi- „ rent cette ménace : Comme nous avons fait en „ sorte, malgré vous, que l'Empereur a envoié querir Arius, nous ferons en sorte, malgré vous, „ qu'il s'assemblera demain avec nous dans cette „ Eglise. Ce fut un samedi qu'ils le ménacérent de „ cette maniére. Aléxandre fort affligé de ce dis- „ cours, entra dans l'Eglise, leva les mains au ciel, gémit devant Dieu, prosterné contre terre dans „ l'enceinte de l'Autel. Macaire étoit avec lui, „ prioit avec lui, & entendoit les termes, ausquels „ sa priére étoit conçûe. Il demandoit de deux choses l'une. Si Arius, disoit-il, doit être admis „ demain à la communion, appelez-moi à vous, „ Seigneur, & ne perdez pas le pieux avec l'impie. „ Si vous pardonnez à vôtre Eglise, & je sai que „ vous lui pardonnez, aiez égard aux paroles des partisans d'Eusébe, & ne permettez pas que vô- „ tre heritage soit ruiné & deshonoré. Otez Arius „ du monde, de peur que, s'il entroit dans l'Egli- „ se, l'hérésie n'y entrât aussi avec lui, & que la piété ne se trouvât dans un même lieu avec l'im- „ piété. Aprés avoir fait cette priére, il sortit „ de l'Eglise tout rempli de crainte & d'inquié- „ tude, & à l'heure-même il arriva un miracle „ tout-à-fait étrange & étonnant. Les partisans d'Eusébe avoient fait des ménaces, l'Evêque „ avoit fait des priéres, Arius avoit confiance „ en la protection que les partisans d'Eusébe lui „ donnoient, & aprés avoir dit beaucoup de cho- „ ses avec autant d'extravagance que de va-

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const.

„ nité, il se sentit pressé d'un mal de ventre, & entra dans un lieu secret, & il créva aussi-tôt par „ le milieu, comme il est écrit, tomba à terre, & „ fut privé de la vie aussi-bien que de la commu„ nion. Les Partisans d'Eusébe chargez de honte, „ lui donnérent la sépulture, comme à un homme „ de leur créance. Le bien-heureux Aléxandre as„ sembla les Fidéles remplis de joïe, de ce qu'ils „ ne voioient plus rien dans leur assemblée, de con„ traire à la piété & à la foi. Il fit ses priéres avec tous les freres, & rendit gloire à Dieu. Ce n'est „ pas qu'il se réjoüit de la mort d'Arius, il en étoit „ fort éloigné; car il n'y a point d'homme, qui „ ne doive mourir un jour. Mais c'est qu'elle étoit „ arrivée d'une maniére qui surpassoit l'esprit & „ les jugemens des hommes. Car Dieu prononçant sur les ménaces des partisans d'Eusébe, & „ sur la priére d'Aléxandre, condamna l'hérésie „ d'Arius, la déclarant indigne de la Communion „ de l'Eglise, & faisant voir que quand elle auroit „ été soutenuë par la puissance de l'Empereur, & „ par le suffrage de tous les peuples, elle étoit ré„ jettée par la vérité. Voila les premiéres gerbes „ qu'Arius recueïllit de la pernicieuse semence „ qu'il avoit jettée dans le champ de l'Eglise, & „ les prémices des châtimens, qui lui étoient re„ servez dans le siécle avenir. Son supplice à été „ comme un aveu de son impiété.

Je parlerai maintenant de la piété de l'Empereur, & de la lettre par laquelle il exhorta ses sujets à renoncer à la superstition paienne, & à embrasser la doctrine du Sauveur. Il excitoit les Evéques à bâtir des Eglises, & leur donnoit l'argent nécessaire pour paier les Ouvriers. Mais ses paroles expliqueront ceci mieux que les miennes.

CHA-

L'an de N. S. 326.

CHAPITRE XV.

Conft.

Lettre de Constantin pour le Retablissement des Eglises.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : à Eusébe.

» Je me persuade, mon tres-cher frere, que les
» serviteurs du Sauveur, aiant été jusques à ce
jour exposez à l'injustice, & à la violence de la
» persécution, les Eglises sont tombées en ruine,
» pour avoir été négligées, ou au moins qu'elles
» n'ont point été entre-tenuës avec le soin qui étoit
nécessaire. Mais maintenant que la liberté est
» renduë à l'Eglise, & que le dragon a été privé
» de la puissance souveraine par l'ordre de la pro-
» vidence, & par la force de mes armes, je croi
» que la grandeur de Dieu est connuë de tout le
monde, & que ceux qui ont manqué autrefois
» ou par passion, ou par infidélité, embrasseront
» volontairement son culte. Travaillez donc avec
» toute l'application dont vous étes capable, au
rétablissement des Eglises soûmises à vôtre con-
» duite, & avertissez les Evêques, les Prêtres &
» les Diacres des autres lieux, de travailler avec
» la même application, pour reparer les Edifices
» qui subsistent encore, pour les accroître, ou
pour en faire de nouveaux. Demandez, vous,
» & les autres Evêques, aux Gouverneurs de Pro-
» vinces, & au Préfet du Prétoire, tout ce qui
» sera nécessaire pour cét effet. Car ils ont reçu
ordre par écrit d'obéïr à tout ce que vôtre Sain-
» teté leur commandera. Je prie Dieu, mon tres-
» cher frere, qu'il vous conserve.

Voila ce que cét Empereur écrivit aux Evêques de toutes les Provinces pour le rétablissement des

L'an de N. S. 326. Const.

Eglises. Nous allons voir par ce qu'il manda à Eusébe Evêque de Césarée, combien il prit de soin de faire écrire quantité d'exemplaires des livres de la sainte Ecriture.

CHAPITRE XVI.

Lettre de Constantin pour faire écrire les Livres de l'Ecriture sainte.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : à Eusébe Evêque de Césarée.

„ UNE tres-grande multitude de personnes ont, „ par la miséricorde du Sauveur, fait profes- „ sion de la Religion Chrétienne dans la Ville à „ laquelle nous avons donné nôtre nom. Il est „ juste que les Eglises y soient accrûes, à propor- „ tion du reste de toutes les autres choses qui y re- „ çoivent de jour en jour un nouvel accroissement, „ permettez donc que je vous déclare le dessein „ que j'ai conçu. Je suis d'avis que vous fassiez écri- „ re en beau parchemin, cinquante exemplaires „ de la sainte Ecriture, dont vous savez que l'usa- „ ge est tres-nécessaire dans l'Eglise, & que vous „ choisissiez des personnes capables ; de sorte que „ ces exemplaires-là soient aisez à lire, & qu'ils „ puissent être transportez commodément. J'ai „ mandé au Logothéte du Diocése, qu'il ait soin „ de fournir ce qui sera nécessaire pour cette dé- „ pense. Il sera de vôtre diligence de pourvoir à „ ce que ces copies soient achevées en peu de tems. „ Lorsqu'elles le seront, prenez, en vertu de cette „ lettre, deux voitures publiques, pour me les „ envoier, & choisissez pour cét effet un de vos „ Diacres, que je recevrai favorablement. Que „ Dieu vous conserve, mon tres-cher frere.

CHA-

L'an de N. S. 326. Const.

CHAPITRE XVII.

Lettre de Constantin : à Macaire Evêque de Jérusalem, pour la construction d'une Eglise.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : à Macaire Evêque de Jérusalem.

» LA grace que le Sauveur nous fait, est si extraordinaire & si admirable, qu'il n'y a point de paroles qui la puissent dignement exprimer. En effet qu'y a-t-il de si admirable que l'ordre de sa providence, par lequel il a caché soûs terre durant un si long espace de tems le monument de sa passion, jusques à ce que l'ennemi de la piété eût été vaincu, & que ses serviteurs eussent été mis en liberté ? Il me semble que quand on assembleroit tout ce qu'il y a de Savans & d'Orateurs dans le monde, ils ne pourroient jamais rien dire qui approchât de la grandeur de ce miracle, parcequ'il est autant au dessus de toute créance, que la sagesse éternelle est au dessus de la raison. C'est pourquoi je me propose d'exciter tous les peuples à embrasser la véritable Religion avec une ardeur égale à l'éclat des évenemens merveilleux par lesquels la vérité de la foi est confirmée de jour en jour. Je ne doute point que comme ce dessein-là que j'ai, est connu de tout le monde, vous ne soïiez tres-persuadé que je n'ai point de plus forte passion, que d'embellir par de magnifiques bâtimens, ce lieu qui étant déja saint, a été encore sanctifié par les marques de la passion du Sauveur, & qui a été déchargé par la volonté de Dieu & par mes soins, du poids d'une Idole dont il avoit été chargé. Je remets à vôtre prudence, de prendre les soins

L'an de N. S. 326. Const.

„ nécessaires, pour faire en sorte que les édifices „ surpassent en grandeur & en beauté tout ce qu'il „ y a de beau & de grand au reste du monde. J'ai „ donné charge à nôtre tres-cher Dracilien, Vi- „ caire des Préfets du Prétoire, & Gouverneur de „ la Province, d'emploier suivant vos ordres les „ plus excellens Ouvriers à élever les murailles. „ Mandez-moi quels marbres, & quelles colon- „ nes vous desirez, afin que je les fasse conduire. „ Je serai bien aise de savoir, si vous jugez que „ l'Eglise doive être lambrissée ou non. Car si elle „ doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or. „ Faites savoir au plûtôt aux Officiers que je vous „ ai nommez, le nombre des Ouvriers, & les „ sommes d'argent qui seront nécessaires, & les „ marbres, les colonnes & les ornemens qui se- „ ront les plus beaux & les plus riches, afin que „ j'en sois promtement informé. Je prie Dieu, „ mon tres-cher frere, qu'il vous conserve.

CHAPITRE XVIII.

Piété d'Heléne. Invention de la vraie Croix. Eglises bâties à Jérusalem.

Ces lettres furent portées par la mere de l'Empereur, par cette Princesse si heureuse en enfans, qui avoit produit cette grande lumiére, & qui l'entretenoit par l'infusion continuelle de l'esprit & des sentimens de la véritable Religion, & dont la vertu recevoit des éloges de la bouche de toutes les personnes de piété. Son extréme vieillesse ne lui fit point appréhender l'incommodité du voiage, & elle l'entreprit un peu avant sa mort, qui arriva en la quatre-vintiéme année de son âge. Lorsqu'elle fut au lieu, où le Sauveur souffrit autrefois la mort, qui a été une source de vie pour le

le monde, elle commanda qu'on démolît le Temple exécrable qu'on y avoit bâti, & qu'on en portât les démolitions autre part. Le tombeau qui étoit demeuré si long-tems caché aiant été découvert, on apperçut proche, trois Croix. On ne doutoit point qu'une des trois ne fût celle du Sauveur, & que les deux autres ne fussent celles des Larons qui avoient été crucifiez avec lui. Mais la difficulté étoit de les discerner, & de reconnoître celle où le corps du Seigneur avoit été attaché, & qui avoit été teinte de son sang. Mais Macaire, cét Evêque rempli de sagesse, trouva le moien de lever cette difficulté. Car aprés s'être mis en priére, il fit toucher les trois Croix à une Dame de qualité qui étoit malade depuis long-tems, & reconnut la puissance de celle du Sauveur. En effet cette Croix ne l'eut pas si-tôt touchée qu'elle chassa sa maladie, & lui rendit la santé. La mere de l'Empereur aiant appris de la sorte ce qu'elle avoit souhaité avec tant de passion, de savoir, elle fit mettre une partie des clous au casque de Constantin pour le garantir des traits de ses ennemis; & une autre partie au mors de son cheval tant pour le conduire, & pour le défendre, que pour accomplir cette Prophétie, qui avoit été faite long-tems auparavant par Zacarie : *Ce qui est dans le mors du cheval sera Saint au Seigneur tout-puissant.* Elle fit porter une partie de la vraie Croix au Palais, & laissa l'autre dans une chasse d'argent entre les mains de l'Evêque, qu'elle pria de la garder avec soin. Aiant ensuite fait chercher un grand nombre d'Ouvriers, & amasser quantité de matériaux, elle éleva deux Eglises, dont il est d'autant plus inutile de décrire ici la grandeur, & la beauté, que toutes les personnes de piété qui s'y rendent en foule, ne sauroient les voir sans les admirer. Je rapporterai encore une autre action fort loüable de cette incomparable Princesse. Elle assembla

L'an de N. S. 326. Const.

L'an de N. S. 326. Const. bla une troupe de filles qui avoient consacré à Dieu leur virginité, & les aiant fait asseoir, elle leur donna à laver, leur versa à boire, & les servit à table. Elle retourna ensuite vers l'Empereur son fils, & mourut bien-tôt aprés d'une mort douce & tranquille. Elle lui donna, avant que de mourir, de sages conseils, & lui souhaita toutes sortes de graces. Elle reçut aprés sa mort les honneurs qui étoient dûs à sa pieté.

CHAPITRE XIX.

Translation illégitime d'Eusébe Evêque de Nicomédie.

Les Ariens poursuivoient cependant leurs détestables desseins. Ils n'avoient signé la profession de foi du Concile de Nicée que pour pouvoir agir en loups, soûs des peaux de brebis. Aléxandre Evêque de Byzance ou de Constantinople, qui avoit fait mourir Arius par la force de sa priére, étant passé à une meilleure vie, Eusébe le protecteur de l'impiété, sans respecter les régles qu'il avoit faites un peu auparavant avec les autres Prélats, & les Canons qui défendent aux Evêques, & aux Prêtres de passer d'une Ville à l'autre, quitta l'Eglise de Nicomédie, pour s'emparer de celle de Constantinople. Mais il ne faut pas s'étonner que la discipline Ecclésiastique ait été violée par des personnes qui avoient été si extravagantes que de conspirer contre la divinité du Fils de Dieu. Ce n'étoit pas aussi la premiére fois qu'il avoit contrevenu à ce Canon. Car il avoit déja abandonné l'Eglise de Béryte pour passer à celle de Nicomédie, d'où il fut chassé incontinent aprés la célébration du Concile de Nicée, de mê-
me

me que Théognis de celle de Nicée, lorsqu'ils eurent fait profession ouvertement de l'impiété; la vérité de ce fait est justifiée par une lettre de l'Empereur Constantin aux habitans de Nicomédie, de laquelle j'insérerai ici une partie.

L'an de N. S. 326. Const.

CHAPITRE XX.

Lettre de l'Empereur Constantin, aux habitans de Nicomédie.

» QUI est-ce qui a enseigné cela au simple » peuple? ç'a été Eusébe le partisan de la » cruauté des tirans. Car il n'est que trop aisé de » faire voir qu'il a perpétuellement favorisé leurs » intérêts. Le massacre des Evêques, mais des » véritables Evêques en fait foi. La persécution » faite aux fidéles le crie hautement. Je ne parle- » rai point de mes injures particuliéres, des caba- » les faites pour émouvoir le peuple, des espions » envoiez, & peu s'en faut que je ne dise, des trou- » pes levées, parceque peu s'en est falu en effet, » qu'il n'en ait levé contre moi. Que personne ne » s'imagine que je n'ai point de preuve de ce que » j'avance. J'en ai de tres-certaines, puisque je me » suis saisi des Prêtres & des Diacres de sa suite. » Mais je passe sur toutes ces choses, que je n'ai » touchées que pour donner de la confusion à ces » personnes, plûtôt que pour témoigner mon res- » sentiment. Il n'y a qu'une chose qui me touche » qui est qu'Eusébe vous rend ses complices, & que » par sa mauvaise doctrine il vous éloigne de la vé- » rité. Mais il sera aisé de guérir vos consiences, si » aprés avoir reçu un autre Evêque qui soit d'une » doctrine orthodoxe, vous levez les yeux vers » Dieu. Cela ne dépend que de vous, & je ne doute

 » point

L'an de N. S. Const.

„ point que cela n'eût déja été exécuté, si Eusébe „ ne fût venu ici à la faveur de ses partisans, qui „ avoient alors un tres-grand pouvoir, & qu'il „ n'eut troublé tout l'ordre de la discipline. Puis„ que je suis obligé de vous parler de lui, vous-vous „ souvenez que j'assistai au Concile qui fut tenu „ dans la Ville de Nicée, comme mon devoir m'y „ obligeoit, & que je n'y assistai par aucun autre „ motif, que par celui de rétablir la paix, & la bon„ ne intelligence parmi les fidéles, & d'exterminer „ l'erreur à laquelle l'extravagance d'Arius avoit „ donné la naissance, & les brigues d'Eusébe un „ notable accroissement. Vous ne sauriez croire, „ mes tres-chers freres, avec qu'elle ardeur, ni „ avec quelle impudence ce dernier étant convain„ cu par le témoignage de sa confience, agit pour „ soûtenir le mensonge, soit en interposant diver„ ses personnes pour me parler en sa faveur, ou en „ implorant ma protection afin que j'empêchasse „ qu'il ne fût privé de sa dignité, bien que son „ crime fût manifeste. Dieu, que je prie de m'é„ tre propice, & à vous aussi, m'est témoin de ce „ que je dis. Cét Eusébe m'imposa alors, & me „ trompa honteusement, comme vous savez vous„ mêmes. Il ne se fit rien que selon que le desi„ roit cét homme, qui ne desiroit rien de bien. „ Mais pour passer ses autres crimes soûs silence, „ je vous prie que je vous raconte celui qu'il com„ mit ces jours passez avec Théognis le compa„ gnon de sa folie. J'avois commandé que l'on „ amenât ici quelques habitans d'Aléxandrie qui „ cabaloient contre mon service, & qui excitoient „ les autres à la revolte. Mais ces excellens Evé„ ques ausquels le Concile avoit fait la grace de les „ admettre à la pénitence, se rendirent non seule„ ment leurs protecteurs, mais encore leurs com„ plices en les retirant chez eux. Ce qui m'a fait „ resoudre à réléguer ces ingrats dans quelque

„ païs

» païs fort éloigné. Il ne vous reste plus que de » regarder Dieu avec les yeux de la foi que vous » avez toûjours euë, & que vous devez avoir. Ré» joüissons-nous d'avoir trouvé des Evêques saints » & orthodoxes. Que si quelqu'un parle avanta» geusement de ces pestes, ou entreprend de faire » leur éloge, qu'il sache que sa hardiesse sera ré» primée par l'autorité que Dieu m'a donnée com» me à son serviteur. Je le prie qu'il vous conser» ve, mes tres-chers freres.

L'an de N. S. Const.

» Eusébe & Théognis aiant été déposez de leurs » Siéges & chassez de leur Ville, Amphion fut » chargé du gouvernement de l'Eglise de Nico» médie, & Chreste de celle de Nicée. Mais ces » deux Evêques déposez abusérent par leurs artifi» ces ordinaires de la bonté de l'Empereur, renou» vellérent les mêmes contestations, & aquirent » le même crédit qu'ils avoient eû auparavant.

CHAPITRE XXI.

Intrigues artificieuses d'Eusébe, & de ses partisans, contre Eustate Evêque d'Antioche.

Eusébe s'empara, comme je l'ai dit, du Siége de l'Eglise de Constantinople par une violence tirannique. Aiant aquis dans cette place une grande autorité, & trouvé la commodité de visiter souvent l'Empereur, & de l'entretenir familiérement, il chercha l'occasion de dresser des piéges aux défenseurs de la vérité. Il fit accroire à Constantin qu'il souhaittoit de faire un voiage à Jérusalem, & d'en voir l'Eglise, dont la structure est si superbe. Il partit avec un train leste, sur les voitures publiques que l'Empereur lui avoit généreusement accordées. Théognis, le compagnon de ses pernicieux desseins,

L'an de N. S. Const. le fut aussi de ce voiage. Quand ils furent arrivez à Antioche ils y entrérent avec un visage d'amis, & y furent reçus avec toute sorte d'honneurs; le grand Eustate, ce généreux défenseur de la vérité leur aiant rendu tous les devoirs de la charité fraternelle. Lorsqu'ils furent arrivez aux saints lieux, & qu'ils eurent conféré avec Eusébe Evêque de Césarée, avec Patrophile Evêque de Scythopole, avec Aëce Evêque de Lydda, avec Théodote Evêque de Laodicée, & avec quelques autres infectez de l'erreur d'Arius, ils leur découvrirent leurs desseins. Aprés cela ils allérent tous ensemble à Antioche, en apparence pour rendre honneur à Eusébe, & à Théognis, mais en effet pour faire la guerre à la vérité. Ils gagnérent par argent une femme, qui faisoit profession de prostitution publique, & lui persuadérent de déclarer ce qu'ils lui diroient. S'étant ensuite assemblez ils firent entrer cette femme, qui tenant un enfant entre ses bras eut l'impudence de dire à haute voix qu'elle l'avoit eu d'Eustate. Ce saint Evêque qui étoit tres-assuré de son innocence lui demanda, si elle avoit quelque témoin de ce qu'elle avançoit si hardiment. Quand elle eut répondu qu'elle n'en avoit point, ces Juges équitables s'en rapportérent à son serment, bien que la Loi demande au moins deux témoins, & que l'Apôtre défende de recevoir une accusation contre un Prêtre, s'il n'y a deux, ou trois témoins. Ils méprisérent ainsi les loix de l'Eglise, & bien qu'ils n'eussent aucun témoin ils reçûrent une accusation si atroce contre un si grand homme. La femme aiant répété avec serment qu'Eustate étoit pere de l'enfant qu'elle tenoit entre les bras, ils le condamnérent comme un adultére. Les autres Evêques qui tenoient la doctrine des Apôtres, & qui ne savoient rien du secret de l'intrigue, desapprouvérent la sentence, & conseillérent

lérent à Eustate de n'y point acquiécer. Les auteurs de l'accusation calomnieuse prévinrent promtement l'esprit de l'Empereur, & lui aiant fait accroire que le crime étoit véritable, & la condamnation Canonique, ils obtinrent de lui, qu'un Evêque d'une pieté singuliére & d'une continence exemplaire, fût exilé comme un adultére & un tiran, & conduit à travers la Thrace à une Ville d'Illirie.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXII.

Evêques hérétiques Ordonnez à Antioche.

Ils Ordonnérent d'abord Eulale en la place d'Eustate. Mais cét Eulale n'aiant survécu que fort peu de tems, ils tâchérent de faire transférer Eusébe de Césarée. Eusébe aiant refusé d'être transféré, & l'Empereur même aiant défendu qu'il le fût, ils élûrent Euphrone, qui n'aiant survécu qu'un an & quelques mois, eut Flaccille pour successeur. Tous ces Evêques-là cachoient dans le fond de leur cœur, le poison de l'erreur d'Arius, ce qui fut cause que plusieurs tant du Clergé, que du peuple qui avoient un zele plus sincére & plus ardent que les autres, pour l'honneur de la Religion, & pour la pureté de la foi, s'assemblérent à part, & furent surnommez Eustatiens. Cette misérable femme qui avoit prêté sa langue à la calomnie, étant tombée bien-tôt aprés dans une longue & dangereuse maladie, elle découvrit à plusieurs Prêtres l'imposture, avoüa qu'elle avoit faussement accusé Eustate, & que néanmoins son serment n'étoit pas tout-à-fait faux, parce qu'en effet l'enfant étoit fils d'Eustate, Serrurier.

L'an de N. S.

Const.

CHAPITRE XXIII.

Conversion des Indiens à la foi.

La lumiére de la foi parut alors pour la premiére fois dans les Indes. Car comme la réputation de la piété, & du courage de l'Empereur s'étoit répandue par toute la terre, & que tous les étrangers avoient reconnu par expérience, qu'il leur étoit plus avantageux d'entretenir avec lui la paix, que de lui faire la guerre, ils entreprenoient de grands voiages, soit par pure curiosité, ou par le desir de trafiquer, & de s'enrichir. Un Philosophe natif de Tyr, fit le voiage des Indes avec deux de ses neveux, & aprés avoir contenté sa curiosité, il remonta sur mer, pour retourner en son païs. Le vaisseau sur lequel il étoit, aiant été obligé de prendre terre, pour faire eau; les habitans fondirent dessus, noiérent quelques-uns des voiageurs, & prirent les autres prisonniers. Le Philosophe fut tué; ses deux neveux, dont l'un se nommoit Edése, & l'autre Frumentius, furent menez au Roi, qui aiant reconnu leur esprit, & leur suffisance, leur donna l'Intendance de sa maison. Que si quelqu'un fait difficulté d'ajoûter foi à ce que j'écris, je le prie de rappeler l'Histoire de Joseph, dans sa mémoire, & de considérer la grandeur du pouvoir, qu'il exerça en Egypte, & de se souvenir pareillement de Daniel, & des trois jeunes hommes de Babylone, qui devinrent Ministres d'Etat, aprés avoir été esclaves. Le Roi étant mort, ils possédérent un pouvoir plus absolu soûs le régne de son fils, qu'ils n'avoient fait soûs le sien. Comme ils avoient été élevez dans la Religion Chrétienne, des Marchands Chrétiens qui trafiquoient dans le païs, leur

leur proposérent de s'assembler, & de célébrer ensemble les saints mystéres. Long-tems aprés, ils demandérent au Roi, pour récompense de leurs services, la permission de retourner en leurs païs. Quand ils l'eurent obtenue, Edése retourna à Tyr, mais Frumentius préférant la piété, à la tendresse naturelle qu'il avoit pour ses parens, alla à Aléxandrie, & informa Athanase Evéque de cette Ville, de l'ardeur avec laquelle les Indiens souhaitoient d'étre éclairez de la lumiére de la foi. Qui pourroit mieux que vous, lui dit ce saint Evéque, porter cette lumiére à ces peuples, & dissiper les ténébres de leur ignorance? Lui aiant conféré la grace du Sacerdoce, il l'envoia pour leur précher l'Evangile. Il partit de son païs, & passa sans crainte, cette vaste étendue de mer, qui le separe de cette nation, qui étoit encore sauvage, & il la cultiva avec tant de soin, qu'il la rendit capable de porter des fruits d'une véritable piété. Il confirma sa doctrine par des signes extraordinaires, & convainquit les esprits les plus rebeles, par des miracles semblables à ceux des Apôtres.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXIV.

Conversion des Ibéres.

UNE femme qui avoit été prise prisonniére par les Ibéres, leur découvrit au méme tems le chemin de la vérité. Elle s'adonnoit uniquement aux exercices de la piété, n'avoit point d'autre lit qu'un sac étendu sur la terre, & faisoit ses délices du jeûne. L'austérité de sa vertu fut récompensée de la grace de faire des miracles aussi surprenans que ceux qui accompagnérent autrefois la prédication des Apôtres. Ces Barbares ne sachant point

la

L'an de N. S. Const. la médecine, avoient accoûtumé de se visiter réciproquement, lorsqu'ils sentoient quelque indisposition, & de demander à ceux qui en avoient souffert de semblable, comment ils s'étoient guéris. Une femme du païs, étant allé trouver celle-ci avec un enfant malade qu'elle avoit, lui demanda si elle ne savoit point quelque moien de le guérir. La femme Chrétienne le mit sur le sac, qui lui servoit de lit, & pria Dieu qu'il lui rendît la santé. La santé aiant été rendue à l'enfant par le mérite de sa priére, la nouvelle de cette guérison se répandit par tout, & parvint jusques aux oreilles de la Reine, qui étant alors tourmentée d'une fâcheuse maladie, envoia quérir la femme Chrétienne dont je parle. Celle-ci n'aiant que de bas sentimens de soi-méme, s'excusa d'aller trouver la Reine. Mais cette Princesse se sentant fort pressée par la violence de son mal, oublia la bienséance convenable à sa dignité, & l'alla trouver elle-méme. Cette femme fit reposer la Reine sur son lit, & lui appliqua le reméde salutaire de la priére. Quand elle fut guérie, elle lui offrit de l'or, de l'argent, des étoffes, des habits & de semblables récompenses que les Grands peuvent donner. Cette sainte femme lui répondit qu'elle n'avoit pas besoin de ses richesses, & que toute la récompense qu'elle souhaittoit, étoit d'étre assez heureuse, pour lui faire connoître la vérité. Elle lui proposa ensuite le mieux qu'il lui fut possible, les maximes de nôtre Religion, & l'exhorta à faire bâtir une Eglise en l'honneur du Sauveur, qui lui avoit rendu la santé. La Reine étant retournée à son Palais, & aiant raconté au Roi, la maniére miraculeuse, dont elle avoit été délivrée de son mal, lui donna de l'étonnement, & lui fit admirer la puissance du Dieu que cette femme adoroit. Elle lui proposa même de le reconnoître, & de le faire reconnoître par ses sujets en élevant une

Eglise

Eglise en son honneur. Le Roi fut bien aise du miracle, qui avoit été fait en la personne de la Reine, mais il ne voulut point bâtir d'Eglise. Il alla quelque tems aprés à la chasse, où le Seigneur le convertit par un effet de sa grande misericorde, de la même sorte qu'il avoit autre-fois converti Paul. Car un orage s'étant élevé tout d'un coup, il fut environné de ténébres, au lieu que ceux de sa suite joüissoient de la vûe de la lumiére. Il trouva pourtant le moien de les dissiper. Car aiant condamné sa propre incrédulité, & aiant imploré le secours du Dieu de la femme Chrétienne, il vit le jour comme auparavant. Il alla incontinent trouver cette femme, & lui demanda de quelle maniére il faloit bâtir une Eglise. Celui qui avoit autrefois enseigné l'architecture à Beseleel, rendit cette femme capable de tracer le plan d'un temple. Quand elle en eut donné le dessein, les Ouvriers l'exécutérent. Elle conseilla ensuite au Roi d'envoier demander des Prêtres à l'Empereur, qui aiant reçu l'Ambassade avec joie, envoia en Ibérie un Evêque d'une vertu exemplaire. Il ne se contenta pas de pourvoir de la sorte à l'instruction, & à la conversion des Ibéres, il se porta de lui-même, à soulager les Chrétiens qui étoient en Perse, & parce qu'il avoit appris que le Roi les traitoit avec une extréme rigueur, il lui écrivit pour le supplier de les respecter, & d'embrasser lui-même leur Religion. Sa Lettre exprimera mieux ses intentions, que mes paroles.

Con de N. & Const.

CHA-

Ans de N. S.

Const.

CHAPITRE XXV.

Lettre de Constantin à Sapor.

EN gardant la foi, je suis éclairé de la lumiére de la vérité, & en suivant cette lumiére, je pénétre de plus en plus la sainte obscurité de la foi. Je fais profession de la Religion qui m'enseigne à adorer un seul Dieu, à la faveur duquel, je suis parti des bors de l'Océan, & j'ai donné espérance à l'Empire, de se voir bien-tôt délivré de ses disgraces. Les Provinces qui gémissoient soûs la domination des tirans ont trouvé un libérateur. Je publie la grandeur de ce Dieu qui les a secouruës. Je fais porter son Etendart par mes soldats qui l'adorent, & qui par son moien remportent des victoires tres-signalées. J'avouë que j'ai toûjours sa grandeur presente à l'esprit, que je le regarde dans l'élévation de sa gloire avec les yeux de l'ame, que je l'invoque à genous. Je déteste l'effusion du sang, la mauvaise odeur qui sort des entrailles des victimes, la lumiére qui est entretenuë par des matiéres tirées de la terre, & toutes les choses dont l'erreur, & la superstition se servent pour perdre les Paiens. Dieu ne sauroit souffrir que les hommes abusent des biens, qu'il leur a accordez pour leur usage. Il ne demande qu'une ame pure, & une consience irréprehensible, dont il pése les actions. Il se plaît à la modestie, & à la douceur. Il aime les personnes paisibles, au lieu qu'il déteste ceux qui excitent des troubles. Il chérit la foi, & punit l'infidélité. Il réprime l'orguëil, abbaisse ceux qui s'élévent, & éléve ceux qui s'abbaissent. Il protége les Princes qui gouvernent avec justice, affermit leur puissan-

ce,

L'an de N. S. Const.

„ce, & leur donne la paix. Je ne me trompe „point, mon frere, quand je reconnois que ce „Dieu est le Seigneur, & le Pere de tous les hom- mes. Plusieurs de ceux qui m'ont précédé, ont „été si aveugles que de le nier. Mais leur fin a été „si mal-heureuse, qu'elle a été proposée depuis „comme un exemple funeste, qui devoit détour- „ner les autres de l'impiété. Celui que la Justice Divine a poursuivi d'ici, comme un foudre jus- „ques dans vôtre païs, & qui a érigé le trophée „de son infamie, a été l'un d'eux. Le châtiment „public, que les autres ont souffert, fait une partie de la gloire de nôtre siécle. J'ai été té- „moin de la mort déplorable de ceux qui avoient „publié des loix injustes contre les peuples qui „font profession du culte de Dieu. C'est pour- „quoi je le remercie d'avoir par un ordre particu- „lier de sa Providence, rendu la paix à ceux qui „observent sa Loi. La bonté qu'il a de réünir „tous les peuples dans l'exercice de la même Re- „ligion me fait espérer que nôtre siécle sera com- blé de prospérité, & de bon-heur. Quelle joie „croiez-vous que je sente, quand j'apprens que „les plus belles Provinces de la Perse sont rem- „plies de Chrétiens? Je souhaite que leurs affai- res, & les vôtres soient dans un état florissant, „& que le Seigneur souverain de l'Univers vous „soit favorable. Je mets les Chrétiens soûs la „protection de vôtre clémence, je vous les laisse „entre les mains, & vous supplie de leur faire „sentir les effets de vôtre douceur, & de vôtre „bonté; qui ne vous seront pas moins glorieux „qu'ils nous seront utiles. L'Empereur estimoit si fort toutes les personnes qui faisoient profession de piété, qu'il étendoit ses soins jusques aux païs Etrangers, où il les alloit chercher pour les déli- vrer de l'oppression. Sa piété fut récompensée par la protection dont Dieu le favorisa en rendant ses

L'an de N. S Const. ses sujets soûmis à son obéïssance, & affectionnez à son service, bien qu'il en eût par toute l'Europe, & dans une grande partie de l'Afrique, & de l'Asie. Les Etrangers mêmes reconnoissoient sa puissance : les uns par un pur effet de leur liberté, & les autres aprés avoir été réduits par la force de ses armes. On le proclamoit en tous lieux, Vainqueur, & on lui érigeoit par tout des trophées. Ses loüanges ont été publiées plus au long par d'autres Ecrivains. Pour nous continuons nôtre sujet. Ce Prince qu'on ne sauroit jamais assez loüer, prenoit des soins dignes du zele d'un Apôtre, pendant que ceux qui avoient l'honneur d'être élevez à la dignité du Sacerdoce, bien loin de travailler à l'édification de l'Eglise, s'efforçoient d'en ébranler la fermeté. Ils déposérent sur des accusations calomnieuses, ceux qui soûtenoient avec plus de vigueur que les autres, la vérité de la doctrine que les Disciples du Sauveur nous ont laissée. Leur jalousie ne fut pas satisfaite de la fable monstrueuse qu'ils avoient inventée contre Eustate, ils remüérent toute sorte de machines pour attaquer Athanase, cét autre rempart de la piété. Je décrirai cette attaque en aussi peu de paroles que je pourrai.

CHAPITRE XXVI.

Piége dressé à S. Athanase.

ALEXANDRE cét excellent Evêque qui avoit condamné les blasphémes d'Arius, étant mort cinq mois aprés la célébration du Concile de Nicée, Athanase fut chargé de la conduite de l'Eglise d'Aléxandrie. Il avoit été élevé dés sa jeunesse dans l'étude de l'Ecriture Sainte, & s'étoit aquité avec une approbation générale des fonctions

ctions de tous les Ordres de l'Eglise. Il avoit soûtenu la doctrine des Apôtres dans le Concile de Nicée avec un courage, & une suffisance qui avoient mérité les éloges des défenseurs de la vérité, & qui avoient attiré sur lui la haine des ennemis de cette même vérité. Il avoit assisté à ce Concile, à la suite d'Aléxandre, étant encore alors fort jeune, & néanmoins le premier des Diacres. Dés que ceux qui avoient déclaré la guerre au Fils de Dieu, le virent élevé sur le Siége de cette Eglise, ils regardérent sa promotion comme la ruine de leur puissance, & inventérent cette fausse accusation contre lui. Ils gagnérent quelques-uns de la faction de Méléce, qui aprés avoir été déposé par le Concile de Nicée, ne cessoit d'exciter des troubles dans la Thébaïde, & dans l'Egypte, & leur persuadérent d'aller dire à l'Empereur qu'Athanase avoit levé une imposition sur les habitans d'Egypte; & qu'il avoit donné l'argent qui en étoit provenu, à un homme qui méditoit d'usurper l'autorité souveraine. La Religion de l'Empereur aiant été surprise par cette calomnie, Athanase fut mandé à Constantinople où il se justifia, & obtint permission de retourner à son Diocése, comme il paroît par la Lettre que l'Empereur écrivit sur ce sujet à l'Eglise d'Aléxandrie, & dont je ne rapporterai ici que la fin.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXVII.

Lettre de l'Empereur Constantin, aux habitans d'Aléxandrie.

„CROIEZ-MOI, mes freres, les méchans „n'ont pû rien faire contre vôtre Evêque. Ils „n'avoient point d'autre dessein que de nous fai- „re perdre le tems, & de ne se reserver aucun lieu

„de

L'an de N. S. Const. „ de faire pénitence. Subvenez-vous à vous-mêmes, chérissez ceux qui vous chérissent, poursuivez de toute vôtre force ceux qui tâchent de mettre la division parmi vous. Levez vers Dieu les yeux de vôtre esprit, & vous aimez vous-mêmes. J'ai reçu avec joie vôtre Evêque, & lui ai parlé comme à un homme que j'étois persuadé être homme de Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

Autre piége dressé à Saint Athanase.

335. Les ennemis d'Athanase bien loin d'avoir honte de leur calomnie, inventérent contre lui une autre fable dont les Poëtes, ni Comiques, ni Tragiques n'avoient point laissé d'exemple. Ils présentérent à l'Empereur d'autres accusateurs tirez de la même faction, & dont les principaux étoient Eusébe, Théognis, & Théodore Evêque de Périnte, qu'on appele maintenant Héraclée. Ces accusateurs s'étant écriez contre Athanase, & aiant supposé qu'il avoit commis plusieurs crimes horribles, & qu'ils n'osoient rapporter, ils persuadérent à l'Empereur de convoquer un Concile à Césarée Ville de Palestine, où ils savoient qu'Athanase avoit beaucoup d'ennemis, & d'ordonner que sa cause y fût jugée. Ce Prince qui ne savoit rien de leurs détestables desseins, & qui n'avoit garde de se défier que des Evêques fussent des calomniateurs, leur accorda ce qu'ils demandoient. Athanase connoissoit trop bien les mauvaises intentions de ses ennemis pour se soûmettre à leur jugement. Quand il eut refusé de paroître devant le Concile, ceux qui avoient déclaré la guerre à la vérité, en tirérent occasion de l'accuser de desobéïssance & d'orgueil. L'Empereur avec

avec toute sa clémence fut si fort aigri par leurs clameurs, qu'il écrivit à Athanase une Lettre toute remplie des marques de sa colére, & par laquelle il lui ordonnoit de se rendre à Tyr, où le Concile se devoit tenir, parce que la Ville de Césarée étoit suspecte à l'accusé. Il écrivit aussi aux Evêques une Lettre digne de sa piété. En voici les termes.

L'an de N. S. 335. Const.

CHAPITRE XXIX.

Lettre de l'Empereur Constantin, au Concile de Tyr.

Constantin Auguste : au Saint Concile assemblé dans la Ville de Tyr.

„ LA prospérité dont nôtre siécle joüit, sembloit desirer que l'Eglise Catholique fut exemte de troubles, & que les serviteurs de Dieu fussent au dessus des affronts & des insultes. Mais puisque quelques-uns étant agitez par un desir violent de contester, & menant une vie, s'il est permis de le dire, indigne de la sainteté de leur profession, s'efforcent de nous remplir de confusion, & de desordre, ce que je regarde comme le plus funeste mal-heur qui pût jamais arriver, je vous exhorte à vous assembler promtement comme je sai que vous le desirez, à soûtenir ceux qui ont besoin de vôtre appui, à guérir par des remédes convenables les maladies spirituelles de vos freres, à réünir les membres divisez du corps de l'Eglise, à corriger les desordres pendant que le tems vous le permet, & à rendre à tant de Provinces la paix que l'orgueil, & l'insolence d'un petit

„ nom-

L'an de N. S. 335. Const.

„ nombre de personnes leur ont ôtée. Tout le monde demeurera aisément d'accord que vous „ ne sauriez jamais rien faire qui soit si agréable „ à Dieu, si conforme à mes souhaits, & si glo„ rieux pour vous-mêmes. Ne différez point. „ Redoublez, s'il est possible, vôtre ardeur, & „ terminez vos différens avec la sincérité, & la „ bonne foi que le Sauveur nous recommande si „ fort de garder dans toutes nos actions. Je ne „ manquerai à rien de ce que je pourrai faire à „ l'avantage de nôtre Religion. J'ai déja satisfait „ à tout ce que vous avez demandé par vos Let„ tres. J'ai écrit aux Evêques que vous avez sou„ haité, pour les avertir de s'assembler, & de „ partager avec vous le soin des affaires de l'Egli„ se. J'ai aussi envoié le Comte Denys, pour „ avertir de leur devoir les Evêques qui se doivent „ trouver avec vous, pour voir ce qui se passera, „ & pour prendre garde qu'il ne se passe rien con„ tre l'ordre, ni contre la modestie. Que si quel„ qu'un est si hardi que de mépriser mes ordres, „ ce que je ne croi pas devoir arriver, & de refu„ ser d'assister au Concile, j'envoierai des Offi„ ciers qui le conduiront en exil, & lui appren„ dront à ne plus desobéir aux ordres que l'Em„ pereur donne pour l'intérêt de la vérité. Il ne „ reste plus rien à faire à vôtre Sainteté, que „ d'apporter des remédes convénables aux fautes „ qui ont été commises par ignorance, que de „ suivre les régles que les Apôtres vous ont lais„ sées, sans juger ni par haine, ni par faveur, „ afin que vous effaciez la honte de l'Eglise, que „ vous me délivriez de mes plus fâcheuses inquié„ tudes, que vous procuriez la paix aux Fidéles, „ & que vous releviez vous-mêmes vôtre propre „ réputation. Je prie Dieu qu'il vous conserve, „ mes tres-chers freres. Les Evêques s'étant assemblez à Tyr suivant cét ordre de l'Empereur,

quel-

quelques-uns qui étoient accusez d'erreurs s'y trouvérent, & entr'autres Asclépas Evêque de Gaza, & Athanase. Je rapporterai la principale accusation qui fut intentée contre ce dernier, & puis je raconterai le reste de ce qui se passa dans le Concile.

L'an de N. S. 335. Const.

CHAPITRE XXX.

Concile de Tyr.

Les Méléciens cachérent Arséne Evêque de leur faction, & le priérent de demeurer long-tems au lieu, où ils l'avoient mis. Aiant ensuite coupé une main d'un corps mort, & l'aiant embaumée, ils la portérent par les maisons, publiant que c'étoit la main d'Arséne qu'Athanase avoit fait mourir. Mais l'œil de la Providence, duquel rien ne peut échaper, ne permit pas qu'Arséne demeurât long-tems caché où l'on l'avoit mis. On apprit d'abord qu'il étoit en Egypte, puisqu'il étoit dans la Thébaïde, & qu'enfin la Providence l'avoit amené à Tyr, où cette main qui faisoit tant de bruit, étoit produite. Les amis d'Athanase aiant découvert le lieu où il étoit, le menérent à une hôtellerie, où ils le retinrent durant quelques jours. Athanase s'étant présenté un matin devant le Concile, on fit entrer une femme débauchée qui commença à crier, qu'elle avoit consacré à Dieu sa virginité, mais qu'Athanase qu'elle avoit logé chez elle, l'avoit violée. Les Juges aiant commandé à Athanase de répondre à l'accusation, il se tût; mais un Prêtre, nommé Timothée, qui étoit entré avec lui, addressant sa parole à cette femme, lui dit: Vous ai-je jamais parlé, suis-je jamais entré dans vôtre

de N. S. 335. Const.

maison? Alors cette, femme criant plus haut qu'auparavant, contestant avec la derniére impudence, & montrant Timothée au doit, lui dit ; C'est vous qui m'avez violée, c'est vous qui m'avez ôté ma virginité, & ajoûta tout ce qu'une femme qui n'a point de pudeur peut avancer en pareille occasion. Ceux qui avoient inventé cette calomnie, & les Juges qui en avoient connoissance aiant été ainsi couverts de confusion, on fit sortir cette femme; Athanase remontra qu'au lieu de la faire sortir on devoit informer contre ceux qui l'avoient subornée. Mais les accusateurs s'écriérent qu'il y avoit d'autres crimes, dont il n'étoit pas possible à Athanase de se justifier, & qu'il ne faloit qu'avoir des yeux pour l'en reconnoître coûpable. Ils produisirent à l'heure-même la boëte où étoit la main embaumée. L'assemblée fit un grand cri à la vûe de cette main. Les uns croioient que le crime étoit véritable. Les autres ne doutoient point qu'il ne fût faux, & qu'Arséne ne fût caché en quelque lieu. L'accusé aiant à peine obtenu de ses Juges qu'ils gardassent le silence durant un moment, & qu'ils lui donnassent audiance, leur demanda s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui connut Arséne. Plusieurs aiant répondu qu'ils le connoissoient fort-bien, Athanase donna ordre de le faire entrer, & quand il fut entré, il leur demanda encore si c'étoit Arséne, qu'on l'accusoit d'avoir tué, & auquel on prétendoit qu'il avoit coupé la main. Quand ils eurent reconnu que c'étoit lui-même, Athanase leva les deux côtez de son manteau, montra ses deux mains, & dit : Dieu n'en a pas donné plus de deux à chaque personne. Les accusateurs & les Juges, qui étoient complices de leur perfidie, au lieu de se cacher, & de souhaiter que la terre s'ouvrît pour les abîmer, excitérent un bruit & un tumulte extraordinaire, en criant qu'Athana-

se étoit un imposteur, qui par ses illusions avoit enchanté les yeux de l'Assemblée, & en tâchant de le mettre en piéces, & de le faire mourir, bien qu'auparavant ils l'accusassent comme d'un grand crime, d'avoir fait mourir Arséne. Mais ceux que l'Empereur avoit envoiez au Concile, pour y maintenir la discipline, les empêchérent d'exécuter leur dessein, en retirant Athanase d'entre leurs mains, & en le mettant sur un vaisseau. Quand il fut devant l'Empereur, il lui rapporta de quels artifices ses ennemis avoient usé pour le perdre. Les accusateurs choisirent Théognis Evêque de Nicée, Théodore Evêque d'Héraclée, Maris Evêque de Calcédoine, Narcisse Evêque de Cilicie, & quelques autres de la même faction, pour les envoier informer dans la Maréote, qui est une contrée voisine d'Aléxandrie, qui a été ainsi appelée du lac Marius, où ils firent de fausses informations qu'ils envoiérent à l'Empereur.

L'an de N. S. 335. Const.

CHAPITRE XXXI.

Dédicace de l'Eglise de Jérusalem. Exil de saint Athanase.

L'Empereur aiant ordonné que les Evêques se rendroient de Tyr à Jérusalem, pour dédier les Eglises qu'il y avoit fait bâtir, & y aiant mandé quantité d'autres personnes, ausquelles il fit fournir tous les vivres nécessaires, ils ne manquérent pas de s'y rendre. L'Autel étoit paré des tapisseries de l'Empereur les plus riches qu'on eût su voir. Lorsque la cérémonie fut achevée, chaque Evêque retourna à son Eglise. Constantin fut extrémement satisfait de la magnificence, avec

L'an de N.S. 336. Const. laquelle la Dédicace avoit été faite. Athanase s'étant plaind à lui, comme nous l'avons dit, de l'injustice de ses Juges, il envoia quérir ceux dont il se plaignoit. Quand ils furent arrivez à la Cour, ils ne proposérent aucune de leurs anciennes accusations, parce qu'ils savoient que la fausseté en seroit tres-clairement reconnue. Mais ils firent accroire à l'Empereur, qu'Athanase avoit ménacé d'empêcher le transport du blé hors d'Egypte. Ce Prince aiant ajoûté foi à leurs discours, le rélégua à Tréves, en la trentiéme année de son régne.

CHAPITRE XXXII.

Testament de Constantin.

ETANT un an & quelques mois depuis à Nicomédie, il y fut attaqué d'une maladie, & aiant fait réflexion sur l'incertitude de la vie, il reçut le saint Bâtême qu'il avoit différé jusques alors de recevoir, à dessein de le recevoir dans le Jourdain. Il laissa trois heritiers de l'Empire, Constantin, Constance, & Constant. Il commanda qu'Athanase retournât à Aléxandrie, & il le commanda en presence d'Eusébe, qui fit tout ce qu'il pût, pour l'en détourner.

L'an de N. S. 337. Const.

CHAPITRE XXXIII.

Défense de Constantin.

Il ne faut pas trop s'étonner qu'il ait exilé de si grands hommes, car quand il les a exilez, il a été trompé par des Evêques, qui avoient l'adresse de cacher leur malice sous d'éclatantes qualitez. Ceux qui ont lû l'Ecriture sainte, savent que, bienque David fût Prophéte, il ne laissa pas d'être trompé, non par des Prêtres, mais par Siba, qui n'étoit qu'un misérable esclave, & qui obtint par ses mensonges, le champ de Mephiboseth. Ce n'est pas pour accuser ce Prophéte, que je parle de la sorte. Ce n'est que pour excuser l'Empereur, & pour faire voir les surprises, ausquelles la foiblesse de l'homme est sujette, & le peu de créance qu'on doit ajoûter aux paroles des accusateurs, quand ils n'ont point de preuves, & la nécessité qu'il y a de reserver une oreille à l'accusé.

CHAPITRE XXXIV.

Mort de Constantin.

L'Empereur passa du Roiaume de la terre à un autre plus excellent. Son corps fut porté à Constantinople par les Gouverneurs des Provinces, par les Généraux des armées, & par les principaux Officiers de l'Empire, précédez & suivis par l'armée, qui pleuroit la mort de ce Prince, en la personne duquel elle avoit trouvé un tres-bon pere. Il n'est pas nécessaire que je parle des honneurs, qui furent rendus à son corps, pendant

L'an de N. S. 337. Const. qu'on le gardoit dans le Palais, & qu'on attendoit l'arrivée de ses trois fils, parce que d'autres, que chacun peut lire, en ont parlé assez amplement. La lecture de leurs Ouvrages fera voir tres-clairement la grandeur des récompenses, dont Dieu reconnoit la fidélité de ceux qui le servent. Que si quelqu'un fait difficulté de les croire, qu'il voie ce qui se passe proche de sa statuë & de son tombeau, & qu'il croie au moins cette parole du Seigneur : *Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, & ceux qui me méprisent, tomberont dans le mépris.*

L. 1. des Rois ch. 2.



HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Théodoret.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Retour de saint Athanase.

ATHANASE retourna à Aléxandrie, aprés avoir demeuré à Tréves deux ans & quatre mois. Constantin fils aîné de Constantin, Empereur des Gaules écrivit sur ce sujet aux habitans d'Aléxandrie, la lettre qui suit.

L'an de N. S. 337. Const. Constance & Constant.

L'an de N. S. 337.

Const. Constance & Constant.

CHAPITRE III.

Lettre de l'Empereur Constantin, aux habitans de la Ville d'Alexandrie.

Constantin César, au Peuple de l'Eglise Catholique d'Alexandrie.

„ Je croi que vous n'ignorez pas qu'Athanase, „ ce vénérable interpréte de la Loi de Dieu, a „ été envoié pour un tems dans les Gaules, de peur „ qu'il ne fût opprimé par la cruauté de ses enne- „ mis, qui conspiroient pour le perdre. Il a eû „ ordre de demeurer dans le païs de mon obéïssan- „ ce, & on a eû soin de lui fournir tout ce qui lui „ a été nécessaire, bien que la févérité de sa vertu, „ soûtenuë de la grace de Dieu, lui fasse mépriser „ les nécessitez de la vie. Constantin mon Sei- „ gneur, & mon Pere, de divine mémoire, avoit „ dessein de le rendre à vôtre piété; mais puisqu'il „ en a été empêché par la mort, j'ai crû devoir, en „ qualité de son heritier, exécuter ses volontez. „ Vous apprendrez de lui avec combien de respect „ je l'ai traité. Aussi n'y a-t-il pas sujet de s'éton- „ ner, que j'aie fait quelque chose en faveur d'un „ si grand homme. J'y ai été porté par l'estime „ que je fais de sa vertu, & par le desir que vous „ aviez de le revoir. Je prie Dieu qu'il vous con- „ serve, mes tres-chers freres.

Le grand Athanase étant retourné en faveur de cette Lettre, les grands & les petis, les habitans de la Ville & de la Campagne le reçûrent avec joie. Il n'y eut qu'Eusébe, Théognis, & les autres Ariens, qui étant fâchez de son retour, remuérent diverses machines contre lui, & le mirent mal dans l'esprit du jeune Empereur.

CHA-

CHAPITRE III.

Constance s'éloigne de la vérité de la foi.

Const. Constance & Constans.

JE dirai ici de quelle maniére ce Prince abandonna le droit chemin de la doctrine des Apôtres. Le grand Constantin avoit une sœur nommée Constancie Veuve de Licinius, de laquelle un Prêtre infecté de la doctrine d'Arius, étoit fort connu. Il n'avoit garde de lui découvrir son sentiment. Mais il ne laissoit pas de lui dire, en l'entretenant, qu'Arius avoit été condamné injustement, & accablé par les calomnies de ses ennemis. L'Empereur Constantin la chérissoit tendrement, & faisoit tout ce qui dépendoit de lui, pour la consoler dans sa viduité. Il l'assista aussi dans sa derniére maladie, & lui fit rendre tous les devoirs, dont il s'avisa, pour la soulager. Elle lui presenta alors le Prêtre, dont je parle, & le supplia d'avoir soin de lui. Constantin lui promit de le considérer, & s'aquita de sa promesse. Quelque accez qu'il eût auprés de l'Empereur, la connoissance qu'il avoit de la fermeté de la foi de ce Prince, l'empêcha de lui découvrir son erreur. Mais lorsqu'il fut attaqué de la maladie, dont j'ai parlé, & qu'il fut prêt de quitter l'Empire d'ici-bas, pour aller prendre possession d'un autre, qui est éternel, n'aiant aucun de ses fils autour de soi, il mit son testament entre les mains de ce Prêtre, pour le donner à Constance, qui étant moins éloigné que ses autres freres, devoit, selon les apparences, arriver le premier. Ce Prêtre aiant presenté à Constance le testament de l'Empereur son Pere, entra par-là dans ses bonnes graces, & reçut commandement de le visiter souvent. Aiant reconnu dans la conversation fa-

L'an de N. S. Conſt. Conſtance & Conſtant.

miliére de ce Prince qu'il avoit l'eſprit auſſi léger que les roſeaux, dont le vent ſe joue, il tira avantage de ſa foibleſſe, & aiant pris la hardiſſe de déclarer la guerre à la piété, il lui témoigna qu'il déploroit le mal-heur de l'Egliſe, & les troubles, dont elle étoit agitée, que ceux qui avoient ajoûté au Symbole de la Foi le terme de Conſubſtanciel, qui eſt un terme qui ne ſe trouve point dans l'Ecriture ſainte, en étoient l'unique cauſe, & que c'étoit d'eux que procédoit la diviſion qu'on voioit parmi le Clergé, & le Peuple. Il donna enſuite à ce Prince des impreſſions fort deſavantageuſes à la réputation d'Athanaſe, & de ceux qui ſuivoient ſes ſentimens, & commença à dreſſer des piéges pour les perdre. Euſébe, Théognis, & Théodore, que pluſieurs appeloient auſſi Heracléote, & qui étoit un homme fort recommandable par ſon érudition, & qui avoit composé une explication des Evangiles : Ces trois Evêques, dis-je, aiant ce Prêtre compagnon de leurs deſſeins, & étant allé ſouvent viſiter l'Empereur, lui firent accroire que le retour d'Athanaſe avoit produit beaucoup de maux, & troublé la tranquillité non ſeulement de l'Egypte, mais auſſi de la Paleſtine, de la Phénicie, & des Provinces circonvoiſines.

CHAPITRE IV.

Second exil de Saint Athanaſe. Ordination de Grégoire. Sa mort.

AIANT ébranlé par ces diſcours, & par d'autres ſemblables l'eſprit de l'Empereur qui étoit la foibleſſe-même, ils lui firent prendre la réſolution de chaſſer Athanaſe de ſon Egliſe. Mais

ce

ce Saint Evêque aiant découvert le piége qu'on lui dressoit se sauva en Occident. Les partisans d'Eusébe avoient écrit à Jules Evêque de Rome des calomnies contre l'honneur d'Athanase. Jules suivant la disposition des Canons avoit cité à Rome les accusateurs, & l'accusé. Celui ci partit incontinent aprés. Mais les accusateurs sachant que leurs mensonges seroient découverts, n'y voulurent point aller. Cependant comme le troupeau de l'Eglise d'Alexandrie n'avoit plus de Pasteur, ils en donnérent la conduite à Grégoire qui étoit un véritable loup. Il exerça durant six ans de plus horribles cruautez sur ce troupeau, que n'auroient fait les bêtes les plus farouches. Mais aprés cela il fut déchiré par le troupeau. Athanase étant allé trouver Constant, (car Constantin l'aîné des fils du grand Constantin étoit mort dans une guerre) se plaignit à lui des piéges que les Ariens lui avoient dressez pour le perdre, & de la guerre qui avoit été déclarée à la foi des Apôtres. Il ne manqua pas de lui rappeler dans la mémoire le zele que l'Empereur son pere avoit fait paroître pour la pureté de la foi, en assistant avec les Evêques au Concile de Nicée, & en confirmant depuis par une Loi tout ce qui y avoit été ordonné. Constant aiant été sensiblement touché par le discours d'Athanase, écrivit à Constance son frere pour l'exhorter à imiter la piété de leur pere, & à ne pas abandonner une si riche succession. Il est vrai aussi que Constantin leur pere avoit établi son autorité sur le fondement de la Religion, & avoit détruit les Tirans, & assujetti les Etrangers. Constance aiant reçu cette Lettre, ordonna que les Evêques tant d'Orient que d'Occident s'assembleroient à Sardique Ville d'Illirie & Métropole de la Dace, pour y chercher les remedes convenables aux maux dont l'Eglise étoit affligée.

L'an de N. S.

Constance & Constant.

L'an de N.S.

Constance & Constant.

CHAPITRE V.

Paul Evêque de Constantinople est rélégué, & ensuite mis à mort par les Ariens.

Les Disciples d'Arius accusérent Paul Evêque de Constantinople, qui étoit un généreux défenseur de la doctrine Orthodoxe, d'avoir excité des séditions, & commis d'autres crimes dont les hérétiques ont accoûtumé d'accuser les Prédicateurs de la pieté. Mais le peuple n'aiant pas voulu qu'on le menât à Sardique, de peur qu'il n'y fût accablé par le crédit de ses ennemis, ceux-ci abusérent de la foiblesse de l'Empereur, & obtinrent de lui que Paul fût rélégué à Cucuse, petite Ville, qui étoit autrefois de la Cappadoce; & qui est maintenant de la seconde Arménie. Les perturbateurs de la paix de l'Eglise ne se contentérent pas d'avoir tiré cét Evêque de son Siége, & de l'avoir mis dans le fond d'un affreux desert. Ils le firent mourir par les mains des ministres passionnez de leur cruauté, comme saint Athanase le témoigne dans l'Apologie qu'il a faite pour justifier sa retraite, où il en parle en ces termes. Ils „ poursuivirent Paul Evêque de Constantinople, „ & l'aiant trouvé à Cucuse Ville de Cappadoce, „ ils le firent étrangler par l'autorité de Philippe „ Préfet du Prétoire, Protecteur de leur faction, „ & exécuteur de leurs plus cruels desseins. Voila „ les meurtres que l'impiété d'Arius a causé. Elle n'avoit garde d'épargner les serviteurs de Dieu, puisqu'elle avoit déchargé sa rage sur son Fils unique.

L'an de N. S. 347.

Constance, & Constant.

CHAPITRE VI.

Heresie de Macedonius.

Les Ariens aiant ainsi fait mourir Paul ou plûtôt l'aiant fait passer au Roiaume de Dieu, ils élûrent en sa place Macédonius, qu'ils regardoient comme un homme de leur sentiment & de leur secte, parcequ'il égaloit l'impiété avec laquelle ils avançoient des blasphêmes contre le saint Esprit. Mais ils le chassérent bien-tôt aprés lorsqu'ils virent qu'il refusoit de donner le nom de Créature à celui auquel l'Ecriture sainte donne la qualité de Fils de Dieu. Aiant été retranché de la sorte de leur communion, il fit une secte à part, & enseigna que le Fils de Dieu n'est point de même Substance que son Pere, qu'il lui est seulement Semblable en toutes choses, mais que le Saint Esprit n'est qu'une Créature.

CHAPITRE VII.

Concile de Sardique.

Deux cens cinquante Evêques se rendirent à Sardique comme les actes en font foi. Le grand Athanase, Asclépas Evêque de Gaza, de qui j'ai déja parlé; Marcel Evêque d'Ancyre, Métropole de Galatie, qui étoit Evêque dés le tems du Concile de Nicée, s'y rendirent aussi. Les accusateurs, & les principaux de la faction d'Arius qui avoient été Juges dans la cause d'Athanase ne manquérent pas de s'y trouver. Mais quand ils virent que les Evêques du Concile étoient tres-at-

L'an de N. S. 347. tachez à l'ancienne doctrine de l'Eglise, ils n'osérent paroître dans l'assemblée, bien qu'ils y eussent été invitez, mais ils se retirérent honteusement. La lettre du Concile est une preuve autentique de la vérité de ce que j'avance. Je l'insérerai ici toute entiére pour la satisfaction de ceux qui prendront la peine de lire mon Ouvrage.

Constance, & Constant.

CHAPITRE VIII.

Lettre du Concile de Sardique.

„ LE saint Concile assemblé par la grace de Dieu à Sardique, de la Ville de Rome, d'Espagne, des Gaules, d'Italie, de la Campanie, de la Calabre, de l'Afrique, de l'Isle de Sardaigne, de la Pannonie, de la Mœsie, de la Dace, de la Dardanie, de la seconde Dace, de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Achaïe, & de l'une & l'autre Epire; de la Thrace, de Rodope, de l'Asie, de la Carie, de la Bithynie, de l'Hellespont, de la Phrygie, de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lydie, des Isles Cyclades, de l'Egypte, de la Thébaïde, de la Libye, de la Galatie, de la Palestine: A tous les Evêques de la terre nos Collégues dans le ministére de l'Eglise Catholique, & nos tres-chers freres, salut en nôtre Seigneur.

„ La fureur des Ariens s'est souvent portée à de grands excez contre les serviteurs de Dieu, & dés qu'ils ont introduit des nouveautez, ils ont tâché de persécuter ceux qui soûtenoient l'ancienne doctrine. La guerre qu'ils ont declarée à la foi a été si furieuse, que le bruit en est allé jusques aux oreilles des Empereurs. Ils nous ont assemblez de diverses Villes, & de diverses Provinces, & nous ont permis de tenir un Con-

„cile

„ cile dans la Ville de Sardique, pour ôter d'entre *L'An*
„ nous la division, & l'erreur, & pour garder à *de*
„ l'avenir la même foi. Des Evêques d'Orient *N. S.*
„ sont venus au Concile à la persuasion de nos tres- *347.*
„ religieux Princes, à cause principalement de ce
„ que les Etérodoxes publioient contre nos tres- *Con-*
„ chers freres, & Collégues Athanase Evêque *stan-*
„ d'Aléxandrie, Marcel Evêque d'Ancyre en Ga- *ce, &*
„ latie, & Asclépas Evêque de Gaza. Peut-être *Con-*
„ qu'ils ont porté leurs calomnies jusques à vous, *stant.*
„ & qu'ils ont tâché de vous faire recevoir les
„ mensonges dont ils tâchent de noircir l'inno-
„ cence, & d'éloigner d'eux le soupçon d'avoir
„ introduit l'erreur; mais ils n'ont pas joüi long-
„ tems de cette liberté. Le Seigneur veille à la
„ conduite, & à la défense de son Eglise. Il a
„ souffert la mort pour eux, & pour nous tous,
„ & nous a ouvert le chemin du ciel. Eusébe, Ma-
„ ris, Théodore, Théognis, Ursace, Valens,
„ Ménophante, & Etienne ont écrit il y a long-
„ tems à Jules Evêque de Rome nôtre Collégue,
„ contre Athanase, contre Marcel, & contre
„ Asclépas, qui sont aussi nos Collégues. D'au-
„ tres Evêques lui ont écrit en faveur d'Athanase,
„ & lui ont fait voir qu'il étoit tres-innocent, &
„ que tout ce qu'Eusébe avoit inventé contre lui
„ n'étoit que mensonge, & imposture. Le refus
„ que ses accusateurs ont fait d'aller à Rome, lors-
„ qu'ils y ont été citez, & la lettre de Jules nôtre
„ Collégue sont des preuves convainquantes de
„ leur calomnie; car ils eussent sans doute été à
„ Rome, s'ils eussent crû pouvoir justifier la con-
„ duite qu'ils avoient tenuë. Mais ce qu'ils ont
„ fait dans ce grand & saint Concile, découvre en-
„ core plus clairement leur mauvaise foi, & leur
„ tromperie. Car quand ils furent arrivez à Sar-
„ dique, & qu'ils y eurent vû Athanase, Marcel,
„ Asclépas, & quelques autres de nos freres, ils
n'osérent

An de N. S. 347. Constance, & Constant.

„ n'osérent paroître devant le Concile, bien qu'ils „ y eussent été citez non une, ou deux, mais plu„ sieurs fois, & bien que tous les Evêques, & „ principalement Osius, ce Prélat qui joüit d'une „ si heureuse vieillesse, & que son grand âge, sa „ générosité à soûtenir la vérité de nôtre Religion, „ & les travaux qu'il a supportez pour son service, „ & pour sa défense, rendent si recommandable, „ les attendissent. Ce refus de paroître, ce soin de „ se cacher, cette fuite, montrent mieux que „ tout ce qu'on sauroit dire, leur mensonge, leur „ imposture, & leur tromperie. Ceux qui sont „ assurez de la vérité de ce qu'ils avancent, sont „ toûjours prêts de paroître. Puisque ceux-ci ont „ refusé de le faire, de quelque artifice qu'ils s'a„ visent à l'avenir contre nos Collégues, person„ ne ne doutera qu'ils n'aient dessein de les décrier „ en leur absence, sans oser jamais soûtenir leur „ presence. Leur fuite a procédé de l'apprehen„ sion non seulement de ne pouvoir soûtenir les „ accusations qu'ils ont faites contre nos freres, „ mais encore de ne pouvoir répousser celles que „ nos freres faisoient contr'eux. On les chargeoit „ d'avoir emploïé le fer, & les chaînes. On avoit „ des personnes qu'ils avoient fait exiler; on en „ avoit d'autres qui avoient été envoiez par ceux „ qu'ils retenoient encore en exil; on avoit des „ parens, & des amis de ceux qu'ils avoient fait „ mourir. Enfin, & ceci est plus important, il „ y avoit des Evêques, & un entr'autres qui mon„ troit les fers, & les chaînes dont ils l'avoient „ chargé. Il y avoit d'autres témoins prêts de dé„ poser qu'ils avoient fait mourir des personnes „ par leur calomnie. Leur rage a monté en effet „ jusques à cét excés de tâcher de procurer la mort „ d'un Evêque, & ils l'auroient procurée, s'il ne „ s'étoit échapé d'entre leurs mains. Théodule „ nôtre Collégue, d'heureuse mémoire, mourut

„ en

„en fuiant les effets de leur calomnie, par laquel-
„le il avoit été condamné à la mort. Les uns
„montroient les marques des coups d'épée qu'ils
„avoient reçus; d'autres se plaignoient qu'ils leur
„avoient fait souffrir la faim. Ces accusations là
„étoient soûtenuës par le témoignage non d'un
„petit nombre de personnes peu considérables,
„mais des Eglises entiéres, dont les Deputez
„prouvoient par des actes en bonne forme que les
„accusez avoient suscité des gens de guerre contre
„leurs ennemis, avoient armé contr'eux le peu-
„ple, avoient abusé de l'autorité des Juges pour
„leur imprimer de la terreur par des ménaces, &
„avoient supposé de fausses piéces. On lût des
„lettres par lesquelles Théognis & ses compa-
„gnons s'efforçoient d'aigrir l'esprit de l'Empe-
„reur contre Athanase, contre Marcel, & contre
„Asclépas nos Collégues. Ceux qui avoient été
„autrefois Diacres de Théognis prouvérent invin-
„ciblement la vérité de ce fait. On ajoûta qu'ils
„avoient dépoüillé des Vierges consacrées à Dieu,
„qu'ils avoient brûlé des Eglises, qu'ils avoient
„mis des Evêques en prison, & tout cela pour
„soûtenir l'extravagance de leur erreur, & pour
„se venger de ceux qui s'éloignoient de leur com-
„munion. La connoissance qu'ils avoient de tous
„ces crimes les mit dans une étrange perpléxité.
„Ils vinrent à Sardique afin que la hardiesse qu'ils
„auroient d'y paroître, fit croire qu'ils étoient
„innocens. Mais quand ils virent que ceux qu'ils
„avoient chargez de faux crimes, & ausquels ils
„avoient suscité de cruelles persécutions, étoient
„presens, & que d'ailleurs il y avoit des person-
„nes toutes préparées à intenter contr'eux d'au-
„tres accusations, & que les preuves étoient con-
„stantes, ils ne voulurent jamais se presenter de-
„vant l'assemblée des Evêques, quoi qu'Athana-
„se, Marcel, & Asclépas pûssent faire pour les y
„attirer,

L'an de N. S. 347.

Constance, & Constant.

L'an de N. S. 347.

Constance, & Constans.

„ attirer, en promettant non seulement de refu-
„ ter leurs accusations, mais d'établir solidement
„ la vérité de celles qu'ils intenteroient contr'eux,
„ & de faire voir clairement combien ils avoient
„ fait de mal à leurs Eglises. Le témoignage de
„ leur consience leur imprima une si grande ter-
„ reur qu'ils prirent la fuite, & qu'en fuiant ils fi-
„ rent voir à tout le monde, la malignité des sup-
„ positions par lesquelles ils s'étoient efforcez de
„ noircir l'innocence, & la vertu. Mais bien que
„ leur malice, & leur médisance parussent autant
„ alors, qu'elles avoient deja paru dés-auparavant,
„ nous resolûmes pourtant d'examiner leurs en-
„ treprises selon la régle de la vérité, de peur qu'ils
„ ne trouvassent dans leur fuite-méme, l'occasion
„ d'user d'une nouvelle tromperie. Nous recon-
„ nûmes par leurs actions qu'ils étoient des ca-
„ lomniateurs, & qu'ils avoient dressé des piéges
„ à nos Collégues. Arséne, qu'ils disoient avoir
„ été tué par Athanase, est encore en vie. Cette
„ supposition suffit toute seule pour faire voir que
„ les autres faits qu'ils avancent sont de pareilles
„ suppositions. Quelque bruit qu'ils aient fait
„ touchant le Calice qu'ils prétendoient avoir été
„ rompu par Macaire Prêtre d'Athanase, & quoi
„ qu'ils en aient publié par tout, ceux qui sont
„ venus ici d'Aléxandrie, de la Maréote, & d'ail-
„ leurs ont attesté que cela n'étoit point véritable.
„ Les Evêques d'Egypte ont aussi assuré à Jules nô-
„ tre Collégue par leurs lettres, qu'il n'y avoit
„ pas seulement fondement du moindre soupçon.
„ Les preuves qu'ils prétendent avoir, sont des
„ actes qui n'ont été faits qu'en presence d'une
„ partie : ce sont des informations, & des enqué-
„ tes où des Paiens & des Catécuménes ont été
„ oüis. Un de ces Catécuménes a déposé qu'il
„ étoit dans l'Eglise lors que Macaire y arriva. Un
„ autre a déposé qu'Ischyras, dont on a fait tant

„ de

„ de bruit, étoit alors malade au lit. Il est clair L'an
„ par ces deux dépositions qu'on ne célébroit de
„ point alors les Mystéres, puisque les Catécu- N. S.
„ ménes étoient presens, & qu'Ischyras n'étoit 347.
„ point present puisqu'il étoit dans son lit. Ce Con-
„ scelérat qui avoit dit qu'Athanase avoit brûlé des stan-
„ livres sacrez, & en avoit été convaincu, a avoüé ce, &
„ qu'il étoit malade au lit, lors que Macaire arri- Con-
„ va, & ainsi il est clair que c'est un faux témoin, stant.
„ & un calomniateur. Ils l'ont cependant récom-
„ pensé de cette calomnie par le titre d'Evêque
„ qu'ils lui ont donné, bien qu'il ne fût pas seule-
„ ment Prêtre. Car deux Prêtres qui ont autrefois
„ demeuré avec Méléce, qui ont depuis été reçus
„ par Aléxandre Evêque d'Aléxandrie, & qui de-
„ meurent maintenant avec Athanase assurent,
„ qu'il n'a jamais été Ordonné Prêtre, & que Mé-
„ léce n'a jamais eu ni d'Eglise, ni de Prêtre dans
„ la Maréote, Ils l'ont pourtant fait Evêque, afin
„ que l'éclat de sa dignité éblouït les esprits, & fit
„ recevoir ses calomnies. Le livre de Marcel nôtre
„ Collégue a aussi été lû, & la tromperie des par-
„ tisans d'Eusébe découverte; car ils avoient sup-
„ posé qu'il avoit assuré positivement, ce qu'il
„ avoit simplement proposé comme une question
„ à agiter de part & d'autre. On a rapporté ce
„ qu'il avoit avancé, soit avant que de proposer
„ la question, ou depuis qu'il l'eût proposée, &
„ on a reconnu que sa doctrine étoit orthodoxe.
„ Il n'a point dit que l'enfantement de Marie étoit
„ le commencement du Verbe, ni que son régne
„ finiroit, comme ils le supposoient. Il a écrit au
„ contraire, que son régne n'avoit point eu de
„ commencement, & qu'il n'auroit point de fin.
„ Asclépas nôtre Collégue a produit les actes qui
„ ont été faits à Antioche en presence de ses accu-
„ sateurs, & d'Eusébe Evêque de Césarée, & a
„ fait voir son innocence par les avis des Evêques

„ qui

L'an de N. S. 347.
„ qui l'ont jugé. Ce n'a donc pas été sans sujet
„ mes tres-chers freres, qu'ils n'ont point voul
„ comparoître, quelque citation qu'on leur a
„ faite; ce n'est point sans sujet qu'ils ont fuï, le
„ reproches de leur consience les ont obligez
„ fuïr, & à découvrir en fuiant les faussetez d
„ leurs accusations, & confirmé la vérité de c
„ que leurs accusateurs avoient avancé & justifi
„ contr'eux. Outre tout ce que nous venons de
„ dire, ils ne se sont pas contentez d'admettre à
„ leur communion ceux qui avoient été condam-
„ nez comme disciples d'Arius, ils leur ont don-
„ né les premiéres dignitez. Ils ont élevé les Dia-
„ cres à l'honneur du Sacerdoce, & ont placé sur
„ le Siége Episcopal des Prêtres qui avoient été dé-
„ posez: & tout cela par le seul desir d'étendre
„ leur impiété, & de corrompre la foi. Ils ont
„ maintenant pour chefs aprés Eusébe, Théodore
„ Evêque d'Heraclée, Narcisse Evêque de Néro-
„ niade en Cilicie, Etienne Evêque d'Antioche,
„ George Evêque de Laodicée, Acace Evêque de Cé-
„ sarée en Palestine, Ménophante Evêque d'Ephé-
„ se en Asie, Ursace Evêque de Singidon en Mœ-
„ sie, Valens Evêque de Mursa en Pannonie; Car
„ tous ceux-ci n'ont point voulu permettre que
„ ceux qui étoient venus d'Orient avec eux assi-
„ stassent au Saint Concile, ni qu'ils entrassent
„ dans l'Eglise. Ils ont fait des assemblées durant
„ leur voiage, & se sont réciproquement promis
„ avec quelque sorte de serment de ne point assister
„ au Concile lors qu'ils seroient arrivez à Sardi-
„ que, mais de se presenter seulement, & de se
„ retirer à l'heure-même. Ce fait nous a été rap-
„ porté par Macaire Evêque de Palestine, & par
„ Astére Evêque d'Arabie, nos Collégues qui sont
„ arrivez à Sardique avec eux, mais qui ont depuis
„ renoncé à leur infidélité. En se presentant au
„ saint Concile, ils se sont plaints de la violence

Con-cile de Con-stant.

„ qu'on

„qu'on leur avoit faite, & ont déclaré, qu'il ne „se faisoit rien selon les régles de l'Eglise parmi „ceux dont nous parlons. Ils ont ajoûté qu'il y „en avoit plusieurs parmi eux qui avoient conser- „vé la pureté de la foi, mais qu'ils les avoient „empêchez de se rendre au Concile, & qu'ils „usoient envers eux tantôt de promesses, & „tantôt de menaces, pour les retenir dans leur „parti. Ils les obligérent pour cela de demeurer „tous dans la même maison, sans les laisser seuls „un moment. Comme il ne nous étoit pas per- „mis de dissimuler, ni de passer soûs silence ces „calomnies, ces fausses accusations, ces meur- „tres, ces violences, ces emprisonnemens, ces „coups, ces mauvais traitemens, ces falsifica- „tions d'écriture, & suppositions de lettres, l'in- „jure qu'on a faite à des filles consacrées à Dieu, „de les dépoüiller, & de les exposer toutes nuës, „les démolitions des Eglises, les incendies, les „translations d'un petit Evêché à un grand, & „surtout la mal-heureuse Hérésie qu'Arius a in- „ventée contre la foi, nous avons déclaré qu'A- „thanase Evêque d'Aléxandrie, Marcel Evêque „d'Ancyre, Asclépas Evêque de Gaza nos tres- „chers freres, & Collégues, & les autres mini- „stres du Seigneur, qui sont avec eux, sont in- „nocens des crimes qu'on leur imputoit. Nous „avons aussi écrit à leurs Eglises, afin que les „peuples qui sont soûmis à leur conduite recon- „noissent leur innocence, les attendent comme „leurs véritables Pasteurs, & regardent comme „des loups ceux qui se sont emparez de leur trou- „peau, tels que sont Grégoire, Basile, & Quin- „tien, & que bien loin de les tenir pour Evêques, „ils ne leur donnent pas seulement le nom de „Chrétiens, qu'ils n'entretiennent aucune corres- „pondance avec eux, qu'ils ne leur écrivent point, „& ne reçoivent point de leurs lettres. Le saint

„Con-

L'an de N. S. 347. Constance, & Constant.

L'an de N. S. 347. Constance, & Constant.

„ Concile a déposé d'un commun consentement „ Théodore Evêque d'Heraclée en Europe ; Nar- „ cisse Evêque de Néroniade en Cilicie ; Acace „ Evêque de Césarée en Palestine ; Etienne Evê- „ que d'Antioche, Ursace Evêque de Singidon en „ Mœsie ; Valens Evêque de Mursa en Pannonie ; „ Ménophante Evêque d'Ephése, & George Evê- „ que de Laodicée, parce qu'ils ont tous imité „ l'extravagance d'Arius, & ont été convaincus „ de divers crimes. Il est vrai que George Evêque „ de Laodicée aiant eu peur, n'est pas venu d'O- „ rient, mais il a autrefois été déposé par le bien- „ heureux Aléxandre Evêque d'Aléxandrie, & est „ aussi coûpable que les autres. Nous les avons „ tous jugez indignes non seulement de la quali- „ té d'Evêques, mais de la communion des fidé- „ les. Ceux qui séparent le fils de la Divinité & de „ la Substance de son Pere, doivent étre séparez „ de la sainteté de l'Eglise ; ceux qui éloignent le „ Verbe du principe d'où il procéde, doivent étre „ éloignez de la société des Chrétiens. Qu'ils „ soient donc anathéme à vous, & à tous les fidé- „ les parce qu'ils ont corrompu la parole de la „ Vérité. C'est un précepte du saint Apôtre. *Si* „ *quelqu'un vous annonce un Evangile différent de* „ *celui que vous avez reçu, qu'il soit anathéme.* „ Ordonnez que personne ne communie avec „ eux, car qu'y a-t-il de commun entre la lumié- „ re & les ténébres? Eloignez-les de vous puisque „ Jesus Christ & Belial ne se peuvent accorder. „ Gardez-vous bien, nos tres chers freres, de „ leur écrire, ni de recevoir de leurs Lettres. Fai- „ tes plûtôt en sorte nos tres chers freres & Col- „ légues, que vous soiez presens en esprit au Con- „ cile, consentez-y en le signant, afin que tous „ les Pasteurs de l'Eglise se trouvent en parfaite „ intelligence. Nous déclarons retranchez du „ corps de l'Eglise Catholique ceux qui disent que

Ep. aux Galat. ch. 1.

„ Jesus

» Jesus Christ est Dieu, mais qu'il n'est pas vrai » Dieu; qu'il est fils, mais qu'il n'est pas vrai » fils, & qu'il a été & engendré & fait tout en- » semble. C'est ainsi qu'ils ont expliqué le terme » d'engendré, en disant, ce qui a été engendré, » a aussi été fait. Au lieu que le fils de Dieu est » avant tout les siécles, ils lui attribuent un com- » mencement, & une fin, bien qu'ils disent que » ce commencement, est plus ancien que le tems. » Valens & Ursace sont sortis depuis peu d'Arius, » comme deux vipéres d'un aspic. Ils se vantent » d'être Chrétiens, bien qu'ils disent que le Verbe » & le saint Esprit ont été crucifiez, sont morts & » ressuscitez, & qu'ils asseurent comme les héré- » tiques que le Pere, le Fils, & le saint Esprit ont » des natures différentes, & séparées. Pour nous, » nous avons reçu de nos Peres cette tradition, & » cette foi Catholique & Apostolique, que le » Pere, le Fils, & le saint Esprit n'ont qu'une » Nature, que les hérétiques appelent Substance. » Que s'ils nous demandent quelle est la nature » du Fils, nous répondrons que c'est la même que » celle du Pere, que le Pere n'a jamais été, ni pû » être sans le Fils, ni le Fils sans le Pere. Le Fils a » témoigné lui même, qu'ils ne peuvent être l'un » sans l'autre, quand il a dit, je suis dans mon » Pere, & mon Pere est dans moi, & en un autre » endroit, mon Pere & moi ne sommes qu'une » même chose. Personne d'entre nous ne nie qu'il » n'ait été engendré, mais nous disons qu'il a été » engendré avant toutes les choses visibles & invi- » sibles, & qu'il est l'Auteur & le Créateur des » Anges, & des Arcanges, de l'Univers, & de » la Nature humaine. L'Ecriture Sainte dit, la » sagesse qui a fait toutes choses, m'a enseigné, » & en un autre endroit, Toutes choses ont été » faites par lui. Le Verbe étant toûjours, il n'a » point eu de commencement. Car s'il avoit eu

L'an de N. S. 347. Constance & Constant. S. Jean ch. 14. ch. 10.

» un

L'an de N. S. 547. Constance, & Constant.

„ un commencement, il n'auroit pas toûjours été, „ Dieu n'aura jamais de fin. Nous ne disons pas „ que le Pere soit le Fils, ni que le Fils soit le „ Pere. Mais le Pere est le Pere du Fils, & le Fils est „ le Fils du Pere. Nous confessons qu'il est la puis„ sance du Pere. Nous confessons qu'il est le Verbe „ de Dieu le Pere, & qu'il n'y en a point d'autre „ que lui; que le Verbe est vrai Dieu, qu'il est la „ Sagesse, & la Puissance. Nous disons qu'il est „ véritable Fils, non de la maniére que les hom„ mes sont appelez fils de Dieu, soit à raison de „ la naissance spirituelle qu'ils reçoivent au Bâtê„ me, ou à raison de leurs vertus, en récom„ pense desquelles on leur attribuë ce titre, & „ non à raison d'une même substance qui est com„ mune au Pere, & au Fils. Nous confessons „ qu'il est tout ensemble & Unique, & Premier„ Né. Il est Unique parcequ'il est, & à toûjours „ été dans le Pere. Il est Premier-Né à cause de la „ nature humaine; & il a cét avantage parmi les „ hommes ausquels la grace tient lieu comme d'u„ ne seconde création, qu'il est le Premier-Né „ d'entre les morts. Nous confessons, qu'il n'y a „ qu'un Dieu, & que la divinité du Pere & du Fils „ est la même. Personne ne nie que le Pere ne „ soit plus grand que le Fils, non que leur nature „ soit différente, mais parceque le titre de Pere „ est plus relevé que celui de Fils. L'explication „ de ceux qui prétendent que le Seigneur a dit, „ *Mon Pere & moi ne sommes qu'une même chose*, „ à cause de l'intelligence & de la correspondance „ parfaite qui est entr'eux, est une explication „ fausse, & impie. Tous tant que nous sommes „ de Catholiques, nous avons condamné cette „ opinion pleine d'extravagance & d'aveugle„ ment. Ils supposent qu'il peut y avoir des dif„ férens & des disputes entre Dieu, le Pere tout„ puissant, & son Fils, comme il y en a souvent

S. Jean ch. 10.

„ entre

„entre les hommes; qui contestent, & puis s'ac-
„cordent, ce qu'on ne sauroit seulement penser
„sans se rendre coûpable d'une impertinence tres-
„ridicule. Pour nous, nous tenons, nous croions,
„& nous assurons que ce sacré Oracle, *Mon Pere*
„*& moi ne sommes qu'une même chose* a été pro-
„noncé à cause de l'unité de la nature du Pere, &
„du Fils. Nous croions que le Fils régne toûjours
„avec son Pere, sans que son régne ait de com-
„mencement, ni de fin, ni qu'il soit sujet au tems.
„Car ce qui a toûjours été, n'a jamais commen-
„cé, & ne peut jamais finir. Nous croions, &
„nous recevons le Saint Esprit Paraclet, que le
„Seigneur a promis, & que nous ne doutons
„point qu'il n'ait envoié. Ce n'est point cét Es-
„prit qui a souffert, mais c'est l'homme que le
„Verbe a pris dans le sein de la Vierge qui a souf-
„fert, & qui pouvoit souffrir; car l'homme est
„sujet à la mort; au lieu que Dieu est immortel.
„Nous croions que le troisiéme jour l'homme
„ressuscita en Dieu, & non pas Dieu en l'hom-
„me; & que Jesus Christ offrit comme un present
„à son Pere, cette nature humaine qu'il avoit
„garantie du péché, & de la corruption. Nous
„croions qu'au tems convenable, qu'il a déter-
„miné, il jugera tous les hommes de toutes leurs
„actions. Ceux dont nous parlons sont si fort
„aveuglez, & ont l'esprit couvert de ténébres si
„épaisses, qu'ils ne sauroient voir la lumiére de
„la vérité. Ils n'entendent pas en quel sens le
„Seigneur a dit ces paroles: Afin qu'ils ne soient
„qu'un en nous. Il est clair pourquoi il a dit qu'ils
„ne soient qu'un: c'est qu'encore que les Apô-
„tres eussent reçu le Saint Esprit, ils n'étoient
„pas le Saint Esprit qu'ils avoient reçu; aucun
„d'eux n'étoit ni le Verbe, ni la Sagesse, ni la
„Puissance, ni le Fils unique. Comme vous &
„moi, dit-il, ne sommes qu'un, ainsi qu'ils ne

L'an de N. S. 347. Constant, & Constance.

L'an de N. S. 347.

Constance, & Constant.

„ soient qu'un en nous. Le Seigneur a parlé tres-„ exactement quand il a dit, qu'ils ne soient qu'un „ en nous, il n'a pas dit qu'ils ne soient qu'un en „ nature, de la même sorte que mon Pere & moi „ ne sommes qu'un ; mais il a dit qu'ils ne soient „ qu'un, étant unis ensemble par l'unité d'une „ même foi, d'une même créance, de la grace de „ Dieu le Pere, & de la charité du Sauveur.

Cette lettre est une preuve convainquante de la calomnie des accusateurs, de l'iniquité des Juges, & de la saine doctrine des Evêques qui ont assisté à ce Concile. Ces saints Evêques nous ont enseigné non seulement les véritez qui regardent la nature de Dieu, mais aussi celles qui regardent le mystére de la Rédemption de l'homme. L'Empereur Constant fut fâché de la légéreté de Constance son frere, & conçut une furieuse colére contre ceux qui en avoient abusé. Aiant donc choisi deux Evêques parmi ceux qui avoient assisté au Concile de Sardique, il les envoia à Constance avec Salien Maître de la Milice, homme d'une piété, & d'une équité singuliére. La lettre qu'il leur mit entre les mains étoit une lettre pleine de vigueur, qui contenoit non seulement une priére, & une exhortation, mais des ménaces. Le sens étoit qu'il ajoûtât pleine & entiére créance, à ce que les Evêques lui diroient, qu'il prît connoissance des crimes d'Etienne, qu'il rétablît Athanase sur son Siége, puisque la calomnie de ses accusateurs, & l'iniquité de ses Juges étoient manifestes. Il ajoûta que s'il ne vouloit déférer à sa priére, & rendre la justice qu'il lui demandoit, il iroit lui-même à Aléxandrie, qu'il y rendroit Athanase au peuple qui le souhaitoit avec passion, & qu'il chasseroit ses ennemis. Constance étoit à Antioche lorsqu'il reçut cette lettre, & promit d'exécuter fidélement ce qui y étoit contenu. Les ennemis de la vérité en aiant conçu un extréme déplaisir,

plaisir, formérent l'exécrable dessein que je vai dire.

L'an de N. S. 347. Constance, & Constant.

CHAPITRE IX.

Piége dressé aux deux Evêques envoiez par l'Empereur Constant.

Les deux Evêques que l'Empereur Constant avoit envoiez, dont l'un se nommoit Euphratas, & l'autre Vincent logeoient à Antioche proche d'une hauteur, & le Maître de la Milice logeoit dans un autre quartier. Etienne tenoit alors le gouvernail du vaisseau de l'Eglise d'Antioche, & la faisoit couler à fond. Il avoit plusieurs ministres de ses tiranniques entreprises, par le moien desquels il persécutoit les défenseurs de la bonne doctrine. Le Chef de ces ministres étoit un jeune homme hardi, entreprenant, & trés-corrompu dans ses mœurs. Il ne se contentoit pas d'attaquer les hommes au milieu des ruës, & de les traiter indignement, il entroit impudemment dans les maisons, & en tiroit des Dames de condition. Mais sans m'engager à faire une longue énumération de ses crimes, je me contenterai de rapporter ce qu'il fit contre ces deux Evêques, parce que ce fait suffit seul pour donner quelque idée des violences qu'il exerça contre les Citoiens. Il alla trouver une Courtisane, & lui dit qu'il étoit arrivé des Etrangers, qui souhaitoient de passer la nuit avec elle. Aiant ensuite posé quinze hommes de sa faction en embuscade dans une masure proche de la montagne où logeoient les deux Evêques, il marcha avec la Courtisane vers la porte, qui lui aiant été ouverte par un valet qu'il avoit gagné par argent, il entra, & aiant

 montré

L'an de N. S. 347.

Constance, & Constant.

montré à la femme, la chambre d'Euphratas le plus âgé des deux Evêques, il lui dit qu'elle entrât dedans, & pour lui il sortit pour aller quérir ses compagnons qu'il avoit posez en embuscade. Euphratas étoit couché dans la prémiére chambre, & Vincent dans la seconde. Euphratas aiant entendu du bruit demanda qui c'étoit. La femme aiant répondu, il eut peur, & croiant que c'étoit le diable qui avoit pris la figure d'une femme, il appela Jesus Christ nôtre Sauveur à son secours. Cependant le jeune homme (il s'appeloit Onager, c'est à dire, âne sauvage, & il en étoit un en effet, parce qu'il donnoit des coups de piés aux personnes de piété,) revint à la tête de sa bande en criant, & en appelant méchans, ceux qui espéroient que de méchans Juges leur seroient favorables. Vincent s'étant levé, & tous les valets qui étoient dans la maison étant accourus au bruit, ils ne pûrent prendre que sept des compagnons d'Onager, les autres s'étant échapez. La femme fut aussi arrêtée, & mise en prison. Dés la pointe du jour les deux Evêques donnérent avis au Maître de la Milice de ce qui leur étoit arrivé, & allérent tous trois ensemble au Palais de l'Empereur, pour se plaindre de la violence d'Etienne qui avoit été si publique, que pour l'en convaincre il ne faloit ni Juges, ni témoins. Le Maître de la Milice demandoit hautement que l'affaire fût jugée non par des Evêques assemblez dans un Concile, mais par les Juges ordinaires. Il offroit de livrer les Clercs des Evêques pour être mis les premiers à la question, pourvû que les Domestiques d'Etienne subissent la même loi. Comme ce dernier combattoit cette proposition, & soûtenoit que des Ecclésiastiques ne devoient point être mis à la question, l'Empereur & les principaux de sa Cour trouvérent à propos que l'affaire fût jugée dans son Palais. La femme fut la pré-

miére interrogée, & on lui demanda par qui elle avoit été menée dans l'hôtellerie où logeoient les deux Evêques. Elle répondit qu'un jeune homme l'étant venu trouver, lui avoit appris l'arrivée de deux Etrangers, & déclaré le mauvais desir qu'ils avoient pour elle; que sur le soir il étoit venu la prendre, & l'avoit menée à l'hôtellerie, qu'aiant cherché ses compagnons, & les aiant trouvez, il l'avoit fait entrer dans la maison, & lui avoit dit qu'elle montât à la premiére chambre; que quand elle y étoit entrée l'Evêque avoit demandé qui c'étoit, qu'il avoit eu peur, & avoit eu recours à la priére, & enfin que tout le monde étoit accouru en foule.

L'an de N. S. 347. Constance & Constant.

CHAPITRE X.

Déposition d'Etienne Evêque d'Antioche.

APRE'S que les Juges eurent oüi cette déposition ils ordonnérent qu'on amenât le plus jeune de ceux qui avoient été arrêtez. Avant qu'on l'eût mis à la question, il expliqua toute l'intrigue, & confessa qu'Onager en étoit auteur. Onager aiant été amené déclara, qu'il n'avoit rien fait que par le commandement d'Etienne. La malice de cét Evêque aiant été découverte de cette sorte, l'Empereur & les autres Juges dirent aux Evêques qui étoient dans la Ville, qu'ils le déposassent, & ils le chassérent à l'heure même de l'Eglise. Quand il en sortit la perfidie d'Arius n'en sortit pas avec lui, parceque Léonce lui succéda. C'étoit un Phrygien, fourbe & trompeur de son naturel, & aussi dangereux que les écueils qui sont soûs la mer. Nous parlerons de lui plus au long ci-aprés. L'Empereur Constance aiant reconnu par expérience les piéges qu'on avoit ma-

L'an de N. S. 348. licieusement dressez aux Evêques, écrivit trois fois au grand Athanase, pour l'inviter à partir d'Occident pour retourner à Aléxandrie. J'inférerai ici la seconde lettre qu'il lui écrivit, parce qu'elle est la plus courte des trois.

Constance, & Constant.

CHAPITRE XI.

Lettre de l'Empereur Constance à S. Athanase.

Constance Vainqueur, Auguste : à Athanase Evêque.

„ BIEN que je vous aie mandé par mes lettres „ précédentes de revenir à la Cour pour satis„ faire au desir que j'ai de vous renvoier à vôtre „ Siége, je vous adresse encore celle-ci, pour vous „ exhorter à prendre promtement, sans crainte, ni „ défiance, une voiture publique, afin de vous ren„ dre ici, & d'y joüir de ce que vous desirez.

CHAPITRE XII.

Retour de saint Athanase.

QUAND Athanase fut de retour l'Empereur Constance le reçut tres-civilement, & lui permit de gouverner comme auparavant son Eglise. Mais quelques-uns des plus puissans de la Cour qui étoient infectez de l'hérésie d'Arius, lui proposérent de demander à Athanase une Eglise pour ceux qui faisoient difficulté de participer à sa communion. L'Empereur aiant fait la proposition à Athanase, il lui répondit qu'elle étoit fort juste, mais qu'il avoit aussi une grace à lui deman-

der.

der. L'Empereur aiant promis de lui accorder ce qu'il demanderoit, il demanda une Eglise dans Antioche pour ceux qui faisoient difficulté de participer à la communion de ceux qui tenoient la principale Eglise. Constance témoigna que la demande lui paroissoit juste, mais les principaux de la faction des Ariens en empêchérent l'effet, en disant qu'il ne faloit donner d'Eglise ni aux uns, ni aux autres. Constance aprés avoir admiré la vertu d'Athanase l'envoia à Aléxandrie. Comme Grégoire y avoit été tüé par les habitans, il y fut reçu avec de grands témoignages de joie. Les uns en firent des festins, les autres célébrérent les vertus de leur Pasteur, & tous loüérent Dieu de le leur avoir rendu.

L'an de N. S. 348. Constance, & Constant.

CHAPITRE XIII.

Troisiéme exil de saint Athanase.

L'Empereur Constant étant mort bien-tôt aprés, ceux qui disposoient comme il leur plaisoit de l'esprit de l'Empereur Constance son frere, lui rappelérent dans la mémoire le différend qui avoit été entr'eux à l'occasion d'Athanase, & le peu qu'il s'en étoit falu qu'ils ne fussent venus à une rupture ouverte, & à une guerre civile. Constance étant trompé par ces discours commande qu'on fit mourir Athanase comme un scelérat, & envoia pour cet effet Sebastien avec des gens de guerre. Ce saint Evéque qui courut en cette occasion un grand hazard, & qui l'évita par le plus grand bonheur du monde, nous expliquera mieux que personne de quelle maniére il s'échapa d'entre les mains des soldats qui le cherchoient. Voici comme il en parle dans l'Apologie qu'il a faite pour justifier sa retraite. 350.

L'an de N. S. 350. Constance.

Qu'ils s'informent de la maniére dont je me retirai, & qu'ils l'apprennent de ceux de leur parti. Il y avoit des Ariens qui étoient entrez avec les soldats tant pour les animer contre moi, que pour „ me montrer à eux. Si le récit que je ferai de ce „ qui se passa alors ne leur donne de la compas- „ sion, il leur donnera au moins de la honte. „ La nuit étant déja commencée, & une partie du „ peuple étant demeurée dans l'Eglise pour y at- „ tendre l'heure de l'assemblée, un Comman- „ dant arriva à la téte de plus de cinq mille hom- „ mes, qui avoient l'épée à la main, des traits, des „ fléches, & des massuës. Il fit investir l'Eglise de „ peur que personne n'en sortît. Comme je ne „ croiois pas pouvoir abandonner le peuple au mi- „ lieu d'un si horrible desordre, mais plûtôt de- „ voir m'exposer au danger pour son salut, j'or- „ donnai de ma Chaire où j'étois assis que le Dia- „ cre lût un Pseaume, & que le peuple répondît, „ Sa miséricorde demeure éternellement, & qu'en- „ suite chacun retournât chez soi. Mais les gens „ de guerre étant entrez dans l'Eglise, & aiant en- „ touré l'Autel pour se saisir de moi, les Ecclésia- „ stiques, & les Laïques qui étoient demeurez „ m'exhortérent à me retirer. Je refusai de le fai- „ re, & protestai que je ne sortirois point que „ tous les autres ne fussent sortis avant moi. M'é- „ tant levé, & aiant fait dire une Oraison je priai „ le peuple de sortir, & je dis qu'il valoit mieux „ que je demeurasse dans le danger, que non pas „ qu'aucun souffrît le moindre mal. Lorsque la „ plus grande partie du peuple fut hors de l'Egli- „ se, comme le reste suivoit, les Moines & les „ Ecclésiastiques qui étoient avec moi m'emmenérent. Je prens à témoin Dieu qui me conduisit, & qui me garda, que je passai au milieu des Soldats qui entouroient l'Autel, & qui marchoient le long de l'Eglise. Nous sortîmes de la sorte,

sans

sans être aperçus, loüant Dieu & le remerciant de ce que nous n'avions point abandonné le peuple, mais de ce que l'aiant mis en sureté, nous avions ensuite évité de tomber entre les mains de ceux qui nous cherchoient.

L'an de N. S. 350. Constance.

CHAPITRE XIV.

Violences commises par George, Evêque d'Alexandrie.

ATHANASE s'étant échapé de la sorte d'entre les mains cruelles de ceux qui le cherchoient, la garde de son troupeau fut confié à George, qui étoit un véritable loup, & qui déchira les brebis avec une plus horrible cruauté que ni un loup, ni un ours, ni un léopard n'auroient pû faire. Il contraignit des filles, qui avoient consacré à Dieu leur virginité, non seulement de renoncer à la communion d'Athanase, mais encore de condamner la foi de leurs Peres. Il avoit pour compagnon, & pour ministre de sa cruauté Sebastien, Commandant des troupes, qui aiant fait allumer un grand feu au milieu de la Ville, y presentoit des filles toutes nuës, & les pressoit de renoncer à leur foi. Bien qu'elles servissent d'un spectacle fort triste, & fort déplorable aux yeux tant des fidéles, que des infidéles, elles trouvoient de l'honneur dans ces affronts, & recevoient avec joie les coups qu'on leur don- 356.
„noit en haine de leur Religion. Leur Pasteur
„racontera mieux que moi leurs tourmens, &
„leur constance, voici ses paroles. George
„étant ensuite arrivé au tems du carême, de
„Capadoce d'où ils l'avoient envoié, il enché-
„rit sur les violences qu'ils avoient commises.
„Aprés la semaine de Pâques on vit de saintes

L'an de N. S. 356. Constance.

„ Vierges mises en prison, de Vénérables Prélats „ liez, & trainez par les soldats, les maisons des „ veuves, & des orphelins pillées, & les Chré- „ tiens transportez pendant l'obscurité de la nuit, „ hors du lieu de leur demeure. On mit le séelle „ sur les portes de plusieurs maisons, & les fre- „ res des Ecclésiastiques furent inquiétez à leur „ sujet. Ces violences furent tres-fâcheuses. „ Mais celles qui furent commises depuis, le „ furent encore davantage. Le peuple aiant „ gardé le jeûne dans la semaine d'aprés la Fê- „ te de la Pentecôte, s'assembla au cimetiére „ pour y faire sa priére, à-cause qu'il évitoit la „ communion de George. Ce scelérat en aiant „ eu avis anima contre cette sainte assemblée, „ le Duc Sebastien, de la Secte des Manichéens, „ qui fondit dessus à main armée un jour de Di- „ manche. N'aiant trouvé qu'un petit nombre „ de Chrétiens qui n'avoient pas encore ache- „ vé leur priére, les autres s'étant retirez à-cause „ que la nuit approchoit, il se porta à tous les ex- „ cez que l'on pouvoit attendre du ministre de la „ fureur de ceux qui l'avoient envoié. Il com- „ manda d'allumer un grand bucher, & en aiant „ fait approcher ces saintes Vierges, dont je viens „ de parler, il voulut les contraindre à faire pro- „ fession de l'erreur d'Arius. Quand il vit que „ leur constance étoit inébranlable, il les fit dé- „ poüiller, & battre avec une si horrible violen- „ ce, qu'on ne les pouvoit plus reconnoître. Il „ se saisit aprés cela de quarante hommes, qu'il „ tourmenta d'un genre de supplice, tout extra- „ ordinaire, & tout nouveau. Il leur fit déchirer „ le dos avec des branches de Palmier dont les „ pointes entrérent si avant dans les chairs de „ quelques-uns, qu'ils demeurérent fort long- „ tems entre les mains des Chirurgiens, & que „ d'autres qui ne purent supporter l'effet des re- „ médes,

» médes, en moururent. Il transporta à Oasis
» ceux qui avoient été guéris & les saintes Vierges
» qui étoient demeurées fermes dans la foi. Ils
» refusérent d'abord aux parens de ceux qui
» étoient morts par la violence des tourmens, la
» permission de donner la sépulture à leurs corps.
» Ils les jettérent, ou les cachérent, à dessein de
» faire croire qu'ils n'avoient aucune connoissance
» de la cruauté qu'ils avoient exercée. Mais ils
» se trompérent dans cette folle espérance. Car
» les parens des morts, qui avoient d'un côté de
» la joie de la genérosité de leur confession, & de
» l'autre du dépit du refus qu'on leur avoit fait de
» leurs corps, pour leur rendre le devoir de la sé-
» pulture, ne manquérent pas de publier une
» cruauté si inoüie. Ces impies exilérent d'E-
» gypte, & des deux Libyes, Ammonius, Muïus,
» Caïus, Philon, Hermez, Pline, Psinosiris,
» Nilammon, Agapius, Anagamse, Marc, Dra-
» conce, Adelphe, un autre Ammonius, un
» autre Marc, & Athénodore Evêques, & Hié-
» rax, & Dioscore Prêtres, & les traitérent avec
» une si étrange inhumanité, que quelques uns
» moururent en chemin, & quelques autres au
» lieu de leur exil. Enfin il y eut plus de trente
» Evêques ausquels ils procurérent une mort vio-
» lente. Car ils n'avoient point d'autre dessein
» non plus qu'Acab, que d'ôter la vérité du mon-
» de, s'il leur eût été possible.

L'an de N. S. 356. Constance.

Le même Athanase a encore écrit, ce qui suit dans une Epître qu'il adressa à ces saintes filles, qui avoient souffert un si cruel traitement. » Qu'aucune de vous ne s'afflige de ce que les » impies vous privent de l'honneur de la sépul- » ture. L'impiété des Ariens s'est portée jus- » ques à ces excez, que d'assiéger les portes, & » s'asseoir comme des Démons sur les tombeaux, » pour empêcher que l'on n'y mette des corps.

L'an de N. S. 356. Constance.

George commit alors ces violences dans Aléxandrie, & d'autres semblables.

Le grand Athanase ne voioit point de lieu où il pût trouver aucune sureté pour lui, parce que l'Empereur avoit promis une fort grande récompense à celui qui le lui ameneroit vif, ou qui lui apporteroit sa tête.

CHAPITRE XV.

Concile de Milan.

MAGNENCE s'étant emparé, depuis la mort de Constant, de l'Empire d'Occident, Constance partit pour aller en Europe, & pour s'opposer à l'établissement de sa tirannie. Mais cette guerre-là n'assoupit pas l'autre guerre qu'il avoit déclarée aux Catholiques. Car les Ariens qui le tenoient engagé dans leur erreur, & qui lui persuadoient tout ce qu'ils vouloient, lui persuadérent de convoquer un Concile à Milan Ville d'Italie, & de contraindre les Evêques qui y seroient assemblez, d'approuver la déposition qui avoit été ordonnée à Tyr par de méchans Juges, & de les obliger ensuite à faire un nouveau formulaire de foi, depuis qu'Athanase avoit été chassé de l'Eglise d'Aléxandrie. Les Evêques se rendirent à cette Ville-là selon l'ordre de l'Empereur. Mais ils n'y firent rien de ce qu'il desiroit. Au contraire ils eurent le courage de lui reprocher que ce qu'il ordonnoit étoit injuste & impie, en haine de quoi ils furent exilez aux extrémitez de l'Empire. Le grand Athanase parle de ceci dans son Apologie en ,, ces termes. Qui pourroit jamais raconter tous ,, les maux qu'ils ont faits? Comme les Eglises ,, joüissoient, il n'y a pas long-tems d'une paix ,, assez profonde, & que les peuples étoient as-

„ semblez pour faire la priére en commun, Libére Evêque de Rome, Paulin Evêque de la Métropole des Gaules, Denys Evêque de la Métropole d'Italie, Lucifer Evêque de la Métropole de l'Isle de Sardaigne, & Eusébe Evêque d'une Ville d'Italie, tous ces Prélats dis-je recommandables par la pureté de leur vertu, & par le zele avec lequel ils prêchoient la vérité, furent enlevez, & emmenez en exil; à-cause seulement du refus qu'ils faisoient de consentir à l'hérésie Arienne, & de signer nôtre condamnation. Est-il nécessaire que je parle du grand Osius, de cé célébre Prélat qui joüit d'une si heureuse vieillesse, & qui a confessé si généreusement la foi? Il n'y a personne qui ne sache qu'il est du nombre des exilez. C'est sans doute le plus illustre Ecclésiastique du siécle. Y a-t-il eu quelque Concile, où il n'ait pas présidé, & où il n'ait pas persuadé tous les esprits par la force de ses discours? Y a-t-il quelque Eglise qui ne conserve pas de glorieuses marques de ses soins? Y a-t-il quelqu'un qui dans son affliction ait eu recours à lui, & qui n'en ait pas reçu de la consolation? Y a-t-il quelqu'un qui ait imploré son secours, & qui n'ait pas senti les effets de sa charité? Cependant leur cruauté n'a pas épargné ce grand homme, parce que la connoissance qu'il avoit de la fausseté de leurs accusations, l'avoit empêché de consentir par écrit à la trame qu'ils brassoient pour nous perdre.

L'an de N. S. 356.

Constance.

On peut connoître par ce que je viens de transcrire, les violences que les Ariens exercérent contre ces saints hommes. Ce que le même Evêque raconte dans le même Ouvrage fait voir l'adresse, & la malice des intrigues que les principaux de cette dangereuse faction, formérent contre plusieurs autres personnes. Voici ses paroles. Quel-

L'an de N. S. 356.

Constance.

„ qu'un de ceux qu'ils ont une fois entrepris de „ persécuter, est-il jamais tombé entre leurs „ mains, sans qu'il ait souffert toute sorte d'ou- „ trages? Ont-ils jamais trouvé aucun de ceux „ qu'ils cherchoient, sans qu'ils l'aient fait mou- „ rir misérablement, ou sans qu'ils l'aient au „ moins estropié de tous ses membres? Les exé- „ cutions que les Juges ordonnent, doivent être „ imputées à ces hérétiques, puisque les Juges ne „ sont que les ministres de leur rage, & de leur „ vengeance. Y a-t-il quelque lieu qui n'ait point „ de vestiges de leur cruauté? Quelqu'un a-t-il „ eu le courage de se déclarer contre leurs senti- „ mens, sans qu'ils l'aient opprimé de la même „ sorte que Jésabel opprima autre-fois Naboth? „ Y a-t-il quelque Eglise que leur injustice n'ait „ pas jettée dans la douleur, & dans la tristesse? „ Antioche regréte la perte d'Eustate ce Prélat „ Orthodoxe, & ce Confesseur intrépide. Bala- „ née, pleure l'absence d'Euphration. Palte, & „ Atarade celle de Cymatius, & de Cartére. An- „ drinople gémit pour les rigueurs exercées con- „ tre Eutrope tres-chéri de Dieu, & contre Lu- „ cius son successeur, que ces hérétiques ont plu- „ sieurs fois chargé de chaines, sous la pesanteur „ desquelles il a enfin rendu le dernier soupir. An- „ cyre, Bérée, & Gaza, sont dans l'affliction „ à-cause de Marcel, de Cyrus, & d'Asclépas „ qui ont été chargez d'outrages, & envoiez en „ exil par les violences de cette artificieuse secte. „ Ils ont fait chercher Théodule, & Olympius „ Evêques de Thrace. Ils nous ont aussi fait cher- „ cher, & les Prêtres de nôtre Diocése, & il n'y „ a pas lieu de douter qu'ils ne nous eussent fait „ mourir, s'ils eussent pû nous trouver. Mais „ nous-nous échapâmes contre leur attente, dans „ le tems même qu'ils avoient envoié les ordres „ à Donat Proconsul, contre Olympius, & qu'ils

„ en

„ en avoient envoié d'autres à Philagre contre L'an
„ nous. de

Voila l'excez de l'insolence où cette faction im- N. S.
pie se porta contre les personnes les plus recom- 356.
mandables par la pureté de leur vertu. Au reste
Osius, dont parle Athanase, étoit Evêque de Constance.
Corduë, avoit fort paru dans le Concile de Ni-
cée, & avoit depuis tenu le premier lieu dans ce-
lui de Sardique. J'ai dessein d'insérer dans cét Ouvrage, la conférence que Libére Evêque de Rome eut avec l'Empereur Constance, pour faire voir la générosité avec laquelle il défendit la foi. Des personnes de piété qui vivoient en ce tems-là, recueillirent cette conférence à dessein d'exciter le zele des autres par l'exemple de cét Evêque de Rome, qui avoit succédé à Jules successeur de Silvestre.

CHAPITRE XVI.

Conférence entre Libére Evêque de Rome, & l'Empereur Constance.

„ L'EMPEREUR Constance dit. Comme
„ vous étes Chrétien, & Evêque de nôtre
„ Ville, nous avons jugé à propos de vous man-
„ der & de vous exhorter de ne prendre aucune
„ part à l'extravagance, & à l'impiété d'Athana-
„ se. C'est le jugement que l'Univers a rendu con-
„ tre lui, quand il l'a retranché dans un Concile
„ de la Communion de l'Eglise. Libére Evêque a
„ répondu : Empereur, les jugemens Ecclésia-
„ stiques doivent être rendus avec beaucoup de
„ justice ; c'est pourquoi vôtre piété commande-
„ ra, si elle l'a agréable, que les Juges s'assemblent,
„ & si Athanase mérite d'être condamné, il le sera
„ selon les régles de l'Eglise ; car il ne m'est pas
„ per-

L'an de N. S. 356. Constance.

„ permis de le condamner sans l'avoir jugé. L'Empereur Constance dit : L'Univers a condamné „ son impiété, parce que dés le commencement „ il a abusé du tems. Libére Evêque dit : Ceux „ qui ont signé la condamnation n'ont point vû „ eux-mêmes comme les choses se sont passées, & „ ne l'ont signée que par l'amour de la gloire du „ siécle, & par l'apprehension d'être deshonorez. „ L'Empereur a dit : Par le desir de quelle gloire, „ & par l'apprehension de quel deshonneur ? Libére a dit : Ceux qui n'aiment point la gloire „ de Dieu, & qui ont préféré vos presens à cette „ gloire, ont condamné un homme qu'ils n'avoient point vû, ce qui est tres-contraire aux „ principes de la justice Chrétienne. L'Empereur „ dit : Athanase étoit présent quand il fut jugé „ dans le Concile de Tyr, & condamné par le „ suffrage des Evêques de toute la terre. Libére „ dit : Jamais il n'a été jugé en sa presence, & „ ceux qui l'ont condamné en ce tems-là, l'ont „ condamné sans raison, & aprés qu'il s'étoit retiré. Eusébe Eunuque dit : Il a été prouvé dans „ le Concile de Nicée, qu'il étoit fort éloigné de „ la vérité de la foi. Libére dit : De tous ceux „ qui firent voile vers la Maréote avec Ischyras, il „ n'y en eut que cinq qui dirent leurs avis, & qui „ avoient été envoiez pour informer contre l'accusé : De ces cinq il y en a deux qui sont morts, „ savoir Théognis & Théodore : Les trois autres, „ Maris, Valens, & Ursace vivent encore. Il y „ a eu sentence rendue dans le Concile de Sardique, contre ceux qui avoient été envoiez à la „ Maréote pour y informer. Ils ont depuis presenté leur requête, & ont demandé pardon des „ actes calomnieux, qu'ils avoient faits, aprés „ n'avoir entendu qu'une partie : Nous avons „ leur requête entre les mains. Du côté desquels „ devons-nous nous ranger, & avec lesquels de-

„ vous-

„ vons-nous communiquer, Empereur, ou avec „ ceux qui ont condamné Athanase; & qui ont „ depuis demandé pardon de l'avoir condamné, ou „ avec ceux qui ont condamné ces derniers? Epi- „ tecte Evêque dit: Libére ne parle pas pour l'in- „ térêt de la foi, ni pour la défense des jugemens „ de l'Eglise; il ne parle que pour avoir occasion „ de se vanter devant les Sénateurs de Rome d'a- „ voir vaincu l'Empereur par ses raisons. L'Em- „ pereur dit à Libére: La quantiéme partie êtes- „ vous du monde Chrétien, pour vouloir proté- „ ger seul un impie, & pour vouloir troubler la „ paix de l'Univers? Libére dit: Quand je serois „ seul, la cause de la foi n'en seroit pas moins bon- „ ne: Il ne se trouva autre-fois que trois person- „ nes assez généreuses pour resister au comman- „ dement injuste d'un Prince. Eusébe Eunuque „ dit. Voûs comparez l'Empereur à Nabucodo- „ nosor. Libére dit: Pardonnez-moi, je n'ai „ garde de l'y comparer; mais vous condamnez „ témérairement un accusé sans avoir examiné „ son affaire. Pour moi je demande que d'abord „ on signe un formulaire conforme à la foi du „ Concile de Nicée, & qu'ensuite on rappele tous „ nos freres des lieux où ils ont été exilez, & qu'on „ les rétablisse sur leurs Siéges. Quand cela aura „ été fait, si l'on trouve que la doctrine de ceux „ qui remplissent maintenant l'Eglise de desordre, „ & de tumulte, soit conforme à la foi des Apô- „ tres, nous-nous rendrons à Aléxandrie où sont „ les accusateurs & l'accusé, & aprés avoir pris „ connoissance de l'affaire, nous la jugerons. Epi- „ tecte Evêque dit: Il n'y a pas assez de voitures „ publiques pour tant d'Evêques. Libére répon- „ dit: Les affaires de l'Eglise se peuvent faire sans „ les voitures publiques: il n'y a point d'Eglise „ qui ne puisse fournir aux frais qui sont nécessai- „ res pour conduire son Evêque jusques à la mer.

L'an de N. S. 356. Constance.

„ L'Em-

L'an de N. S. 356. Constance.

„ L'Empereur dit : Ce qui a été une fois jugé ne „ peut être revoqué, & l'avis du plus grand nom- „ bre d'Evêques doit prévaloir : Vous êtes seul „ qui demeurez dans l'amitié de cét impie. Libé- „ re dit : Empereur, c'est une chose inoüie qu'un „ juge accuse un absent d'impiété, comme s'il „ étoit son ennemi. L'Empereur dit : Il a offen- „ sé tout le monde en général, mais il m'a offen- „ sé plus sensiblement que personne. Il ne s'est „ pas contenté d'avoir contribué à la mort de „ Constantin mon frere-aîné, il a continuelle- „ ment aigri Constant, d'heureuse mémoire, con- „ tre moi, & il nous auroit mis mal ensemble, si „ ma modération & ma douceur n'avoient été au „ dessus de sa malice, & des dangereuses impres- „ sions qu'il avoit données à mon frere; c'est „ pourquoi j'aurai une plus grande joie d'avoir „ éloigné ce scelérat du gouvernement de l'Egli- „ se, que je n'en ai des victoires les plus impor- „ tantes, & même de celles que j'ai remportées „ sur Magnence, & sur Silvain. Libére dit : Ne „ prétendez pas, Empereur, venger vos injures „ par le ministére des Evêques, dont les mains „ ne doivent être emploiées qu'à la sanctification „ des Fidéles. Ordonnez, s'il vous plaît, qu'ils „ retournent à leurs Eglises, & s'ils s'accordent „ avec celui qui défend maintenant la doctrine, „ qui a été définie dans le Concile de Nicée, qu'ils „ rendent la paix au monde Chrétien, & qu'un „ innocent ne soit point noté. L'Empereur dit : Il „ n'y a qu'une question : Je souhaite de vous ren- „ voier à Rome, quand vous serez rentré dans la „ communion des autres Eglises; consentez à la „ paix, signez-là, & vous retournerez à Rome. „ Libére dit : J'ai déja dit adieu à tous nos freres „ qui sont à Rome, & les Loix de l'Eglise doivent „ être préférées à la demeure de cette Ville. L'Em- „ pereur dit : Je vous donne trois jours pour dé-

„ libérer

„ libérer si vous voulez signer, & retourner à Ro- *L'an de N. S. 356.*
„ me, ou pour choisir un lieu où vous serez exi-
„ lé. Libére dit : Ni trois jours, ni trois mois
„ ne me feront pas changer de sentiment : en-
„ voiez-moi où il vous plaira. L'Empereur l'aiant *Constance.*
envoié quérir deux jours aprés, & l'aiant trouvé dans la même disposition, le rélégua à Bérée, Ville de Thrace. Quand il fut parti, l'Empereur lui envoia cinq cens piéces d'or pour sa depense. Mais au lieu de les recevoir, il dit à celui qui les avoit apportées : Rendez-les à l'Empereur, il en a besoin pour paier ses troupes. L'Impératrice lui aiant envoié une pareille somme, il dit : Donnez cét argent à l'Empereur, il en a besoin pour paier ses troupes : que s'il n'en a pas besoin, qu'il le donne à Auxence & à Epitecte, qui en ont besoin. Eusébe Eunuque apporta encore à Libére d'autres sommes d'argent ; mais il lui dit : Vous avez rendu desertes toutes les Eglises du monde, & vous m'apportez l'aumône comme à un criminel; retirez-vous, & faites-vous Chrétien. Il fut rélégué trois jours aprés, sans avoir rien reçu de ce qu'on lui avoit offert.

CHAPITRE XVII.

Exil de Libére. Son retour.

Ce généreux défenseur de la vérité alla en Thrace, comme il lui avoit été ordonné. 357.
L'Empereur étant allé à Rome deux ans aprés, les Dames de qualité proposérent à leurs maris de supplier l'Empereur de rendre le Pasteur à son troupeau, & que s'ils n'en vouloient rien faire, elles les quitteroient pour aller chercher leur Evêque. Les Sénateurs répondirent à leurs femmes qu'ils apprehendoient d'exciter la colére du Prin-

ce.

L'an de N. S. 357. ce. Si nous le fâchons, leur dirent-ils, il ne nous pardonnera pas; au lieu que si vous lui demandez vous-mêmes cette grace, ou il vous l'accordera, ou il vous la refusera sans vous faire aucun autre mal. Ces Dames se resolurent donc d'aller trouver l'Empereur, & se parérent pour cét effet de leurs plus riches habits, afin que jugeant de leur qualité par leur équipage, il leur rendît de plus grands honneurs. S'étant donc presentées devant ce Prince, elles le suppliérent d'avoir pitié d'une si grande Ville, qui étoit dépourvûe de Pasteur, & exposée à la rage des loups. L'Empereur leur répondit, qu'il y avoit à Rome un Pasteur capable de la conduire, & qu'elle n'avoit pas besoin d'un autre. Felix Diacre de Libére avoit été Ordonné Evêque de Rome depuis son départ. Il tenoit la foi du Concile de Nicée, mais il ne laissoit pas de communiquer indifféremment avec ceux qui l'avoient altérée par leurs erreurs. C'est pourquoi aucun des habitans de Rome n'entra jamais à l'Eglise tant qu'il fut dedans. Ces Dames n'aiant pas manqué de remontrer ce que je dis à l'Empereur, il en fut touché, & ordonna que le célébre Libére retourneroit du lieu où il avoit été exilé, & que les deux Evêques gouverneroient l'Eglise en commun. La Lettre de l'Empereur aiant été luë dans l'Hippodrome, le peuple s'écria qu'elle étoit juste, que les Spectateurs étoient divisez en deux factions de deux couleurs, & que chacune auroit son Evêque. Aprés s'être moqué de la forçe de la Lettre de Constance, ils dirent tout d'une voix : Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Jesus-Christ, il n'y a qu'un Evêque : Ce sont leurs propres paroles. Quelque tems aprés ces acclamations du peuple fidéle, Libére retourna à Rome, & Felix se retira à une autre Ville. J'ai ajoûté ce récit à l'Histoire du Concile de Milan pour garder un meilleur ordre. Je reprendrai maintenant la suite de mon Ouvrage.

Constance.

CHA-

L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XVIII.

Concile de Rimini.

LORSQUE les défenseurs de la foi eurent été chassez, ceux qui tournoient l'esprit de l'Empereur comme il leur plaisoit, se promirent de renverser aisément la saine doctrine, & d'établir celle d'Arius, & persuadérent pour cét effet à ce Prince, de convoquer à Rimini les Evêques d'Orient, & d'Occident, & de leur ordonner d'abolir les termes de Substance, & de Consubstanciel, qui étoient comme deux machines inventées pour détruire l'erreur d'Arius, parce que ces deux termes n'avóient produit que des différens & des troubles. Lorsque les Evêques furent assemblez, ceux qui tenoient la doctrine d'Arius tâchérent de tromper les autres, & principalement ceux d'Occident qui étoient les plus simples, en leur disant qu'il ne faloit pas diviser le corps de l'Eglise pour deux termes, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture sainte; qu'il faloit dire que le Fils est semblable au Pere en toutes choses, & ne rien dire du terme de Substance. Les Evêques aiant reconnu leur tromperie, les séparérent de leur communion, & écrivirent à Constance qu'ils étoient les successeurs des Peres, qui s'étoient autrefois assemblez à Nicée, que s'ils entreprenoient d'ajoûter à leur profession de foi, ou d'en retrancher, ils feroient voir qu'ils ne seroient pas légitimes, & qu'ils condamneroient leurs peres. Leur Lettre est le plus clair témoignage de leur foi qu'on puisse produire. Voici comme elle étoit conçuë.

CHA-

L'an de N. S. 359.

Constance.

CHAPITRE XIX.

Lettre du Concile de Rimini à l'Empereur Constance.

„ Nous croions que c'est par la volonté de
„ Dieu, & par l'ordre de vôtre piété, qu'un
„ aussi grand nombre d'Evêques que nous trou-
„ vons ici se sont assemblez de diverses parties de
„ l'Occident, afin que la foi de l'Eglise Catholi-
„ que éclate, & que les hérétiques soient décou-
„ verts. Car aiant examiné entre nous les matié-
„ res, nous avons trouvé à propos de tenir toû-
„ jours la foi ancienne, que nous avons reçûe des
„ Prophétes, des Evangélistes, des Apôtres par
„ Jesus Christ nôtre Seigneur, nôtre Dieu, le
„ Gardien de vôtre Empire, & le Protecteur de
„ vôtre personne, & que nous avons toûjours te-
„ nûe. Nous avons crû qu'il y auroit eû de l'extra-
„ vagance, & de l'impiété à changer quelque cho-
„ se de ce qui a été si justement, & si saintement
„ établi par les Evêques, qui ont tenu le Concile
„ de Nicée avec l'Empereur Constantin, de glo-
„ rieuse mémoire, pere de vôtre piété. Ce Con-
„ cile a été publié aux peuples, & opposé si heu-
„ reusement à l'hérésie Arienne, qu'il l'a détruite,
„ & avec elle toutes les autres. On n'en sauroit
„ rien ôter, sans donner entrée au poison perni-
„ cieux de la doctrine des hérétiques. Ursace &
„ Valens ont été autrefois soupçonnez de tenir
„ l'hérésie d'Arius, & privez pour un tems de la
„ communion. Ils ont demandé pardon, com-
„ me il paroît par leurs écrits, & l'ont obtenu au
„ Concile de Milan, en presence des Légats de
„ l'Eglise Romaine. Nous ne croions pas qu'il
„ soit permis de rien retrancher de ce Concile, où

„ les

„ les matiéres ont été examinées avec soin en presence de Constantin, qui a passé au repos de l'autre vie dans la créance de ce qui avoit été décidé, & de nous éloiguer du sentiment d'un si grand nombre de saints Confesseurs, & de successeurs des Martyrs, qui ont célébré ce Concile, & qui ont conservé inviolablement la doctrine des anciens, qui fleurit encore en ce tems auquel vôtre piété a reçu de Dieu le Pere par Jesus Christ nôtre Dieu, & nôtre Seigneur, le pouvoir de gouverner le monde. Mais de misérables personnes, & de mauvais sens ont eû la hardiesse, & la témérité de publier de nouveau une doctrine impie, & tâchent encore maintenant d'ébranler ce qui a été établi avec une grande sagesse. Car vôtre piété aiant ordonné que nous-nous assemblassions pour examiner les matiéres de la foi, ceux qui troublent la paix de l'Eglise ausquels Germinius, Auxence, & Caïus se sont joints, ont presenté un écrit rempli d'une mauvaise doctrine. Mais ce qu'ils avoient presenté publiquement dans le Concile, n'aiant pas été approuvé, ils ont crû y devoir apporter du changement, & ils y en ont en effet apporté plusieurs fois en tres-peu de tems. On a jugé à propos de conserver inviolablement l'ancienne créance, & de retrancher ces personnes de la communion. Nous avons envoié nos Députez à vôtre Clémence, pour l'informer de tout ce qui s'est passé, & pour lui presenter nos Lettres, où elle verra les sentimens du Concile. Nous ne leur avons point donné d'autre charge, que de faire en sorte que l'ancienne créance demeure ferme, & inébranlable, & que d'assurer vôtre sagesse, que ce que Valens, Ursace, Germinius, & Caïus ont publié, n'est point vrai, qu'il est aisé de procurer la paix en changeant fort peu de chose. Comment la paix „ pour-

L'an de N. S. 359.

Concile de Rimini.

L'an de N. S. 359. Constance.

„ pourroit-elle être ou procurée, ou entretenüe „ par ceux qui la renversent, par ceux qui ont „ rempli de confusion, & de desordre toutes les „ Eglises, & principalement celle de Rome? Nous „ supplions vôtre Clémence de recevoir agréable- „ ment, & d'écouter favorablement nos Dépu- „ tez, & de ne pas permettre que l'on fasse cette „ injure aux Anciens, que de changer leur doctri- „ ne, que nous croions qu'ils n'ont tenüe que par „ l'Esprit de Dieu. Non seulement ces nouveau- „ tez troublent le repos des fidéles, mais elles dé- „ tournent les infidéles de se soûmettre à la foi. „ Nous vous supplions aussi de commander qu'un „ si grand nombre d'Evêques, qui sont retenus à „ Rimini, accablez de vieillesse, & pressez par „ la pauvreté, aient la liberté de retourner à leurs „ Eglises, de peur que les peuples ne souffrent de „ leur absence. Nous vous supplions, car nous „ ne saurions nous lasser de répéter plusieurs fois „ la même priére, que l'on n'apporte aucun chan- „ gement à la foi, que l'on n'en retranche rien, „ que l'on conserve inviolablement ce qui a été „ conservé soûs le régne du pere de vôtre piété, & „ soûs le vôtre. Que vôtre sainte prudence ne per- „ mette plus que nous soïions arrachez de nos „ Siéges, & obligez de faire de longs voiages: „ mais que nous demeurions en paix avec nos „ peuples, & que nous priïons Dieu incessam- „ ment pour la santé de vôtre personne, pour la „ prospérité de vôtre Etat, & pour la paix. Nos „ Députez vous donneront un autre écrit, conte- „ nant les noms, & les signatures de tous les Evê- „ ques.

Les Grands de la Cour qui favorisoient l'hérésie d'Arius donnérent la Lettre du Concile à l'Empereur, mais ils ne permirent pas que les Députez eussent audiance, & leur dirent que ce Prince étoit occupé à d'autres affaires. Ce qu'ils faisoient

dans

dans l'espérance que les Evêques s'ennuiroient de demeurer si long-tems à Rimini, qu'ils souhaiteroient de retourner à leurs Eglises, & qu'ils romproient le rempart qu'ils avoient élevé contre l'héréfie. Mais cét artifice ne leur réüssit pas. Car les généreux défenseurs de la foi écrivirent une autre Lettre à l'Empereur pour le supplier de donner audiance à leurs Députez, & de rompre le Concile. J'en insérerai aussi les propres termes.

L'an de N. S. 359.

Constance.

CHAPITRE XX.

Autre Lettre du Concile de Rimini à l'Empereur Constance.

Les Evêques assemblez à Rimini : à l'Empereur Constance Vainqueur.

» Nous avons reçu la Lettre de vôtre Clé-
» mence, Seigneur Empereur tres-chéri de
» Dieu, par laquelle vous nous mandez, que la
» nécessité des affaires publiques ne vous a pas
» permis de donner audiance à nos Députez, &
» vous nous ordonnez de les attendre jusques à ce
que vôtre piété ait appris par leur bouche ce que
» nous avons décidé conformément à la tradition
» de nos prédécesseurs. Nous vous protestons en-
» core par cette Lettre que nous ne nous dépar-
» tons point de nôtre premiére resolution com-
» me nous l'avons fait savoir à nos Députez. Nous
» vous supplions d'avoir la bonté de faire lire cét
» écrit, & d'écouter avec patience ce que nos Dé-
» putez vous représenteront de nôtre part. Vôtre
douceur reconnoît aussi bien que nous, combien
» l'absence des Evêques hors de leurs Eglises est
» un sujet d'une tristesse, & d'une affliction tres-

An de N. S. Con-stan-ce.

„ sensible soûs un régne aussi heureux que le vôtre. „ C'est pourquoi nous supplions encore une fois „ vôtre Clémence, Seigneur Empereur tres-ché- „ ri de Dieu, de nous permettre de retourner en „ nos Eglises avant la rigueur de l'hiver, afin que „ nous puissions adresser avec les peuples, des prié- „ res à Dieu tout-puissant, & à Jesus Christ son „ Fils unique nôtre Seigneur & nôtre Sauveur, „ pour la prospérité de vôtre régne, comme nous „ avons toûjours fait, & comme nous desirons de „ faire encore.

CHAPITRE XXI.

Concile de Nice en Thrace. Profession de foi défectueuse.

Lorsque cette seconde Lettre eut été presentée à l'Empereur, les Ariens excitérent sa colére, & menérent plusieurs Evêques malgré eux à une petite Ville de Thrace nommée Nice. En aiant trompé quelques-uns, qui étoient fort simples, & aiant épouvanté les autres, ils leur persuadérent d'ôter du formulaire de foi, les termes de Substance, & de Consubstanciel, & d'y insérer celui de Semblable. Je rapporterai ici la profession de foi qu'ils composérent, non comme une profession Orthodoxe, mais comme une piéce qui est contraire aux Ariens, parce que ceux de ce tems-ci, mettent le terme de Dissemblable, au lieu de celui de Semblable.

Profession de foi proposée au Concile de Nice en Thrace.

„ Nous croions un seul Dieu, Pere tout-puis- „ sant, de qui sont toutes choses, & un Fils „ unique de Dieu, engendré de Dieu avant tous

„ les

„ les tems, & avant tout commencement, par „ qui toutes les choses tant les visibles que les in- „ visibles ont été faites. Nous croions qu'il est né „ seul du Pere, seul d'un seul, Dieu de Dieu, „ semblable, selon la sainte Ecriture, au Pere „ qui l'a engendré, dont la génération n'est con- „ nûe que par le Pere même, qui l'a engendré. „ Nous savons que ce Fils unique de Dieu a été en- „ voié par son Pere, qu'il est décendu du Ciel se- „ lon les Ecritures, pour la destruction du péché „ & de la mort, & qu'il est né, selon la chair, de „ la Vierge Marie par l'opération du saint Esprit, „ qu'il a conversé avec ses Disciples, & qu'aprés „ avoir accompli tous les Mystéres selon la volon- „ té de son Pere, il a été crucifié, est mort, a été „ enseveli, est décendu aux Enfers, où il a don- „ né de la terreur; qu'il est ressuscité trois jours „ aprés; qu'il a conversé avec ses Disciples, & que „ quarante jours aprés il est monté au Ciel, il s'est „ assis à la droite de son Pere dans la gloire duquel „ il viendra au dernier jour de la resurrection, „ pour rendre à chacun ce qui sera dû à ses œu- „ vres. Et le saint Esprit que Jesus Christ nô- „ tre Seigneur, & nôtre Dieu Fils unique de „ Dieu a promis d'envoier au genre humain pour „ lui servir d'Avocat & d'Esprit de vérité, com- „ me il est écrit, & qu'il a envoié aprés qu'il est „ monté au Ciel. Quant au mot de Substance „ dont les Peres se sont servis avec trop de sim- „ plicité, & qui n'étant pas entendu par le peu- „ ple lui a été un sujet de chûte, nous avons trou- „ vé à propos de le rejetter, puisqu'il n'est point „ dans l'Ecriture, & de ne plus faire de mention „ à l'avenir de la Substance du Pere & du Fils, „ puisque l'Ecriture n'en fait point. On ne doit „ pas même parler de l'hypostase du Pere, du Fils, „ & du saint Esprit. Nous disons que le Fils est „ semblable au Pere, comme l'Ecriture sainte le

L'an de N. S. Constance.

L'an de N. S. Constance.

„ dit & l'enseigne. Nous prononçons anathéme „ contre toutes les hérésies qui s'opposent à cette „ exposition de foi, soit qu'elles aient été autrefois condamnées, „ ou qu'elles se soient élevées „ depuis peu de tems.

Les uns signérent cette profession par imprudence & aprés avoir été trompez, & les autres par crainte. Ceux qui refusérent de la signer furent exilez aux extrémitez du monde.

CHAPITRE XXII.

Lettre de Damase Evêque de Rome, & des autres Evêques d'Occident aux Evêques d'Illirie touchant le Concile de Rimini.

CETTE profession de foi fut desapprouvée par tous les défenseurs de la vérité, & principalement par les Evêques d'Occident, comme il paroît par leur Lettre aux Evêques d'Illirie. Elle est signée premiérement par Damase qui avoit succédé à Libére, & qui étoit orné de toute sorte de vertu, & par quatre-vints dix autres, qui avoient été assemblez à Rome, d'Italie, & des Gaules, & dont j'aurois mis ici les noms si je n'avois jugé que cela seroit inutile. Mais pour la Lettre la voici.

Damase, Valére, & les autres Evêques assemblez dans le saint Concile de Rome, aux Evêques d'Illirie, nos tres-chers Freres, salut en nôtre Seigneur.

„ NOUS ne doutons point que vous ne teniez „ nôtre sainte foi, qui est fondée sur la do- „ ctrine des Apôtres, & qui n'est nullement con- „ traire aux sentimens des Peres, & que vous ne „ la prêchiez au peuple. Il n'est pas permis aux „ Pré-

„ Prêtres de Dieu, qui sont les Maîtres des sages „ du monde, d'être dans un autre sentiment. Cependant nous avons appris par le rapport de nos „ Freres les Evêques des Gaules, & de l'Etat de „ Venise, que quelques uns s'efforcent d'insinuer „ l'erreur dont les Evêques doivent prendre garde „ que les fidéles ne soient surpris, non plus que „ de tout ce qui est contraire aux véritables explications, soit que cette surprise procéde de l'ignorance, ou de la simplicité de quelques personnes. Ils ne doivent pas non plus suivre ceux „ qui inventent de nouveaux dogmes, mais demeurer fermes dans la foi de nos peres. C'est „ pourquoi Auxence Evêque de Milan a été justement condamné. Il est donc juste que tous les „ docteurs de l'Eglise s'accordent dans l'étenduë „ de l'Empire Romain, sans déchirer l'unité de „ la foi par leurs contestations, & par leurs disputes. Car dés que la malignité des hérétiques „ commença à s'élever de la même sorte que l'impieté des Ariens s'éléve encore aujourd'hui, „ trois cens dix-huit de nos Peres assemblez à „ Nicée élevérent une muraille contre les machines, & les attaques du demon; & préparérent „ un contre-poison contre leur doctrine corrompuë. Ce contre-poison est de croire que le Pere „ & le Fils n'ont qu'une même Divinité, une même vertu, & une même nature. Nous devons „ aussi croire que le saint Esprit est de la même „ substance; & nous avons ordonné que ceux „ qui seront dans un autre sentiment, seront retranchez de nôtre Communion. Quelques-uns „ ont entrepris de violer cette régle salutaire, & „ cette décision adorable. Mais ceux mêmes qui „ s'étoient portez à cét attentat dans le Concile de „ Rimini, l'ont en quelque sorte reparé, en confessant qu'ils avoient été trompez par une maniére de raisonner, qui ne leur paroissoit pas

L'an de N. S. Constance.

L'an de N. S.

Constance.

„ contraire à la doctrine publiée dans le Concile de „ Nicée. Le nombre de ceux qui se sont trouvez à „ Rimini ne peut faire aucun préjudice à la bonne „ doctrine ; parce qu'ils s'y sont assemblez sans la „ participation de l'Evêque de Rome, qu'il faloit „ plûtôt consulter que nul autre ; sans la partici- „ pation de Vincent, qui a joüi de la dignité Epis- „ copale durant tant d'années, & sans celle d'un „ grand nombre d'autres, qui étoient de même „ sentiment que ceux-ci, parce que ceux qui aiant „ été trompez, ont semblé s'en éloigner, ont „ témoigné que cét éloignement leur déplaisoit, „ lorsqu'ils ont eû la liberté entiére de leur juge- „ ment. Vous reconnoissez donc qu'il faut rete- „ nir inviolablement la doctrine qui a été établie „ dans le Concile de Nicée sur l'autorité des Apô- „ tres, & que tous les Évêques tant d'Oriènt, que „ d'Occident, qui font profession d'étre Catholi- „ ques, doivent se glorifier de tenir avec nous. „ Nous espérons que ceux qui sont dans un autre „ sentiment seront bien-tôt retranchez de nôtre „ communion, & privez de la dignité Episcopa- „ le, de sorte que les peuples délivrez comme du „ joug des erreurs qu'ils leur imposent, auront la „ liberté de respirer. Car pour eux ils n'ont garde „ de desavougler le peuple, puisqu'ils sont aveu- „ glez eux-mêmes. Que vôtre jugement soit con- „ forme au jugement de tous les Evêques, demeu- „ rez y fermes, & inébranlables, & assurez-nous- „ en par vos Lettres, afin que nous n'en puissions „ douter.

CHAPITRE XXIII.

Lettre de saint Athanase Evêque d'Alexandrie, touchant le même Concile de Rimini.

Le grand Athanase parle de cette sorte du même Contile de Rimini, dans une Lettre aux „ Afriquains. Aprés des preuves aussi claires, & „ aussi fortes que celles que nous avons apportées, „ y a-t-il quelqu'un qui puisse nous opposer l'au„ torité du Concile de Rimini, ou de quelque au„ tre que de celui de Nicée ? Y a-t-il quelqu'un „ qui n'ait pas de l'éloignement, ou même quel„ que sorte d'aversion, de ceux qui témoignent „ un si extréme mépris des decrets des Saints Peres, „ qu'ils ne font ucune difficulté de les abandonner, „ pour suivre ce qui n'a été ordonné à Rimini que „ par intrigue, & par violence ? Y a-t-il quel„ qu'un qui voulut entrer dans la communion des „ personnes, qui desapprouvent, ce qu'elles ont „ fait elles-mêmes ? Or elles font voir tres-évi„ demment qu'elles le desapprouvent, puisqu'el„ les ont composé en plus de dix Conciles, des „ Formulaires differens, entre lesquels il n'y en a „ aucun, que leur changement ne condamne. Ils „ tombent dans le même mal-heur, où tombé„ rent autre-fois les Juifs, qui trahirent nôtre „ Maître. Car comme ceux-ci n'eurent pas si-tôt „ quitté la source de l'eau vive, qu'ils creusérent „ des citernes, qui ne pouvoient contenir l'eau, „ selon l'expression du Prophéte Jérémie, ainsi „ ceux dont je parle, n'ont pas plûtôt renoncé au „ Concile Oecuménique, qu'ils en ont fait d'au„ tres, qui sont comme des citernes qu'ils ont „ creusées, mais comme des citernes séches & „ inutiles, & comme des assemblées de téatre,

L'an de N. S. Constance.

„ dépourvûes de toute autorité. Nous ne devons „ donc point écouter ceux qui nous parlent du „ Concile de Rimini, ou de tout autre, que de „ celui qui a été tenu à Nicée. Il semble que ceux „ qui parlent du Concile de Rimini, ignorent „ la maniére dont il s'est passé; car, s'ils la sa„ voient, ils l'enseveliroient sous le silence. Vous „ savez, mes tres-chers freres, & vous avez ap„ pris par le rapport de ceux de vôtre Province, „ qui ont assisté au Concile de Rimini, qu'Ursa„ ce, Valens, Eudoxe, & Auxence ausquels „ Demophile s'étoit joint, furent déposez pour „ avoir entrepris de proposer quelque chose de „ contraire à ce qui avoit été ordonné à Nicée. „ Ils refusérent de condamner l'hérésie d'Arius, „ & s'en déclarérent les défenseurs. Prés de deux „ cens Evêques qui étoient tres-attachez au servi„ ce de Dieu, & qui avoient conservé la pureté „ de la foi, témoignérent par écrit, qu'ils se „ contentoient du Symbole de Nicée, & qu'ils „ ne croioient rien ni de plus, ni de moins que ce „ qu'il contient. Ils déclarérent la même chose à „ Constance, qui avoit ordonné la convocation „ de ce Concile. Ceux qui y avoient été déposez, „ allérent trouver ce Prince, & firent en sorte „ que leurs Juges furent chargez d'outrages, & „ ménacez qu'il ne leur seroit point permis de re„ tourner à leurs Eglises, & qu'ils seroient rete„ nus en Thrace durant l'hiver, s'ils ne consen„ toient à la nouveauté. Ainsi s'il se trouve enco„ re quelques personnes qui veuillent nous oppo„ ser l'autorité du Concile de Rimini, il faut leur „ faire voir, que les Evêques que j'ai nommez „ ont été déposez, & que les autres ont écrit à „ l'Empereur pour l'assurer qu'il ne reconnois„ soient point d'autre Concile que celui de Nicée, „ & qu'ils ne cherchoient point d'autre doctrine, „ que celle qui y avoit été definie. Mais ceux dont

„ je

„ je parle, dissimulent ces importantes circonstances; & ne manquent jamais de proposer ce „ qui a été fait en Thrace par force. Ce qui ne fait „ que trop voir qu'ils ont renoncé à la foi, & „ qu'ils suivent les égaremens d'Arius. Si quel„ qu'un veut comparer le grand Concile de Ni„ cée, avec les autres dont les hérétiques préten„ dent se prévaloir, il reconnoîtra sans peine la „ piété & la sagesse de cette sainte assemblée, & „ l'impiété & l'extravagance de toutes les autres. „ Les Evêques qui ont assisté au Concile de Nicée, „ n'ont point été des Evêques déposez. Ils ont „ confessé que le Fils de Dieu est de même sub„ stance que son Pere. Les autres ont été dépo„ sez jusques à trois fois dans la Ville de Rimini, „ & ils ont eû la hardiesse d'écrire, qu'on ne doit „ pas dire que Dieu ait une Substance, ou une Hy„ postase.

L'an de N.S. Constance.

Voila les machines dont les Sectateurs d'Arius se servirent en Occident, pour attaquer la foi.

CHAPITRE XXIV.

Fourberie de Léonce. Générosité de Flavien, & de Diodore.

APRE'S qu'Etienne successeur de Flaccille eut été chassé du Siége de l'Eglise d'Antioche, Léonce y fut élevé contre la disposition du Concile de Nicée; parce qu'il étoit Eunuque, & qu'il se l'étoit rendu lui-même. Saint Athanase „ rapporte la maniére dont cela arriva. Léonce, „ dit-il, aiant donné lieu à de mauvais bruits par „ l'habitude qu'il avoit faite de converser trop „ souvent avec une jeune fille nommée Eustolie, „ on lui défendit de la fréquenter. Mais il se fit

L'an de N. S. ,, Eunuque afin de la frequenter sans soupçon. Il ,, n'évita pas pourtant le soupçon par-là ; & parce ,, qu'il étoit Prêtre, il fut déposé. Athanase dé-

Constance. ,, crit le reste de ses mœurs de cette sorte. Je fe- ,, rai voir en peu de paroles ses artifices, & sa ,, fourberie. Il étoit infecté de l'erreur d'Arius; ,, mais il avoit grand soin de câcher son infection. ,, Aiant remarqué que le Clergé & le peuple ,, étoient partagez, & que les uns en rendant gloi- ,, re au Fils, se servoient de la particule, *&*, qui ,, est une particule conjonctive, au lieu que les ,, autres attribuoient au Fils la préposition *par*, & ,, au saint Esprit la préposition, *en*, il dit tout bas ,, les termes par lesquels la sainte Eglise rend gloi- ,, re à la Trinité, de sorte que ceux qui étoient ,, les plus proches de lui n'entendoient que ces ,, paroles, *és siécles des siécles*. Si nous n'avions ,, point d'autre preuve de sa méchanceté, quel- ,, qu'un l'excuseroit (peut-être) en disant qu'il ,, n'avoit point d'autre dessein en cela, que de ,, procurer la réünion des fidéles. Mais les per- ,, sécutions qu'il a suscitées aux défenseurs de la ,, vérité, & les bons offices qu'il s'est efforcé de ,, rendre aux compagnons de son impiété, font ,, voir tres-clairement qu'il câchoit l'erreur dans ,, le secret de son cœur, de peur d'encourir la co- ,, lére du peuple, ou d'attirer sur soi les effets des ,, ménaces que Constance avoit faites à ceux qui ,, seroient si hardis que de publier, que le Fils de ,, Dieu est dissemblable à son Pere. Mais il n'a ,, que trop expliqué ses sentimens par ses actions, ,, en ne conférant les Ordres, ni ne donnant au- ,, cun emploi à ceux qui suivoient la doctrine des ,, Apôtres ; & en élevant aux dignitez, & en lais- ,, sant la liberté de tout faire à ceux qui faisoient ,, profession de l'extravagance d'Arius. Il est ,, constant qu'Aëce, Maître d'Eunome, qui a ,, encheri sur les blasphémes d'Arius, fut ordon-

„ né Diacre en ce tems-là. Mais Flavien, & Dio- *L'an de N. S. 359.*
„ dore qui faisoient profession de la vie Monasti-
„ que, & qui avoient publiquement entrepris la
„ défense de la doctrine des Apôtres decouvrirent
„ à tout le monde les artifices de Léonce, & le *Constance.*
„ pernitieux dessein par lequel il avoit promû à
„ l'Ordre de Diacre contre l'interêt de l'Eglise,
„ un homme élevé dans une mauvaise doctrine, &
„ qui ne cherchoit à se rendre célébre que par
„ l'excez de son impiété. Ils le ménacérent même
„ de se séparer de sa communion, de se retirer en
„ Occident, & de publier ses intrigues les plus
„ détestables, & les plus secrétes. Leonce éton-
„ né de ces ménaces défendit à Aëce de faire les
„ fonctions de son Ordre, & ne laissa pas de le
„ protéger d'ailleurs. Bien que ce Flavien, & ce
„ Diodore ne fussent qu'au rang des Laïques, ils
„ ne laissoient pas d'inspirer à tous les Fidéles l'a-
„ mour de la piété, & le zele de la défendre. Ils
„ divisérent les premiers les fidéles en deux
„ Chœurs, & leur apprirent à chanter alternati-
„ vement les Pséaumes. Cette coûtume qu'ils ont
„ introduite à Antioche s'est répandüe de-là, jus-
„ ques aux extremitez de la terre. Ils s'assem-
„ bloient souvent autour des tombeaux des Mar-
„ tyrs, y chantoient des Hymnes toute la nuit,
„ & y publioient les loüanges du Seigneur. Léon-
„ ce n'osa les en empécher, à-cause de l'estime,
„ & du respect qu'il savoit que le peuple avoit
„ pour leur vertu; mais il les exhorta par les pa-
„ roles les plus douces qu'il pût trouver, à s'a-
„ quiter de ce devoir dans l'Eglise. Ils déférérent
„ à ses ordres, bien qu'ils n'ignorassent rien de
„ ses mauvais desseins, & assemblérent dans l'E-
„ glise les compagnons de leur charité, pour cé-
„ lébrer ensemble la grandeur de Dieu par leurs
„ Hymnes, & par leurs Cantiques. Mais rien ne
„ pût porter Léonce à renoncer de bonne foi à sa

L'an de N. S. 359.

Constance.

„ malice. Il cacha toûjours le venin d'Etienne, & de Flaccille soûs une fausse apparence de modération, & de douceur. Il conféra l'Ordre de Prêtre, & de Diacre, à ceux qui tenoient de pernicieux sentimens, & qui avoient les mœurs corrompûes. Il laissa au contraire dans l'oisiveté, & dans le mépris ceux qui étoient ornez de toute sorte de vertus, & qui étoient tres-attachez à la doctrine des Apôtres. Cela fut cause que plusieurs personnes infectées d'hérésie entrérent dans le Clergé; mais malgré leur corruption le peuple conserva la pureté de sa foi. Il est vrai aussi que ceux qui étoient préposez pour annoncer les véritez de l'Evangile, n'osoient publier leurs blasphémes. Il faudroit faire un livre entier pour décrire les injustices, & les impiétez qui ont été commises par Flaccille, par Etienne, & par Léonce, & pour les déplorer comme elles le méritent, il faudroit emprunter les paroles de David. On leur peut en effet appliquer cette partie d'un Pseaume : *Voila vos ennemis qui frémissent avec bruit; Voila ceux qui vous haïssent qui lévent la tête. Ils ont formé des desseins pleins d'artifice contre vôtre peuple; ils ont conspiré contre ceux que vous tenez cachez en vous. Ils ont dit, Venez, exterminons-les du nombre des Nations; que l'on ne parle plus d'Israël.* Continuons nôtre Histoire.

Ps. 82.

CHA

L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XXV.

Eudoxe commet de grandes violences dans l'Eglise d'Antioche. Basile & Eustate en donnent avis à l'Empereur Constance.

EUDOXE, Evêque de Germanicie Ville de l'Euphratese, qui est une Province dont les frontiéres touchent celles de la Cilicie, de la Syrie, & de la Capadoce, aiant appris la mort de Léonce, s'alla emparer de l'Eglise d'Antioche, & ravagea comme un Sanglier la vigne du Seigneur. Il n'usoit point de ruse comme Léonce, pour déguiser sa malice, il l'exerçoit publiquement, & livroit une persécution manifeste à ceux qui soûtenoient la saine doctrine. Basile qui gouvernoit alors l'Eglise d'Ancyre, Métropole de Galatie, & qui avoit succédé à Marcel dans cette charge, & Eustate Evêque de Sebaste, capitale d'Arménie, prirent la liberté d'écrire à l'Empereur Constance, qui étoit alors en Occident, où il tâchoit de refermer les plaies que la fureur des Tirans y avoit faites, & lui tracérent un léger craion des violences & des cruautez qu'Eudoxe avoit commises. La pureté de leur vertu les avoit fait entrer bien avant dans les bonnes graces de ce Prince.

L'an de N. S. 359. Constance

CHAPITRE XXVI.

Concile de Seleucie.

L'Empereur écrivit aux habitans d'Antioche, qu'il n'avoit point donné à Eudoxe l'Evêché de leur Ville, bien qu'il eût l'insolence de s'en vanter, & commanda qu'il en fût chassé, & que son entreprise fût examinée dans le Concile qu'il avoit convoqué à Nicée en Bithynie. Eudoxe avoit négocié avec ceux qui avoient le principal crédit à la Cour, pour faire en sorte que le Concile fût assemblé dans cette Ville. Mais le Souverain Modérateur de l'Univers, à qui l'avenir est aussi present que le passé, détourna l'assemblée par un tremblement de terre, qui ruina une partie de Nicée, & accabla un grand nombre des habitans. Les Evêques qui s'y étoient déja rendus aiant été saisis de crainte, retournérent chacun à leur Eglise. Il me semble que la convocation de ce Concile, fut détournée par un ordre secret de la Sagesse divine. Car comme les Evêques étoient disposez à y faire une profession de foi contraire à celle qui avoit autrefois été arrêtée dans la même Ville, & que les Ariens auroient abusé du nom, & trompé les simples, Dieu empêcha l'assemblée. Quelque tems aprés l'Empereur Constance ordonna, à la sollicitation des accusateurs d'Eudoxe, que le Concile seroit tenu à Seleucie Ville capitale d'Isaurie, & voisine de la mer, & que les Evêques d'Orient, d'Asie, & de Pont s'y rendroient en diligence. Acace avoit alors succédé à Eusébe, & gouvernoit aprés lui l'Eglise de Césarée en Palestine. Bien qu'il eût été déposé par le Con-

Concile de Sardique, il n'avoit point déféré à cette déposition, & avoit ouvertement méprisé le jugement d'un si grand nombre de Prélats. Maxime gouvernoit l'Eglise de Jérusalem, & avoit succédé à Macaire, de qui nous avons ci-devant parlé. Il s'étoit rendu fort célébre durant la persécution, par la générosité avec laquelle il avoit soûtenu la foi, & par la constance avec laquelle il avoit souffert qu'on lui crévât l'œil, & qu'on lui coupât le jaret droit. Lorsque Dieu l'eut retiré de cette vie mortelle, pour le faire passer à l'immortelle, Cyrille généreux défenseur de la doctrine des Apôtres, fut elevé sur le Siége de cette Eglise. Ces Evêques disputérent entr'eux de la primauté, & excitérent par leurs contestations d'horribles troubles parmi les fidéles. Acace avoit déposé Cyrille pour un tres-léger sujet, & l'avoit chassé de Jérusalem. Etant chassé de la sorte, il étoit allé à Antioche, où il n'y avoit point d'Evêque, & de-là étoit passé à Tarse, & s'y étoit arrêté pour y demeurer avec Silvain. Acace en aiant eu avis, écrivit à Silvain, pour lui faire savoir que Cyrille étoit déposé. Mais le respect qu'il avoit pour sa vertu, & l'apprehension de choquer le peuple, qui prenoit un plaisir singulier à entendre ses Sermons, empêchérent qu'il ne lui défendît de continuer ses fonctions. Lorsqu'ils se furent rendus à Seleucie, Cyrille prit sa place avec Basile, Eustate, Silvain, & les autres Evêques. Acace se presenta aussi devant eux, qui étoient au nombre de cent cinquante. Mais il leur déclara qu'il n'assisteroit point au Concile, que Cyrille n'en fût sorti, parcequ'il avoit été déposé. Quelques-uns qui aimoient la paix, priérent Cyrille de sortir, & lui promirent d'examiner son affaire, lorsque les questions de doctrine auroient été décidées. Mais Cyrille n'aiant point déféré à leur priére, Acace se retira. Il conféra avec Eudoxe, le délivra de sa

crainte,

L'an de N. S. 359. Constance.

L'an de N. S. 359. crainte, lui releva le courage, en lui promettant sa protection.

Constance.

CHAPITRE XXVII.

Contestations entre les Evêques à Constantinople.

ACACE empêcha Eudoxe d'entrer dans le Concile, & l'emmena à Constantinople, où Constance demeuroit depuis qu'il étoit revenu d'Occident. Il mit ce Prince en grande colére par les accusations qu'il intenta devant lui contre les Evêques, qui étoient assemblez à Seleucie, en disant que c'étoit une troupe de scelérats, qui s'étoient assemblez pour la ruine de l'Eglise. Rien n'emût si fort ce Prince que la calomnie qu'Acace inventa contre Cyrille, en supposant qu'il avoit vendû à un Comédien la robe de toile d'or, que Constantin, cét Empereur qu'on ne sauroit jamais assez loüer, avoit autrefois donnée à Macaire Evêque de Jérusalem, afin qu'il la mît lorsqu'il confereroit le Bâtême, & que le Comédien qui l'avoit achêtée l'aiant mise, & dansé sur le téatre, tomba mort sur la place. Pour l'aigrir encore davantage, il ajoûta que les Evêques assemblez à Seleucie avoient parmi eux ce Cyrille, & vouloient prendre son avis pour juger les autres. Les principaux de la Cour qui étoient dans le même sentiment, persuadérent à l'Empereur de mander non tous les Evêques, car ils apprehendoient qu'un si grand nombre de Prélats ne se trouvassent d'accord touchant la doctrine, mais seulement dix des plus considérables. Eustate, Basile, Silvain, & Eleusius furent de ce nombre. En arrivant ils suppliérent l'Empereur de permettre qu'on examinât l'affaire d'Eudoxe, & qu'on jugeât s'il étoit coupable des blasphémes, & des injustices dont il étoit

étoit accusé. Mais l'Empereur répondit à la suscitation du parti contraire, qu'il faloit auparavant examiner la doctrine, & qu'on jugeroit ensuite l'affaire d'Eudoxe. Basile usant de la liberté que lui donnoit la familiarité qu'il avoit depuis long-tems avec l'Empereur, le reprit de ce qu'il combatoit la doctrine des Apôtres, dont ce Prince étant irrité l'accusa d'exciter des troubles dans l'Eglise, & lui commanda de se taire. Eustate prenant la parole lui dit, puisque vous souhaitez que l'on examine la doctrine, considérez, s'il vous plaît, les blasphémes qu'Eudoxe a avancez contre le Fils unique de Dieu, & presenta à l'heure-même sa profession de foi, qui parmi plusieurs autres impiétez contenoit celle-ci. Les choses que l'on n'exprime point par de semblables maniéres de parler sont dissemblables quant à la substance. Or on n'use point de semblables maniéres de parler quand on veut exprimer la nature du Pere & du Fils. Il n'y a dit-on, qu'un seul Dieu Pere, de qui toutes choses procédent, & il n'y a qu'un seul Seigneur Jesus Christ, par qui toutes choses ont été faites. Les maniéres de parler *de qui*, & *par qui*, sont des maniéres de parler différentes, & partant le Fils est dissemblable à Dieu son Pere. L'Empereur aiant oüi la lecture de cette profession de foi, en rejetta l'impiété avec quelque sorte d'indignation, & demanda à Eudoxe s'il l'avoit écrite. Il répondit que non, & qu'Aëce en étoit auteur. C'étoit cét Aëce à qui Léonce avoit défendu d'exercer les fonctions de Diacre, par l'apprehension des accusations de Flavien & de Diodore, & qui avoit été le complice de George usurpateur de l'Eglise d'Alexandrie; & qui avoit imité l'impertinence de ses discours, & l'impiété de ses actions. Il demeuroit alors chez Eudoxe avec Eunome. Car Eudoxe s'étant emparé de l'Eglise d'Antioche aprés la mort de Léonce, Aëce retourna.

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. 359. Constance.

retourna d'Egypte avec Eunome, & aiant trouvé qu'Eudoxe étoit de son sentiment, & qu'outre l'impiété dont il faisoit profession, il étoit fort adonné au divertissement & à la débauche, il préféra la demeure de cette Ville, à toute autre; ainsi il suivit avec Eunome la table d'Eudoxe, & celles des plus accommodez, ne cherchant qu'à faire bonne chére. L'Empereur aiant commandé qu'on le fît venir, lui montra la profession de foi, & lui demanda s'il l'avoit faite. Aëce ne sachant rien de ce qui avoit été fait auparavant, ni du dessein pour lequel l'Empereur lui faisoit cette demande, espérant même qu'il recevroit de l'honneur, s'il avoüoit cét Ouvrage, répondit qu'il en étoit auteur. L'Empereur le condamna à l'heure-même au bannissement, & le fit conduire à une Ville de Phrygie. Voila de quelle infamie son impiété fut châtiée. Eustate dit qu'Eudoxe étoit dans le même sentiment qu'Aëce, qui avoit composé la profession de foi pleine de blasphêmes, qu'il demeuroit dans sa maison, qu'il mangeoit à sa table, & étoit dévoüé à toutes ses volontez. Il ajoûta que cette profession n'avoit point été faite sans sa participation, & que ce qu'il avoit déclaré, qu'Aëce l'avoit composée, en étoit une preuve convainquante. L'Empereur aiant dit que les Juges ne devoient pas juger sur des conjectures, mais examiner exactement les affaires, Eustate repartit de cette sorte: Qu'Eudoxe nous assure qu'il n'est pas dans le sentiment d'Aëce, & que pour cét effet il condamne son écrit. L'Empereur aiant agréé cette proposition, Eudoxe usa de détours, & rechercha divers artifices pour éluder la condamnation qu'on exigeoit de lui. Mais l'Empereur étant entré en colére, & l'aiant ménacé de l'envoier en exil avec Aëce, comme le compagnon de ses erreurs, & de ses blasphêmes, il renonça à ses sentimens, qu'il ne cessa néanmoins jamais de défendre.

fendre. Eudoxe dit à son tour à Eustate, qu'il devoit condamner avec ceux de son parti, le terme de Consubstanciel, puisqu'il ne se trouvoit point dans l'Ecriture sainte. Silvain répondit, qu'il étoit juste qu'Eudoxe, & ceux de sa faction condamnassent ces termes, *ce qui n'étoit point auparavant*, *créature*, & *d'une autre substance*, puisqu'ils ne se trouvoient point non plus dans l'Ecriture sainte, ni dans les Ouvrages des Prophétes, & des Apôtres. L'Empereur aiant commandé à ceux du parti d'Eudoxe, de condamner ces termes, ils en firent d'abord difficulté; mais enfin quand ils virent que l'Empereur entroit en colére, ils condamnérent malgré eux, ces termes que Silvain avoit proposez, & demandérent avec des instances plus pressantes qu'auparavant, que le terme de Consubstanciel fût condamné. Silvain aiant alors repris la parole, dit tant à l'Empereur, qu'aux partisans d'Eudoxe, avec autant de subtilité, que de vérité: Si le Verbe qui est Dieu, n'est pas tiré du néant, s'il n'est pas une créature, s'il n'est pas d'une autre substance que son Pere, il est Consubstanciel à Dieu son Pere, par lequel il a été engendré, & il a la même nature que lui. Mais bien qu'il proposât ces véritez indubitables avec une vigueur merveilleuse, il n'en persuada personne, & un grand cri s'étant élevé contre lui, l'Empereur se mit en colére, & les ménaça de les chasser tous de leurs Eglises. Alors Eleusius, Silvain, & quelques autres dirent à Constance, qu'il avoit droit d'ordonner des châtimens: & qu'ils avoient droit de juger de la piété, & de l'impiété; mais qu'ils n'abandonneroient jamais la doctrine de leurs Peres. Ce Prince, au lieu d'admirer leur sagesse, leur courage, & la généreuse liberté, avec laquelle ils défendoient la doctrine des Apôtres, les chassa de leurs Eglises, & en mit d'autres en leurs places. Eudoxe s'empara par ce moien

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. 359. Constance.

moien de l'Eglise de Constantinople, & Eunome se fit établir sur le Siége de l'Eglise de Cyzique, d'où Eleusius avoit été tiré. L'Empereur ordonna ensuite, qu'Aëce fût condamné par écrit, & ainsi les compagnons de son impiété furent obligez de prononcer sa condamnation. Ils écrivirent aussi à George Evêque d'Aléxandrie, pour l'informer de tout ce qui avoit été fait contre Aëce. J'insérerai ici leur lettre, pour faire voir la malice, par laquelle ils traitérent de la même sorte, & ceux qui étoient de leurs sentimens, & ceux qui étoient d'une opinion contraire.

CHAPITRE XXVIII.

Lettre du Concile contre Aëce.

Le saint Concile assemblé à Constantinople : à George Evêque d'Aléxandrie, tres-honoré Seigneur, salut.

„ Les Evêques ont agi conformément aux ré„ gles de l'Eglise quand ils ont condamné les „ livres scandaleux, & impies d'Aëce. Ils lui ont „ aussi défendu d'exercer les fonctions de son Or„ dre de Diacre, & l'ont retranché de l'Eglise. „ Ils ont encore ajoûté des remontrances pour dé„ tourner les Fidéles de la lecture de ses lettres, „ & pour les exhorter à s'en défaire, comme „ d'Ouvrages inutiles, & dangereux. Que s'il „ demeure opiniâtrément dans son sentiment, il „ sera frappé d'anathéme, avec tous ceux qui sui„ vront ses erreurs. Il auroit été à souhaiter que „ tous les Evêques qui ont assisté à ce Concile, „ eussent détesté l'auteur des scandales, des dis„ putes, & des tumultes qui ont troublé la paix „ de l'Eglise, & qu'ils eussent approuvé tout d'u-

„ ne

,, ne voix la condamnation qui a été prononcée L'an
,, contre lui. Mais il est arrivé, contre nôtre es- de
,, pérance, autant que contre nôtre intention, N. S.
,, que Serras, Etienne, Heliodore, & Théo- 359.
,, phile, & quelques autres n'ont point voulu ap-
,, prouver nôtre avis, ni signer la sentence qui a Con-
,, été rendûe. Serras accusoit cependant Aëce de stan-
,, s'être porté à cét excés d'extravagance, & de ce.
,, témérité de se vanter, que Dieu lui avoit révélé
,, des secrets, qu'il avoit cachez aux Apôtres.
,, Mais bien que Serras eût témoigné qu'Aëce
,, avoit tenu des discours remplis d'une si étrange
,, folie, & d'une si horrible insolence, ils n'ont
,, jamais voulu approuver la condamnation, que
,, nous avions prononcée contre lui, de quelques
,, priéres dont nous aïions usé pour les flêchir, ou
,, quelques raisons que nous aïions emploiées
,, pour les convaincre. Nous les avons supportez
,, avec une patience toute extraordinaire, tantôt
,, les exhortant avec douceur, tantôt les repre-
,, nant avec indignation, tantôt les priant avec
,, instance de s'accorder avec nous. Nous avons
,, long-tems attendu, pour voir s'ils se rendroient
,, à la raison. Mais lorsque nous avons vû, qu'ils
,, étoient resolus de ne point condamner Aëce,
,, nous avons préféré les régles de l'Eglise, à leur
,, amitié, & les avons déclarez retranchez de la
,, Communion, si dans six mois ils ne changent
,, de sentiment. Que si dans ce terme, qui leur a
,, été accordé ils se repentent sérieusement de leur
,, faute, qu'ils s'accordent avec leurs freres, &
,, qu'ils consentent à la condamnation qui a été
,, prononcée contre Aëce, ils seront reçus à la
,, communion de l'Eglise, & ils joüiront dans ses
,, assemblées de la même autorité qu'auparavant.
,, Mais s'ils demeurent opiniâtres dans leur fau-
,, te, & qu'ils préférent l'amitié des hommes, à
,, l'obéïssance qu'ils doivent aux Canons, & au
,, soin

L'an de N. S. 359. Constance.

,, soin qu'ils sont obligez d'avoir d'entretenir avec
,, nous l'union, & la paix, nous les tiendrons
,, alors privez de la dignité Episcopale. Quand ils
,, seront déposez, on en établira d'autres en leur
,, place, afin que l'Eglise soit unie dans le même
,, sentiment, que les Evêques conservent entr'eux
,, le lien de la charité, & qu'ils tiennent tous, &
,, souhaitent les mêmes choses. Voila ce que nous
,, avions à vous mander, touchant ce qui a été re-
,, solu dans le Concile, priant Dieu qu'il vous fas-
,, se la grace de l'observer, & de gouverner en
,, paix, & selon les Canons les Eglises qui vous
,, sont soûmises.

CHAPITRE XXIX.

Différend survenu entre les Ariens, & les partisans d'Eunome.

EUNOME donne dans ses livres de grandes loüanges à cét Aëce, & l'appele homme de Dieu; il ne laissa pas d'entretenir une habitude particuliére avec ceux qui l'avoient condamné, & de recevoir la dignité Episcopale, par l'imposition de leurs mains. Eudoxe, Acace, & ceux de leur faction, qui avoient approuvé la profession de foi faite à Nice Ville de Thrace, dont nous avons parlé ci-devant, ordonnérent deux autres Evêques en la place d'Eleusius, & de Basile, qu'ils avoient déposez. Je ne dirai que ce qui touche Eunome, dans la créance qu'il est inutile de parler des autres. Eunome aiant usurpé le Siége de l'Eglise de Cyzique, au tems qu'Eleusius vivoit encore, Eudoxe qui savoit que le peuple de cette Ville étoit tres-attaché à la foi Catholique, & que d'ailleurs l'Empereur avoit conçu de l'indignation

contre

contre ceux qui disoient, que le Fils unique de Dieu a été créé, il avertit Eunome de cacher ses sentimens, & de ne les point découvrir à ceux qui ne cherchoient que l'occasion d'intenter une accusation contre lui. Quand nous aurons trouvé, lui dit-il, un tems plus favorable que celui-ci, nous publierons ce que nous taisons maintenant, nous instruirons les ignorans, & si quelqu'un entreprend de nous contredire, ou nous le convaincrons par raison, ou nous le réduirons par force, & l'obligerons à se taire. Eunome suivant ce conseil, cacha son impiété soûs une grande multitude de termes obscurs, & embarassez. Ceux qui étoint savans dans l'Ecriture sainte, ne laissérent pas d'en reconnoître le poison secret ; mais quelque douleur qu'ils en sentissent, ils jugeoient qu'il y auroit plus de témérité que de prudence de la témoigner. Ils firent semblant d'étre hérétiques, & allérent en cette qualité le supplier chez lui, d'avoir la bonté de leur déclarer la vérité de sa doctrine, & de ne pas permettre qu'ils fussent agitez par le vent de diverses opinions contraires. Aiant pris confiance en eux, il leur découvrit franchement les sentimens qu'il avoit jusques alors tenus fort secrets. Quand ils surent son secret, ils lui dirent que c'étoit une impiété, & une injustice d'envier aux autres la connoissance de la vérité. Eunome aiant été trompé par ce discours, & par d'autres semblables; publia ses blasphêmes dans ses Sermons. Alors ceux qui l'avoient fait tomber dans ce piége, allérent, tout transportez de zele, à Constantinople, & l'accusérent devant Eudoxe. Mais celui-ci aiant réjetté l'accusation, ils allérent déplorer en presence de l'Empereur, l'injure qu'Eunome faisoit à l'Eglise, en avançant des impiétez, & des blasphêmes plus horribles, que ceux d'Arius. L'Empereur sensible-

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N.S. 359. Constance.

ſiblement touché de cét avis, commánda à Eudoxe d'envoier quérir Eunome, & de le dépoſer du Sacerdoce, au cas qu'il fût convaincu des erreurs, dont il étoit accuſé. Mais comme Eudoxe, au lieu d'obéïr à cét ordre, uſoit de remiſes, malgré toutes les ſollicitations que lui faiſoient les accuſateurs, ils allérent trouver une ſeconde fois l'Empereur, & lui dirent, qu'Eudoxe n'avoit rien voulu faire de ce qu'il avoit commandé, & qu'il négligeoit le ſalut d'une grande Ville, que les blaſphémes d'Eunome expoſoient au danger d'une perte irréparable. Conſtance ménaça alors Eudoxe de l'euvoier en exil, s'il n'obligeoit Eunome de rendre raiſon de ſa doctrine, & s'il ne le châtioit ſelon la juſtice, au cas qu'il ſe trouvât coûpable des crimes, dont il étot chargé. Eudoxe étonné de ces ménaces, écrivit à Eunome, qu'il ſortît de Cyzique, & qu'il s'imputât les malheurs qui lui étoient arrivez, pour n'avoir pas voulu ſuivre ſes avis. Eunome ſe retira par crainte, & accuſa Eudoxe de perfidie, & d'injuſtice tant envers ſoi, qu'envers Aëce. Dés ce tems-là, il ſe rendit chef d'une ſecte particuliére, & fut ſuivi de tous ceux qui approuvoient dés-auparavant ſes ſentimens, & qui commencérent alors à être appelez de ſon nom, & à accuſer Eudoxe d'infidélité, & de trahiſon. Eunome s'étant mis de la ſorte à la tête d'un nouveau parti, il enchérit ſur les impiétez d'Arius. Il eſt clair qu'il ne ſe fit chef de Secte, que par vanité, & par ambition; car lorſqu'Aëce fut condamné, & retranché de la communion, il ne le voulut point ſuivre, bien qu'il l'appelât ſon Maître, & homme de Dieu; mais il demeura uni à Eudoxe. Lorſqu'il eut été puni, comme ſon impiété le méritoit, au lieu de ſe ſoûmettre au jugement du Concile, il entreprit d'ordonner des Evéques,

& des

& des Prêtres, bien qu'il eût été privé de cette dignité. L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XXX.

Siége de Nisibe. Vertu singuliére de Jaques, Evêque de cette Ville.

SAPOR Roi de Perse aiant déclaré en ce tems-là, la guerre aux Romains, l'Empereur Constance leva des troupes, & marcha vers Antioche. Ce ne furent pas néanmoins ses troupes qui vainquirent ses ennemis, mais le Dieu des personnes de piété, qui vivoient soûs son Empire. Je dirai ici de quelle sorte il remporta la victoire. Il y a sur la frontiére des Romains, & des Perses une Ville nommée Nisibe, & que quelques-uns appelent aussi Antioche de Mygdonie. Elle avoit dans la personne de Jaques, dont j'ai parlé ci-devant, comme d'un homme fort célébre par les dons surnaturels que Dieu accorda autrefois aux Apôtres pour la conversion du monde, un Evêque, un Chef, & un Conservateur. Je croi qu'il est inutile de parler ici des miracles surprenans qu'il a faits, puisque je les ai rapportez fort amplement dans l'Histoire à laquelle j'ai donné le nom de Philothée. Il n'y en a qu'un, que je ne saurois ômettre, parce qu'il touche le sujet que j'ai maintenant entre les mains. Les Perses assiégeoient la Ville de sa Cathédrale,, qui étoit alors soûmise à l'obéïssance des Romains. Ils avoient été soixante & dix jours devant la place, ils avoient approché plusieurs tortûes des murailles, & construit plusieurs autres machines. Ils avoient aussi fait des lignes, & des tranchées sans l'avoir pû prendre. Ils s'avisérent enfin d'arrêter le cours du fleuve Mydonius, qui passe au milieu de la Ville,

L'an de N.S. 359. Constance.
& aprés avoir élevé les bords, de peur qu'il ne se répandît de côté ou d'autre, & avoir fait comme un rempart, qui le retenoit, ils amassérent une si grande quantité d'eau, qu'elle commençoit à monter au dessus du rempart, & alors ils la lâchérent tout d'un coup, comme un Belier contre les murailles, qui n'en aiant pû soûtenir la violence, tombérent par terre. Ce fleuve impétueux ne causa pas seulement cette ruine, pour entrer dans la Ville, il en causa une pareille à l'extrémité opposée, pour en sortir. Sapor se promettoit de prendre sans peine une place, qui étoit ouverte de deux côtez. Il se reposa ce jour-là pour attendre que le limon fût séché, & que le fleuve fût guéable. Aiant amassé le jour suivant, toutes ses troupes, à dessein d'entrer par les endroits, qui étoient ouverts, il trouva les murailles reparées, & reconnut qu'il avoit travaillé inutilement pour les abbattre. Car le saint Evêque aiant relevé par la force de ses priéres, le courage des soldats, & des habitans, il rebâtit la muraille, & mit dessus des machines, pour repousser les ennemis. Il n'approcha point pour cela des murailles, il ne fit que prier Dieu dans son Eglise. Non seulement Sapor fut étonné de la promtitude avec laquelle les ruines de Nisibe avoient été reparées, mais il fut encore épouvanté par une vision. Il vit sur la muraille, une personne parée des ornemens de l'Empire, & s'etonna de l'éclat qui sortoit de son diadéme, & de sa pourpre. Il jugea d'abord que c'étoit Constance, & ménaça du dernier supplice, ceux qui lui avoient dit qu'il étoit fort loin. Mais quand ils lui eurent protesté, qu'ils lui avoient dit la vérité, & qu'ils lui eurent confirmé, que l'Empereur étoit à Antioche, il reconnut ce qu'il avoit vû, dit que Dieu combattoit pour la défense des Romains, & jetta par indignation un trait contre le ciel, bien qu'il sût, qu'on ne sauroit blesser celui

celui qui n'a point de corps. Alors Ephrem, cét homme si admirable, & qui a été un des meilleurs Ecrivains de Syrie, supplia Jaques de monter sur la muraille pour voir les ennemis, & pour faire des imprécations contr'eux. Jaques monta à une Tour, pour le satisfaire, & aiant aperçu de là une multitude prodigieuse d'hommes, il ne fit aucune imprécation contr'eux; mais pria seulement Dieu d'envoier contr'eux des moucherons, afin que ces foibles animaux leur fissent reconnoître la grandeur de la puissance de celui qui protégeoit les Romains. Il n'eut pas si-tôt achevé sa priére, que l'air fut couvert d'une nuée de ces moucherons, qui remplirent les trompes des Eléphans, qui sont creuses comme des tuyaux, & les oreilles & les narines des chevaux, & des autres bêtes de charge. Ces animaux ne pouvant avec toute leur force, resister à la multitude des insectes, s'effarouchérent, renversérent les hommes qu'ils portoient, rompirent les rangs, & fuiant de toute leur force, remplirent l'armée de desordre, & de confusion. Le Roi de Perse aiant reconnu par ce châtiment, qui n'étoit que trop doux, la puissance du Dieu protégeoit les personnes de piété, se retira, sans avoir remporté de son entreprise, autre chose que la honte de l'avoir manquée, au lieu de la victoire qu'il en avoit attendûe.

L'an de N. S. 359. Constance.

CHAPITRE XXXI.

Concile d'Antioche. Vertus de Méléce. Sa promotion, & son exil.

L'EMPEREUR Constance demeuroit alors à Antioche. Aprés qu'il eut arrêté par une nouvelle trêve le cours de la guerre contre les Perses, il assembla tous les Evêques, & les voulut obli-

L'an de N. S. 359. Constance.

ger à rejetter les termes de Consubstanciel, ou de même substance, & ceux de diverse substance. Le Siége de l'Eglise d'Antioche étoit alors vacant, Eudoxe qui l'avoit usurpé aprés la mort de Léonce, en aiant été chassé, & aiant depuis trouvé moien de monter malgré les Canons, sur celui de l'Eglise de Constantinople. Les Evêques qui s'étoient assemblez en grand nombre de diverses Provinces, dirent qu'il faloit donner un Pasteur au troupeau, & qu'aprés qu'il auroit été élû, ils délibéreroient avec lui, touchant la doctrine. Méléce, cét homme si recommandable par tant d'excellentes qualitez, avoit abandonné à cause de la desobéïssance insupportable du peuple, une petite Eglise d'Arménie, dont il étoit Evêque, & s'étoit retiré ailleurs, où il vivoit en repos. Les Ariens croiant qu'il étoit de leur sentiment, supplièrent l'Empereur Constance de lui donner l'Evéché d'Antioche. Car ils violoient hardiment toutes les loix pour établir leur impiété. Ils n'ont introduit que trop de nouveautez pour ce sujet, par toute la terre. Les défenseurs de la doctrine des Apôtres, étant tres persuadez de la pureté des sentimens de Méléce, & de la sainteté de ses mœurs, furent du même avis, & demandérent avec instance, que le decret de son élection, fût écrit, & signé. Lorsqu'il eut été écrit, & signé, il fut déposé entre les mains d'Eusébe Evêque de Samosate, qui étoit un généreux défenseur de la vérité. Méléce arriva bien-tôt aprés, selon les ordres de l'Empereur. Les Evêques, les Ecclésiastiques, une foule innombrable de peuple, les Juifs-mêmes, & les Paiens allérent au devant de lui. L'Empereur pria ceux d'entre les Evêques qui avoient les plus grands talens pour parler en public, d'expliquer ces paroles de l'Ecriture Sainte. *Le Seigneur m'a créée au commencement de ses voies, pour ses ouvrages*; & ordonna que leurs ex-

explications fussent rédigées par écrit, pou[illegible] obliger à les faire plus exactes. George Evêque de Laodicée expliqua le premier ces paroles, & répandit tout le venin de son erreur. Acace Evêque de Césarée, apporta ensuite une explication, qui tenoit comme le milieu entre l'impiété d'Arius, & la doctrine Catholique, & qui étant différente de l'une, n'étoit pas tout-à-fait conforme à l'autre. Le grand Méléce se leva aprés eux, & proposa la véritable régle, que les Théologiens doivent suivre pour être Orthodoxes. Il pésa toutes ses paroles dans la balance de la vérité, & prit garde ou de trop dire, ou de ne pas dire assez. Son discours fut reçu avec une approbation générale. Tout le monde l'aiant supplié de donner en peu de paroles, comme un abrégé de sa doctrine, il étendit trois doits, puis en plia deux, n'en laissant qu'un étendu, & dit: Nous concevons trois choses; mais nous parlons, comme si nous ne parlions qu'à une. Ceux qui étoient infectez des erreurs d'Arius, aiguisérent leurs langues contre lui, & l'accusérent faussement de tenir la doctrine de Sabellius, & s'étant rendus maîtres de l'esprit de ce Prince, qui étoit plus changeant que l'Euripe, ils le firent réléguer au lieu de sa naissance, & mirent en sa place Euzoïus, qui favorisoit ouvertement l'Arianisme, & qui dés le commencement avoit été déposé avec Arius, & privé des fonctions du Diaconat, par le célébre Aléxandre Evêque d'Aléxandrie. Alors la plus saine partie du peuple se sépara de ceux qui étoient infectez d'erreur, & s'assembla dans l'Eglise des Apôtres, qui est dans l'ancienne Ville. Ils avoient en quelque sorte toléré l'impiété des Ariens l'espace de trente ans, depuis le piége qui avoit été dressé au grand Eustate, dans l'espérance que les affaires changeroient de face: mais quand ils virent que l'hérésie se fortifioit de jour en jour, que les dé-

N. S. Constance.

[...]enseurs de la doctrine des Apôtres étoient attaquez tantôt à force ouverte, tantôt par des intrigues secretes, que Méléce avoit été exilé, & Euzoïus protecteur de l'Arianisme mis en sa place, ils se souvinrent de la parole qui fut autrefois dite au bien-heureux Lot, *Sauvez vôtre ame*, & de ce précepte de l'Evangile : *Si vôtre œil droit est un sujet de scandale, & de chûte, arrachez-le, & jettez-le loin de vous.* Le Seigneur a étendu ce précepte au pié, & à la main, en disant : *Il vaut mieux pour vous qu'une partie de vôtre corps périsse, que non pas que tout vôtre corps soit jetté dans l'enfer.* Voila de quelle maniére l'Eglise d'Antioche fut divisée.

N. S. Constance.

S. Matt. ch. 5.

CHAPITRE XXXII.

Fermeté remarquable d'Eusébe, Evêque de Samosate.

361. EUSÉBE, entre les mains duquel on avoit déposé le decret de l'élection de Méléce, s'en retourna à son Eglise, quand il vit qu'on violoit la foi publique. Les Ariens apprehendant que leurs signatures ne fussent une conviction manifeste de leur perfidie, persuadérent à l'Empereur de retirer le decret d'entre les mains d'Eusébe. Ce Prince lui envoia un Courrier, qui lui aiant exposé l'ordre qu'il avoit, reçut de lui cette réponse : Je ne saurois rendre le dépôt que j'ai entre les mains, à d'autres qu'aux Evêques qui me l'ont confié : Il faut pour cét effet qu'ils soient assemblez. L'Empereur irrité de cette réponse, écrivit une seconde lettre à Eusébe, par laquelle il lui commandoit de rendre le Decret, & lui déclaroit qu'à moins qu'il obéît, il avoit donné ordre qu'on lui coupât la main. Ce n'étoit pourtant qu'une ménace, dont il usoit pour l'intimider ; car il avoit

avoit défendu au Courier d'exécuter l'ordre. Eusébe aiant lû la lettre, presenta les deux mains, & dit : Je suis prét de souffrir qu'on me les coupe toutes deux, plûtôt que de rendre un Decret qui est une conviction manifeste de l'impiété des Ariens. Constance loüa alors la grandeur de son courage, & l'admira tout le reste de sa vie ; la vertu aiant l'avantage de tirer des loüanges de la bouche même de ses ennemis. L'Empereur Constance aiant appris dans le même tems que Julien, qu'il avoit créé César en Europe y faisoit des entreprises, & y levoit des troupes contre lui, partit de Syrie, & mourut en Cilicie. Il ne tira aucun secours de celui que son pere lui avoit laissé pour lui en donner, parce qu'il n'avoit pas imité la piété de son pere. Aussi étant prêt de sa fin, témoigna-t-il par ses gémissemens, & par ses larmes un regret inconsolable d'avoir altéré la pureté de la doctrine de l'Eglise.

L'an de N. S. 361.

Constance.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Théodoret.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Avenement de Julien à l'Emipre.

L'an de N. S. 361. Julien

CONSTANCE étant mort de la sorte que je viens de dire, & en déplorant l'aveuglement par lequel il s'étoit éloigné de la créance de Constantin son pere, Julien reçut cette nouvelle importante dans le tems qu'il étoit prét de passer d'Europe en Asie, & prit possession de l'Empire, que personne ne lui pouvoit plus disputer.

CHA-

L'an de N. S. 361.

CHAPITRE II.

Julien

Education, & apostasie de Julien.

DE'S sa plus tendre jeunesse, & avant l'âge de puberté, il suça avec Gallus son frere, le lait de la saine doctrine de l'Eglise. Il en conserva la pureté quelque tems depuis. L'apprehension qu'il eut de la jalousie, & des ombrages de Constance, qui faisoit mourir ses parens, de peur qu'ils ne conjurassent contre lui, le porta à se mettre au nombre des Lecteurs, & à lire les livres de l'Ecriture sainte au peuple. Il fit aussi bâtir une Eglise, en l'honneur des Martyrs. Mais ces Saints qui prévoioient son apostasie, refusérent son present. Les fondemens de cét édifice n'étant pas plus stables, que l'esprit de celui qui les avoit jettez, il tomba avant que d'avoir été dédié.

CHAPITRE III.

Impiété de Julien découverte.

LA jeunesse de Julien, & son âge suivant se passérent de cette sorte. Lorsque Constance partit pour aller en Occident faire la guerre à Magnence, il créa Gallus César en Orient, qui faisoit une profession sincére de la piété, & qui continua de la sorte jusqu'à la fin de sa vie. Alors Julien se défit de la crainte salutaire des jugemens de Dieu, entreprit de s'élever plus qu'il ne devoit, & de monter sur le trône. Etant possédé de ce desir, il courut toute la Gréce, pour consulter les devins, & pour leur demander, s'il

L'an de N. S. 361. Julien

seroit assez heureux pour le voir un jour accompli. Il en trouva un, qui lui promit de lui prédire ce qu'il souhaitoit, & l'aiant mené dans un Temple, & jusques au lieu le plus secret, il invoqua les démons. Quand ils parûrent soûs d'épouvantables figures, comme ils ont accoûtumé de faire, Julien eut peur, & fit le signe de la Croix sur son front. Les démons s'étant enfuïs, à la vûe du signe de la Croix, par laquelle le Sauveur les a vaincus, le Devin reprit Julien d'avoir ainsi troublé la cérémonie. Il avoüa qu'il avoit eu peur, & qu'il admiroit la puissance de la Croix, dont la seule figure avoit mis les démons en fuite. Ne vous imaginez pas, lui dit l'imposteur, que ces esprits apprehendent la Croix, ni que ce soit la figure de ce signe qui les ait chassez d'ici; c'est qu'ils ont détesté vôtre action, & ils se sont retirez pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient. Le Devin l'aiant trompé de la sorte, l'initia à ces exécrables mystéres, & le remplit d'impiété. Voila l'excés déplorable où l'ambitiou de régner porta ce malheureux Princes. Il ne découvrit pas néanmoins son impiété, aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, parcequ'il apprehendoit de déplaire aux soldats qui faisoient profession de la Religion Chrétienne. Car depuis que Constantin, ce Prince qu'on ne sauroit assez loüer, eut arraché de leur cœur les racines de la superstition, & y eut jetté les premiéres semences de la vérité, les Princes ses enfans, ses successeurs les cultivérent avec soin. Bien que Constance trompé par ceux ausquels il avoit laissé prendre un trop grand pouvoir sur son esprit, eût rejetté le terme de Consubstanciel, il en avoit toûjours conservé le sens, en confessant que le Verbe est Dieu, & véritable Fils de Dieu, engendré avant tous les siécles, en condamnant ceux qui disoient, qu'il n'est qu'une Créature, & en défendant le culte

des

des Idoles. Je rapporterai ici une action, par laquelle on peut juger de la grandeur du zele qu'il avoit pour le service de Dieu. Avant que d'entreprendre la guerre contre Magnence, il assembla ses soldats, & les exhorta à recevoir le Bâtême. „ L'heure de la mort, leur dit-il, est incertaine, mais il n'y a ni lieu, ni tems où elle soit „ aussi incertaine qu'en ceux de la guerre, où l'on „ se sert de fléches, de traits, de lances, d'épées, „ & d'une infinité d'autres instrumens, qui n'ont „ été inventez que pour la procurer. Il faut donc „ que chacun de vous se revête de cette robe pré„ cieuse, dont nous avons besoin en l'autre vie. „ Que si quelqu'un croit devoir différer de s'en „ revêtir, qu'il retourne en sa maison; car je ne „ permettrai à personne de combattre, qu'il n'ait „ été auparavant admis à la participation des sa„ crez mystéres.

L'an de N. S. 361. Julien

CHAPITRE IV.

Rappel des Evêques exilez.

LA connoissance que Julien avoit de toutes ces choses l'empêcha de découvrir son impiété, & le porta à rappeler les Evêques, qui avoient été chassez de leurs Eglises par Constance, & reléguez aux extrémitez de la terre. Il espéroit gagner par ce moien l'affection de tout le monde. Dés qu'il eut accordé cette permission, Mélece retourna à Antioche, & Athanase à Aléxandrie. Hilaire, & Eusébe Evêques d'Italie, & Lucifer Evêque de Sardaigne, qui étoient alors dans la Thébaïde, Province d'Egypte, où Constance les avoit reléguez, s'assemblérent avec quelques autres Prélats, à dessein de rétablir une parfaite conformité de

L'an de N. S. 361. Julien

doctrine dans l'Eglise. Elle n'étoit pas seulement combattüe alors par ceux qui tenoient des erreurs contraires à la foi, mais elle étoit encore déchirée par ses enfans, qui avoient conservé la pureté des maximes qu'elle leur avoit enseignées. Tout ce qui étoit resté sain & Orthodoxe dans la Ville d'Antioche, étoit divisé en deux factions. La premiére étoit composée de ceux qui s'étoient séparez à l'occasion du célébre Eustate; & la seconde de ceux, qui aiant renoncé avec le grand Méléce à la faction d'Arius, célébroient les sacrez mystéres à Palée. Les uns, & les autres avoient la même créance, & soûtenoient la doctrine, qui avoit été définie dans le Concile de Nicée. Ils n'étoient séparez que par un esprit de contestation, & par l'inclination que chaque parti avoit pour son Evêque. La mort d'un des deux ne pût les mettre d'accord. Car Eustate étant mort avant que Méléce eût été Ordonné, & ceux qui faisoient profession de piété, s'étant séparez des autres, depuis que Méléce eut été exilé, & Euzoïus sacré, les Sectateurs d'Eustate ne voulurent jamais se rejoindre à eux. Eusébe, & Lucifer cherchérent, comme je viens de dire, les moiens d'ôter cette division. Eusébe pria Lucifer d'aller conférer avec Athanase sur ce sujet, & pour lui, il se chargea du soin de rétablir la paix, & l'union parmi les fidéles.

CHAPITRE V.

Ordination de Paulin.

LUCIFER au lieu d'aller à Aléxandrie, alla à Antioche, où aprés plusieurs conferences avec l'un & l'autre des partis, pour chercher les moiens de les accorder, & aprés avoir reconnu

connu que les Sectateurs d'Eustate se contredisoient les uns les autres, il sacra Evêque, Paulin Prêtre, qui étoit leur Chef. Cette ordination, qu'il n'avoit point dû faire, augmenta la division, au lieu de la diminuer, & fut cause qu'elle dura l'espace de quatre-vints-cinq ans, & jusques à la promotion d'Aléxandre, Prélat digne des plus grandes loüanges. Dés-qu'il eut été chargé de la conduite de l'Eglise d'Antioche, il s'appliqua fort heureusement à réünir les membres qui en avoient été séparez. Mais Lucifer n'aiant alors rien fait autre chose qu'accroître la division, demeura fort long-tems à Antioche. Eusébe s'y rendit bien-tôt aprés, & aiant reconnu que la mauvaise méthode, dont Lucifer s'étoit servi pour guérir le mal, l'avoit rendu presque incurable, fit voile en Occident. Lucifer étant retourné en Sardaigne, ajoûta à la doctrine de l'Eglise certaines maximes. Ceux qui les suivirent furent appelez Lucifériens. Mais ce nom-là fut bien-tôt aboli, avec les maximes mêmes. Voila ce qui arriva aprés le retour des Evêques.

L'an de N. S. 361. Julien.

CHAPITRE VI.

Fausse clémence de Julien.

LA profession publique que Julien fit de son impiété, fut la source du desordre, & de la confusion, dont toutes les Villes de l'Empire furent remplies. Ceux qui étoient encore attachez au culte des Idoles ouvrirent leurs Temples, & célébrérent ces mystéres abominables, qui devoient étre ensevelis soûs un éternel oubli. Ils soüillérent le feu en l'allumant sur les Autels; la terre, en la trempant du sang des victimes; & l'air, en le remplissant de la fumée, & de l'odeur

L'an de N. S. 561. Julien.

qui sortoient de leurs entrailles. Etant agitez avec violence, par les démons qu'ils adoroient, ils couroient comme les Prêtres de Cybele, par les ruës, & par les places publiques, & offensoient les personnes de piété, par toute sorte de railleries, & d'outrages. Ceux qui faisoient profession de la véritable Religion, ne pouvant souffrir leur insolence, repoussérent leurs injures par d'autres injures, & leur reprochérent leurs égaremens, & leurs erreurs. Ceux-ci vivement piqués de ce reproche, usérent de la licence que la protection du Prince leur donnoit. Ce détestable Empereur excitoit ses sujets les uns contre les autres, au lieu de maintenir la paix entr'eux, & dissimuloit les entreprises que les plus furieux faisoient contre les plus moderez. Il donnoit les charges, tant de la Cour, que de la Ville, & de l'armée aux plus cruels, & aux plus impies. Ces Officiers ne contraignoient pas les Chrétiens à force ouverte de sacrifier aux Idoles; mais ils leur faisoient mille affronts. Ce fut par le même esprit, qu'on ôta aux Ecclésiastiques les priviléges qui leur avoient été autrefois accordez par Constantin.

CHAPITRE VII.

Entreprises des Paiens contre les Chrétiens.

BIEN que les entreprises que les Paiens firent en ce tems-là, soient presqu'innombrables, de sorte qu'elles sembleroient demander un Ouvrage à part, je ne laisserai pas d'en choisir quelques-unes & de les rapporter ici. A Gaza, & à Ascalon, qui sont des Villes de Palestine, ils fendirent le ventre à des Prêtres, & à des femmes consacrées à Dieu, le remplirent d'orge, & jettérent ces personnes aux porcs, afin qu'ils les man-

mangeassent. A Sebaste, qui est une Ville de la même Province, ils ouvrirent la Chasse de saint Jean-Bâtiste, brûlérent les ossemens, & en jettérent les cendres au vent. Qui pourroit raconter sans verser des larmes, le crime qu'ils commirent dans la Phénicie? Il y avoit dans Héliopole qui est une Ville assise proche du Mont-Liban, un Diacre nommé Cyrille, qui étant transporté par un grand zele soûs le régne de Constantin, avoit brisé quantité d'Idoles. Les impies qui en avoient du déplaisir, ne se contentérent pas de le tuer, ils l'ouvrirent aprés sa mort, & mangérent une partie de ses entrailles. La Justice Divine ne manqua pas de découvrir, & de châtier une inhumanité aussi barbare que celle-là. Tous ceux qui y eurent part perdirent premiérement leurs dens, qui tombérent l'une aprés l'autre; ils perdirent ensuite leurs langues, qui pourrirent dans leurs bouches, & enfin les yeux, & reconnurent par tant de disgraces survenues successivement, la puissance de la Religion, qu'ils avoient si injustement persecutée. Ils prophanérent l'Eglise qui avoit été bâtie peu auparavant à Emese Ville voisine, & la consacrérent à Bacchus Androgyne, en mettant dedans sa statue ridicule, qui avoit les deux séxes. Capitolin Gouverneur de toute la Thrace, fit brûler vif Emilien défenseur intrépide de la foi du Sauveur, à Dorostole Ville célébre de cette Province. Il faudroit avoir le style sublime d'Eschyle, & de Sophocle, pour décrire dignement l'atrocité des supplices, que souffrit Marc, Evêque d'Arétuse. Il avoit démoli soûs le régne de Constance un Temple de Paiens, & l'avoit changé en Eglise. Mais les habitans aiant vû depuis, l'intention que Julien avoit, que l'exercice de la Religion Paienne fût rétabli, & que les Chrétiens fussent mal-traitez, ils déclarérent la haine qu'ils avoient conçûe depuis long-tems contre cét Evêque. Il tâcha d'abord

L'an de N. S. 361. Julien.

L'an de N.S. 361. Julien.

bord de s'enfuïr, selon le précepte de l'Evangile; mais aiant appris que quelques-uns de ses Ecclésiastiques avoient été pris pour lui, il retourna, & se mit entre les mains de ses bourreaux. Ils n'eurent ni pitié de sa vieillesse, ni respect de sa vertu. S'étant saisis de lui, malgré la pureté de ses mœurs, & l'éminence de son savoir, ils le dépoüillérent, & aprés l'avoir déchiré à coups de foüet, ils le jettérent dans un égoût, puis l'en aiant retiré, ils le livrérent aux jeunes garçons de la Ville, afin qu'ils le perçassent avec la pointe de leurs canifs. Ils le frottérent aprés cela de sausse de poisson, & de miel, l'enfermérent dans un reseau, l'élevérent dans l'air, & le laissérent exposé aux mouches durant la plus grande ardeur du jour. Ils le traitérent de la sorte pour l'obliger, ou à relever le Temple, qu'il avoit démoli, ou à fournir de l'argent, pour le relever. Mais de quelques tourmens dont ils usassent pour ébranler la constance, ils ne pûrent jamais tirer aucune promesse de sa bouche. Ils crûrent que sa pauvreté l'empêchoit de promettre l'argent, qu'ils lui demandoient, lui en remirent la moitié, & lui témoignérent qu'ils se contenteroient de l'autre. Mais dans cét état, où il étoit suspendu en l'air, percé de coups, couvert de mouches, il ne fit paroître aucune foiblesse, se moqua des impies, & leur dit qu'ils rampoient sur la terre, au lieu qu'il étoit élevé vers le Ciel. Enfin ils se réduisirent à lui demander une somme tres-médiocre, & il leur répondit, qu'il y avoit une aussi grande impiété à leur donner une obole, qu'à leur donner la somme entiére. Ainsi ils admirérent sa patience, par laquelle leur cruauté avoit été vaincue, & depuis ils se changérent si fort, qu'ils apprirent de sa bouche les premiéres instructions de nôtre Religion.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Loix faites par Julien contre les Chrétiens.

LES impies livrérent en même tems sur mer & sur terre beaucoup d'autres persécutions aux personnes de piéte. Le Prince ennemi de Dieu avoit fait publier des Loix contre nôtre Religion. Par l'une il avoit défendu que les enfans des Galiléens; c'est ainsi qu'il appeloit les Chrétiens, n'apprissent la Poëtique, la Rhétorique, & la Philo-
„ sophie; car nous sommes percez, disoit-il,
„ par nos propres plumes, comme porte le pro-
„ verbe, & nos auteurs fournissent des armes
„ pour nous combattre. Par l'autre il avoit commandé que les Chrétiens fussent chassez des armées.

CHAPITRE IX.

Exil de Saint Athanase.

ATHANASE cét invincible défenseur de la vérité, soûtint encore en ce tems-là, un nouveau combat pour elle. Les démons ne pouvant résister à la puissance ni de ses prédications, ni de ses priéres, armérent contre lui leurs ministres, & les excitérent à l'attaquer par les traits de leurs langues empoisonnées. Entre toutes les choses qu'ils dirent au protecteur de l'impiété, pour lui persuader de chasser ce saint Evêque hors de la Ville d'Aléxandrie, ils lui dirent que s'il y demeuroit, il n'y demeureroit aucun Paien, parce qu'il les attireroit tous à la Religion Chrétienne. Julien fort touché 362.

L'an de N. S. 362. touché de ce discours, ordonna non seulement qu'il seroit chassé d'Aléxandrie, mais qu'il seroit mis à mort. On dit qu'Athanase aiant remarqué que les fidéles étoient étonnez de cét ordre, il leur dit que c'étoit un mouvement qui seroit bien-tôt appaisé, & une nuée qui seroit dissipée en un instant. Il se retira néanmoins, quand il sut que ceux qui avoient ordre de l'arrêter étoient arrivez, & aiant trouvé un vaisseau, il se sauva dans la Thébaïde. Celui qui avoit ordre de le faire mourir, aiant appris qu'il s'enfuioit, le poursuivit; mais un des amis d'Athanase l'aiant devancé, l'en avertit. Alors ceux qui l'accompagnoient le priérent de se détourner, pour se cacher dans le desert. Mais au lieu de suivre leur conseil, il commanda au Matelot d'aller droit à Aléxandrie. Il trouva celui qui avoit ordre de le prendre, & qui lui demanda où étoit Athanase. Il répondit, qu'il n'étoit pas loin, passa, & arriva à Aléxandrie, où il demeura caché durant tout le reste du régne de Julien.

Julien.

CHAPITRE X.

Translation du corps de saint Babylas.

JULIEN aiant dessein de faire la guerre aux Perses, envoia consulter sur ce sujet tous les Oracles de l'Empire, par les plus fidéles de ses amis, & alla lui-même à Daphné consulter Apollon Pythien. L'Oracle lui répondit, qu'il faloit ôter des corps morts qui l'empêchoient de parler, & que dés qu'ils seroient ôtez, il lui prédiroit ce qu'il desiroit. Les Reliques de l'invincible Martyr Babylas, & des jeunes hommes qui avoient été compagnons de sa mort, avoient été déposées dans le voisinage. Il étoit visible que la puissance de ces

saints

saints corps réduisoit l'Oracle au silence, & l'empêchoit d'imposer au peuple, & Julien ne manqua pas de le reconnoître par les lumiéres qu'il avoit tirées de nôtre Religion. C'est pourquoi il ne toucha point du tout aux corps qui étoient enterrez dans ce lieu-là, & commanda seulement aux Chrétiens de transférer les Reliques des Martyrs. Ils n'eurent pas si-tôt reçu cét ordre, qu'ils se rendirent en foule au bois de Daphné, mirent les Reliques sur un char tiré par deux chevaux, les conduisirent à la Ville, en chantant des Pseaumes, & en repetant ces paroles à chaque verset, que ceux qui adorent les statûes taillées par les Sculpteurs, soient confondus. Ces Chrétiens regardérent cette translation, comme un triomphe remporté sur le démon.

L'an de N. S. Julien.

CHAPITRE XI.

Constance de Théodore, Martyr. Incendie du Temple de Daphné.

JULIEN en eut du déplaisir, & commanda le jour suivant d'arrêter les principaux auteurs de cette pompe. Salluste Préfet du Prétoire, fort attaché à la superstition Paienne, lui conseilla de ne pas accorder aux Chrétiens la gloire du Martyre, qu'ils recherchoient. Mais quand il vit que ce Prince ne pouvoit modérer sa colére, pour le contenter il commanda d'arrêter un jeune homme nommé Théodore, qui avoit un grand zele pour la Religion Chrétienne, & qui se promenoit alors dans la place publique. Quand il eut été étendu sur le chevalet, en presence de tout le peuple, il commanda qu'on le déchirât à coups de foüet, & avec des ongles de fer. Aprés que depuis le matin jusques au soir, il eut été traité de la sorte, on le char-

L'an de N. S. 362. Julien.

chargea de chaînes, & on le mit en prison. Le jour suivant Saluste raconta à Julien cette exécution, lui representa la constance invincible de ce jeune homme, & prit la liberté de lui dire, que cette maniére de persécuter les Chrétiens, leur étoit glorieuse, au lieu qu'elle lui étoit infame. Cét ennemi de Dieu touché de ces raisons, défendit d'exercer sur d'autres, de pareilles cruautez, & commanda de mettre Théodore hors de prison. Quelques-uns lui aiant demandé, depuis qu'il fut en liberté, s'il avoit souffert de grandes douleurs, il répondit qu'il en avoit souffert au commencement, mais qu'il étoit depuis venu une personne qui l'avoit essuié avec un linge, & qui l'avoit si fort soulagé, que quand les bourreaux l'avoient quitté, il en avoit senti plus de peine, que de plaisir, parce que celui qui le consoloit, l'avoit quitté au même tems.

Au reste l'imposture de l'Oracle fut découverte, & la puissance du Martyr reconnue. Car le tonnerre étant tombé sur le Temple d'Apollon, il y mit le feu, & réduisit en cendres sa statue, qui n'étoit que de bois d'oré. Julien oncle de l'Empereur du même nom, Gouverneur de tout l'Orient, aiant appris durant la nuit cét accident, courut en diligence vers Daphné, où quand il vit que le Dieu qu'il adoroit, & qu'il venoit secourir, n'étoit plus que de la poussiére, il se défia qu'il avoit été réduit en cét état par les Chrétiens, & fit donner la question à ceux qui avoient soin de garder le Temple, afin de tirer la vérité de leur bouche. Mais la violence des tourmens ne leur fit avancer aucun mensonge : Ils déclarérent que le feu étoit tombé du ciel, & qu'il y avoit des païsans, qui en retournant de la campagne l'avoient vû tomber.

CHA-

L'an de N. S. 362. Julien.

CHAPITRE XII.

Prophanation de l'Eglise, & des vases sacrez.

BIEN que les impies sussent que ce que ces personnes déposoient au milieu des tourmens, étoit véritable, ils ne laissérent pas de déclarer la guerre à Dieu. Julien commanda de porter à l'épargne les vases qui servoient à la célébration des Mystéres, & fit fermer la grande Eglise, qui avoit autrefois été bâtie par Constantin, de sorte que les Ariens qui la possedoient en ce temslà, ne pûrent plus s'y assembler. Felix, Trésorier de l'Empereur, & Elpide Receveur du Domaine, ou comme les Romains l'appelent, Comte des largesses privées, qui, à ce qu'on dit, avoient autre-fois fait profession de nôtre Religion, & y avoient depuis renoncé par complaisance pour le Prince, entrérent dans l'Eglise avec Julien Gouverneur de tout l'Orient. On dit que ce dernier fit de l'eau sur l'Autel, & donna un soufflet à Euzoïus, qui vouloit l'en empêcher. Il dit que la Providence ne prenoit aucun soin des affaires des Chrétiens. Felix considérant les vases que Constantin, & Constance avoient fait faire avec la plus grande magnificence qu'il leur avoit été possible : Voila, dit-il, les vases dans lesquels on sert le Fils de Marie.

CHAPITRE XIII.

Châtiment exemplaire de l'impiété.

L'EXTRAVAGANCE, & l'impiété de ces deux ennemis de la Religion furent suivies d'un

L'an de N. S. 362. Julien.

d'un promt châtiment. Julien fut attaqué à l'heure-même d'un mal, qui lui rongea de telle sorte les entrailles, que ne pouvant plus donner passage aux excrémens, elles les firent rémonter jusqu'à cette bouche si sale, dont il s'étoit servi pour avancer ces blasphémes. On dit que sa femme, qui étoit Chrétienne, lui parla de cette sorte: „ Vous devez loüer le Sauveur de ce qu'il vous fait „ sentir sa puissance par ce châtiment; car si au „ lieu de vous fraper, comme il a fait, il avoit „ usé de sa patience ordinaire, vous n'auriez pas „ su à qui vous avez déclaré la guerre. Aiant appris ainsi de sa femme, & des douleurs qui le pressoient, la cause de sa maladie, il supplia l'Empereur de rendre l'Eglise, à ceux ausquels il l'avoit ôtée. Mais il mourut sans avoir obtenu de lui cette demande. Felix fut aussi frappé de la main de Dieu, tout son sang sortit de ses veines pour couler jour & nuit par sa bouche. En le perdant il perdit la vie, & trouva la mort éternelle.

CHAPITRE XIV.

Conversion du fils d'un Prétre Paien.

DANS le même tems le fils d'un Prétre Paien, qui avoit été élevé par son pere dans la fausse Religion, y renonça pour faire profession de la nôtre. Une femme d'une singuliére piété, & qui avoit l'honneur d'être emploiée au ministére de l'Eglise, avoit habitude particuliére avec sa mere, de sorte que la voiant souvent, elle voioit aussi le fils, qui étoit fort jeune, le caressoit comme on caresse les enfans de cét âge, & l'exhortoit à la piété. La mere étant morte, le fils continua à visiter cette Dame, & à recevoir ses instructions. Quand il fut pleinement persuadé de la vérité des maxi-

maximes qu'elle lui inſpiroit, il lui demanda par quel moien il pourroit ſe délivrer de la ſuperſtition, où ſon pere l'avoit élevé. Elle lui répondit, qu'il faloit qu'il ſortît de la maiſon de ſon pere, & qu'il préférât à ſon pere, le Dieu qui avoit créé & ſon pere, & lui; qu'il devoit auſſi ſe retirer en une autre Ville, où il pût ſe cacher, & éviter de tomber entre les mains de l'Empereur. Elle lui promit de prendre le ſoin de l'exécution de ce deſſein. Il la remercia de ſa bonté, & lui dit: Je viendrai deſormais chez vous, & je vous mettrai ma vie entre les mains. Quelques jours aprés, Julien alla à Daphné pour y faire un feſtin. Le pere du jeune homme dont je parle, ne manqua pas de s'y trouver, tant parce qu'il étoit Prétre de ſes Dieux, que parce qu'il le ſuivoit dans tous ſes voiages, & d'y mener ſes deux fils, qui avoient accoûtumé de purifier par l'aſperſion d'une eau conſacrée avec certaines cérémonies, les viandes qu'on ſervoit à l'Empereur. La fête qu'on célébre à Daphné dure ſept jours. Le premier jour ce jeune homme aiant jetté de l'eau, ſelon ſa coûtume, ſur les viandes qui étoient ſur la table de l'Empereur, & les aiant infectées par cette aſperſion, retourna à Antioche chez cette Dame de piété, & lui dit: Me voila revenu ſelon ma parole, aquittez-vous de la vôtre, & mettez ma vie, & mon ſalut en ſureté. Elle le mena chez Méléce, homme de Dieu, qui le fit long-tems attendre dans une chambre haute. Cependant le pere aiant fait le tour de Daphné pour chercher ſon fils, retourna à Antioche, courut par toutes les ruës, jetta les yeux de tous côtez, pour voir s'il y étoit. Quand il fut proche de la maiſon de Méléce, il leva la tête, l'aperçut qui regardoit par les barreaux, entra dans la maiſon, le prit, l'ammena, lui donna pluſieurs coups, lui piqua les piez, les mains, & le dos avec de petites pointes de fer rouge, l'enferma dans

L'an de N. S. 362.

Julien.

L'an de N. S. 362. Julien.

dans une chambre qu'il barricada par dehors, & retourna à Daphné. J'ai oüi raconter tout ceci au fils, dans l'extrémité de sa vieillesse. Il nous ajoûta, qu'étant rempli alors de l'Esprit de Dieu, & animé de sa grace, il brisa les Idoles de son pere, & se moqua de leur foiblesse; qu'aiant fait depuis réflexion sur la hardiesse de son action, il apprehenda le retour de son pere, & pria le Sauveur de l'assister, & de lui ouvrir la porte. Je n'ai rien fait, „ lui disoit-il, ni rien souffert que pour vôtre in„ térêt, & vôtre gloire. Comme j'achevois ces „ paroles, (c'est ainsi qu'il continuoit de nous en„ tretenir) les portes s'ouvrirent tout d'un coup, „ & les barricades se rompirent. Je retournai alors „ chez la Dame qui m'avoit donné les premiéres „ teintures de la Religion. Elle me déguisa avec „ un habit de fille, me mit sur une voiture, & me „ mena à Méléce, qui me mit entre les mains „ de Cyrille Evêque de Jérusalem, avec qui „ je partis la nuit pour aller en Palestine. Il nous „ raconta aussi de quelle maniére il convertit de„ puis son pere à la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XV.

Martyre de Juventin, & de Maximin.

BIEN que Julien affectât de paroître doux, & modéré, il prenoit de jour en jour une licence plus effrénée de combattre la piété, non à force ouverte, mais par adresse, & en tendant aux Chrétiens des piéges, pour les surprendre, & pour les perdre. Il corrompit les fontaines du Faux-bourg de Daphné, & de la Ville d'Antioche, en jettant dans leur eau quelque chose de presenté aux Idoles, afin que personne n'en pût boire, sans étre soüillé par l'impureté de ces sacrifices. Il infecta

fecta de la même sorte le pain, la viande, les herbes, les fruits, & généralement tous les alimens qui étoient en vente, en faisant jetter dessus de l'eau consacrée aux démons. Les Chrétiens gémissoient de ses abominations dans le secret de leur cœur, & mangeoient pourtant de ces alimens abominables, selon ce précepte de saint Paul: *Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir d'où il vient, par un scrupule de consience.* Deux Gardes de l'Empereur déplorérent un jour, avec beaucoup de véhémence, la misére où ils étoient réduits de commettre ces péchez-là, malgré eux; & pour exprimer leur ressentiment, empruntérent ces paroles des trois jeunes hommes qui se rendirent autrefois si célébres à Babylone; Vous nous avez livré à un Prince Apostat, & le plus injuste qui soit parmi les Nations de l'Univers. Un de ceux qui étoient à table avec eux aiant rapporté tout leur discours à l'Empereur, il les envoia quérir, & leur demanda ce qu'ils avoient dit. Cette demande leur aiant donné occasion de découvrir librement leurs sentimens, ils firent cette réponse avec toute la chaleur de leur zele: Aiant été élevés dans la piété, & accoûtumez à observer les bonnes loix, qui ont été faites par Constantin, & par les Princes ses enfans, nous déplorons avec une amertume inconcevable, le mal-heur que nous avons de voir qu'il n'y a rien qui ne soit gâté par la contagion du Paganisme, & que tout jusques au boire & au manger est infecté par le mélange de quelque chose de consacré aux Idoles. Nous en avons soupiré dans nos maisons, & nous vous en déclarons maintenant nôtre douleur. C'est l'unique mal qui nous afflige sous vôtre Empire. Ce Prince tres-sage & tres-modéré, car c'est ainsi que ses semblables l'appeloient, leva en cette occasion le masque de sa fausse douceur, & fit voir sa véritable cruauté.

L'an de N. S. 362. Iulien.

1. Cor. 10. 25.

L'an de N. S. 262. Julien.

Il les fit tourmenter avec une si extréme rigueur, qu'ils perdirent la vie par la violence de la douleur, ou plûtôt qu'ils furent délivrez des miséres du siécle present, & récompensez des couronnes que méritoit leur victoire. Julien publia qu'ils avoient été exécutez à mort, non en haine de la Religion qu'ils avoient défendue, mais en punition de l'insolence avec laquelle ils avoient parlé, & commanda de débiter par tout cette cause de leur mort, de peur qu'ils ne joüissent de l'honneur du martyre. L'un s'appeloit Juventin, & l'autre Maximin. L'Eglise d'Antioche les révéra comme de généreux défenseurs de la foi, & mit leurs corps dans un superbe tombeau. Le peuple honore encore aujourd'hui leur mémoire, par une fête qu'il célébre tous les ans.

CHAPITRE XVI.

Valentinien est rélégué en haine de nôtre Religion.

D'AUTRES personnes élevées aux Charges remportérent de semblables couronnes, pour avoir parlé avec une semblable liberté. Valentinien, que nous verrons bien-tôt sur le Trône, étant pour lors Tribun des soldats qui gardent le Palais, fit paroître l'ardeur du zele qu'il avoit pour la pureté de la foi. Comme cét extravagant Empereur entroit tout transporté de joie dans le Temple de la Fortune publique, & que les Prêtres étoient aux deux côtez de la porte, avec de l'eau pour purifier, selon leur imagination, ceux qui étoient prêts d'entrer, une goûte tomba sur l'habit de Valentinien, qui marchoit devant l'Empereur. Il frappa le Prêtre de la main, & lui dit, qu'il le salissoit, au lieu de le purifier. Il mérita par cette action de posséder l'un & l'autre Empire.

Julien

Julien qui en avoit été témoin, le relégua à un Fort, assis au de-là du desert. A peine un an & quelques mois étoient écoulez, que la générosité avec laquelle il avoit fait profession de la Religion Chrétienne, fut récompensée de la possession de l'autorité souveraine. C'est ainsi que Dieu commence souvent à couronner la piété dés cette vie, par des biens qui ne sont que comme l'ombre, & le gage de ceux qu'il lui reserve en l'autre. L'Empereur usa encore d'une nouvelle invention pour ébranler dans le cœur des Chrétiens la fermeté de leur foi. Comme il avoit accoûtumé de s'asseoir sur son Trône, pour distribuer des piéces d'or aux soldats, il ordonna, contre la coûtume, que l'on mît de l'encens, & du feu sur une table proche de l'autel, & que chacun jettât de l'encens dans le feu, avant que de recevoir de sa main la piéce d'or. Plusieurs ne s'aperçurent point de ce piége. Ceux qui s'en aperçurent, l'évitérent en feignant d'être malades. Quelques-uns négligérent leur salut, par un trop grand desir de s'enrichir. D'autres trahirent leur Religion par lâcheté.

L'an de N. S. 362. Julien.

CHAPITRE XVII.

Générosité singuliére de plusieurs Confesseurs.

Quelques-uns de ceux ausquels Julien avoit distribué de la sorte ces presens si dangereux, & si funestes, s'étant trouvez depuis à table ensemble, il y en eut un qui aiant le verre à la main, fit dessus le signe de la Croix, avant que de le porter à sa bouche. Un autre l'aiant repris de cette action, & lui aiant dit qu'elle étoit contraire à ce qu'il avoit fait un peu auparavant, il lui demanda ce qu'il avoit fait qui y fût contraire. L'autre lui aiant répondu qu'il avoit presenté de

L'an de N. S. 362. Julien.

l'encens aux Dieux, & renoncé à sa Religion, & que cela étoit contraire au signe de la Croix, qu'il venoit de faire, plusieurs de ceux qui étoient à table se levérent en criant, én déplorant leur malheur, en s'arrachant les cheveux, & coururent dans les places publiques, & protestérent qu'ils étoient trompez, qu'ils avoient été trompez par les détestables artifices de l'Empereur, qu'ils détestoient leur action, qu'ils en avoient un tres-sérieux & tres-sincére repentir. Ils coururent de la sorte jusques au Palais, où ils déclamérent contre les fourberies du Tiran, & demandérent à être brûlez vifs, & à expier par le feu, le crime qu'ils avoient commis par le feu. Ces discours, & d'autres semblables excitérent si fort la colére du Tiran, qu'il commanda qu'on leur tranchât la tête. Comme on les conduisoit hors de la Ville, le peuple les suivoit en foule, admirant la grandeur de leur courage, & la générosité qu'ils avoient eüe de défendre publiquement leur Religion. Lorsqu'ils furent arrivez au lieu du supplice, le plus âgé pria les bourreaux d'exécuter le plus jeune le premier, de peur que la mort de ses compagnons n'ébranlât sa constance. Le plus jeune s'étant déja mis à genoux, & l'exécuteur aiant tiré son épée pour lui couper la tête, on apporta leur grace, & on cria de loin, qu'on ne les fit point mourir. Le plus jeune qui se nommoit Romain, étant fâché de recevoir cette grace, dit en colére: Romain n'étoit pas digne d'être Martyr de Jesus Christ. Ce ne fut aussi que par la plus maligne de toutes les jalousies, que Julien les garantit de la mort, & parce qu'il leur envioit la gloire du martyre. Il ne permit plus néanmoins qu'ils demeurassent dans des Villes, mais les relégua aux extrémitez de l'Empire.

CHA-

L'an de N. S. 362. Iulien.

CHAPITRE XVIII.

Martyre d'Artemius.

Il confisqua le bien d'Artemius, Général des troupes d'Egypte, & lui fit trancher la tête, en haine de ce qu'exerçant cette charge dés le régne de Constance, il avoit brisé quantité d'Idoles. Voila quelles furent les actions de cét Empereur, que les Paiens appeloient tres-clément, & qu'ils loüoient d'étre exemt de colére. Je raconterai ici l'action généreuse d'une femme; car ce séxe a été animé aussi bien que l'autre, du véritable zele de la gloire de Dieu, & a méprisé la rage du Tiran.

CHAPITRE XIX.

Liberté de Publia, contre Julien.

Il y avoit en ce tems-là une Dame, nommée Publia, qui avoit aquis par sa vertu une grande réputation. Elle avoit été mariée quelque tems, & avoit eû un fils qu'elle avoit offert à Dieu. Il se nommoit Jean. Il devint par le tems le plus ancien des Prêtres de l'Eglise d'Antioche, fut élû plusieurs fois Evêque de cette Eglise; mais il refusa par modestie, cette dignité. Elle avoit chez elle une compagnie de filles qui avoient consacré à Dieu leur virginité, & qui publioient continuellement les loüanges de leur Créateur, & de leur Sauveur. Quand l'Empereur passoit elles chantoient plus haut que de coûtume, pour lui témoigner le mépris qu'elles faisoient de son impiété, & chantoient le plus souvent les Pseaumes où David se moque de la vanité, & de la foiblesse

L'an de N. S. 362. des Idoles, & sur tout ce verset : *Les Idoles des Nations ne sont que de l'or, & de l'argent, & l'ouvrage des mains des hommes.* Et aprés avoir chanté les paroles qui font voir la stupidité de ces Idoles, elles ajoutoient : *Que ceux qui les font deviennent semblables à elles, & que tous ceux qui espérent en elles leur ressemblent.* Julien aiant oüi leur chant, & en aiant été vivement piqué, leur commanda de se taire toutes les fois qu'il passeroit. Publia, bien loin de déférer à ce commandement, exhorta ses filles à chanter encore plus haut, & à chanter principalement ce verset : *Que Dieu se léve, & que ses ennemis soient dissipez.* Julien plus émû que jamais envoia quérir Publia, & sans respecter ni son âge, ni sa vertu, commanda à un de ses Gardes de lui donner deux soufflets. Elle tint cét outrage à grand honneur, & continua toûjours à tourmenter l'Empereur par le chant des Pseaumes, comme l'auteur des Pseaumes mêmes tourmentoit le méchant esprit dont Saül étoit possedé.

Julien. Ps. 113. 12. Ps. 67. 1.

CHAPITRE XX.

Prodiges survenus pour empêcher que les Juifs ne rebâtissent le Temple de Jérusalem.

363. En effet Julien étant tout rempli de démons, ne respiroit que colére & que fureur contre la Religion. Cette fureur le porta à armer les Juifs contre les Chrétiens. Les aiant envoié quérir, il leur demanda pourquoi ils n'offroient point de sacrifices, puisque la Loi leur commandoit d'en offrir. Dés qu'ils lui eurent répondu, qu'ils n'en pouvoient offrir qu'à Jérusalem, il leur permit de rebâtir leur Temple, à dessein de détruire la vérité de la prédiction du Sauveur. Mais bien loin

de

de la détruire, il la confirma; car les Juifs aiant fait savoir à ceux de leur Nation, qui étoient répandus par toute la terre, la permission qu'ils avoient reçûe, ils accoururent en foule, & offrirent de contribuer de leur peine, & de leur bien pour l'accomplissement d'un si grand Ouvrage. Julien y contribua aussi beaucoup, non par libéralité, ni par magnificence, mais par le desir de combattre la vérité. Il envoia même un Officier digne de présider à un si détestable Ouvrage. On dit qu'ils firent des bêches, & des hôtes d'argent. Une multitude incroiable de personnes aiant commencé à creuser la terre, les immondices, & les démolitions qu'ils avoient portées durant le jour, à une vallée, furent transportées durant la nuit de la vallée au lieu d'où elles avoient été tirées. Ils démolirent le reste des anciens fondemens, dans l'espérance de faire tout de neuf. Lorsqu'ils eurent amassé quantité de muis de plâtre, & de chaux, il s'éleva des vens & des tourbillons qui les dissipérent, & les firent voler de côté & d'autre. La patience dont Dieu usoit envers eux, n'aiant de rien servi pour les avertir de leur devoir, la terre fut ébranlée par un furieux tremblement, qui jetta la terreur dans le cœur de ceux qui n'avoient jamais participé à la sainteté de nos mystéres, & qui n'en jetta point néanmoins dans le cœur des Juifs. Ainsi il falut que Dieu fit sortir de la terre un feu, qui aiant consumé plusieurs de ceux qui travailloient aux fondemens, obligea les autres à s'enfuir. Il leur arriva un autre accident tres-fâcheux; car une galerie étant tombée la nuit, plusieurs Juifs qui étoient couchez dedans en furent écrasez. Cette nuit-là-même & la suivante, le signe de la Croix parut au Ciel. Les habits des Juifs furent tout semés de Croix; mais au lieu d'être éclatantes comme celles qui parûrent en l'air, elles

L'an de N. S. 363.

Julien.

L'an de N. S. 363. Julien.

elles étoient sombres, & tirantes sur le noir. Quand ils virent tous ces prodiges, dont Dieu les menaçoit, ils appréhendérent d'être frappez de quelque plaie plus terrible, & s'en retournérent en leurs maisons, en confessant que celui que leurs Ancêtres avoient autrefois crucifié, étoit vrai Dieu. Tout ceci fut trop public pour ne pas frapper les oreilles de Julien, mais il s'endurcit comme Pharaon.

CHAPITRE XXI.

Expédition de Julien contre les Perses.

Les Perses aiant appris la mort de l'Empereur Constance, en étant devenus plus insolens qu'auparavant, & aiant fait irruption sur les terres des Romains, Julien se resolut de lever contr'eux une armée, bien qu'elle ne dût pas avoir Dieu pour protecteur. Il envoia auparavant consulter les Oracles de Delphes, de Delos, & de Dodone, & leur demander s'il devoit entreprendre cette guerre. Les Oracles répondirent qu'il la devoit entreprendre, & qu'ils lui promettoient la victoire. Je rapporterai ici les propres paroles d'un de ces Oracles, pour en faire voir la fausseté à tout le „ monde. Tous tant que nous sommes de Dieux, „ nous sommes prêts de porter les trophées de la „ victoire le long du fleuve qui a le nom d'une bê- „ te. Moi qui suis le fier Mars, & qui préside aux „ armes, j'aurai soin de mener les autres. Ceux qui appelent Apollon le Dieu de l'éloquence, & le Maître des Muses peuvent rire avec raison de l'impertinence de cét Oracle. Pour moi quand je reconnois son imposture, j'ai pitié de celui qui en fut trompé. Au reste il entendoit le Tigre, par le fleuve qui a le nom d'une bête. Il tire sa source

des

des montagnes d'Arménie, coule par l'Assyrie, & se décharge dans le Golfe Persique. Ce misérable Empereur trompé par ces Oracles, se promettoit la victoire, & méditoit de persécuter ensuite les Galiléens; car c'est ainsi qu'il appeloit les Chrétiens comme par injure, sans considérer comme il devoit faire, puisqu'il étoit Philosophe, que ce changement de nom ne pouvoit blesser leur réputation. On n'auroit fait aucun tort véritable à Socrate quand on l'auroit appelé Critias; ni à Pythagore, quand on l'auroit appelé Phalaris; Nirée n'auroit rien perdu de sa bonne mine, quand on l'auroit appelé Thersite. Mais Julien aiant oublié toutes ces choses, qu'on lui avoit autrefois enseignées, crût qu'il nous offenseroit sensiblement en nous donnant un autre nom que le nôtre. Il ajoûtoit une si aveugle créance aux mensonges des Oracles, qu'il se vantoit qu'il mettroit dans nos Eglises la statue de la Déesse de l'impureté.

L'an de N. S. 363. Julien.

CHAPITRE XXII.

Généreuse liberté d'un Décurion de Bérée.

Etant parti tout rempli de ces grands desseins, & aprés avoir fait de si terribles ménaces, il fut vaincu à Bérée par un seul homme. Il est vrai que c'étoit un homme illustre, & qui tenoit un des premiers rangs parmi ses Citoiens; mais il étoit encore plus illustre par la pureté de sa foi, & par l'ardeur de son zele. Aiant vû que son fils avoit apostasié, & fait profession de la Religion dominante, il le chassa de sa maison, & le déclara privé de son bien. Le fils étant allé trouver l'Empereur à quelques lieües de la Ville, lui exposa son changement de Religion, & le châtiment dont son pere l'en avoit puni. Ju-

L'an de N. S. 363. Julien. lien lui commanda de se tenir en repos, & lui promit d'appaiser la colére de son pere. Quand il fut arrivé à Bérée il fit un festin aux principaux habitans, parmi lesquels étoit le pere du jeune homme dont je parle. Il fit asseoir le pere & le fils sur le lit, où il étoit assis lui-même; & sur le milieu du repas, il dit au pere: Il me semble qu'il n'est pas juste de contraindre l'inclination de personne. Laissez à vôtre fils la liberté de suivre une autre Religion que la vôtre; comme je vous laisse la liberté d'en suivre une autre que la mienne, bien qu'il ne me fût que trop aisé de vous l'ôter. Alors le pere animé du zele de la foi, dit à l'Empereur: Vous me parlez en faveur de ce scélérât, qui a préféré le mensonge à la vérité. Je vous prie, dit l'Empereur, en interrompant le pere avec un faux air de douceur; ne disons point de mauvaises paroles: Puis s'étant tourné vers le fils, il ajoûta: J'aurai soin de vous, puisque vôtre pere ne veut pas l'avoir, quelque priére que je lui en fasse. Je rapporte ici cette histoire, non seulement pour montrer la généreuse liberté de ce pere, mais aussi pour marquer comme en passant, qu'il y a eu plusieurs personnes qui n'ont eû que du mépris pour la puissance tirannique, & pour les cruautez inoüies de Julien.

CHAPITRE XXIII.

Prédiction faite par un Maître de Grammaire.

Il y avoit à Antioche un fort homme de bien qui instruisoit des enfans, & qui étant plus habile que ne sont d'ordinaire ceux de cette profession, avoit habitude particuliére avec le célébre Libanius, qui étoit un des plus éloquens de son siécle.

cle. Celuici étant Paien, & s'attendant à voir bien-tôt le Paganisme triompher de la Religion Chrétienne, demanda à l'autre en raillant, ce que faisoit le Fils du Charpentier. L'autre rempli de la grace de Dieu prédit ce qui devoit bien-tôt arriver. Le Créateur de l'Univers, dit-il, que vous appelez par mépris, & par raillerie, le Fils du Charpentier, fait un cercueil. Peu de jours aprés la nouvelle de la mort de Julien arriva, & son corps fut apporté dans un cercueil. Ainsi toutes ses ménaces furent vaines, & Dieu fut glorifié.

L'an de N. S. 363. Iulien.

CHAPITRE XXIV.

Prédiction faite par un Moine, nommé Julien.

JULIEN, qu'on appeloit Sabas, en la langue des Syriens, qui dans un corps mortel menoit une vie angélique, & dont j'ai écrit la vie dans l'Histoire, qui a pour titre Philothée, redoubla ses priéres lorsqu'il eut entendu parler des ménaces, que Julien avoit faites contre la Religion Chrétienne. La mort de cét ennemi de la piété lui fut révélée le même jour qu'il reçut le coup mortel, bien que son Monastére fût éloigné de plus de vint journées du Camp des Romains. Car on dit que comme il prioit Dieu avec gémissemens & avec larmes, il changea tout d'un coup de visage, & témoigna de la joie. Quelques-uns de ses amis s'étant aperçus de ce changement, & lui en aiant demandé la cause, il dit que le Sanglier qui avoit ravagé la vigne du Seigneur étoit mort, & qu'il n'y feroit plus de desordre. Cette réponse remplit de joie tous ceux qui étoient presens, si bien qu'ils en chantérent des Pseaumes, & en rendirent à Dieu

L'an de N. S. 363. des actions de graces. Ceux qui apportérent depuis la nouvelle de la mort de cét impie, assurérent qu'elle étoit arrivée au jour, & à l'heure que le bien-heureux vieillard l'avoit prédite.

Julien.

CHAPITRE XXV.

Mort de Julien.

LA maniére dont cét impie mourut fut une preuve visible de son imprudence. Aprés avoir passé le fleuve qui sépare les terres des Romains de celles des Perses, il brûla ses vaisseaux pour porter ses soldats à la guerre par nécessité, au lieu de les y porter par raison. Les plus excellens Capitaines ont accoûtumé de relever le courage de leurs soldats, quand ils les trouvent abbatus, & de leur inspirer de la confiance. Celui-ci au contraire abbatit le courage des siens, en leur ôtant l'espérance de retourner en leur païs. De plus, au lieu d'avoir soin d'amasser des vivres, & d'en faire porter des Provinces de l'Empire, ou d'en prendre sur les terres des ennemis, ce prudent Prince mena son armée à travers un desert, où ses gens pressez par la faim & par la soif, & égarez, détestérent sa conduite. Dans le tems même qu'ils s'en plaignoient avec horreur, ils le virent tomber sans qu'il fût soûtenu par le Dieu de la guerre, qui lui avoit promis de lui étre favorable, ni par Apollon qui lui avoit imposé, ni par Jupiter qui ne se mit point en peine de lancer son tonnerre sur celui qui l'avoit frappé. Ainsi ses ménaces demeurérent vaines, & sans effet. On n'a point sû jusques à cette heure, qui fut celui qui lui donna ce coup mortel, qu'il avoit tres-justement mérité. Quelques-uns disent que ce fut un Ange, qui le frappa sans étre vû. D'autres que ce fut un Ismaë-

Ismaëlite, & d'autres enfin que ce fut un soldat que la faim, & le dépit d'être égaré dans la solitude avoient mis au desespoir. Il est certain que quiconque l'a frappé, soit un Ange, ou un homme, n'a été que le ministre, & l'exécuteur des ordres de la Justice divine. On dit que quand il eut reçu le coup, il prit quelques goûtes de son sang dans sa main, les jetta contre le Ciel, & dit en même tems : Galiléen, vous avez vaincu ; avoûant ainsi sa défaite, & avançant un blasphéme, tant il étoit emporté & extravagant.

L'an de N. S. 363. Julien.

CHAPITRE XXVI.

Mystéres abominables de la Magie, découverts aprés la mort de Julien.

Les secrets exécrables de la Magie, ausquels il s'adonnoit, furent découverts aprés sa mort, & se voient encore à Carras. Comme il passoit par cette Ville, car il avoit laissé celle d'Edesse à gauche, à cause que ses habitans sont Chrétiens, il entra dans un Temple, y commit des impiétez, en fit fermer les portes, mit des soldats pour les garder, & défendit que personne n'y entrât qu'il ne fût de retour. Lorsque la nouvelle de sa mort fut arrivée, & qu'un Prince Chrétien lui eut succédé, on entra dans ce Temple, & on y trouva les restes exécrables de ses sortiléges. On y vit le corps d'une femme pendue par les cheveux, aiant les mains étendues, & le ventre ouvert, ce que cét impie avoit fait (sans doute) pour consulter ses entrailles, touchant le succez de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Perses.

L'an de N. S. 363.

Iulien.

CHAPITRE XXVII.

Têtes d'hommes trouvées à Antioche.

VOILA les restes abominables de la superstition & de l'impiété qui furent trouvez à Carras. On dit qu'on trouva à Antioche dans le Palais de Julien, plusieurs coffres pleins de têtes d'hommes, & des puits comblez de corps morts. Voila quelles sont les leçons que les faux-Dieux donnent à ceux qui les adorent.

CHAPITRE XXVIII.

Réjoüissance publique des habitans d'Antioche.

Iovien.

DE'S que la mort de Julien eut été publiée dans Antioche, on y vit par tout des marques de la joie publique ; & les Téatres rétentirent, aussi bien que les Eglises, des loüanges de la Croix, qui avoit remporté la victoire sur l'impiété, & convaincu les Oracles d'imposture. J'insérerai ici une parole admirable des habitans d'Antioche, pour en conserver la mémoire. Ils crioient tous d'une voix : Où sont maintenant tes prédictions, insensé Maxime ? Ce Maxime étoit un Philosophe adonné aux secrets de la Magie, & qui se vantoit de prédire l'avenir. Julien savoit mieux que personne, combien étoit extréme l'horreur que ces habitans, qui avoient reçu de saint Pierre & de saint Paul les premiéres instructions de la foi, & qui brûloient du feu d'une ardente charité, témoignoient de

ses

ses impiétez. Il fit en haine de cela un livre contr'eux, qui a pour titre, Satyre sur la barbe. Je finirai ce livre par le récit de cette réjoüissance publique ; car je ferois difficulté de mêler le régne d'un Prince de piété, avec celui d'un impie.

L'an de N. S. 363. Jovien.



HIS-



HISTOIRE DE L'EGLISE,

Ecrite par Théodoret.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Piété de Jovien.

L'an de N. S. 363. Jovien. LES Généraux d'armée, & les Gouverneurs de Province s'étant assemblez, conférérent ensemble pour voir qui seroit le plus capable de commander les troupes dans un païs ennemi, & de conserver l'Empire, que l'indiscrétion du Prince mort, avoit réduit à un extréme péril. Pendant qu'ils délibéroient, les soldats s'assemblérent de leur côté, & demandérent pour Empereur, Jovien, qui n'étoit, ni Capitaine, ni Tribun, mais qui avoit néanmoins de tres-bonnes qualitez. Il avoit la taille avantageuse, & l'esprit

l'esprit fort élevé. Il se portoit avec beaucoup de courage dans les combats, & dans les occasions qui sont plus périlleuses que les combats mêmes, car il avoit repris publiquement le Tiran de ses impiétez, sans apprehender ses violences, & avoit fait paroître un zele aussi ardent pour la foi, qu'il est nécessaire de l'avoir pour remporter la couronne du martyre. Les gens de commandement admirérent le consentement si promt, & si unanime de toute l'armée, & l'aiant pris pour une marque certaine de la volonté de Dieu, se saisirent de Jovien & le placérent sur un Trône, qu'ils avoient élevé à la hâte. Quand ils lui eurent donné (tout d'une voix) le titre de César & d'Empereur, il leur déclara avec sa liberté ordinaire, sans apprehender ni le jugement des Chefs, ni l'inconstance des soldats, qu'étant Chrétien, il ne desiroit point commander à des Paiens, parceque les hommes de cette sorte qui ne sont point soûtenus par la force de la grace, sont exposez aux ruses, & aux violences de leurs ennemis. Les gens de guerre lui répondirent tous ensemble: Ne faites point de difficulté de nous commander, comme vous pourriez faire si nous étions des impies; nous sommes Chrétiens, & nous avons été élevez dans les maximes de la Religion Chrétienne. Les plus âgez d'entre nous les ont apprises de Constantin; les autres les ont apprises de Constance, & le régne du dernier Empereur a été trop court pour les effacer de nôtre mémoire.

L'an de N. S. 363. Iovien.

CHA-

L'an de N. S. 363.

CHAPITRE II.

Jovien.

Retour de saint Athanase.

L'Empereur fort satisfait de ce discours chercha les moiens de conserver l'Empire, & de retirer son armée hors du païs des ennemis. Il n'eut pas besoin pour cela de délibérer longtems, & il recueillit sur le champ des fruits de sa piété, Dieu aiant étendu sur lui à l'heure même les soins de sa providence. Le Roi de Perse aiant appris de quelle maniére il avoit été élû depuis la mort de Julien, lui offrit la paix, & fit préparer des vivres pour ses troupes dans la solitude. Jovien aiant fait une trêve de trente ans, ramena son armée, sans qu'elle eût souffert aucune perte. La premiére Loi qu'il fit en rentrant dans son Empire, fut pour rappeler les Evêques du lieu de leur exil, & pour ordonner que ceux qui faisoient profession de la doctrine du Concile de Nicée, seroient rétablis sur le Siége de leurs Eglises. Il écrivit à Athanase, ce généreux défenseur de cette doctrine, de lui en envoier une instruction exacte. Athanase assembla quelques Evêques qui surpassoient les autres en érudition, & fit une réponse à l'Empereur, par laquelle il lui conseilla de tenir la doctrine qui avoit été autrefois proposée dans le Concile de Nicée, comme la foi des Apôtres. Je l'insérerai ici comme une piéce, d'où ceux qui prendront la peine de lire mon Ouvrage, pourront tirer un grand fruit.

CHA-



L'an de N. S. 363. Jovien.

CHAPITRE III.

Lettre de saint Athanase à l'Empereur Jovien.

Au tres-Religieux, tres-Clément, & tres-Victorieux Empereur Jovien : Athanase, & les autres Evêques députez par tous les Evêques d'Egypte, de la Thébaïde, & des Lybies.

„ Il n'y a rien qui convienne mieux à un Prince „ qui aime Dieu, que le desir de s'instruire des „ véritez surnaturelles, & celestes. C'est une „ marque que vôtre cœur est dans la main de Dieu, „ & que vous gouvernerez l'Empire dans une pro„ fonde paix, durant une longue suite d'années. „ Vôtre piété aiant desiré apprendre de nous la „ foi de l'Eglise Catholique, nous avons rendu à „ Dieu de profondes actions de graces, de ce qu'il „ vous a inspiré ce saint desir, & nous avons re„ solu de vous proposer la doctrine qui a été con„ fessée par nos peres dans le Concile de Nicée. „ Quelques-uns aiant rejetté cette doctrine, nous „ ont dressé divers piéges, en haine de ce que „ nous refusions de consentir à l'hérésie Arienne, „ & ont introduit l'erreur, & le schisme. La vé„ ritable foi en Jesus Christ nôtre Seigneur, peut „ être aisément reconnue de tout le monde, puis„ qu'elle est clairement exprimée dans l'Ecriture „ Sainte, où il est aisé de la lire. C'est dans cette „ foi que les Saints ont été consommez par le „ martyre, & qu'aiant été délivrez de leurs corps, „ ils se reposent maintenant dans le Seigneur. „ Elle seroit encore dans sa pureté, si elle n'avoit „ été altérée par la témérité de quelques héréti„ ques.

L'an de N. S. 363. Iovien.

„ ques. Arius & ses Sectateurs se sont efforcez de „ la corrompre, & de mettre l'impiété en sa place, quand ils ont dit, que le Fils de Dieu étoit „ de ce qui n'étoit point auparavant, qu'il avoit „ été fait, qu'il étoit créé, & sujet au changement. Ils ont trompé plusieurs personnes par „ leurs discours, jusques-là même que quelques-„ uns de ceux qui sembloient des plus considérables de l'Eglise, ont consenti à leurs blasphémes. Il y a long-tems que nos Saints Peres s'étant assemblez, comme nous l'avons déja dit, „ dans la Ville de Nicée, ont prononcé anathéme contre l'hérésie d'Arius, qu'ils ont confessé „ par écrit la foi de l'Eglise Catholique, & étouffé „ les erreurs par la prédication de cette foi. Elle „ fut publiée, & reçûe par toute l'Eglise; mais „ parceque quelques personnes voulant renouveller les erreurs d'Arius, ont eû l'insolence „ de réjetter la foi établie par nos Peres dans le „ Concile de Nicée, & que d'autres qui font semblant de la recevoir, la réjettent en effet en donnant de mauvaises explications au terme de „ Consubstanciel, & en avançant des blasphémes contre le Saint Esprit, & disant qu'il a été „ créé, & fait par le Fils: nous avons considéré „ combien ce blasphême est préjudiciable au salut des peuples, & crû devoir vous presenter la „ foi du Concile de Nicée, afin que vôtre piété „ reconnoisse avec quel soin elle a été rédigée, & „ quel est l'égarement de ceux qui prétendent établir une doctrine contraire. Sachez donc tres-„ Religieux Empereur, que la foi qui a été établie „ par nos Peres dans le Concile de Nicée, est la „ même qui a été prêchée dés le commencement „ de nôtre Religion, la même qui est reconnue par „ les Eglises qui sont répandues par toute la terre, „ dans l'Espagne, dans l'Angleterre, dans les Gaules, dans l'Italie, la Dalmatie, la Dace, la Mysie, la

„ Macé-

„ Macédoine, la Gréce, l'Afrique, la Sardaigne, „ l'Isle de Chypre, l'Isle de Créte, la Pamphilie, „ la Lycie, l'Isaurie, l'Egypte, le Pont, & la „ Cappadoce. Elle est aussi reconnue par les Egli- „ ses qui sont proches de nous, & par celles d'O- „ rient, à la reserve de quelques-unes qui suivent „ les sentimens d'Arius. Nous avons appris par „ expérience quelle est la créance de ces Eglises, „ parceque nous avons de leurs lettres entre les „ mains; & nous savons que l'opposition qu'un „ petit nombre de personnes font à cette créance, „ ne sauroit jamais l'emporter sur le consente- „ ment avec lequel le reste de l'Univers conspire „ pour l'approuver. Comme il y a long-tems que „ ces personnes sont infectées du poison de l'Aria- „ nisme, elles resistent à la saine doctrine avec „ une plus grande opiniâtreté. Afin donc que „ vôtre pieté sache quelle est la foi qui a été éta- „ blie par les trois cent dix-huit Evêques du Con- „ cile de Nicée, ou plûtôt bien qu'elle en ait déja „ quelque connoissance, nous avons crû la devoir „ insérer ici. Voici les termes ausquels elle est „ conçûe.

L'an de N. S. 363. Io-vien.

„ Nous croions un seul Dieu, Pere tout-puis- „ sant, Créateur des choses visibles, & invisi- „ bles; & un seul Seigneur Jesus-Christ, Fils de „ Dieu, qui a été engendré seul par le Pere, c'est- „ à-dire de la substance du Pere, Dieu de Dieu, „ lumiére de lumiére, vrai Dieu du vrai Dieu, „ engendré, non fait, & Consubstanciel à son „ Pere; par qui toutes choses ont été faites, tant „ celles qui sont dans le Ciel, que celles qui sont „ sur la terre; qui est dêcendu sur la terre pour „ nous autres hommes, & pour nôtre salut; qui „ s'est incarné, s'est fait homme, & a souffert; „ qui est ressuscité le troisiéme jour, est monté au „ ciel, & qui viendra juger les vivans & le morts. „ Nous croions le saint Esprit. L'Eglise sainte,

„ Catho-

L'an de N. S. 365. Julien.

„ Catholique, & Apostolique prononce anathême contre ceux qui disent, qu'il y a eu un tems auquel le Fils n'étoit point, qu'il n'étoit point avant qu'il eût été engendré, qu'il a été fait du néant, & qu'il est d'une autre hypostase, ou d'une autre substance que son Pere, qu'il est une Créature, & qu'il est sujet au changement. Nous devons, Empereur tres-chéri de Dieu, demeurer fermes dans cette foi, qui est la foi divine, & Apostolique, & nul ne la doit ébranler par la subtilité de ses raisonnemens, ni par l'artifice de ses disputes, comme les Ariens ont fait dés le commencement, en disant que le Fils de Dieu a été tiré du néant, qu'il a été fait de ce qui n'étoit point auparavant, qu'il y a eû un tems auquel il n'étoit point, qu'il a été créé, & fait, & qu'il est sujet au changement. C'est pour cela, comme nous venons de le dire, que le Concile de Nicée a condamné cette hérésie, & qu'il a expliqué la véritable créance; car il ne s'est pas contenté de dire, que le Fils est semblable à son pere, de peur que l'on ne crût qu'il est simplement semblable à Dieu; mais il a déclaré qu'il est Consubstanciel à son Pere, afin que l'on fût persuadé qu'il est Dieu de Dieu, étant certain qu'être de la même substance que le Pere, est le propre d'un Fils véritable, & naturel. Il n'a point aussi séparé le saint Esprit, du Pere & du Fils; mais il lui a rendu la même gloire, par la confession de la même foi, & reconnoissant la même nature divine dans les trois personnes.

CHA-

L'an de N. S. 363. Jovien.

CHAPITRE IV.

Revenus rendus aux Eglises.

La lecture de cette letre confirma dans l'esprit de Jovien les idées qu'il avoit des maximes de la foi. Il fit une autre Loi pour ordonner qu'on fourniroit aux Eglises, le blé que Constantin leur avoit autrefois accordé, & que Julien leur avoit retranché depuis qu'il avoit déclaré la guerre à Dieu, & au Sauveur. Mais parceque la famine survenue en punition de l'impiété de ce Tiran, ne permettoit pas de fournir la quantité entiére, Jovien ordonna qu'on ne fourniroit alors que le tiers, & promit de donner le reste lorsque la famine seroit passée.

CHAPITRE V.

Mort de l'Empereur Jovien.

Jovien aiant signalé le commencement de son régne par l'établissement de ces bonnes Loix, partit d'Antioche pour aller vers le Bosphore. Quand il fut à Dadastane, bourg assis sur la frontiére de la Bithinie, & de la Galatie, il y mourut. Sa mort fut suivie de la récompense qui étoit dûe à ses vertus, & du regret que ceux qui avoient goûté la douceur de son gouvernement, eurent de sa perte. Je me persuade que l'auteur de tous les biens, nous les montre, & nous les ôte aussi-tôt, pour châtier nôtre malice, & pour nous faire voir qu'il ne lui seroit que trop aisé de nous les donner, si nous ne nous en rendions indignes.

CHA-

L'an de N. S. 364.

Iu-lien.

CHAPITRE VI.

Avenement de Valentinien à l'Empire.

Les soldats aiant appris la mort si promte & si soudaine de Jovien, le pleurérent comme leur pere, & proclamérent en sa place Valentinien, qui peu auparavant avoit été rélégué dans un Fort, pour avoir frappé ce Prêtre Paien, qui avoit jetté de l'eau sur lui, à l'entrée d'un Temple. C'étoit un homme fort recommandable par sa bonne mine, par sa valeur, par sa prudence, par sa modération, & par son équité. Il avoit une si grande élévation d'esprit, que quand l'armée voulut lui donner un compagnon à l'Empire, il fit cette réponse si mémorable: Lorsqu'il n'y avoit point de Souverains, il dépendoit de vous de me mettre entre les mains l'autorité Souveraine; mais depuis que je la posséde, il dépend de moi, & non de vous de gouverner de la maniére que je jugerai à propos. Les soldats aiant admiré sa réponse, demeurérent depuis parfaitement soûmis à ses ordres. Aiant mandé Valens son frere, de Pannonie où il étoit, il l'associa à l'Empire: ce qui auroit été à souhaiter qu'il n'eût jamais fait. Il est vrai pourtant qu'alors il n'étoit encore infecté d'aucune erreur. Il lui donna l'Asie, & l'Egypte, & se reserva l'Europe. S'étant rendu en Occident, il y établit par tout la justice, sur le fondement de la piété; car Auxence Evêque de Milan, qui avoit été condamné dans plusieurs Conciles, comme Disciple d'Arius, étant mort en ce tems-là, Valentinien assembla les „ Evêques, & leur parla de cette sorte: L'étude „ particuliére que vous avez faite de l'Ecriture „ sainte,

„ sainte, ne vous permet pas d'ignorer les quali- *L'An*
„ tez que doivent avoir ceux qui sont élevez à *de*
„ l'honneur du Sacerdoce, & l'obligation étroite *N. S.*
„ qu'ils ont d'instruire par leurs actions, autant *364.*
„ que par leurs paroles, ceux qui sont soûmis à *Va-*
„ leur conduite, & leur servir de modéle de toute *lent.*
„ sorte de vertus, & de confirmer la vérité de *&*
„ leur doctrine, par la sainteté de leur vie. Choi- *Val.*
„ sissez donc un homme pour l'élever sur le Siége
„ de l'Eglise, qui soit tel, que moi qui tiens en-
„ tre les mains l'autorité Souveraine, je me soû-
„ mette volontiers à sa conduite, que je reçoive
„ ses remontrances, & ses réprimendes comme
„ un remède salutaire ; car étant homme, je suis
„ sujet à pécher souvent.

CHAPITRE VII.

Ordination d'Ambroise.

L'EMPEREUR aiant parlé de la sorte, le Concile le supplia de nommer lui-même un Evêque, & lui témoigna qu'il se rapportoit de cette nomination à sa sagesse, & à sa piété. Mais „ il leur répondit : Cette entreprise est au dessus „ de mes forces ; vous autres qui étes remplis „ de la grace de Dieu, & éclairez de ses lumiéres, „ vous ferez un meilleur choix que je ne pour- „ rois jamais faire. Dés que les Evêques furent sortis du Palais de l'Empereur, ils commencérent à conférer. Les habitans s'assemblérent de leur côté, & excitérent du bruit, chacun prétendant avoir un Evêque de son sentiment. Ceux qui étoient infectez des erreurs d'Auxence, cabaloient pour avoir un Prélat infecté des mêmes erreurs, & ceux qui avoient conservé la pureté de la doctrine de l'Eglise, souhaitoient un Pasteur

L'an de N. S. 364. qui tînt la même doctrine. Ambroise qui étoit Gouverneur de la Province, appréhendant que ce différend n'excitât une sédition, se rendit à l'assemblée pour y maintenir l'ordre, & la paix. Il n'y fut pas si-tôt arrivé, que les deux partis s'accordérent, & criérent tout d'une voix, qu'ils demandoient Ambroise pour Evêque, bien qu'il n'eut pas encore reçu le Bâtême. L'Empereur aiant été averti de cette demande du peuple, commanda à l'heure-même qu'il fût Bâtisé, & sacré. Comme il connoissoit parfaitement l'équité de son esprit, & la pureté de ses sentimens, il jugea que le consentement que le parti d'Auxence avoit donné à son élection, étoit une preuve manifeste que Dieu l'avoit agréable. On dit que quand Ambroise eut reçu la grace du Bâtéme, & la dignité de l'Episcopat, l'Empereur qui étoit present, en

Valent. & Val.

„ remercia Dieu en ces termes: Je vous rens graces, Seigneur, dont la puissance est infinie, „ d'avoir confié la conduite des ames, à celui que „ j'avois chargé du soin des personnes, & des biens „ de mes sujets, & d'avoir déclaré par ce moien- „ là, que j'avois fait un tres-bon choix. Ambroise lui aiant representé tres-fortement quelques jours aprés, l'énormité des desordres, que les Juges commettroient dans l'exercice de leurs „ charges, Valentinien lui fit cette réponse: Il y „ a long-tems que je sai que vous étes en posses- „ sion de parler fort librement; mais bien loin de „ m'opposer pour cela à vôtre Ordination, j'y ai „ consenti, je l'ai confirmée par mon suffrage: „ Apportez aux maladies de nos ames des remé- „ des tels que la Loi de Dieu l'ordonne. Voila ce que l'Empereur fit alors à Milan. Quand il eut appris qu'il y avoit encore en Asie, & en Phrygie des contestations touchant la doctrine, il ordonna qu'un Concile fût tenu en Illirie, & aprés qu'il eut été tenu, il écrivit à ceux qui contestoient encore,

encore, pour les informer de ce qui y avoit été défini, & il n'y avoit rien été défini, sinon que la profession de foi qui avoit été arrêtée au Concile de Nicée, seroit tenue par tout le monde. La lettre qu'il leur écrivit pour les exhorter à se soûmettre à la décision, étoit conçûe au nom de Valens son frere, aussi bien qu'au sien. Je l'insérerai ici toute entiére, non seulement parceque'elle est une preuve de la piété de Valentinien, mais aussi parcequ'elle fait voir que Valens étoit alors dans des sentimens orthodoxes.

L'an de N. S.

Valens. & Val.

CHAPITRE VIII.

Lettre écrite par les Empereurs Valentinien & Valens, au Diocése d'Asie, touchant la Consubstantialité du Fils de Dieu.

Les Empereurs tres-grands, toûjours Augustes, Vainqueurs, Valentinien, Valens & Gratien: Aux Evêques du Diocése d'Asie, de Phrygie, de Carie, de la Phrygie Pacatienne; Salut en nôtre Seigneur.

» PLUSIEURS Evêques s'étant assemblez en » Illirie, ils ont déclaré aprés un examen » fort long, & fort exact, que le Pere, le Fils, » & le Saint Esprit ont une même substance. Ils » tiennent tous cette doctrine, s'aquittant avec » soin des fonctions de leur charge Pastorale, » & rendant au Souverain Seigneur de l'Univers, le culte qu'ils lui doivent. Nous avons » ordonné que cette doctrine seroit prêchée. Nô» tre intention n'est pas néanmoins qu'aucun dise » qu'il a suivi la Religion du Prince, sans garder » les commandemens qui nous sont donnez pour

L'an de N. S. Valent. & Val.

„ nôtre salut : car il est dit dans l'Evangile : *Rendez à César, ce qui appartient à César, & à Dieu, ce qui appartient à Dieu.* Que dites-vous à cela vous autres Evêques, qui étes dépositaires de la parole du salut ? Si vôtre doctrine est conforme à celle-là, aimez-vous les uns les autres, & n'abusez point de l'autorité du Prince. Ne persécutez plus ceux qui servent Dieu fidélement, qui appaisent par leurs priéres le bruit de la guerre, & qui arrêtent l'insolence des Anges rebelles. Ils chassent ces esprits malfaisans par la force de leurs Oraisons ; ils paient les impositions qui sont établies par les loix, & bien loin de s'opposer à nôtre puissance, ils obéïssent aux ordres de Dieu, qui est le Souverain de l'Univers, & ne contreviennent point aux nôtres. Pour vous, vous y avez contrevenu. Nous avons tâché de vous gouverner depuis le premier jusques au dernier ; mais vous-vous étes livrez vous-mêmes. Nous desirons être innocens de vos fautes, & comme Pilate, lorsqu'il interrogeoit le Sauveur, & qu'il ne vouloit pas le faire mourir, ni le livrer aux Juifs, qui le demandoient, se tourna vers l'Orient, & aiant pris de l'eau, lava ses mains, en disant : *Je suis innocent du sang de ce Juste-là*, ainsi nous avons défendu de troubler, d'opprimer, ni de persécuter ceux qui travaillent dans le champ du Seigneur, de chasser les Procureurs du Souverain Maître, de peur que vôtre malice croissant sous nôtre régne, vous ne fouliez aux piez son Testament, avec celui qui ne porte qu'au mal, comme il arriva lorsque le sang de Zacarie fut répandu. Mais ses compagnons & ses complices ont été détruits par Jesus Christ nôtre Roi, au tems de son avenement, & livrez au jugement de mort, avec le pernicieux démon qui les assiste. Cét acte a été expédié en presence de Mégéce, de Cicéron,

„ de

„ de Damase, de Dailampon, & de Vétraise. *L'an*
„ Nous vous envoions les actes du Concile, afin *de*
„ que vous sachiez comment les choses s'y sont *N. S.*
„ passées; & nous y avons attaché la profession *Va-*
„ de foi dont voici les termes: Nous confessons, *lent.*
„ selon le grand & Orthodoxe Concile, que le *&*
„ Fils de Dieu est Consubstanciel à son Pere. Nous *Val.*
„ n'entendons point le terme de Consubstanciel,
„ au sens auquel quelques-uns, qui ne signérent
„ point sincérement le formulaire, l'entendirent
„ autrefois, ni auquel l'entendent encore au-
„ jourd'hui ceux qui appelent ces autres-là leurs
„ peres, qui ruinent la force de ce terme, & qui
„ marchent sur les pas de ceux qui ont écrit que
„ Consubstanciel signifie semblable, entant que
„ le fils est semblable à son Pere, & n'est sembla-
„ ble à aucune des créatures, qui ont été faites
„ par lui; car ceux qui expliquent ce terme de la
„ sorte, enseignent par une horrible impiété,
„ que le Fils de Dieu est une créature, bien qu'ils
„ avoüent que c'est une créatute excellente. Nous
„ croions avec les Conciles, qui ont été tenus
„ depuis peu, tant à Rome, que dans les Gau-
„ les, que le Pere, le Fils, & le Saint Esprit n'ont
„ qu'une même substance en trois personnes,
„ c'est à dire, en trois hypostases parfaites. Nous
„ confessons aussi, conformément à la profes-
„ sion de foi composée dans le Concile de Nicée,
„ que le Fils unique de Dieu Consubstanciel à son
„ Pere, a pris chair de la sainte Vierge Marie,
„ qu'il a conversé parmi les hommes, que pour
„ nôtre salut il a accompli tous les mystéres de sa
„ Nativité, de sa Passion, de sa Résurrection,
„ & de son Ascension. Qu'il viendra d'une ma-
„ niére visible au jour du Jugement, pour rendre
„ à chacun selon ses œuvres, & qu'il fera voir
„ alors sa puissance divine; parce que c'est la di-
„ vinité qui a pris l'humanité, & non l'humanité,

„ qui a pris la divinité. Nous condamnons „ ceux qui sont dans un autre sentiment. Nous „ condamnons aussi ceux qui ne prononcent „ point de bonne foi anathéme contre celui qui „ a dit, que le Fils n'étoit point avant que d'a„ voir été engendré, mais qu'avant que d'être „ actuellement engendré, il étoit dans le Pere „ en puissance; car cela est commun à toutes „ les créatures, qui ne sont pas toûjours avec „ Dieu, comme le Fils est toûjours avec son Pere, „ parcequ'il est engendré de toute éternité. Voila ce que l'Empereur dit en abrégé dans sa lettre, touchant la doctrine. J'y ajoûterai celle du Concile.

CHAPITRE IX.

Lettre du Concile d'Illirie, touchant la Foi.

Les Evêques d'Illirie: aux Eglises de Dieu, & aux Evêques du Diocése d'Asie, de Phrygie, de Carie, & de la Phrygie Pacatienne, Salut en nôtre Seigneur.

„ Nous étant assemblez, & aiant examiné „ long-tems la doctrine, & la parole du sa„ lut, nous avons approuvé la Consubstancialité „ du Pere, du Fils, & du Saint Esprit. Il est juste „ que nous vous écrivions, non pour vous expli„ quer par des raisonnemens captieux le mystére „ de la Trinité, mais pour en parler humblement, „ afin que nôtre humilité attire la grace. Nous „ vous avons envoié nôtre lettre par Elpide nôtre „ tres-cher frere, & Collégue. Il est écrit dans „ les Livres non des hommes, mais de Jesus „ Christ nôtre Sauveur: *Pour moi je suis à Paul, &*

„ moi

„ *moi je suis à Apollon, & moi je suis à Cephas, & moi je suis à Jesus Christ. Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? Ou avez-vous été baptisez au nom de Paul?* „ Nous pouvions-nous dispenser de vous écrire, „ à cause du scandale que vos Prédications ont „ excité dans la Province, quand vous avez tâché „ de séparer le Saint Esprit, du Pere, & du Fils: „ Mais nous avons été obligez de vous envoier de „ la Capitale de l'Empire, le Seigneur Elpide „ nôtre Collégue, pour s'informer s'il est vrai „ que vous prêchiez cette doctrine. Car quiconque ne croit pas que les trois personnes de la „ Trinité, n'ont qu'une même substance, qu'il „ soit anathéme, & quiconque participera à la „ Communion de ceux qui ne le croient pas, qu'il soit aussi anathéme. Quant à ceux qui publient „ que les trois personnes de la Trinité n'ont qu'une même substance, le Roiaume du Ciel leur est „ préparé. Nous vous exhortons, nos tres-chers freres, à ne point tenir d'autre doctrine, & à „ n'en point enseigner d'autre, mais à prêcher „ toûjours que les trois personnes de la Trinité „ n'ont qu'une même substance, afin que vous „ puissiez être les heritiers de Dieu. Aprés avoir parlé de ce qui regarde la Foi, nous vous avertissons que quand on élira des Evêques, on les „ prenne dans la famille de l'Evêque mort, s'il „ s'en trouve de capables, ou au moins parmi les Prêtres. De même quand on élira des Prêtres, „ & des Diacres, qu'on les prenne dans le Clergé, „ & non dans la Cour, ni dans les armées, afin „ qu'ils soient irréprehensibles. Nous avons fait „ nôtre lettre d'autant plus courte, que nous avons envoié le Seigneur Elpide nôtre Collégue, „ qui ne manquera pas de s'informer tres-exactement de la doctrine que vous avez prêchée, & „ d'examiner si ce que le Seigneur Eustate nôtre „ Collégue, nous en a dit, est veritable. Que si

L'an de N. S. Valens & Val.

L'an de N. S. Valent. & Val.

„ vous avez été autrefois dans l'erreur, dépoüillez-vous du vieil homme, & vous revêtez du „ nouveau. Le Seigneur Elpide nôtre Collégue, „ vous enseignera à prêcher la vraie Foi, qui est „ que le Pere, le Fils, & le Saint Esprit ont la „ même substance; que le Pere est éternellement dans le Fils, & le Fils dans le Pere, avec le Saint „ Esprit; & que la Trinité de ces Personnes divi„ nes est manifestée, sanctifiée, & glorifiée. „ Quand il vous aura expliqué ces veritez saintes, nous pourrons tous confesser que le Fils de „ Dieu est de même substance que son Pere, con„ formément à la profession de foi, qui a été faite „ dans le Concile de Nicée, & que les Peres ont „ approuvée. Nous éviterons les piéges du démon, en prêchant cette doctrine. Quand nous „ l'aurons vaincu, nous entretiendrons par let„ tres le commerce de la charité, & nous vivrons „ en repos. Nous vous envoions les noms de „ ceux qui ont été déposez pour être tombez dans „ la folie d'Arius, afin que vous les puissiez con„ noître. Les voici: Polychrone, Télémaque, „ Fauste, Asclépiade, Amantius, Cléopatre, „ Gloire soit au Pere, au Fils, & au Saint Esprit durant tous les siécles. Nous prions le Pere, & „ le Fils, avec le Saint Esprit, que vous-vous por„ tiez bien durant plusieurs années.

CHAPITRE X.

Hérésie des Audiens.

VOILA le soin que ce Prince digne de toute sorte de loüanges prenoit, de conserver dans ses Etats la doctrine des Apôtres. Dans le même tems, Audée natif de Syrie, publia une nouvelle doctrine, qu'il avoit inventée dés-auparavant. Aiant

Aiant fort mal entendu ces paroles de l'Ecriture sainte, & sans en avoir jamais compris le sens, *Faisons l'homme à nôtre image, & à nôtre ressemblance;* il crût que Dieu a une forme humaine, & un corps composé de parties. L'Ecriture Sainte voulant exprimer les opérations de Dieu, emprunte pour cét effet les termes dont les hommes ont accoûtumé de se servir, quand ils parlent des parties de leurs corps, parceque ces images sensibles soulagent la foiblesse de l'esprit du peuple, & lui font concevoir le soin que prend la Providence, & qu'il ne comprendroit pas autrement. Il ajoûta d'autres erreurs à celle-ci. Il emprunta une partie des extravagances de Manés, en disant que le Dieu de l'Univers, n'a point créé le feu, ni les ténébres. Mais ses Disciples tiennent leurs maximes fort secrétes. Ils assurent que le sujet pour lequel ils se sont séparez de nos assemblées, est que quelques-uns d'entre nous exigent des usures détestables, que d'autres entretiennent un commerce deshonnête avec des femmes qui ne sont point mariées, & que ceux qui sont exemts de ces vices, ne font point de difficulté d'admettre à leur communion ceux qui en sont coupables. Voila le prétexte dont ils usent, quand ils veulent excuser leur schisme, & couvrir leur impiété. Mais ce prétexte est tout plein d'orgueil, & tiré de la doctrine des Pharisiens. Ceux-ci accusoient le Médecin des corps & des ames, en demandant aux Apôtres: *Pourquoi est-ce que vôtre Maître mange avec des pécheurs, & des Publiquains?* Dieu parle de ces sortes de gens en ces termes, par la bouche d'un Prophéte: *Ce sont ceux qui disent, je suis pur. Ne me touchez pas. Ils sont la fumée de ma fureur.* Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leur extravagance. Je passe à ce qui me reste à raconter.

L'an de N. S. Valent. & Val.

L'an de N. S.

Valent. & Val.

CHAPITRE XI.

Hérésie des Messaliens.

L'HERESIE des Messaliens parut au même tems. Ceux qui ont traduit leur nom en Grec, les appellent Euchites. On les appelle aussi Entousiastes, parce qu'ils sont agitez par un démon, dont ils prennent la violence, pour un effet de la presence du Saint Esprit. Ceux qui sont tout-à-fait infectez du poison de cette erreur, fuïent le travail des mains comme un vice, & s'adonnant uniquement au sommeil, prennent leurs songes pour des Prophéties. Les Chefs de cette secte ont été Daddoés, Sabas, Adelphe, Hermas, Simeon, & plusieurs autres. Ils ne se sont jamais séparez de la communion de l'Eglise, parce qu'ils tiennent que la viande celeste qu'on y reçoit ne nuit de rien, & ne sert aussi de rien, bien que le Seigneur Jesus-Christ en ait parlé en ces termes. *Quiconque mange ma chair, & boit mon sang vivra éternellement.* Le desir qu'ils ont de cacher cette maladie, les empêche de l'avoüer, lors même qu'ils en sont convaincus, & est cause qu'ils condamnent dans les autres, les erreurs qu'ils tiennent eux-mêmes. Létoïus, Evêque de l'Eglise de Melétine, aiant sû qu'il y avoit des Monastéres, ou plûtôt des cavernes de voleurs où l'on favorisoit ces erreurs, se sentit transporté du zele de la gloire de Dieu, y mit le feu, & chassa les loups fort loin de la bergerie. Le célébre Amphiloque, qui étant assis sur le Siége de la Métropole de Lycaonie, avoit toute la Province soûmise à sa conduite, la garantit de cette contagion par sa vigilance. Flavien aiant appris qu'ils étoient à Edesse, & que de-là ils répandoient le venin de leur doctrine, y envoia quantité de

Moines,

Moines, qui les amenérent à Antioche. Quand ils y furent, ils niérent leurs erreurs, comme des malades qui ont honte de découvrir leurs maladies. Flavien usa de cette ruse pour les convaincre. Il demeura d'accord que ceux qui les avoient accusez, & qui avoient déposé contr'eux, étoient des calomniateurs, & aiant fait des caresses extraordinaires à Adelphe, qui étoit dans un âge fort avancé, & l'aiant fait asseoir auprés de lui, il lui dit: Nous autres qui avons vécu long-tems, connoissons mieux la nature de l'homme, l'adresse du démon, & la dispensation de la grace, que les jeunes gens ne sauroient faire. Expliquez-moi donc de quelle maniére vous dites, que le mauvais esprit se retire, & que le Saint-Esprit vient avec la grace? Adelphe gagné par ce discours, répandit tout le venin de son erreur, déclarant que le Bâtéme ne sert de rien à ceux qui le reçoivent, & qu'il n'y a que l'assiduité de la priére qui chasse le démon qui habite en nous, parce, disoit-il, que tous ceux qui viennent au monde, naissent esclaves du démon, aussi bien qu'enfans d'Adam. Lorsque le démon est chassé par l'assiduité de la priére, le Saint Esprit vient en sa place, qui donne des preuves sensibles de sa presence, en délivrant le corps du mouvement déréglé des passions, & l'ame de l'inclination violente au mal, si bien qu'aprés cela, l'on n'a plus besoin de jeûnes, pour abbatre ses forces, ni d'autre d'instructions, pour la conduire. Quiconque l'a reçu, est délivré de la revolte des sens, connoît l'avenir, & voit de ses propres yeux la Trinité. Flavien aiant découvert de la sorte la source de l'erreur, & le cours des ruisseaux empoisonnez qui en couloient, dit à ce misérable vieillard: Misérable, qui avez vieilli dans le péché, vous étes convaincu par vôtre bouche, & vos lévres rendent témoignage contre vous. Leur mauvaise doctrine aiant été ainsi reconnue,

L'an de N. S. Valent. & Valent.

L'an de N. S. connue, ils furent chassez de Syrie, & se retirérent en Pamphylie, où ils ne manquérent pas de la publier.

Valent. & Val.

CHAPITRE XII.

Bâtéme de l'Empereur Valens.

J'ACHÉVERAI mon histoire par la description du commencement de la tempête dont l'Eglise a été si longuement agitée. Valens tenoit la doctrine des Apôtres, lorsqu'il parvint à l'Empire. Les Goths aiant depuis passé le Danube, & pillé la Thrace, il leva des troupes, à dessein de marcher contr'eux. Mais parce qu'il n'étoit pas encore Bâtisé, il ne crût pas devoir s'exposer au péril, sans être couvert des armes de la grace. Il n'y avoit rien que de loüable dans cette pensée; mais ce qu'il fit depuis est une preuve certaine de la foiblesse de son esprit, & de l'inconstance avec laquelle il abandonna la vérité. Il lui arriva quelque chose de semblable à ce qui étoit autrefois arrivé au premier homme. Sa femme lui fit perdre la liberté, elle l'embarassa dans les filets de l'hérésie Arienne, où elle s'étoit embarassée la premiére, & l'entraina avec elle au fond de l'abîme. Eudoxe, qui avoit alors entre les mains le gouvernail du vaisseau de l'Eglise de Constantinople, & qui étoit plus capable de le faire échoüer, que de le conduire au Port, fut le principal auteur de cette intrigue.

L'an de N. S. 366.

CHAPITRE XIII.

Evêques exilez par l'Empereur Valens.

Valent. & Vals

En conférant le Bâtême à Valens, il lui fit promettre avec serment, qu'il persévéreroit dans l'impiété de l'erreur, & qu'il extermineroit tous ceux qui seroient dans un autre sentiment. Voila comment il renonça à la doctrine des Apôtres, pour suivre le parti contraire. Il s'aquitta bien-tôt aprés de ses promesses, & de ses sermens; car il chassa Melece de la Ville d'Antioche, Eusébe de celle de Samosate, & Pélage de celle de Laodicée. Ce dernier s'étoit marié dans une grande jeunesse; mais le jour même de ses nôces, il avoit persuadé à sa femme de préférer la chasteté au plaisir du mariage. Aiant aquis de la sorte la perfection de la continence, il aquit en suite d'autres excellentes qualitez, qui le firent élever à l'honneur du Sacerdoce. Cependant l'ennemi de la vérité n'eut aucun respect pour la pureté de sa vertu, & ne laissa pas de l'exiler en Arabie, comme il exila Melece en Arménie, & Eusébe en Thrace. Ce dernier avoit pris le soin, & la peine d'un Apôtre; car aiant vû plusieurs Eglises dépourvûes de Pasteurs, il s'habilla en soldat, mit une tiare sur sa tête, parcourut la Syrie, la Phénicie, & la Palestine, Ordonna des Prêtres, & des Diacres, & quand il trouva des Evêques, qui tenoient comme lui des sentimens Orthodoxes, il leur confia la conduite des Eglises abandonnées.

L'an de N. S. 366.

CHAPITRE XIV.

Valens & Val.

Départ d'Eusébe, Evêque de Samosate.

Je croi devoir apprendre à ceux qui ne le savent pas, combien il fit paroître de prudence, & de fermeté, lorsqu'il reçut l'ordre de l'Empereur pour aller en Thrace. Celui qui en étoit chargé étant arrivé sur le soir, Eusébe l'avertit de le tenir fort secret ; Car si le peuple, lui dit-il, en avoit connoissance, comme il a été élevé dans le zele de la Religion, il vous noieroit, & on me rendroit responsable de vôtre mort. Aprés avoir parlé de la sorte, & avoir célébré la Messe, selon sa coûtume, il partit à pié au commencement de la nuit, avec un valet, qui lui portoit un oreiller, & un livre. Lorsqu'il fut sur le bord de l'Euphrate, qui arrose les murailles de la Ville, il monta sur une barque, & commanda aux rameurs de le mener à Zeugma, où il arriva à la pointe du jour. La Ville de Samosate rétentissoit cependant de gémissemens, & de soûpirs ; car le valet d'Eusébe aiant dit à quelques-uns de ses amis, l'ordre que son Maître avoit reçu, & les aiant priez de lui apporter les Livres dont il auroit besoin, le peuple commença à pleurer l'absence de son Pasteur, & à monter sur des barques pour l'aller chercher. Lorsqu'ils furent à Zeugma, & qu'ils y virent leur Pasteur qu'ils chérissoient si tendrement, ils le conjurérent avec larmes, de demeurer au milieu d'eux, & de ne point exposer son troupeau à la rage des loups. Mais quand ils virent qu'ils ne le pouvoient attendrir par leurs larmes, & qu'il leur representoit le précepte, par lequel l'Apôtre commande d'obéïr aux Princes, & aux Magistrats, ils commencérent à lui offrir les uns de l'or & de l'ar-

l'argent, les autres des habits, les autres des valets. Il accepta fort peu de choses de la main de ses amis particuliers, & aiant prié Dieu pour tous les autres, & les aiant exhortez à soûtenir généreusement la doctrine des Apôtres, il marcha vers le Danube.

L'an. de N.S. 366.

Valent. & Val.

CHAPITRE XV.

Zele des habitans de Samosate.

Les habitans de Samosate étant retournez en leurs maisons, s'animérent mutuellement à conserver la pureté de leur foi, & à se défendre contre les loups, qui les viendroient attaquer. Je croirois faire injure à leur zele, si je ne le relevois en cét endroit par des paroles capables d'en conserver la mémoire. Les Ariens aiant chassé, comme je l'ai dit, Eusebe de son Eglise de Samosate, mirent en sa place, Eunome. Mais il n'y eut aucun habitant si riche, ni pauvre, ni libre, ni esclave, ni artisan, ni laboureur, ni jardinier, ni homme, ni femme, ni vieillard, ni enfant qui voulût s'assembler avec lui, de sorte qu'il demeura seul, sans que personne daignât ni le voir, ni lui parler. On dit néanmoins qu'il étoit d'un naturel extrémement doux, comme ce que je rapporterai ici le fera voir. Comme il étoit entré un jour dans le Bain public, à dessein de se baigner, & que les valets du Bain en avoient fermé les portes, de peur que le peuple n'y entrât, il commanda de les laisser ouvertes, & quelques personnes étant entrées, & s'étant tenues debout devant lui, pendant qu'il se baignoit, il les pria de se baigner aussi dans le bain d'eau chaude; & quand il vit qu'ils se tenoient debout sans lui rien répondre, il crût que c'étoit par respect qu'ils en usoient

Valde N. S. Valent. & Val.

usoient de la sorte, se leva, & sortit à l'heure même. Ces personnes-là s'étant imaginées que l'eau étoit soüillée par la contagion de son erreur, la firent écouler, & commandérent qu'on leur en donnât d'autre. Quand il eut appris cette circonstance, il se retira hors de la Ville, & ne crût pas devoir demeurer davantage dans un lieu, où il étoit l'objet de l'aversion, & de la haine publique. Les Ariens mirent en sa place Lucius, qui étoit un loup qui ne cherchoit qu'à déchirer le troupeau; mais ce troupeau qui n'avoit plus de Pasteur, se servit de Pasteur à soi-méme, & conserva la doctrine des Apôtres. Je raconterai en cét endroit une autre petite Histoire, qui fera voir jusques où alloit l'horreur que tout le monde avoit conçûe contre ce Lucius. Comme de jeunes gens joüoient à la paume dans une place publique, & qu'il y passoit par hazard, il arriva que la bale tomba entre les piez de sa monture. Ces jeunes gens s'écriérent, dans la créance que leur bale étoit soüillée. Lucius qui avoit entendu leur cri, commanda à un des valets qui le suivoient de s'arrêter, pour remarquer ce que feroient ces jeunes gens. Ils allumérent du feu, & aiant fait passer leur bale pardessus, ils crûrent qu'elle étoit purifiée. Bien que cette action ne soit qu'une action d'enfans, & qu'elle ait peut-étre quelque reste de superstition, elle ne laisse pas de faire voir combien cette Ville étoit éloignée de l'Arianisme. Au reste ce Lucius bien loin d'imiter la douceur d'Eunome, persuada au Gouverneur, & aux Magistrats, d'exiler les Prêtres, & les Ecclésiastiques. Ceux qui soûtenoient la vérité de la foi avec une plus grande rigueur que les autres, furent réléguez aux païs les plus éloignez. Evolce Diacre fut envoié à Oasis, qui est une petite Ville presque deserte; Antiochus Prêtre, recommandable par d'excellentes qualitez, & par l'avantage qu'il avoit d'étre Neveu d'Eusébe,

& fils

& fils de son frere, fut banni à un coin de l'Arménie. Ce que nous verrons dans la suite, servira d'une preuve convainquante de la générosité avec laquelle il soûtint la doctrine de l'Eglise. Lorsqu'Eusébe cét homme divin, qui avoit remporté autant de victoires sur l'hérésie, qu'il lui avoit donné de combats, eut enfin consommé sa vie, & sa charité par le martyre, les Evêques de la Province s'assemblérent selon la coûtume, & Jovien Evêque de Perga, qui avoit admis durant quelque tems les Ariens à sa Communion, se trouva avec eux. Ces Evêques aiant élû d'un commun consentement Antiochus pour succéder à Eusébe son oncle, l'aiant mené devant l'Autel, & l'aiant obligé à s'y mettre à genous, il se retourna, & aiant aperçu que Jovien étendoit la main pour la lui imposer comme les autres, il la repoussa, & dit qu'il ne pouvoit soûffrir l'imposition d'une main qui avoit reçu des Mystéres célébrez avec impiété. Mais ce que je dis ici n'arriva pas si-tôt. Cét Antiochus fut emmené alors dans le fond de l'Arménie. Quant à Eusébe il paroît par ses Ouvrages, qu'il demeura sur les bors du Danube, pendant que les Goths ravageoient la Thrace, & qu'ils y prenoient des Villes.

L'an de N. S. Valent. & Val.

CHAPITRE XVI.

Exil de Barsés Evêque d'Edesse. Miracles faits par son ministére.

VALENS exila dans l'Isle d'Arade, Barsés Evêque d'Edesse, qui non content d'avoir fait joüir la Ville, & le Diocése des effets de sa conduite Pastorale, répandit l'éclat de sa vertu jusques dans la Phénicie, dans la Thébaïde, & dans l'Egypte. Quand Valens sut que le don qu'il

avoit

L'an de N. S. Valent. & Val.

avoit de faire des miracles, attiroit une multitude incroiable de personnes de toutes conditions, dont il guérissoit les maladies par sa parole, il le rélégua à Oxyrynque Ville d'Egypte. Mais sa réputation n'aiant pas permis qu'il démeurât inconnu dans un lieu si éloigné, il fut emmené encore plus loin, à un Fort, nommé Phelno, qui est tout proche des Nations Barbares, lui qui méritoit plûtôt d'être dans le Ciel, que sur la terre. On dit que son lit a été conservé jusques en ce tems-ci dans l'Isle d'Arade, & qu'il y est en grande vénération, parce que les malades sont guéris par le mérite de leur foi, aussi-tôt qu'ils ont été mis dessus.

CHAPITRE XVII.

Persécution excitée à Edesse.

370. VALENS aiant chassé le Pasteur loin de son troupeau, mit un loup en sa place. Mais parce que tous les habitans alloient faire leurs assemblées Ecclésiastiques hors de la Ville, il s'y rendit, & commanda à Modeste, Préfet du Prétoire, de prendre les soldats, dont il se servoit pour lever des impositions, & quelques autres qui étoient dans la Province, de dissiper le peuple, & pour cét effet de le battre à coups de bâton, & même s'il étoit besoin d'emploier les armes. Le Préfet se disposa dés la pointe du jour à exécuter cét ordre. Comme il passoit à travers la place publique, il vit une femme qui tenoit un enfant entre ses bras. Elle avoit fendu la presse des Gardes; car quand l'ame est transportée par le zele de la gloire de Dieu, elle n'apprehende point les hommes, & elle se moque de leur grandeur, & de leur puissance. Le Préfet l'aiant fait arré-

arrêter, & lui aiant demandé où elle alloit: J'ai appris, lui répondit-elle, le dessein qu'on a formé contre les serviteurs de Dieu, je me hâte de me joindre à eux, pour avoir part à la persécution qu'on leur livre. Mais pourquoi, repartit le Préfet, portez-vous cét enfant? Je le porte, reprit la femme, afin qu'il soit si heureux que de mourir avec moi pour la même cause. Le Préfet aiant jugé par la resolution, où il avoit trouvé cette femme, celle où étoient les autres habitans, alla dire à l'Empereur, que quand il useroit de violence, & qu'il feroit mourir une partie du peuple, il n'en recevroit aucun fruit. Nous n'en aurons, lui dit-il, que de la honte, mais nous ne rallentirons point l'ardeur qu'ils font paroître pour la défense de leur Religion. Le Préfet garantit le peuple, de cette sorte, des violences qu'on lui préparoit, mais il ne garantit pas les Prêtres, ni les Diacres du bannissement; car il eut ordre ou de les porter à entrer volontairement dans la Communion du loup, ou de les réléguer aux extrémitez de l'Empire. Les aiant donc assemblez, il leur parla avec la plus grande douceur qu'il lui fut possible, pour tâcher de leur persuader d'obéir aux ordres de l'Empereur, & leur representa que c'étoit une témérité à un aussi petit nombre de personnes qu'eux, d'oser s'opposer aux volontez d'un Prince, qui commandoit avec un pouvoir absolu à des Nations entiéres.

L'an de N. S. 370. Valent. & Val.

CHA-

L'an de N. S. 370.

Valent. & Val.

CHAPITRE XVIII.

Exil d'Euloge, & de Protogéne.

Comme ils gardoient tous un profond silence, le Préfet adressa sa parole à Euloge, qui étoit le premier, & lui demanda pourquoi il ne répondoit rien. C'est, dit-il, que je ne croiois pas devoir répondre, puisque je n'étois pas interrogé. Il y a pourtant long-tems que je parle, repartit le Préfet, & que je vous exhorte à prendre une resolution qui vous soit utile. J'ai crû, répondit Euloge, que vôtre discours s'addressoit à l'assemblée, & que je ne devois pas y répondre à l'exclusion de tous les autres; que si vous avez agréable de m'interroger seul, je vous déclarerai franchement mes sentimens. Alors le Préfet lui dit: Communiquez avec l'Empereur. Euloge lui répondit par une fine, & délicate raillerie: Est-ce qu'il a jointe en sa personne, la dignité Episcopale, à l'autorité Souveraine? Le Préfet piqué de cette reponse, lui dit de mauvaises paroles, & ajoûta ce qui suit: Je ne vous ai pas dit, grossier & stupide que vous étes, que l'Empereur posséde l'honneur du Sacerdoce, aussi bien que la puissance de commander, je vous ai exhorté seulement à entrer dans la communion de ceux, qui sont dans la communion de l'Empereur. Mais ce sage vieillard aiant répondu qu'ils avoient un Pasteur, à la conduite duquel ils étoient soûmis, le Préfet assembla quatre-vints Ecclésiastiques, & les exila en Thrace. Les habitans des Villes par-où ils passérent leur rendirent de grands honneurs, allérent au devant d'eux, & les loüérent d'avoir vaincu par leur constance les ennemis de la foi. La jalousie

Ialousie de ces ennemis aiant fait entendre à l'Empereur que l'exil, par lequel il avoit prétendu les deshonorer, leur étoit glorieux, il les fit séparer, & les envoia deux à deux, les uns en Thrace, les autres en Arabie, & les autres dans la Thébaïde. On dit que les persécuteurs furent si cruels que de séparer les personnes qui étoient unies par les liens les plus étroits de la nature, & d'emmener les freres l'un d'un côté, & l'autre de l'autre. Euloge qui tenoit le premier rang, & Protogéne qui tenoit le second, furent exilez à Antinous. Je n'ai garde de passer soûs silence les grandes vertus qu'ils y firent éclater. Ils trouvérent un Evéque Orthodoxe, & assistérent aux assemblées de son Eglise. Mais aiant remarqué qu'il n'y avoit qu'un tres-petit nombre de fidéles, & en aiant demandé la raison, ils apprirent avec douleur que la plus-grande partie des habitans étoient encore engagez dans les erreurs du Paganisme. Ils ne se contentérent pas d'en gémir devant Dieu, & d'en concevoir une compassion stérile. Ils travaillérent sérieusement à leur conversion. Euloge s'enferma dans une Cellule, où il passa les jours & les nuits en priéres, pour le succés d'une si sainte entreprise. Protogéne qui avoit étudié les lettres saintes, & prophanes, & qui étoit fort exercé à écrire en abregé, enseigna les enfans, leur dicta les Pseaumes de David, & leur fit apprendre les endroits les plus utiles des livres des Apôtres. Un de ses écoliers étant tombé malade, il alla le visiter, le prit par la main, & le guérit par la seule force de sa parole. Quand le bruit de ce miracle eut été répandu par la Ville, les peres des autres enfans le priérent de rendre la santé de la même sorte, aux malades qu'ils avoient dans leurs maisons. Mais il leur dit qu'il ne pouvoit prier Dieu pour la guérison de leurs malades, qu'ils n'eussent reçu auparavant le Bâtéme. Le desir qu'ils avoient de gué-

L'an de N. S. 370.

Valent. & Val.

rir,

L'an de N. S. 370. Valent. & Val.

rir, leur fit accepter sans peine cette condition, & ainsi ils reçûrent en même tems la santé du corps, & celle de l'ame. Quand il avoit disposé quelqu'un qui se portoit bien à recevoir le Bâtéme, il le menoit à Euloge, frappoit à la porte de sa Cellule, le prioit d'ouvrir, & de marquer au seau du Seigneur celui qu'il lui amenoit. Que si Euloge se plaignoit qu'il interrompoit sa priére, il lui répondoit qu'elle étoit moins nécessaire, que le salut de ceux qui revenoient de leur égarement, & qui renonçoient à l'erreur. Tout le monde l'admiroit de ce qu'aiant des lumiéres si pures, & outre ces lumiéres le don de faire des miracles, il respectoit Euloge comme son ancien, & lui amenoit ceux qu'il avoit instruits, afin qu'il leur conférât le Bâtéme, & il n'y avoit personne qui ne loüât sa modestie, & qui ne l'en estimât davantage. Lorsque la tempête fut appaisée, & qu'ils eurent permission de retourner en leur païs, tout le peuple les conduisit en pleurant, & l'Evêque qui se voioit privé de leurs secours, les regréta plus que personne. Euloge fut chargé de la conduite de l'Eglise d'Edesse, aprés que Barsés son Evêque eut été appelé à une vie qui est exemte de douleur. Protogéne fut mis dans un champ inculte, tout rempli d'épines, & où il y avoit beaucoup à travailler. C'est ainsi que je parle de la Ville de Carras, où il y avoit encore quantité de Paiens, & où il fut Ordonné Evêque. Cela n'arriva, comme je le viens de dire, que depuis que la paix eut été rendue à l'Eglise.

CHA-

L'an de N. S. 370.

CHAPITRE XIX.

Vertus admirables de saint Basile, Evêque de Césarée en Cappadoce.

Valent. & Val.

VALENS aiant privé presque toutes les Eglises de leurs Pasteurs, fit un voiage à Césarée, Ville de Cappadoce, où le célébre Basile repandoit alors la lumiére de sa doctrine. Il commanda au Préfet du Prétoire, d'aller devant lui & de persuader à Basile de communiquer avec Eudoxe, ou s'il ne pouvoit le lui persuader, de le chasser de la Ville. La connoissance qu'il avoit du mérite de Basile fut cause qu'il ne le voulut pas attaquer le premier, de peur que la vigueur de sa resistance ne servît de modéle aux autres. Mais ce ménagement-là lui fut inutile; car les Evêques avoient assez d'autres exemples plus anciens à suivre, pour se rendre inébranlables dans la foi. Le Préfet étant arrivé à Césarée envoia quérir Basile, & lui parla en termes fort civils, pour lui persuader de s'accommoder au tems, & de ne pas perdre un si grand nombre d'Eglises pour de légéres questions de doctrine. Il lui promit même que s'il en usoit de la sorte, il gagneroit les bonnes graces de l'Empereur, & obtiendroit aisément de lui tout ce qu'il voudroit lui demander pour les autres. Ces „ discours, lui répondit cét homme rempli de „ l'Esprit de Dieu, peuvent être faits à de jeunes „ gens, ou à ceux qui ont des inclinations sem„ blables à celles des jeunes gens: Mais ceux qui „ sont nourris de la parole de Dieu, sont prêts de „ mourir, s'il étoit besoin, pour conserver la „ moindre syllabe de la doctrine, bien loin de la „ vouloir abandonner. J'estime fort l'honneur des „ bonnes graces du Prince, quand elles sont join-

„ tes

L'an de N. S. 370. „ tes à la pieté ; mais autrement, je les tiens pernicieuses. Le Préfet mal-satisfait de cette réponse, lui aiant dit qu'il avoit perdu le sens, il repartit : Je souhaite de l'avoir toûjours perdu de la sorte. Enfin on dit que ce Magistrat lui aiant commandé avec ménaces de se retirer, pour songer sérieusement à ce qu'il auroit à faire, & de lui venir dire le lendemain sa resolution, il lui répondit : Je serai demain dans la même disposition qu'aujourd'hui ; ne changez non plus que moi, & faites tout ce que vous me ménacez de faire. Le Préfet alla aprés cela au devant de l'Empereur, lui rapporta la conférence qu'il avoit eûe avec Basile, & lui representa la fermeté avec laquelle ce Prélat lui avoit répondu. L'Empereur entra dans la Ville sans lui rien dire; mais quand il vit les châtimens de Dieu dans sa maison, son fils malade à l'extrémité, & sa femme tourmentée par de violentes douleurs, il reconnut d'où ces maux-là procédoient, & envoia les premiers Officiers de son armée vers cét homme de Dieu, à qui il avoit fait auparavant de si terribles ménaces, pour le prier de prendre la peine de venir à son Palais. Basile y étant allé, & y aiant vû le fils de l'Empereur, tout prêt d'expirer, promit de lui rendre la santé, pourvû qu'il reçut le Bâtéme par le ministére des Prêtres Orthodoxes, & se retira. Mais Valens se souvenant de la promesse qu'il avoit faite avec serment aux Evêques Ariens, comme Herode se souvenoit autrefois de celle qu'il avoit faite à Herodiade, leur permit de Bâtiser son fils, qui mourut aussi-tôt qu'il eut été Bâtisé. L'Empereur étant touché d'un véritable regret, & reconnoissant combien ses sermens lui avoient été préjudiciables, alla à l'Eglise, entendit le Sermon de Basile, & fit son offrande à l'Autel. Basile l'aiant fait entrer dans l'enceinte où il étoit assis, l'entretint fort long-tems touchant la doctrine de l'Eglise. Démosthéne

Valent. & Val.

mosthéne Maître d'Hôtel de l'Empereur, étoit present, qui aiant voulu reprendre le Maître du monde, fit une faute contre la pureté de la langue. Basile lui dit en riant : Nous avons vû Démosthéne manquer contre les régles de la Grammaire. Démosthéne s'étant mis en colére, & aiant usé de ménaces, Basile lui repliqua : Vous n'êtes propre qu'à avoir soin des sausses, & il ne vous appartient pas d'entendre la doctrine de Dieu, parce que vous avez les oreilles de l'esprit bouchées. Valens conçut une si haute idée de la vertu de Basile, qu'il donna (en sa considération) les plus belles terres qu'il eût aux pauvres, qui étant incommodez de tout le corps, avoient plus besoin de secours que les autres. Voila comment Basile évita la premiére persécution que l'Empereur lui avoit voulu faire. Mais ce Prince étant retourné une autre fois à Césarée, & aiant alors oublié tout ce que Basile lui avoit dit, tâcha de lui persuader de communiquer avec le parti contraire, & n'aiant pû rien gagner sur son esprit, il commanda qu'on expédiât un ordre, pour l'envoier en exil. Quand il le voulut signer sa plume se rompit, & cela lui arriva trois fois. Sa main commença ensuite à trembler, & enfin son esprit aiant été saisi de crainte, il déchira l'ordre. Dieu fit voir clairement par ce miracle, la grandeur de sa puissance; que s'il n'a pas délivré de la même sorte d'autres Saints de leurs ennemis, c'est qu'il vouloit éprouver leurs forces.

L'an de N. S. 370.

Valent. & Val.

L'an de N. S. 371.

Valent. & Val.

CHAPITRE XX.

Mort de saint Athanase. Sacre de Pierre.

ATHANASE aiant enfin été appelé à une vie exemte de douleur, aprés avoir donné un nombre présqu'infini de combats pour la défense de la foi, & avoir remporté autant de victoires, Pierre fut placé sur le Siége de l'Eglise d'Aléxandrie. Athanase l'avoit désigné pour lui succéder, & il avoit depuis été élû, par le consentement unanime tant des Ecclésiastiques, que des personnes les plus qualifiées de la Ville, & avec l'applaudissement & l'approbation générale du peuple. Il avoit partagé avec Athanase ses travaux, & ses périls, & l'avoit accompagné soit à Aléxandrie, ou dans ses voiages. Les Evêques, & les Moines d'alentour se rendirent à la Ville, & demandérent avec instance qu'il fut Ordonné.

CHAPITRE XXI.

Violences commises par Lucius.

AUSSI-TÔT qu'il eut été placé sur le trône Episcopal, le Gouverneur de la Province investit l'Eglise avec une troupe de Juifs, & de Paiens, & ménaça Pierre de l'en chasser, s'il n'en sortoit volontairement. Il persécutoit de la sorte ceux qui étoient d'un autre sentiment que l'Empereur, à dessein (en apparence) de lui faire sa Cour, mais en effet de contenter sa passion, car il étoit fort attaché au culte des Idoles, & se réjoüissoit fort des disgraces des Chrétiens. Pierre aiant vû cétte guerre qu'on lui avoit suscitée si inopi-

opinément, sortit secrétement d'Aléxandrie, monta sur un vaisseau, & alla à Rome. Quelques jours aprés Euzoïus arriva d'Antioche à Aléxandrie, & mit en possession des Eglises Lucius, qui comme nous l'avons vû, avoit donné dans Samosate tant de preuves de son injustice, & de son impiété. Lorsque le peuple, qui avoit été nourri de la saine doctrine d'Athanase, s'aperçut qu'on lui presentoit des alimens différens, il s'abstint des assemblées. Lucius étant entouré d'une troupe de Païens qui lui servoient comme de Gardes, fit battre quelques-uns des Catholiques, fit mettre les autres en prison, en contraignit d'autres de s'enfuir, & pilla les maisons des autres. J'insérerai ici une Lettre de Pierre, où il décrit toutes ces violences beaucoup mieux que je ne pourrois faire; mais il faut que je rapporte auparavant un évenement singulier. Il y a en Egypte des hommes qui se sont éloignez du bruit des Villes, pour mener dans le desert une vie d'Anges, & qui parmi les sablons les plus stériles, produisent les fruits de leurs bonnes œuvres. Antoine à été un des plus célébres Instituteurs de cette maniére de vivre; mais depuis qu'il fut heureusement arrivé au Port de l'immortalité, l'impie Lucius déclara la guerre aux imitateurs de sa vertu, au célébre Macaire, à un autre du même nom, à Isidore, & à quelques autres, les retira de leurs cellules, & les envoia à une Isle, dont les habitans n'avoient jamais reçu aucune teinture de la piété. Dés que leur vaisseau approcha de la côte, le démon qui y étoit adoré, quitta l'Idole où il faisoit sa demeure, pour entrer dans le corps de la fille du Prêtre, & l'aiant agitée avec violence, il la traîna sur le rivage, & lui fit dire quelque chose de fort semblable, à ce que cette fille remplie d'un esprit de Python, dit autrefois dans la Ville de „Philippe. O serviteurs de Dieu, s'écria-t-elle,

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

L'an de N. S. 371.

Valent. & Val.

„ que vôtre puissance est terrible ! Il n'y a point de „ lieu où vous ne nous poursuiviez. Vous nous „ avez chassez des montagnes, des collines, & des „ deserts. Nous espérions que dans cette Isle aban- „ donnée, nous serions à couvert de vos traits; „ mais nôtre espérance étoit vaine. Vos persécu- „ teurs vous ont envoiez ici pour nous chasser, plû- „ tôt que pour vous faire aucun déplaisir. Nous „ nous retirons, car nous ne saurions supporter „ l'éclat de vôtre vertu. Les démons aiant parlé de la sorte par la bouche de cette fille, ils la jettérent à terre, & se retirérent. Les saints Solitaires s'étant mis en priéres, la relevérent, & la rendirent à son pere, saine de corps, & d'esprit. Ceux qui furent témoins de ce miracle, se jettérent à leurs piés, & les suppliérent de leur montrer le chemin du salut. Ils démolirent eux-mêmes le Temple du démon qu'ils avoient adoré, reçûrent la doctrine de la Foi, & le Sacrement de Bâtême. Lorsque la nouvelle d'un si merveilleux évenement eut été portée à Aléxandrie, tout le monde s'assembla, & se soûleva contre Lucius, en criant que Dieu donneroit des marques de sa colére, si l'on continuoit à persécuter les Saints. Lucius consentit que les Solitaires retournassent à leurs Cellules, par l'apprehension que le peuple n'excitât une sédition. Ce récit pourroit suffire pour faire voir sa malice; mais la lettre de Pierre represente-ra ses autres crimes. Je n'en mettrai ici que le milieu, de peur qu'elle ne paroisse trop longue.

L'an de N. S. 371. Valens & Val.

CHAPITRE XXII.

Partie d'une Lettre de Pierre, Evêque d'Alexandrie, touchant les violences commises par Lucius.

„ PALLADE Gouverneur de la Province, „ Païen, & fort attaché au culte des Idoles, & „ qui avoit souvent fait la guerre à Jesus Christ, „ aiant amassé la troupe dont j'ai parlé, fit irru„ption dans l'Eglise avec la même impétuosité, „ que s'il eût été question de faire main-basse sur „ des Barbares. Lorsque j'ai voulu raconter ce qui „ se passa en cette occasion, le seul souvenir a tiré „ des larmes de mes yeux. Je garderois encore le „ silence, ou ne m'occuperois tout au plus qu'à „ verser les pleurs, si les pensées que Dieu m'a „ données n'avoient dissipé ma douleur. Cette „ troupe, dont j'ai parlé, étant entrée dans l'E„glise de Théonas, y chanta des chansons com„posées en l'honneur des Idoles, au lieu de Pseau„mes, & y battit des mains, & y dit des paroles „ deshonnêtes, au lieu d'y lire la sainte Ecriture, „ & y prononça contre les Vierges consacrées à „ Dieu, des salletez que je n'ai garde de répéter. „ Il n'y eut point d'homme grave qui ne bouchât „ ses oreilles, de peur de les entendre, & qui ne „ souhaitât d'en avoir perdu l'usage. Mais plût à „ Dieu qu'ils se fussent contentez de cette inso„lence, & qu'ils n'eussent point enchéri sur la li„cence de leurs discours, par la brutalité de leurs „ actions. Quelque atroces que soient les inju„res, elles sont aisément supportées par ceux qui „ sont éclairez de la sagesse de Dieu ; & affermis „ dans l'observation de ses préceptes. Ceux-ci, „ comme des vases de colère préparez pour la per-

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

„dition, en faisant un vilain bruit par le nez, „comme par un tuiau, déchirérent les habits des „Vierges qui s'étoient consacrées à Dieu, & qui „s'étoient rendues semblables à des Anges par „leur pureté. Ils les trainérent toutes nues par „toute la Ville, & leur firent mille insolences „pleines de la plus étrange inhumanité. Que si „quelqu'un touché de compassion, entreprénoit „de leur faire quelque remontrance, il étoit „aussi-tôt mal-traité, & battu outrageusement. „Mais le plus grand mal-heur qui arriva, est que „plusieurs furent forcées; plusieurs furent tuées „à coups de bâton sur la tête; plusieurs demeuré„rent sans sépulture au grand déplaisir de leurs „parens, & il y en a dont on cherche encore au„jourd'hui les corps. Mais pourquoi déplorer ces „maux qui paroissent supportables, quand on „les compare à de plus atroces? Pourquoi ne les „pas laisser pour passer à un sujet plus important, „qui vous remplira d'étonnement, & vous fera „admirer l'excés de la bonté de Dieu qui n'a pas „abîmé le monde. Ces impies ont fait sur l'Autel „ce qui n'avoit jamais été ni fait, ni entendu du „tems de nos peres, comme parle l'Ecriture. Ils „ont fait danser sur l'Autel, où nous attirons le „saint Esprit par nos priéres, comme sur un téa„tre prophane un jeune homme, qui renonçant „en quelque sorte à l'honneur de son séxe, avoit „pris un habit de fille, qui faisoit mille gestes ri„dicules pendant qu'ils rioient avec éclat, & „qu'ils disoient toute sorte d'impiétez. Comme „si les abominations qu'ils avoient faites aupara„vant n'eussent rien eû que de fort honnête, ils „choisirent un des plus infames de leur troupe, „qui en se dépoüillant de ses habits, se dépoüil„la aussi de la pudeur, le mirent tout nud dans la „Chaire, & le salûérent comme un Prédicateur „qui alloit débiter une doctrine toute contraire à

„celle

„ celle de Jesus Christ : qui alloit consacrer les vi- L'an
„ ces, & enseigner que la débauche vaut mieux de
„ que la continence, & qu'il n'y a rien de si com- N. S.
„ mode dans la vie que la fornication, l'adultére, 371.
„ l'amour des garçons, le vol, & l'excés du boi- Va-
„ re & du manger. Lorsque je fus sorti de l'Egli- lent.
„ se ; car comment y serois-je demeuré, pendant &
„ que les gens de guerre y étoient entrez à main Val.
„ armée, que le peuple gagné par argent y fai-
„ soit un bruit horrible, & que les Paiens y étoient
„ accourus en foule, Lucius mon successeur, qui
„ n'avoit point été élû dans une assemblée d'Evê-
„ ques, par les suffrages du Clergé, ni demandé
„ par le peuple selon les Loix de l'Eglise, mais
„ qui avoit achêté la dignité Episcopale, comme
„ une charge seculiére, y arriva. Mais il n'y arri-
„ va pas seul ; il y avoit avec lui non des Evêques,
„ des Prêtres, des Diacres, des Fidéles ; non des
„ Moines qui chantassent des Hymnes tirées de
„ l'Ecriture Sainte ; mais il y avoit Euzoïus, qui
„ aiant été autre-fois Ordonné Diacre de nôtre
„ Eglise d'Aléxandrie, fut déposé avec Arius,
„ dans le grand & saint Concile de Nicée, & qui
„ ruine maintenant l'Eglise d'Antioche par sa con-
„ duite. Il avoit encore avec lui Magnus, qui a-
„ voit la garde du tresor du lieu où étoit le Prin-
„ ce, & qui avoit toûjours prêté main forte à
„ l'impiété. Ce Magnus aiant mis le feu au tems
„ de Julien, à l'Eglise de Béryte, Ville célébre
„ de Phénicie, fut condamné soûs le régne de Jo-
„ vien d'heureuse mémoire, à la rebâtir à ses dé-
„ pens, & il eût eû la tête tranchée, si par de
„ fortes sollicitations, il n'eut obtenu sa grace.
„ La connoissance que vous avez des violences,
„ & des cruautez de l'ennemi, qui s'est élevé con-
„ tre nous, vous peut faire juger de la grandeur,
„ & de l'énormité des crimes, qui ont été com-
„ mis dans l'Eglise, & doit exciter vôtre zele à

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

„ en rechercher la justice. Ce Lucius qui a été
„ condamné tant de fois par vôtre jugement, &
„ par celui de tous les Evêques Orthodoxes, est
„ venu dans cette Ville, dont les habitans avoient
„ une extréme aversion de lui, avec un fonde-
„ ment tres-légitime. En effet il ne se contente
„ pas de dire comme l'insensé dans les Pseaumes:
„ Jésus Christ n'est pas vrai Dieu; mais étant cor-
„ rompu, il tâche de corrompre les autres, &
„ met tout son plaisir dans les blasphémes qui sont
„ avancez contre Jesus Christ, par ceux qui ado-
„ rent la créature, au lieu d'adorer le Créateur.
„ Je ne dis rien que de véritable, puisque les sen-
„ timens de cét impie, sont fort approchans de
„ ceux des Paiens, & qu'il a la témérité d'adorer
„ un autre Dieu que le véritable. Le peuple fit des
„ acclamations à son arrivée, & lui dit : Soiez le
„ bien-venu, vous qui niez le Fils; Serapis vous
„ aime, & vous a heureusement amené ici. C'est
„ ainsi qu'ils appelent leur Idole. A l'heure-mê-
„ me Magnus, le complice de ses impiétez, & le
„ ministre de ses violences, étant à la tête de ses
„ soldats, se saisit de dix-neuf tant Prêtres, que
„ Diacres, dont quelques-uns étoient âgez de
„ plus de quatre-vints ans, & comme s'ils eussent
„ été surpris dans quelque crime atroce, il les fit
„ amener devant lui, & les pressa de renoncer à la
„ foi, que nos Peres ont reçûe des Apôtres, &
„ qu'ils nous ont laissée, & les assura que ce se-
„ roit une action qui seroit fort agréable au tres-
„ clément Empereur Valens. Consentez, misé-
„ rables, leur cria-t-il, consentez à la doctrine
„ des Ariens. Bien que vôtre Religion soit la véri-
„ table, Dieu vous pardonnera de l'avoir trahie,
„ puisque vous ne l'aurez pas trahie volontaire-
„ ment, mais par contrainte, & que les péchez
„ qu'on commet par contrainte ont leur excuse,
„ au lieu que les volontaires portent avec eux leur

„ con-

„ condamnation. Faites réfléxion sur ces raisons „ que je vous represente, & signez promtement „ la doctrine d'Arius, que Lucius publie. Tenez „ pour certain que si vous obéïssez aux Empe- „ reurs, vous recevrez des richesses, & des hon- „ neurs en récompense; au lieu que si vous leur „ desobéïssez, vous serez mis en prison, vous „ serez déchirez de coups, tourmentez par les „ plus cruels de tous les supplices, dépoüillez de „ vos biens, chassez de vôtre païs, & emmenez „ en des lieux incultes, & sauvages. Mélant ain- „ si des promesses a ses ménaces, il tâchoit de les „ faire renoncer à la foi. Mais ces généreux Ec- „ clésiastiques apprehendant incomparablement „ davantage la perte de la foi, que les plus rigou- „ reux supplices, lui répondirent enfin en ces ter- „ mes : Cessez, cessez de prétendre nous épou- „ vanter par vos ménaces : nous n'adorons point „ un Dieu nouveau. C'est en vain que vous écu- „ mez comme une mer irritée; c'est en vain que „ vous soufflez comme un vent impétueux. Nous „ demeurons attachez à la saine doctrine, jusques „ au dernier soûpir. Nous ne croirons jamais que „ Dieu ait été sans puissance, sans sagesse, & sans „ vérité. Nous ne croirons jamais qu'il ait été Pe- „ re en un tems, & qu'il ne l'ait point été en un „ autre, comme le croit cét Arien impie, qui „ lui donne un Fils temporel. Si le Fils étoit une „ créature, comme les Ariens le disent, & qu'il „ ne fût point de même Substance que son Pere, „ le Pere seroit réduit au néant, puisque (selon „ eux) le Fils n'étant point, le Pere ne seroit „ point non plus : que si le Pere est de toute éter- „ nité, & s'il produit son Fils, non par aucun „ écoulement, parce que Dieu n'est point suscé- „ ptible de passions, n'est-ce pas une folie, & „ une extravagance de dire du Fils, à qui toutes „ les créatures sont redevables de leur être : Il y

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

„ a eu un tems auquel il n'étoit point? Voila pour-
„ quoi nos Peres, qui se sont assemblez à Nicée
„ de toutes les parties de l'Univers, ont condam-
„ né la doctrine d'Arius, que Lucius soûtient, &
„ ont déclaré que le Fils est non d'une autre Sub-
„ stance que son Pere, comme vous nous vou-
„ driez contraindre de le dire. Mais de la même.
„ Ils ont formé le terme de Consubstanciel, de
„ plusieurs paroles de l'Ecriture, & l'ont entendu
„ en un sens fort orthodoxe. Aprés qu'ils eurent
„ parlé de la sorte, Magnus commanda de les me-
„ ner en prison, & les y retint plusieurs jours dans
„ l'espérance de les faire changer de sentiment.
„ Mais ils entrerent dans cette lice, comme des
„ défenseurs de la foi, qui étoient au dessus *de la*
„ crainte, & qui étant fortifiez par l'exemple des
„ grandes actions que leurs prédécesseurs avoient
„ faites avec le secours de la grace, méprisoient
„ les menaces, & croioient que les tourmens ne
„ serviroient qu'à éprouver leur vertu. Toute la
„ Ville accourut pour voir ces généreux combat-
„ tans, qui comme dit le grand Paul, étoient ex-
„ posez aux yeux des Anges & des hommes, &
„ qui surmontoient la cruauté par la patience, &
„ l'impiété par la constance. Cet ennemi violent,
„ & inhumain prétendoit les abbattre par ses mé-
„ naces, ou les tromper par ses ruses, & les faire
„ entrer dans la faction des scelérats, qui ont
„ conjuré contre le Sauveur. Quand il fut las d'ex-
„ ercer les tourmens que sa rage avoit inventez, &
„ qui faisoient gémir tous les gens de bien, il as-
„ sembla une multitude de personnes dérégleés,
„ & fit amener ces bien-heureux accusez comme
„ pour les juger, ou plûtôt pour les condamner,
„ pendant que le bord de la mer retentissoit des
„ cris des Paiens, & des Juifs, qui avoient été
„ louez à prix d'argent, pour faire contr'eux
„ beaucoup de bruit. Aprés qu'ils eurent refusé

„ de

„ de consentir à l'impiété des Ariens, il les con- L'an
„ damna en présence du peuple, qui fondoit en de
„ larmes, à sortir d'Alexandrie, & à aller à He- N. S.
„ liopole, Ville de Phénicie, dont tous les habi- 371.
„ tans sont Idolatres, & où il n'y a personne qui Va-
„ veuille souffrir qu'on lui parle de Jesus Christ. lent.
„ Comme il les avoit condamnez dans un Bain &
„ qui est proche de la mer, il parut incontinent Val.
„ aprés sur le bord debout, & tenant une épée
„ nuë à la main, comme pour les épouvanter,
„ eux qui avoient souvent blessé le démon avec
„ une épée qui coupe des deux côtez. Il leur com-
„ manda ensuite de monter sur le vaisseau, sans
„ leur donner aucune provision pour leur voiage,
„ ni aucune consolation dans leur exil, & ce qui
„ est plus étrange, & plus incroiable, sans at-
„ tendre que la tempête eut cessé; car la mer étoit
„ alors agitée comme si elle eût eû de l'indigna-
„ tion de son injustice, & qu'elle eût refusé de
„ contribuer à l'exécution de sa sentence, & qu'el-
„ le eût fait voir l'inhumanité de ce Juge, à ceux
„ qui ne s'en appercevoient pas d'eux-mêmes. On
„ peut dire avec vérité que le Ciel fut étonné de
„ cette injustice, que la Ville en gémit, & qu'el-
„ le en pleure encore aujourd'hui. Les uns frap-
„ poient leur estomach. & les autres levoient les
„ mains & les yeux au Ciel comme pour implo-
„ rer son secours contre la violence, & comme
„ pour dire, sans parler : O Ciel écoutez, &
„ vous Terre ouvrez vos oreilles, pour entendre
„ combien ce que l'on fait, est injuste! Enfin tout
„ rétentissoit de soûpirs, & de plaintes. Les lar-
„ mes qui couloient des yeux firent un fleuve, qui
„ couvrit en peu de tems la surface de la mer.
„ Lorsque ce Juge qui comme je l'ai dit, étoit deboût
„ sur le rivage, eut commandé qu'ils fissent voi-
„ le, les filles & les femmes, les jeunes gens &
„ les vieilles poussérent tout ensemble un cri si

An de N. S. 371. Valent. & Val.

„ violent, qu'il empêcha d'entendre le bruit des „ vens, & des flots. Pendant qu'ils faisoient voi- „ le vers Heliopole, cette Ville si fort adonnée au „ culte des Idoles, & si corrompue par les maxi- „ mes diaboliques, qui ne recommandent que „ le plaisir, & qui étant entourée de montagnes „ dont la cime semble ménacer le Ciel, est une „ véritable retraite de bêtes farouches, Pallade „ Préfet d'Aléxandrie défendit de les pleurer, soit „ en particulier, ou en public. On se saisit de „ plusieurs qui pleuroient, & on les mit en pri- „ son. On les en tira ensuite pour les battre, pour „ les déchirer, pour les tourmenter, & on les „ condamna enfin à travailler aux métaux de Phé- „ no ou de la Proconnese. C'étoient *cependant* „ des hommes qui brûlant du zele de la gloire de „ Dieu, avoient souvent combattu pour l'intérêt „ de son Eglise. Il y avoit parmi eux vint-trois „ Moines, qui vivoient dans la solitude avec une „ grande austérité. Un Diacre qui avoit apporté „ les Lettres de nôtre tres-cher frere Damase Evê- „ que de Rome, fut trainé comme un scélérat les „ mains derriére le dos; on le tourmenta avec „ une aussi grande, ou même avec une plus „ grande rigueur, que s'il eût été coupable d'un „ meurtre. On lui battit long-tems la tête avec „ des pierres, & avec des balles de plomb, & „ on le mit enfin sur le vaisseau avec les autres. Il „ fit en y entrant le signe de la Croix, & fut me- „ né sans aucunes provisions aux métaux de Phé- „ no. Pendant que le Juge faisoit tourmenter de „ jeunes gens, des soldats gardoient les corps de „ ceux qui avoient été exécutez à mort, de peur „ que leurs freres, & leurs proches, ou les au- „ tres habitans ne leur rendissent le devoir de la „ sépulture, comme ils en avoient demandé la „ permission. Que peut-on ajoûter à l'injustice „ de celui qui les avoit jugez, ou plûtôt qui les

„ avoit

» avoit condamnez ? Ceux qui avoient combattu L'an
» pour la défense de la piété, furent en cette ren- de
» contre plus maltraitez que les homicides, puis- N. S.
» qu'on leur refusa aprés leur mort, la sépulture, 371.
» qu'on ne refuse pas aux autres, & qu'ils furent Va-
» exposez aux bêtes. Ceux qui par compassion, lent.
» & par tendresse de consience voulurent assister &
» dans ce pieux office les peres de ceux qui avoient Val.
» été exécutez à mort, furent aussi-tôt condam-
» nez à avoir la tête tranchée. Y a-t-il quelque Loi
» parmi les Romains, ou quelque coûtume parmi
» les Etrangers, qui défende d'être touché de dou-
» leur à la vûe d'un pere affligé de la mort de son
» fils ? Y a-t'il eu quelque Tiran dans l'antiquité,
» qui se soit porté à une cruauté si inouïe ? Pharaon
» commanda autrefois de faire mourir les enfans-
» mâles des Juifs, mais ce ne fut par crainte,
» & par jalousie qu'il fit ce commandement. Il étoit cependant encore moins cruel que ce que nous voions de nos propres yeux, & nous pourrions choisir de le souffrir plûtôt que ce que nous souffrons, si cela dépendoit de nôtre liberté. Quel qu'incroiable, quelque fâcheux, quelque dur, quelque inhumain, & quelqu'insupportable que soit ce que j'ai dit, il faisoit la joie des imitateurs de l'extravagance, & de l'impiété d'Arius. Au milieu de ce deuil public, durant lequel il n'y avoit point de maison, où, comme il est écrit dans le Livre de l'Exode, il n'y eût un mort, ceux dont la malignité étoit insatiable, en répandirent le venin mortel jusques sur les Evêques de la Province, par le ministére de Magnus Tresorier de l'Empereur, & dont nous avons déja parlé. Ils en trainérent quelques-uns devant les Tribunaux : Ils tourmentérent les autres d'une autre maniére, & n'ômirent rien de ce qu'ils pûrent inventer pour engager tout le monde dans l'impiété. Ils tournent de tous côtez, & cherchent quelqu'un qu'ils

L'an de N. S. 371. Valent. & Val.

puissent dévorer, comme fait le démon, qui est l'auteur, & le chef de leur secte. Enfin aprés avoir trouvé par tout de la resistance à leurs criminelles entreprises, ils exilérent par le moien de Magnus, ministre ordinaire de leur cruauté, à la Ville de Diocesarée, qui n'est habitée que par des Juifs, qui ont trempé leurs mains dans le sang du Sauveur, onze Evêque d'Egypte, qui pour vivre avec plus d'austérité, s'étoient retirez dés leur jeunesse dans le desert, & y étoient demeurez jusqu'à un âge fort avancé, qui avoient surmonté la volupté par la raison, qui aiant succé la piété avec le lait, prêchoient la véritable doctrine avec une généreuse liberté; qui avoient souvent vaincu les démons, & les avoient chargez de confusion; qui refutoient par la force de leurs discours, l'impiété des erreurs d'Arius. N'étant point rassasiez, non plus que l'enfer, de la mort d'un si grand nombre de nos freres, ils sont venus à cét excés de folie & d'aveuglement, que de vouloir laisser par toute la terre, des monumens de leur cruauté, Car ils firent encore exiler à Néocesarée Ville de Pont, des Ecclésiastiques de l'Eglise Catholique d'Antioche, qui avoient resolu avec quelques Moines, de faire des protestations contre les artifices dont ils usoient pour établir leur doctrine corrompue. Peut-étre que la rigueur de l'air les a fait mourir. Voila les exécutions tragiques qui furent vûes en ce tems-là, & qui furent consignées à la postérité, à la honte de ceux qui avoient aiguisé leurs langues contre le Fils unique de Dieu, & qui non contens d'attaquer le Créateur du monde, avoient déclaré la guerre à ses serviteurs, bien qu'elles dussent étre ensevelies dans un éternel oubli.

CHA-

L'an de N. S. 375. Valens & Val.

CHAPITRE XXIII.

Ordination d'un Moine, nommé Moïse.

Les Sarrasins ravageoient en ce tems-là les frontiéres de l'Empire, soûs la conduite de Mavia, qui avoit un courage d'homme, dans un séxe dont la foiblesse & la timidité sont le partage. Aprés plusieurs combats, elle s'accorda avec les Romains, & aiant été éclairée de la lumiére de la foi, elle demanda qu'un Moine nommé Moïse, qui demeuroit sur la frontiére de l'Egypte, & de la Palestine fût Ordonné Evêque de sa Nation. L'Empereur Valens ordonna qu'on le menât à la Ville d'Aléxandrie, qui étoit la plus proche pour y recevoir les saints Ordres. Quand il y fut, & qu'il vit que Lucius lui vouloit imposer les mains, Dieu me garde, lui dit-il, de recevoir l'imposition de vos mains; car la grace du saint Esprit n'est point attirée par vos priéres. Lucius lui aiant demandé quel fondement il avoit pour faire de lui un jugement aussi desavantageux que celui-là, il lui répondit : C'est par certitude, & non par conjecture que je parle de la sorte. Vous combattez la doctrine des Apôtres, & l'injustice de vos actions répond à l'impiété de vos sentimens. Y a-t'il quelqu'impie que vous n'aiez pas favorisé, quand il a voulu troubler la paix des assemblées saintes des Fidéles ? Y a-t'il quelque homme de bien qui n'ait pas été banni par un effet de vos intrigues ? Les entreprises que vous faites de jour en jour, ne surpassent-elles pas l'inhumanité des ames les plus farouches ? Lucius eût bien souhaité se venger de la liberté de Moïse, en le faisant mourir; mais parcequ'il n'osoit exciter de nouveau une guerre qui étoit appaisée, il consentit qu'on le menât

aux

L'an aux autres Evêques, par lesquels il desiroit d'être
de Ordonné. Aiant donc joint à la ferveur de sa foi,
N. S. la grace du Sacerdoce, il attira par sa prédication,
373. & par ses miracles, les peuples à la connoissance
Va- de la vérité. Voila ce que Lucius tâcha de faire
lent. dans Aléxandrie, & ce que la Providence divine
& ordonna contre son intention.
Val.

CHAPITRE XXIV.

Prêtres brûlez sur mer.

Les Ariens aiant fait monter des Prêtres *sur* un vaisseau qui n'avoit point été lesté, ils le mirent en mer, & commandérent à des hommes de leur secte, qui étoient sur un autre vaisseau, de les brûler lorsqu'ils seroient en pleine mer. Le feu aiant été mis au vaisseau, ces Prêtres eurent les flots, & les flâmes à combattre, & remportérent la couronne du martyre. Valens étant demeuré long-tems à Antioche, donna aux Paiens, aux Juifs, & aux hérétiques la liberté de faire profession de telle créance, & de telle Religion qu'il leur plairoit, Les Paiens célébrérent leurs détestables mystéres, & rétablirent le culte des démons, qui avoit été aboli par Jovien aprés la mort de Julien. On ne chercha plus les ténébres, comme on devoit faire soûs le régne d'un Empereur Chrétien, pour célébrer les fêtes de Jupiter, de Bacchus, & de Cerés; mais on les célébra en plein jour, & au milieu des places publiques. Valens n'étoit contraire qu'à ceux qui suivoient la doctrine des Apôtres. Il les chassa des Eglises, au lieu que Jovien leur en avoit donné une bâtie de neuf, & comme ils s'assembloient au pié d'une montagne pour y entendre la parole de Dieu, &

pour

pour y chanter ses loüanges, bien qu'ils fussent exposez à la pluie, à la nége, au froid & au chaud, il envoia des soldats pour les en chasser.

L'an de N. S.

Valent. & Val.

CHAPITRE XXV.

Flavien, & Diodore prennent soin de l'Eglise d'Antioche.

FLAVIEN, & Diodore s'opposoient comme une digue, aux flots de la persécution. Ils prenoient soin du troupeau en l'absence de Mélèce, qui en étoit le Pasteur. Ils le défendoient contre les loups par leur prudence, & par leur courage. Ne pouvant plus le paitre au pié de la montage, ils le paissoient sur le bord du fleuve; car au lieu d'attacher leurs instrumens au haut des arbres, comme firent autrefois les Juifs qui furent emmenez à Babylone, ils loüérent toûjours leur Créateur, en quelque lieu qu'ils fussent de son Empire. Mais l'ennemi ne souffrit pas long-tems les assemblées de ces religieux Pasteurs, qui prêchoient la Divinité de nôtre Seigneur Jesus-Christ; & ils furent obligez bien-tôt aprés, de mener leurs oüailles spirituelles dans le champ où les soldats avoient accoûtumé de faire leurs exercices. Le sage, & le généreux Diodore étoit comme un fleuve large & profond, qui fournit une grande abondance d'eau à ceux qui habitent sur ses bors, & qui noie les étrangers. Il méprisoit les avantages de sa naissance, & supportoit constamment toute sorte de fatigues pour l'intérêt de la foi. Flavien étoit aussi d'une race fort noble; mais il ne reconnoissoit point d'autre noblesse que la pieté. Il ne prêchoit point alors, mais il fournissoit à Diodore des matiéres pour prêcher. Ils combattoient de la sorte les blasphémes.

L'an de N. S. Valent. & Val.

mes d'Arius. Ils conféroient avec ses Disciples en particulier, & en public, & faisoient voir que leurs argumens étoient aussi foibles, que les toiles des araignées. Aphratez, dont j'ai écrit la vie dans l'Histoire qui a pour titre Philothée, se joignit à eux, & préférant le salut du troupeau à son repos, sortit de sa Cellule pour prendre la peine de le conduire, & de le nourrir. Il n'est pas besoin que j'expose ici ses vertus qui sont comme les richesses de son ame, puisque j'en ai parlé assez amplement dans un autre Ouvrage. Je me contenterai de rapporter une seule de ses actions.

CHAPITRE XXVI.

Petit Dialogue de l'Empereur Valens, & d'Aphratez.

Le Palais de la Ville d'Antioche est arrosé par le fleuve Oronte, du côté de Septentrion; du côté de Midi, il y a une grande galerie à deux étages, qui touche aux murailles de la Ville, & qui est défendue de deux Tours. Entre le Palais & le fleuve il y a une grande ruë, par où l'on sort de la Ville. L'Empereur aiant aperçu du haut de la galerie, Aphratez qui passoit fort vîte par cette ruë, couvert d'un méchant manteau, & qui alloit au champ où s'exercent les soldats, à dessein d'y prendre soin des nécessitez spirituelles du peuple fidéle, qui y étoit assemblé, & quelqu'un lui aiant dit que cét Aphratez gouvernoit toute la Ville, il lui demanda où il alloit. Je vai, lui répondit-il, prier Dieu pour la prospérité de vôtre Empire. Vous feriez mieux, lui repartit l'Empereur, de demeurer dans vôtre Cellule, & d'y prier selon la régle des Solitaires. J'avoûe, lui dit le saint homme, que ce que vous dites est véritable,

ritable, & tandis que le troupeau du Sauveur a été en sureté, j'en ai toûjours usé de la sorte; mais maintenant qu'il est en danger d'être attaqué par les bêtes farouches, je dois emploier toute sorte de moiens pour le conserver. Si une fille qui garde la maison de son pere, la voioit en feu, que devroit-elle faire? Devroit-elle attendre sur son siége, que le feu la vînt consumer? Ne devroit-elle pas courir de tous côtez, aller quérir de l'eau, & éteindre l'embrasement? Je ne doute point que vous ne demeuriez d'accord qu'elle devroit faire ce que je dis, parce que c'est en effet ce que la prudence demanderoit d'elle en cette occasion. Je fais presentement quelque chose de semblable: je cours pour éteindre le feu, que vous avez mis à la maison de mon pere. L'Empereur ne répondit rien; mais un de ses Valets de chambre aiant menacé le saint Solitaire, il fut châtié sur le champ de son insolence. Etant entré dans le lieu du Bain, à dessein de le préparer pour l'Empereur, il perdit le jugement, se jetta dans l'eau chaude, & y mourut. L'Empereur attendoit qu'il le vînt avertir quand le Bain seroit prêt; & parce qu'il n'y venoit point, il envoia voir d'où procédoit ce retardement. Ceux qu'il y envoia le trouvérent mort, & admirérent la puissance des priéres d'Aphratez; mais ils ne renoncérent pas pour cela à leurs erreurs: Au contraire bien que l'Empereur eût appris ce miracle, il ne laissa pas d'endurcir son cœur, comme Pharaon, & de faire la guerre à la piété, avec une plus grande fureur que jamais.

L'an de N. S. Valent. & Val.

CHA-

L'an de N. S.

Valent. & Val.

CHAPITRE XXVII.

Julien & Antoine quittent la solitude, pour soûtenir la foi chancelante des fidéles.

Le fameux Julien, dont j'ai déja parlé, fut obligé au même tems, de quitter sa solitude pour aller à Antioche; Car comme les Ariens, ces hommes élevez dans le mensonge, & dans l'art détestable d'inventer des calomnies, soûtenoient qu'il étoit de leur parti, Flavien, Diodore, & Aphratez ces lumiéres éclatantes de l'Eglise, lui envoiérent Acace, généreux défenseur de la vérité, qui fut depuis élevé sur le Siége de l'Eglise de Bérée, pour le prier d'avoir pitié de tant de millions de personnes, en rendant témoignage à la vérité, & en confondant le mensonge. J'ai rapporté les miracles qu'il fit durant ce voiage, dans l'Histoire qui a pour titre Philothée, où ceux qui desireront s'en instruire les peuvent voir. Ceux qui savent de quelle maniére les hommes sont faits, ne douteront point qu'il n'ait attiré à nos assemblées tous les habitans de cette Ville si peuplée; car tout ce qui est merveilleux, & surprenant attire pour l'ordinaire les hommes. Les ennemis mêmes de la vérité demeurérent d'accord qu'il fit un tres-grand nombre de miracles. Le grand Antoine avoit fait autrefois sous le régne de Constantin la même chose dans la Ville d'Aléxandrie. Car il quitta sa solitude, pour aller dans tous les coins de cette grande Ville, & pour avertir les habitans, qu'Athanase prêchoit la doctrine des Apôtres, & que les Ariens étoient les ennemis de la vérité. Voila comment ces grands hommes savoient ce qui est propre en chaque saison, & quand

quand il faut demeurer dans la solitude, ou sortir de la solitude pour vivre dans les Villes.

CHAPITRE XXVIII.

Célébres Solitaires du même tems.

Il y eut plusieurs autres Solitaires, qui brillérent dans le même tems, par l'éclat de leurs vertus. Les deserts de la Calcidice virent Avit, Marcien, & Abraham qui tâchoient de mener dans un corps sujet aux passions, une vie qui en fut exemte. Agapet, Siméon, Paul, & quelques autres cueilloient dans le voisinage d'Apamée, les fruits spirituels d'une sainte Philosophie. Publius & Paul se consacrérent aux mêmes exercices, dans le territoire de Zeugma. Acepsemas que personne ne pouvoit se lasser de loüer, passa soixante ans dans une Cellule du territoire de Cyrestes, sans voir personne, ni sans parler. Le merveilleux Zeugmate, tout privé qu'il étoit de l'usage des yeux, ne laissoit pas de visiter le troupeau du Sauveur, & d'empêcher que les loups n'en approchassent; en haine de quoi les hérétiques aiant brûlé sa Cellule, Trajan Maître de la Milice, homme de grande piété, lui en fit faire une autre, & le prit en sa protection. Marien, Eusébe, Ammien, Pallade, Siméon, Abraham & quelques autres, dont j'ai écrit la vie, conservérent dans le voisinage d'Antioche, l'image de Dieu qui étoit gravée dans leur ame. La montagne qui est proche de cette grande Ville, étoit couverte de pareilles fleurs: C'est ainsi que je parle de Pierre, natif de Galatie, d'un autre du même nom, qui étoit d'Egypte; de Romain, de Sevére, de Zenon, de Moïse, de Malque, & de

L'an de N. S. de plusieurs dont les noms sont connus de Dieu, bien qu'ils ne le soient point des hommes.

Va-lent. & Val.

CHAPITRE XXIX.

Rares qualitez d'Ephrem, & de Didyme.

EPHREM fleurissoit dans le même tems à Edesse, & Didyme à Aléxandrie : ils écrivoient tous deux contre les hérétiques. Ephrem écrivoit en Syriaque, parce qu'il ne savoit point la langue Gréque, & ne laissoit pas néanmoins de refuter les erreurs des Grecs d'une maniére invincible. Et parce que Harmonius fils de Bardesanez avoit composé des Hymnes, où sous la beauté de la Poësie il avoit caché le venin de l'erreur, Ephrem en composa d'autres, qui avec l'élégance des termes, avoient la sincérité de la piété, & qui servent encore aujourd'hui à rendre les Fêtes des Saints Martyrs plus célébres. Pour Didyme bien qu'il eût perdu la vûe dés sa jeunesse, il ne laissa pas d'apprendre la Poëtique, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Géometrie, & l'Astronomie. Il apprit aussi par le seul sens de l'ouïe, la Logique d'Aristote, & la doctrine de Platon, non comme des siences qui continssent la vérité, mais comme des arts dont la vérité se peut servir pour confondre le mensonge. Il apprit encore non seulement les termes, mais il pénétra le sens de l'Ecriture. Voila les Moines qui se rendirent en ce tems-là les plus célébres par leur vertu.

CHA-

L'an de N. S. Valent. & Val.

CHAPITRE XXX.

Célébres Evêques de Pont & d'Asie.

Le Clergé fournit de son côté quantité d'hommes illustres en doctrine, & en sainteté, comme les deux Grégoires, dont l'un étoit Evêque de Nazianze, & l'autre de Nysse. Celui-ci étoit frere du grand Basile, & celui-là son ami intime, & le compagnon de ses études. Pierre étoit frere de Grégoire, & de Basile, & imitoit leur vertu, bien qu'il ne fût pas aussi savant qu'eux dans les siences prophanes. Optime combattoit en Pisidie, & Amphiloque en Licaonie pour la défense de la foi. Damase Evêque de Rome, & Ambroise Evêque de Milan s'opposoient de loin à ses ennemis. Ceux qui avoient été bannis aux extrémitez de l'Empire, étoient joints à ceux-ci en esprit, & confirmoient par leurs lettres, les fidéles dans la véritable doctrine. Dieu qui dispose de toutes choses avec une sagesse incomprehensible, avoit suscité en ce tems-là, ces habiles Pilotes pour garantir le vaisseau de l'Eglise, de la tempête, & ces prudens Médecins pour apporter des remédes convenables à la qualité des maux dont elle étoit tourmentée.

CHAPITRE XXXI.

Réponse remarquable faite par Valentinien à Valens.

Ce ne fut pas-là le seul moien par lequel Dieu pourvût au salut de son Eglise; il eut la bonté de lui procurer du soulagement d'une autre maniére,

Tom de N. 8. Va- lent. & Vit.

maniére, que je dirai ici. Les Goths aiant pris les armes, Valens qui ne savoit combattre d'autres ennemis que ceux de l'erreur, fut obligé de se retirer vers le Bosphore, & d'implorer le secours de Valentinien son frere. Mais ce Prince lui fit réponse, que bien loin de secourir l'ennemi de Dieu, il se tenoit obligé de réprimer son insolence. La douleur que cette réponse causa à cet impie, ne l'empêcha pas de continuer la guerre qu'il avoit déclarée à la vérité.

CHAPITRE XXXIII.

Piété singuliére de Térence.

TÉRENCE, Général non moins illustre par sa piété, que par sa valeur, aiant remporté la victoire sur les ennemis de l'Empire, Valens lui promit tout ce qu'il voudroit lui demander. Mais au lieu de demander de l'or, de l'argent, des maisons, des terres, des Charges, il demanda une Eglise pour ceux qui suivent la doctrine des Apôtres. L'Empereur aiant lû sa requête, la déchira, & lui commanda de demander autre chose. Térence ramassa les piéces de sa requête, & dit à Valens: J'ai ce que je souhaitois, & je ne demanderai rien autre chose. Dieu qui voit, & qui juge tout, voit & juge mes intentions.

L'an de N. S.

Valent. & Val.

CHAPITRE XXXIII.

Parole hardie de Trajan, Maître de la Milice.

LORSQUE Valens eut traversé le Bosphore, & qu'il fut entré en Thrace, il demeura fort long-tems à Constantinople pour y faire des préparatifs de guerre, & envoia Trajan avec quelques troupes contre les Barbares. Trajan aiant été vaincu, Valens lui reprocha sa lâcheté; mais ce Général eut la générosité de lui répondre de cette sorte: Ce n'est pas moi qui ai été vaincu; c'est vous qui avez livré la victoire aux ennemis, en leur procurant la protection de Dieu, à qui vous faites la guerre. Quand vous le persécutez, il se range de leur côté, & méne avec lui la victoire. Ne savez-vous pas qui sont ceux que vous avez chassez des Eglises, & ceux à qui vous les avez livrées? Arinthée, & Victor qui étoient Maîtres de la Milice, aussi bien que Trajan appuiérent ce qu'il avoit dit, & suppliérent l'Empereur de faire réfléxion sur leurs remontrances.

CHAPITRE XXXIV.

Prédiction faite par Isâc, Solitaire.

ON dit qu'Isâc, qui avoit sa Cellule proche de la Ville de Constantinople, cria à l'Empereur comme il partoit à la tête de son armée: „Où allez-vous, vous qui aiant déclaré la guerre „à Dieu, ne sauriez l'avoir pour protecteur? „C'est lui qui a mis contre vous les armes dans „les mains des Etrangers, parce que vous avez

L'an de N. S. ,, mis contre lui les blasphémes dans la bouche
,, des impies; & que vous avez chassé des Eglises
,, ceux qui chantoient ses loüanges. Cessez de lui
Valent. & Val. ,, faire la guerre, & il cessera de susciter celle que
,, vous font les Etrangers; rendez les Pasteurs à
,, leur troupeau, & vous remporterez la victoire
,, sans aucune effusion de sang. Que si vous mé-
,, prisez mes avis, & que vous donniez bataille,
,, vous reconnoîtrez combien il est dur de régim-
,, ber contre l'éguillon; vous perdrez vos troupes,
,, & ne rentrerez jamais dans la Capitale de vôtre
,, Empire. Valens transporté de colére, lui ré-
,, pondit: J'y rentrerai, & je châtierai vos fausses
,, prophéties du dernier supplice. Isâc lui repartit:
,, Je veux bien être puni du dernier supplice, si ce
,, que je dis n'arrive.

CHAPITRE XXXV.

Généreuse liberté de Vetranion.

Vetranion, cét homme orné de toute sorte de vertus, qui étoit seul Evêque de toute la Scythie, aiant excité dans son cœur le zele de la gloire de Dieu, reprit publiquement Valens de ce qu'il protégeoit l'erreur, & de ce qu'il persécutoit les gens de bien, & lui dit à haute voix ces paroles de David: *Je parlerai de vôtre Loi devant les Rois, & je n'en rougirai point.*

CHAPITRE XXXVI.

Expédition de Valens contre les Goths.

378. Valens méprisant ces sages avis, envoie ses troupes contre les ennemis, & attendit dans

dans un Bourg, le succez de la bataille. Ses troupes furent mises en fuite, & poursuivies jusques au Bourg, où il s'étoit caché, & où les ennemis aiant mis le feu, il fut brûlé, & puni, dés cette vie, de ses crimes.

L'an de N. S. Grati. Valent. & Theodose.

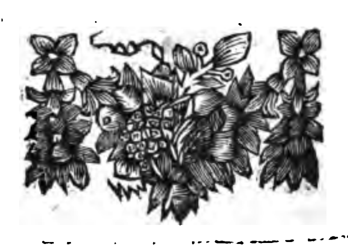
CHAPITRE XXXVII.

Les Goths sont infectez des erreurs d'Arius.

Je croi devoir apprendre en cét endroit à ceux qui ne le savent pas, par quelle rencontre les Goths reçûrent la doctrine corrompue d'Arius. Quand ils passérent le Danube, & qu'ils firent alliance avec Valens, l'exécrable Eudoxe qui étoit present, dit à ce Prince, qu'il faloit persuader aux Goths de communiquer avec eux; Car ces peuples aiant été éclairez dés-auparavant de la lumiére de la foi, avoient été nourris ensuite de la doctrine des Apôtres. La paix, lui dit Eudoxe, sera plus solide, s'ils s'unissent avec nous dans un même sentiment. Valens aiant goûté cét avis, proposa aux principaux d'entre les Goths de faire profession de sa créance. Mais ils lui répondirent que jamais ils ne se départiroient de la doctrine de leurs peres. Ulfila étoit alors Evêque de leur Nation. Il avoit aquis parmi eux une si grande autorité, qu'ils respectoient ses paroles comme des Loix. Eudoxe l'aiant gagné par caresses, & par presens, lui persuada de porter les Goths à entrer dans la communion de l'Empereur. Il le lui persuada, en l'assurant qu'il n'y avoit aucune diversité de doctrine, & que les différens qui avoient agité l'Eglise, n'étoient que des effets de l'ambition de quelques particuliers. Voila pourquoi les Goths disent que le Pere est plus grand que le Fils, mais ils ne disent point qu'il est une créature, bien

L'an de N. S. qu'ils admettent à leur communion ceux qui le disent. Ainsi ils n'ont pas entiérement renoncé à la doctrine de leurs peres ; & quand Ulfila les porta à communiquer avec Valens, & avec Eudoxe, il leur dit qu'il n'y avoit aucun dogme nouveau, mais seulement quelques contestations nées de l'opiniâtreté, & d'un trop grand desir de paroître.

Grat. Valent. & Theodose.



HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Théodoret.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Piété de l'Empereur Gratien.

LA conduite de l'Empereur Valens, & le genre de sa mort font voir tres-clairement la bonté avec laquelle Dieu souffre long-tems l'emportement, & la fureur de ceux qui s'élévent contre lui, & la rigueur avec laquelle il punit enfin ceux qui abusent de sa patience. Sa misericorde, & sa justice sont comme les deux bassins de la balance, où il pése les actions des hommes. Quand quelqu'un par l'excés de ses crimes, se rend indigne

L'an de N. S. Grat. Valent. & Theodose.

L'an de N. S. 379. *Grat. Valent. & Theodose.*

digne des effets de la clémence, il réprime son insolence par la sevérité de la justice.

Gratien fils de Valentinien, & neveu de Valens, se vit en possession de tout l'Empire. Il y avoit été associé par Valentinien son pere; mais depuis que Valens son oncle fut mort, il joignit l'Asie, & une partie de l'Afrique à ce qu'il possédoit en Europe. Il fit éclater aussi-tôt la piété qu'il avoit dans le cœur, & consacra à Dieu les prémices de son régne.

CHAPITRE II.

Retour des Evêques.

Il ordonna que les Pasteurs reprendroient la conduite de leur troupeau, & que les Eglises seroient livrées à ceux qui étoient de la communion de Damase, qui aiant été chargé, aprés la mort de Libére, du gouvernement des fidéles de Rome, étoit prêt de tout dire, & de tout faire pour la défense de la doctrine des Apôtres. Il choisit Sapor Maître de la Milice, qui étoit alors en grand crédit, pour exécuter sa loi, & pour chasser de l'Eglise comme des loups, les sectateurs de la doctrine d'Arius, & pour mettre en leur place les bons Pasteurs & le troupeau fidéle. Cette loi fut exécutée dans toutes les Provinces sans aucune resistance; mais il y eut de la contestation dans Antioche.

CHA-

L'an de N. S. Grat. Valent. & Theodose.

CHAPITRE III.

Nouveautez introduites par Apollinaire. Sage condêcendance de Méléce.

Les défenseurs de la doctrine des Apôtres étoient divisez en deux partis, comme nous l'avons déja dit. Les uns aiant détesté la perfidie des Ariens, incontinent aprés le piége dressé à Eustate, s'étoient assemblez à part soûs la conduite de Paulin, & les autres soûs celle de Méléce, aussi-tôt qu'Euzoïus eut été Ordonné. Outre cela Apollinaire de Laodicée s'étoit fait Chef d'un troisiéme parti. On avoit crû d'abord qu'il avoit de la pieté, & qu'il soûtenoit la doctrine des Apôtres; mais on reconnut depuis, qu'il la combattoit. Il parla de la nature de Dieu d'une maniére fort impropre. Il s'imagina qu'il y avoit divers rangs, & il eut la hardiesse d'avancer que le mystére de l'Incarnation est un mystére imparfait, & que l'ame raisonnable qui doit conduire le corps, n'a point eu de part au salut, Il a crû que le Verbe qui est Dieu, ne lui a point fait l'honneur de s'unir à elle, & qu'il ne l'a point rachêtée. Ainsi le corps qui n'est que de terre, a été élevé jusqu'à être respecté par les esprits invisibles, & l'ame qui est l'image de Dieu, est demeurée couverte de la honte du péché. Il a publié beaucoup d'autres erreurs semblables, par un déplorable aveuglement. Il demeuroit quelquefois d'accord que le Verbe a pris un corps dans le sein de la Vierge; quelquefois il assuroit que ce corps est dêcendu du Ciel avec le Verbe; & enfin il disoit d'autres fois, que le Verbe s'est fait chair sans rien prendre de nôtre nature. Il mêla parmi les promesses que Dieu nous a faites, des fables, & des bagatelles qui ne méri-

L'an de N. S.

Orat. Valent. & Theodose.

tent pas d'avoir place dans mon Ouvrage. Il corrompit par le poison de cette doctrine, non seulement ceux qui suivoient son parti ; mais aussi quelques-uns de la communion de l'Eglise Catholique. Néanmoins quand ceux qu'il avoit infectez de la sorte, firent depuis réflexion, d'un côté sur leur petit nombre & sur leur foiblesse, & de l'autre sur la majesté de l'Eglise, & sur la multitude des fidéles qui la composent, ils se réünirent à elle, sans renoncer absolument à l'impiété de leurs sentimens. C'est de cette racine corrompue qu'est sortie l'opinion qui est parmi nous, que la Divinité & la chair de Jésus-Christ sont d'une même nature ; que la Divinité a souffert, & plusieurs autres erreurs, qui ont excité de grandes contestations entre le Clergé & le peuple des Provinces ; mais cela n'est arrivé que depuis. Lorsque Sapor Maître de la Milice fut arrivé à Antioche, & qu'il y eut proposé les ordres qu'il avoit reçus de l'Empereur, Paulin dit qu'il communiquoit avec Damase. Apollinaire dit la même chose, à dessein de cacher ses erreurs. Mélece demeuroit cependant en repos, & écoutoit leur contestation. Flavien, qui n'étoit alors que dans l'Ordre des Prêtres, parla à Paulin en ces termes, en presence de Sapor: ,, Si vous communiquez avec Damase, faites-,, nous voir que vous teniez sa doctrine ; pour lui ,, il confesse une substance, & trois hypostases ,, dans la Trinité, & vous au contraire ne con-,, noissez point ces trois hypostases. Montrez-,, nous que vous soïiez d'accord avec lui touchant ,, la doctrine, & nous consentirons que vous preniez la conduite de l'Eglise. Aiant ainsi fermé la bouche à Paulin, il se tourna vers Apollinaire, ,, & lui dit : Je m'étonne de la hardiesse que vous ,, avez de combattre si ouvertement la vérité. ,, Vous savez que Damase assure que le Verbe s'est ,, uni à un homme entier & parfait. Vous dites le

,, con-

„ contraire, quand vous soûtenez que l'ame n'a
„ point eu de part à la grace de la Rédemption.
„ Que si ce que nous disons est une calomnie, re-
„ noncez à la nouveauté que vous avez inventée,
„ embrassez la doctrine de Damase, & prenez
„ possession des Eglises. Méléce, le plus doux &
le plus modéré de tous les hommes, tint à Paulin
ce discours tout rempli de la tendresse de la chari-
„ té. Puisque Dieu m'a confié la conduite de ce
„ troupeau, & que vous en avez un autre, qui
„ s'accorde avec le mien touchant les points de la
„ foi, ne faisons qu'un troupeau de ces deux-là,
„ ne contestons point pour la primauté, & pre-
„ nons tous deux un soin égal du salut de ces ames
„ qui nous sont commises. Si le premier Siége de
„ cette Eglise est entre nous un sujet de dispute,
„ mettons-le entre nous deux, plaçons dessus le
„ Saint Evangile, si je meurs avant vous, vous
„ demeurerez seul Evêque, & si vôtre mort pré-
„ céde la mienne, je tâcherai de conduire seul le
„ troupeau, selon que Dieu m'en fera la grace.
Paulin rejetta cette condition, que Méléce lui
avoit offerte avec tant de douceur & tant de bonté.
Le Maître de la Milice aiant fait une sérieuse ré-
flexion sur l'affaire, mit Méléce en possession des
Eglises, & Paulin continua de conduire ceux qui
s'étoient séparez du reste du troupeau.

L'an de N. S. Grat. Va- lent. & Theo- dose.

Grat. Valent. & Theodose.

CHAPITRE IV.

Ordination de plusieurs Evêques. Mort d'Eusébe Evêque de Samosate.

LORSQU'APOLLINAIRE se vit privé de la conduite de l'Eglise, il publia la doctrine qu'il avoit inventée, & se fit Chef de parti. Il passoit la plus grande partie de l'année dans Laodicée. Il avoit Ordonné dés-auparavant dans Antioche Vital, qui étoit un homme élevé dans la piété, & dans la doctrine des Apôtres, mais qui s'étoit depuis laissé corrompre par le poison de l'erreur. Méléce imposa les mains à Diodore, dont nous avons ci-devant parlé, qui avoit sauvé le vaisseau de l'Eglise au milieu d'une furieuse tempête, le plaça sur le Siége Episcopal de Tarse, & le chargea de la conduite de la Cilicie. Il donna le gouvernement des Fidéles d'Apamée, à Jean, issu d'une race noble, mais plus illustre par l'éclat de sa vertu, que par la gloire de ses ancêtres, & également recommandable par l'éminence de sa doctrine, & par la pureté de ses mœurs. Il avoit présidé à l'assemblée des fidéles dans le tems de la persécution, & avoit été secondé dans ce laborieux emploi par Etienne, homme d'un rare mérite, que Méléce envoia à la Ville de Germanicie, comme un savant Médecin, pour guérir les ames qui étoient infectées des erreurs d'Eudoxe. L'espérance que Méléce avoit conçue des excellentes qualitez de ce personnage ne fut point vaine. Car par sa prédication il changea les loups en brebis. Eusébe étant retourné du lieu de son exil sacra Acace, dont le nom est illustre, Evêque de Bérée, & Théodote dont la vertu est connuë de

tout

tout le monde, Evêque de Jérapole. Il sacra aussi Eusébe Evêque de Calcidice, & Isidore Evêque de Tyr. C'étoient deux hommes dont le cœur brûloit du zele de la gloire de Dieu. On dit qu'il sacra aussi Euloge Evêque d'Edesse. Cét Euloge avoit généreusement défendu la doctrine des Apôtres, & avoit été rélégué avec Protogéne à la Ville d'Antinoüs. Barsez, ce Prélat si admirable, étoit mort. Il sacra encore Protogéne compagnon des combats d'Euloge, Evêque de Carras, & le laissa dans cette Ville comme un sage Médecin, pour guérir les maladies spirituelles de ses habitans. Enfin il sacra Maris Evêque de Dolique, petite Ville infectée par le poison de l'Arianisme. Comme il y entroit pour le placer sur le Siége Episcopal, une femme prévenûe de la doctrine d'Arius, lui jetta une tuile sur la tête, dont il mourut. Il obligea ceux qui étoient presens de lui promettre avec serment, de ne point rechercher la femme qui l'avoit blessé, pour imiter, autant qu'il lui seroit possible, son maître, qui pria sur la Croix pour ceux qui l'avoient crucifié : en disant : *Mon Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*; & Etienne son Collégue dans le saint Ministere, qui aprés auoir été couvert d'une grêle de pierres, cria : *Seigneur ne leur imputez point ce péché*. Voila quelle fut la fin des combats & des travaux du grand Eusébe. Aprés avoir évité de tomber entre les mains des Thraces, il ne pût éviter de tomber entre celles des hérétiques. Mais ces mains-là mêmes lui mirent la couronne du martyre sur la tête. Tout ce que je viens de raconter se passa depuis que les Evêques eurent été rappelez du lieu de leur exil.

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. & Theodose.

S. Luc. ch. 23.

L'an de N. S. 379.

Grat. Valent. & Theodose.

CHAPITRE V.

Victoire remportée par Théodose, sur les ennemis de l'Empire.

L'EMPEREUR Gratien aiant appris que les Goths qui avoient brûlé Valens, faisoient le dégât en Thrace, partit d'Italie pour aller en Pannonie. Théodose qui n'étoit pas moins recommandable par l'éclat de ses vertus, que par le mérite de ses ancêtres, demeuroit alors en Espagne, lieu de sa naissance, & de son éducation, pour éviter les effets de la jalousie. L'Empereur crût ne pouvoir plus heureusement terminer la guerre contre les Barbares, qui étoient extraordinairement enflez de l'heureux succés de leurs armes, qu'en donnant le commandement des troupes à Théodose. L'aiant donc mandé d'Espagne, & l'aiant honoré de la charge de Maître de la Milice, il l'envoia contre les Barbares. Il y alla avec l'ardeur qui lui étoit inspirée par la foi; entra en Thrace, rangea ses gens en bataille, fondit sur les Barbares, qui prirent à l'heure-même la fuite, & furent vivement poursuivis. Il y en eut tres-grand nombre qui furent taillez en piéces, non seulement par les Romains, mais aussi par ceux de leur nation. Quelques-uns trouvérent le moien de passer le Danube, & de s'échaper. Théodose apporta lui-même la nouvelle de sa victoire; mais elle paroissoit si incroiable, qu'à peine trouvoit-elle de la créance dans l'esprit de l'Empereur. D'ailleurs ses ennemis publioient qu'il avoit été défait. Mais pour se justifier il demanda qu'on envoiât au champ de bataille, où les corps morts étoient encore. L'Empereur y envoia quelques personnes, pour s'informer de la vérité.

CHA-

L'An. de N. S. 379. Grat. Valent. Theodose.

CHAPITRE VI.

Songe de Théodose, & son association à l'Empire.

THEODOSE eut cependant une vision, qui, comme je croi, lui avoit été envoiée par le Créateur de l'Univers. Il crût voir durant le sommeil, Méléce Evêque d'Antioche, qui le revêtoit de la robe Impériale, & qui lui mettoit la couronne sur la tête. Il conta le matin son songe à un de ses amis, qui lui dit qu'il ne contenoit rien d'obscur, ni de douteux. Ceux que l'Empereur avoient envoiez en Thrace, étant retournez bientôt aprés, & lui aiant rapporté que plusieurs mille des ennemis étoient demeurez morts sur la place, il ajoûta foi à leur rapport, approuva le choix qu'il avoit fait de Théodose pour commander ses troupes, l'associa à l'Empire, lui assigna les Provinces d'Orient que Valens avoit gouvernées, & retourna en Italie. Théodose n'eut point de plus grand soin au commencement de son régne, que de rétablir la paix de l'Eglise. Il assembla pour cét effet les Evêques de son obéissance à Constantinople, où l'erreur d'Arius avoit fait ses plus grands progrez, au lieu que le reste de l'Empire s'en étoit heureusement preservé. Constantin fils aîné de Constantin, & Constant son jeune frere avoient conservé la foi de leur pere, & Valentinien, Empereur d'Occident, n'avoit rien altéré de la doctrine de l'Eglise.

An de N. S. 379.

Grat. Valent. Théodose.

CHAPITRE VII.

Evêques considérables parmi les Ariens.

LA plus grande partie de l'Empire d'Orient étoit infectée de la contagion de l'erreur. Arius avoit répandu tout le venin de son hérésie dans la Ville d'Aléxandrie, où il avoit été élevé à l'honneur du Sacerdoce. Eusébe, Patrophile, Aëce, Paulin, Grégoire, Théodote, Georges, Athanase, & Narcisse en cultivérent la semence. Mais Eusébe, Théognis, Ménophante, Théodore, & quelques autres qui ne se distinguoient des autres que par l'excez de leur malice, l'arrosérent, & la firent croître. Le travail de ces détestables jardiniers fut secondé par la légéreté de Constance, & par la malignité de Valens. Ce fut pour cette raison que Théodose ne convoqua à Constantinople, que les Evêques qui demeuroient dans l'étendue de ses Etats. Lorsqu'ils y furent arrivez au nombre de cent cinquante, il défendit qu'on lui montrât le Grand Méléce, parce qu'il le vouloit reconnoître par la seule idée qu'il avoit de son songe. Lorsqu'ils eurent été introduits dans son Palais, il courut droit à Méléce, l'embrassa étroitement, & lui baisa la main qui lui avoit mis la couronne sur la tête, l'estomach, la tête, la bouche, & les yeux, & lui témoigna les mêmes sentimens de tendresse, qu'un fils témoigne à son pere, quand il le revoit aprés une longue absence. Il lui raconta la vision qu'il avoit eûe durant le sommeil. Aiant fait ensuite un accueil tres-favorable à tous les autres, il les exhorta à délibérer sur le sujet pour lequel ils étoient assemblez.

CHA-

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Théodos.

CHAPITRE VIII.

Concile de Constantinople.

GRÉGOIRE qui avoit gouverné peu auparavant l'Eglise de Nazianze, demeuroit alors à Constantinople, où il s'opposoit de tout son pouvoir aux blasphémes des Ariens, & où cherchant, & ramenant continuellement des brebis égarées, il augmentoit le troupeau. Méléce qui étoit tres-particuliérement informé des motifs par lesquels les translations avoient été defendües, le maintint aussi-tôt qu'il l'eut vû dans la possession du Siége de Constantinople, & aiant été bientôt aprés appelé à une vie exemte de douleurs, fut honoré des éloges funébres de tous ceux qui avoient l'avantage de bien parler en public. Timothée Evêque d'Aléxandrie, & qui avoit succédé dans cette dignité à Pierre successeur d'Athanase, ordonna au lieu de l'admirable Grégoire, un Cynique, nommé Maxime, à qui il coupa les grands cheveux que portent les Philosophes de cette secte. Ce Maxime étoit infecté des extravagances d'Apollinaire. Mais une entreprise aussi extraordinaire que celle-là, fut improuvée par les Evêques qui étoient presens, & qui étoient des hommes d'une sagesse tres-éclairée, & d'une charité tres-ardente. Hellade successeur du Grand Basile, Grégoire, & Pierre freres de ce même Basile, Amphyloque Evêque de Lycaonie, Optime Evêque de Pisidie, & Diodore Evêque de Cilicie étoient de ce nombre. Pélage Evêque de Laodicée, Euloge Evêque d'Edesse, Acace Evêque de Bérée, Isidore Evêque de nôtre Ville, Cyrille Evêque de Jérusalem, Gélase Evêque de Césarée en Palestine, homme aussi recommandable par la pureté de

Dan de sa vertu, que par l'éminence de sa doctrine, &
de plusieurs autres d'un rare mérite : Tous ces Evê-
N. S. ques, dis-je, s'étant séparez de la communion des
379. Egyptiens, participoient alors à celle du Grand
Grégoire, qui leur représenta, que puisqu'ils
Orat. étoient assemblez pour rétablir la paix de l'Eglise,
Va- il n'y avoit point d'intérêt d'aucun particulier
lent. qu'ils ne dussent sacrifier à cette paix. Pour moi,
Théo- „ dit-il, je serai délivré de toute sorte de soins, &
dose. je joüirai de l'agréable repos que je souhaite ; &
„ pour vous, vous goûterez la douceur de la paix,
„ aprés avoir souffert une longue guerre. Car ce
„ seroit une grande extravagance de vouloir *nous*
„ armer les uns contre les autres, aprés avoir écha-
„ pé depuis si peu de tems à la fureur de *nos enne-*
„ *mis*, & de leur donner le plaisir de nous voir
„ emploier nos forces contre nous-mêmes. Choi-
„ sissez donc un homme habile, & capable de
„ porter le poids de cette grande charge. Les Evê-
ques suivant ce sage avis élûrent Nectaire, homme
d'une naissance illustre, & d'une vertu *plus*
illustre que sa naissance, & le sacrérent Evêque de
la Capitale de l'Empire. A l'égard de Maxime, ils
le condamnérent, & le déposérent comme infe-
cté des erreurs d'Apollinaire. Aiant fait ensuite
quelques Canons touchant la Discipline, & con-
firmé la doctrine du Concile de Nicée, ils se sé-
parérent. La plûpart étant retournez l'Eté suivant
à la même Ville, où les affaires de l'Eglise les
avoient encore appelez, ils y trouvérent une Let-
tre des Evêques d'Occident, par laquelle ils étoient
invitez à assister à un Concile qui devoit être tenu
à Rome. Mais les Evêques de Constantinople
s'excusérent d'entreprendre un voiage, dont ils
croioient ne pouvoir tirer aucun fruit. Ils leur fi-
rent néanmoins une réponse, où ils décrivirent la
violence de la tempête, qui avoit agité l'Eglise,
leur marquérent, quoi que légérement, le peu
de

de soin qu'ils avoient pris de les secourir, & leur representérent en abrégé la doctrine des Apôtres. Je rapporterai ici la Lettre entiére, comme une preuve autentique de la sagesse & de la vigueur de ces Prélats qui l'écrivirent.

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theodose.

CHAPITRE IX.

Lettre du Concile de Constantinople.

Le saint Concile des Evêques Orthodoxes assemblez dans la grande Ville de Constantinople, à Nosseigneurs nos tres-chers & tres-pieux freres & Collégues, Damase, Ambroise, Breton, Valérien, Ascole, Anéme, Basile, & aux autres saints Evêques assemblez dans la grande Ville de Rome, Salut en nôtre Seigneur.

Il est peut-étre inutile de vous representer la multitude des maux que nous avons soufferts du crédit, & de la fureur des Ariens, comme si vous n'en aviez point de connoissance. Car nous ne saurions croire que ce qui nous touche vous soit si indifférent, que vous aïiez besoin d'étre informez des peines qui ont dû il y a long-tems exciter vôtre compassion. Les tempêtes dont nous avons été battus ont fait trop de bruit pour n'avoir pas frappé vos oreilles. Le peu de tems qui s'est écoulé depuis cette persécution, n'a pas permis qu'elle se soit effacée de la mémoire, non seulement de ceux qui l'ont soufferte, mais encore de ceux dont la charité sent tous les maux que les autres souffrent. Il n'y a que deux jours que les uns ont obtenu permission de sortir du lieu de leur exil, & de retourner à leurs Eglises avec des fatigues incroiables.

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theodos.

„ bles. On a rapporté les corps des autres, qui „ sont morts de misére dans un païs étranger. „ Quelques-uns aiant trouvé depuis leur retour la „ colére des hérétiques aussi ardente, & aussi en„ venimée que jamais, ont souffert dans leurs „ maisons, de plus rigoureux traitemens que par„ mi les peuples les plus barbares. Les uns ont été „ lapidez, comme saint Etienne le fut autrefois. „ Les autres ont été tourmentez de divers suppli„ ces, de sorte qu'ils portent sur leurs corps les „ marques de nôtre Seigneur Jesus Christ. Qui „ pourroit faire le dénombrement des taxes, qui „ ont été imposées aux Villes, & aux communau„ tez, des proscriptions des particuliers, des pié„ ges qu'on leur a dressez, des affronts, & des „ emprisonnemens qu'on leur á fait souffrir? En „ effet nos miséres se sont multipliées sans nom„ bre, soit que la justice de Dieu veüille punir nos „ péchez, ou que sa miséricorde ait dessein d'é„ prouver nôtre patience. C'est pourquoi nous „ rendons graces à Dieu de ce qu'il a instruit ses „ serviteurs, par tant d'afflictions, & de ce qu'en„ suite il a eû la bonté de nous donner du soulage„ ment. Nous ne saurions sans beaucoup de loisir, „ ni sans beaucoup de travail, rétablir le corps de „ l'Eglise, & lui rendre peu à peu la santé, & la „ force que ses longues maladies lui ont ôtées. Car „ bien que nous semblions délivrez de la violence „ des persécutions, & que nous joüissions des „ lieux que les hérétiques avoient usurpez, nous „ ne laissons pas d'étre incommodez par les loups, „ qui depuis qu'ils sont chassez de la bergerie, en„ lévent toûjours quelque brebis dans les bois, „ font du bruit parmi le peuple, & renversent „ (autant qu'ils peuvent) l'Eglise. C'est pourquoi „ il est nécessaire, comme nous venons de dire, „ de mettre beaucoup de tems à cette affaire im„ portante. Mais étant animez d'une charité vé-

„ rita-

„ ritablement fraternelle, vous nous invitez par „ les Lettres du tres-pieux Empereur; à nous „ trouver comme vos membres, au Concile que „ vous prétendez tenir à Rome, selon la volonté „ de Dieu, afin qu'aprés que nous avons été seuls „ destinez à souffrir toute sorte de miséres, vous „ ne soïiez pas seuls destinez à la joie, & au „ triomphe, depuis que les Empereurs concou- „ rent à la défense de la piété, mais que nous „ aïïons part à vôtre joie, & que nous régnions „ avec vous, selon l'expression du saint Apôtre. „ Nous aurions bien souhaité qu'il nous eût été „ possible de contenter vôtre desir; & nous au- „ rions volontiers demandé des plumes pour vo- „ ler comme des colombes, & pour nous reposer „ dans vôtre sein. Mais comme nous ne saurions „ y aller, sans abandonner les Eglises qui com- „ mencent à se repeupler, & que l'année derniére „ nous-nous assemblâmes à Constantinople, aprés „ avoir assisté au Concile d'Aquilée, & que nous „ n'avions le consentement que des Evêques qui „ avoient assisté à ce Concile, & que nous ne nous „ doutions en aucune sorte qu'il nous falût entre- „ prendre de plus grand voiage, comme d'ailleurs „ nous n'avons pas assez de tems ni pour préparer „ ce qui nous seroit nécessaire à ce voiage, ni „ pour en avertir les Evêques nos Collégues, qui „ sont répandus en des Provinces éloignées, & „ pour recevoir leur consentement; & comme „ enfin plusieurs avoient d'autres empêchemens, „ tout ce que nous avons pû faire, tant pour réta- „ blir l'ordre, & la discipline, que pour vous as- „ surer de la sincérité de nôtre affection, a été de „ prier Cyriaque, Eusébe & Priscien nos tres- „ chers, & tres-vénérables freres & Collégues, „ de prendre la peine de vous aller trouver, & de „ vous témoigner que nous n'avons de desirs que „ pour la paix, d'amour que pour l'unité, & de

„ zele

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theodose.

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theodose.

„ zele que pour la foi. Si nous avons souffert des „ persécutions, des tourmens, les ménaces des „ Empereurs, les rigueurs des Gouverneurs des „ Provinces, & les violences des hérétiques, nous „ ne les avons souffertes que pour la défense de la „ doctrine Evangélique, qui a été publiée par les „ trois cens dix-huit Evêques du Concile de Nicée „ en Bithynie. Il faut que vous approuviez aussi „ bien que nous cette doctrine, & que tous ceux „ qui ne veulent pas renverser la foi l'approuvent, „ puisque c'est l'ancienne doctrine qui est confor- „ me au Bâtéme, & qui nous fait croire le Pere, „ le Fils, & le Saint Esprit, que le Pere, le *Fils*, „ & le Saint Esprit ont la même Divinité, la mê- „ me Substance, & la même Puissance; *que les* „ trois hypostases, ou les trois Personnes parfai- „ tes ont la même dignité, & le même Empire „ éternel. Ainsi l'erreur de Sabellius, qui con- „ fond les personnes en ôtant leurs propriétez, „ n'a point de lieu parmi nous, ni le *blasphéme* „ des Eunomiens, des Ariens, & des Pneumato- „ maques qui divisent la substance, la nature, & „ la Divinité, & qui établissent une Trinité nou- „ velle, c'est à dire une Trinité créée, ou de di- „ verse substance, au lieu de la Trinité incréée, „ Consubstancielle, & éternelle. Nous conser- „ vons aussi la pureté de la doctrine touchant l'In- „ carnation de nôtre Seigneur, en n'admettant „ point un corps imparfait, sans ame, ou sans „ esprit; mais en tenant que le Verbe de Dieu a „ été parfait avant tous les siécles, & que dans les „ derniers tems il s'est fait homme parfait pour „ nôtre salut. Voila un abrégé de la *foi* que nous „ enseignons constamment; dont vous recevrez „ encore plus de joie, si vous prenez la peine de „ lire deux écrits, dont l'un a été composé à An- „ tioche, & l'autre le fut l'année derniére à Con- „ stantinople, où nous avons expliqué plus au

„ long

„ long nôtre créance, & condamné par nôtre si- *L'an*
„ gnature les hérésies, qui se sont élevées depuis *de*
„ peu. Pour ce qui regarde l'administration des *N. S.*
„ Eglises particuliéres, il y a, comme vous sa- *379.*
„ vez, un Canon fait par les saints Evêques de Ni-
„ cée, par lequel il est ordonné que les Ordina- *Grat. Va-*
„ tions soient faites par les Evêques de chaque Pro- *lent.*
„ vince, & s'ils l'ont agréable, qu'elles soient *Theo-*
„ faites aussi per les Evêques des Provinces voisi- *dose.*
„ nes, qui se rencontreront avec eux. Nous vous
„ prions de croire que cette régle-là est tres-reli-
„ gieusement observée parmi nous, & que les
„ Evêques des plus grandes Villes, ont été Or-
„ donnez de la sorte. C'est ainsi que Nectaire a été
„ Ordonné Evêque de l'Eglise de Constantinople,
„ qui est une Eglise comme nouvellement fondée,
„ puisque par la miséricorde de Dieu nous l'avons
„ arrachée depuis peu de la gueule du lion, en la
„ retirant d'entre les mains des hérétiques, & qu'il
„ a été établi du commun consentement des Evê-
„ ques assemblez dans un Concile Général, en pre-
„ sence du tres-religieux Empereur, au conten-
„ tement de tout le Clergé, & de tout le peuple.
„ C'est ainsi que les Evêques de Syrie, & d'Orient
„ ont Ordonné d'un commun consentement, avec
„ l'agrément de tous les fidéles, le tres-religieux,
„ & tres-vénérable Flavien Evêque d'Antioche,
„ où le nom de Chrétien fut premiérement connu.
„ Son ordination a été depuis approuvée par un
„ Concile Général, comme une ordination légi-
„ time. Nous vous avertissons que le tres-religieux,
„ & trés-vénérable Cyrille est Evêque de l'Eglise
„ de Jérusalem, qui est la mere de toutes les Egli-
„ ses, qu'il a été élû, & établi selon les Canons,
„ par les Evêques de la Province, & qu'il a soûte-
„ nu divers combats contre les Ariens. Nous vous
„ exhortons de leur témoigner la joie que vous a-
„ avez de l'ordination Canonique, qu'ils ont re-

çûe

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theodose.

„ çûe parmi nous, & d'étre unis avec eux par la „ charité, par la crainte de Dieu qui supprime les „ mouvemens humains, & préfére l'édification „ de l'Eglise, à l'amour des créatures. Quand „ nous aurons établi parmi nous d'un commun „ consentement, la vérité de la foi, & la sincéri- „ té de la charité, nous cesserons de dire cette pa- „ role que saint Paul a condamnée. *Je suis à Paul,* „ *& moi je suis à Apollon, & moi à Cephas.* Nous se- „ rons tous à Jesus-Christ, qui ne sera point divi- „ sé entre nous. Nous conserverons l'unité du „ corps de l'Eglise, & paroîtrons avec confiance „ devant le tribunal du Seigneur.

Voila ce que ces Evêques écrivirent contre les erreurs folles & extravagantes d'Arius; d'Aëce, d'Eunome, de Sabellius, de Photin, de Marcel, de Paul de Samosate, & de Macédonius. Ils condamnérent aussi les nouveautez d'Apollinaire, en déclarant qu'ils tenoient une saine doctrine touchant l'Incarnation du Sauveur, en réjettant une Incarnation imparfaite par laquelle le Verbe se fût uni à un corps sans ame, ou sans esprit. Damase, qu'on ne sauroit assez loüer, n'eut pas plûtôt appris que cette hérésie s'étoit élevée, qu'il déposa, & retrancha de l'Eglise Apollinaire, & Timothée son Disciple, & qu'il en avertit les Evêques d'Orient par la Lettre qui suit.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE X.

Gratien Valent. Theodose.

Lettre de Damase Evêque de Rome, contre Apollinaire & Timothée.

„ QUAND vôtre charité, mes tres-chers, & „ tres-honorez fils, rend un profond res„ pect au S. Siége Apostolique, elle agit tres-avan„ tageusement pour vous-mêmes. Car bien que „ je sois obligé de tenir le gouvernail de l'Eglise, „ où le saint Apôtre a enseigné la doctrine de l'E„ vangile, je me tiens tout-à-fait indigne de cét „ honneur, & travaille autant que je puis, pour „ arriver à la félicité qu'il posséde. Vous saurez „ donc, s'il vous plaît, que nous avons condam„ né le prophane Timothée Disciple de l'héréti„ que Apollinaire, avec sa doctrine toute remplie „ d'impiété, & que nous espérons qu'aucun res„ te de sa secte ne subsistera à l'avenir. Que si ce „ vieux serpent revit pour son supplice, bien qu'il „ ait été frappé une ou deux fois, & chassé hors „ de l'Eglise, & qu'il tâche de corrompre par son „ venin quelques fidéles, aiez soin de l'éviter, & „ vous souvenant toûjours de la foi des Apôtres „ qui a été écrite, & publiée par les Evéques dans „ le Concile de Nicée, demeurez-y-fermes, & „ immuables sans permettre que ni le Clergé, ni „ le peuple qui sont commis à vôtre conduite, „ prêtent l'oreille aux questions vaines qui ont été „ abolies. Car nous avons déja établi cette régle, „ que quiconque fait profession d'être Chrétien, „ doit observer tout ce qui est contenu dans la tra„ dition des Apôtres, selon ce que dit le bienheu„ reux Paul : *Si quelqu'un vous prêche un autre Evan„ gile que celui que vous avez reçû, qu'il soit anathéme.* „ Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, nôtre Sei„ gneur

L'an de N. S. „ gneur a mérité par ses souffrances une rédemp-
„ tion parfaite à la nature humaine, & a délivré
„ l'homme entier de tout péché. Quiconque dit
„ qu'il a eû ou une divinité, ou une humanité im-
Grat. Va- „ parfaite, est rempli de l'esprit du démon, &
lent. „ montré qu'il est un fils de perdition. Qu'est-il
Theo- „ donc besoin que vous me demandiez que je dé-
dose. „ pose Timothée, puisqu'il a déja été déposé a-
„ vec Apollinaire son Maître, par le jugement
„ du Siége Apostolique, rendu en présence de
„ Pierre Evéque d'Aléxandrie, & qu'il souffrira
„ au jour du Jugement les supplices qu'il mérite?
„ Que s'il attire à son opinion de foibles esprits,
„ & qu'aprés avoir renoncé à l'espérance qu'il de-
„ voit avoir en Jésus-Christ, il mette sa confiance
„ en la multitude des personnes qui le suivent,
„ tous ceux qui voudront s'opposer avec lui aux
„ régles de l'Eglise, périront aussi avec lui. Je
„ prie Dieu qu'il vous conserve, mes tres-chers
„ fils. Les Evéques assemblez à Rome écrivirent en-
core une autre Lettre contre diverses hérésies. Je
croi la devoir insérer en cét endroit, aussi bien que
la précédente.

CHAPITRE XI.

Lettre de Damase Evéque de Rome, contre diverses hérésies.

Profession de foi envoiée par le Pape Damase, à Paulin Evéque, lorsqu'il étoit à Thessalonique en Macédoine.

„ Puisque cette erreur s'est élevée depuis le
„ Concile de Nicée, que quelques-uns osent
„ dire avec une bouche sacrilége, que l'Esprit
„ Saint a été fait par le Fils, nous prononçons a-
„ nathéme contre ceux qui ne publient pas fran-
„ chement

„ chement qu'il a la même substance, & la même
„ puissance que le Pere, & le Fils. Nous pronon-
„ çons aussi anathéme contre ceux qui suivent les
„ erreurs de Sabellius, en disant que le Pere est le
„ même que le Fils. Nous prononçons anathéme
„ contre Arius & contre Eunome, qui bien qu'ils
„ ûsent d'autres termes, assurent avec une égale
„ impiété que le Fils, & le Saint Esprit sont des
„ créatures. Nous prononçons anathéme contre
„ les Macédoniens, qui étant dêcendus d'Arius
„ ont changé de nom, sans changer d'impiété.
„ Nous prononçons anathéme contre Photin qui
„ renouvellant l'hérésie d'Ebion, ne reconnoît
„ nôtre Seigneur Jesus-Christ que comme le Fils
„ de Marie. Nous prononçons anathéme contre
„ ceux qui introduisent deux Fils, un avant tous
„ les siécles, & l'autre depuis l'Incarnation. Nous
„ prononçons anathéme contre ceux qui disent
„ que le Verbe de Dieu a tenu lieu d'ame raison-
„ nable à la chair humaine, parcequ'il est vrai
„ que le Fils & le Verbe de Dieu n'a point été dans
„ son corps à la place de l'ame raisonnable & in-
„ telligente; mais qu'il a pris une ame raisonnable
„ & intelligente, & exemte de péché pour sauver
„ l'homme entier. Nous prononçons anathéme
„ contre ceux qui disent, que le Verbe de Dieu est
„ éloigné de lui par quelque sorte d'extension,
„ qu'il n'a pas la même substance, & qu'il finira un
„ jour. Nous tenons pour séparez de nôtre com-
„ munion ceux, qui ont passé d'une Eglise à une au-
„ tre, jusques à ce qu'ils soient retournez à la Ville,
„ où ils ont premiérement reçû l'imposition des
„ mains. Que si quelqu'un a été Ordonné en la pla-
„ ce de celui qui avoit quitté son Eglise, que celui
„ qui l'avoit quittée demeure privé de l'honneur
„ du Sacerdoce, jusques à ce que son successeur se
„ repose dans le Seigneur. Si quelqu'un ne dit pas
„ que le Pere a toûjours été, & que le Fils a toûjours

L'an de N. S. Grat. Valent. Theodos.

L'an de N. S. Grat. Valent. Theodos.

„ été, & que le Saint Esprit a toûjours été, qu'il soit „ anathéme. Si quelqu'un ne dit pas que le Fils est „ né du Pere, c'est à dire, de sa substance divine, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un ne dit pas que „ le Fils est vrai Dieu, qu'il peut tout, qu'il fait „ tout, & qu'il est égal à son Pere, qu'il soit ana- „ théme. Si quelqu'un dit que le Fils n'étoit pas „ dans le Ciel avec son Pere, pendant qu'il étoit „ sur la terre avec les hommes, qu'il soit anathé- „ me. Si quelqu'un dit que la Divinité du Fils de „ Dieu, a souffert la douleur de la Croix, & non „ l'ame ni le corps ausquels le Fils de Dieu s'étoit „ uni en prenant la forme d'esclave, comme *dit* „ l'Ecriture sainte, qu'il soit anathéme. Si quel- „ qu'un ne dit pas que le Verbe a souffert *dans* la „ chair, qu'il a été crucifié dans la chair, qu'il est „ mort dans la chair, & qu'il a été le premier-né „ des morts, entant qu'il est la vie, & l'auteur de „ la vie comme Dieu, qu'il soit anathéme. Si „ quelqu'un ne dit pas qu'il est assis à la droite de „ Dieu le Pere, dans la chair à laquelle il s'est uni, „ & qu'il viendra dans cette chair juger les vivans „ & les morts, qu'il soit anthéme. Si quelqu'un „ ne dit pas que le Saint Esprit procéde véritable- „ ment, & proprement du Pere, comme le Fils, „ & qu'il est de la substance de Dieu, & vrai Dieu, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un ne dit pas „ que le Saint Esprit peut tout, qu'il fait tout, & „ qu'il est par tout comme le Pere, & le Fils, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un dit que le „ Saint Esprit a été fait, ou qu'il a été fait par le „ Fils, qu'il soit anathéme. Si quelqu'un ne dit „ pas que le Pere a fait toutes les créatures visibles „ & invisibles, par le Fils, qui s'est Incarné, & „ par le Saint Esprit, qu'il soit anathéme. Si quel- „ qu'un ne dit pas que le Pere, le Fils, & le Saint „ Esprit n'ont qu'une Divinité, une Majesté, une „ Puissance, une Gloire, un Empire, un Roi-

„ aume,

„ ame, une volonté, & une vérité qu'il soit a- „ nathéme. Si quelqu'un ne dit pas que le Pere, „ le Fils, & le Saint Esprit sont trois Personnes vé- „ ritables; égales, vivantes éternellement, con- „ tenantes tout ce qu'il y a de visible & d'invisible, „ toutes-puissantes, qui jugent tout, qui vivifient „ tout, qui font tout, qui savent tout, qu'il soit „ anathéme. Si quelqu'un ne dit pas que le Saint „ Esprit doit étre adoré par toutes les créatures, „ comme le Pere & le Fils qu'il soit anathéme. Si „ quelqu'un a des sentimens Orthodoxes tou- „ chant le Pere le Fils, & qu'il n'en ait pas d'Or- „ thodoxes touchant le Saint Esprit, il est héréti- „ que, parceque tous les hérétiques, qui ont de „ mauvais sentiments touchant le Fils de Dieu & „ le Saint Esprit, se trouvent coûpables de la mê- „ me perfidie, que les Juifs & les Paiens. Si quel- „ qu'un divise la Divinité en disant que le Pere est „ Dieu, que le Fils est Dieu, & que le Saint Esprit „ est Dieu, & que ce sont des Dieux, & non un Dieu „ par l'unité de leur divinité, & de leur puissance, „ ou que mettant à part le Fils & le Saint Esprit, il „ ne reconnoisse que le Pere pour un seul Dieu, „ qu'il soit anathéme. Le nom de Dieux a été don- „ né par Dieu-méme aux Anges, & aux Saints; „ mais il n'a point été donné au Pere, au Fils, & au „ S. Esprit. C'est le nom de Dieu qui leur a été don- „ né, à cause de l'unité de leur divinité, afin que „ nous sachions que nous sommes Bâtisez au nom „ du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, & non au „ nom des Anges, ni des Arcanges, comme les „ hérétiques, les Juifs, où les Paiens, qui n'ont „ que la folie en partage. Le salut des Chrétiens „ est d'étre Bâtisez au nom de la Trinité, c'est à „ dire du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, & de „ croire la vérité, & l'unité de la divinité, de la „ puissance, de la majesté, & de la substance des „ trois personnes.

L'an de N. S. 379. Grat. Valent. Theod.

L'an de N. S. 383.

Valent. & Theodose.

CHAPITRE XII.

Mort de l'Empereur Gratien.

CE que je viens de raconter arriva soûs le régne de Gratien, dont la valeur étoit redoutée par les Etrangers, & la douceur chérie par ses sujets. Aprés qu'il fut mort par un piége qu'on lui avoit dressé, & qu'il n'eut point laissé d'autre héritier que Valentinien son frere, encore fort jeune, Maxime mêprisant le bas âge de ce Prince, s'empara de l'Empire d'Occident.

CHAPITRE XIII.

Piége dressé à saint Ambroise par Justine, femme de l'Empereur Valentinien.

JUSTINE femme du vieux Valentinien, & mere du jeune, découvrit alors à son fils la semence de l'Arianisme qu'elle avoit reçûe long-tems auparavant dans son cœur. La connoissance qu'elle avoit de la ferveur du zele dont l'Empereur son mari brûloit pour la foi, l'avoit empêchée de déclarer ses sentimens durant sa vie. Mais dés qu'il fut mort, elle les découvrit plus hardiment à son fils, dont l'âge tendre le rendoit susceptible de toutes sortes d'impressions. Ce jeune Prince aiant ajoûté foi à des discours, qui étoient accompagnez des charmes de l'affection naturelle, avala le mortel hameçon, & parla à Ambroise de ce qu'il avoit appris de Justine, dans l'espérance d'attirer aisément tout le monde à son sentiment, par le moien de cét Evéque. Mais Ambroise le fit souvenir de

la

la piété du feu Empereur son pere, & l'exhorta à sa conserver comme une succession, dont il devoit être héritier. Il lui expliqua la différence des deux doctrines, & lui fit voir que l'une est conforme à la parole de Dieu, & aux véritez prêchées par les Apôtres, au lieu que l'autre y est contraire. Valentinien étant jeune, & étant de plus trompé par les artifices de Justine sa mere, au lieu de recevoir, comme il devoit, les instructions d'Ambroise, entra en colére, & fit investir l'Eglise par des gens de guerre, dont les uns étoient pesamment armez, & les autres n'étoient armez qu'à la légére. Mais la fermeté d'Ambroise n'aiant non plus été ébranlée par ces ménaces, & par cét appareil qu'elle l'auroit été par les masques, que les enfans montrent à d'autres enfans pour leur faire peur, il lui fit dire, tout rempli d'indignation, qu'il sortît de l'Eglise. Je ne sortirai point de moi-même, répondit Ambroise, je n'exposerai point la bergerie aux loups; je ne livrerai point la maison de Dieu à des blasphémateurs. Si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à me tuer, vous n'avez qu'à me donner un coup d'épée, ou de javelot dans l'Eglise; je souffrirai volontiers ce genre de mort.

L'an de N. S. 387.

Valent. & Theodose.

CHAPITRE XIV.

Ménaces de Maxime. Retraite de Valentinien.

Cette contestation aiant duré fort long-tems, & Maxime aiant appris la violence de la persécution, que souffroit l'illustre défenseur de la vérité, écrivit à Valentinien pour le prier de ne plus faire la guerre à la piété, & de ne point renoncer à la Religion de son Pere, & lui déclara qu'autrement il seroit contraint de prendre les armes; & confirmant à l'heure même ses discours par ses pa-

L'an de N. S. 387. roles, il amassa des troupes, & marcha vers Milan. Valentinien s'enfuit en Illirie & reconnut par expérience combien les conseils de sa mere lui avoient été préjudiciables.

Valent. & Theodose.

CHAPITRE XV.

Jugement de Théodose sur l'entreprise de Valentinien

THEODOSE, ce Prince qu'on ne sauroit jamais assez loüer, aiant appris ce que Valentinien avoit fait contre l'Evéque de Milan, & ce que Maxime avoit écrit sur ce sujet, manda à ce Prince fugitif, qu'il n'y avoit point lieu de s'étonner s'il étoit saisi de fraieur, au lieu que l'usurpateur de l'autorité Souveraine, étoit rempli de confiance, puisqu'il faisoit la guerre à la pieté, & que l'usurpateur entreprenoit sa défense. Celui, *lui dit-il*, qui abandonne la Religion, est abandonné lui-même, & réduit à s'échaper presque nud, pendant que celui qui combat pour elle, remporte une glorieuse victoire. Cela ne peut arriver autrement, puisque l'auteur de la Religion est toûjours avec elle. Voila ce que Théodose lui écrivit. Mais lorsqu'il le vit implorant sa protection, il le retira de l'erreur, & le ramena au sentiment de ses Peres, & aiant pris ensuite les armes pour ses intérêts, il le rétablit dans ses Etats, & fit mourir l'usurpateur, pour venger par son sang, celui de l'Empereur Gratien qui avoit été si injustement répandu.

CHA-

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

CHAPITRE XVI.

Adresse d'Amphiloque pour obtenir de Theodose, qu'il ôtât aux hérétiques la liberté de leurs assemblées.

LORSQU'IL fut de retour en Orient, l'admirable Amphiloque le supplia de défendre aux hérétiques de faire leurs assemblées dans les Villes. L'Empereur aiant jugé qu'il y avoit trop de rigueur dans sa demande, & la lui aiant refusée, ce sage Prélat demeura dans le silence, & usa d'une adresse qui mérite d'être rapportée. Etant retourné bien-tôt aprés au Palais, & aiant vû auprés de l'Empereur Théodose, Arcadius son fils, qui avoit été déja proclamé Empereur, il salüa le pere, selon la coûtume, sans salüer le fils. Théodose, se persuadant qu'Amphiloque aiant manqué à ce devoir par inadvertence, le rappela, & lui commanda de salüer son fils. Amphiloque lui aiant dit, que c'étoit assez qu'il l'eût salüé, Théodose se mit en colére, & témoigna être fort offensé du mépris qu'il faisoit de son fils. Alors le sage Amphiloque lui déclara le motif de son action, & „ lui dit d'un ton élevé : Vous ne sauriez souffrir „ qu'on fasse injure à l'Empereur vôtre fils ; tenez „ pour certain que Dieu ne peut souffrir non plus „ les injures qu'on fait à son fils, & qu'il a une ex„ tréme aversion contre ceux qui le deshonorent „ par leurs blasphémes. L'Empereur aussi surpris de ce discours d'Amphiloque, qu'il l'avoit été auparavant de son action, fit une Loi par laquelle il défendit aux hérétiques, de continuer leurs assemblées. Mais parce qu'il est presqu'impossible d'éviter tous les piéges de l'ennemi commun des hommes ; que celui qui a resisté aux charmes de la

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

la volupté, se laisse prendre par l'amour du bien, que celui qui méprise le bien, devient sujet à la jalousie; que celui qui est exemt de jalousie, n'est pas exemt de colére; & que les vices qui tirent leur origine du corps, servent à corrompre l'ame, & qu'il faut que l'esprit soit perpétuellement appliqué aux choses de Dieu, pour vaincre les tentations, il n'y a pas lieu de trop s'étonner que l'Empereur Théodose étant homme, ait été sujet aux défauts des autres hommes, & que s'étant abandonné à la colére, il ait exercé une horrible cruauté. J'en ferai le récit en faveur de ceux qui prendront la peine de lire mon Ouvrage, & ce récit-là-même contribûera plus à la gloire de ce Prince, qu'à sa honte.

CHAPITRE XXVII.

Massacre fait à Thessalonique.

La Ville de Thessalonique est une Ville fort grande, & fort peuplée, qui est assise dans la Macédoine, & qui est la Capitale de Thessalie, de l'Achaïe, & de plusieurs autres Provinces, qui dépendent du Préfet du Prétoire d'Illirie. Les habitans de cette Ville aiant fait une sédition, accablérent de pierres quelques-uns des Magistrats, & les traînérent par les ruës. L'Empereur en conçut une grande colére, & au lieu de la modérer par la raison, il lui permit la vengeance. Cette passion aveugle tira l'épée, & confondit l'innocent avec le coupable. On dit qu'il y eut sept mille personnes tuées sans connoissance de cause, & sans formalité de Justice.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Généreuse liberté d'Ambroise. Singuliére piété de Théodose.

Valent. & Théodose.

LE célébre Ambroise, dont nous avons déja parlé tant de fois, aiant appris cette triste & déplorable exécution, alla au devant de l'Empereur comme il vouloit entrer dans l'Eglise, & l'en empêcha, en lui parlant de cette sorte: Ne savez-„ vous pas le massacre qui a été fait par vôtre or-„ dre, & maintenant que vôtre colére doit être „ appaisée, n'en reconnoissez-vous pas l'injusti-„ ce? Peut-être que la grandeur de vôtre pouvoir „ vous cache l'énormité de vôtre crime, & que la „ licence de tout faire que vous donne l'autorité „ absolue, vous empêche de vous servir de vos „ lumiéres. Il est cependant nécessaire de faire „ souvent réflexion sur la foiblesse de nôtre natu-„ re, sur son instabilité, sur la pente naturelle „ par laquelle elle retombe continuellement dans „ la corruption de sa premiére origine, & se re-„ sout dans la poussiére dont elle a été formée. Il „ ne faut pas que l'éclat de la pourpre qui couvre „ vôtre corps, vous dérobe la vûe de ses infirmi-„ tez, & de ses défauts. Les sujets, ausquels vous „ commandez, sont non seulement des hommes, „ qui partagent comme solidairement avec vous „ la même nature, mais des compagnons qui ser-„ vent le même Maître. Car le Dieu, qui a créé „ l'Univers, est le Souverain commun des Prin-„ ces & des peuples. Avec quels yeux verrez-vous „ le Temple qui est le Palais de ce Souverain Sei-„ gneur? Avec quels piez marcherez-vous sur une „ terre qui est sanctifiée par sa presence? Comment „ leverez-vous au Ciel des mains qui dégoûtent

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

„ encore de sang? Comment recevrez-vous le sa„ cré corps du Sauveur, dans ces mains toutes soüil„ lées? Comment porterez-vous son sang précieux „ à une bouche, d'où sont sortis des Ordres de „ fureur, en vertu desquels on a sacrifié des in„ nocens? Retirez-vous donc, & expiez vôtre „ péché, par une humble satisfaction, au lieu „ de l'augmenter par une insolente desobéïssance. „ Recevez le lien que le Seigneur vous met, com„ me un lien qui a la force de refermer vos blessu„ res, & de vous guérir. L'Empereur, qui avoit été nourri des maximes de l'Ecriture Sainte, & qui savoit les bornes, où s'étendent la puissance spirituelle des Evêques; & la puissance temporelle des Empereurs, déféra à cette sevére remontrance d'Ambroise, & s'en retourna à son Palais, en jettant des soupirs, & en versant des larmes. La Féte de la Naissance du Sauveur étant arrivée huit mois aprés, Rufin, Maître des Offices, surpris de ce que l'Empereur fondoit en pleurs, prit la liberté de lui en demander la cause. Ce Prince jettant de plus profonds soûpirs, & versant de plus abondantes larmes qu'auparavant, lui dit: Vous vous réjoüissez parce que vous ne sentez rien de mes maux. Mais quand je considére l'extrémité de ma misére, & que je fais réfléxion qu'au lieu que l'Eglise est ouverte aux pauvres, & aux esclaves, & qu'ils ont la liberté d'y entrer quand il leur plaît, pour implorer le secours de Dieu dans leurs besoins, je gémis du fond de mon cœur, & je rappele avec amertume dans ma mémoire, cette parole par laquelle le Sauveur a promis à ses Apôtres, que tout ce qu'ils lieront sur la terre, sera lié dans le Ciel. Rufin lui aiant dit: Si vous avez agréable, j'irai trouver l'Evêque, & le supplierai de vous délier, Théodose lui repartit: Vous n'obtiendrez rien de lui, je suis persuadé de la justice de la condamnation qu'il a prononcée contre

moi,

moi, & je sai que la considération de la grandeur humaine, ne le portera jamais à violer la Loi de Dieu. Rufin aiant persisté, & aiant assuré qu'il obtiendroit quelque grace d'Ambroise, l'Empereur lui permit de l'aller trouver, & y alla lui-même un peu aprés, attiré par l'espérance que Rufin lui avoit donnée. Dés qu'Ambroise vit Rufin, il lui dit ; Vous imitez l'impudence des chiens ; car il a bien falu que vous aïez renoncé à toute sorte de pudeur, quand vous avez conseillé le massacre qui a été commis, & que vous avez eû une rage si aveugle, que de déchirer l'image de Dieu. Rufin aiant continué de le supplier, & l'aiant averti que l'Empereur arriveroit incontinent aprés lui, ce saint Evêque lui dit avec le zele dont il étoit tout rempli : Je vous déclare que je ne permettrai point qu'il entre dans l'Eglise ; que s'il veut changer son Empire en tirannie, je souffrirai la mort tres-volontiers. Rufin envoia avertir Théodose de la disposition où étoit Ambroise, & lui conseilla de se tenir dans son Palais. Mais ce Prince aiant reçû cét avis au milieu de la place publique, répondit : J'irai à l'Eglise, j'écouterai avec patience les justes reproches de l'Evêque, & je souffrirai la confusion, que je mérite. Lorsqu'il fut arrivé à la porte de l'Eglise, il s'approcha d'Ambroise, qui étoit au dehors, & le supplia de le délier. Ambroise l'aiant accusé de s'approcher de l'Eglise en tiran, & de mépriser les Loix de Dieu avec une fureur sacrilége, Théodose lui dit : Je ne m'éléve point contre la Loi qui m'a été donnée, & je ne desire point entrer dans l'Eglise contre vos ordres ; mais je vous supplie de m'absoudre en vûe de la misericorde infinie de nôtre Dieu, & de ne me pas fermer la porte qu'il ouvre à tous les véritables pénitens. Quelle pénitence, repartit Ambroise, avez-vous faite d'un crime aussi énorme que le vôtre, & quel remede avez-

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

L'An de N. S. Valent. & Theodose.

vous appliqué à une aussi profonde blessure? L'Empereur lui répondit, c'est à vous à me prescrire, & à moi à m'en servir. Ambroise lui dit alors : Puisque vous avez jugé par colére, au lieu de juger par raison, faites une Loi qui déclare nul, tout ce que vous aurez prononcé dans la chaleur de la colére, & quand vous aurez condamné quelqu'un à perdre, ou les biens, ou la vie, la sentence demeurera trente jours sans exécution, qu'aprés ces trente jours on vous la representera, afin que vous l'examiniez avec un esprit dégagé de passion; que si elle vous paroît alors injuste, vous la revoquerez, sinon vous commanderez qu'on l'exécute. Ce delai de trente jours ne nuira en rien au bien de la justice. L'Empereur aiant approuvé cét avis d'Ambroise, aiant commandé qu'on rédigeât la Loi par écrit, & l'aiant signée, il reçut l'absolution. Etant ensuite entré dans l'Eglise avec une foi vive, & une humilité profonde, il ne se tint point debout, ni ne s'agenoüilla point pour prier; mais il se prosterna contre terre, & dit comme David : *Je suis prosterné en terre, & j'ai le visage dans la poussiére : redonnez-moi, s'il vous plait, une nouvelle vie, selon vos promesses.* Enfin il demanda pardon à Dieu en versant une grande abondance de larmes; en frappant son estomach, & en arrachant ses cheveux. Lorsque le tems de l'offrande fut arrivé, il s'avança pour faire la sienne, & aprés l'avoir faite, demeura dans l'enceinte de l'Autel. Le grand Ambroise rompit alors son silence pour lui apprendre la différence qu'il y a dans les places de l'Eglise. Il lui demanda premiérement ce qu'il vouloit; & quand il eut répondu, qu'il attendoit pour participer aux saints Mystéres, il lui fit dire par son Diacre : Il n'y a que les Prêtres qui doivent entrer dans l'enceinte de l'Autel, les autres s'en doivent éloigner. Retirez-vous donc, & demeurez avec le peuple. La pourpre qui vous distingue

stingue du reste des hommes ne vous met pas au rang des Prêtres. Théodose aiant reçû avec joie cette remontrance, fit dire à Ambroise que ce n'étoit point par vanité, ni par orgueil qu'il étoit demeuré dans l'enceinte de l'Autel, qu'il avoit suivi en cela l'usage qui s'observe à Constantinople, & qu'au reste il le remercioit de son instruction. Voila un léger crayon de l'éminente vertu de l'Empereur, & de l'Evêque. Pour moi je ne puis me lasser de les admirer, & de loüer dans l'un la liberté & le zele; & dans l'autre l'obéïssance & la foi. Quand Théodose fut de retour à Constantinople, il y observa la régle qu'il avoit apprise du grand Ambroise. Car étant entré dans l'Eglise un jour de Fête, & aiant presenté son offrande à l'Autel, il se retira. L'Evêque Nectaire lui aiant demandé pourquoi il ne demeuroit pas dans l'enceinte de l'Autel, il répondit en soûpirant: J'ai eu beau- „ coup de peine à apprendre la différence qu'il y a „ entre un Empereur & un Evêque. J'ai eu beau- „ coup de peine à trouver un homme qui m'ensei- „ gnât la vérité. Je ne connois qu'Ambroise qui „ mérite le titre d'Evêque. Voila le fruit que produisent les remontrances d'un homme d'une éminente vertu.

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

CHAPITRE XIX.

Piété de l'Impératrice Flaccille.

L'EMPEREUR Théodose trouva encore une autre occasion fort heureuse de faire de notables progrés dans la vertu. L'Impératrice sa femme lui rappeloit souvent dans l'esprit la Loi de Dieu, dont elle faisoit le sujet de sa méditation continuelle. La grandeur de sa puissance, bien loin de lui donner de la vanité, ne servoit qu'à exci-

An de J. C. Valent. & Theodos.

exciter l'ardeur de son zele, & à redoubler les sentimens de sa reconnoissance. Elle prenoit un soin incroiable des malades & des estropiez, les visitant & les servant elle-même. Elle alloit avec le même zele aux Hôpitaux de l'Eglise, goûtoit du boüillon des malades, apprêtoit leur potage, le leur portoit, lavoit leurs verres, & leur rendoit tous les devoirs que leur peuvent rendre ceux qui sont destinez à leur service. Quand quelqu'un entreprenoit de la détourner de cet emploi, elle lui disoit : Il n'y a rien qui convienne si bien aux Princes, que de faire des largesses. Pour moi je rens ce service-ci à Dieu, en reconnoissance de l'autorité Souveraine qu'il m'a mise entre les mains. Elle disoit souvent à l'Empereur *son mari*: Vous devez toûjours penser à ce que vous avez été autrefois, & à ce que vous étes aujourd'hui. Cette pensée vous portera à la reconnoissance envers vôtre bien-faiteur, & à un bon usage de la puissance qu'il vous a confiée. Elle entretenoit par ses saintes remontrances les semences de vertu que l'Empereur avoit dans le cœur. Elle mourut avant lui, & peu aprés sa mort, il arriva une affaire qui fit paroître la grandeur de l'affection qu'il lui avoit portée durant sa vie.

CHAPITRE XX.

Sédition excitée dans la Ville d'Antioche.

Les guerres que l'Empereur Théodose avoit à soûtenir, l'aiant obligé à faire de nouvelles impositions, le peuple d'Antioche se soûleva & aiant été extraordinairement irrité contre les Partisans, qui levoient le tribut avec une extrême dureté, & qui étendoient sur le chevalet ceux qui n'avoient pas dequoi le paier, il se porta à tous les excés

excés qui sont ordinaires en pareilles occasions, & sur-tout abbatit une statûe de bronze de l'Impératrice Flaccille, & la traîna par les ruës. L'Empereur indigné de cette insolence, ôta à la Ville d'Antioche ses privilèges, & les donna à celle de Laodicée, qui avoit de la jalousie contre l'autre, depuis long-tems. Non content de cela, il ménaça de mettre le feu à la Ville, & de la détruire. Cependant le mal étoit plus grand que l'Empereur ne croioit; car les habitans avoient tué quelques-uns des Magistrats. La Loi que le grand Ambroise avoit obtenûe empêcha l'exécution de ces ordres violens. Elebéque Maître de la Milice, & Césaire Maître des Offices étant néanmoins allez pour les exécuter, tous les habitans furent saisis de fraieur. Les saints Solitaires qui demeuroient au pié de la montagne, usérent de priéres envers eux, pour les adoucir. Il y en eut un entr'autres, nommé Macédonius, qui ne sachant rien des Lettres sacrées, ni prophanes, passoit les jours & les nuits en priéres sur la cime de la montagne, qui étant entré au milieu de la Ville, sans en être détourné, ni par la crainte de l'Empereur, ni par la presence des Officiers qu'il avoit envoiez pour les mettre en exécution, prit le coin du manteau d'un des deux, & leur commanda à tous deux de décendre de cheval. Aiant considéré d'abord la caducité de son âge, la petitesse de sa stature, les trous & les piéces de ses habits, & le reste de son mauvais équipage, ils le méprisérent. Mais quand on leur eut dit, que c'étoit un homme d'une singuliére vertu, ils décendirent de cheval, lui embrassérent les genous, & le suppliérent de leur pardonner la faute qu'ils avoient faite, en ne lui rendant pas dés le commencement le respect qu'ils lui devoient. Alors cét homme rempli de „ la sagesse de Dieu leur parla en ces termes: Mes „ chers amis, allez dire à l'Empereur: Vous n'é„ tes

L'an de N. S. Valent. & Theo dose.

L'an de N. S.

Valent. & Theodose.

„ tes pas seulement Empereur, vous étes aussi „ homme, & vous ne devez pas si fort vous arréter à considérer la majesté de l'Empire, que vous „ ne fassiez réfléxion sur les miséres de la nature. „ Etant homme vous ne commandez qu'à d'autres, qui sont hommes comme vous. Ces hommes-là ont été faits à l'image de Dieu. Ne commandez donc pas qu'on déchire cette image; car „ vous ne la sauriez deshonorer sans offenser l'Ouvrier qui l'a faite. Considérez encore que ce n'est „ que pour une statûe de bronze que vous donnez „ ces ordres cruels. Or il n'y a personne, à moins „ qu'il n'ait perdu le sens, qui ne voie qu'une image vivante vaut mieux (sans comparaison) qu'une image morte. Considérez encore *qu'il* est „ aisé de faire plusieurs statuës, pour celle qui a „ été abbatuë, au lieu qu'il n'est pas possible de „ faire un cheveu, pour tous les hommes qu'on „ auroit tuez. Les deux Officiers aiant rapporté à l'Empereur le discours de ce vieillard, *appaisérent* sa colére; de sorte qu'au lieu de continuer ses ménaces, il fit des excuses, & expliqua aux *habitans* en ces termes le sujet de sa douleur. Il n'étoit pas juste, leur écrivit-il, que la mémoire d'une Princesse qui ne mérite que du respect, & de la vénération, fût deshonorée pour ma faute. Il leur témoigna aussi qu'il étoit tres-fâché du meurtre des Magistrats. J'ai fait un peu au long le récit de toute cette affaire, de peur que la généreuse liberté du saint Solitaire dont j'ai parlé, & la Loi publiée sur les remontrances d'Ambroise, ne fussent ignorées de la postérité.

CHA-

L'an de N. S. Valent. & Theodos.

CHAPITRE XXI.

Démolition des Temples des Paiens.

Les tres-religieux Empereur emploia ensuite son zele contre la superstition Paienne, en ordonnant que les Temples des Idoles seroient démolis. Le Grand Constantin, dont le mérite est au dessus de toutes nos loüanges, avoit relevé le premier la majesté de l'Empire par la piété. Mais aiant consideré que le monde étoit encore attaché par une passion aveugle au culte des Dieux, il se contenta de défendre les sacrifices, & de fermer la porte des Temples. Les Empereurs ses fils & ses successeurs, suivirent l'exemple de sa piété. Julien renouvella la superstition, qui étoit presque abolie. Jovien n'eut pas si-tôt l'autorité Souveraine entre les mains, qu'il s'en servit pour arracher les restes de l'Idolatrie. Valentinien l'ancien fit exécuter en Europe ces loix, qu'il avoit trouvées établies. Valens permit à tout le monde d'adorer ce qu'il lui plairoit, & ne déclara la guerre qu'à ceux qui soûtenoient la doctrine des Apôtres. Le feu brûla sur les Autels des Idoles, durant tout le cours de son régne. Les sacrifices furent en usage, avec les festins publics en l'honneur des Dieux. On vit ceux qui étoient initiez aux mystéres de Bacchus, courir couverts de peaux de chévres, mettre des chiens en piéces, entrer en fureur, & commettre toutes les autres extravagances que ce Dieu leur avoit apprises. Théodose aiant entiérement exterminé cette impiété, Marcel fut le premier entre tous les Evêques, qui exécuta la Loi de cét Empereur dans la Ville principale de son Diocése, par la confiance qu'il eut en la puissance de Dieu, plûtôt qu'en la multitude des hommes.

An de N. S. — Va-lens. & Theo-dose.

mes. Comme cette histoire est fort remarquable, j'en rapporterai ici les circonstances particuliéres. Lorsque Jean Evêque d'Apamée, de qui nous avons parlé ci-devant, fut mort, Marcel, homme tout brûlant de zele pour la gloire de Dieu, selon le précepte du saint Apôtre, fut Ordonné en sa place. Cynége Préfet du Prétoire d'Orient, étant allé à Apamée avec deux Tribuns, & quelques soldats, qu'ils avoient sous eux, le peuple n'osa se soûlever. Ce Préfet entreprit donc de faire démolir le Temple de Jupiter, qui étoit d'une structure fort solide, & embelli de divers ornemens. Mais il crût qu'il étoit impossible de séparer des pierres d'une si vaste étendue, & qui étoient liées avec du fer, & du plomb. *Marcel* voiant la défiance, & l'apprehension du Préfet, lui proposa d'aller en quelqu'autre Ville pour l'execution de la même loi, & se mit en priéres pour obtenir de Dieu, la connoissance de la maniére dont ce prodigieux édifice pourroit être abbatu. A la pointe du jour suivant, il se presenta à *lui un* homme, qui n'étant ni maçon, ni tailleur de pierres, mais seulement manœuvre, lui promit d'abattre le Temple, pourvû qu'il lui paiât seulement ce qu'on paie à deux compagnons pour leur journée. L'Evêque aiant promis de le lui paier, voici ce que fit ce manœuvre. Le Temple étoit bâti sur une hauteur, & avoit des galeries des quatre côtez. Il étoit soûtenu de piliers qui avoient seize coudées de tour. La pierre en étoit si dure, qu'à peine le fer la pouvoit entamer. Le manœuvre creusa autour de trois de ces piliers, en étaia les fondemens avec du bois fort combustible, & y mit le feu. On vit aussi-tôt paroître un Démon fort noir qui l'éteignit, & qui empêcha le bois de brûler. Les Ouvriers aiant reconnu que leur travail étoit inutile, allérent en avertir l'Evêque qui se reposoit sur le midi. Il accourut aussi-tôt à l'Eglise,

glise, & commanda qu'on y apportât de l'eau. Quand on en eût apporté, il la mit sur l'Autel, & s'étant prosterné le visage contre terre, il pria Dieu de faire voir sa puissance, & la foiblesse du Démon, & de ne pas permettre que les incrédules eussent une occasion de s'endurcir dans leur incrédulité. Aiant achevé sa priére, il fit le signe de la Croix sur l'eau, la donna à un Diacre plein de foi, & de zele, nommé Equice, & lui ordonna de la répandre autour des piliers du temple, & d'y mettre ensuite le feu. Le Diacre aiant obéi à l'ordre de Marcel, le Démon ne pût resister à la force de l'eau, prit la fuite. Cette eau, contre sa nature, alluma le feu, & le rendit plus ardent, que l'huile n'auroit pû faire. Quand les étaies eurent été consumées, les trois piliers qu'elles avoient soûtenus tombérent à terre, & en entraînérent douze autres par leur chûte, avec le côté du Temple, qui y tenoit. Le bruit que cét édifice fit en tombant aiant ébranlé toute la Ville, les habitans accourûrent en foule pour voir les ruines; & quand ils apprirent que le Démon avoit été mis en déroute, ils chantérent les loüanges de Dieu. Ce saint Evêque démolit les autres Temples de la même sorte. Je pourrois dire de lui beaucoup d'autres choses capables de donner de l'étonnement. Il entretenoit correspondance avec les Martyrs, leur écrivant souvent, & recevant souvent de leurs lettres, & il eut part à leurs combats, & à leurs couronnes. Mais je remets ce que j'en pourrois dire à un autre tems, de peur d'ennuier ceux qui prendront la peine de lire mon Ouvrage, & je passe à d'autres choses.

Eau de N. A. Valens & Theodose.

CHA-

L'an de N. S.

Valent. & Theodose.

CHAPITRE XXII.

Statûe de Serapis mise en piéces par Théophile, Evêque d'Aléxandrie.

PIERRE succéda au fameux Athanase, Timothée à Pierre, & Théophile à Timothée. Ce Théophile étoit un homme d'une prudence exquise, & d'un courage intrépide. Il purgea la Ville d'Aléxandrie de la superstition des Idoles, non seulement en ruinant leurs temples de fond en comble, mais en découvrant la fourberie de leurs Prêtres. Ces imposteurs faisoient ou fondre en bronze, ou tailler en bois des statûes creuses qu'ils adossoient à des murailles, & étant entrez dedans par derriére, ils parloient au peuple simple & ignorant, par les bouches de ces statues, & lui faisoient faire ce qu'il leur plaisoit. Théophile (cét Evêque si éclairé) montra au peuple la tromperie des Prêtres Païens [illegible]isant leurs Idoles. Lorsqu'il fut entré dans le temple de Serapis, qui étoit à ce qu'on dit le temple le plus vaste, & le plus superbe qu'il y eût dans l'Univers, il y vit une statûe d'une grandeur si prodigieuse, qu'on ne la pouvoit regarder sans être saisi de quelque sorte de fraieur. Mais, ce qui redoubloit la crainte, c'étoit un bruit qui avoit été répandu, que si quelqu'un étoit si hardi, que de s'en approcher, la terre seroit à l'heure-même ébranlée par un tremblement, qui abîmeroit tout le monde. Théophile méprisant ces bruits, comme des réveries de vieilles prises de vin, commanda à un homme qui avoit une cognée, d'en frapper Serapis, qui reçut le coup sans le sentir, ni s'en plaindre, parceque n'étant que de bois, il n'avoit ni voix, ni senti-

sentiment. Quand on lui eut brisé la tête, on en vit sortir une troupe de souris, & on reconnut que ce Dieu avoit servi de retraite à ces vilains animaux. Le corps fut mis en piéces, & brûlé. La tête fut portée par toute la Ville, & exposée aux railleries de ceux-mêmes, qui l'avoient autrefois adorée. Voila comment les temples des Démons furent démolis dans toute l'étendûe de l'Empire.

L'an de N. S. Valent. & Theodose.

CHAPITRE XXIII.

Différend entre Flavien Evêque d'Antioche, & les Evêques d'Occident.

FLAVIEN qui avoit soûtenu avec Diodore un si grand nombre de combats pour la défense du troupeau du Sauveur, prit aprés la mort du Grand Méléce, la conduite de l'Eglise d'Antioche. Paulin prétendit qu'elle lui appartenoit; mais les Evêques réjettérent sa prétension, & jugérent qu'il n'étoit pas juste de permettre qu'il occupât le Siége de Méléce, dont il avoit méprisé ses avis, ni qu'il fût préféré à un autre, qui s'étoit souvent signalé par la générosité avec laquelle il avoit gardé, & défendu les fidéles. Ce différend-là aigrit si fort les Romains & les Egyptiens contre les Orientaux, que leur aigreur continua encore aprés la mort de Paulin, & qu'ils conservérent toûjours de l'animosité contre Flavien, & de l'affection pour Evagre, bien qu'il eût été Ordonné contre les régles, & que Paulin, qui l'avoit seul choisi, eût violé en cela un grand nombre de Canons. Ces Canons ne permettent pas à un Evêque mourant, de choisir son successeur. Ils demandent le consentement des Evêques de la Province, & veulent de plus, que l'Ordination soit faite au moins

L'an de N.S. Valent. & Theodose.

moins par trois Evêques. Bien qu'aucune de ces régles n'eût été observée dans l'Ordination d'Evagre, les Romains & les Egyptiens ne laissérent pas de communiquer avec lui, & de donner à l'Empereur de mauvaises impressions de Flavien. Ce Prince lassé de leurs importunitez, le manda un jour à Constantinople, & lui ordonna d'aller à Rome. Flavien s'excusa sur la rigueur du froid, promit de faire le voiage au commencement du printems, & s'en retourna cependant à Antioche. Les Evêques de Rome, savoir non seulement l'admirable Damase, mais Sirice son successeur, & Anastase successeur de Sirice aiant depuis reproché à l'Empereur, qu'au lieu qu'il s'opposoit aux desseins de ceux qui vouloient s'emparer *de la puissance temporelle*, il souffroit les entreprises de ceux qui exercent une domination tirannique dans le Roiaume spirituel de Jesus Christ, il envoia quérir une seconde fois Flavien, & le voulut obliger d'aller à Rome. Alors cét Evêque, qui étoit rempli d'une merveilleuse sagesse, lui dit avec „ une honnête liberté: Si quelqu'un m'accuse ou „ d'avoir des sentimens qui ne soient pas Ortho„ xes, ou de deshonorer par mes mœurs la di„ gnité de l'Episcopat, je ne refuse pas d'avoir „ mes accusateurs pour Juges, & de subir le ju„ gement qu'il leur plaira de prononcer. Mais si ce n'est qu'à mon Siége qu'on en veut, je ne contesterai point sur ce sujet, & je n'empêcherai point qu'un autre ne le prenne. Donnez-le à qui il vous plaira. L'Empereur étonné de sa prudence, & de sa fermeté lui permit de s'en retourner, & de reprendre le gouvernement de son Eglise. Ce Prince étant allé à Rome long-tems depuis, les Evêques d'Occident lui renouvellérent leurs plaintes, de ce qu'il souffroit la tirannie de Flavien. Il leur demanda alors quelle sorte de tirannie Flavien exerçoit, & leur déclara qu'il étoit prêt de le dé-

fendre. Les Evêques lui aiant répondu qu'ils n'avoient garde de plaider contre un Empereur, il les exhorta à s'accorder, & à renoncer à une contestation, qui étoit tres-inutile, & tres-mal fondée, puisque Paulin étoit mort, qu'Evagre avoit été mal-Ordonné, que les Eglises d'Orient reconnoissoient Flavien pour Evêque légitime, que celles d'Asie, de Pont, & de Thrace communiquoient avec lui, & qu'enfin celles d'Illirie le regardoient comme Primat d'Orient. Les Evêques d'Occident se rendirent à ces raisons, & promirent de communiquer avec Flavien. Il envoia bien-tôt aprés à Rome des Evêques, des Prêtres, & des Diacres. Acace, ce célébre Evêque de Bérée, fut le chef de la troupe. Il assoupit ce différend qui avoit duré dix-sept ans. Quand les Evêques d'Egypte virent que les Evêques d'Occident s'étoient accordez avec Flavien, ils s'y accordérent aussi. L'Eglise de Rome étoit alors gouvernée par Innocent, qui avoit succédé à Anastase, & qui étoit un Prélat d'une singuliére prudence. Celle d'Aléxandrie l'étoit par Théophile dont nous avons déja parlé. Voila de quelle maniére la pieté de l'Empereur rétablit une parfaite intelligence parmi les Evêques.

L'am de N. & Valent. & Theodose.

CHAPITRE XXIV.

Entreprise tirannique d'Eugéne, arrêtée par l'Empereur Théodose.

Mais avant que de faire cét accord, & aprés avoir appris la mort de Valentinien, & la revolte d'Eugéne, il mena son armée en Europe. En partant il envoia consulter un Solitaire d'Egypte, nommé Jean, que Dieu avoit gratifié du don de Prophétie, & lui demander s'il devoit prendre

L'an de N.S. — Valent. & Theodose.

les armes contre l'usurpateur de l'autorité légitime. Il lui avoit prédit à la premiére guerre qu'il remporteroit une victoire aisée; & sans effusion de sang. Mais il lui prédit cette fois, que sa victoire seroit sanglante. L'Empereur Theodose étant parti avec la confiance que cette réponse lui avoit donnée, il en vint aux mains avec les rebelles, en tua un grand nombre, & perdit une partie de ses troupes auxiliaires. Les gens de commandement lui aiant representé, que son armée étoit fort diminuée, & lui aiant conseillé de differer la guerre jusques au printems, & jusques à ce qu'il eût fait de nouvelles levées, il rejetta leur conseil, en disant qu'il n'étoit pas juste de faire cette injure à la Croix qui servoit d'Etendart à son armée, & cét honneur à l'image d'Hercule, qui servoit d'Etendart à ses ennemis. Aiant fait cette réponse avec une foi invincible, bien que ses troupes fussent fort diminuées, & fort affoiblies il entra dans une Chapelle, qu'il trouva sur une montagne, & aprés y avoir passé toute la nuit en priéres, il s'endormit à l'heure que l'Aurore commence à poindre. Pendant son sommeil il crût voir deux hommes vêtus de blanc, & montez sur des chevaux blancs, qui l'exhortérent à avoir bon courage, à ranger ses troupes, & à donner le combat, & qui lui declarérent l'un qu'il étoit Jean l'Evangéliste, & l'autre Philippe Apôtre, & qu'ils avoient été envoiez à son secours. Ce songe accrût la devotion de l'Empereur, & l'obligea à redoubler ses priéres. Un soldat eut un songe semblable, & le raconta à son Centenier. Le Centenier mena le soldat au Tribun, qui en avertit le Maître de la Milice. Celui-ci aiant été le rapporter à l'Empereur, comme quelque chose de fort nouveau, il lui répondit, ce n'est pas pour mon intérêt que ce soldat a eû ce songe; car j'ai ajoûté une pleine & entiére créance aux paroles des

Saints,

Saints, qui m'ont promis la victoire. Mais le protecteur de mon Empire a eû la bonté de lui révéler ce qui doit arriver, de peur qu'on ne me soupçonnât de l'avoir supposé par le desir de donner bataille. Suivons donc (sans crainte les Généraux qui se chargent de nôtre conduite, & mettons nôtre espérance dans leur protection. Aiant répété les mêmes discours à ses soldats, & les aiant exhortez à ne point apprehender la multitude des ennemis, & à ne pas s'imaginer que la victoire dépende du nombre des combattans, il les mena au bas de la montagne. Le rebelle aiant vû de loin l'armée de Théodose rangée en bataille, rangea aussi la sienne, & dit aux Commandans que l'Empereur ne se préparoit au combat que par desespoir, & par le desir de mourir, & qu'ils eussent soin de lui sauver la vie, & de le mettre vif entre ses mains. Quand les deux armées furent en presence, celle des rebelles parut beaucoup plus nombreuse que celle de Théodose; mais quand le combat fut commencé, on vit l'effet des promesses des protecteurs invisibles de ce Prince. Le vent repoussa les traits des ennemis sur eux-mêmes. Il n'y eut pas un soldat parmi eux qui pût blesser le moindre de l'armée de l'Empereur. Le même vent qui avoit rendu leurs armes inutiles, leur jetta une si prodigieuse quantité de poussiére dans les yeux, qu'ils furent contraints de les fermer. L'armée de Théodose n'étant point du tout incommodée de cét orage, tailla les rebelles en piéces, jusques à ce qu'aiant reconnu que Dieu leur étoit contraire, ils mirent les armes bas, & demandérent quartier. L'Empereur le leur accorda, & commanda qu'on lui amenât le chef de la revolte. Ils coururent donc vers la colline où Eugéne attendoit l'évenement du combat, dont il n'avoit encore appris aucune nouvelle. Quand il les vit courir en si grande hâte, il

L'an de N. S. 394. Théodose.

L'an de N. S. 394. Théodose. leur demanda s'ils lui amenoient Théodose lié, comme il leur avoit commandé. Nous ne courons pas si vîte, lui répondirent-ils, pour vous amener Théodose, mais pour vous mener à lui. En disant ces paroles, ils le liérent, & l'emmenérent. Théodose lui reprocha le meurtre de Valentinien, l'injustice de sa rebellion, & l'insolence qu'il avoit eûe de prendre les armes contre son légitime Souverain. Il se moqua aussi de l'image d'Hercule qu'il avoit fait porter à la tête de son armée, & de la confiance qu'il avoit eûe en la protection de ce Dieu, & le condamna enfin à la mort. Voila un fidele craion de la conduite que l'Empereur Théodose garda constamment en tems de paix, & de guerre, & de l'assurance qu'il eut toûjours de la protection divine, dont il ne fut jamais privé en aucune rencontre de sa vie.

CHAPITRE XXV.

Mort de l'Empereur Théodose.

395. ETANT tombé malade un peu aprés qu'il eut remporté cette victoire, il partagea l'Empire entre ses fils, donna à l'aîné la partie qu'il avoit gouvernée lui-même; au puî-né l'Europe, & les exhorta à demeurer fermes dans la piété; parceque c'est par elle, leur dit il, qu'on entretient la paix, qu'on termine la guerre, qu'on met les ennemis en déroute, qu'on remporte des victoires, & qu'on érige des trophées. Aprés avoir donné ces avis importans à ses deux fils, il mourut, & conserva en mourant une réputation immortelle.

CHA-

L'an de N. S. 398.

CHAPITRE XXVI.

Combats des Gladiateurs abolis à Rome par l'Empereur Honorius.

Arcadius & Honorius.

SES deux fils qui succédérent à sa puissance, imitérent sa piété. Honorius qui avoit eu l'Europe en partage, abolit les combats des Gladiateurs, à l'occasion que je vai dire. Un Solitaire nommé Télémaque étant arrivé d'Orient à Rome, & aiant vû ces cruels spectacles, se jetta au milieu des Gladiateurs, & tâcha de les séparer. Le peuple possédé par le démon, qui se plaît à l'effusion du sang, ne pût souffrir qu'on le privât de ce cruel divertissement, & accabla de pierres le Solitaire. Honorius le mit au nombre des Martyrs, & abolit entiérement ces combats.

CHAPITRE XXVII.

Piété de l'Empereur Arcadius. Ordination de saint Jean Chrysostome.

NECTAIRE qui avoit gouverné l'Eglise de Constantinople étant mort, l'Empereur Arcadius qui avoit en cette Ville-là, le Siége de son Empire, & qui savoit que Jean avoit été Ordonné Prêtre dans Antioche, & qu'il y répandoit la lumiére de sa doctrine, l'envoia querir, & ordonna aux Evêques de lui imposer les mains, & de le placer sur le Siége de la grande Eglise. Cette action suffit toute seule pour faire voir combien la piété de ce Prince étoit éminente. Flavien avoit alors la conduite de l'Eglise d'Antioche. Elpide, qui avoit vécu fort familiérement dans une même

L'an de N. S. 394. maison avec le grand Melece, & qui avoit imité plus fidélement ses vertus, que la cire ne represente le cachet dont elle reçoit l'impression, gouvernoit celle de Laodicée, qui lui avoit été confiée aprés la mort de Pelage. Agapet avoit succedé à Marcel, & avant que de lui succeder il s'étoit adonné aux exercices de la vie solitaire, durant la plus grande violence de la persécution, comme nous l'avons déja dit. Maxime étoit Evêque de Seleucie, Ville assise proche du Mont-Taurus, & Théodore l'étoit de celle de Mopsueste. Ils étoient tous deux fort recommandables par l'éminence de leur sience, & le premier avoit été compagnon de Jean, Evêque de Constantinople. Acace homme d'une prudence tres-éclairée, & d'une vertu tres-pure, présidoit à l'Eglise de Berée, & Léonce, Prélat considérable par quantité d'excellentes qualitez, conduisoit les peuples de la Galatie.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVIII.

Liberté généreuse de Jean, Evêque de Constantinople.

JEAN ne se fut pas plûtôt chargé du gouvernement de l'Eglise de Constantinople, qu'il commença à reprendre les crimes avec beaucoup de liberté. Il donna des avis tres-importans, & tres-utiles à l'Empereur, & à l'Impératrice. Il obligea les Prêtres à observer les Canons, en éloignant de l'Autel ceux qui les violoient, & soûtenant qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient pas la sainteté du Sacerdoce, joüissent de l'honneur qui lui est dû. Son zele n'étoit pas renfermé dans l'étendûë de la Ville Impériale, il s'étendoit sur la Thrace, qui est divisée en six Provinces,

sur

sur l'Asie où il y a onze gouvernemens, & sur la Pontique où il y en a un pareil nombre.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXIX.

Temples démolis par Jean, Evêque de Constantinople.

AIANT appris qu'il y avoit des habitans en Phénicie, qui étoient encore adonnez au culte des Idoles, il assembla des Solitaires tout remplis de zele pour la gloire de Dieu, & les envoia démolir les Temples en vertu des lettres de l'Empereur, qu'il leur avoit mises entre les mains, pour autoriser leur action. Il ne tira point du tresor public les deniers nécessaires pour paier les Ouvriers; mais il persuada à des Dames de pieté, de fournir libéralement à cette dépense.

CHAPITRE XXX.

Conversion des Goths à la foi Catholique.

AIANT renversé de cette sorte le reste des Temples que les Paiens avoient conservez, il s'appliqua à retirer les Goths des erreurs de l'Arianisme. Il choisit pour cét effet plusieurs personnes qui savoient leur langue, & les aiant faits les uns Prêtres, les autres Diacres, & les autres Lecteurs, il les établit dans une Eglise, où il alloit souvent prêcher les veritez de la foi, qu'un Interpréte expliquoit à l'heure-même aux Goths en leur langue. Il convertit de la sorte un grand nombre des habitans de Constantinople.

L'an de N. S.

Arcadius, & Honorius.

CHAPITRE XXXI.

Conversion des Scythes à la Religion Chrétienne. Zèle de Jean contre les erreurs de Marcion.

AIANT appris qu'il y avoit le long du Danube des peuples qui vivoient dispersez à la façon des Barbares, qui étant altérez de l'eau de la grace n'avoient personne qui la fît couler vers eux, il chercha des hommes, qui eussent un zele ardent de travailler comme des Apôtres, à l'édification de l'Eglise. J'ai lû quelques-unes de ses lettres écrites à Léonce Evêque d'Ancyre, où il lui témoigne que les Scythes desiroient se convertir à la Religion Chrétienne, & où il le prie d'envoier quelques personnes capables de leur montrer le chemin du salut. Aiant appris qu'il y avoit des Bourgs dans nôtre voisinage, où les erreurs de Marcion avoient été répandües, il exhorta l'Evêque qui vivoit en ce tems-là, à les dissiper, & lui offrit pour cét effet, le secours de l'autorité Impériale.

CHAPITRE XXXII.

Réponse hardie de Jean, Evêque de Constantinople.

399. CE que je viens de dire peut faire connoître le soin avec lequel il veilloit, à l'imitation du grand Apôtre, sur les besoins de toutes les Eglises. Ce que j'ajoûterai fera voir la générosité de son cœur. Gaïnas, Goth de nation, fier, & insolent de son naturel, étoit alors Maître de la Milice Romaine, avoit

avoit soûs soi plusieurs Commandans de son païs, & force troupes tant de Cavalerie, que d'Infanterie. Il étoit redouté de tout le monde, & de l'Empereur même, qui le soupçonnoit d'usurper l'autorité Souveraine. Comme il étoit infecté de l'erreur d'Arius, il demanda à Théodose une Eglise pour ceux de sa communion. Ce Prince lui aiant répondu qu'il tâcheroit de lui donner contentement, envoia quérir Jean, lui proposa ce que Gaïnas lui avoit demandé, lui representa la grandeur de son pouvoir, lui marqua même, bien qu'en termes un peu obscurs, la défiance qu'il avoit de ses desseins, & l'exhorta à consentir qu'il lui accordât ce qu'il desiroit, & qu'il l'adoucît par ce moien. Le généreux Evêque fit cette réponse à l'Empereur: Ne promettez point ce que Gaïnas demande. Ne donnez point aux chiens les choses saintes. Rien ne me portera jamais à chasser des Eglises ceux qui publient hautement la divinité du Verbe, pour y introduire ceux qui le deshonorent par leurs blasphémes. N'apprehen- „ dez point la puissance de ce Barbare. Envoiez „ nous quérir, lui & moi, & quand nous serons „ presens, demeurez dans le silence, pour écou- „ ter ce que nous aurons à dire, & je lui fermerai „ de telle sorte la bouche, qu'il ne demandera „ plus ce qu'on ne lui sauroit accorder avec justice. L'Empereur fort réjoüi de cette proposition, les envoia quérir tous deux le jour suivant. Gaïnas aiant fait sa demande, Jean dit qu'il n'étoit pas permis à l'Empereur d'accorder une demande contraire au bien de la Religion, dont il faisoit profession. Gaïnas aiant soûtenu qu'il devoit avoir une Eglise où il pût faire ses priéres, l'illustre Evêque lui répondit qu'elles lui étoient toutes ouvertes, & qu'il n'y en avoit aucune qui lui fût fermée. Je le sais, repartit Gaïnas, d'une autre communion, [illegible] je la demande pour moi, & pour ceux „ de

L'an de N. S. [illegible]

Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. *Arcadius, & Honorius.*

,, de ma communion une Eglise particuliére. Les ,, services que j'ai rendus à l'Empire en des guer-,, res tres-périlleuses, méritent bien cette grace. ,, Vos services ont été mieux récompensez qu'ils ,, ne méritoient, répondit l'Evêque. Vous com-,, mandez les troupes Romaines, & vous étes re-,, vêtu de la robe Consulaire. Considérez ce que ,, vous avez été autrefois, & ce que vous étes ,, maintenant. Comparez vôtre ancienne pau-,, vreté avec vos richesses presentes. Souvenez-vous des habits dont vous étiez couvert avant que de passer le Danube, & regardez ceux dont vous l'étes aujourd'hui. Ainsi avoûez que les récompenses que l'Empereur vous a données, surpassent les services que vous lui avez rendus, & ne manquez pas de reconnoissance envers un Prince si libéral. Ce Docteur du monde réduisit Gaïnas au silence, par ce discours. Quelque tems aprés ce Barbare fit éclater le dessein qu'il avoit conçu long-tems auparavant, d'usurper la Souveraine puissance, amassa des troupes en Thrace, & y fit le dégât. La nouvelle de cette revolte répandit une consternation si générale dans les esprits des Grands, & du peuple, qu'il n'y avoit non seulement ni Officier, ni Soldat qui osât prendre les armes, pour combattre l'ennemi commun; mais aussi ni Magistrat, ni Evêque qui voulût se charger d'une Ambassade pour tâcher de l'adoucir.

CHAPITRE XXXIII.

Ambassade de Jean, Evêque de Constantinople, vers Gaïnas.

TOUT le monde aiant jetté les yeux sur ce grand Evêque, comme sur le seul qui n'étant point abbatu par la crainte, étoit capable de parler en faveur des autres, & l'aiant prié d'aller

trouver

trouver Gaïnas, il y consentit, bien qu'il n'eût pas oublié le différend qu'il avoit eû avec ce Barbare, & qu'il ne doutât point qu'il n'en eût du ressentiment. Cependant quand il sut que Jean étoit parti pour aller en Thrace, il marcha fort loin au devant de lui, prit sa main, & la porta à ses yeux, & lui mit ses fils à ses piez. Voila comment la vertu sait se faire respecter, & se faire craindre par ses propres ennemis.

L'an de N. S. 403. Arcad. & Honorius.

CHAPITRE XXXIV.

Persécution excitée contre Jean Evêque de Constantinople.

L'ENVIE ne pouvant supporter l'éclat de ses vertus, usa de ses artifices ordinaires pour priver non seulement la ville Impériale, mais tout le monde, des fruits de son éloquence, & de sa doctrine. J'avoüe qu'il ne m'est pas aisé de representer facilement l'état où je me trouve en cet endroit de mon Histoire. Car lorsque j'entreprens d'écrire les injustices que ce grand homme a souffertes, je suis en quelque sorte retenu par le respect des autres vertus de ceux qui ont commis ces injustices, & c'est ce qui m'obligera a passer leurs noms sous silence, autant qu'il me sera possible de le faire. Etant tellement aveuglez de la haine, qu'ils avoient contre lui, qu'ils ne pouvoient plus rien voir de ses excellentes qualitez, ils cherchérent des accusateurs. Mais parceque les accusations n'avoient rien de probable, ils tinrent un Concile hors de la Ville, & le condamnérent. L'Empereur ajoûtant foi aux discours des Evéques qu'il n'avoit garde de prendre pour des imposteurs, l'envoia en exil. Ainsi Jean sans avoir été convaincu d'aucun crime, sans avoir eû le moien de

L'an de N. S. 405. Arcad. & Honorius.

se justifier, & sans avoir même appris les chefs de l'accusation, qu'on formoit contre lui, fut contraint de partir de Constantinople, & d'aller à Hiéro, qui est un lieu où l'on met les vaisseaux à l'embouchûre du Pont. La terre aiant été ébranlée la nuit suivante par un furieux tremblement, & l'Impératrice aiant été saisie d'une grande crainte, on envoia sans cesse diverses personnes pour rappeler Jean, jusques à ce que le Bosphore fût tout rempli de ceux qui alloient le supplier de retourner à Constantinople, & de la garantir par sa presence, du péril dont elle étoit ménacée. L'embouchûre de la Propontide fut couverte en un moment de vaisseaux, & tout le peuple alla au devant de lui avec des flambeaux, & ainsi la faction de ses ennemis fut dissipée. Quelques mois aprés ils s'assemblérent une seconde fois, & oubliant tous les crimes dont ils l'avoient chargé la premiére fois, ils ne l'accusérent que d'avoir exercé les fonctions Episcopales depuis qu'il avoit été déposé. Il répondit qu'il n'avoit point été déposé dans les formes, que jamais on ne lui avoit proposé aucun chef d'accusation, que jamais on ne l'avoit interrogé, qu'on ne l'avoit point condamné en sa presence; mais que l'Empereur l'avoit chassé de la ville, & l'avoit ensuite rappelé. Les ennemis de Jean aiant assemblé un second Concile, ne prirent pas seulement la peine de prononcer une seconde condamnation. Ils persuadérent à l'Empereur que la premiére étoit tres-juste, & firent exiler ce célébre Evéque à Cucuse, Bourg du desert d'Arménie, & ensuite à Pityonte ville assise aux extrémitez de Pont, & habitée par les plus sauvages de tous les peuples. Mais Dieu ne permit pas qu'il allât jusques-là, & il lui fit trouver à Comanes dans le chemin, une vie exemte de lassitude, & de douleur. Le corps fut déposé proche de celui de saint Basilisque Martyr, selon ce que ce saint Mar-

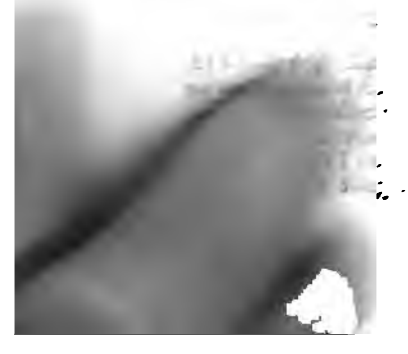
tyr l'avoit ordonné. Je croi ne devoir parler ni des Evéques, qui furent chassez de leur Siége à son occasion, & exilez aux extrémitez de l'Empire, ni des Solitaires qui souffrirent de cruelles persécutions, parcequ'il faut dissimuler ce qui est odieux, & cacher les défauts de nos freres. La plus grande partie de ses ennemis furent punis comme ils méritoient, & l'exemple de leur châtiment fut utile aux autres. Les Evéques de l'Europe témoignérent une si grande indignation de cette injustice, qu'ils se séparérent de la communion de ceux qui l'avoient commise. L'Illirie suivit leur sentiment. La plûpart des villes d'Orient se preservérent du crime de cette violente persécution, sans se séparer extérieurement de ceux qui l'avoient exercée. Les Evéques dOccident n'admirent point à leur communion ceux d'Egypte, d'Orient, de Bosphore, & de Thrace, jusques à ce qu'ils eussent fait mention du nom de ce grand Docteur de l'Univers, avec les noms des autres saints Evéques. Ils ne reconnurent point Arsace, qui fut ordonné en sa place. Mais ils reconnurent Attique successeur d'Arsace, après qu'il leur eut envoié demander plusieurs fois leur communion, & qu'il eut rétabli le nom de Jean dans les Diptiques.

CHAPITRE XXXV.

Evéques d'Aléxandrie, & d'Antioche.

CYRILLE neveu de Théophile étoit alors Evéque d'Aléxandrie. Jean cét homme d'une vie toute admirable, l'étoit de Jérusalem, aiant succédé à un autre Cyrille, dont nous avons parlé cy-devant. Aléxandre gouvernoit l'Eglise d'Antioche, & avoit joint à la dignité Episcopale une

[illegible]



L'an de N. S.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXXVI.

Translation du Corps de Jean Evêque de Constantinople.

Le corps de ce Docteur du monde fut transferé bien-tôt aprés à la Ville Impériale. Une multitude incroiable de fidéles couvrit la mer, & éclaira l'embouchûre du Bosphore d'une quantité innombrable de lumiéres. Ce fut le jeune Théodose, qui gouverne aujourd'hui si heureusement l'Empire, & qui suit si religieusement les exemples de piété que son aieul lui a laissez, qui fit apporter ce tresor à sa Capitale. En baisant le cercueil il demanda pardon à Dieu des fautes que l'Empereur & l'Impératrice, ses pere & mere avoient commises en persécutant le saint Evêque. Ils l'avoient laissé fort jeune, mais Dieu le protégea dans son bas âge, le fit élever dans la pieté, & détourna les séditions, & les guerres qui auroient pû troubler la tranquillité de son régne. Le souvenir d'une protection si singuliére est continuellement present à son esprit, & il en témoigne sa reconnoissance, par l'assiduité avec laquelle il publie les loüanges de son protecteur. Il a pour compagnes dans ce loüable exercice, des sœurs qui ont consacré à Dieu leur virginité, qui font leurs délices de la méditation de sa Loi, & leur tresor des besoins des pauvres. Parmi les excellentes qualitez de ce Prince, on remarque son humanité, sa douceur, une tranquillité d'esprit que rien ne peut troubler, une foi qui n'est jamais ébranlée, comme ce que je rapporterai ici fera voir.

L'an de N.S. Arcad. & Hon.

longue habitude de vertus privées, qu'il avoit pratiquées auparavant dans un Monastére. Il prêchoit la parole de Dieu en qualité d'Evêque, & soûtenoit sa prédication par ses œuvres. Il succéda à Porphire, qui avoit succédé à Flavien, & laissa des marques sensibles de la tendresse de sa charité, & de la sagesse de sa conduite. Aléxandre excella par son assiduité à l'étude, par l'austérité de sa vie, par le mépris des richesses, par la grandeur de son éloquence, & par d'autres qualitez fort rares, & fort éminentes. Il gagna par la douceur de ses discours les sectateurs d'Eustate, que Paulin, ni Evagre n'avoient jamais voulu recevoir, & les réünit au corps de l'Eglise, avec une pompe & une magnificence à laquelle *il n'y en* avoit jamais eû de pareille. Il mena tous ses Ecclésiastiques, & tout son peuple au lieu de l'assemblée de ces sectateurs d'Eustate, & les aiant trouvez qui chantoient les Pseaumes, il les chanta avec eux, & fit de toute cette multitude comme un fleuve spirituel, qui s'étendoit depuis la petite porte qui est opposée à l'Occident, jusques à la grande Eglise, & dont le cours étoit sans comparaison plus majestueux que celui de l'Oronte, qui arrose cette grande ville. Les Juifs, les Ariens, & les Paiens gémissoient de voir ce fleuve qui alloit heureusement se répandre dans le sein de l'Eglise, comme dans une vaste mer. Au reste ce fut cét Evêque qui remit le premier dans les Diptiques, le nom de Jean, Evêque de Constantinople.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Arcadius & Honorius.

Translation du Corps de Jean Evêque de Constantinople.

Le corps de ce Docteur du monde fut transferé bien-tôt aprés à la Ville Impériale. Une multitude incroiable de fidéles couvrit la mer, & éclaira l'embouchûre du Bosphore d'une quantité innombrable de lumiéres. Ce fut le jeune Théodose, qui gouverne aujourd'hui si heureusement l'Empire, & qui suit si religieusement les exemples de piété que son aieul lui a laissez, qui fit apporter ce tresor à sa Capitale. En baisant le cercueil il demanda pardon à Dieu des fautes que l'Empereur & l'Impératrice, ses pere & mere avoient commises en persécutant le saint Evêque. Ils l'avoient laissé fort jeune; mais Dieu le protégea dans son bas âge, le fit élever dans la pieté, & détourna les séditions, & les guerres qui auroient pû troubler la tranquillité de son régne. Le souvenir d'une protection si singuliére est continuellement present à son esprit, & il en témoigne sa reconnoissance, par l'assiduité avec laquelle il publie les loüanges de son protecteur. Il a pour compagnes dans ce loüable exercice, des sœurs qui ont consacré à Dieu leur virginité, qui font leurs délices de la méditation de sa Loi, & leur tresor des besoins des pauvres. Parmi les excellentes qualitez de ce Prince, on remarque son humanité, sa douceur, une tranquillité d'esprit que rien ne peut troubler, une foi qui n'est jamais ébranlée, comme ce que je rapporterai ici fera voir.

An de N. S.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXVIII.

Pieté de l'Empereur Théodose, & des Princesses ses sœurs.

Un Moine d'un naturel fort hardi aiant demandé plusieurs fois une grace à ce Prince, sans la pouvoir obtenir, le retrancha de la communion de l'Eglise, & se retira. Quand il fut retourné à son Palais, il ne voulut jamais se mettre à table, qu'il n'eût été absous, & rétabli dans la communion. Il envoia donc prier l'Evêque d'ordonner à celui qui l'avoit excommunié, de l'absoudre. L'Evêque répondit, qu'il ne se faloit pas tenir excommunié si facilement, & qu'il l'assuroit qu'il ne l'étoit point. Mais il ne se contenta point de cette assurance, & il falut chercher celui qui l'avoit excommunié, & aprés qu'on l'eut trouvé avec beaucoup de peine, il reçut de lui l'absolution. Il fit ôter jusques aux moindres ruines des Temples des Paiens, afin que la postérité n'en trouvât aucun vestige. Cette raison est inserée dans la Loi. Sa pieté lui est utile, puisqu'elle attire sur lui la protection du Ciel. Roïlas Prince des Scythes qui n'ont point de demeure assurée, aiant passé le Danube, & commencé à courir, & à piller la Thrace, & à ménacer Constantinople, la foudre tomba sur lui, & dissipa son armée. Il arriva quelque chose de semblable aux Perses. Ces peuples aiant pris le tems, auquel les Romains se reposant sur la foi des traitez, étoient occupez contre d'autres ennemis, firent irruption sur les Provinces les plus voisines. Dieu se servit de la pluie, & de la grêle pour les arrêter, de sorte qu'à peine leur Cavalerie pût

pût faire vint stades en vint jours ; & que les Généraux de l'armée Romaine, eûrent le loisir d'amasser leurs troupes. Le même Dieu dissipa les projets, & rendit vains les efforts que ces mêmes peuples avoient faits à la guerre précédente, lorsqu'ils avoient mis le siége devant la Ville de Théodosiopole. Eunome, qui en étoit Evêque, démonta seul toutes les machines de Gororantes leur Roi, & comme les Chefs de nôtre parti n'osoient entreprendre de secourir la place, ni d'en venir aux mains avec les assiégeans, il s'opposa seul à eux, & sauva la Ville. Un Prince qui relevoit du Roi de Perse, aiant avancé des blasphémes semblables à ceux de Rapsacés, & de Sennacherib, & ménacé de brûler l'Eglise, l'Evêque fit mettre sur la muraille une machine, à laquelle on avoit donné le nom de saint Thomas l'Apôtre, & commanda de la tirer au nom de celui contre qui les blasphémes avoient été avancez, & à l'heure-méme la pierre frappa la bouche du blasphémateur, lui cassa la tête, & répandit sa cervelle sur la terre. Le Roi de Perse saisi de fraieur leva le siége, & fit la paix. Voila le soin que le Souverain Maître de l'Univers prenoit de récompenser la fidélité inviolable par laquelle l'Empereur étoit attaché à son service. Ce Prince fit transférer, comme je l'ai dit, le corps de Jean à Constantinople ; mais cela n'arriva que depuis le tems où nous sommes selon l'ordre de nôtre Histoire.

L'impie de N. S. Arcadius & Honorius.

CHA-

An de N. S.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXXVIII.

Réünion des Apollinaristes à l'Eglise.

INNOCENT, cét illustre Evêque de Rome, étant mort, Boniface lui succéda, Zosime à Boniface, & Celestin à Zosime. Praile, dont le nom étoit une image fidéle de ses mœurs, fut chargé de la conduite de l'Eglise de Jérusalem, aprés que Jean cét Evêque si admirable eut été appelé à une meilleure vie. Lorsqu'Aléxandre Evêque d'Antioche eut achevé ses travaux, Théodote homme d'une pureté, d'une douceur, & d'une austérité merveilleuse, fut choisi pour remplir son Siége. Il réünit les Apollinaristes au corps de l'Eglise. Il est vrai pourtant que quelques-uns d'entr'eux, ne renoncérent jamais sincérement à leurs erreurs.

CHAPITRE XXXIX.

Perfécution excitée en Perse contre les Chrétiens.

ISDIGERDE Roi de Perse déclara en ces tems-là la guerre aux Eglises Chrétiennes, qui étoient répandûes dans l'étendûe de son Roiaume. Voici quelle en fut l'occasion. Abdas étoit un Evêque qui avoit de fort bonnes qualitez; mais étant transporté d'un zele un peu trop ardent, il abbatit un Pyrée, c'est à dire un Temple consacré en l'honneur du feu, que les Perses adorent comme un Dieu. Le Roi en aiant été averti par les Mages, envoia quérir Abdas, le reprit doucement d'avoir abbatu ce Temple, & lui commanda de le relever. Abdas aiant refusé d'obéir, le Roi le ménaça.

maça de faire renverser toutes les Eglises des Chrétiens, & les fit en effet renverser, aprés néanmoins que l'Evêque eut été exécuté à mort. J'avoûe que la démolition du Pyrée étoit tout-à-fait hors de saison. Quand saint Paul entra dans Athénes, cette Ville si fort adonnée au culte des Idoles, il n'y renversa point les Autels. Il se contenta d'y découvrir l'erreur, & d'y prêcher la vérité. J'admire cependant la générosité qu'Abdas eut de mourir, plûtôt que de relever le Pyrée, & je ne voi point de couronnes qu'elle ne mérite. En effet élever un Temple en l'honneur du feu, est presque la même chose que de l'adorer. La fermeté d'Abdas excita une tempête dont les personnes de piété furent battuës en Perse l'espace de trente années. Les Mages entretinrent cette tempête; c'est ainsi que les Perses appelent ceux qui attribuent quelque sorte de Divinité aux élemens. J'ai rapporté leurs fables, & leurs réveries dans un autre Ouvrage, avec les réponses qu'il faut faire à chacune de leurs demandes. Gororantes aiant succédé à Isdigerde son pere, continua la guerre qu'il avoit commencée contre les fidéles, & la laissa en mourant à son fils, aussi bien que son Roiaume. Il n'est pas aisé de representer les nouveaux genres de supplices qu'ils inventérent pour tourmenter les Chrétiens. Il y en eut quelques-uns, dont ils écorchérent les mains, & d'autres dont ils écorchérent le dos. Il y en eut à qui ils arrachérent la peau du visage depuis le front, jusqu'au menton. Ils en couvrirent quelques-uns de roseaux coupez en long, & aprés avoir lié les roseaux sur eux, ils les levérent avec violence, & leur emportérent une partie de la peau, ce qui leur causoit des douleurs tres-sensibles. Ils firent des fosses, & aprés y avoir amassé quantité de rats & de souris, ils y enfermérent des Chrétiens, ausquels ils avoient lié les piez, & les mains, afin

qu'ils

L'an de N.S.

L'an de N. S.

qu'ils fussent rongez peu à peu. L'ennemi de la vérité de Dieu, & de la nature des hommes leur enseigna beaucoup d'autres maniéres plus cruelles de persécuter les défenseurs de la pieté. Mais il n'y eut point de cruauté qui pût ébranler leur constance. Ils se presentérent eux-mêmes à la mort, qui est suivie de l'immortalité. Je ne parlerai que de deux, ou de trois, pour faire juger par eux de tous les autres. Le Roi aiant appris qu'Horsmidas issu de l'illustre race des Achéménides, & fils d'un Gouverneur, faisoit profession de la religion Chrétienne, l'envoia quérir, & lui commanda de renoncer à son Sauveur. Mais il lui répondit que ses commandemens n'étoient ni justes ni utiles. » Quiconque, lui dit-il, sera capable de mépriser, & méconnoître Dieu qui est le Souverain des Rois, méconnoîtra, & méprisera encore plûtôt les Rois, qui ne sont que des hommes sujets à la mort. Si c'est un crime qui mérite le dernier supplice que de vous refuser l'obeïssance, qui vous est dûe, n'est-ce pas un crime beaucoup plus atroce, de renoncer au Créateur de l'Univers ? Le Roi, au lieu d'admirer comme il devoit, la sagesse de cette réponse, ôta à Horsmidas sa charge, & son bien, & le réduisit à conduire les Chameaux de l'armée. Quelques jours aprés regardant par la fenêtre de sa chambre, il vit cét homme d'une naissance illustre tout couvert de poussiére, & tout brûlé du Soleil, & l'aiant envoié quérir, il lui fit mettre une tunique de fin lin. Alors croiant qu'il seroit un peu adouci tant par ce bon traitement, que par la fatigue qu'il avoit supporté, il lui dit : » Ne soiez plus opiniâtre, & renoncez enfin au fils du Charpentier. Horsmidas transporté de zele, déchira en presence du Roi, la tunique qu'il lui avoit donnée, » & lui dit : Gardez le present que vous ne m'aviez fait que pour me porter à l'impiété. Le Roi

aiant

aiant reconnu que sa fermeté dans la foi étoit tout-à-fait inébranlable, l'exila nud comme il étoit, hors de son Roiaume. L'an de N. S.

Ce Prince voiant que Suanez homme riche, & qui avoit mille esclaves, ne vouloit point renoncer à la Religion, lui demanda lequel de ses esclaves étoit le plus méchant? Quand il l'eut appris, il donna à celui-là le commandement de la famille; & obligea le Maître même à lui obéir. Il ôta encore à Suanez sa femme, & la fit épouser à cét esclave, dans l'espérance d'abbatre sa foi. Mais cette espérance fut vaine, parce que sa foi étoit établie sur la solidité de la pierre.

Il fit arréter un Diacre nommé Benjamin, & enfermer dans une étroite prison. Un Ambassadeur de l'Empereur étant allé quelque tems aprés en Perse, & aiant appris que ce Diacre étoit en prison, supplia le Roi de le mettre en liberté. Le Roi consentit de l'y mettre, pourvû qu'il n'instruisît aucun Mage des maximes de la Religion Chrétienne. L'Ambassadeur le promit en son nom; mais Benjamin le desavoüa, en s'écriant : Je ne „ puis me dispenser de communiquer ma lumié„ re, & j'ai appris de l'Evangile quel supplice mé„ ritent ceux qui cachent en terre les talens que „ Dieu leur a donnez. Le Roi n'aiant rien su de cette réponse de Benjamin, ordonna qu'on le mît en liberté. Quand il y fut, il continua à chercher, selon la coûtume, ceux qui étoient ensevelis dans les ténébres de l'ignorance, & à les éclairer de la lumiére de la vérité. Le Roi en aiant été averti un an aprés, l'envoia quérir, & lui commanda de „ renier Dieu. Il prit alors la liberté de demander „ à ce Prince quel supplice il croioit que méritoient „ un de ses sujets qui quitteroit son Roiaume, pour „ aller s'établir dans un autre. Le Roi lui aiant ré„ pondu qu'il seroit digne du dernier supplice; „ Benjamin repartit avec une merveilleuse sa-

„ gesse;

L'an de N. S. „ gesse : De quel supplice est donc digne celui qui „ abandonne son Créateur, pour faire son Dieu „ d'un de ses compagnons, & pour lui rendre un „ souverain culte ? Le Roi irrité de cette réponse, commanda d'enfoncer des pointes de roseaux sous les ongles de ses piez, & de ses mains. Mais s'étant apperçu qu'il se moquoit de ce supplice, il lui fit enfoncer plusieurs fois un roseau dans les parties naturelles, ce qui lui causa une douleur tres-sensible. Il le fit ensuite empâler, & ce supplice consomma le martyre de ce généreux défenseur de la foi. L'impiété des Perses se porta alors à d'autres cruautez fort barbares. Il ne faut pas trouver étrange que Dieu les ait permises, puisque tous les Empereurs qui ont précédé le grand Constantin, ont été animez de fureur contre l'Eglise, & que Dioclétien fit démolir en un seul jour, qui étoit le jour de la Passion du Sauveur, tous les lieux que les Chrétiens avoient dans l'étendûe de l'Empire pour faire leurs assemblées. Ces Edifices-là furent relevez neuf ans aprés avec plus de splendeur que jamais, au lieu que Dioclétien périt avec son impiété. La persécution, & la victoire de la foi ont été également prédites par le Sauveur, & il est clair que la guerre est plus avantageuse à la Religion, que la paix. Celle-ci nous porte au relachement, & à la mollesse, au lieu que l'autre nous donne de la vigilance, & nous inspire du mépris pour tous les biens qui passent. Mais ce n'est pas ici le lieu de cette morale, que j'ai traitée en plusieurs autres Ouvrages.

CHAPITRE XL.

Mort de Théodore, Evêque de Mopsueste. Son Eloge.

PENDANT que Théodote cét homme divin gouvernoit l'Eglise d'Antioche, Théodore Evêque de Mopsueste, l'ornement, & la lumiére de nôtre Religion, le défenseur de la foi, l'ennemi, & l'exterminateur des erreurs finit le cours de cette vie. Il avoit été Disciple du célébre Diodore, & compagnon de Jean, Evêque de Constantinople. Il s'aquita l'espace de trente-six ans des fonctions de la Charge Episcopale, combattant continuellement les Ariens, les Eunomiens, les Apollinaristes, & veillant sans cesse sur son troupeau. Polychrone son frere, qui avoit joint la beauté de l'éloquence, à la pureté des mœurs, gouverna avec toute la sagesse & tout le succés qu'on peut désirer, l'Eglise d'Apamée. Je finirai ici mon Histoire, dont je ne demande point d'autre récompense à ceux qui prendront la peine de la lire, que le secours de leurs priéres. Elle contient ce qui s'est passé durant cent cinq ans, depuis le tems auquel Arius commença à débiter ses erreurs, jusques à celui auquel Théodore, & Théodote, ces deux excellens hommes dont je viens de parler, moururent. J'ajoûterai seulement les noms des Evêques qui ont gouverné les grandes Eglises depuis que la persécution à cessé.

A Rome Miltiade, Silvestre, Jules, Libére, Damase, Sirice, Anastase, Innocent, Boniface, Zosime, Celestin.

A Antioche Vital, Philogone, Eustate qui ont été Orthodoxes. Eulale, Euphrone, Flaccille, Etienne,

Etienne, Léonce, Eudoxe qui ont été Ariens. Méléce, Flavien, Porphyre, Aléxandre, Théodote, ausquels se joignirent Paulin, & Evagre qui étoient du parti d'Eustate.

A Aléxandrie Pierre, Achillas, Aléxandre, Athanase. Grégoire Arien. Athanase rétabli. George hérétique. Le même Athanase rétabli une seconde fois. Pierre Disciple d'Athanase. Lucius Arien. Pierre une seconde fois, Timothée, Théophile, Cyrille fils du frere de Théophile.

A Jérusalem Macaire, Maxime, Cyrille, Jean, Praïle, Juvenal.

A Constantinople Aléxandre. Eusébe transféré de Nicomédie Arien. Paul Confesseur. Macédonius ennemi du Saint Esprit. Aprés qu'*il eut été* chassé du Siége de cette Eglise, l'impie Eudoxe le remplit. Démophile hérétique sorti de Bérée Ville de Thrace. Grégoire de Nazianze, Nectaire, Jean Chrysostome, Arsace, Attique, Sisinnius.

FIN.



TA-

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.

XVIII. Pieté

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

VI. *Hérésie*

LIVRE TROISIÉME.

XXVII. Têtes

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I.

LIVRE CINQUIEME.

CHAP. I.

XXXVI. Tran-

F I N.



The Ecclesiastical History

of

Theodoret

Published in

Nicene and Post-Nicene Fathers, Series II

Vol 3

1885

The Ecclesiastical History of Theodoret

Book I.

Prologue.-Design of the History.

When artists paint on panels and on walls the events of ancient history, they alike delight the eye, and keep bright for many a year the memory of the past. Historians substitute books for panels, bright description for pigments, and thus render the memory of past events both stronger and more permanent, for the painter's art is ruined by time. For this reason I too shall attempt to record in writing events in ecclesiastical history hitherto omitted, deeming it indeed not right to look on without an effort while oblivion robs[1] noble deeds and useful stories of their due fame. For this cause too I have been frequently urged by friends to undertake this work. But when I compare my own powers with the magnitude of the undertaking, I shrink from attempting it. Trusting, however, in the bounty of the Giver of all good, I enter upon a task beyond my own strength.

Eusebius of Palestine[2] has written a history of the Church from the time of the holy Apostles to the reign of Constantine, the prince beloved of God. I shall begin my history from the period at which his terminates[3] .

Chapter I.-Origin of the Arian Heresy.

After the overthrow of the wicked and impious tyrants, Maxentius, Maximinus, and Licinius, the surge which those destroyers, like hurricanes, had roused was hushed

to sleep; the whirlwinds were checked, and the Church henceforward began to enjoy a settled calm. This was established for her by Constantine, a prince deserving of all praise, whose calling, like that of the divine Apostle, was not of men, nor by man, but from heaven. He enacted laws prohibiting sacrifices to idols, and commanding churches[4] to be erected. He appointed Christians to be governors of the provinces, ordering honour to be shown to the priests, and threatening with death those who dared to insult them. By some the churches which had been destroyed were rebuilt; others erected new ones still more spacious and magnificent. Hence, for us, all was joy and gladness, while our enemies were overwhelmed with gloom and despair. The temples of the idols were closed; but frequent assemblies were held, and festivals celebrated, in the churches, But the devil, full of all envy and wickedness, the destroyer of mankind, unable to bear the sight of the Church sailing on with favourable winds, stirred up plans of evil counsel, eager to sink the vessel steered by the Creator and Lord of the Universe. When he began to perceive that the error of the Greeks had been made manifest, that the various tricks of the demons had been detected, and that the greater number of men worshipped the Creator, instead of adoring, as heretofore, the creature, he did not dare to declare open war against our God and Saviour; but having found some who, though dignified with the name of Christians, were yet slaves to ambition and vainglory, he made them fit instruments for the execution of his designs, and by their means drew others back into their old error, not indeed by the former method of setting up the worship of the creature, but by bringing it about that the Creator and Maker of all should be reduced to a level with the creature. I shall now proceed to relate where and by what means he sowed these tares.

Alexandria is an immense and populous city, charged with the leadership not only of Egypt, but also of the adjacent countries, the Thebaid and Libya. After Peter[5] , the victorious champion of the faith, had, during the sway of the aforesaid impious tyrants, obtained the crown of martyrdom, the Church in Alexandria was ruled for a short time by Achillas[6] . He was succeeded by Alexander[7] , who proved himself a noble defender of the doctrines of the gospel. At that time, Arius, who had been enrolled in the list of the presbytery, and entrusted with the exposition of the Holy Scriptures, fell a prey to the assaults of jealousy, when he saw that the helm of the high priesihood was committed to Alexander. Stung by this passion, he sought opportunities for dispute and contention; and, although he perceived that Alexander's irreproachable conduct forbade his bringing any charges against him, envy would not allow him to rest. In him the enemy of the truth found an instrument whereby to stir and agitate the angry waters of the Church, and persuaded him to oppose the apostolical doctrine of Alexander. While the Patriarch, in obedience to the Holy Scriptures, taught that the Son is of equal dignity with the Father, and of the same substance with God who begat Him, Arius, in direct opposition to the truth, affirmed that the Son of God is merely a creature or created being, adding the famous dictum, "There once was a time when He was not[8] ;" with other opinions which may be learned from his own writings. He taught these false doctrines perseveringly, not only in the church, but also in general meetings and assemblies; and he even went from house to house, endeavouring to make men the slaves of his error. Alexander, who was strongly attached to the doctrines of the Apostles, at first tried by exhortations and counsels to convince him of his error;

but when he saw him playing the madman[9] and making public declaration of his impiety, he deposed him from the order of the presbytery, for he heard the law of God loudly declaring, "*If thy right eye offend thee, pluck it out, and cast it from thee*[10] ."

Chapter II.-List of the Principal Bishops.

Of the church of Rome at this period Silvester[11] held the reins. His predecessor in the see was Miltiades[12] , the successor of that Marcellinus[13] who had so nobly distinguished himself during the persecution.

In Antioch, after the death of Tyrannus[14] , when peace began to be restored to the churches, Vitalis[15] received the chief authority, and restored the church in the "Palaea[16] " which had been destroyed by the tyrants. He was succeeded by Philogonius[17] , who completed all that was wanting in the work of restoration: he had, during the time of Licinius, signalised himself by his zeal for religion.

After the administration of Hermon[18] , the government of the church in Jerusalem was committed to Macarius[19] , a man whose character was equal to his name, and whose mind was adorned by every kind of virtue.

At this same period also, Alexander, illustrious for his apostolical gifts, governed the church of Constantinople[20] .

It was at this time that Alexander, bishop of Alexandria, perceiving that Arius, enslaved by the lust of power, was assembling those who had been taken captive by his blasphemous doctrines, and was holding private meetings, communicated an account of his heresy by letter to the rulers of the principal churches. That the authenticity of my history may not be suspected, I shall now insert in my narrative the letter which he wrote to his namesake, containing, as it does, a clear account of all the facts I have mentioned. I shall also subjoin the letter of Arius, together with the other letters which are necessary to the completeness of this narrative, that they may at once testify to the truth of my work, and make the course of events more clear.

The following letter was written by Alexander of Alexandria, to the bishop of the same name as himself.

Chapter III.-The Epistle of Alexander, Bishop of Alexandria to Alexander, Bishop of Constantinople.

"To his most revered and likeminded brother Alexander, Alexander sendeth greeting in the Lord.

"Impelled by avarice and ambition, evil-minded persons have ever plotted against the wellbeing of the most important dioceses. Under various pretexts, they attack the religion of the Church; and, being maddened by the devil, who works in them, they start aside from all piety according to their own pleasure, and trample under foot the fear of the judgment of God. Suffering as I do from them myself, I deem it necessary to inform your piety, that you may be on your guard against them, lest they or

any of their party should presume to enter your diocese (for these cheats are skilful in deception), or should circulate false and specious letters, calculated to delude one who has devoted himself to the simple and undefiled faith.

"Arius and Achillas have lately formed a conspiracy, and, emulating the ambition of Colluthus, have gone far beyond him[21] . He indeed sought to find a pretext for his own pernicious line of action in the charges he brought against them. But they, beholding his making a trade of Christ for lucre[22] , refused to remain any longer in subjection to the Church; but built for themselves caves, like robbers, and now constantly assemble in them, and day and night ply slanders there against Christ and against us. They revile every godly apostolical doctrine, and in Jewish fashion have organized a gang to fight against Christ, denying His divinity, and declaring Him to be on a level with other men. They pick out every passage which refers to the dispensation of salvation, and to His humiliation for our sake; they endeavour to collect from them their own impious assertion, while they evade all those which declare His eternal divinity, and the unceasing[23] glory which He possesses with the Father. They maintain the ungodly doctrine entertained by the Greeks and the Jews concerning Jesus Christ; and thus, by every means in their power, hunt for their applause. Everything which outsiders ridicule in us they officiously practise. They daily excite persecutions and seditions against us. On the one hand they bring accusations against us before the courts, suborning as witnesses certain unprincipled women whom they have seduced into error. On the other they dishonour Christianity by permitting their young women to ramble about the

streets. Nay, they have had the audacity to rend the seamless garment of Christ, which the soldiers dared not divide.

"When these actions, in keeping with their course of life, and the impious enterprise which had been long concealed, became tardily known to us, we unanimously ejected them from the Church which worships the divinity of Christ. They then ran hither and thither to form cabals against us, even addressing themselves to our fellow-ministers who were of one mind with us, under the pretence of seeking peace and unity with them, but in truth endeavouring by means of fair words, to sweep some among them away into their own disease. They ask them to write a wordy letter, and then read the contents to those whom they have deceived, in order that they may not retract, but be confirmed in their impiety, by finding that bishops agree with and support their views. They make no acknowledgment of the evil doctrines and practices for which they have been expelled by us, but they either impart them without comment, or carry on the deception by fallacies and forgeries. Thus concealing their destructive doctrine by persuasive and meanly truckling language, they catch the unwary, and lose no opportunity of calumniating our religion. Hence it arises that several have been led to sign their letter, and to receive them into communion, a proceeding on the part of our fellow-ministers which I consider highly reprehensible; for they thus not only disobey the apostolical rule, but even help to inflame their diabolical action against Christ. It is on this account, beloved brethren, that without delay I have stirred myself up to inform you of the unbelief of certain persons who say that "There was a time when the Son of God was not[24] ;" and "He who previously had no existence subsequently

came into existence; and when at some time He came into existence He became such as every other man is." God, they say, created all things out of that which was non-existent, and they include in the number of creatures, both rational and irrational, even the Son of God. Consistently with this doctrine they, as a necessary consequence, affirm that He is by nature liable to change, and capable both of virtue and of vice, and thus, by their hypothesis of his having been created out of that which was non-existent, they overthrow the testimony of the Divine Scriptures, which declare the immutability of the Word and the Divinity of the Wisdom of the Word, which Word and Wisdom is Christ. `We are also able,' say these accursed wretches, `to become like Him, the sons of God; for it is written,-*I have nourished and brought up children*[25] .' When the continuation of this text is brought before them, which is, `*and they have rebelled against Me,*' and it is objected that these words are inconsistent with the Saviour's nature, which is immutable, they throw aside all reverence, and affirm that God foreknew and foresaw that His Son would not rebel against Him, and that He therefore chose Him in preference to all others. They likewise assert that He was not chosen because. He had by nature any thing superior to the other sons of God; for no man, say they, is son of God by nature, nor has any peculiar relation to Him. He was chosen, they allege, because, though mutable by nature, His painstaking character suffered no deterioration. As though, forsooth, even if a Paul and a Peter made like endeavours, their sonship would in no respects differ from His.

"To establish this insane doctrine they insult the Scriptures, and bring forward what is said in the Psalms of Christ, `*Thou hast loved righteousness and hated*

iniquity, therefore thy God hath anointed thee with the oil of gladness above thy fellows[33] , all things having been endowed with such an origin of existence by the Father through the Son. John, the most pious apostle, perceiving that the word `was' applied to the Word of God[34] was far beyond and above the intelligence of created beings, did not presume to speak of His generation or creation, nor yet dared to name the Maker and the creature in equivalent syllables. Not that the Son of God is unbegotten, for the Father alone is unbegotten; but that the ineffable personality of the only-begotten God is beyond the keenest conception of the evangelists and perhaps even of angels. Therefore, I do not think men ought to be considered pious who presume to investigate this subject, in disobedience to the injunction, `*Seek not what is too difficult for thee, neither enquire into what is too high for thee*[35] .' For if the knowledge of many other things incomparably inferior is beyond the capacity of the human mind, and cannot therefore be attained, as has been said by Paul, `*Eye hath not seen, nor ear heard, neither have entered into the heart of man, the things which God hath prepared for them that love Him*[36] ,' and as God also said to Abraham, that the stars could not be numbered by him[37] ; and it is likewise said, `*Who shall number the grains of sand by the sea-shore, or the drops of rain*[38] ?' how then can any one but a madman presume to enquire into the nature of the Word of God? It is said by the Spirit of prophecy, `*Who shall declare His generation*[39] ?' And, therefore, our Saviour in His kindness to those men who were the pillars of the whole world, desiring to relieve them of the burden of striving after this knowledge, told them that it was beyond their natural comprehension, and that the Father alone could discern this most divine mystery; `*No*

man,' said He, `*knoweth the Son but the Father, and no man knoweth the Father save the Son*[40] .' It was, I think, concerning this same subject that the Father said, `My secret is for Me and for Mine[41] .'

"But the insane folly of imagining that the Son of God came into being out of that which had no being, and that His sending forth took place in time, is plain from the words `which l had no being,' although the foolish are incapable of perceiving the folly of their own utterances. For the phrase `He was not' must either have reference to time, or to some interval in the ages. If then it be true that all things were made by Him, it is evident that every age, time, all intervals of time, and that `when' in which `was not' has its place, were made by Him. And is it not absurd to say that there was a time when He who created all time, and ages, and seasons, with which the `was not' is confused, was not? For it would be the height of ignorance, and contrary indeed to all reason, to affirm that the cause of any created thing can be posterior to that caused by it. The interval during which they say the Son was still unbegotten of the Father was, according to their opinion, prior to the wisdom of God, by whom all things were created. They thus contradict the Scripture which declares Him to be `the *firstborn of every creature*[42] .' In consonance with this doctrine, Paul with his usual mighty voice cries concerning Him; `*whom He hath appointed heir of all things, by whom also He made the worlds*[43] . `For by Him were all things created that are in heaven, and that are in earth, visible and invisible, whether they be thrones, or dominions, or principalities, or powers: all things were created by Him and for Him: and He is before all things'[44] .' Since the hypothesis implied in the phrase `out of the non-existent' is manifestly impious, it

follows that the Father is always Father. And He is Father from the continual presence of the Son, on account of whom He is called[45] Father. And the Son being ever present with Him, the Father is ever perfect, wanting in no good thing, for He did not beget His only Son in time, or in any interval of time, nor out of that which had no previous existence.

"Is it not then impious to say that there was a time when the wisdom of God was not? Who saith, `*I was by Him as one brought up with Him: I was daily His delight*[46] ?' Or that once the power of God was not, or His Word, or anything else by which the Son is known, or the Father designated, defective? To assert that the brightness of the Father's glory `once did not exist,' destroys also the original light of which it is the brightness[47] ; and if there ever was a time in which the image of God was not, it is plain that He Whose image He is, is not always: nay, by the non-existence of the express image of God's Person, He also is taken away of whom this is ever the express image. Hence it may be seen, that the Sonship of our Saviour has not even anything in common with the sonship of men. For just as it has been shown that the nature of His existence cannot be expressed by language, and infinitely surpasses in excellence all things to which He has given being, so His Sonship, naturally partaking in His paternal Divinity, is unspeakably different from the sonship of those who, by His appointment, have been adopted as sons. He is by nature immutable, perfect, and all-sufficient, whereas men are liable to change, and need His help. What further advance can be made by the wisdom of God[48] ? What can the Very Truth, or God the Word, add to itself? How can the Life or the True Light in any way be bettered? And is it not still more contrary

to nature to suppose that wisdom can be susceptible of folly? that the power of God can be united with weakness? that reason itself can be dimmed by unreasonableness, or that darkness can be mixed with the true light? Does not the Apostle say, `*What communion hath light with darkness? and what concord hath Christ with Belial*[49] ?' and Solomon, that `*the way of a serpent upon a rock*[50] ' was `*too wonderful*' for the human mind to comprehend, which `rock,' according to St. Paul, is Christ[51] . Men and angels, however, who are His creatures, have received His blessing, enabling them to exercise themselves in virtue and in obedience to His commands, that thus they may avoid sin. And it is on this account that our Lord being by nature the Son of the Father, is worshipped by all; and they who have put off the spirit of bondage, and by brave deeds and advance in virtue have received the spirit of adoption through the kindness of Him Who is the Son of God by nature, by adoption also become sons.

"His true, peculiar, natural, and special Sonship was declared by Paul, who, speaking of God, says, that `*He spared not His own Son, but delivered Him up for us*[52] ,' who are not by nature His sons. It was to distinguish Him from those who are not `*His own,*' that he called Him `*His own son.*' It is also written in the Gospel, `*This is My beloved San in whom I am well pleased*[53] ;' and in the Psalms the Saviour says, `*The Lord said unto Me, Thou art My Son*[54] .' By proclaiming natural sonship He shows that there are no other natural sons besides Himself.

"And do not these words, I begot thee `from the womb before the morning[55] ,' plainly show the natural sonship

of the paternal birth[56] of One whose lot it is, not from diligence of conduct, or exercise in moral progress, but by individuality of nature? Hence it ensues that the filiation of the only-begotten Son of the Father is incapable of fall; while the adoption of reasonable beings who are not His sons by nature, but merely on account of fitness of character, and by the bounty of God, may fall away, as it is written in the word, `*The sons of God saw the daughters of men, and took them as wives,*' and so forth[57] . And God, speaking by Isaiah, said, `*I have nourished and brought up children, and they have rebelled against Me*[58] .'

"I have many things to say, beloved, but because I fear that I shall cause weariness by further admonishing teachers who are of one mind with myself, I pass them by. You, having been taught of God, are not ignorant that the teaching at variance with the religion of the Church which has just arisen, is the same as that propagated by Ebion[59] and Artemas[60] , and rivals that of Paul of Samosata, bishop of Antioch, who was excommunicated by a council of all the bishops. Lucianus[61] , his successor, withdrew himself from communion with these bishops during a period of many years.

"And now amongst us there have sprung up, `out of the non-existent' men who have greedily sucked down the dregs of this impiety, offsets of the same stock: I mean Arius and Achillas,. and all their gang of rogues. Three bishops[62] of Syria, appointed no one knows how, by consenting to them, fire them to more fatal heat. I refer their sentence to your decision. Retaining in their memory all that they can collect concerning the suffering,

humiliation, emptying of Himself[63] , and so-called poverty, and everything of which the Saviour for our sake accepted the acquired name, they bring forward those passages to disprove His eternal existence and divinity, while they forget all those which declare His glory and nobility and abiding with the Father; as for instance, `*I and My father are one*[64] .' In these words the Lord does not proclaim Himself to be the Father, neither does He represent two natures as one; but that the essence of the Son of the Father preserves accurately the likeness of the Father, His nature taking off the impress of likeness to Him in all things, being the exact image of the Father and the express stamp of the prototype. When, therefore, Philip, desirous of seeing the Father, said to Him, `*Lord, show us the Father,*' the Lord with abundant plainness said to him, `*He that hath seen Me hath seen the Father*[65] ,' as though the Father were beheld in the spotless and living mirror of His image. The same idea is conveyed in the Psalms, where the saints say, `*In Thy light we shall see light*[66] .' It is on this account that `*he who honoureth the Son, honoureth the Father*[67] .' And rightly, for every impious word which men dare to utter against the Son is spoken also against the Father.

"After this no one can wonder at the false calumnies which I am about to detail, my beloved brethren, propagated by them against me, and against our most religious people. They not only set their battle in array against the divinity of Christ, but ungratefully insult us. They think it beneath them to be compared with any of those of old time, nor do they endure to be put on a par with the teachers we have been conversant with from childhood. They will not admit that any of our fellow-ministers anywhere possess even mediocrity of

intelligence. They say that they themselves alone are the wise and the poor, and discoverers of doctrines, and to them alone have been revealed those truths which, say they, have never entered the mind of any other individuals under the sun. O what wicked arrogance! O what excessive folly! What false boasting, joined with madness and Satanic pride, has hardened their impious hearts! They are not ashamed to oppose the godly clearness of the ancient scriptures, nor yet does the unanimous piety of all our fellow-ministers concerning Christ blunt their audacity. Even devils will not suffer impiety like this; for even they refrain from speaking blasphemy against the Son of God.

"These then are the questions I have to raise, according to the ability I possess, with those who from their rude resources throw dust on the Christ, and try to slander our reverence for Him. These inventors of silly tales assert that we, who reject their impious and unscriptural blasphemy concerning the creation of Christ from the non-existent, teach that there are two unbegotten Beings. For these ill-instructed men contend that one of these alternatives must hold; either He must be believed to have come out of the non-existent, or there are two unbegotten Beings. In their ignorance and want of practice in theology they do not realize how vast must be the distance between the Father who is uncreate, and the creatures, whether rational or irrational, which He created out of the non-existent; and that the only-begotten nature of Him Who is the Word of God, by Whom the Father created the universe out of the non-existent, standing, as it were, in the middle between the two, was begotten of the self-existent Father, as the Lord Himself testified when He said, `*Every one that loveth the Father, loveth also the Son that is begotten of Him*[68] .

'

"We believe, as is taught by the apostolical Church, in an only unbegotten Father, Who of His being hath no cause, immutable and invariable, and Who subsists always in one state of being, admitting neither of progression nor of diminution; Who gave the law, and the prophets, and the gospel; of patriarchs and apostles, and of all saints, Lord: and in one Lord Jesus Christ, the only-begotten Son of God, begotten not out of that which is not, but of the Father, Who is; yet not after the manner of material bodies, by severance or emanation, as Sabellius[69] and Valentinus[70] taught; but in an inexpressible and inexplicable manner, according to the saying which we quoted above, `*Who shall declare His generations*[71] ?' since no mortal intellect can comprehend the nature of His Person, as the Father Himself cannot be comprehended, because the nature of reasonable beings is unable to grasp the manner in which He was begotten of the Father[72] .

"But those who are led by the Spirit of truth have no need to learn these things of me, for the words long since spoken by the Saviour yet sound in our ears, `*No one knoweth who the Father is but the Son, and no one knoweth who the Son is but the Father*[73] .' We have learnt that the Son is immutable and unchangeable, all-sufficient and perfect, like the Father, lacking only His "unbegotten." He is the exact and precisely similar image of His Father. For it is clear that the image fully contains everything by which the greater likeness exists, as the Lord taught us when He said, `*My Father is greater than I*[74] .' And in accordance with this we believe that the Son always existed of the Father; for he is the *brightness of*

His glory, and the express *image of His Fathers Person*[75]." But let no one be led by the word `*always*' to imagine that the Son is unbegotten, as is thought by some who have their intellects blinded: for to say that He was, that He has always been, and that before all ages, is not to say that He is unbegotten.

"The mind of man could not possibly invent a term expressive of what is meant by being unbegotten. I believe that you are of this opinion; and, indeed, I feel confident in your orthodox view that none of these terms in any way signify the unbegotten. For all the terms appear to signify merely the extension of time, and are not adequate to express the divinity and, as it were, the primaeval being of the only-begotten Son. They were used by the holy men who earnestly endeavoured to clear up the mystery, and who asked pardon from those who heard them, with a reasonable excuse for their failure, by saying `as far as our comprehension has reached.' But if those who allege that what was `*known in part*' has been `*done away*[76] ' for them, expect from human lips anything beyond human powers, it is plain that the terms `was,' and `ever,' and `before all ages,' fall far short of this expectation. But whatever they may mean, it is not the same as `the unbegotten.' Therefore His own individual dignity must be reserved to the Father as the Unbegotten One, no one being called the cause of His existence: to the Son likewise must be given the honour which befits Him, there being to Him a generation from the Father which has no beginning; we must render Him worship, as we have already said, only piously and religiously ascribing to Him the `was' and the `ever,' and the `before all ages;' not however rejecting His divinity, but ascribing to Him a perfect likeness in all things to His Father, while at the same time we ascribe to the Father

alone His own proper glory of `the unbegotten,' even as the Saviour Himself says, `*My Father is greater than I*[77] .'

"And in addition to this pious belief respecting the Father and the Son, we confess as the Sacred Scriptures teach us, one Holy Ghost, who moved the saints of the Old Testament, and the divine teachers of that which is called the New. We believe in one only Catholic Church, the apostolical, which cannot be destroyed even though all the world were to take counsel to fight against it, and which gains the victory over all the impious attacks of the heterodox; for we are emboldened by the words of its Master, `*Be of good cheer, I have overcome the world*[78] .' After this, we receive the doctrine of the resurrection from the dead, of which Jesus Christ our Lord became the first-fruits; Who bore a Body, in truth, not in semblance, derived from Mary the mother of God[79] ; in the fulness of time sojourning among the race, for the remission of sins: who was crucified and died, yet for all this suffered no diminution of His Godhead. He rose from the dead, was taken into heaven, and sat down at the right hand of the Majesty on high.

"In this epistle I have only mentioned these things in part, deeming it, as I have said, wearisome to dwell minutely on each article, since they are well known to your pious diligence. These things we teach, these things we preach; these are the dogmas of the apostolic Church, for which we are ready to die, caring little for those who would force us to forswear them; for we will never relinquish our hope in them, though they should try to compel us by tortures.

"Arius and Achillas, together with their fellow foes, have been expelled from the Church, because they have become aliens from our pious doctrine: according to the blessed Paul, who said, *'If any of you preach any other gospel than that which you have received, let him be accursed, even though he should pretend to be an angel from heaven*[80] , and `*But if any man teach otherwise, and consent not to wholesome words, even the words of our Lord Jesus Christ, and to the doctrine which is according to godliness, he is proud, knowing nothing*[81] ,' and so forth. Since, then, they have been condemned by the brotherhood, let none of you receive them, nor attend to what they say or write. They are deceivers, and propagate lies, and they never adhere to the truth. They go about to different cities with no other intent than to deliver letters under the pretext of friendship and in the name of peace, and by hypocrisy and flattery to obtain other letters in return, in order to deceive a few `*silly women who are laden with sins*[82] .' I beseech you, beloved brethren, to avoid those who have thus dared to act against Christ, who have publicly held up the Christian religion to ridicule, and have eagerly sought to make a display before judicial tribunals, who have endeavoured to excite a persecution against us at a period of the most entire peace, and who have enervated the unspeakable mystery of the generation of Christ. Unite unanimousl"y in opposition to them, as some of our fellow-ministers have already done, who, being filled with indignation, wrote to me against them, and signed our formulary[83] .

"I have sent you these letters by my son Apion, the deacon; being those of (the ministers in) all Egypt and the Thebaid, also of those of Libya, and the Pentapolis,

of Syria, Lycia, Pamphylia, Asia, Cappadocia, and in the other adjoining countries. Whose example you likewise, I trust, will follow. Many kindly attempts have been made by me to gain back those who have been led astray, but no remedy has proved more efficacious in restoring the laity who have been deceived by them and leading them to repentance, than the manifestation of the union of our fellow-ministers. Salute one another, with the brotherhood that is with you. I pray that you may be strong in the Lord, my beloved, and that I may receive the fruit of your love to Christ.

"The following are the name of those who have been anathematized as heretics: among the presbyters, Arius; among the deacons, Achillas, Euzoius, Aïthales, Lucius, Sarmates, Julius, Menas, another Arius, and Helladius."

Alexander wrote in the same strain to Philogonius[84] , bishop of Antioch, to Eustathius[85] , who then ruled the church of the Beroeans, and to all those who defended the doctrines of the Apostles. But Arius could not endure to keep quiet, but wrote to all those whom he believed to agree with him in opinion. His letter to Eusebius, bishop of Nicomedia, is a clear proof that the divine Alexander wrote nothing that was false concerning him. I shall here insert his letter, in order that the names of those who were implicated in his impiety may become generally known.

Chapter IV.-The Letter of Arius to Eusebius, Bishop of Nicomedia.

"To his very dear lord, the man of God, the faithful and orthodox Eusebius, Arius, unjustly persecuted by

Alexander the Pope[86] , on account of that all-conquering truth of which you also are a champion, sendeth greeting in the Lord.

"Ammonius, my father, being about to depart for Nicomedia, I considered myself bound to salute you by him, and withal to inform that natural affection which you bear towards the brethren for the sake of God and His Christ, that the bishop greatly wastes and persecutes us, and leaves no stone unturned[87] against us. He has driven us out of the city as atheists, because we do not concur in what he publicly preaches, namely, God always, the Son always; as the Father so the Son; the Son Co-exists unbegotten with God; He is everlasting; neither by thought nor by any interval does God precede the Son; always God, always Son; he is begotten of the unbegotten; the Son is of God Himself. Eusebius, your brother bishop of Caesarea, Theodotus, Paulinus, Athanasius, Gregorius, Aetius, and all the bishops of the East, have been condemned because they say that God had an existence prior to that of His Son; except Philogonius, Hellanicus, and Macarius, who are unlearned men, and who have embraced heretical opinions. Some of them say that the Son is an eructation, others that He is a production, others that He is also unbegotten. These are impieties to which we cannot listen, even though the heretics threaten us with a thousand deaths. But we say and believe, and have taught, and do teach, that the Son is not unbegotten, nor in any way part of the unbegotten; and that He does not derive His subsistence from any matter; but that by His own will and counsel He has subsisted before time, and before ages, as perfect God, only begotten and unchangeable, and that before He was begotten, or created, or purposed, or established, He was not. For He

was not unbegotten. We are persecuted, because we say that the Son has a beginning, but that God is without beginning. This is the cause of our persecution, and likewise, because we say that He is of the non-existent[88] . And this we say, because He is neither part of God, nor of any essential being[89] . For this are we persecuted; the rest you know. I bid thee farewell in the Lord, remembering our afflictions, my fellow-Lucianist[90] , and true Eusebius[91] ."

Of those whose names are mentioned in this letter, Eusebius was bishop of Caesarea[92] , Theodotus of Laodicea, Paulinus of Tyre, Athanasius of Anazarbus, Gregorius of Berytus, and Aetius of Lydda. Lydda is now called Diospolis. Arius prided himself on having these men of one mind with himself. He names as his adversaries, Philogonius, bishop of Antioch, Hellanicus, of Tripolis, and Macarius, of Jerusalem. He spread calumnies against them because they said that the Son is eternal, existing before all ages, of equal honour and of the same substance with the Father.

When Eusebius received the epistle, he too vomited forth his own impiety, and wrote to Paulinus, chief[93] of the Tyrians, in the following words.

Chapter V.-The Letter of Eusebius, Bishop of Nicomedia, to Paulinus, Bishop of Tyre.

"To my lord Paulinus, Eusebius sendeth greeting in the Lord.

"The zeal of my lord Eusebius in the cause of the truth, and likewise your silence concerning it, have not failed to reach our ears. Accordingly, if, on the one hand, we rejoiced on account of the zeal of my lord Eusebius; on the other we are grieved at you, because even the silence of such a man appears like a defeat of our cause. Hence, as it behoves not a wise man to be of a different opinion from others, and to be silent concerning the truth, stir up, I exhort you, within yourself the spirit of wisdom to write, and at length begin what may be profitable to yourself and to others, specially if you consent to write in accordance with Scripture, and tread in the tracks of its words and will.

"We have never heard that there are two unbegotten beings, nor that one has been divided into two, nor have we learned or believed that it has ever undergone any change of a corporeal nature; but we affirm that the unbegotten is one and one also that which exists in truth by Him, yet was not made out of His substance, and does not at all participate in the nature or substance of the unbegotten, entirely distinct in nature and in power, and made after perfect likeness both of character and power to the maker. We believe that the mode of His beginning not only cannot be expressed by words but even in thought, and is incomprehensible not only to man, but also to all beings superior to man. These opinions we advance not as having derived them from our own imagination, but as having deduced them from Scripture, whence we learn that the Son was created, established, and begotten in the same substance and in the same immutable and inexpressible nature as the Maker; and so the Lord says, `*God created me in the beginning of His way; I was set up from everlasting; before the hills was I brought forth*[94] .'

"If He had been from Him or of Him, as a portion of Him, or by an emanation of His substance, it could not be said that He was created or established; and of this you, my lord, are certainly not ignorant. For that which is of the unbegotten could not be said to have been created or founded, either by Him or by another, since it is unbegotten from the beginning. But if the fact of His being called the begotten gives any ground for the belief that, having come into being of the Father's substance, He also has from the Father likeness of nature, we reply that it is not of Him alone that the Scriptures have spoken as begotten, but that they also thus speak of those who are entirely dissimilar to Him by nature. For of men it is said, `*I have begotten and brought up sons, and they have rebelled against me*[95] *;*' and in another place, `*Thou hast forsaken God who begat thee*[96] *;*' and again it is said, `*Who begat the drops of dew*[97] ?' This expression does not imply that the dew partakes of the nature of God, but simply that all things were formed according to His will. There is, indeed, nothing which is of His substance, yet every thing which exists has been called into being by His will. He is God; and all things were made in His likeness. and in the future likeness of His Word, being created of His free will. All things were made by His means by God. All things are of God.

"When you have received my letter, and have revised it according to the knowledge and grace given you by God, I beg you will write as soon as possible to my lord Alexander. I feel confident that if you would write to him, you would succeed in bringing him over to your opinion. Salute all the brethren in the Lord. May you, my lord, be preserved by the grace of God, and be led to pray for us."

It is thus that they wrote to each other, in order to furnish one another with weapons against the truths[98] . And so when the blasphemous doctrine had been disseminated in the churches of Egypt and of the East, disputes and contentions arose in every city, and in every village, concerning theological dogmas. The common people looked on, and became judges of what was said on either side, and some applauded one party, and some the other. These were, indeed, scenes fit for the tragic stage, over which tears might have been shed. For it was not, as in bygone days, when the church was attacked by strangers and by enemies, but now natives of the same country, who dwelt under one roof, and sat down at one table, fought against each other not with spears, but with their tongues. And what was still more sad, they who thus took up arms against one another were members of one another, and belonged to one body.

Chapter VI.-General Council of Nicaea.

The emperor, who possessed the most profound wisdom, having heard of these things, endeavoured, as a first step, to stop up their fountain-head. He therefore despatched a messenger renowned for his ready wit to Alexandria with letters, in the endeavour to extinguish the dispute, and expecting to reconcile the disputants. But his hopes having been frustrated, he proceeded to summon the celebrated council of Nicaea[99] ; and pledged his word that the bishops and their officials should be furnished with asses, mules, and horses for their journey at the public expense. When all those who were capable of enduring the fatigue of the journey had arrived at Nicaea, he went thither himself, with both the wish of seeing the multitude of bishops, and the yearning desire of

maintaining unanimity amongst them. He at once arranged that all their wants should be liberally supplied. Three hundred and eighteen bishops were assembled. The bishop of Rome[100] , on account of his very advanced age, was absent, but he sent two presbyters[101] to the council, with authority to agree to what was done.

At this period many individuals were richly endowed with apostolical gifts; and many, like the holy apostle, bore in their bodies the marks of the Lord Jesus Christ[102] . James, bishop of Antioch, a city of Mygdonia, which is called Nisibis by the Syrians and Assyrians, raised the dead and restored them to life, and performed many other wonders which it would be superfluous to mention again in detail in this history, as I have already given an account of them in my work, entitled "Philotheus[103] ." Paul, bishop of Neo-Caesarea, a fortress situated on the banks of the Euphrates, had suffered from the frantic rage of Licinius. He had been deprived of the use of both hands by the application of a red-hot iron, by which the nerves which give motion to the muscles had been contracted and rendered dead. Some had had the right eye dug out, others had lost the right arm. Among these was Paphnutius of Egypt. In short, the Council looked like an assembled army of martyrs. Yet this holy and celebrated gathering was not entirely free from the element of opposition; for there were some, though so few as easily to be reckoned, of fair surface, like dangerous shallows, who really, though not openly, supported the blasphemy of Arius.

When they were all assembled[104] , the emperor ordered a great hall to be prepared for their accommodation in the palace, in which a sufficient number of benches and seats

were placed; and having thus arranged that they should be treated with becoming dignity, he desired the bishops to enter in, and discuss the subjects proposed. The emperor, with a few attendants, was the last to enter the room; remarkable for his lofty stature, and worthy of admiration for personal beauty, and for the still more marvellous modesty which dwelt on his countenance. A low stool was placed for him in the middle of the assembly, upon which, however, he did not seat himself until he had asked the permission of the bishops. Then all the sacred assembly sat down around him. Then forthwith rose first the great Eustathius, bishop of Antioch, who, upon the translation of Philogonius, already referred to, to a better life, had been compelled reluctantly to become his successor by the unanimous suffrages of the bishops, priests, and of the Christ-loving laity. He crowned the emperor's head with the flowers of panegyric, and commended the diligent attention he had manifested in the regulation of ecclesiastical affairs.

The excellent emperor next exhorted the Bishops to unanimity and concord; he recalled to their remembrance the cruelty of the late tyrants, and reminded them of the honourable peace which God had, in his reign and by his means, accorded them. He pointed out how dreadful it was, aye, very dreadful, that at the very time when their enemies were destroyed, and when no one dared to oppose them, they should fall upon one another, and make their amused adversaries laugh, especially as they were debating about holy things, concerning which they had the written teaching of the Holy Spirit. "For the gospels" (continued he), "the apostolical writings, and the oracles of the ancient prophets, clearly teach us what we ought to believe concerning the divine nature. Let, then, all contentious disputation be discarded; and let us

seek in the divinely-inspired word the solution of the questions at issue." These and similar exhortations he, like an affectionate son, addressed to the bishops as to fathers, labouring to bring about their unanimity in the apostolical doctrines. Most members of the synod, won over by his arguments, established concord among themselves, and embraced sound doctrine. There were, however, a few, of whom mention has been already made, who opposed these doctrines, and sided with Arius; and amongst them were Menophantus, bishop of Ephesus, Patrophilus, bishop of Scythopolis, Theognis, bishop of Nicaea, and Narcissus, bishop of Neronias, which is a town of the second Cilicia, and is now called Irenopolis; also Theonas, bishop of Marmarica, and Secundus, bishop of Ptolemais in Egypt[105] . They drew up a formulary of their faith, and presented it to the council. As soon as it was read it was torn to pieces, and was declared to be spurious and false. So great was the uproar raised against them, and so many were the reproaches cast on them for having betrayed religion, that they all, with the exception of Secundus and Theonas, stood up and took the lead in publicly renouncing Arius. This impious man, having thus been expelled from the Church, a confession of faith which is received to this day was drawn up by unanimous consent; and, as soon as it was signed, the council was dissolved.

Chapter VII.-Confutation of Arianism Deduced from the Writings of Eustathius and Athanasius.

The above-named bishops, however, did not consent to it in sincerity, but only in appearance. This was afterwards shewn by their plotting against those who were foremost

in zeal for religion, as well as by what these latter have written about them. For instance, Eustathius, the famous bishop of Antioch, who has been already mentioned, when explaining the text in the Proverbs, `*The Lord created me in the beginning of His way, before His works of old*[106] ,' wrote against them, and refuted their blasphemy.

[107] "I Will now proceed to relate how these different events occurred. A general council was summoned at Nicaea, and about two hundred and seventy bishops were convened. There were, however, so many assembled that I cannot state their exact number, neither, indeed, have I taken any great trouble to ascertain this point. When they began to inquire into the nature of the faith, the formulary of Eusebius was brought forward, which contained undisguised evidence of his blasphemy. The reading of it before all occasioned great grief to the audience, on account of its departure from the faith, while it inflicted irremediable shame on the writer. After the Eusebian gang had been clearly convicted, and the impious writing had been torn up in the sight of all, some amongst them by concert, under the pretence of preserving peace, imposed silence on all the ablest speakers. The Ariomaniacs, fearing lest they should be ejected from the Church by so numerous a council of bishops, sprang forward to anathematize and condemn the doctrines condemned, and unanimously signed the confession of faith. Thus having retained possession of their episcopal seats through the most shameful deception, although they ought rather to have been degraded, they continue, sometimes secretly, and sometimes openly, to patronize the condemned doctrines, plotting against the truth by various arguments. Wholly bent upon establishing these plantations of tares, they

shrink from the scrutiny of the intelligent, avoid the observant, and attack the preachers of godliness. But we do not believe that these atheists can ever thus overcome the Deity. For though they `*gird themselves*' they `*shall be broken in pieces,*' according to the solemn prophecy of Isaiah[108] ."

These are the words of the great Eustathius. Athanasius, his fellow combatant, the champion of the truth, who succeeded the celebrated Alexander in the episcopate, added the following, in a letter addressed to the Africans.

"The bishops convened in council being desirous of refuting the impious assertions invented by the Arians, that the Son was created out of that which was non-existent[109] , that He is a creature and created being[110] , that there was a period in which He was not[111] , and that He is mutable by nature, and being all agreed in propounding the following declarations, which are in accordance with the holy Scriptures; namely, that the Son is by nature only-begotten of God, Word, Power, and sole Wisdom of the Father; that He is, as John said, `the true God[112] ,' and, as Paul has written, `the brightness of the glory, and the express image of the person of the Father[113] ,' the followers of Eusebius, drawn aside by their own vile doctrine, then began to say one to another, Let us agree, for we are also of God; `*There is but one God, by whom are all things*[114] *;* `Old things are passed away; behold, all things are become new, and all things are of God'[115] .' They also dwelt particularly upon what is contained in `The Shepherd[116] :' `Believe above all that there is one God, who created and fashioned all things, and making them to be out of that which is not.'

"But the bishops saw through their evil design and impious artifice, and gave a clearer elucidation of the words `of God,' and wrote, that the Son is of the substance of God; in order that while the creatures, which do not in any way derive their existence of or from themselves, are said to be of God, the Son alone is said to be of the substance of the Father; this being peculiar to the only-begotten Son, the true Word of the Father. This is the reason why the bishops wrote, that He is of the substance of the Father.

"But when the Arians, who seemed few in number, were again interrogated by the Bishops as to whether they admitted `that the Son is not a creature, but Power, and sole Wisdom, and eternal unchangeable[117] Image of the Father; and that He is very God,' the Eusebians were noticed making signs to one another to shew that these declarations were equally applicable to us. For it is said, that we are `*the image and glory of God*[118] ;' and `*for always we who live*[119] :' there are, also, they said, many powers; for it is written-`*All the power of God went out of the land of Egypt*[120] .' The canker-worm and the locust are said to be `*a great power*[121] .' And elsewhere it is written,*The God of powers is with us, the God of Jacob helper*[122] .' To which may be added that we are God's own not simply, but because the Son called us `*brethren*[123] .' The declaration that Christ is `the true God' does not distress us, for, having come into being, He is true.

"Such was the corrupt opinion of the Arians; but on this the bishops, having detected their deceitfulness in this matter, collected from Scripture those passages which say

of Christ that He is the glory, the fountain, the stream, and the express image of the person; and they quoted the following words: `*In thy light we shall see light*[124] ;' and likewise, `*I and the Father are one*[125] .' They then, with still greater clearness, briefly declared that the Son is of one substance with the Father; for this, indeed, is the signification of the passages which have been quoted. The complaint of the Arians, that these precise words are not to be found in Scripture, is proved groundless by their own practice, for their own impious assertions are not taken from Scripture; for it is not written that the Son is of the non-existent, and that there was a time when He was not: and yet they complain of having been condemned by expressions which, though not actually in Scripture, are in accordance with true religion. They themselves, on the other hand, as though they had found their words on a dunghill, uttered things verily of earth. The bishops, on the contrary, did not find their expressions for themselves; but, received their testimony from the fathers, and wrote accordingly. Indeed, there were bishops of old time, nearly one hundred and thirty years ago, both of the great city of Rome and of our own city[126] , who condemned those who asserted that the Son is a creature, and that He is not of one substance with the Father. Eusebius, the bishop of Caesarea, was acquainted with these facts; he, at one time, favoured the Arian heresy, but he afterwards signed the confession of faith of the Council of Nicaea. He wrote to the people of his diocese, maintaining that the word `consubstantial' was `used by illustrious bishops and learned writers as a term for expressing the divinity of the Father and of the Son[127] .'"

So these men concealed their unsoundness through fear

of the majority, and gave their assent to the decisions of the council, thus drawing upon themselves the condemnation of the prophet, for the God of all cries unto them, "*This people honour Me with their lips, but in their hearts they are far from Me*[128] ." Theonas and Secundus, however, did not like to take this course, and were excommunicated by common consent as men who esteemed the Arian blasphemy above evangelical doctrine. The bishops then returned to the council, and drew up twenty laws to regulate the discipline of the Church.

Chapter VIII.-Facts Relating to Meletius the Egyptian, from Whom Originated the Meletian Schism, Which Remains to This Day.-Synodical Epistle Respecting Him.

After Meletius[129] had been ordained bishop, which was not long before the Arian controversy, he was convicted of certain crimes by the most holy Peter, bishop of Alexandria, who also received the crown of martyrdom. After being deposed by Peter he did not acquiesce in his deposition, but filled the Thebaid and the adjacent part of Egypt with tumult and disturbance, and rebelled against the primacy of Alexandria. A letter was written by the council to the Church of Alexandria, stating what had been decreed against his revolutionary practices. It was as follows:-

Synodical Epistle.

"To the Church of Alexandria which, by the grace of God, is great and holy, and to the beloved brethren in Egypt, Libya, and Pentapolis, the bishops who have been

convened to the great and holy council of Nicaea, send greeting in the Lord.

"The great and holy council of Nicaea having been convened by the grace of God, and by the most religious emperor, Constantine, who summoned us from different provinces and cities, we judge it requisite that a letter be sent from the whole Holy Synod to inform you also what questions have been mooted and debated, and what has been decreed and established.

"In the first place, the impious doctrines of Arius were investigated before our most religious emperor Constantine; and his impiety was unanimously anathematized, as well as the blasphemous language and views which he had propounded, alleging that the Son of God was out of what was not, that before He was begotten He was not, that there was a period in which He was not, and that He can, according to His own freewill, be capable either of virtue or of vice. The holy council anathematized all these assertions, and even refused so much as to listen to such impious and foolish opinions, and such blasphemous expressions. The final decision concerning him you already know, or will soon hear; but we will not mention it now, lest we should appear to trample upon a man who has already received the recompense due to his sins. Such influence has his impiety obtained as to involve Theonas, bishop of Marmarica, and Secundus, bishop of Ptolemais, in his ruin, and they have shared his punishment.

"But after Egypt had, by the grace of God, been delivered from these false and blasphemous opinions, and from persons who dared to raise discord and division among a

hitherto peaceable people, there yet remained the question of the temerity of Meletius, and of those ordained by him. We now inform you, beloved brethren, of the decrees of the council on this subject. It was decided by the holy council, that Meletius should be treated with clemency, though, strictly speaking, he was not worthy of even the least concession. He was permitted to remain in his own city, but was divested of all power, whether of nomination or of ordination, neither was he to shew himself in any province or city for these purposes: but only to retain the bare name of his office. Those who had received ordination at his hands were to submit to a more religious re-ordination; and were to be admitted to communion on the terms of retaining their ministry, but of ranking in every diocese and church below those who had been ordained before them by Alexander, our much-honoured fellow-minister Thus they would have no power of choosing or nominating others to the ministry, according to their pleasure, or indeed of doing anything with out the consent of the bishops of the Catholic and Apostolic Church, who are under Alexander. But they who, by the grace of God, and in answer to your prayers, have been detected in no schism, and have continued spotless in the Catholic and Apostolic Church, are to have the power of electing, and of nominating men worthy of the clerical office, and are permitted to do whatsoever is in accordance with law and the authority of the Church. If it should happen, that any of those now holding an office in the Church should die, then let these recently admitted be advanced to the honours of the deceased, provided only that they appear worthy, and that the people choose them, and that the election be confirmed and ratified by the catholic bishop of Alexandria. The same privilege has been conceded to all the others. With respect to Meletius,

however, an exception has been made, both on account of his former insubordination, and of the rashness and impetuosity of his disposition; for if the least authority were accorded to him, he might abuse it by again exciting confusion. These are the chief points which relate to Egypt, and to the holy Church of Alexandria. Whatever other canons were made, or dogmas decreed, you will hear of them from Alexander, our most-honoured fellow-minister and brother, who will give you still more accurate information, because he himself directed, as well as participated in, every thing that took place.

"We also give you the good news that, according to your prayers, the celebration of the most holy paschal feast was unanimously rectified, so that our brethren of the East, who did not previously keep the festival at the same time as those of Rome, and as yourselves, and, indeed, all have done from the beginning, will henceforth celebrate it with you. Rejoice, then, in the success of our undertakings, and in the general peace and concord, and in the extirpation of every heresy, and receive with still greater honour and more fervent love, Alexander, our fellow-minister and your bishop, who imparted joy to as by his presence, and who, at a very advanced age, has undergone so much fatigue for the purpose of restoring peace among you. Pray for us all, that what has been rightly decreed may remain steadfast, through our Lord Jesus Christ, being done, as we trust, according to the good pleasure of God and the Father in the Holy Ghost, to whom be glory for ever and ever. Amen."

Notwithstanding the endeavours of that divine assembly of bishops to apply this medicine to the Meletian disease, vestiges of his infatuation remain even to this day; for there are in some districts bodies of monks who refuse to

follow sound doctrine, and observe certain vain points of discipline, agreeing with the infatuated views of the Jews and the Samaritans.

Chapter IX.-The Epistle of the Emperor Constantine, Concerning the Matters Transacted at the Council, Addressed to Those Bishops Who Were Not Present.

The great emperor also wrote an account of the transactions of the council to those bishops who were unable to attend. And I consider it worth while to insert this epistle in my work, as it clearly evidences the piety of the writer.

"Constantinus Augustus to the Churches.

"Viewing the common public prosperity enjoyed at this moment, as the result of the great power of divine grace, I am desirous above all things that the blessed members of the Catholic Church should be preserved in one faith, in sincere love, and in one form of religion, towards Almighty God. But, since no firmer or more effective measure could be adopted to secure this end, than that of submitting everything relating to our most holy religion to the examination of all, or most of all, the bishops, I convened as many of them as possible, and took my seat among them as one of yourselves; for I would not deny that truth which is the source of my greatest joy, namely, that I am your fellow-servant. Every point obtained its due investigation, until the doctrine pleasing to the all-seeing God, and conducive to unity, was made clear, so that no room should remain for division or controversy concerning the faith.

"The commemoration of the most sacred paschal feast being then debated, it was unanimously decided, that it would be well that it should be everywhere celebrated upon the same day. What can be more fair, or more seemly, than that that festival by which we have received the hope of immortality should be carefully celebrated by all, on plain grounds, with the same order and exactitude? It was, in the first place, declared improper to follow the custom of the Jews in the celebration of this holy festival, because, their hands having been stained with crime, the minds of these wretched men are necessarily blinded. By rejecting their custom, we establish and hand down to succeeding ages one which is more reasonable, and which has been observed ever since the day of our Lord's sufferings. Let us, then, have nothing in common with the Jews, who are our adversaries. For we have received from our Saviour another way. A better and more lawful line of conduct is inculcated by our holy religion. Let us with one accord walk therein, my much-honoured brethren, studiously avoiding all contact with that evil way. They boast that without their instructions we should be unable to commemorate the festival properly. This is the highest pitch of absurdity. For how can they entertain right views on any point who, after having compassed the death of the Lord, being out of their minds, are guided not by sound reason, but by an unrestrained passion, wherever their innate madness carries them. Hence it follows that they have so far lost sight of truth, wandering as far as possible from the correct revisal, that they celebrate a second Passover in the same year. What motive can we have for following those who are thus confessedly unsound and in dire error? For we could never tolerate celebrating the Passover twice in one year. But even if all these facts did not exist, your own sagacity would prompt

you to watch with diligence and with prayer, lest your pure minds should appear to share in the customs of a people so utterly depraved. It must also be borne in mind, that upon so important a point as the celebration of a feast of such sanctity, discord is wrong. One day has our Saviour set apart for a commemoration of our deliverance, namely, of His most holy Passion. One hath He wished His Catholic Church to be, whereof the members, though dispersed throughout the most various parts of the world, are yet nourished by one spirit, that is, by the divine will. Let your pious sagacity reflect how evil and improper it is, that days devoted by some to fasting, should be spent by others in convivial feasting; and that after the paschal feast, some are rejoicing in festivals and relaxations, while others give themselves up to the appointed fasts. That this impropriety should be rectified, and that all these diversities of commemoration should be resolved into one form, is the will of divine Providence, as I am convinced you will all perceive. Therefore, this irregularity must be corrected, in order that we may no more have any thing in common with those parricides and the murderers of our Lord. An orderly and excellent form of commemoration is observed in all the churches of the western, of the southern, and of the northern parts of the world, and by some of the eastern; this form being universally commended, I engaged that you would be ready to adopt it likewise, and thus gladly accept the rule unanimously adopted in the city of Rome, throughout Italy, in all Africa, in Egypt, the Spains, the Gauls, the Britains, Libya, Greece, in the dioceses of Asia, and of Pontus, and in Cilicia, taking into your consideration not only that the churches of the places above-mentioned are greater in point of number, but also that it is most pious that all should unanimously agree in that course which

accurate reasoning seems to demand, and which has no single point in common with the perjury of the Jews.

"Briefly to summarize the whole of the preceding, the judgment of all is, that the holy Paschal feast should be held on one and the same day; for, in so holy a matter, it is not becoming that any difference of custom should exist, and it is better to follow the opinion which has not the least association with error and sin. This being the case, receive with gladness the heavenly gift and the plainly divine command; for all that is transacted in the holy councils of the bishops is to be referred to the Divine will. Therefore, when you have made known to all our beloved brethren the subject of this epistle, regard yourselves bound to accept what has gone before, and to arrange for the regular observance of this holy day, so that when, according to my long-cherished desire, I shall see you face to face, I may be able to celebrate with you this holy festival upon one and the same day; and may rejoice with you all in witnessing the cruelty of the devil destroyed by our efforts, through Divine grace, while our faith and peace and concord flourish throughout the world. May God preserve you, beloved brethren."

Chapter X.-The Daily Wants of the Church Supplied by the Emperor, and an Account of His Other Virtues.

Thus did the emperor write to the absent. To those who attended the council, three hundred and eighteen in number he manifested great kindness, addressing them with much gentleness, and presenting them with gifts. He ordered numerous couches to be prepared for their accommodation and entertained them all at one banquet.

Those who were most worthy he received at his own table, distributing the rest at the others. Observing that some among them bad had the right eye torn out, and learning that this mutilation had been undergone for the sake of religion, he placed his lips upon the wounds, believing that he would extract a blessing from the kiss. After the conclusion of the feast, he again presented other gifts to them. He then wrote to the governors of the provinces, directing that provision-money should be given in every city to virgins and widows, and to those who were consecrated to the divine service; and he measured the amount of their annual allowance more by the impulse of his own generosity than by their need. The third part of the sum is distributed to this day. Julian impiously withheld the whole. His successor[130] conferred the sum which is now dispensed, the famine which then prevailed having lessened the resources of the state. If the pensions were formerly triple in amount to what they are at present, the generosity of the emperor can by this fact be easily seen.

I do not account it right to pass over the following circumstance in silence. Some quarrelsome individuals wrote accusations against certain bishops, and presented their indictments to the emperor. This occurring before the establishment of concord, he received the lists, formed them into a packet which he sealed with his ring, and ordered them to be kept safely. After the reconciliation had been effected, he brought out these writings, and burnt them in their presence, at the same time declaring upon oath that he had not read a word of them. He said that the crimes of priests ought not to be made known to the multitude, lest they should become an occasion of offence, and lead them to sin without fear. It is reported also that he added that if he were to detect a

bishop in the very act of committing adultery, he would throw his imperial robe over the unlawful deed, lest any should witness the scene, and be thereby injured. Thus did he admonish all the priests, as well as confer honours upon them, and then exhorted them to return each to his own flock.

Chapter XI.

I shall here insert the letter respecting the faith, written by Eusebius, bishop of Caesarea, as it describes the effrontery of the Arians, who not only despise our fathers, but reject their own: it contains a convincing proof of their madness. They certainly honour Eusebius, because he adopted their sentiments, but yet they openly contradict his writings. He wrote this epistle to some of the Arians, who were accusing him, it seems, of treachery. The letter itself explains the writer's object.

Epistle of Eusebius, Bishop of Caesarea, which he wrote from Nicaea when the great Council was assembled.

"You will have probably learnt from other sources what was decided respecting the faith of the church at the general council of Nicaea, for the fame of great transactions generally outruns the accurate account of them: but lest rumours not in strict accordance with the truth should reach you, I think it necessary to send to you, first, the formulary of faith originally proposed by us, and, next, the second, published with additions made to our terms. The following is our formulary, which was read in the presence of our most pious emperor, and declared to be couched in right and proper language.

The Faith put forth by us.

"`As in our first catechetical instruction, and at the time of our baptism, we received from the bishops who were before us and as we have learnt from the Holy Scriptures, and, alike as presbyters, and as bishops, were wont to believe and teach; so we now believe and thus declare our faith. It is as follows:-

"`We believe in one God, Father Almighty, the Maker of all things, visible and invisible; and in one Lord Jesus Christ, the Word of God, God of God, Light of Light, Life of Life, Only-begotten Son, First-born of every creature, begotten of the Father before all worlds; by Whom all things were made; Who for our salvation was incarnate, and lived among men[131] . He suffered and rose again the third day, and ascended to the Father; and He will come again in glory to judge the quick and the dead. We also believe in one Holy Ghost.

"`We believe in the being and continual existence of each of these; that the Father is in truth the Father; the Son in truth the Son; the Holy Ghost in truth the Holy Ghost; as our Lord, when sending out His disciples to preach the Gospel, said, `*Go forth and teach all nations, baptizing them into the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Ghost*[132] .' We positively affirm that we hold this faith, that we have always held it, and that we adhere to it even unto death, condemning all ungodly heresy. We testify, as before God the Almighty and our Lord Jesus Christ, that we have thought thus from the heart, and from the soul, ever since we have known ourselves; and we have the means of showing, and, indeed, of convincing you, that we have always during the past thus

believed and preached.'

"When this formulary had been set forth by us, there was no room to gainsay it; but our beloved emperor himself was the first to testify that it was most orthodox, and that he coincided in opinion with it; and he exhorted the others to sign it, and to receive all the doctrine it contained, with the single addition of the one word- `consubstantial.' He explained that this term implied no bodily condition or change[133] , for that the Son did not derive His existence from the Father either by means of division or of abscission, since an immaterial, intellectual, and incorporeal nature could not be subject to any bodily condition or change[134] . These things must be understood as bearing a divine and mysterious signification. Thus reasoned our wisest and most religious emperor. The addition of the word consubstantial has given occasion for the composition of the following formulary:-

The Creed published by the Council.

"`We believe in one God, Father Almighty, Maker of all things visible and invisible. And in one Lord Jesus Christ, the Son of God, begotten of the Father; only-begotten, that is, of the substance of the Father, God of God, Light of Light, Very God of very God, begotten not made, being of one substance with the Father: by Whom all things were made both in heaven and on earth: Who for us men, and for our salvation, came down from heaven, and was incarnate, and was made man; He suffered, and rose gain the third day; He ascended into heaven, and is coming to judge both quick and dead. And we believe in the Holy Ghost. The holy Catholic and

Apostolic Church anathematizes all who say that there was a time when the Son of God was not; that before He was begotten He was not; that He was made out of the non-existent; or that He is of a different essence and of a different substance[135] from the Father; and that He is susceptible of variation or change.'

"When they had set forth this formulary, we did not leave without examination that passage in which it is said that the Son is of the substance of the Father, and consubstantial with the Father. Questions and arguments thence arose, and the meaning of the terms was exactly tested. Accordingly they were led to confess that the word consubstantial signifies that the Son is of the Father, but not as being a part of the Father. We deemed it right to receive this opinion; for that is sound doctrine which teaches that the Son is of the Father, but not part of His substance. From the love of peace, and lest we should fall from the true belief, we also accept this view, neither do we reject the term `consubstantial.' For the same reason we admitted the expression, `begotten, but not made;' for they alleged that the word `made' applies generally to all things which were created by the Son, to which the Son is in no respect similar; and that consequently He is not a created thing, like the things made by Him, but is of a substance superior to all created objects. The Holy Scriptures teach Him to be begotten of the Father, by a mode of generation which is incomprehensible and inexplicable to all created beings. So also the term `of one substance with the Father,' when investigated, was accepted not in accordance with bodily relations or similarity to mortal beings. For it was also shown that it does not either imply division of substance, nor abscission, nor any modification or change or diminution in the power of the Father, all of which are

alien from the nature of the unbegotten Father. It was concluded that the expression `*being of one substance with the Father,*' implies that the Son of God does not resemble, in any one respect, the creatures which He has made; but that to the Father alone, who begat Him, He is in all points perfectly like: for He is of the essence and of the substance[136] of none save of the Father. This interpretation having been given of the doctrine, it appeared right to us to assent to it, especially as we were aware that of the ancients some learned and celebrated bishops and writers have used the term `consubstantial' with respect to the divinity of the Father and of the Son.

"These are the circumstances which I had to communicate respecting the published formulary of the faith. To it we all agreed, not without investigation, but, after having subjected the views submitted to us to thorough examination in the presence of our most beloved emperor, for the above reasons we all acquiesced in it. We also allowed that the anathema appended by them to their formulary of faith should be accepted, because it prohibits the use of words which are not scriptural; through which almost all the disorder and troubles of the Church have arisen. And since no passage of the inspired Scripture uses the terms `out of the non-existent,' or that `there was a time when He was not,' nor indeed any of the other phrases of the same class, it did not appear reasonable to assert or to teach such things. In this opinion, therefore, we judged it right to agree; since, indeed, we had never, at any former period, been accustomed to use such terms[137] . Moreover, the condemnation of the assertion that before He was begotten He was not, did not appear to involve any incongruity, because all assent to the fact that He was the Son of God before He was begotten according to the

flesh. And here our emperor, most beloved by God, began to reason concerning His divine origin, and His existence before all ages. He was virtually in the Father without generation[138] , even before He was actually begotten, the Father having always been the Father, just as He has always been a King and a Saviour, and, virtually, all things, and has never known any change of being or action.

"We have thought it requisite, beloved brethren, to transmit you an account of these circumstances, in order to show you what examination and investigation we bestowed on all the questions which we had to decide; and also to prove how at one time we resisted firmly, even to the last hour, when doctrines improperly expressed offended us, and, at another time, we, without contention, accepted the articles which contained nothing objectionable, when after a thorough and candid investigation of their signification, they appeared perfectly comformable with what had been confessed by us in the formulary of faith which we had published."

Chapter XII.-Confutation of the Blasphemies of the Arians of Our Time, from the Writings of Eusebius, Bishop of Caesarea.

Eusebius clearly testifies that the aforesaid term "consubstantial" is not a new one, nor the invention of the fathers assembled at the council; but that, from the very first[139] it has been handed down from father to son. He states that all those then assembled unanimously received the creed then published; and he again bears testimony to the same fact in another work, in which he highly extols the conduct of the great Constantine. He

writes as follows[140] :-

"The emperor having delivered this discourse in Latin, it was translated into Greek by an interpreter, and then he gave liberty of speech to the leaders of the council. Some at once began to bring forward complaints against their neighbours, while others had recourse to recriminations and reproaches. Each party had much to urge, and at the beginning the debate waxed very violent. The emperor patiently and attentively listened to all that was advanced, and gave furl attention to what was urged by each party in turn. He calmly endeavoured to reconcile the conflicting parties; addressing them mildly in Greek, of which language he was not ignorant, in a sweet and gentle manner. Some he convinced by argument, others he put to the blush; he commended those who had spoken well, and excited all to unanimity; until, at length, he reduced them all to oneness of mind and opinion on all the disputed points, so that they all agreed to hold the same faith, and to celebrate the festival of Salvation upon the same day. What had been decided was committed to writing, and was signed by all the bishops."

Soon after the author thus continues the narrative:-

"When matters had been thus arranged, the emperor gave them permission to return to their own dioceses. They returned with great joy, and have ever since continued to be of the one opinion, agreed upon in the presence of the emperor, and, though once widely separated, now united together, as it were, in one body. Constantine, rejoicing in the success of his efforts, made known these happy results by letter to those who were at a distance. He ordered large sums of money to be liberally distributed

both among the inhabitants of the country and of the cities, in order that the twentieth anniversary of his reign might be celebrated with public festivities."

Although the Arians impiously gainsay the statements of the other fathers, yet they ought to believe what has been written by this father, whom they have been accustomed to admire. They ought, therefore, to receive his testimony to the unanimity with which the confession of faith was signed by all. But, since they impugn the opinions of their own leaders, they ought to become acquainted with the most foul and terrible manner of the death of Arius and with all their powers to flee from the impious doctrine of which he was the parent. As it is likely that the mode of his death is not known by all, I shall here relate it.

Chapter XIII.-Extract from the Letter of Athanasius on the Death of Arius[141] .

After Arius had remained a long time in Alexandria, he endeavoured riotously to obtrude himself again into the assemblies of the Church, professing to renounce his impiety, and promising to receive the confession of faith drawn up by the fathers. But not succeeding in obtaining the confidence of the divine Alexander, nor of Athanasius, who followed[142] Alexander alike in the patriarchate and in piety, he, helped and encouraged by Eusebius, bishop of Nicomedia, betook himself to Constantinople. The intrigues upon which he then entered, and their punishment by the righteous Judge are all best narrated by the excellent Athanasius, in his letter to Apion[143] . I shall therefore now insert this passage in my work. He writes:-

"I was not at Constantinople when he died; but Macarius, the presbyter, was there, and from him I learnt all the circumstances. The emperor Constantine was induced by Eusebius and his party to send for Arius. Upon his arrival, the emperor asked him whether he held the faith of the Catholic church. Arius then swore that his faith was orthodox, and presented a written summary of his belief; concealing, however, the reasons of his ejection from the Church by the bishop Alexander, and making a dishonest use of the language of Holy Scripture. When, therefore, he had declared upon oath that he did not hold the errors for which he had been expelled from the Church by Alexander, Constantine dismissed him, saying, `If thy faith is orthodox, thou hast well sworn; but if thy faith is impious and yet thou hast sworn, let God from heaven judge thee.' When he quitted the emperor, the partizans of Eusebius, with their usual violence, desired to conduct him into the church; but Alexander, of blessed memory, bishop of Constantinople, refused his permission, alleging that the inventor of the heresy ought not to be admitted into communion. Then at last the partizans of Eusebius pronounced the threat: `As, against your will, we succeeded in prevailing on the emperor to send for Arius, so now, even if you forbid it, shall Arius join in communion[144] with us in this church to-morrow.' It was on Saturday that they said this. The bishop Alexander, deeply grieved at what he had heard, went into the church and poured forth his lamentations, raising his hands in supplication to God, and throwing himself on his face on the pavement in the sanctuary[145] , prayed. Macarius went in with him, prayed with him, and heard his prayers. He asked one of two things. `If Arius,' said he, `is to be joined to the Church to-morrow, let me Thy servant departs and do not destroy the pious with the impious. If Thou wilt spare Thy Church, and I know that

Thou dost spare her, look upon the words of the followers of Eusebius, and give not over Thy heritage to destruction and to shame. Remove Arius, lest if he come into the Church, heresy seem to come in with him, and impiety be hereafter deemed piety.' Having thus prayed, the bishop left the church deeply anxious, and then a horrible and extraordinary catastrophe ensued. The followers of Eusebius had launched out into threats, while the bishop had recourse to prayer. Arius, emboldened by the protection of his party, delivered many trifling and foolish speeches, when he was suddenly compelled by a call of nature to retire, and immediately, as it is written, `*falling headlong, he burst asunder in the midst*[146] ,' and gave up the ghost, being deprived at once both of communion and of life. This, then, was the end of Arius[147] . The followers of Eusebius were covered with shame, and buried him whose belief they shared. The blessed Alexander completed the celebration, rejoicing with the Church in piety and orthodoxy, praying with all the brethren and greatly glorifying God. This was not because he rejoiced at the death of Arius-God forbid; for `*it is appointed unto all men once to die*[148] *;*' but because the event plainly transcended any human condemnation. For the Lord Himself passing judgment upon the menaces of the followers of Eusebius, and the prayer of Alexander, condemned the Arian heresy, and shewed that it was unworthy of being received into the communion of the Church; thus manifesting to all that, even if it received the countenance and support of the emperor, and of all men, yet by truth itself it stood condemned."

These were the first fruits, reaped by Arius, of those pernicious seeds which he had himself sown, and formed

the prelude to the punishments that awaited him hereafter. His impiety was condemned by his punishment.

I shall now turn my narrative to the piety of the emperor. He addressed a letter to all the subjects of the Roman empire, exhorting them to renounce their former errors, and to embrace the doctrines of our Saviour, and trying to guide them to this truth. He stirred up the bishops in every city to build churches, and encouraged them not only by his letter, but also by presenting them with large sums of money, and defraying all the expenses of building. This his own letter sets forth, which was after this manner:-

Chapter XIV.-Letter Written by the Emperor Constantine Respecting the Building of Churches[149] .

"Constantinus Augustus, the great and the victorious, to Eusebius.

"I am well aware, and am thoroughly convinced, my beloved brother, that as the servants of our Saviour Christ have been suffering up to the present time from nefarious machinations and tyrannical persecutions, the fabrics of all the churches must have either fallen into utter ruin from neglect, or, through apprehension of the impending iniquity, have been reduced below their proper dignity. But now that freedom is restored, and that dragon[150] , through the providence of God, and by our instrumentality, thrust out from the government of the Empire, I think that the divine power has become known to all, and that those who hitherto, from fear or from

incredulity or from depravity, have lived in error, will now, upon becoming acquainted with Him who truly is, be led into the true and correct manner of life. Exert yourself, therefore, diligently in the reparation of the churches under your own jurisdiction, and admonish the principal bishops, priests, and deacons of other places to engage zealously in the same work; in order that all the churches which still exist may be repaired or enlarged, and that new ones may be built wherever they are required. You, and others through your intervention, can apply to magistrates[151] and to provincial governments[152] , for all that may be necessary for this purpose; for they have received written injunctions to render zealous obedience to whatever your holiness may command. May God preserve you, beloved brother."

Thus the emperor wrote to the bishops in each province respecting the building of churches. From his letter to Eusebius of Palestine, it is easily learnt what measures he adopted to obtain copies of the Holy Bible[153] .

Chapter XV.-The Epistle of Constantine Concerning the Preparation of Copies of the Holy Scriptures.

"Constantinus Augustus, the great and the victorious, to Eusebius.

"In the city[154] which bears our name, a great number of persons have, through the providential care of God the Saviour, united themselves to the holy Church. As all things there are in a state of rapid improvement, we deemed it most important that an additional number of

churches should be built. Adopt joyfully the mode of procedure determined upon by us, which we have thought expedient to make known to your prudence, namely, that you should get written, on fine parchment, fifty volumes[155] , easily legible and handy for use; these you must have transcribed by skilled calligraphers, accurately acquainted with their art. I mean, of course, copies of the Holy Scriptures, which, as you know, it is most necessary that the congregation of the Church should both have and use. A letter has been sent from our clemency to the catholicus[156] of the diocese, in order that he may be careful that everything necessary for the undertaking is supplied. The duty devolving upon you is to take measures to ensure the completion of these manuscripts within a short space of time. When they are finished, you are authorised by this letter to order two public carriages for the purpose of transmitting them to us; and thus the fair manuscripts will be easily submitted to our inspection. Appoint one of the deacons of your church to take charge of this part of the business; when he comes to us, he shall receive proofs of our benevolence. May God preserve you, beloved brother."

What has been already said is enough to shew, nay to clearly prove, how great zeal the emperor manifested on the matters of religion. I will, however, add his noble acts with regard to the Sepulchre of our Saviour. For having learnt that the idolaters, in their frantic rage, had heaped earth over the Lord's tomb, eager thus to destroy all remembrance of His Salvation, and had built over it a temple to the goddess of unbridled lust, in mockery of the Virgin's birth, the emperor ordered the foul shrine to be demolished, and the soil polluted with abominable sacrifices to be carried away and thrown out far from the city, and a new temple of great size and beauty to be

erected on the site. All this is clearly set forth in the letter which he wrote to the president[157] of the church of Jerusalem, Macarius, whom we have already mentioned as a member of the great Nicene Council, and united with his brethren in withstanding the blasphemies of Arius. The following is the letter.

Chapter XVI.-Letter from the Emperor to Macarius, Bishop of Jerusalem, Concerning the Building of the Holy Church.

"Constantinus, the victorious and the great, to Macarius.

"The grace of our Saviour is so wonderful, that no words are adequate to express the present marvel. The fact that the monument of His most holy sufferings should have remained concealed beneath the earth, during so long a course of years, until the time when, on the death of the common enemy of all, it was destined to shine forth on His liberated servants, surpasses every other subject of admiration. If all the wise men throughout the world were collected into one place, and were to endeavour to express themselves worthily of it, they could not approach within an infinite distance of it; for this miracle is as much beyond all human power of belief, as heavenly things by their nature are mightier than human. Hence it is my first and only object that, as by new miracles the faith in the truth is daily confirmed, so the minds of us all may be more earnestly devoted to the holy law, wisely, zealously, and with one accord. As my design is, I think, now generally known, I desire that you, above all, should be assured that my most intense anxiety is to decorate with beautiful edifices that consecrated spot, which by God's command I have relieved from the

burden of the foul idol which encumbered it. For from the beginning He declared it holy, and has rendered it still more holy from the time that He brought to light the proof and memorial of the sufferings of our Lord.

I trust, then, to your sagacity to take every necessary care, not only that the basilica itself surpass all others; but that all its arrangements be such that this braiding may be incomparably superior to the most beautiful structures in every city throughout the world. We have entrusted our friend Dracilianus[158] , who discharges the functions of the most illustrious praefect of the province, with the superintendence of the work of the erection and decoration of the walls. He has received our orders to engage workmen and artisans, and to provide all that you may deem requisite for the building. Let us know, by letter, when you have inspected the work, what columns or marbles you consider would be most ornamental, in order that whatever you may inform us is necessary for the work may be conveyed thither from all quarters of the world. For that which is of all places the most wonderful, ought to be decorated in accordance with its dignity. I wish to learn from you whether you think that the vaulted roof of the basilica ought to be panelled[159] , or to be adorned in some other way; for if it is to be panelled it may also be gilt. Your holiness must signify to the aforesaid officers, as soon as possible, what workmen and artificers, and what sums of money, are requisite; and let me know promptly not only about the marbles and columns, but also about the panelled ceiling, if you decide that this will be the most beautiful mode of construction. May God preserve you, beloved brother[160] ."

Chapter XVII.-Helena[161] , Mother of the Emperor Constantine.-Her Zeal in the Erection of the Holy Church.

The bearer of these letters was no less illustrious a personage than the mother of the emperor, even she who was glorious in her offspring, whose piety was celebrated by all; she who brought forth that great luminary and nurtured him in piety. She did not shrink from the fatigue of the journey on account of her extreme old age, but undertook it a little before her death, which occurred in her eightieth year[162] .

When the empress beheld the place where the Saviour suffered, she immediately ordered the idolatrous temple, which had been there erected[163] , to be destroyed, and the very earth on which it stood to be removed. When the tomb, which had been so long concealed, was discovered, three crosses were seen buried near the Lord's sepulchre. All held it as certain that one of these crosses was that of our Lord Jesus Christ, and that the other two were those of the thieves who were crucified with Him. Yet they could not discern to which of the three the Body of the Lord had been brought nigh, and which had received the outpouring of His precious Blood. But the wise and holy Macarius, the president of the city, resolved this question in the following manner. He caused a lady of rank, who had been long suffering from disease, to be touched by each of the crosses, with earnest prayer, and thus discerned the virtue residing in that of the Saviour. For the instant this cross was brought near the lady, it expelled the sore disease, and made her whole.

The mother of the emperor, on learning the accomplishment of her desire, gave orders that a portion of the nails should be inserted in the royal helmet, in order that the head of her son might be preserved from the darts of his enemies[164] . The other portion of the nails she ordered to be formed into the bridle of his horse, not only to ensure the safety of the emperor, but also to fulfil an ancient prophecy; for long before Zechariah, the prophet, had predicted that "*There shall be upon the bridles of the horses Holiness unto the Lord Almighty*[165] ."

She had part of the cross of our Saviour conveyed to the palace[166] . The rest was enclosed in a covering of silver, and committed to the care of the bishop of the city, whom she exhorted to preserve it carefully, in order that it might be transmitted uninjured to posterity[167] . She then sent everywhere for workmen and for materials, and caused the most spacious and most magnificent churches to be erected. It is unnecessary to describe their beauty and grandeur; for all the pious, if I may so speak, hasten thither and behold the magnificence of the buildings[168] .

This celebrated and admirable empress performed another action worthy of being remembered. She assembled all the women who had vowed perpetual virginity, and placing them on couches, she herself fulfilled the duties of a handmaid, serving them with food and handing them cups and pouring out wine, and bringing a basin and pitcher, and pouring out water to wash their hands.

After performing these and other laudable actions, the

empress returned to her son, and not long after, she joyfully entered upon the other and a better life, after having given her son much pious advice and her fervent parting blessing. Alter her death, those honours were rendered to her memory which her stedfast and zealous service to God deserved[169] .

Chapter XIII.-The Unlawful Translation of Eusebius, Bishop of Nicomedia.

The Arian party did not desist from their evil machinations. They had only signed the confession of faith for the purpose of disguising themselves in sheeps'-skins, while they were acting the part of wolves. The holy Alexander, of Byzantium, for the city was not yet called Constantinople, who by his prayer had pierced Arius to the heart, had, at the period to which we are referring, been translated to a better life. Eusebius, the propagator of impiety, little regarding the definition which, only a short time previously, he with the other bishops had agreed upon, without delay quitted Nicomedia and seized upon the see of Constantinople, in direct violation of that canon[170] which prohibits bishops and presbyters from being translated from one city to another. But that those who carry their infatuation so far as to deny the divinity of the only-begotten Son of God, should likewise violate the other laws, cannot excite surprise. Nor was this the first occasion that he made this innovation; for, having been originally entrusted with the see of Berytus, he leapt from thence to Nicomedia. Whence he was expelled by the synod, on account of his manifest impiety, as was likewise Theognis, bishop of Nicaea. This is related a second time in the letters of the emperor Constantine; and I shall here insert the close of

the letter which he wrote to the Nicomedians.

Chapter XIX.-Epistle of the Emperor Constantine Against Eusebius and Theognis, Addressed to the Nicomedians.

"Who has taught these doctrines to the innocent multitude? It is manifestly Eusebius, the co-operator in the cruelty of the tyrants. For that he was the creature[171] of the tyrant has been clearly shown; and, indeed, is proved by the slaughter of the bishops, and by the fact that these victims were true bishops. The relentless persecution of the Christians proclaims this fact aloud.

"I shall not here say anything of the insults directed against me, by which the conspiracies of the opposite faction were mainly carried out. But he went so far as to send spies to watch me, and scarcely refrained from raising troops in aid of the tyrant. Let not any one imagine that I allege what I am not prepared to prove. I am in possession of clear evidence; for I have caused the bishops and presbyters belonging to his following to be seized. But I pass over all these facts. I only mention them for the purpose of making these persons ashamed of their conduct, and not from any feeling of resentment.

"There is one thing I fear, one thing which causes me anxiety, and that is to see you charged as accomplices; for you are influenced by the doctrines of Eusebius, and have thus been led away from the truth. But your cure will be speedy, if, after obtaining a bishop who holds pure and faithful doctrines, you will but look unto God. This depends upon you alone; and you would, no doubt, have thus acted long ago, had not the aforesaid Eusebius

come here, strongly supported by those then in power, and overturned all discipline.

"As it is necessary to say something more about Eusebius, your patience will remember that a council was held in the city of Nicaea, at which, in obedience to my conscience, I was present, being actuated by no other motive than the desire of producing unanimity among all, and before all else of proving and dispelling the mischief which originated from the infatuation of Arius of Alexandria, and was straightway strengthened by the absurd and pernicious machinations of Eusebius. But, beloved and much-honoured brethren, you know not how earnestly and how disgracefully Eusebius, although convicted by the testimony of his own conscience, persevered in the support of the false doctrines which had been universally condemned. He secretly sent persons to me to petition on his behalf, and personally intreated my assistance in preventing his being ejected from his bishopric, although his crimes had been fully detected. God, who, I trust, will continue His goodness towards you and towards me, is witness to the truth of what I say. I was then myself deluded and deceived by Eusebius, as you shall well know. In everything he acted according to his own desire, his mind being full of every kind of secret evil.

"Omitting the relation of the rest of his misdeeds, it is well that you should be informed of the crime which he lately perpetrated in concert with Theognis, the accomplice of his folly. I had sent orders for the apprehension of certain individuals in Alexandria who had deserted our faith, and by whose means the firebrand of dissension was kindled. But these good gentlemen, forsooth, bishops, whom, by the clemency of the council,

I had reserved for penitence, not only received them under their protection, but also participated in their evil deeds. Hence I came to the determination to punish these ungrateful men, by apprehending and banishing them to some far-distant region.

"It is now your duty to look unto God with that same faith which it is clear that you have ever held, and in which it is fitting you should abide. So let us have cause of rejoicing in the appointment of pure, orthodox, and beneficent bishops. If any one should make mention of those destroyers, or presume to speak in their praise, let him know that his audacity will be repressed by the authority which has been committed to me as the servant of God. May God preserve you, beloved brethren!"

The above-mentioned bishops were then deposed and banished. Amphion[172] was entrusted with the church of Nicomedia, and Chrestus[173] with that of Nicaea. But the exiled bishops, employing their customary artifices, abused the benevolence of the emperor, renewed the previous contests, and regained their former power.

Chapter XX.-The Artful Machinations of Eusebius and His Followers Against the Holy Eustathius, Bishop of Antioch.

Eusebius, as I have already stated, seized the diocese of Constantinople by force. And thus having acquired great power in that city, frequently visiting and holding familiar intercourse with the emperor, he gained confidence and formed plots against those who were foremost in the support of the truth. He at first feigned a desire of going to Jerusalem, to see the celebrated

edifices there erected: and the emperor, who was deceived by his flattery, allowed him to set out with the utmost honour, providing him with carriages, and the rest of his equipage and retinue. Theognis, bishop of Nicaea, who, as we have before said, was his accomplice in his evil designs, travelled with him. When they arrived at Antioch, they put on the mask of friendship, and were received with the utmost deference. Eustathius, the great champion of the faith, treated them with fraternal kindness. When they arrived at the holy places, they had an interview with those who were of the same opinions as themselves, namely, Eusebius, bishop of Caesarea, Patrophilus, bishop of Scythopolis, Aetius, bishop of Lydda, Theodotus, bishop of Laodicea, and others who had imbibed the Arian sentiments; they made known the plot they had hatched to them, and went with them to Antioch. The pretext for their journey was, that due honour might be rendered to Eusebius; but their real motive was their war against religion. They bribed a low woman, who made a traffic of her beauty, to sell them her tongue, and then repaired to the council, and when all the spectators had been ordered to retire, they introduced the wretched woman. She held a babe in her arms, of which she loudly and impudently affirmed that Eustathius was the father. Eustathius, conscious of his innocence, asked her whether she could bring forward any witness to prove what she had advanced. She replied that she could not: yet these equitable judges admitted her to oath, although it is said in the law, that "*at the mouth of two or three witnesses shall the matter be established*[174] *;*" and the apostle says, "*against an elder receive not any accusation but before two or three witnesses*[175] ." But they despised these divine laws, and admitted the accusation against this great man without any witnesses. When the woman had again declared upon oath that

Eustathius was the father of the babe, these truth-loving judges condemned him as an adulterer. When the other bishops, who upheld the apostolical doctrines, being ignorant of all these intrigues, openly opposed the sentence, and advised Eustathius not to submit to it, the originators of the plot promptly repaired to the emperor, and endeavoured to persuade him that the accusation was true, and the sentence of deposition just; and they succeeded in obtaining the banishment of this champion of piety and chastity, as an adulterer and a tyrant. He was conducted across Thrace to a city of Illyricum[176] .

Chapter XXI.-Bishops of Heretical Opinions Ordained in Antioch After the Banishment of St. Eustathius[177] .

Eulalius was first consecrated in place of Eustathius. But Eulalius surviving his elevation only a short period, it was intended that Eusebius of Palestine should be translated to this bishopric. Eusebius, however, refused the appointment, and the emperor forbade its being conferred on him. Next Euphronius was put forward, who also dying, after a lapse of only one year and a few months, the see was conferred on Flaccillus[178] . All these bishops secretly clung to the Arian heresy. Hence it was that most of those individuals, whether of the clergy or of the laity, who valued the true religion, left the churches and formed assemblies among themselves. They were called Eustathians, since it was after the banishment of Eustathius that they began to hold their meetings. The wretched woman above-mentioned was soon after attacked by a severe and protracted illness, and then avowed the imposture in which she had been engaged, and made known the whole plot, not only to two or three,

but to a very large number of priests. She confessed that she had been bribed to bring this false and impudent charge, but yet that her oath was not altogether false, as a certain Eustathius, a coppersmith, was the father of the babe. Such were some of the crimes perpetrated in Antioch by this most excellent faction.

Chapter XXII.-Conversion of the Indians[179] .

At this period, the light of the knowledge of God was for the first time shed upon India. The courage and the piety of the emperor had become celebrated throughout the world; and the barbarians, having learnt by experience to choose peace rather than war, were able to enjoy intercourse with one another without fear. Many persons, therefore, set out on long journeys; some for the desire of making discoveries, others from a spirit of commercial enterprise. About this period a native of Tyre[180] , acquainted with Greek philosophy, desiring to penetrate into the interior of India, set off for this purpose with his two young nephews. When he had accomplished the object of his wishes, he embarked for his own country. The ship being compelled to put in to land in order to obtain a fresh supply of water, the barbarians fell upon her, drowned some of the crew, and took the others prisoners. The uncle was among the number of those who were killed, and the lads were conducted to the king. The name of the one was Aedesius, and of the other Frumentius. The king of the country, in course of time, perceiving their intelligence, promoted them to the superintendence of his household. If any one should doubt the truth of this account, let him recal to mind the history of Joseph in the kingdom of Egypt, and also the history of Daniel, and of the three champions of the truth,

who, from being captives, became princes of Babylon. The king died; but these young men remained with his son, and were advanced to still greater power. As they had been brought up in the true religion, they exhorted the merchants who visited the country to assemble, according to the custom of Romans[181] , to take part in the divine liturgy. After a considerable time they solicited the king to reward their services by permitting them to return to their own country. They obtained his permission, and safely reached Roman territory. Aedesius directed his course towards Tyre, but Frumentius, whose religious zeal was greater than the natural feeling of affection for his relatives, proceeded to Alexandria, and informed the bishop of that city that the Indians were deeply anxious to obtain spiritual light. Athanasius then held the rudder of that church; he heard the story, and then "Who," said he, "better than you yourself can scatter the mists of ignorance, and introduce among this people the light of Divine preaching?" After having said this, he conferred upon him the episcopal dignity, and sent him to the spiritual culture of that nation. The newly-ordained bishop left this country, caring nothing for the mighty ocean, and returned to the untilled ground of his work. There, having the grace of God to labour with him, he cheerfully and successfully played the husbandman, catching those who sought to gainsay his words by works of apostolic wonder, and thus, by these marvels, confirming his teaching, he continued each day to take many souls alive[182] .

Chapter XXIII.-Conversion of the Iberians[183] .

Frumentius thus led the Indians to the knowledge of God. Iberia, about the same time, was guided into the way of

truth by a captive woman[184] . She continued instant in prayer, allowing herself no softer bed than a sack spread upon the ground, and accounted fasting her highest luxury. This austerity was rewarded by gifts similar to those of the Apostles. The barbarians, who were ignorant of medicine, were accustomed, when attacked by disease, to go to one another's houses, in order to ask those who had suffered in a similar way, and had got well, by what means they had been cured. In accordance with this custom, a mother who had a sick child, repaired to this admirable woman, to enquire if she knew of any cure for the disease. The latter took the child, placed it upon her bed, and prayed to the Creator of the world to be propitious to it, and cure the disease. He heard her prayer, and made it whole. This extraordinary woman hence obtained great celebrity; and the queen, who was suffering from a severe disease, hearing of her by report, sent for her. The captive held herself in very low estimation, and would not accept the invitation of the queen. But the queen, forced by her sore need, and careless of her royal dignity, herself ran to the captive. The latter made the queen lie down upon her mean bed, and once again applied to her disease the efficacious remedy of prayer. The queen was healed, and offered as rewards for her cure, gold, silver, tunics, and mantles, and such gifts as she thought worthy of possession, and such as royal munificence should bestow. The holy woman told her that she did not want any of these, but that she would deem her greatest reward to be the queen's knowledge of true religion. She then, as far as in her lay, explained the Divine doctrines, and exhorted her to erect a church in honour of Christ who had made her whole. The queen then returned to the palace, and excited the admiration of her consort, by the suddenness of her cure; she then made known to him the power of that God

whom the captive adored, and besought him to acknowledge the one only God, and to erect a church to Him, and to lead all the nation to worship Him. The king was greatly delighted with the miracle which had been performed upon the queen, but he would not consent to erect a church. A short time after he went out hunting, and the loving Lord made a prey of him as He did of Paul; for a sudden darkness enveloped him and forbade him to move from the spot; while those who were hunting with him enjoyed the customary sunlight, and he alone was bound with the fetters of blindness. In his perplexity he found a way of escape, for calling to mind his former unbelief, he implored the help of the God of the captive woman, and immediately the darkness was dispelled. He then went to the marvellous captive, and asked her to shew him how a church ought to be built. He who once filled Bezaleel with architectural skill, graciously enabled this woman to devise the plan of a church. The woman set about the plan, and men began to dig and build. When the edifice was completed, the roof put on, and every thing supplied except the priests, this admirable woman found means to obtain these also. For she persuaded the king to send an embassy to the Roman emperor asking for teachers of religion. The king accordingly despatched an embassy for the purpose. The emperor Constantine, who was warmly attached to the cause of religion, when informed of the purport of the embassy, gladly welcomed the ambassadors, and selected a bishop endowed with great faith, wisdom, and virtue, and presenting him with many gifts, sent him to the Iberians, that he might make known to them the true God. Not content with having granted the requests of the Iberians, he of his own accord undertook the protection of the Christians in Persia; for, learning that they were persecuted by the heathens, and that their king himself, a

slave to error, was contriving various cunning plots for their destruction, he wrote to him, entreating him to embrace the Christian religion himself, as well as to honour its professors. His own letter will render his earnestness in the cause the plainer.

Chapter XXIV.-Letter Written by the Emperor Constantine to Sapor[185], the King of Persia, Respecting the Christians.

"In protecting the holy faith I enjoy the light of truth, and by following the light of truth I attain to fuller knowlege of the faith. Therefore, as facts prove, I recognize that most holy worship as teaching the knowledge of the most holy God. This service I profess. With the Power of this God for my ally, beginning at the furthest boundaries of the ocean, I have, one after another, quickened every part of the world with hope. Now all the peoples once enslaved by many tyrants, worn by their daily miseries, and almost extinct, have been kindled to fresh life by receiving the protection of the State.

"The God I reverence is He whose emblem my dedicated troops bear on their shoulders, marching whithersoever the cause of justice leads them, and rewarding me by their splendid victories. I confess that I reverence this God with eternal remembrance. Him, who dwelleth in the highest heavens, I contemplate with pure and unpolluted mind. On Him I call on bended knees, shunning all abominable blood, all unseemly and illomened odours, all fire of incantation[186], and all pollution by which unlawful and shameful error has destroyed whole nations and hurled them down to hell.

"God does not permit those gifts which, in His beneficent Providence, He has bestowed upon men for the supply of their wants to be perverted according to every man's desire. He only requires of men a pure mind and a spotless soul, and by these He weighs their deeds of virtue and piety. He is pleased with gentleness[187] and modesty; He loves the meek[188] , and hates those who excite contentions; He loves faith, chastises unbelief; He breaks all power of boasting[189] , and punishes the insolence of the proud[190] . Men exalted with pride He utterly overthrows, and rewards the humble[191] and the patient[192] according to their deserts. Of a just sovereignty He maketh much, strengthens it by His aid, and guards the counsels of Princes with the blessing of peace.

"I know that I am not in error, my brother, when I confess that this God is the Ruler and the Father of all men, a truth which many who preceded me upon the imperial throne were so deluded by error as to attempt to deny. But their end was so dreadful that they have become a fearful warning to all mankind, to deter others from similar iniquity[193] . Of these I count that man one whom the wrath of God, like a thunderbolt, drove hence into your country, and who made notorious the memorial of his shame which exists in your own land[194] . Indeed it appears to have been well ordered that the age in which we live should be distinguished by the open and manifest punishments inflicted on such persons. I myself have witnessed the end of those who have persecuted the people of God by unlawful edicts. Hence it is that I more especially thank God for having now, by His special Providence, restored peace to those who observe His law, in which they exalt and rejoice.

"I am led to expect future happiness and security whenever God in His goodness unites all men in the exercise of the one pure and true religion. You may therefore well understand how exceedingly I rejoice to hear that the finest provinces of Persia are adorned abundantly with men of this class; I mean Christians; for it is of them I am speaking. All then is well with you and with them, for you will have the Lord of all merciful and beneficent to you. Since then you are so mighty and so pious, I commend the Christians to your care, and leave them in your protection. Treat them, I beseech you, with the affection that befits your goodness. Your fidelity in this respect will confer on yourself and on us inexpressible benefits."

This excellent emperor felt so much solicitude for all who had embraced the true religion, that he not only watched over those who were his own subjects, but also over the subjects of other sovereigns. For this reason he was blessed with the special protection of God, so that although he held the reins of the whole of Europe and of Africa, and the greater part of Asia, his subjects were all well disposed to his rule, and obedient to his government. Foreign nations submitted to his sway, some by voluntary submission, others overcome in war. Trophies were everywhere erected, and the emperor was styled Victorious.

The praises of Constantine have, however, been proclaimed by many other writers. We must resume the thread of our history. This emperor, who deserves the highest fame, devoted his whole mind to matters worthy of the apostles, while men who had been admitted to the sacerdotal dignity not only neglected to edify the church, but endeavoured to uproot it from the very foundations.

They invented all manner of false accusations against those who governed the church in accordance with the doctrines taught by the apostles, and did their best to depose and banish them. Their envy was not satisfied by the infamous falsehood which they had invented against Eustathius, but they had recourse to every artifice to effect the overthrow of another great bulwark of religion. These tragic occurrences I shall now relate as concisely as possible.

Chapter XXV.-An Account of the Plot Formed Against the Holy Athanasius.

Alexander, that admirable bishop, who had successfully withstood the blasphemies of Arius, died five months after the council of Nicaea, and was succeeded in the episcopate of the church of Alexandria by Athanasius. Trained from his youth in sacred studies, Athanasius had attracted general admiration in each ecclesiastical office that he filled. He had, at the general council, so defended the doctrines of the apostles, that while he won the approbation of all the champions of the truth, its opponents learned to look on their antagonist as a personal foe and public enemy. He had attended the council as one of the retinue of Alexander, then a very young man, although he was the principal deacon[195] .

When those who had denied the only-begotten Son of God heard that the helm of the Church of Alexandria had been entrusted to his hands knowing as they did by experience his zeal for the truth, they thought that his rule would prove the destruction of their authority. They, therefore, resorted to the following machinations against him. In order to avert suspicion, they bribed some of the

adherents of Meletius, who, although deposed by the council of Nicaea, had persevered in exciting commotions in the Thebaid and in the adjacent part of Egypt, and persuaded them to go to the emperor, and to accuse Athanasius of levying a tax upon Egypt[196] , and giving the gold collected to a certain man who was preparing to usurp the imperial power[197] . The emperor being deceived by this story, Athanasius was brought to Constantinople. Upon his arrival he proved that the accusation was false, and had the charge given him by God restored to him. This is shown by a letter from the emperor to the Church of Alexandria of which I shall transcribe only the concluding paragraph.

A Portion of the Letter from the Emperor Constantine to the Alexandrians.

"Believe me, my brethren, the wicked men were unable to effect anything against your bishop. They surely could have had no other design than to waste our time, and to leave themselves no place for repentance in this life. Do you, therefore, help yourselves, and love that which wins your love[198] ; and exert all your power in the expulsion of those who wish to destroy your concord. Look unto God, and love one another. I joyfully welcomed Athanasius your bishop; and I have conversed with him as with one whom I know to be a man of God."

Chapter XXVII.-Another Plot Against Athanasius.

The calumniators of Athanasius, however, did not desist from their attempts. On the contrary, they devised so bold

a fiction against him, that it surpassed every invention of the ancient writers of the tragic or comic stage. They again bribed individuals of the same party, and brought them before the emperor, vociferously accusing that champion of virtue of many abominable crimes. The leaders of the party were Eusebius, Theognis, and Theodorus, bishop of Perinthus, a city now called Heraclea[199] . After having accused Athanasius of crimes which they described as too shocking to be tolerated, or even listened to, they persuaded the emperor to convene a council at Caesarea in Palestine, where Athanasius had many enemies, and to command that his cause should be there tried. The emperor, utterly ignorant of the plot that had been devised, was persuaded by them to give the required order.

But the holy Athanasius, well aware of the malevolence of those who were to try him, refused to appear at the council. This served as a pretext to those who opposed the truth to criminate him still further; and they accused him before the emperor of contumacy and arrogance. Nor were their hopes altogether frustrated; for the emperor, although exceedingly forbearing, became exasperated by their representations, and wrote to him in an angry manner, commanding him to repair to Tyre. Here the council was ordered to assemble, from the suspicion, as I think, that Athanasius had an apprehension of Caesarea on account of its bishop. The emperor wrote also to the council in a style consistent with his devoted piety. His letter is as follows.

Chapter XXVIII.-Epistle of the Emperor Constantine to the Council of Tyre[200] .

"Constantinus Augustus to the holy council assembled in Tyre.

"In the general prosperity which distinguishes the present time, it seems right that the Catholic Church should likewise be exempt from trouble, and that the servants of Christ should be freed from every reproach.

"But certain individuals instigated by the mad desire of contention, not to say leading a life unworthy of their profession, are endeavoring to throw all into disorder. This appears to me to be the greatest of all possible calamities. I beseech you, therefore, in post haste, as the phrase goes, to assemble together, without any delay, in formal synod; so that you may support those who require your assistance, heal the brethren who are in danger, restore unanimity to the divided members, and rectify the disorders of the Church while time permits; and thus restore to those great provinces the harmony which, alas! the arrogance of a few men has destroyed. I believe every one would admit that you could not perform anything so pleasing in the sight of God, so surpassing all my prayers as well as your own, or so conducive to your own reputation, as to restore peace.

"Do not ye therefore delay, but when you have come together with all that sincerity and fidelity which our Saviour demands of all His servants, almost in words that we can hear, endeavour with redoubled eagerness to put a fitting end to these dissensions.

"Nothing shall be omitted on my part to further the interests of our religion. I have done all that you recommended in your letters. I have sent to those bishops

whom you specified, directing them to repair to the council for the purpose of deliberating with you upon ecclesiastical matters. I have also sent Dionysius[201] , a man of consular rank, to counsel those who are to sit in synod with you, and to be himself an eye witness of your proceedings, and particularly of the order and regularity that is maintained. If any one should dare on the present occasion also to disobey our command, and refuse to come to the council, which, however, I do not anticipate, an officer will be despatched immediately to send him into banishment by imperial order, that he may learn not to oppose the decrees enacted by the emperor for the support of truth.

"All that now devolves upon your holinesses is to decide with unanimous judgment, without partiality or prejudice, in accordance with the ecclesiastical and apostolical rule, and to devise suitable remedies for the offences which may have resulted from error; in order that the Church may be freed from all reproach, that my anxiety may be diminished, that peace may be restored to those now at variance, and that your renown may be increased. May God preserve you, beloved brethren."

The bishops accordingly repaired to the council of Tyre. Amongst them were those who were accused of holding heterodox doctrines; of whom Asclepas, bishop of Gaza, was one. The admirable Athanasius also attended. I shall first dwell on the tragedy of the accusation, and shall then relate the proceedings of this celebrated tribunal.

Chapter XXIX.-The Council of Tyre.

Arsenius was a bishop of the Meletian faction. The men

of his party put him in a place of concealment, and charged him to remain there as long as possible. They then cut off the right hand of a corpse, embalmed it, placed it in a wooden case, and carried it about everywhere, declaring that it was the hand of Arsenius, who had been murdered by Athanasius. But the all-seeing eye did not permit Arsenius to remain long in Concealment. He was first seen alive in Egypt; then in the Thebaid; afterwards he was led by Divine Providence to Tyre, where the hand of tragic fame was brought before the council. The friends of Athanasius hunted him up, and brought him to an inn, where they compelled him to lie hid for a time. Early in the morning the great Athanasius came to the council.

First of all a woman of lewd life was brought in, who deposed in a loud and impudent manner that she had vowed perpetual virginity, but that Athanasius, who had lodged in her house, had violated her chastity. After she had made her charge, the accused came forward, and with him a presbyter worthy of all praise, by name Timotheus. The court ordered Athanasius to reply to the indictment; but he was silent, as if he had not been Athanasius. Timotheus, however, addressed her thus: "Have I, O woman, ever conversed with you, or have I entered your house?" She replied with still greater effrontery, screaming aloud in her dispute with Timotheus, and, pointing at him with her finger, exclaimed, "It was you who robbed me of my virginity; it was you who stripped me of my chastity;" adding other indelicate expressions which are used by shameless women. The devisers of this calumny were put to shame, and all the bishops who were privy to it, blushed.

The woman was now being led out of the Court, but the

great Athanasius protested that instead of sending her away they ought to examine her, and learn the name of the hatcher of the plot. Hereupon his accusers yelled and shouted that he had perpetrated other viler crimes, of which it was utterly impossible that he could by any art or ingenuity be cleared; and that eyes, not ears, would decide on the evidence. Having said this, they exhibited the famous box and exposed the embalmed hand to view. At this sight all the spectators uttered a loud cry. Some believed the accusation to be true; the others had no doubt of the falsehood, and thought that Arsenius was lurking somewhere or other in concealment. When at length, after some difficulty, a little silence was obtained, the accused asked his judges whether any of them knew Arsenius. Several of them replying that they knew him well, Athanasius gave orders that he should be brought before them. Then he again asked them, "Is this the right Arsenius? Is this the man I murdered? Is this the man those people mutilated after his murder by cutting off his right hand?" When they had confessed that it was the same individual, Athanasius pulled off his cloak, and exhibited two hands, both the right and the left, and said, "Let no one seek for a third hand, for man has received two hands from the Creator and no more."

Even after this plain proof the calumniators and the judges who were privy to the crime, instead of hiding themselves, or praying that the earth might open and swallow them up, raised an uproar and commotion in the assembly, and declared that Athanasius was a sorcerer, and that he had by his magical incantations bewitched the eyes of men. The very men who a moment before had accused him of murder now strove to tear him in pieces and to murder him. But those whom the emperor had entrusted with the preservation of order saved the life of

Athanasius by dragging him away, and hurrying him on board a ship[202] .

When he appeared before the emperor, he described all the dramatic plot which had been got up to ruin him. The calumniators sent bishops attached to their faction into Mareotis, viz., Theognis, bishop of Nicaea, Theodorus, bishop of Perinthus, Maris, bishop of Chalcedon, Narcissus of Cilicia[203] , with others of the same sentiments. Mareotis is a district near Alexandria, and derives its name from the lake Maria[204] . Here they invented other falsehoods, and, forging the reports of the trial, mixed up the charges which had been shown to be false with fresh accusations, as if they had been true, and despatched them to the emperor.

Chapter XXX.-Consecration of the Church of Jerusalem.-Banishment of St. Athanasius.

All the bishops who were present at the council of Tyre, with all others from every quarter, were commanded by the emperor to proceed to Aelia[205] to consecrate the churches which he had there erected. The emperor despatched also a number of officials of the most kindly disposition, remarkable for piety and fidelity, whom he ordered to furnish abundant supplies of provisions, not only to the bishops and their followers, but to the vast multitudes who flocked from all parts to Jerusalem. The holy altar was decorated with imperial hangings and with golden vessels set with gems. When the splendid festival was concluded, each bishop returned to his own diocese. The emperor was highly gratified when informed of the splendour and magnificence of the function, and blessed the Author of all good for having thus granted his

petition.

Athanasius having complained of his unjust condemnation, the emperor commanded the bishops against whom this complaint was directed to present themselves at court. Upon their arrival, they desisted from urging any of their former calumnies, because they knew how clearly they could be refuted; but they made it appear that Athanasius had threatened to prevent the exportation of corn. The emperor believed what they said, and banished him to a city of Gaul called Treves[206] . This occurred in the thirtieth year of the emperor's reign[207] .

Chapter XXXI.-Will of the Blessed Emperor Constantine.

A Year and a few months afterwards[208] the emperor was taken ill at Nicomedia, a city of Bithynia, and, knowing the uncertainty of human life, he received the holy rite of baptism[209] , which he had intended to have deferred until he could be baptized in the river Jordan.

He left as heirs of the imperial throne his three sons, Constantine, Constantius, and Constans[210] , the youngest.

He ordered that the great Athanasius should return to Alexandria, and expressed this decision in the presence of Eusebius, who did all he could to dissuade him.

Chapter XXXII.-Apology for Constantine.

It ought not to excite astonishment that Constantine was so far deceived as to send so many great men into exile: for he believed the assertions of bishops of high fame and reputation, who skilfully concealed their malice. Those who are acquainted with the Sacred Scriptures know that the holy David, although he was a prophet, was deceived; and that too not by a priest, but by one who was a menial, a slave, and a rascal. I mean Ziba, who deluded the king by lies against Mephibosheth, and thus obtained his land[211] . It is not to condemn the prophet that I thus speak; but that I may defend the emperor, by showing the weakness of human nature, and to teach that credit should not be given only to those who advance accusations, even though they may appear worthy of credit; but that the other party ought also to be heard, and that one ear should be left open to the accused.

Chapter XXXIII.-The End of the Holy Emperor Constantine.

The emperor was now translated from his earthly dominions to a better kingdom[212] .

The body of the emperor was enclosed in a golden coffin, and was carried to Constantinople by the governors of the provinces, the military commanders, and the other officers of state, preceded and followed by the whole army, all bitterly deploring their loss; for Constantine had been as an affectionate father to them all. The body of the emperor was allowed to remain in the palace until the arrival of his sons, and high honours were rendered to it. But these details require no description here, as a full account has been given by other writers. From their works, which are easy of access, may be learnt how

greatly the Ruler of all honours His faithful servants. If any one should be tempted to unbelief, let him look at what occurs now near the tomb and the statue of Constantine[213], and then he must admit the truth of what God has said in the Scriptures, "*Them that honour Me I will honour, and they that despise Me shall be lightly esteemed*[214]."

Book II.

Chapter I.-Return of St. Athanasius.

The divine Athanasius returned to Alexandria, after having remained two years and four months at Treves[1]. Constantine, the eldest son of Constantine the Great, whose imperial sway extended over Western Gaul, wrote the following letter to the church of Alexandria.

Epistle of the Emperor Constantine, the son of Constantine the Great, to the Alexandrians.

"Constantinus Caesar to the people of the Catholic Church of Alexandria.

"I think that it cannot have escaped your pious intelligence that Athanasius, the interpreter of the venerated law, was opportunely sent into Gaul, in order that, so long as the savagery of these bloodthirsty opponents was threatening peril to his sacred head, he might be saved from suffering irremediable wrongs. To avoid this imminent peril, he was snatched from the jaws of his foes, to remain in a city under my jurisdiction, where he might be abundantly supplied with every

necessary. Yet the greatness of his virtue, relying on the grace of God, led him to despise all the calamities of adverse fortune. Constantine, my lord and my father, of blessed memory, intended to have reinstated him in his former bishopric, and to have restored him to your piety; but as the emperor was arrested by the hand of death before his desires were accomplished, I, being his heir, have deemed it fitting to carry into execution the purpose of this sovereign of divine memory. You will learn from your bishop himself, when you see him, with how much respect I have treated him. Nor indeed is it surprising that he should have been thus treated by me. I was moved to this line of conduct by his own great virtue, and the thought of your affectionate longing for his return. May Divine Providence watch over you, beloved brethren!"

Furnished with this letter, St. Athanasius returned[2] from exile, and was most gladly welcomed both by the rich and by the poor, by the inhabitants of cities, and by those of the provinces. The followers of the madness of Arius were the only persons who felt any vexation at his return. Eusebius, Theognis, and those of their faction resorted to their former machinations, and endeavoured to prejudice the ears of the young emperor against him.

I shall now proceed to relate in what manner Constantius swerved from the doctrines of the Apostles.

Chapter II.-Declension of the Emperor Constantius from the True Faith.

Constantia, the widow of Licinius, was the half-sister of Constantine[3] . She was intimately acquainted with a certain priest who had imbibed the doctrines of Arius. He

did not openly acknowledge his unsoundness; but, in the frequent conversations which he had with her, he did not refrain from declaring that Arius had been unjustly calumniated. After the death of her impious husband, the renowned Constantine did everything in his power to solace her, and strove to prevent her from experiencing the saddest trials of widowhood. He attended her also in her last illness[4] , and rendered her every proper attention. She then presented the priest whom I mentioned to the emperor, and entreated him to receive him under his protection. Constantine acceded to her request, and soon after fulfilled his promise. But though the priest was permitted the utmost freedom of speech, and was most honourably treated, he did not venture to reveal his corrupt principles, for he observed the firmness with which the emperor adhered to the truth. When Constantine was on the point of being translated to an eternal kingdom, he drew up a will, in which he directed that his temporal dominions should be divided among his sons. None of them was with him when he was dying, so he entrusted the will to this priest alone, and desired him to give it to Constantius, who, being at a shorter distance from the spot than his brothers, was expected to arrive the first. These directions the priest executed, and thus by putting the will into his hands, became known to Constantius, who accepted him as an intimate friend, and commanded him to visit him frequently. Perceiving the weakness of Constantius, whose mind was like reeds driven to and fro by the wind, he became emboldened to declare war against the doctrines of the gospel. He loudly deplored the stormy state of the churches, and asserted it to be due to those who had introduced the unscriptural word "consubstantial" into the confession of faith, and that all the disputes among the clergy and the laity had been occasioned by it. He calumniated Athanasius and all

who coincided in his opinions, and formed designs for their destruction, being used as their fellow-worker by Eusebius[5] , Theognis, and Theodorus, bishop of Perinthus.

The last-named, whose see is generally known by the name of Heraclea, was a man of great erudition, and had written an exposition of the Holy Scriptures[6] .

These bishops resided near the emperor, and frequently visited him; they assured him that the return of Athanasius from banishment had occasioned many evils, and had excited a tempest which had shaken not only Egypt, but also Palestine, Phoenicia, and the adjacent countries[7] .

Chapter III.-Second Exile of St. Athanasius.-Ordination and Death of Gregorius.

With these and similar arguments, the bishops assailed the weak-minded emperor, and persuaded him to expel Athanasius from his church. But Athanasius obtained timely intimation of their design, and departed to the west[8] The friends of Eusebius had sent false accusations against him to Julius, who was then bishop of Rome[9] . In obedience to the laws of the church, Julius summoned the accusers and the accused to Rome, that the cause might be tried[10] . Athanasius, accordingly, set out for Rome, but the calumniators refused to go because they saw that their falsehood would easily be detected[11] . But perceiving that the flock of Athanasius was left without a pastor, they appointed over it a wolf instead of a shepherd. Gregorius, for this was his name, surpassed the

wild beasts in his deeds of cruelty towards the flock: but at the expiration of six years he was destroyed by the sheep themselves. Athanasius went to Constans (Constantine, the eldest brother, having fallen in battle), and complained of the plots laid against him by the Arians, and of their opposition to the apostolical faith[12] . He reminded him of his father, and how he attended in person the great and famous council which he had summoned; how he was present at its debates, took part in framing its decrees, and confirmed them by law. The emperor was moved to emulation by his father's zeal, and promptly wrote to his brother, exhorting him to preserve inviolate the religion of their father, which they had inherited; "for," he urged, "by piety he made his empire great, destroyed the tyrants of Rome, and subjugated the foreign nations on every side." Constantius was led by this letter to summon the bishops from the east and from the west to Sardica[13] , a city of Illyricum, and the metropolis of Dacia, that they might deliberate on the means of removing the other troubles of the church, which were many and pressing.

Chapter IV.-Paulus, Bishop of Constantinople.

Paulus[14] , bishop of Constantinople, who faithfully maintained orthodox doctrines, was accused by the unsound Arians of exciting seditions, and of such other crimes as they usually laid to the charge of all those who preached true piety. The people, who feared the machinations of his enemies, would not permit him to go to Sardica. The Arians, taking advantage of the weakness of the emperor, procured from him an edict of banishment against Paulus, who was, accordingly, sent to Cucusus, a little town formerly included in Cappadocia,

but now in Lesser Armenia. But these disturbers of the public peace were not satisfied with having driven the admirable Paulus into a desert. They sent the agents of their cruelty to despatch him by a violent death. St. Athanasius testifies to this fact in the defence which he wrote of his own flight. He uses the following words[15] : "They pursued Paulus, bishop of Constantinople, and having seized him at Cucusus, a city of Cappadocia, they had him strangled, using as their executioner Philippus the prefect, who was the protector of their heresy, and the active agent of their most atrocious projects[16] ."

Such were the murders to which the blasphemy of Arius gave rise. Their mad rage against the Only-begotten was matched by cruel deeds against His servants.

Chapter V.-The Heresy of Macedonius.

The Arians, having effected the death of Paulus, or rather having despatched him to the kingdom of heaven, promoted Macedonius[17] in his place, who, they imagined, held the same sentiments, and belonged to the same faction as themselves, because he, like them, blasphemed the Holy Ghost. But, shortly after, they deposed him also, because he refused to call Him a creature Whom the Holy Scriptures affirm to be the Son of God. After his separation from them, he became the leader of a sect of his own. He taught that the Son of God is not of the same substance as the Father, but that He is like Him in every particular. He also openly affirmed that the Holy Ghost is a creature. These circumstances occurred not long afterwards as we have narrated them.

Chapter VI.-Council Held at Sardica.

Two hundred and fifty bishops assembled at Sardica[18] , as is proved by ancient records. The great Athanasius, Asclepas, bishop of Gaza, already mentioned[19] , and Marcellus[20] , bishop of Ancyra, the metropolis of Galatia, who also held this bishopric at the time of the council of Nicaea, all repaired thither. The calumniators, and the chiefs of the Arian faction, who had previously judged the cause of Athanasius, also attended. But when they found that the members of the synod were staunch in their adherence to sound doctrine, they would not even enter the council, although they had been summoned to it, but fled away, both accusers and judges. All these circumstances are far more clearly explained in a letter drawn up by the council; and I shall therefore now insert it.

Synodical Letter from the Bishops assembled at Sardica, addressed to the other Bishops.

"The holy council assembled at Sardica, from Rome, Spain, Gaul, Italy, Campania, Calabria, Africa, Sardinia, Pannonia, Moesia, Dacia, Dardania, Lesser Dacia, Macedonia, Thessaly, Achaia, Epirus, Thrace, Rhodope, Asia, Caria, Bithynia, the Hellespont, Phrygia, Pisidia, Cappadocia, Pontus, the lesser Phrygia, Cilicia, Pamphylia, Lydia, the Cyclades, Egypt, the Thebaid, Libya, Galatia, Palestine and Arabia, to the bishops throughout the world, our fellow-ministers in the catholic and apostolic Church, and our beloved brethren in the Lord. Peace be unto you.

"The madness of the Arians has often led them to the perpetration of violent atrocities against the servants of God who keep the true faith; they introduce false doctrines themselves, and persecute those who uphold orthodox principles. So violent were their attacks on the faith, that they reached the ears of our most pious emperors. Through the co-operation of the grace of God, the emperors have summoned us from different provinces and cities to the holy council which they have appointed to be held in the city of Sardica, in order that all dissensions may be terminated, all evil doctrines expelled, and the religion of Christ alone maintained amongst all people. Some bishops from the east have attended the council at the solicitation of our most religious emperors, principally on account of the reports circulated against our beloved brethren and fellow-ministers, Athanasius, bishop of Alexandria, Marcellus, bishop of Ancyra in Galatia, and Asclepas, bishop of Gaza. Perhaps the calumnies of the Arians have already reached you, and they have endeavoured thus to forestall the council, and make you believe their groundless accusations of the innocent, and prevent any suspicion being raised of the depraved heresy which they uphold. But they have not long been permitted so to act. The Lord is the Protector of the churches; for them and for us all He suffered death, and opened for us the way to heaven.

"The adherents of Eusebius Maris, Theodorus, Theognis, Ursacius, Valens, Menophantus, and Stephanus, had already written to Julius, the bishop of Rome, and our fellow-minister, against our aforesaid fellow-ministers, Athanasius, bishop of Alexandria, Marcellus, bishop of Ancyra in Galatia, and Asclepas, bishop of Gaza. Some bishops of the opposite party wrote also to Julius,

testifying to the innocence of Athanasius, and proving that all that had been asserted by the followers of Eusebius was nothing more than lies and slander. The refusal of the Arians to obey the summons of our beloved brother and fellow-ruler, Julius, and also the letter written by that bishop, clearly prove the falseness of their accusation. For, had they believed that what they had done and represented against our fellow-minister admitted of justification, they would have gone to Rome. But their mode of procedure in this great and holy council is a manifest proof of their fraud. Upon their arrival at Sardica, they perceived that our brethren, Athanasius, Marcellus, Asclepas, and others, were there also; they were therefore afraid to come to the test, although they had been summoned, not once or twice only, but repeatedly. There were they waited for by the assembled bishops, particularly by the venerable Hosius, one worthy of all honour and respect, on account of his advanced age, his adherence to the faith, and his labours for the church. All urged them to join the assembly and avail themselves of the opportunity of proving, in the presence of their fellow-ministers, the truth of the charges they had brought against them in their absence, both by word and by letter. But they refused to obey the summons, as we have already stated, and so by their excesses proved the falsity of their statements, and all but proclaimed aloud the plot and schemes they had formed. Men confident of the truth of their assertions are always ready to stand to them openly. But as these accusers would not appear to substantiate what they had advanced, any future allegations which they may by their usual artifices bring against our fellow-ministers, will only be regarded as proceeding from a desire of slandering them in their absence, without the courage to confront them openly.

"They fled, beloved brethren, not only because their charges were slander, but also because they saw men arrive with serious and manifold accusations against themselves. Chains and fetters were produced. Some were present whom they had exiled: others came forward as representatives of those still kept in exile. There stood relations and friends of men whom they had put to death. Most serious of all, bishops also appeared, one of whom[21] exhibited the irons and the chains with which they had laden him. Others testified that death followed their false charges. For their infatuation had led them so far as even to attempt the life of a bishop; and he would have been killed had he not escaped from their hands. Theodulus[22] , our fellow-minister, of blessed memory, passed hence with their calumny on his name; for, through it, he had been condemned to death. Some showed the wounds which had been inflicted on them by the sword; others deposed that they had been exposed to the miseries of famine.

"All these depositions were made, not by a few obscure individuals, but by whole churches; the presbyters of these churches giving evidence that the persecutors had armed the military against them with swords, and the common people with clubs; had employed judicial threats, and produced spurious documents. The letters written by Theognis, for the purpose of prejudicing the emperor against our fellow-ministers, Athanasius, Marcellus, and Asclepas, were read and attested by those who had formerly been the deacons of Theognis. It was also proved that they had stripped virgins naked, had burnt churches, and imprisoned our fellow-ministers, and all because of the infamous heresy of the Ariomaniacs. For thus all who refused to make common cause with them were treated.

"The consciousness of having committed all these crimes placed them in great straits. Ashamed of their deeds, which could no longer be concealed, they repaired to Sardica, thinking that their boldness in venturing thither would remove all suspicion of their guilt. But when they perceived the presence of those whom they had falsely accused, and of those who had suffered from their cruelty; and that likewise several had come with irrefragable accusations against them, they would not enter the council. Our fellow-ministers, on the other hand, Athanasius, Marcellus, and Asclepas, took every means to induce them to attend, by tears, by urgency, by challenge, promising not only to prove the falsity of their accusations, but also to show how deeply they had injured their own churches. But they were so overwhelmed by the consciousness of their own evil deeds, that they took to flight, and by this flight clearly proved the falsity of their accusations as well as their own guilt.

"But though their calumny and perfidy, which had indeed been apparent from the beginning, were now clearly perceived, yet we determined to examine the circumstances of the case according to the laws of truth, lest they should, from their very flight, derive pretexts for renewed acts of deceitfulness.

"Upon carrying this resolution into effect, we proved by their actions that they were false accusers, and that they had formed plots against our fellow-ministers. Arsenius, whom they declared had been put to death by Athanasius, is still alive, and takes his place among the living. This fact alone is sufficient to show that their other allegations are false.

"Although they spread a report everywhere that a chalice had been broken by Macarius, one of the presbyters of Athanasius, yet those who came from Alexandria, from Mareotis, and from other places, testified that this was not the fact; and the bishops in Egypt wrote to Julius, our fellow-minister, declaring that there was not the least suspicion that such a deed had been done. The judicial facts which the Arians assert they possess against Macarius have been all drawn up by one party; and in these documents the depositions of pagans and of catechumens were included. One of these catechumens, when interrogated, replied that he was in the church on the entry of Macarius. Another deposed that Ischyras, whom they had talked about so much, was then lying ill in his cell. Hence it appears that the mysteries could not have been celebrated at that time, as the catechumens were present, and as Ischyras was absent; for he was at that very time confined by illness. Ischyras, that wicked man who had falsely affirmed that Athanasius had burnt some of the sacred books, and had been convicted of the crime, now confessed that he was ill in bed when Macarius arrived; hence the falsehood of his accusation was clearly demonstrated. His calumny was, however, rewarded by his party; they gave him the title of a bishop, although he was not yet even a presbyter. For two presbyters came to the synod, who some time back had been attached to Meletius, and were afterwards received back by the blessed Alexander, bishop of Alexandria, and are now with Athanasius, protesting that he had never been ordained a presbyter, and that Meletius had never had any church, or employed any minister in Mareotis. Yet, although he had never been ordained a presbyter, they promote him to a bishopric, in order that his title may impose upon those who hear his false accusations[23] .

"The writings of our fellow-minister, Marcellus, were also read, and plainly evinced the duplicity of the adherents of Eusebius; for what Marcellus had simply suggested as a point of inquiry, they accused him of professing as a point of faith. The statements which he had made, both before and after the inquiry, were read, and his faith was proved to be orthodox. He did not affirm, as they represented, that the beginning of the Word of God was dated from His conception by the holy Mary, or that His kingdom would have an end. On the contrary, he wrote that His kingdom had had no beginning, and would have no end. Asclepas, our fellow-minister, produced the reports drawn up at Antioch in the presence of the accusers, and of Eusebius, bishop of Caesarea, and proved his innocence by the sentence of the bishops who had presided as judges.

"It was not then without cause, beloved brethren, that, although so frequently summoned, they would not attend the council; it was not without cause that they took to flight. The reproaches of conscience constrained them to make their escape, and thus, at the same time, to demonstrate the groundlessness of their calumnies, and the truth of those accusations which were advanced and proved against them. Besides all the other grounds of complaint, it may be added that all those who had been accused of holding the Arian heresy, and had been ejected in consequence, were not only received, but advanced to the highest dignities by them. They raised deacons to the presbyterate, and thence to the episcopate; and in all this they were actuated by no other motive than the desire of propagating and diffusing their heresy, and of corrupting the true faith.

"Next to Eusebius, the following are their principal

leaders; Theodorus, bishop of Heraclea, Narcissus, bishop of Neronias in Cilicia, Stephanus, bishop of Antioch, Georgius[24] , bishop of Laodicea, Acacius[25] , bishop of Caesarea in Palestine, Menophantus, bishop of Ephesus in Asia, Ursacius, bishop of Singidunum[26] in Moesia, and Valens, bishop of Mursa[27] in Pannonia. These bishops forbade those who came with them from the east to attend the holy council, or to unite with the Church of God. On their road to Sardica they held private assemblies at different places, and formed a compact cemented by threats, that, when they arrived in Sardica, they would not join the holy council, nor assist at its deliberations; arranging that, as soon as they had arrived they should present themselves for form's sake, and forthwith betake themselves to flight. These facts were made known to us by our fellow-ministers, Macarius of Palestine[28] , and Asterius of Arabia[29] , who came with them to Sardica, but refused to share their unorthodoxy. These bishops complained before the holy council of the violent treatment they had received from them, and of the want of right principles evinced in all their transactions. They added that there were many amongst them who still held orthodox opinions, but that these were prevented from going to the council; and that sometimes threats, sometimes promises, were resorted to, in order to retain them in that party. For this reason they were compelled to reside together in one house; and never allowed, even for the shortest space of time, to be alone.

"It is not right to pass over in silence and without rebuke the calumnies, the imprisonments, the murders, the stripes, the forged letters, the indignities, the stripping naked of virgins, the banishments, the destruction of churches, the acts of incendiarism, the translation of

bishops from small towns to large dioceses, and above all, the ill-starred Arian heresy, raised by their means against the true faith. For these causes, therefore, we declare the innocence and purity of our beloved brethren and fellow-ministers, Athanasius, bishop of Alexandria, Marcellus, bishop of Ancyra in Galatia, and Asclepas, bishop of Gaza, and of all the other servants of God who are with them; and we have written to each of their dioceses, in order that the people of each church may be made acquainted with the innocence of their respective bishops, and that they may recognise them alone and wait for their return. Men who have come down on their churches like wolves[30] , such as Gregorius in Alexandria, Basilius in Ancyra, and Quintianus[31] in Gaza, we charge them not even to call bishops, nor yet Christians, nor to have any communion with them, nor to receive any letters from them, nor to write to them.

"Theodorus, bishop of Heraclea in Europe, Narcissus, bishop of Neronias in Cilicia, Acacius, bishop of Caesarea in Palestine, Stephanus, bishop of Antioch, Ursacius, bishop of Singidunum in Moesia, Valens, bishop of Mursa in Pannonia, Menophantus, bishop of Ephesus, and Georgius, bishop of Laodicea (for though fear kept him from leaving the East, he has been deposed by the blessed Alexander, bishop of Alexandria, and has imbibed the infatuation of the Arians), have on account of their various crimes been cast forth from their bishoprics by the unanimous decision of the holy council. We have decreed that they are not only not to be regarded as bishops, but to be refused communion with us. For those who separate the Son from the substance and divinity of the Father, and alienate the Word from the Father, ought to be separated from the Catholic Church, and alienated from all who bear the name of

Christians. Let them then be anathema to you, and to all the faithful, because they have corrupted the word of truth. For the apostle's precept enjoins, if any one should bring to you another gospel than that which ye have received, *let him be accursed*[32] . Command that no one hold communion with them; for light can have no fellowship with darkness. Keep far off from them; for what concord has Christ with Belial? Be careful, beloved brethren, that you neither write to them nor receive their letters. Endeavour, beloved brethren and fellow-ministers, as though present with us in spirit at the council, to give your hearty consent to what is enacted, and affix to it your written signature, for the sake of preserving unanimity of opinion among all our fellow-ministers throughout the world[33] .

"We declare those men excommunicate from the Catholic Church who say that Christ is God, but not the true God; that He is the Son, but not the true Son; and that He is both begotten and made; for such persons acknowledge that they understand by the term `begotten,' that which has been made; and because, although the Son of God existed before all ages, they attribute to Him, who exists not in time but before all time, a beginning and an end[34] .

"Valens and Ursacius have, like two vipers brought forth by an asp, proceeded from the Arian heresy. For they boastingly declare themselves to be undoubted Christians, and yet affirm that the Word and the Holy Ghost were both crucified and slain, and that they died and rose again; and they pertinaciously maintain, like the heretics, that the Father, the Son, and the Holy Ghost are of diverse and distinct essences[35] . We have been taught, and we hold the catholic and apostolic tradition and faith

and confession which teach, that the Father, the Son, and the Holy Ghost have one essence, which is termed substance[36] by the heretics. If it is asked, `What is the essence of the Son?' we confess, that it is that which is acknowledged to be that of the Father alone; for the Father has never been, nor could ever be, without the Son, nor the Son without the Father. It is most absurd to affirm that the Father ever existed without the Son, for that this could never be so has been testified by the Son Himself, who said, `*I am in the Father, and the Father in Me*[37] ;' and `*I and My Father are one*[38] .' None of us denies that He was begotten; but we say that He was begotten before all things, whether visible or invisible; anti that He is the Creator of archangels and angels, and of the world, and of the human race. It is written, `*Wisdom which is the worker of all things taught me*[39] ,' and again, `*All things were made by Him*[40] .'

"He could not have existed always if He had had a beginning, for the everlasting Word has no beginning, and God will never have an end. We do not say that the Father is Son, nor that the Son is Father; but that the Father is Father, and the Son of the Father Son. We confess that the Son is Power of the Father. We confess that the Word is Word of God the Father, and that beside Him there is no other. We believe the Word to be the true God, and Wisdom and Power. We affirm that He is truly the Son, yet not in the way in which others are said to be sons: for they are either gods by reason of their regeneration, or are called sons of God on account of their merit, and not on account of their being of one essence[41] , as is the case with the Father and the Son. We confess an Only-begotten and a Firstborn; but that the Word is only-begotten, who ever was and is in the

Father. We use the word firstborn with respect to His human nature. But He is superior (to man) in the new creation[42] (of the Resurrection), inasmuch as He is the Firstborn from the dead.

"We confess that God is; we confess the divinity of the Father and of the Son to be one. No one denies that the Father is greater than the Son: not on account of another essence[43] , nor yet on account of their difference, but simply from the very name of the Father being greater than that of the Son. The words uttered by our Lord, `*I and My Father are one*[44] *,*' are by those men explained as referring to the concord and harmony which prevail between the Father and the Son; but this is a blasphemous and perverse interpretation. We, as Catholics, unanimously condemned this foolish and lamentable opinion: for just as mortal men on a difference having arisen between them quarrel and afterwards are reconciled, so do such interpreters say that disputes and dissension are liable to arise between God the Father Almighty and His Son; a supposition which is altogether absurd and untenable. But we believe and maintain that those holy words, `*I and My Father are one,*' point out the oneness of essence[45] which is one and the same in the Father and in the Son.

"We also believe that the Son reigns with the Father, that His reign has neither beginning nor end, and that it is not bounded by time, nor can ever cease: for that which always exists never begins to be, and can never cease.

"We believe in and we receive the Holy Ghost the Comforter, whom the Lord both promised and sent. We believe in It as sent.

"It was not the Holy Ghost who suffered, but the manhood with which He clothed Himself; which He took from the Virgin Mary, which being man was capable of suffering; for man is mortal, whereas God is immortal. We believe that on the third day He rose, the man in God, not God in the man; and that He brought as a gift to His Father the manhood which He had delivered from sin and corruption.

"We believe that, at a meet and fixed time, He Himself will judge all men and all their deeds.

"So great is the ignorance and mental darkness of those whom we have mentioned, that they are unable to see the light of truth. They cannot comprehend the meaning of the words: `*that they may be one in us*[46] .' It is obvious why the word `*one*' was used; it was because the apostles received the Holy Spirit of God, and yet there were none amongst them who were the Spirit, neither was there any one of them who was Word, Wisdom, Power, or Only-begotten. `*As Thou,*' He said, `*and I are one, that they, may be one in us.*' These holy words, `*that they may be one in us,*' are strictly accurate: for the Lord did not say, `one in the same way that I and the Father are one,' but He said, `that the disciples, being knit together and united, may be one in faith and in confession, and so in the grace and piety of God the Father, and by the indulgence and love of our Lord Jesus Christ, may be able to become one.'"

From this letter may be learnt the duplicity of the calumniators, and the injustice of the former judges, as well as the soundness of the decrees. These holy fathers have taught us not only truths respecting the Divine

nature, but also the doctrine of the Incarnation[47] .

Constans was much concerned on hearing of the easy temper of his brother, and was highly incensed against those who had contrived this plot and artfully taken advantage of it. He chose two of the bishops who had attended the council of Sardica, and sent them with letters to his brother; he also despatched Salianus, a military commander who was celebrated for his piety and integrity, on the same embassy. The letters which he forwarded by them, and which were worthy of himself, contained not only entreaties and counsels, but also menaces. In the first place, he charged his brother to attend to all that the bishops might say, and to take cognizance of the crimes of Stephanus and of his accomplices. He also required him to restore Athanasius to his flock; the calumny of the accusers and the injustice and ill-will of his former judges having become evident. He added, that if he would not accede to his request, and perform this act of justice, he would himself go to Alexandria, restore Athanasius to his flock which earnestly longed for him, and expel all opponents.

Constantius was at Antioch when he received this letter; and he agreed to carry out all that his brother commanded.

Chapter VII.-Account of the Bishops Euphratas and Vincentius, and of the Plot Formed in Antioch Against Them.

The wonted opponents of the truth were so much displeased at these proceedings, that they planned a notoriously execrable and impious crime.

The two bishops resided near the foot of the mountain, while the military commander had settled in a lodging in another quarter.

At this period Stephanus held the rudder of the church of Antioch, and had well nigh sunk the ship, for he employed several tools in his despotic doings, and by their aid involved all who maintained orthodox doctrines in manifold calamities. The leader of these instruments was a young man of a rash and reckless character, who led a very infamous life. He not only dragged away men from the market-place, and treated them with blows and insult, but had the audacity to enter private houses, whence he carried off men and women of irreproachable character. But, not to be too prolix in relating his crimes, I will merely narrate his daring conduct towards the bishops; for this alone is sufficient to give an idea of the unlawful deeds of violence which he perpetrated against the citizens. He went to one of the lowest women of the town, and told her that some strangers had just arrived, who desired to pass the night with her. He took fifteen of his band, placed them in hiding among the stone walls at the bottom of the hill, and then went for the prostitute. After giving the preconcerted signal, and learning that the folk privy to the plot were on the spot, he went to the gate of the courtyard belonging to the inn where the bishops were lodging. The doors were opened by one of the household servants, who had been bribed by him. He then conducted the woman into the house, pointed out to her the door of the room where one of the bishops slept, and desired her to enter. Then he went out to call his accomplices. The door which he had pointed out happened to be that of Euphratas, the elder bishop, whose room was the outer of the two. Vincentius, the other bishop, occupied the inner room. When the woman

entered the room of Euphratas, he heard the sound of her footsteps, and, as it was then dark, asked who was there. She spoke, and Euphratas was full of alarm, for he thought that it was a devil imitating the voice of a woman, and he called upon Christ the Saviour for aid. Onager, for this was the name of the leader of this wicked band (a name[48] peculiarly appropriate to him, as he not only used his hands but also his feet as weapons against the pious), had in the meantime returned with his lawless crew, denouncing as criminals those who were expecting to be judges of crime themselves. At the noise which was made all the servants came running in, and up got Vincentius. They closed the gate of the courtyards, and captured seven of the gang; but Onager and the rest made off. The woman was committed to custody with those who had been seized. At the break of day the bishops awoke the officer who had come with them, and they all three proceeded together to the palace, to complain of the audacious acts of Stephanus, whose evil deeds, they said, were too evident to need either trial or torture to prove them. The general loudly demanded of the emperor that the audacious act should not be dealt with synodically, but by ordinary legal process, and offered to give up the clergy attached to the bishops to be first examined, and declared that the agents of Stephanus must undergo the torture too. To this Stephanus insolently objected, alleging that the clergy ought not to be scourged. The emperor and the principal authorities then decided that it would be better to judge the cause in the palace. The woman was first of all questioned, and was asked by whom she was conducted to the inn where the bishops were lodging. She replied, that a young man came to her, and told her that some strangers had arrived who were desirous of her company; that in the evening he conducted her to the inn; that he went to look for his

band, and when he had found it, brought her in through the door of the court, and desired her to go into the chamber adjoining the vestibule. She added, that the bishop asked who was there; that he was alarmed; and that he began to pray; and that then others ran to the spot.

Chapter VIII.-Stephanus Deposed.

After the judges had heard these replies, they ordered the youngest of those who had been arrested to be brought before them. Before he was subjected to the examination by scourging, he confessed the whole plot, and stated that it was planned and carried into execution by Onager. On this latter being brought in he affirmed that he had only acted according to the commands of Stephanus. The guilt of Stephanus being thus demonstrated, the bishops then present were charged to depose him, and expel him from the Church. By his expulsion the Church was not, however, wholly freed from the plague of Arianism. Leontius, who succeeded him in his presidency, was a Phrygian of so subtle and artful a disposition, that he might be said to resemble the sunken rocks of the sea[49] . We shall presently narrate more concerning him[50] .

Chapter IX.-The Second Return of Saint Athanasius.

The emperor Constantius, having become acquainted with the plots formed against the bishops, wrote to the great Athanasius once, and twice, aye and thrice, exhorting him to return from the West[51] . I shall here insert the second letter, because it is the shortest of the three.

Constantius Augustus the Conqueror to Athanasius.

"Although I have already apprised you by previous letters, that you can, without fear of molestation, return to our court, in order that you may, according to my ardent desire, be reinstated in your own bishopric, yet I now again despatch another letter to your gravity to exhort you to take immediately, without fear or suspicion, a public vehicle and return to us, in order that you may receive all that you desire."

When Athanasius returned, Constantius received him with kindness, and bade him go back to the Church of Alexandria[52] . But there were some attached to the court, infected with the errors of Arianism, who maintained that Athanasius ought to cede one church to those who were unwilling to hold communion with him. On this being mentioned to the emperor, and by the emperor to Athanasius, he remarked, that the imperial command appeared to be just; but that he also wished to make a request. The emperor readily promising to grant him whatever he might ask, he said that those in Antioch[53] who objected to hold communion with the party now in possession of the churches wanted temples to pray in, and that it was only fair that one House of God also be assigned to them. This request was deemed just and reasonable by the emperor; but the leaders of the Arian faction resisted its being carried into execution, maintaining that neither party ought to have the churches assigned to them. Constantius on this was struck with high admiration for Athanasius, and sent him back to Alexandria[54] . Gregorius was dead, having met his end at the hands of the Alexandrians themselves[55] . The people kept high holiday in honour of their pastor; feasting

marked their joy at seeing him again, and praise was given to God[56] .Not long after Constans departed this life[57] .

Chapter X.-Third Exile and Flight of Athanasius.

Those who had obtained entire ascendency over the mind of Constantius, and influenced him as they pleased, reminded him that Athanasius had been the cause of the differences between his brother and himself, which had nearly led to the rupture of the bonds of nature, and the kindling of a civil war. Constantius was induced by these representations not only to banish, but also to condemn the holy Athanasius to death; and he accordingly despatched Sebastianus[58] , a military commander, with a very large body of soldiery to slay him, as if he had been a criminal. How the one led the attack and the other escaped will be best told in the words of him who so suffered and was so wonderfully saved.

Thus Athanasius writes in his Apology for his Flight:-"Let the circumstances of my retreat be investigated, and the testimony of the opposite faction be collected; for Arians accompanied the soldiers, as well for the purpose of spurring them on, as of pointing me out to those who did not know me. If they are not touched with sympathy at the tale I tell, at least let them listen in the silence of shame. It was night, and some of the people were keeping vigil, for a communion[59] was expected. A body of soldiers suddenly advanced upon them, consisting of a general[60] and five thousand armed men with naked swords, bows and arrows, and clubs, as I

have already stated. The general surrounded the church, posting his men in close order, that those within might be prevented from going out. I deemed that I ought not in such a time of confusion to leave the people, but that I ought rather to be the first to meet the danger; so I sat down on my throne and desired the deacon to read a psalm, and the people to respond, `For His mercy endureth for ever.' Then I bade them all return to their own houses. But now the general with the soldiery forced his way into the church, and surrounded the sanctuary in order to arrest me. The clergy and the laity who had remained clamorously besought me to withdraw. This I firmly refused to do until all the others had retreated. I rose, had a prayer offered, and directed all the people to retire. `It is better,' said I, `for me to meet the danger alone, than for any of you to be hurt.' When the greater number of the people had left the church, and just as the rest were following, the monks and some of the clergy who had remained came up and drew me out. And so, may the truth be my witness, the Lord leading and protecting me, we passed through the midst of the soldiers, some of whom were stationed around the sanctuary, and others marching about the church. Thus I went out unperceived, and fervently thanked God that I had not abandoned the people, but that after they had been sent away in safety, I had been enabled to escape from the hands of those who sought my life[61] ."

Chapter XI.

The evil and daring deeds done by Georgius[62] in Alexandria.

Athanasius having thus escaped the bloodstained hands

of his adversaries, Georgius, who was truly another wolf, was entrusted with authority over the flock. He treated the sheep with more cruelty than wolf, or bear, or leopard could have shewn. He compelled young women who had vowed perpetual virginity, not only to disown the communion of Athanasius, but also to anathematize the faith of the fathers. The agent in his cruelty was Sebastianus, an officer in command of troops. He ordered a fire to be kindled in the centre of the city, and placed the virgins, who were stripped naked, close to it, commanding them to deny the faith. Although they formed a most sorrowful and pitiable spectacle for believers as well as for unbelievers, they considered that all these dishonours conferred the highest honour on them; and they joyfully received the blows inflicted on them on account of their faith. All these facts shall be more clearly narrated by their own pastor.

"About Lent, Georgius returned from Cappadocia, and added to the evils which he had been taught by our enemies. After the Easter week virgins were cast into prison, bishops were bound and dragged away by the soldiers, the homes of widows and of orphans were pillaged, robbery and violence went on from house to house, and the Christians during the darkness of night were seized and torn away from their dwellings. Seals were fixed on many houses. The brothers of the clergy were in peril for their brothers' sake. These cruelties were very atrocious, but still more so were those which were subsequently perpetrated. In the week following the holy festival of Pentecost, the people who were keeping a fast came out to the cemetery[63] to pray, because they all renounced any communion with Georgius. This vilest of men was informed of this circumstance, and he incited Sebastianus the military commander, a Manichean[64] , to

attack the people; and, accordingly, on the Lord's day itself he rushed upon them with a large body of armed soldiers wielding naked swords, and bows, and arrows. He found but few Christians in the act of praying, for most of them had retired on account of the lateness of the hour. Then he did such deeds as might be expected from one who had lent his ears to such teachers. He ordered a large fire to be lighted, and the virgins to be brought close to it, and then tried to compel them to declare themselves of the Arian creed. When he perceived that they were conquering, and giving no heed to the fire, he ordered them to be stripped naked, and to be beaten until their faces for a long while were scarcely recognisable. He then seized forty men, and inflicted on them a new kind of torture. He ordered them to be scourged with branches of palm-trees, retaining their thorns; and by these their flesh was so lacerated that some because of the thorns fixed fast in them had again and again to put themselves under the surgeon's hand; others were not able to bear the agony and died. All who survived, and also the virgins, were then banished to the Greater Oasis. They even refused to give up the bodies of the dead to their kinsfolk for burial, but flung them away unburied, and hid them just as they pleased, in order that it might appear that they had nothing to do with these cruel transactions, and were ignorant of them. But they were deceived in this foolish expectation: for the friends of the slain, while they rejoiced at the faithfulness of the deceased, deeply lamented the loss of the corpses, and spread abroad a full account of the cruelty that had been perpetrated.

"The following bishops were banished from Egypt and from Libya:-Ammonius, Muïus, Caius, Philo, Hermes, Plenius, Psinosiris, Nilammon, Agapius, Anagamphus,

Marcus, Dracontius, Adelphius, another Ammonius, another Marcus, and Athenodorus; and also the presbyters Hierax and Dioscorus[65] . These were all driven into exile in so cruel a manner that many died on the road, and others at the place of their banishment. The persecutors caused the death[66] of more than thirty bishops. For, like Ahab, their mind was set on rooting out the truth, had it been possible[67] ."

Athanasius also, in a letter addressed to the virgins[68] who were treated with so much barbarity, uses the following words: "Let none of you be grieved although these impious heretics grudge you burial and prevent your corpses being carried forth. The impiety of the Arians has reached such a height, that they block up the gates, and sit like so many demons around the tombs, in order to hinder the dead from being interred."

These and many other similar atrocities were perpetrated by Georgius in Alexandria.

The holy Athanasius was well aware that there was no spot which could be considered a place of safety for him; for the emperor had promised a very large reward to whoever should bring him alive, or his head as a proof of his death.

Chapter XII.-Council of Milan.

After the death of Constans, Magnentius assumed the chief authority over the Western empire; and, to repress his usurpation, Constantius repaired to Europe. But this war, severe as it was, did not put an end to the war

against the Church. Constantius, who had embraced Arian tenets and readily yielded to the influence of others, was persuaded to convoke a council at Milan[69] , a city of Italy, and first to compel all the assembled bishops to sign the deposition enacted by the iniquitous judges at Tyre; and then, since Athanasius had been expelled from the Church, to draw up another confession of faith. The bishops assembled in council on the receipt of the imperial letter, but they were far from acting according to its directions. On the contrary, they told the emperor to his face that what he had commanded was unjust and impious. For this act of courage they were expelled from the Church, and relegated to the furthest boundaries of the empire.

The admirable Athanasius thus mentions this circumstance in his Apology[70] :-"Who," he writes, "can narrate such atrocities as they have perpetrated? A short time ago when the Churches were in the enjoyment of peace, and when the people were assembled for prayer, Liberius[71] , bishop of Rome, Paulinus, bishop of the metropolis of Gaul[72] , Dionysius, bishop of the metropolis of Italy[73] , Luciferus, bishop of the metropolis of the Isles of Sardinia[74] , and Eusebius, bishop of one of the cities of Italy[75] , who were all exemplary bishops and preachers of the truth, were seized and driven into exile, for no other cause than because they could not assent to the Arian heresy, nor sign the false accusation which had been framed against us. It is unnecessary that I should speak of the great Hosius, that aged[76] and faithful confessor of the faith, for every one knows that he also was sent into banishment. Of all the bishops he is the most illustrious. What council can be mentioned in which

he did not preside, and convince all present by the power of his reasoning? What Church does not still retain the glorious memorials of his protection? Did any one ever go to him sorrowing, and not leave him rejoicing? Who ever asked his aid, and did not obtain all that he desired? Yet they had the boldness to attack this great man, simply because, from his knowledge of the impiety of their calumnies, he refused to affix his signature to their artful accusations against us."

From the above narrative will be seen the violence of the Arians against these holy men. Athanasius also gives in the same book an account of the numerous plots formed by the chiefs of the Arian faction against many others:-"Did any one," said he, "whom they persecuted and got into their power ever escape from them without suffering what injuries they pleased to inflict? Was any one who was an object of their search found by them whom they did not subject to the most agonizing death, or else to the mutilation of all his limbs? The sentences inflicted by the judges are all attributable to these heretics; for the judges are but the agents of their will, and of their malice. Where is there a place which contains no memorial of their atrocities? If any one ever differed from them in opinion, did they not, like Jezebel, falsely accuse and oppress him? Where is there a church which has not been plunged in sorrow by their plots against its bishop? Antioch has to mourn the loss of Eustathius, the faithful and the orthodox[77] . Balaneae weeps for Euphration[78] ; Paltus[79] and Antaradus[80] for Cymatius and Carterius. Adrianople has been called to deplore the loss of the well-beloved Eutropius[81] , and of Lucius his successor, who was repeatedly loaded with chains, and expired beneath their weight[82] . Ancyra,

Beroea, and Gaza had to mourn the absence of Marcellus[83], Cyrus[84] and Asclepas[85], who, after having suffered much ill-treatment from this deceitful sect, were driven into exile. Messengers were sent in quest of Theodulus[86] and Olympius[87], bishops of Thrace, as well as of me and of the presbyters of my diocese; and had they found us, we should no doubt have been put to death. But at the very time that they were planning our destruction we effected our escape, although they had sent letters to Donatus, the proconsul, against Olympius, and to Philagrius[88], against me."

Such were the audacious acts of this impious faction against the most holy Christians. Hosius was the bishop of Cordova, and was the most highly distinguished of all those who assembled at the council of Nicaea; he also obtained the first place among those convened at Sardica.

I now desire to insert in my history an account of the admirable arguments addressed by the far-famed Liberius, in defence of the truth, to the emperor Constantius. They are recorded by some of the pious men of that period in order to stimulate others to the exercise of similar zeal in divine things. Liberius had succeeded Julius, the successor of Silvester, in the government of the church of Rome.

Chapter XIII.-Conference Between Liberius, Pope of Rome, and the Emperor Constantius[89].

Constantius.-"We have judged it right, as you are a Christian and the bishop of our city, to send for you in

order to admonish you to abjure all connexion with the folly of the impious Athanasius. For when he was separated from the communion of the Church by the synod the whole world approved of the decision."

Liberius.-"O Emperor, ecclesiastical sentences ought to be enacted with strictest justice: therefore, if it be pleasing to your piety, order the court to be assembled, and if it be seen that Athanasius deserves condemnation, then let sentence be passed upon him according to ecclesiasticaI forms. For it is not possible for us to condemn a man unheard and untried."

Constantius.-"The whole world has condemned his impiety; but he, as he has done from the first, laughs at the danger."

Liberius.-"Those who signed the condemnation were not eye-witnesses of anything that occurred; but were actuated by the desire of glory, and by the fear of disgrace at thy hands."

The Emperor.-"What do you mean by glory and fear and disgrace?"

Liberius.-"Those who love not the glory of God, but who attach greater value to thy gifts, have condemned a man whom they have neither seen nor judged; this is very contrary to the principles of Christians."

The Emperor.-"Athanasius was tried in person at the council of Tyre, and all the bishops of the world at that synod condemned him."

Liberius.-"No judgment has ever been passed on him in his presence. Those who there assembled condemned him after he had retired."

Eusebius the Eunuch[90] foolishly interposed.-"It was demonstrated at the council of Nicaea that he held opinions entirely at variance with the catholic faith."

Liberius.-"Of all those who sailed to Mareotis, and who were sent for the purpose of drawing up memorials against the accused, five only delivered the sentence against him. Of the five who were thus sent, two are now dead, namely, Theognis and Theodorus. The three others, Maris, Valens, and Ursacius, are still living. Sentence was passed at Sardica against all those who were sent for this purpose to Mareotis. They presented a petition to the council soliciting pardon for having drawn up at Mareotis memorials against Athanasius, consisting of false accusations and depositions of only one party. Their petition is still in our hands. Whose cause are we to espouse, O Emperor? With whom are we to agree and hold communion? With those who first condemned Athanasius, and then solicited pardon for having condemned him, or with those who have condemned these latter?"

Epictetus[91] the Bishop.-"O Emperor, it is not on behalf of the faith, nor in defence of ecclesiastical judgments that Liberius is pleading; but merely in order that he may boast before the Roman senators of having conquered the emperor in argument."

The Emperor (*addressing Liberius*).-"What portion do you constitute of the universe, that you alone by yourself

take part with an impious man, and are destroying the peace of the empire and of the whole world?"

Liberius.-"My standing alone does not make the truth a whit the weaker. According to the ancient story, there are found but three men resisting a decree."

Eusebius the Eunuch.-"You make our emperor a Nebuchadnezzar."

Liberius.-"By no means. But you rashly condemn a man without any trial. What I desire is, in the first place, that a general confession of faith be signed, confirming that drawn up at the council of Nicaea. And secondly, that all our brethren be recalled from exile, and reinstated in their own bishoprics. If, when all this has been carried into execution, it can be shown that the doctrines of all those who now fill the churches with trouble are conformable to the apostolic faith, then we will all assemble at Alexandria to meet the accused, the accusers, and their defender, and after having examined the cause, we will pass judgment upon it."

Epictitus the Bishop.-"There will not be sufficient post-carriages to convey so many bishops."

Liberius.-"Ecclesiastical affairs can be transacted without post-carriages. The churches are able to provide means for the conveyance of their respective bishops to the sea coast[92] ."

The Emperor.-"The sentence which has once been passed ought not to be revoked. The decision of the greater

number of bishops ought to prevail. You alone retain friendship towards that impious man."

Liberius.-"O Emperor, it is a thing hitherto unheard of, that a judge should accuse the absent of impiety, as if he were his personal enemy."

The Emperor.-"All without exception have been injured by him, but none so deeply as I have been. Not content with the death of my eldest brother[93] , he never ceased to excite Constans, of blessed memory, to enmity against me; but I, with much moderation, put up alike with the vehemence of both the instigator and his victim. Not one of the victories which I have gained, not even excepting those over Magnentius and Silvanus, equals the ejection of this vile man from the government of the Church."

Liberius.-"Do not vindicate your own hatred and revenge, O Emperor, by the instrumentality of bishops; for their hands ought only to be raised for purposes of blessing and of sanctification. If it be consonant with your will, command the bishops to return to their own residences; and if it appear that they are of one mind with him who to-day maintains the true doctrines of the confession of faith signed at Nicaea, then let them come together and see to the peace of the world, in order that an innocent man may not serve as a mark for reproach."

The Emperor.-"One question only requires to be made. I wish you to enter into communion with the churches, and to send you back to Rome. Consent therefore to peace, and sign your assent, and then you shall return to Rome."

Liberius.-"I have already taken leave of the brethren who are in that city. The decrees of the Church are of greater importance than a residence in Rome."

The Emperor.-"You have three days to consider whether you will sign the document and return to Rome; if not, you must choose the place of your banishment."

Liberius.-"Neither three days nor three months can change my sentiments. Send me wherever you please."

After the lapse of two days the emperor sent for Liberius, and finding his opinions unchanged, he commanded him to be banished to Beroea, a city of Thrace. Upon the departure of Liberius, the emperor sent him five hundred pieces of gold to defray his expenses. Liberius said to the messenger who brought them, "Go, and give them back to the emperor; he has need of them to pay his troops." The empress[94] also sent him a sum of the same amount; he said, "Take it to the emperor, for he may want it to pay his troops; but if not, let it be given to Auxentius and Epictetus, for they stand in need of it." Eusebius the eunuch brought him other sums of money, and he thus addressed him: "You have turned all the churches of the world into a desert, and do you bring alms to me, as to a criminal? Begone, and become first a Christian[95] ." He was sent into exile three days afterwards, without having accepted anything that was offered him.

Chapter XIV.-Concerning the Banishment and Return of the Holy Liberius.

This victorious champion of the truth was sent into

Thrace, according to the imperial order. Two years after this event Constantius went to Rome. The ladies of rank urged their husbands to petition the emperor for the restoration of the shepherd to his flock: they added, that if this were not granted, they would desert them, and go themselves after their great pastor. Their husbands replied, that they were afraid of incurring the resentment of the emperor. "If we were to ask him," they continued, "being men, he would deem it an unpardonable offence; but if you were yourselves to present the petition, he would at any rate spare you, and would either accede to your request, or else dismiss you without injury." These noble ladies adopted this suggestion, and presented themselves before the emperor in all their customary splendour of array, that so the sovereign, judging their rank from their dress, might count them worthy of being treated with courtesy and kindness. Thus entering the presence, they besought him to take pity on the condition of so large a city, deprived of its shepherd, and made an easy prey to the attacks of wolves. The emperor replied, that the flock possessed a shepherd capable of tending it, and that no other was needed in the city. For after the banishment of the great Liberius, one of his deacons, named Felix, had been appointed bishop. He preserved inviolate the doctrines set forth in the Nicene confession of faith, yet he held communion with those who had corrupted that faith. For this reason none of the citizens of Rome would enter the House of Prayer while he was in it. The ladies mentioned these facts to the emperor. Their persuasions were successful; and he commanded that the great Liberius should be recalled from exile, and that the two bishops should conjointly rule the Church. The edict of the emperor was read in the circus, and the multitude shouted that the imperial ordinance was just; that the spectators were divided into two factions, each

deriving its name from its own colours[96], and that each faction would now have its own bishop. After having thus ridiculed the edict of the emperor, they all exclaimed with one voice, "One God, one Christ, one bishop." I have deemed it right to set down their precise words. Some time after this Christian people had uttered these pious and righteous acclamations, the holy Liberius returned, and Felix retired to another city.

I have, for the sake of preserving order, appended this narrative to what relates to the proceedings of the bishops at Milan. I shall now return to the relation of events in their due course.

Chapter XV.-Council of Ariminum[97].

When all who defended the faith had been removed, those who moulded the mind of the emperor according to their own will, flattering themselves that the faith which they opposed might be easily subverted, and Arianism established in its stead, persuaded Constantius to convene the Bishops of both East and West at Ariminum[98], in order to remove from the Creed the terms which had been devised by the Fathers to counteract the corrupt craft of Arius,-"substance[99]," and "of one substance[100]." For they would have it that these terms had caused dissension between church and church. On their assembling in synod the partizans of the Arian faction strove to trick the majority of the bishops, especially those of cities of the Western Empire, who were men of simple and unsophisticated ways. The body of the Church, they argued again and again, must not be torn asunder for the sake of two terms which are not to be

found in the Bible; and, while they confessed the propriety of describing the Son as in all things "*like*" the Father, pressed the omission of the word "*substance*" as unscriptural. The motives, however, of the propounders of these views were seen through by the Council, and they were consequently repudiated. The orthodox bishops declared their mind to the emperor in a letter; for, said they, we are sons and heirs of the Fathers of the Council of Nicaea, and if we were to have the hardihood to take away anything from what was by them subscribed, or to add anything to what they so excellently settled, we should declare ourselves no true sons, but accusers of them that begat us. But the exact terms of their confession of faith will be more accurately given in the words of their letter to Constantius.

Letter[101] *written to the Emperor Constantius by the Synod assembled at Ariminum.*

"Summoned, we believe, at the bidding of God, and in obedience to your piety, we bishops of the Western Church assembled in synod at Ariminum in order that the faith of the Church Catholic might be set forth, and its opponents exposed. After long consideration we have found it to be plainly best for us to hold fast and guard, and by guarding keep safe unto the end, the faith established from the first, preached by Prophets, and Evangelists, and Apostles, through our Lord Jesus Christ, warden of thy empire, and champion of thy salvation. For it is plainly absurd and unlawful to make any change in the doctrines rightly and justly defined, and in matters examined at Nicaea with the cognisance of the right glorious Constantine, thy Father and Emperor, whereof the teaching and spirit was published and preached that

mankind might hear and understand. This faith was destined to be the one rival and destroyer of the Arian heresy, and by it not only the Arian itself, but likewise all other heresies were undone. To this faith to add aught is verily perilous; from it to subtract aught is to run great risk. If it have either addition or loss, our foes will feel free to act as they please. Accordingly Ursacius and Valens, declared adherents and friends of the Arian dogma, were pronounced separate from our communion. To keep their place in it, they asked to be granted a *locus penitentiae* and pardon for all the points wherein they had owned themselves in error; as is testified by the documents written by themselves, by means of which they obtained favour and forgiveness. These events were going on at the very time when the synod was meeting at Milan, the presbyters of the church of Rome being also present. It was known that Constantine, who, though dead, is worthy of remembrance, had, with all exactitude and care, set forth the creed drawn up: and now that, after receiving Baptism, he was dead, and had passed away to the peace which he deserved. We judged it absurd for us after him to indulge in any innovation, and throw a slur on all the holy confessors and martyrs who had devised and formulated this doctrine, in that their minds have ever remained bound by the old bond of the Church. Their faith God has handed down even to the times of thy own reign, through our Lord Jesus Christ, by Whose grace such empire is thine that thou rulest over all the world. Yet again those pitiable and wretched men, with lawless daring, have proclaimed themselves preachers of their unholy opinion, and are taking in hand the overthrow of all the force of the truth. For when at thy command the synod assembled, then they laid bare their own disingenuous desires. For they set about trying through villany and confusion to make innovation. They

got hold of certain of their own following-one Germanius[102] , and Auxentius[103] , and Caius[104] , promoters of heresy and discord, whose doctrine, though but one, transcends a very host of blasphemies. When, however, they became aware that we were not of their way of thinking, nor in sympathy with their vicious projects, they made their way into our meeting as though to make some other proposal, but a very short time was enough to convict them of their real intentions. Therefore in order to save the management of the Church from falling from time to time into the same difficulties, and to prevent them from being confounded in whirlpools of disturbance and disorder, it has seemed the safe course to keep what has been defined aforetime fixed and unchanged, and to separate the above-named from our communion. Wherefore we have sent envoys to your clemency to signify and explain the mind of the synod as expressed in this letter. These envoys before all things we have charged to guard the truth in accordance with the old and right definitions. They are to inform your holiness, not as did Ursacius and Valens, that there will be peace if the truth be upset; for how can the destroyers of peace be agents of peace? but rather that these changes will bring strife and disturbance, as well on the rest of the cities, as on the Roman church. Wherefore we beseech your clemency to receive our envoys with kindly ears and gentle mien, and not to suffer any new thing to flout the dead. Suffer us to abide in the definition and settlement of our Fathers, whom we would unhesitatingly declare to have done all they did with intelligence and wisdom, and with the Holy Ghost. The innovation now sought to be introduced is filling the faithful with unbelief, and unbelievers with credulity[105] .

"We beg you to order bishops in distant parts, who are

afflicted alike by advanced age and poverty, to be provided with facilities for travelling home, that the churches be not left long deprived of their bishops.

"And yet again this one thing we supplicate, that nothing be taken from or added to the established doctrines, but that all remain unbroken, as they have been preserved by your father's piety, and to our own day. Let us toil no longer nor be kept away from our own dioceses, but let the bishops with their own people spend their days in peace, in prayer, and in worship, offering supplication for thy empire, and health, and peace, which God shall grant thee for ever and ever. Our envoys, who will also instruct your holiness out of the sacred Scriptures, convey the signatures and salutations of the bishops."

The letter was written, and the envoys sent, but the high officers of the Imperial Court, though they took the despatch and delivered it to their master, refused to introduce the envoys, on the ground that the sovereign was occupied with state affairs. They took this course in the hope that the bishops, annoyed at delay, and eager to return to the cities entrusted to their care, would at length be compelled themselves to break up and disperse the bulwark erected against heresy. But their ingenuity was frustrated, for the noble champions of the Faith despatched a second letter to the emperor, exhorting him to admit the envoys to audience and dissolve the synod. This letter I subjoin.

The Second Letter of the Synod to Constantius.

"To Constantius the Victorious, the pious emperor, the bishops assembled at Ariminum send greeting.

"Most illustrious lord and autocrat, we have received the letter of your clemency, informing us that, in consequence of occupations of state, you have hitherto been unable to see our envoys. You bid us await their return, that your piety may come to a decision on the object we have in view, and on the decrees of our predecessors. But we venture in this letter to repeat to your clemency the point which we urged before, for we have in no way withdrawn from our position. We entreat you to receive with benign countenance the letter of our humility, wherein now we make answer to your piety, and the points which we have ordered to be submitted to your benignity by our envoys. Your clemency is no less aware than we are ourselves how serious and unfitting a state of things it is, that in the time of your most happy reign so many churches should seem to be without bishops. Wherefore once again, most glorious autocrat, we beseech you that, if it be pleasing to your humanity, you will command us to return to our churches before the rigour of winter, that we may be able, with our people, as we have done and ever do, to offer most earnest prayers for the health and wealth of your empire to Almighty God, and to Christ His Son, our Lord and Saviour."

Chapter XVI.-Concerning the Synod Held at Nica[106] In Thrace, and the Confession of Faith Drawn Up There.

After this letter they[107] irritated the emperor, and got the majority of the bishops, against their will, to a certain town of Thrace, of the name of Nica. Some simple men they deluded, and others they terrified, into carrying out their old contrivance for injuring the true religion, by erasing the words "Substance" and "of one Substance"

from the Creed, and inserting instead of them the word "like." I insert their formula in this history, not as being couched in proper terms, but because it convicts the faction of Arius, for it is not even accepted by the disaffected of the present time. Now, instead of "the like" they preach "the unlike[108] ."

Unsound Creed put forth at Nica in Thrace.

"We believe in one only true God, Father Almighty, of Whom are all things. And in the only-begotten Son of God, Who before all ages and before every beginning was begotten of God, through Whom all things were made, both visible and invisible: alone begotten, only-begotten of the Father alone, God of God: like the Father that begat Him, according to the Scriptures, Whose generation no one knoweth except only the Father that begat Him. This Only-begotten Son of God, sent by His Father, we know to have come down from heaven, as it is written, for the destruction of sin and death; begotten of the Holy Ghost and the Virgin Mary, as it is written, according to the flesh. Who companied with His disciples, and when the dispensation was fulfilled, according to the Father's will, was crucified, dead, and buried, and descended to the world below, at Whom Hell himself trembled. On the third day He rose from the dead and companied with His disciples forty days. He was taken up into Heaven, and sitteth on the right hand of His Father, and is coming at the last day of the Resurrection, in His Father's Glory, to render to every one according to his works. And we believe in the Holy Ghost, which the Only-begotten Son of God, Jesus Christ, both God and Lord, promised to send to man, the Comforter, as it is written, the Spirit of Truth. This Spirit He Himself sent

after He had ascended into Heaven and sat at the right hand of the Father, from thence to come to judge both quick and dead. But the word `the Substance,' which was too simply inserted by the Fathers, and, not being understood by the people, was a cause of scandal through its not being found in the Scriptures, it hath seemed good to us to remove, and that for the future no mention whatever be permitted of `Substance,' on account of the sacred Scriptures nowhere making any mention of the `Substance' of the Father and the Son. Nor must one `essence[109] ' be named in relation to the person[110] of Father, Son, and Holy Ghost. And we call the Son like the Father, as the Holy Scriptures call Him and teach; but all the heresies, both those already condemned, and any, if such there be, which have risen against the document thus put forth, let them be Anathema."

This Creed was subscribed by the bishops, some being frightened and some cajoled, but those who refused to give in their adhesion were banished to the most remote regions of the world.

Chapter XVII.-Synodical Act of Damasus, Bishop of Rome, and of the Western Bishops, About the Council at Ariminum.

The condemnation of this formula by all the champions of the truth, and specially those of the West, is shewn by the letter which they wrote to the Illyrians[111] . First of the signatories was Damasus, who obtained the presidency of the church of Rome after Liberius, and was adorned with many virtues[112] . With him signed ninety bishops of Italy and Galatia[113] , now called Gaul, who met together at Rome. I would have inserted their names

but that I thought it superfluous.

"The bishops assembled at Rome in sacred synod Damasus and Valerianus[114] and the rest, to their beloved brethren the bishops of Illyria, send greeting in God.

"We believe that we, priests of God, by whom it is fight for the rest to be instructed, are holding and teaching our people the Holy Creed which was founded on the teaching of the Apostles, and in no way departs from the definitions of the Fathers. But through a report of the brethren in Gaul and Venetia we have learnt that certain men are fallen into heresy.

"It is the duty of the bishops not only to take precautions against this mischief, but also to make a stand against whatever divergent teaching has arisen, either from incomplete instruction, or the simplicity of readers of unsound commentators. They should be minded not to slide into slippery paths, but rather whensoever divergent counsels are carried to their ears, to hold fast the doctrine of our fathers. It has, therefore, been decided that Auxentius of Milan is in this matter specially condemned. So it is right that all the teachers of the law in the Roman Empire should be well instructed in the law, and not befoul the faith with divergent doctrines.

"When first the wickedness of the heretics began to flourish, and when, as now, the blasphemy of the Arians was crawling to the front, our fathers, three hundred and eighteen bishops, the holiest prelates in the Roman

Empire, deliberated at Nicaea. The wall which they set up against the weapons of the devil, and the antidote wherewith they repelled his deadly poisons, was their confession that the Father and the Son are of one substance, one godhead, one virtue, one power, one likeness[115] , and that the Holy Ghost is of the same essence[116] and substance. Whoever did not thus think was judged separate from our communion. Their deliberation was worthy of all respect, and their definition sound. But certain men have intended by other later discussions to corrupt and befoul it. Yet, at the very outset, error was so far set right by the bishops on whom the attempt was made at Ariminum to compel them to manipulate or innovate on the faith, that they confessed themselves seduced by opposite arguments, or owned that they had not perceived any contradiction to the opinion of the Fathers livered at Nicaea. No prejudice could arise from the number of bishops gathered at Ariminum, since it is well known that neither the bishop of the Romans, whose opinion ought before all others to have been waited for, nor Vincentius, whose stainless episcopate had lasted so many years, nor the rest, gave in their adhesion to such doctrines. And this is the more significant, since, as has been already said, the very men who seemed to be tricked into surrender, themselves, in their wiser moments, testified their disapproval.

"Your sincerity then perceives that this one faith, which was founder at Nicaea on the authority of the Apostles, ought to be kept secure for ever. You perceive that with us, the bishops of the East, who confess themselves Catholic, and the western bishops, together glory in it. We believe that before long those who think otherwise ought without delay to be put out from our communion, and deprived of the name of bishop, that their flocks may

be freed from error and breathe freely. For they cannot be expected to correct the errors of their people when they themselves are the victims of error. May the opinion of your reverence be in harmony with that of all the priests of God. We believe you to be fixed and firm in it, and thus ought we rightly to believe with you. May your charity make us glad by your reply.

"Beloved brethren, farewell."

Chapter XVIII.-The Letter of Athanasius, Bishop of Alexandria, Concerning the Same Council.

The great Athanasius also, in his letter to the Africans, writes thus about the council at Ariminum. "Under these circumstances who will tolerate any mention of the council of Ariminum or any other beside the Nicene? Who would not express detestation of the setting aside of the words of the Fathers, and the preference for those introduced at Ariminum by violence and party strife? Who would wish to be associated with these men-fellows who do not, forsooth, accept their own words? In their own ten or a dozen synods they have laid down, as has been narrated already, now one thing now another; and at the present time these synods, one after another, they are themselves openly denouncing. They are now suffering the fate undergone of old by the traitors of the Jews. For as is written in the Book of the Prophet Jeremiah "*they have forsaken me the fountain of living waters and hewed them out cisterns, broken cisterns that can hold no water,*"[117] so these men, in their opposition to the Oecumenical synod, have hewed for themselves many synods which have all proved vain and like "*buds that*

yield no meal,"[118] let us not therefore admit those who cite the council of Ariminum or any other but that of Nicaea, for indeed the very citers of Ariminum do not seem to know what was done there; if they had they would have held their tongues. For you, beloved, have learnt from your own representatives at that Council, and are consequently very well aware, that Ursacius, Valens, Eudoxius, and Auxentius, and with them Demophilus were asked to anathematize the Arian heresy, and made excuse, choosing rather to be its champions, and so were all deposed for making propositions contrary to the Nicene decrees. The bishops, on the contrary, who were the true servants of the Lord, and of the right faith,-about two hundred in number,-declared their adherence to the Nicene Council alone, and their refusal to entertain the thought of either subtraction from, or addition to, its decrees. This conclusion they have communicated to Constantius, by whose order the council assembled.

On the other hand the bishops who were deposed at Ariminum have been received by Constantius, and have succeeded in getting the two hundred who sentenced them grossly insulted, and threatened with not being allowed to return to their dioceses, and with having to undergo rigorous treatment in Thrace, and that in the winter, in order to force them to accept the innovators' measures.

If, then, we hear any one appealing to Ariminum, show us, let us rejoin, first the sentence of deposition, and then the document drawn up by the bishops, in which they declare that they do not seek to go beyond the terms drawn up by the Nicene Fathers, nor appeal to any other council than that of Nicaea. In reality, these are just the

facts they conceal, while they put prominently forward the forced confession of Thrace. They do but shew themselves friends of the Arian heresy, and strangers to the sound faith. Only let any one be willing to put side by side that great synod, and those others to which these men appeal, and he will perceive, on the one side, true religion, on the other, folly and disorder. The fathers of Nicaea met together not after being deposed, but after confessing that the Son was of the Substance of the Father. These men were deposed once, a second time, and again a third time at Ariminum, and then dared to lay down that it is wrong to attribute Substance or Essence to God. So strange and so many were the tricks and machinations concocted by the mad gang of Arius in the West against the dogmas of the Truth.

Chapter XIX.-Concerning the Cunning of Leontius, Bishop of Antioch, and the Boldness of Flavianus and Diadorus.

At Antioch Placidus was succeeded by Stephanus, who was expelled from the Church. Leontius then accepted the Primacy, but in violation of the decrees of the Nicene Council, for he had mutilated himself, and was an eunuch. The cause of his rash deed is thus narrated by the blessed Athanasius. Leontius, it seems, was the victim of slanderous statements on account of a certain young woman of the name of Eustolia.[119] Finding himself prevented from dwelling with her he mutilated himself for her sake, in order that he might feel free to live with her. But he did not clear himself of suspicion, and all the more for this reason was deposed from the presbyterate. So much Athanasius has written about the rest of his earlier life. I shall now give a summary exposure of his

evil conduct. Now though he shared the Arian error, he always endeavoured to conceal his unsoundness. He observed that the clergy and the rest of the people were divided into two parts, the one, in giving glory to the Son, using the conjunction "and," the other using the preposition "through" of the Son, and applying "in" to the Holy Ghost. He himself offered all the doxology in silence, and all that those standing near him could hear was the "For ever and ever." And had not the exceeding wickedness of his sold been betrayed by other means, it might have been said that he adopted this contrivance from a wish to promote concord among the people. But when he had wrought much mischief to the champions of the truth, and continued to give every support to the promoters of impiety, he was convicted of concealing his own unsoundness. He was influenced both by his fear of the people, and by the grievous threats which Constantius had uttered against any who had dared to say that the Son was unlike the Father. His real sentiments were however proved by his conduct. Followers of the Apostolic doctrines never received from him either ordination or indeed the least encouragement. Men, on the other hand, who sided with the Arian superstition, were both allowed perfect liberty in expressing their opinions, and were from time to time admitted to priestly office. At this juncture Aetius, the master of Eunomius, who promoted the Arian error by his speculations, was admitted to the diaconate. Flavianus and Diodorus, however, who had embraced an ascetic career, and were open champions of the Apostolic decrees, publicly protested against the attacks of Leontius against true religion. That a man nurtured in iniquity and scheming to win notoriety by ungodliness should be counted worthy of the diaconate, was, they urged, a disgrace to the Church. They further threatened that they would withdraw from his

communion, travel to the western empire, and publish his plots to the world. Leontius was now alarmed, and suspended Aetius from his sacred office, but continued to show him marked favour.

That excellent pair Flavianus and Diodorus,[120] though not vet admitted to the priesthood and still ranked with the laity, worked night and day to stimulate men's zeal for truth. They were the first to divide choirs into two parts, and to teach them to sing the psalms of David antiphonally. Introduced first at Antioch, the practice spread in all directions, and penetrated to the ends of the earth. Its originators now collected the lovers of the Divine word and work into the Churches of the Martyrs, and with them spent the night in singing psalms to God.

When Leontius perceived this, he did not think it safe to try to prevent them, for he saw that the people were exceedingly well-disposed towards these excellent men. However, putting a colour of courtesy on his speech, he requested that they would perform this act of worship in the churches. They were perfectly well aware of his evil intent. Nevertheless they set about obeying his behest and readily summoned their choir[121] to the Church, exhorting them to sing praises to the good Lord. Nothing, however, could induce Leontius to correct his wickedness, but be put on the mask of equity,[122] and concealed the iniquity of Stephanus and Placidus. Men who had accepted the corruption of the faith of priests and deacons, although they had embraced a life of vile irregularity, he added to the roll; while others adorned with every kind of virtue and firm adherents of apostolic doctrines, he left unrecognised. Thus it came to pass that among the clergy were numbered a majority of men

tainted with heresy, while the mass of the laity were champions of the Faith, and even professional teachers lacked courage to lay bare their blasphemy. In truth the deeds of impiety and iniquity done by Placidus, Stephanus, and Leontius, in Antioch are so many as to want a special history of their own, and so terrible as to be worthy of the lament of David; for of them too it must be said "For lo thy enemies make a murmuring and they that hate thee lift up their head. They have imagined craftily against the people and taken counsel against thy secret ones. They have said come and let us root them out that they be no more a people: and that the name of Israel may be no more in remembrance."[123]

Let us now continue the course of our narrative.

Chapter XX.-Concerning the Innovations of Eudoxius, of Germanicia, and the Zeal of Basilius[124] Of Ancyra, and of Eustathius[125] Of Sebasteia Against Him.

Germanicia is a city on the coasts of Cilicia, Syria, and Cappadocia, and belongs to the province called Euphratisia. Eudoxius, the head of its church, directly, he heard of the death of Leontius, betook himself to Antioch and clutched the see, where he ravaged the vineyard of the Lord like a wild boar. He did not even attempt to hide his evil ways, like Leontius, but raged in direct attack upon the apostolic decrees, and involved in various troubles all who had the hardihood to gainsay him. Now at this time Basilius had succeeded Marcellus, and held the helm of the church of Ancyra, the capital of Galatia, and Sebastia, the chief city of Armenia, was under the guidance of Eustathius. No sooner had these bishops

heard of the iniquity and madness of Eudoxius, than they wrote to inform the Emperor Constantius of his audacity. Constantius was now still tarrying in the west, and, after the death of the tyrants, was endeavouring to heal the harm they had caused. Both bishops were well known to the Emperor and had great influence with him on account of the high character they bore.

Chapter XXI.-Of the Second Council of Nicaea.

On receipt of these despatches Constantius wrote to the Antiochenes denying that he had committed the see of Antioch to Eudoxius, as Eudoxius had publicly announced. He ordered that Eudoxius be banished, and be punished for the course he had taken at the Bithynian Nicaea, where he bad ordered the synod to assemble. Eudoxius himself had persuaded the officers entrusted with authority in the imperial household to fix Nicaea for the Council. But the Supreme Ruler and Governor, who knows the future like the past, stopped the assembly by a mighty earthquake, whereby the greater part of the city was overthrown, and most of the inhabitants destroyed. On learning this the assembled bishops were seized with panic, and returned to their own churches. But I regard this as a contrivance of the divine wisdom, for in that city the doctrine of the faith of the apostles had been defined by the holy Fathers. In that same city the bishops who were assembling on this later occasion were intending to lay down the contrary. The sameness of name would have been sure to furnish a means of deception to the Arian crew, and trick unsophisticated souls. They meant to call the council "the Nicene," and identify it with the famous council of old. But He who has care for the churches disbanded the synod.

Chapter XXII.-Of the Council Held at Seleucia in Isauria.

After a time, at the suggestion of the accusers of Eudoxius, Constantius ordered the synod to be held at Seleucia. This town of Isauria lies on the seashore and is the chief town of the district. Hither the bishops of the East, and with them those of Pontus in Asia, were ordered to assemble.[126]

The see of Caesarea, the capital of Palestine, was now held by Acacius, who had succeeded Eusebius. He had been condemned by the council of Sardica, but had expressed contempt for so large an assembly of bishops, and had refused to accept their adverse decision. At Jerusalem Macarius, whom I have often mentioned, was succeeded by Maximus, a man conspicuous in his struggles on behalf of religion, for he had been deprived of his right eye and maimed in his right arm.[127]

On his translation to the life which knows no old age, Cyrillus, an earnest champion of the apostolic decrees,[128] was dignified with the Episcopal office. These men in their contentions with one another for the first place brought great calamities on the state. Acacius seized some small occasion, deposed Cyrillus, and drove him from Jerusalem. But Cyrillus passed by Antioch, which he had found without a pastor, and came to Tarsus, where he dwelt with the excellent Silvanus, then bishop of that see. No sooner did Acacius become aware of this than he wrote to Silvanus and informed him of the deposition of Cyrillus. Silvanus however, both out of regard for Cyrillus, and not without suspicion of his people, who greatly enjoyed the stranger's teaching, refused to

prohibit him from taking a part in the ministrations of the church. When however they had arrived at Seleucia, Cyrillus joined with the party of Basilius and Eustathius and Silvanus and the rest in the council. But when Acacius joined the assembled bishops, who numbered one hundred and fifty, he refused to be associated in their counsels before Cyrillus, as one stripped of his bishopric, had been put out from among them. There were some who, eager for peace, besought Cyrillus to withdraw, with a pledge that after the decision of the decrees they would enquire into his case. He would not give way, and Acacius left them and went out. Then meeting Eudoxius he removed his alarm, and encouraged him with a promise that he would stand his friend and supporter. Thus he hindered him from taking part in the council, and set out with him for Constantinople.

Chapter XXIII.-Of What Befell the Orthodox Bishops at Constantinople.

Constantius, on his return from the West, passed some time at Constantinople. There Acacius urged many accusations against the assembled bishops presence of the emperor, called them a set of vile characters convoked for the ruin and destruction of the churches, and so fired the imperial wrath. And not least was Constantius moved by what was alleged against Cyrillus, "for," said Acachius, "the holy robe, which the illustrious Constantine the emperor, in his desire to honour the church of Jerusalem, gave to Macarius, the bishop of that city, to be worn when he performed the rite of divine baptism, all fashioned with golden threads as it was, has been sold by Cyrillus. It has been bought," he continued, "by a certain stage dancer; dancing about when he was wearing it, he fell down and perished. With a man like

this Cyrillus," he went on, "they set themselves up to judge and decide for the rest of the world." The influential party at the court made this an occasion for persuading the emperor not to summon the whole synod, for they were alarmed at the concord of the majority, but only ten leading men. Of these were Eustathius of Armenia, Basilius of Galatia, Silvanus of Tarsus, and Eleusius of Cyzicus.[129]

On their arrival they urged the emperor that Eudoxius should be convicted of blasphemy and lawlessness. Constantius, however, schooled by the opposite party, replied that a decision must first be come to on matters concerning the faith, and that afterwards the case of Eudoxius should be enquired into. Basilius, relying on his former intimacy, ventured boldly to object to the emperor that he was attacking the apostolic decrees; but Constantius took this ill, and told Basilius to hold his tongue, "for to you," said he, "the disturbance of the churches is due." When Basilius was silenced, Eustathius intervened and said, "since, sir, you wish a decision to be come to on what concerns the faith, consider the blasphemies rashly uttered against the Only Begotten by Eudoxius," and as he spoke he produced the exposition of faith wherein, besides many other impieties, were found the following expressions: "Things that are spoken of in unlike terms are unlike in substance:" "There is one God the Father of whom are all things, and one Lord Jesus Christ through whom are all things." Now the term "of whom" is unlike the term "through whom;" so the Son is unlike God the Father. Constantius ordered this exposition of the faith to be read, and was displeased with the blasphemy which it involved. He therefore asked Eudoxius if he had drawn it up. Eudoxius instantly repudiated the authorship, and said that it was written by

Aetius. Now Aetius was he whom Leontius, in dread of the accusations of Flavianus and Diodorus, had formerly degraded from the diaconate. He had also been the supporter of Georgius, the treacherous foe of the Alexandrians, alike in his impious words and his unholy deeds. At the present time he was associated with Eunomius and Eudoxius; for, on the death of Leontius, when Eudoxius had laid violent hands on the episcopal throne of the church at Antioch, he returned from Egypt with Eunomius, and, as he found Eudoxius to be of the same way of thinking as himself, a sybarite in luxury as well as a heretic in faith, he chose Antioch as the most congenial place of abode, and both he and Eunomius were fast fixtures at the couches of Eudoxius. His highest ambition was to be a successful parasite, and he spent his whole time in going to gorge himself at one man's table or another's. The emperor had been told all this, and now ordered Aetius to be brought before him. On his appearance Constantius showed him the document in question and proceeded to enquire if he was the author of its language. Aetius, totally ignorant of what had taken place, and unaware of the drift of the enquiry, expected that he should win praise by confession, and owned that he was the author of the phrases in question. Then the emperor perceived the greatness of his iniquity, and forthwith condemned him to exile and to be deported to a place in Phrygia. So Aetius reaped disgrace as the fruit of blasphemy, and was cast out of the palace. Eustathius then alleged that Eudoxius too held the same views, for that Aetius had shared his roof and his table, and had drawn up this blasphemous formula in submission to his judgement. In proof of his contention that Eudoxius was concerned in drawing up the document he urged the fact that no one had attributed it to Aetius except Eudoxius himself. To this the emperor enjoined that judges must

not decide on conjecture, but are bound to make exact examination of the facts. Eustathius assented, and urged that Eudoxius should give proof of his dissent from the sentiments attributed to him by anathematizing the composition of Aetius. This suggestion the emperor very readily accepted, and gave his orders accordingly; but Eudoxius drew back, and employed many shifts to evade compliance. But when the emperor waxed wroth and threatened to send him off to share the exile of Aetius, on the ground that he was a partner in the blasphemy so punished, he repudiated his own doctrine, though both then and afterwards he persistently maintained it. However, he in his turn protested against the Eustathians that it was their duty to condemn the word "*Homoüsion*" as unscriptural.

Silvanus on the contrary pointed out that it was their duty to reject and expel from their holy assemblies the phrases "*out of the non-existent*" and "*creature*" and "*of another substance,*" these terms being also unscriptural and found in the writings of neither prophets nor apostles. Constantius decided that this was right, and bade the Arians pronounce the condemnation. At first they persisted in refusing; but in the end, when they saw the emperor's wrath, they consented, though much against the grain, to condemn the terms Silvanus had put before them. But all the more earnestly they insisted on their demand for the condemnation of the "*Homoüsion.*" But then with unanswerable logic Silvanus put both before the Arians and the emperor the truth that if God the Word is not of the non-Existent, He is not a Creature, and is not of another Substance. He is then of one Substance with God Who begat Him, as God of God and Light of Light, and has the same nature as the Begetter. This contention he urged with power and with truth, but not one of his

hearers was convinced. The party of Acacius and Eudoxius raised a mighty uproar; the emperor was angered, and threatened expulsion from their churches. Thereupon Eleusius and Silvanus and the rest said that while authority to punish lay with the emperor, it was their province to decide on points of piety or impiety, and "we will not," they protested, "betray the doctrine of the Fathers."

Constantius ought to have admired both their wisdom and their courage, and their bold defence of the apostolic decrees, but he exiled them from their churches, and ordered others to be appointed in their place. Thereupon Eudoxius laid violent hands on the Church of Constantinople; and on the expulsion of Eleusius from Cyzicus, Eunomius was appointed in his place.

Chapter XXIV.-Synodical Epistle Written Against Aetius.

After these transactions the emperor ordered Aetius to be condemned by a formal Letter, and, in obedience to the command, his companions in iniquity condemned their own associate. Accordingly they wrote to Georgius, bishop of Alexandria, the letter about him to which I shall give a place in my history, in order to expose their wickedness, for they treated their friends and their foes precisely in the same way.

Copy of the Letter written by the whole council to Georgius against Aetius his deacon, on account of his iniquitous blasphemy.

To the right honourable Lord Georgius, Bishop of

Alexandria, the holy Synod in Constantinople assembled, Greeting.

In consequence of the condemnation of Aetius by the Synod, on account of his unlawful and most offensive writings, he has been dealt with by the bishops in accordance with the canons of the church. He has been degraded from the diaconate and expelled from the Church, and our admonitions have gone forth that none are to read his unlawful epistles, but that on account of their unprofitable and worthless character they are to be cast aside. We have further appended an anathema on him, if he abides in his opinion, and on his supporters.

It would naturally have followed that all the bishops met together in the Synod should have felt detestation of, and approved the sentence delivered against, a man who is the author of offences, disturbances and schisms, of agitation over all the world, and of rising of church against church. But in spite of our prayers, and against all our expectation, Seras, Stephanus, Heliodorus and Theophilus and their party[130] have not voted with us, and have not even consented to subscribe the sentence delivered against him, although Seras charged the aforenamed Aetius with another instance of insane arrogance, alleging that he, with still bolder impudence, had sprung forward to declare that what God had concealed from the Apostles had been now revealed to him. Even after these wild and boastful words, reported by Seras about Aetius, the aforenamed bishops were not put out of countenance, nor could they be induced to vote with us on his condemnation. We however with much long suffering bore with them[131] for a great length of time, now indignant, now beseeching, now importuning

them to join with us and make the decision of the Synod unanimous; and we persevered long in the hope that they might hear and agree and give in. But when in spite of all this patience we could not shame them into acceptance of our declarations against the aforesaid offender, we counted the rule of the church more precious than the friendship of men, and pronounced against them a decree of excommunication, allowing them a period of six mouths for conversion, repentance, and the expression of a desire for union and harmony with the synod. If within the given time they should turn and accept agreement with their brethren and assent to the decrees about Aetius, we decided that they should be received into the church, to the recovery of their own authority in synods, and our affection. If however they obstinately persisted, and preferred human friendship to the canons of the church and our affection, then we judged them deposed from the rank of the bishops. If they suffer degradation it is necessary to appoint other bishops in their place, that the lawful church may be duly ordered and at unity with herself, while all the bishops of every nation by uttering the same doctrine with one mind and one counsel preserve the bond of love.

To acquaint you with the decree of the Synod we have sent these present to your reverence, and pray that you may abide by them, and by the grace of Christ rule the churches under you aright and in peace.

Chapter XXV.-Of the Causes Which Separated the Eunomians from the Arians.

Eunomius in his writings praises Aetius, styles him a man of God, and honours him with many compliments. Yet he

was at that time closely associated with the party by whom Aetius had been repudiated, and to them he owed his election to his bishopric.

Now the followers of Eudoxius and Acacius, who had assented to the decrees put forth at Nice in Thrace, already mentioned in this history, appointed other bishops in the churches of the adherents of Basilius and Eleusius in their stead. On other points I think it superfluous to write in detail. I purpose only to relate what concerns Eunomius.

For when Eunomius had seized on the see of Cyzicus in the lifetime of Eleusius, Eudoxius urged him to hide his opinions and not make them known to the party who were seeking a pretext to persecute him. Eudoxius was moved to offer this advice both by his knowledge that the diocese was sound in the faith and his experience of the anger manifested by Constantius against the party who asserted the only begotten Son of God to be a created being. "Let us" said he to Eunomius "bide our time; when it comes we will preach what now we are keeping dark; educate the ignorant; and win over or compel or punish our opponents." Eunomius, yielding to these suggestions, propounded his impious doctrine under the shadow of obscurity. Those of his hearers who had been nurtured on the divine oracles saw clearly that his utterances concealed under their surface a foul fester of error.[132]

But however distressed they were they considered it less the part of prudence than of rashness to make any open protest, so they assumed a mask of heretical heterodoxy, and paid a visit to the bishop at his private residence with the earnest request that he would have regard to the

distress of men borne hither and thither by different doctrines, and would plainly expound the truth. Eunomius thus emboldened declared the sentiments which he secretly held. The deputation then went on to remark that it was unfair and indeed quite wrong for the whole of his diocese to be prevented from having their share of the truth. By these and similar arguments he was induced to lay bare his blasphemy in the public assemblies of the church. Then his opponents hurried with angry fervour to Constantinople; first they indicted him before Eudoxius, and when Eudoxius refused to see them, sought an audience of the emperor and made lamentation over the ruin their bishop was wreaking among them. "The sermons of Eunomius," they said, "are more impious than the blasphemies of Arius." The wrath of Constantius was roused, and he commanded Eudoxius to send for Eunomius, and, on his conviction, to strip him of his bishopric. Eudoxius, of course, though again and again importuned by the accusers, continued to delay taking action. Then once more they approached the emperor with vociferous complaints that Eudoxius had not obeyed the imperial commands in any single particular, and was perfectly indifferent to the delivery of an important city to the blasphemies of Eunomius. Then said Constantius to Eudoxius, if you do not fetch Eunomius and try him, and on conviction of the charges brought against him, punish him, I shall exile you. This threat frightened Eudoxius, so he wrote to Eunomius to escape from Cyzicus, and told him he had only himself to blame because he had not followed the hints given him. Eunomius accordingly withdrew in alarm, but he could not endure the disgrace, and endeavoured to fix the guilt of his betrayal on Eudoxius, maintaining that both he and Aetius had been cruelly treated. And from that time he set up a sect of his own for all the men who were of his

way of thinking and condemned his betrayal, separated from Eudoxius and joined with Eunomius, whose name they bear up to this day. So Eunomius became the founder of a heresy, and added to the blasphemy of Arius by his own peculiar guilt. He set up a sect of his own because he was a slave to his ambition, as the facts distinctly prove. For when Aetius was condemned and exiled, Eunomius refused to accompany him, though he called him his master and a man of God, but remained closely associated with Eudoxius.

But when his turn came he paid the penalty of his iniquity; he did not submit to the vote of the synod, but began to ordain bishops and presbyters, though himself deprived of his episcopal rank. These then were the deeds done at Constantinople.

Chapter XXVI.-Of the Siege of the City of Nisibis,[133] And the Apostolic Conversation of Bishop Jacobus.

On war being waged against the Romans by Sapor King of Persia, Constantius mustered his forces and marched to Antioch. But the enemy were driven forth, not by the Roman army, but by Him whom the pious in the Roman host worshipped as their God. How the victory was won I shall now proceed to relate.

Nisibis, sometimes called Antiochia Mygdonia, lies on the confines of the realms of Persia and of Rome. In Nisibis Jacobus whom I named just now was at once bishop, guardian,[134] and commander in chief. He was a man who shone with the grace of a truly apostolic character. His extraordinary and memorable miracles,

which I have fully related in my religious history, I think it superfluous and irrelevant to enumerate again.[135]

One however I will record because of the subject before us. The city which Jacobus ruled was now in possession of the Romans, and besieged by the Persian Army. The blockade was prolonged for seventy days. "Helepoles"[136] and many other engines were advanced to the walls. The town was begirt with a palisade and entrenchment, but still held out. The river Mygdonius flowing through the middle of the town, at last the Persians dammed its stream a considerable distance up, and increased the height of its bank on both sides so as to shut the waters in. When they saw that a great mass of water was collected and already beginning to overflow the dam, they suddenly launched it like an engine against the wall. The impact was tremendous; the bulwarks could not sustain it, but gave way and fell down. Just the same fate befell the other side of the circuit, through which the Mygdonius made its exit; it could not withstand the shock, and was carried away. No sooner did Sapor see this than he expected to capture the rest of the city, and for all that day be rested for the mud to dry and the river to become passable. Next day he attacked in full force, and looked to enter the city through the breaches that had been made. But he found the wall built up on both sides, and all his labour vain. For that holy man, through prayer, filled with valour both the troops and the rest of the townsfolk, and both built the walls, withstood the engines, and beat off the advancing foe. And all this he did without approaching the walls, but by beseeching the Lord of all within the church. Sapor, moreover, was not only astounded at the speed of the building of the walls but awed by another spectacle. For he saw standing on the battlements one of kingly mien and all ablaze with

purple robe and crown. He supposed that this was the Roman emperor. and threatened his attendants with death for not having announced the imperial presence; but on their stoutly maintaining that their report had been a true one and that Constantius was at Antioch, he perceived the meaning of the vision and exclaimed "their God is fighting for the Romans." Then the wretched man in a rage flung a javelin into the air, though he knew that be could not hit a bodiless being, but unable to curb his passion. Therefore the excellent Ephraim (he is the best writer among the Syrians) besought the divine Jacobus to mount the wall to see the barbarians and to let fly at them the darts of his curse. So the divine man consented and climbed up into a tower but when he saw the innumerable host he discharged no other curse than to that mosquitoes and gnats might be sent forth upon them, so that by means of these tiny animals they might learn the might of the Protector of the Romans. On his prayer followed clouds of mosquitoes and gnats; they filled the hollow trunks of the elephants, and the ears and nostrils of horses and other animals. Finding the attack of these little creatures past endurance they broke their bridles, unseated their riders and threw the ranks into confusion. The Persians abandoned their camp and fled head-long. So the wretched prince learned by a slight and kindly chastisement the power of the God who protects the pious, and marched his army home again, reaping for all the harvest of the siege not triumph but disgrace.

Chapter XXVII.-Of the Council of Antioch and What Was Done There Against the Holy Meletius.

At this time.[137] Constantius was residing at Antioch. The

Persian war was over; there had been a time of peace, and he once again gathered bishops together with the object of making them all deny both the formula "of one substance" and also the formula "of different substance." On the death of Leontius, Eudoxius had seized the see of Antioch, but on his expulsion and illegal establishment, after many synods, at Constantinople, the church of Antioch had been left without a shepherd. Accordingly the assembled bishops, gathered in considerable numbers from every quarter, asserted that their primary obligation was to provide a pastor for the flock and that then with him they would deliberate on matters of faith. It fell out opportunely that the divine Meletius who was ruling a certain city of Armenia[138] had been grieved with the insubordination of the people under his rule and was now living without occupation elsewhere. The Arian faction imagined that Meletius was of the same way of thinking as themselves, and an upholder of their doctrines. They therefore petitioned Constantius to commit to his hands the reins of the Antiochene church. Indeed in the hope of establishing their impiety there was no law that they did not fearlessly transgress; illegality was becoming the very foundation of their blasphemy; nor was this an isolated specimen of their irregular proceedings. On the other hand the maintainers of apostolic doctrine, who were perfectly well aware of the soundness of the great Meletius, and had clear knowledge of his stainless character and wealth of virtue, came to a common vote. and took measures to have their resolution written out and subscribed by all without delay. This document both parties as a bond of compromise entrusted to the safe keeping of a bishop who was a noble champion of the truth, Eusebius of Samosata. And when the great Meletius had received the imperial summons and arrived, forth to meet him came all the higher ranks of the

priesthood, forth came all the other orders of the church, and the whole population of the city. There, too, were Jews and Gentiles all eager to see the great Meletius. Now the emperor bad charged both Meletius and the rest who were able to speak to expound to the multitude the text "The Lord formed me in the beginning of his way, before his works of old" (Prov. viii. 22. lxx), and he ordered skilled writers to take down on the spot what each man said, with the idea that in this manner their instruction would be more exact. First of all Georgius of Laodicea gave vent to his foul heresy. After him Acacius[139] of Caesarea propounded a doctrine of compromise far removed indeed from the blasphemy of the enemy, but not preserving the apostolic doctrine pure and undefiled. Then up rose the great Meletius and exhibited the unbending line of the canon of the faith, for using the truth as a carpenter does his rule he avoided excess and defect. Then the multitude broke into loud applause and besought him to give them a short summary of his teaching. Accordingly after showing three fingers, he withdrew two, left one, and uttered the memorable sentence, "In thought they are three but we speak as to one."[140]

Against this teaching the men who had the plague of Arius in their hearts whetted their tongues, and started an ingenious slander, declaring that the divine Meletius was a Sabellian. Thus they persuaded the fickle sovereign who, like the well known Euripus,[141] easily shifted his current now this way and now that, and induced him to relegate Meletius to his own home.

Euzoius, an open defender of Arian tenets, was promptly promoted to his place; the very than whom, then a

deacon, the great Alexander had degraded at the same time as Arius. Now the part of the people who remained sound separated from the unsound and assembled in the apostolic church which is situated in the part of the city called the Palaea.[142]

For thirty years indeed after the attack made upon the illustrious Eustathius they had gone on enduring the abomination of Arianism, in the expectation of some favourable change. But when they saw impiety on the increase, and men faithful to the apostolic doctrines both openly attacked and menaced by secret conspiracy, the divine Meletius in exile, and Euzoius the champion of heresy established as bishop in his place, they remembered the words spoken to Lot, "Escape for thy life";[143] and further the law of the gospel which plainly ordains "if thy right eye offend thee pluck it out and cast it from thee."[144] The Lord laid down the same law about both hand and foot, and added, "It is profitable for thee that one of thy members should perish and not that thy whole body should be cast into hell."

Thus came about the division of the Church.

Chapter XXVIII.-About Eusebius, Bishop of Samosata.

The admirable Eusebius mentioned above, who was entrusted with the common resolution, when he beheld the violation of the covenant, returned to his own see. Then certain men who were uneasy about the written document, persuaded Constantius to dispatch a messenger to recover it. Accordingly the emperor sent

one of the officers who ride post with relays of horses, and bring communications with great speed. On his arrival he reported the imperial message, but, "I cannot," said the admirable Eusebius, "surrender the deed deposited with me till I am directed so to do by the whole assembly who gave it me." This reply was reported to the emperor. Boiling with rage he sent to Eusebius again and ordered him to give it up, with the further message that he had ordered his right hand to be cut off if he refused. But he only wrote this to terrify the bishop, for the courier who conveyed the dispatch bad orders not to carry out the threat. But when the divine Eusebius opened the letter and saw tire punishment which the emperor had threatened, lie stretched out his right hand and his left, bidding the man cut off both. "The decree," said he, "which is a clear proof of Arian wickedness, I will not give up."

When Constantius had been informed of this courageous resolution he was struck with astonishment, and did not cease to admire it; for even foes are constrained by the greatness of bold deeds to admire their adversaries success.

At this time Constantius learned that Julian, whom he had declared Caesar of Europe, was aiming at sovereignty, and mustering an army against his master. Therefore he set out from Syria, and died in Cilicia.[145] Nor had he the helper whom his Father had left him; for he had not kept intact the inheritance of his Father's piety, and so bitterly bewailed his change of faith.

Book III.

Chapter I.-Of the Reign of Julianus; How from a Child He Was Brought Up in Piety and Lapsed into Impiety; And in What Manner, Though at First He Kept His Impiety Secret, He Afterwards Laid It Bare.

Constantius, as has been narrated, departed this life groaning and grieving that he had been turned away from the faith of his father. Julian heard the news of his end as he was crossing from Europe into Asia and assumed the sovereignty with delight at having now no rival.

In his earlier days, while yet a lad, Julian had, as well as Gallus[1] his brother, imbibed pure and pious teaching.

In his youth and earlier manhood he continued to take in the same doctrine. Constantius, dreading lest his kinsfolk should aspire to imperial power, slew them;[2] and Julian, through fear of his cousin, was enrolled in the order of Readers,[3] and used to read aloud the sacred books to the people in the assemblies of the church.

He also built a martyr's shrine; but the martyrs, when they beheld his apostasy, refused to accept the offering; for in consequence of the foundations being, like their founder's mind, unstable, the edifice fell down[4] before it was consecrated. Such were the boyhood and youth of Julian. At the period, however, when Constantius was setting out for the West, drawn thither by the war against Magnentius, he made Gallus, who was gifted with piety which he retained to the end,[5] Caesar of the East. Now

Julian flung away the apprehensions which had previously stood him in good stead, and, moved by unrighteous confidence, set his heart on seizing the sceptre of empire. Accordingly, on his way through Greece, he sought out seers and soothsayers, with a desire of learning if he should get what his soul longed for. He met with a man who promised to predict these things, conducted him into one of the idol temples, introduced him within the shrine, and called upon the demons of deceit. On their appearing in their wonted aspect terror compelled Julian to make the sign of the cross upon his brow. They no sooner saw the sign of the Lord's victory than they were reminded of their own rout, and forthwith fled away. On the magician becoming acquainted with the cause of their flight he blamed him; but Julian confessed his terror, and said that he wondered at the power of the cross, for that the demons could not endure to see its sign and ran away. "Think not anything of the sort, good sir;" said the magician, "they were not afraid as you make out, but they went away because they abominated what you did." So he tricked the wretched man, initiated him in the mysteries, and filled him with their abominations.

So lust of empire stripped the wretch of all true religion. Nevertheless after attaining the supreme power he concealed his impiety for a considerable time; for he was specially apprehensive about the troops who had been instructed in the principles of true religion, first by the illustrious Constantine who freed them from their former error and trained them in the ways of truth, and afterwards by his sons, who confirmed the instruction given by their father. For if Constantius, led astray by those under whose influence he lived, did not admit the term omoou/sion, at all events he sincerely accepted the

meaning underlying it, for God the Word he styled true Son, begotten of his Father before the ages, and those who dared to call Him a creature he openly renounced, absolutely prohibiting the worship of idols.

I will relate also another of his noble deeds, as satisfactory proof of his zeal for divine things. In his campaign against Magnentius he once mustered the whole of his army, and counselled them to take part all together in the divine mysteries, "for," said he, "the end of life is always uncertain, and that not least in war, when innumerable missiles are hurled from either side, and swords and battle axes and other weapons are assailing men, whereby a violent death is brought about. Wherefore it behoves each than to wear that precious robe which most of all we need in yonder life hereafter: if there be one here who would not now put on this garb let him depart hence and go home. I shall not brook to fight with men in my army who have no part nor lot in our holy rites."[6]

Chapter II.-Of the Return of the Bishops and the Consecration of Paulinus.

Julian had clear information on these points, and did not make known the impiety of his soul. With the object of attracting all the bishops to acquiescence in his rule he ordered even those who had been expelled from their churches by Constantius, and who were sojourning on the furthest confines of the empire, to return to their own churches. Accordingly, on the promulgation of this edict, back to Antioch came the divine Meletius, and to Alexandria the far famed Athanasius.[7]

But Eusebius,[8] and Hilarius[9] of Italy and Lucifer[10] who presided over the flock in the island of Sardinia, were living in the Thebaid on the frontier of Egypt, whither they had been relegated by Constantius. They now met with the rest whose views were the same and affirmed that the churches ought to be brought into harmony. For they not only suffered from the assaults of their opponents, but were at variance with one another. In Antioch the sound body of the church had been split in two; at one and the same time they who from the beginning, for the sake of the right worthy Eustathius, had separated from the rest, were assembling by themselves; and they who with the admirable Meletius had held aloof from the Arian faction were performing divine service in what is called the Palaea. Both parties used one confession of faith, for both parties were champions of the doctrine laid down at Nicaea. All that separated them was their mutual quarrel, and their regard for their respective leaders; and even the death of one of these did not put a stop to the strife. Eustathius died before the election of Meletius, and the orthodox party, after the exile of Meletius and the election of Euzoius, separated from the communion of the impious, and assembled by themselves; with these, the party called Eustathians could not be induced to unite. To effect an union between them the Eusebians and Luciferians sought to discover a means. Accordingly Eusebius besought Lucifer to repair to Alexandria and take counsel on the matter with the great Athanasius, intending himself to undertake the labour of bringing about a reconciliation.

Lucifer however did not go to Alexandria but repaired to Antioch. There he urged many arguments in behalf of concord on both parties. The Eustathians, led by

Paulinus, a presbyter, persisted in opposition. On seeing this Lucifer took the improper course of consecrating Paulinus as their bishop.

This action on the part of Lucifer prolonged the feud, which lasted for eighty-five years, until the episcopate of the most praise-worthy Alexander.[11]

No sooner was the helm of the church at Antioch put into his hands than he tried every expedient, and brought to bear great zeal and energy for the promotion of concord, and thus joined the severed limb to the rest of the body of the church. At the time in question however Lucifer made the quarrel worse and spent a considerable time in Antioch, and Eusebius when he arrived on the spot and learnt that bad doctoring had made the malady very hard to heal, sailed away to the West.

When Lucifer returned to Sardinia he made certain additions to the dogmas of the church and those who accepted them were named after him, and for a considerable time were called Luciferians. But in time the flame of this dogma too went out and it was consigned to oblivion.[12] Such were the events that followed on the return of the bishops.

Chapter III.-Of the Number and Character of the Deeds Done by Pagans Against the Christians When They Got the Power from Julian.

When Julian had made his impiety openly known the cities were filled with dissensions. Men enthralled by the

deceits of idolatry took heart, opened the idols' shrines, and began to perform those foul rites which ought to have died out from the memory of man. Once more they kindled the fire on the altars, befouled the ground with victims' gore, and defiled the air with the smoke of their burnt sacrifices. Maddened by the demons they served they ran in corybantic[13] frenzy round about the streets, attacked the saints with low stage jests, and with all the outrage and ribaldry of their impure processions.

On the other hand the partizans[14] of piety could not brook their blasphemies, returned insult for insult, and tried to confute the error which their opponents honoured. In their turn the workers of iniquity took it ill; the liberty allowed them by the sovereign was an encouragement to audacity and they dealt deadly blows among the Christians.

It was indeed the duty of the emperor to consult for the peace of his subjects, but he in the depth of his iniquity himself maddened his peoples with mutual rage. The deeds dared by the brutal against the peaceable he overlooked and entrusted civil and military offices of importance to savage and impious men, who though they hesitated publicly to force the lovers of true piety to offer sacrifice treated them nevertheless with all kinds of indignity. All the honours moreover conferred on the sacred ministry by the great Constantine Julian took away.

To tell all the deeds dared by the slaves of idolatrous deceit at that time would require a history of these crimes alone, but out of the vast number of them I shall select a few instances. At Askalon and at Gaza, cities of

Palestine, then of priestly rank and women who had lived all their lives in virginity were disembowelled, filled with barley, and given for food to swine. At Sebaste, which belongs to the same people, the coffin of John the Baptist was opened, his bones burnt, and the ashes scattered abroad.[15]

Who too could tell without a tear the vile deed done in Phoenicia? At Heliopolis[16] by Lebanon there lived a certain deacon of the name of Cyrillus. In the reign of Constantine, fired by divine zeal, he had broken in pieces many of the idols there worshipped. Now men of infamous name, bearing this deed in mind, not only slew him, but cut open his belly and devoured his liver. Their crime was not, however, hidden from the all-seeing eye, and they suffered the just reward of their deeds; for all who had taken part in this abominable wickedness lost their teeth, which all fell out at once, and lost. too, their tongues, which rotted away and dropped from them: they were moreover deprived of sight, and by their sufferings proclaimed the power of holiness.

At the neighbouring city of Emesa[17] they dedicated to Dionysus, the woman-formed, the newly erected church, and set up in it his ridiculous androgynous image. At Dorystolum,[18] a famous city of Thrace, the victorious athlete Aemilianus was thrown upon a flaming pyre, by Capitolinus, governor of all Thrace. To relate the tragic fate of Marcus, however, bishop of Arethusa,[19] with true dramatic dignity, would require the eloquence of an Aeschylus or a Sophocles. In the days of Constantius he had destroyed a certain idol-shrine and built a church in its place; and no sooner did the Arethusians learn the mind of Julian than they made an open display of their

hostility. At first, according to the precept of the Gospel,[20] Marcus endeavoured to make his escape; but when he became aware that some of his own people were apprehended in his stead, he returned and gave himself up to the men of blood. After they had seized him they neither pitied his old age nor reverenced his deep regard for virtue; but, conspicuous as he was for the, beauty alike of his teaching and of his life, first of all they stripped and smote him, laying strokes on every limb, then they flung him into filthy sewers, and, when they had dragged him out again, delivered him to a crowd of lads whom they charged to prick him without mercy with their pens.[21] After this they put him into a basket, smeared him with pickle[22] and honey, and hung him up in the open air in the height of summer, inviting wasps and bees to a feast. Their object in doing this was to compel him either to restore the shrine which he had destroyed, or to defray the expense of its erection. Marcus, however, endured all these grievous sufferings and affirmed that he would consent to none of their demands. His enemies, with the idea that he could not afford the money from poverty, remitted half their demand, and bade him pay the rest; but Marcus hung on high, pricked with pens, and devoured by wasps and bees, yet not only shewed no signs of pain, but derided his impious tormentors with the repeated taunt, "You are groundlings and of the earth; I, sublime and exalted." At last they begged for only a small portion of the money; but, said he, "it is as impious to give an obole as to give all." So discomfited they let him go, and could not refrain from admiring his constancy, for his words had taught them a new lesson of holiness.

Chapter IV.-Of the Laws Made by Julian

Against the Christians.

Countless other deeds were dared at that time by land and by sea, all over the world, by the wicked against the just, for now without disguise the enemy of God began to lay down laws against true religion. First of all he prohibited the sons of the Galileans, for so he tried to name the worshippers of the Saviour, from taking part in the study of poetry, rhetoric, and philosophy, for said he, in the words of the proverb "we are shot with shafts feathered from our own wing,"[23] for from our own books they take arms and wage war against us.

After this he made another edict ordering the Galileans to be expelled from the army.

Chapter V.-Of the Fourth Exile and Flight of the Athanasius.

At this time Athanasius, that victorious athlete of the truth, underwent another peril, for the devils could not brook the power of his tongue and prayers, and so armed their ministers to revile him. Many voices did they utter beseeching the champion of wickedness to exile Athanasius, and adding yet this further, that if Athanasius remained. not a heathen would remain, for that he would get them all over to his side. Moved by these supplications Julian condemned Athanasius not merely to exile,[24] but to death. His people shuddered, but it is related that he foretold the rapid dispersal of the storm, for said he "It is a cloud which soon vanishes away." He however withdrew as soon as he learnt the arrival of the bearers of the imperial message, and finding a boat on the bank of the river, started for the Thebaid. The officer

who had been appointed for his execution became acquainted with his flight, and strove to pursue him at hot haste; one of his friends, however, got ahead, and told him that the officer was coming on apace. Then some of his companions besought him to take refuge in the desert, but he ordered the steersman to turn the boat's head to Alexandria. So they rowed to meet the pursuer, and on came the bearer of the sentence of execution, and, said he, "How far off is Athanasius?" "Not far," said Athanasius,[25] and so got rid of his foe, while he himself returned to Alexandria and there remained in concealment for the remainder of Julian's reign.[26]

Chapter VI.-Of Apollo and Daphne, and of the Holy Babylas.

Julian, wishing to snake a campaign against the Persians, dispatched the trustiest of his officers to all the oracles throughout the Roman Empire, while he himself went as a suppliant to implore the Pythian oracle of Daphne to make known to him the future. The oracle responded that the corpses lying hard by were becoming an obstacle to divination; that they must first be removed to another spot; and that then he would utter his prophecy, for, said he, "I could say nothing, if the grove be not purified." Now at that time there were lying there the relics of the victorious martyr Babylas[27] and the lads who had gloriously suffered with him, and the lying prophet was plainly stopped from uttering his wonted lies by the holy influence of Babylas. Julian was aware of this, for his ancient piety had taught him the power of victorious martyrs, and so be removed no other body from the spot, but only ordered the worshippers of Christ to translate the relics of the victorious martyrs. They marched with

joy to the grove,[28] put the coffin on a car and went before it leading a vast concourse of people, singing the psalms of David, while at every pause they shouted "Shame be to all them that worship molten images."[29] For they understood the translation of the martyr to mean defeat for the demon.

Chapter VII.-Of Theodorus the Confessor.

Julian could not endure the shame brought upon him by these doings, and on the following day ordered the leaders of tile choral procession to be arrested. Sallustius was prefect at this time and a servant of iniquity, but he nevertheless was anxious to persuade the sovereign not to allow the Christians who were eager for glory to attain the object of their desires. When however he saw that the emperor was impotent to master his rage, he arrested a young man adorned with the graces of a holy enthusiasm while walking in the Forum, hung him up before the world on the stocks, lacerated his back with scourges, and scored his sides with claw-like instruments of torture. And this he did all day from dawn till the day was done; and then put chains of iron on him and ordered him to be kept in ward. Next morning he informed Julian of what had been done, and reported the young man's constancy and added that the event was for themselves a defeat and for the Christians a triumph. Persuaded of the truth of this, God's enemy suffered no more to be so treated and ordered Theodorus[30] to be let out of prison, for so was named this young and glorious combatant in truth's battle. On being asked if he had had any sense of pain on undergoing those most bitter and most savage tortures he replied that at the first indeed he had felt some little pain, but that then had appeared to him one who

continually wiped the sweat from his face with a cool and soft kerchief and bade him be of goodcourage. "Wherefore," said he, "when the executioners gave over I was not pleased but vexed, for now there went away with them he who brought me refreshment of soul." But the demon of lying divination at once increased the martyr's glory and exposed his own falsehood; for a thunderbolt sent down from heaven burnt the whole shrine[31] and turned the very statue of the Pythian into fine dust, for it was made of wood and gilded on the surface. Julianus the uncle of Julian, prefect of the East, learnt this by night, and riding at full speed came to Daphne, eager to bring succour to the deity whom he worshipped; but when he saw the so-called god turned into powder he scourged the officers in charge of the temple,[32] for he conjectured that the conflagration was due to some Christian. But they, maltreated as they were, could not endure to utter a lie, and persisted in saying that the fire had started not from below but from above. Moreover some of the neighbouring rustics came forward and asserted that they had seen the thunderbolt come rushing down from heaven.

Chapter VIII.-Of the Confiscation of the Sacred Treasures and Taking Away of the Allowances.[33]

Even when the wicked had become acquainted with these events they set themselves in array against the God of all; and the prince ordered the holy vessels to be handed over to the imperial treasury. Of the great church which Constantine had built he nailed up the doors and declared it closed to the worshippers wont to assemble there. At this time it was in possession of the Arians. In company

with Julianus the prefect of the East, Felix the imperial treasurer, and Elpidius, who had charge of the emperor's private purse and property, an officer whom it is the Roman custom to call "Comes privatarum,"[34] made their way into the sacred edifice. Both Felix and Elpidius, it is said, were Christians, but to please the impious emperor apostatised from the true religion. Julianus committed an act of gross indecency on the Holy Table[35] and, when Euzoius endeavoured to prevent him, gave him a blow on the face, and told him, so the story goes, that it is the fate of the fortunes of Christians to have no protection from the gods. But Felix, as be gazed upon the magnificence of the sacred vessels, furnished with splendour by the munificence of Constantine and Constantius, "Behold," said he, "with what vessels Mary's son is served." But it was not long before they paid the penalty of these deeds of mad and impious daring.

Chapter IX.-Of What Befell Julianus, the Emperor's Uncle, and Felix.

Julianus forthwith fell sick of a painful disease; his entrails rotted away, and he was no longer able to discharge his excrements through the normal organs of excretion,[36] but his polluted mouth, at the instant of his blasphemy, became the organ for their emission.

His wife, it is said, was a woman of conspicuous faith, anti thus addressed her spouse: "Husband, you ought to bless our Saviour Christ for shewing you through your castigation his peculiar power. For you would never have known who it is who is being attacked by you if with his wonted long suffering he had refrained from visiting you with these heaven-sent plagues." Then by these words

and the heavy weight of his woes the wretched man perceived the cause of his disease, and besought the emperor to restore the church to those who had been deprived of it. He could not however gain his petition, and so ended his days.

Felix too was himself suddenly struck down by a heaven-sent scourge, and kept vomiting blood from his mouth, all day and all night, for all the vessels of his body poured their convergent streams to this one organ: so when all his blood was shed he died, and was delivered to eternal death.

Such were the penalties inflicted on these men for their wickedness.

Chapter X.-Of the Son of the Priest.

A Young man who was a priest's son, and brought up in impiety, about this time went over to the true religion. For a lady remarkable for her devotion and admitted to the order of deaconesses[37] was an intimate friend of his mother. When he came to visit her with his mother, while yet a tiny lad, she used to welcome him with affection and urge him to the true religion. On the death of his mother the young man used to visit her and enjoyed the advantage of her wonted teaching. Deeply impressed by her counsels, he enquired of his teacher by what means he might both escape the superstition of his father and have part and lot in the truth which she preached. She replied that he must flee from his father, and honour rather the Creator both of his father and himself; that he must seek some other city wherein he might lie hid and escape the violence of the impious emperor; and she

promised to manage this for him. Then, said tile young man, "henceforward I shall come and commit my soul to you." Not many days afterwards Julian came to Daphne. to celebrate a public feast. With him came the young man's father, both as a priest, and as accustomed to attend the emperor; and with their father came the young man and his brother, being appointed to the service of the temple and charged with the duty of ceremonially sprinkling the imperial viands. It is the custom for the festival of Daphne to last for seven days. On the first day the young man stood by the emperor's couch, and according to the prescribed usage aspersed the meats, and thoroughly polluted them. Then at full speed he ran to Antioch,[38] and making his way to that admirable lady, "I am come," said he, "to you; and I have kept my promise. Do you look to the salvation of each and fulfil your pledge." At once she arose and conducted the young man to Meletius the man of God, who ordered him to remain for awhile upstairs in the inn. His father after wandering about all over Daphne in search of the boy, then returned to the city and explored the streets and lanes, turning his eyes in all directions and longing to light upon his lad. At length he arrived at the place where the divine Meletius had his hostelry; and looking up he saw his son peeping through the lattice. He ran up, drew him along, got him down, and carried him off home. Then he first laid on him many stripes, then applied hot spits to his feet and hands and back, then shut him up in his bedroom, bolted the door on the outside, and returned to Daphne. So I myself have heard the man himself narrate in his old age, and he added further that he was inspired and filled with Divine Grace, and broke in pieces all his father's idols, and made mockery of their helplessness. Afterwards when he bethought him of what tie had done he fared his father's return and besought his Master Christ to nod

approval of his deeds,[39] break the bolts, and open the doors. "For it is for thy sake," said he, "that I have thus suffered and thus acted." "Even as I thus spoke." he told me, "out fell the bolts and open flew the doors, and back I ran to my instructress. She dressed me up in women's garments and took me with her in her covered carriage back to the divine Meletius. He handed me over to the bishop of Jerusalem, at that time Cyril, and we started by night for Palestine." After the death of Julian this young man led his father also into the way of truth. This act he told ne with the rest. So in this fashion these hen were guided to the knowledge of God and were made partakers of Salvation.

Chapter XI.-Of the Holy Martyrs Juventinus and Maximinus.

Now Julian, with less restraint, or shall I say, less shame, began to arm himself against true religion, wearing indeed a mask of moderation, but all the while preparing gins and traps which caught all who were deceived by them in the destruction of iniquity. He began by polluting with foul sacrifices the wells in the city and in Daphne, that every man who used the fountain might be partaker of abomination. Then he thoroughly polluted the things exposed in the Forum, for bread and meat and fruit and vegetables and every kind of food were aspersed. When those who were called by the Saviour's name saw what was done, they groaned and bewailed and expressed their abomination; nevertheless they partook, for they remembered the apostolic law, "Everything that is sold in the shambles eat, asking no question for conscience sake."[40] Two officers in the army, who were shield bearers in the imperial suite, at a certain banquet

lamented in somewhat warm language the abomination of what was being done, and employed the admirable language of the glorious youths at Babylon, "Thou hast given us over to an impious Prince, an apostate beyond all the nations on the earth."[41] One of the guests gave information of this, and the emperor arrested these right worthy men and endeavoured to ascertain by questioning them what was the language they had used. They accepted the imperial enquiry as an opportunity for open speech, and with noble enthusiasm replied "Sir we were brought up in true religion; we were obedient to most excellent laws, the laws of Constantine and of his sons; now we see the world full of pollution, meats and drinks alike defiled with abominable sacrifices, and we lament. We bewail these things at home, and now before thy face we express our grief, for this is the one thing in thy reign which we take ill." No sooner did he whom sympathetic courtiers called most mild and most philosophic hear these words than he took off his mask of moderation, and exposed the countenance of impiety. He ordered cruel and painful scourgings to be inflicted on them and deprived them of their lives; or shall we not rather say freed them from that sorrowful time and gave them crowns of victory? He pretended indeed that punishment was inflicted upon them not for the true religion for sake of which they were really slain, but because of their insolence, for he gave out that he had punished them for insulting the emperor, and ordered this report to be published abroad, thus grudging to these champions of the truth the name and honour or martyrs. The name of one was Juventinus; of the other Maximinus. The city of Antioch honoured them as defenders of true religion, and deposited them in a magnificent tomb, and up to this day they are honoured by a yearly festival.[42]

Other men in public office and of distinction used similar boldness of speech, and won like crowns of martyrdom.

Chapter XII.-Of Valentinianus the Great Emperor.

Valentinianus,[43] who shortly afterwards became emperor, was at that time a Tribune and commanded the Hastati quartered in the palace. He made no secret of his zeal for the true religion. On one occasion when the infatuated emperor was going in solemn procession into the sacred enclosure of the Temple of Fortune, on either side of the gates stood the temple servants purifying, as they supposed, all who were coming in, with their sprinkling whisks. As Valentinianus walked before the emperor, he noticed that a drop had fallen on his own cloak and gave the attendant a blow with his fist, "for," said he, "I am not purified but defiled." For this deed he won two empires. On seeing what had happened Julian the accursed sent him to a fortress in the desert, and ordered him there to remain, but after the lapse of a year and a few months be received the empire as a reward of his confession of the faith, for not only in the life that is to come does the just Judge honour them that care for holy things, but sometimes even here below He bestows recompense for good deeds, confirming the hope of guerdons yet to be received by what he gives in abundance now.

But the tyrant devised another contrivance against the truth, for when according to ancient custom he had taken his seat upon the imperial throne to distribute gold among the ranks of his soldiery, contrary to custom he had an altar full of hot coals introduced, and incense put

upon a table, an ordered each man who was to receive the gold first to throw incense on the altar, and then to take the gold from his own right hand. The majority were wholly unaware of the trap thus laid; but those who were forewarned feigned illness and so escaped this cruel snare. Others in their eagerness for the money made light of their salvation while another group abandoned their faith through cowardice.

Chapter XIII.-Of Other Confessors.

After this fatal distribution of money some of the recipients were feasting together at an entertainment. One of them who had taken the cup in his hand did not drink before making on it the sign of salvation.[44]

One of the guests found fault with him for this, and said that it was quite inconsistent with what had just taken place. "What," said he, "have I done that is inconsistent?" Whereupon he was reminded of the altar and the incense, and of his denial of the faith; for these things are all contrary to the Christian profession. When they heard this the greater number of the feasters moaned and bewailed themselves, and tore out handfuls of hair from their heads. They rose from the banquet, and ran through the Forum exclaiming that they were Christians, that they had been tricked by the emperor's contrivances, that they retracted their apostasy, and were ready to try to undo the defeat which had befallen them unwittingly. With these exclamations they ran to the palace loudly inveighing against the wiles of the tyrant, and imploring that they might be committed to the flames in order that, as they had been befouled by fire, by fire they might be made clean. All these utterances drove the villain out of his

senses, and on the impulse of the moment he ordered them to be beheaded; but as they were being conducted without the city the mass of the people started to follow them, wondering at their fortitude and glorying in their boldness for the truth. When they had reached the spot where it was usual to execute criminals, the eldest of them besought the executioner that he would first cut off the head of the youngest, that he might not be unmanned by beholding the slaughter of the rest. No sooner had be, knelt down upon the ground and the headsman bared his sword, than up ran a man announcing a reprieve, and while yet afar off shouting out to stop the execution. Then the youngest soldier was distressed at his release from death. "Ah," said he, "Romanus" (his name was Romanus) "was not worthy of being called Christ's martyr." What influenced the vile trickster in stopping the execution was his envy: he grudged the champions of the faith their glory. Their sentence was commuted to relegation beyond the city walls and to the remotest regions of the empire.

Chapter XIV.-Of Artemius the Duke.[45] Of Publia the Deaconess and Her Divine Boldness.

Artemius[46] commanded the troops in Egypt. He had obtained this command in the time of Constantine, and had destroyed most of the idols. For this reason Julian not only confiscated his property but ordered his decapitation.

These and like these were the deeds of the man whom the impious describe as the mildest and least passionate of men.

I will now include in my history the noble story of a right excellent woman, for even women, armed with divine zeal, despised the mad fury of Julian.

In those days there was a woman named Publia, of high reputation, and illustrious for deeds of virtue. For a short time she wore the yoke of marriage, and had offered its most goodly fruit to God, for from this fair soil sprang John, who for a long time was chief presbyter at Antioch, and was often elected to the apostolic see, but from time to time declined the dignity. She maintained a company of virgins vowed to virginity for life, and spent her time in praising God who had made and saved her. One day the emperor was passing by, and as they esteemed the Destroyer an object of contempt and derision, they struck up all the louder music, chiefly chanting those psalms which mock the helplessness of idols, and saying in the words of David "The idols of the nations are of silver and gold, the work of men's hands,"[47] and after describing their insensibility, they added "like them be they that make them and all those that trust in them."[48] Julian heard them, and was very angry, and told them to hold their peace while he was passing by. She did not however pay the least attention to his orders, but put still greater energy into their chaunt, and when the emperor passed by again told them to strike up "Let God arise and let his enemies be scattered."[49] On this Julian in wrath ordered the choir mistress to be brought before him; and, though he saw that respect was due to her old age, he neither compassionated her gray hairs, nor respected her high character, but told some of his escort to box both her ears, and by their violence to make her cheeks red. She however took the outrage for honour, and returned home, where, as was her wont, she kept up her attack upon him

with her spiritual songs,[50] just as the composer and teacher of the song laid the wicked spirit that vexed Saul.

Chapter XV.-Of the Jews; Of Their Attempt at Building, and of the Heaven-Sent Plagues that Befel Them.

Julian, who had made his soul a home of destroying demons, went his corybantic way, ever raging against true religion. He accordingly now armed the Jews too against the believers in Christ. He began by enquiring of some whom he got together why, though their law imposed on them the duty of sacrifices, they offered none. On their reply that their worship was limited to one particular spot, this enemy of God immediately gave directions for the re-erection of the destroyed temple,[51] supposing in his vanity that he could falsify the prediction of the Lord, of which, in reality, he exhibited the truth.[52] The Jews heard his words with delight and made known his orders to their countrymen throughout the world. They came with haste from all directions, contributing alike money and enthusiasm for the work; and the emperor made all the provisions he could, less from the pride of munificence than from hostility to the truth. He despatched also as governor a fit man to carry out his impious orders. It is said that they made mattocks, shovels, and baskets of silver. When they had begun to dig and to carry out the earth a vast multitude of them went on with the work all day, but by night the earth which had been carried away shifted back from the ravine of its own accord. They destroyed moreover the remains of the former construction, with the intention of building everything up afresh; but when they had got together thousands of bushels of chalk and lime, of a sudden a

violent gale blew, and storms, tempests and whirlwinds scattered everything far and wide. They still went on in their madness, nor were they brought to their senses by the divine longsuffering. Then first came a great earthquake, fit to strike terror into the hearts of men quite ignorant of God's dealings; and, when still they were not awed, fire running from the excavated foundations burnt up most of the diggers, and put the rest to flight. Moreover when a large number of men were sleeping at night in an adjacent building it suddenly fell down, roof and all, and crushed the whole of them. On that night and also on the following night the sign of the cross of salvation was seen brightly shining in the sky, and the very garments of the Jews were filled with crosses, not bright but black.[53] When God's enemies saw these things, in terror at the heaven-sent plagues they fled, and made their way home, confessing the Godhead of Him who had been crucified by their fathers. Julian heard of these events, for they were repeated by every one. But like Pharaoh he hardened his heart.[54]

Chapter XVI.-Of the Expedition Against the Persians.

No sooner had the Persians heard of the death of Constantius, than they took heart, proclaimed war, and marched over the frontier of the Roman empire. Julian therefore determined to muster his forces, though they were a host without a God to guard them. First he sent to Delphi, to Delos and to Dodona, and to the other oracles[55] and enquired of the seers if he should march. They bade him march and promised him victory. One of these oracles I subjoin in proof of their falsehood. It was as follows. "Now we gods all started to get trophies of

victory by the river beast and of them I Ares, bold raiser of the din of war, will be leader."[56] Let them that style the Pythian a God wise in word and prince of the muses ridicule the absurdity of the utterance. I who have found out its falsehood will rather pity him who was cheated by it. The oracle called the Tigris "beast" because the river and the animal bear the same name. Rising in the mountains of Armenia, and flowing through Assyria it discharges itself into the Persian gulf. Beguiled by these oracles the unhappy man indulged in dreams of victory, and after fighting with the Persians had visions of a campaign against the Galileans, for so he called the Christians, thinking thus to bring discredit on them. But, man of education as he was, he ought to have bethought him that no mischief is done to reputation by change of name, for even had Socrates been called Critias and Pythagoras Phalaris they would have incurred no disgrace from the change of name-nor yet would Nireus if he had been named Thersites[57] have lost the comeliness with which nature had gifted him. Julian had learned about these things, but laid none of them to heart, and supposed that he could wrong us by using an inappropriate title. He believed the lies of the oracles and threatened to set up in our churches the statue of the goddess of lust.

Chapter XVII.-Of the Boldness of Speech of the Decurion of Beroea.[58]

After starting with these threats he was put down by one single Beroean. Illustrious as this man was from the fact of his holding the chief place among the magistrates, he was made yet more illustrious by his zeal. On seeing his son falling into the prevailing paganism, he drove him

from his home and publicly renounced him. The youth made his way to the emperor in the near neighbourhood of the city and informed him both of his own views and of his father's sentence. The emperor bade him make his mind easy and promised to reconcile his father to him. When he reached Beroea, he invited the men of office and of high position to a banquet. Among them was the young suppliant's father, and both father and son were ordered to take their places on the imperial couch. In the middle of the entertainment Julian said to the father, "It does not seem to me to be right to force a mind otherwise inclined and having no wish to shift its allegiance. Your son does not wish to follow your doctrines. Do not force him. Even I, though I am easily able to compel you, do not try to force you to follow mine." Then the father, moved by his faith in divine truth to sharpen the debate, exclaimed "Sir," said he "are you speaking of this wretch whom God hates[59] and who has preferred lies to truth?"

Once more Julian put on the mask of mildness and said "Cease fellow from reviling," and then, turning his face to the youth, "I," said he, "will have care for you, since I have not been able to persuade your father to do so." I mention this circumstance with a distinct wish to point out not only this worthy man's admirable boldness, but that very many persons despised Julian's sway.

Chapter XVIII.-Of the Prediction of the Pedagogue.

Another instance is that of an excellent man at Antioch, entrusted with the charge of young lads, who was better educated than is usually the case with pedagogues,[60] and was the intimate friend of the chief teacher of that period,

Libanius the far-famed sophist.

Now Libanius[61] was a heathen expecting victory and bearing in mind the threats of Julian, so one day, in ridicule of our belief he said to the pedagogue, "What is the carpenter's son about now?" Filled with divine grace, he foretold what was shortly to come to pass. "Sophist," said he, "the Creator of all things, whom you in derision call carpenter's son, is making a coffin."[62]

After a few days the death of the wretch was announced. He was carried out lying in his coffin. The vaunt of his threats was proved vain, and God was glorified.[63]

Chapter XIX.-Of the Prophecy of St. Julianus the Monk.

A Man who in the body imitated the lives of the bodiless, namely Julianus, surnamed in Syrian Sabbas, whose life I have written in my "Religious History," continued all the more zealously to offer his prayers to the God of all, when he heard of the impious tyrant's threats. On the very day on which Julian was slain, he heard of the event while at his prayers, although the Monastery was distant more than twenty stages from the army. It is related that while he was invoking the Lord with loud cries and supplicating his merciful Master, he suddenly checked his tears, broke into an ecstasy of delight, while his countenance was lighted up and thus signified the joy that possessed his soul. When his friends beheld this change they begged him to tell them the reason of his gladness. "The wild boar," said he, "the enemy of the vineyard of the Lord, has paid the penalty of the wrongs

he has done to Him; he lies dead. His mischief is done." The whole company no sooner heard these words than they leaped with joy and struck up the song of thanksgiving to God, and from those that brought tidings of the emperor's death they learnt that it was the very day and hour when the accursed man was slain that the aged Saint knew it and announced it.[64]

Chapter XX.-Of the Death of the Emperor Julian in Persia.

Julian's folly was yet more clearly manifested by his death. He crossed the river that separates the Roman Empire from the Persian,[65] brought over his army, and then forthwith burnt his boats, so making his men fight not in willing but in forced obedience.[66] The best generals are wont to fill their troops with enthusiasm, and, if they see them growing discouraged, to cheer them and raise their hopes; but Julian by burning the bridge of retreat cut off all good hope. A further proof of his incompetence was his failure to fulfil the duty of foraging in all directions and providing his troops with supplies. Julian had neither ordered supplies to be brought from Rome, nor did he make any bountiful provision by ravaging the enemy's country. He left the inhabited world behind him, and persisted in marching through the wilderness. His soldiers had not enough to eat and drink; they were without guides; they were marching astray in a desert land. Thus they saw the folly of their most wise emperor. In the midst of their murmuring and grumbling they suddenly found him who had struggled in mad rage against his Maker wounded to death. Ares who raises the war-din had never come to help him as he promised Loxias had given lying divination; he who glads him in

the thunderbolts had hurled no bolt on the man who dealt the fatal blow the boasting of his threats was dashed to the ground. The name of the man who dealt that righteous stroke no one knows to this day. Some say that he was wounded by an invisible being, others by one of the Nomads who were called Ishmaelites; others by a trooper who could not endure the pains of famine in the wilderness. But whether it were man or angel who plied the steel, without doubt the doer of the deed was the minister of the will of God. It is related that when Julian had received the wound, he filled his hand with blood, flung it into the air and cried, "Thou hast won, O Galilean." Thus he gave utterance at once to a confession of the victory and to a blasphemy. So infatuated was he.[67]

Chapter XXI.-Of the Sorcery at Carroe Which Was Detected After His Death. After He Was Slain the Jugglery of His Sorcery Was Detected. For Carroe is a City Which Still Retains the Relics of His False Religion.

Julian had left Edessa on his left because it was adorned with the grace of true religion, and while in his vain folly he was journeying through Carrae, he came to the temple honoured by the impious and after going through certain rites with his companions in defilement, he locked and sealed the doors, and stationed sentinels with orders to see that none came in till his return. When news came of his death, and the reign of iniquity was succeeded by one of piety, the shrine was opened, and within was found a proof of the late emperor's manliness, wisdom, and piety.[68] For there was seen a woman hung up on high by the hairs of her head, and with her hands outstretched.

The villain had cut open her belly, and so I suppose learnt from her liver his victory over the Persians.[69]

This was the abomination discovered at Carrae.

Chapter XXII.-Of the Heads Discovered in the Palace at Antioch and the Public Rejoicings There.

It is said that at Antioch a number of chests were discovered at the palace filled with human heads, and also many wells full of corpses. Such is the teaching of the evil deities.

When Antioch heard of Julian's death she gave herself up to rejoicing and festivity; and not only was exultant joy exhibited in the churches, and in the shrines of martyrs, but even in the theatres the victory of the cross was proclaimed and Julian's vaticination held up to ridicule. And here I will record the admirable utterance of the men at Antioch, that it may be preserved in the memory of generations yet to come, for with one voice the shout was raised, "Maximus, thou feel, where are thy oracles? for God has conquered and his Christ." This was said because there lived at that time a man of the name of Maximus, a pretender to philosophy, but really a worker of magic, and boasting himself to be able to foretell the future. But the Antiochenes, who had received their divine teaching from the glorious yokefellows Peter and Paul, and were full of warm affection for the Master and Saviour of all, persisted in execrating Julian to the end. Their sentiments were perfectly well known to the object of them, and so he wrote a book against them and called it "Misopogon."[70]

This rejoicing at the death of the tyrant shall conclude this book of thy history, for it were to my mind indecent to connect with a righteous reign the impious sovereignty of Julian.

Book IV.

Chapter I.-Of the Reign and Piety of Jovianus.

After Julian was slain the generals and prefects met in council and deliberated who ought to succeed to the imperial power and effect both the salvation of the army in the campaign, and the recovery of the fortunes of Rome, now, by the rashness of the deceased Emperor, placed to use the common saying, on the razor edge of peril.[1] But while the chiefs were in deliberation the troops met together and demanded Jovianus for emperor, though he was neither a general nor in the next highest rank; a man however remarkably distinguished, and for many reasons well known. His stature was great; his soul lofty. In war, and in grave struggles it was his wont to be first. Against impiety be delivered himself courageously with no fear of the tyrant's power, but with a zeal that ranked him among the martyrs of Christ. So the generals accepted the unanimous vote of the soldiers as a divine election. The brave man was led forward and placed upon a raised platform hastily constructed. The host saluted him with the imperial titles, calling him Augustus and Caesar. With his usual bluntness, and fearless alike in the presence of the commanding officers and in view of the recent apostasy of the troops, Jovianus admirably said "I am a Christian. I cannot govern men like these. I cannot command Julian's army trained as it is in vicious discipline. Men like these, stripped of the covering of the

providence of God, will fall an easy and ridiculous prey to the foe." On hearing this the troops shouted with one voice, "Hesitate not, O emperor; think it not a vile thing to command us. You shall reign over Christians nurtured in the training of truth; our veterans were taught in the school of Constantine himself; younger men among us were taught by Constantius. This dead man's empire lasted but a few years, all too few to stamp its brand even on those whom it deceived."[2]

Chapter II.-Of the Return of Athanasius.

Delighted with these words the emperor undertook for the future to take counsel for the safety of the state, and how to bring home the army without loss from the campaign. He was in no need of much deliberation, but at once reaped the fruit sprung from the seeds of true religion, for the God of all gave proof of His own providence, and caused all difficulty to disappear. No sooner had the Persian sovereign been made acquainted with Jovian's accession than he sent envoys to treat for peace; nay more, he despatched provisions for the troops and gave directions for the establishment of a market for them in the desert. A truce was concluded for thirty years, and the army brought home in safety from the war.[3] The first edict of the emperor on setting foot upon his own territory was one recalling the bishops from their exile, and announcing the restoration of the churches to the congregations who had held inviolate the confession of Nicaea. He further sent a despatch to Athanasius, the famous champion of these doctrines, beseeching that a letter might be written to him containing exact teaching on matters of religion. Athanasius summoned the most learned bishops to meet him, and wrote back exhorting

the emperor to hold fast the faith delivered at Nicaea, as being in harmony with apostolic teaching. Anxious to benefit all who may meet with it I here subjoin the letter.[4]

Chapter III.-Synodical Letter to the Emperor Jovian Concerning the Faith.

To Jovianus Augustus most devout, most humane, victorious, Athanasius, and the rest of the bishops assembled, in the name of all the bishops from Egypt to Thebaid, and Libya. The intelligent preference and pursuit of holy things is becoming to a prince beloved of God. Thus may you keep your heart in truth in God's hand and reign for many years in peace.[5] Since your piety has recently expressed a wish to learn from us the faith of the Catholic Church, we have given thanks to the Lord and have determined before all to remind your reverence of the faith confessed by the fathers at Nicaea. This faith some have set at nought, and have devised many and various attacks on us, because of our refusal to submit to the Arian heresy. They have become founders of heresy and schism in the Catholic Church. The true and pious faith in our Lord Jesus Christ has been made plain to all as it is known and read from the Holy Scriptures. In this faith the martyred saints were perfected, and now departed are with the Lord. This faith was destined everywhere to stand unharmed, had not the wickedness of certain heretics dared to attempt its falsification; for Arius and his party endeavoured to corrupt it and to bring in impiety for its destruction, alleging the Son of God to be of the nonexistent, a creature, a Being made, and susceptible of change. By these means they deceived many, so that even men who

seemed to be somewhat,[6] were led away by them. Then our holy Fathers took the initiative, met, as we said, at Nicaea, anathematized the Arian heresy, and subscribed the faith of the Catholic Church so as to cause the putting out of the flames of heresy by proclamation of the truth throughout the world. Thus this faith throughout the whole church was known and preached. But since some men who wished to start the Arian heresy afresh have had the hardihood to set at naught the faith confessed by the Fathers at Nicaea, and others are pretending to accept it, while in reality they deny it, distorting the meaning of the omoousion and thus blaspheming the Holy Ghost, by alleging it to be a creature and a Being made through the Son's means, we, perforce beholding the harm accruing from blasphemy of this kind to the people, have hastened to offer to your piety the faith confessed at Nicaea, that your reverence may know with what exactitude it is drawn up, and how great is the error of them whose teaching contradicts it. Know, O holiest Augustus, that this faith is the faith preached from everlasting, this is tile faith that the Fathers assembled at Nicaea confessed. With this faith all the churches throughout the world are in agreement, in Spain, in Britain,[7] in Gaul, in all Italy and Campania, in Dalmatia and Mysia, in Macedonia, in all Hellas, in all the churches throughout Africa, Sardinia, Cyprus, Crete, Pamphylia and Isauria, and Lycia, those of all Egypt and Libya, of Pontus, Cappadocia and the neighbouring districts and all the churches of the East except a few who have embraced Arianism. Of all those above mentioned we know the sentiments after trial made. We have letters and we know, most pious Augustus, that though some few gainsay this faith they cannot prejudice[8] the decision of the whole inhabited world.

After being long trader the injurious influence of the Arian heresy they are the more contentiously withstanding true religion. For the information of your piety, though indeed you are already acquainted with it, we have taken pains to subjoin the faith confessed at Nicaea by theae three hundred and eighteen bishops. It is as follows.

We believe in one God, Father Almighty, maker of all things visible and invisible; and in one Lord Jesus Christ, the Son of God, begotten of the Father, that is of the substance of the Father, God of God, Light of Light, very God of very God: begotten not made, being of one substance with the Father, by whom all things were made both in Heaven and in earth. Who for us men and for our salvation came down from Heaven, was incarnate and was made man. He suffered and rose again the third day. He ascended into Heaven, and is coming to judge both quick and dead. And we believe in the Holy Ghost; the Holy Catholic and Apostolic Church anathematizes those who say there was a time when the Son of God was not; that before He was begotten He was not; that He was made out of the non-existent, or that He is of a different essence or different substance, or a creature or subject to variation or change. In this faith, most religious Augustus, all must needs abide as divine and apostolic, nor must any strive to change it by persuasive reasoning and word battles, as from the beginning did the Arian maniacs in their contention that the Son of God is of the non existent, and that there was a time when He was not, that He is created and made and subject to variation. Wherefore, as we stated, the council of Nicaea anathematized this heresy and confessed the faith of the truth. For they have not simply said that the Son is like the Father, that he may be believed not to be simply like

God but very God of God. And they promulgated the term "Homooµsion" because it is peculiar to a real and true son of a true and natural father. Yet they did not separate the Holy Spirit from the Father and the Son, but rather glorified It together with the Father and the Son in the one faith of the Holy Trinity, because the Godhead of the Holy Trinity[9] is one.

Chapter IV.-Of the Restoration of Allowances to the Churches; And of the Emperor's Death.

When the emperor had received this letter, his former knowledge of and disposition to divine things was confirmed, and he issued a second edict wherein he ordered the amount of corn which the great Constantine had appropriated to the churches to be restored.[10] For Julian, as was to be expected of one who had gone to war with our Lord and Saviour, had stopped even this maintenance, and since the famine which visited the empire in consequence of Julian's iniquity prevented the collection of the contribution of Constantine's enactment, Jovian ordered a third part to be supplied for the present, and promised that on the cessation of the famine he would give the whole.

After distinguishing the beginning of his reign by edicts of this kind, Jovian set out from Antioch for the Bosphorus; but at Dadastanae, a village lying on the confines of Bithynia and Galatia, he died.[11] He set out on his journey from this world with the grandest and fairest support and stay, but all who had experienced the clemency of his sway were left behind in pain. So, me-thinks, the Supreme Ruler, to convict us of our iniquity, both shews us good things and again deprives us of them;

so by the former means He teaches us how easily He can give us what He will; by the latter He convicts us of our unworthiness of it, and points us to the better life.

Chapter V.-Of the Reign of Valentinianus, and How He Associated Valens His Brother with Him.

When the troops had become acquainted with the emperor's sudden death, they wept for the departed prince as for a father, and made Valentinian emperor in his room. It was he who smote the officer of the temple[12] and was sent to the castle. He was distinguished not only for his courage, but also for prudence, temperance, justice, and great stature. He was of so kingly and magnanimous a character that, on an attempt being made by the army to appoint a colleague to share his throne, he uttered the well-known words which are universally repeated, "Before I was emperor, soldiers, it was yours to give me the reins of empire: now that I have taken them, it is mine, not yours, to take counsel for the state." The troops were struck with admiration at what he said, and contentedly followed the guidance of his authority. Valentinian, however, sent for his brother from Pannonia, and shared the empire with him. Would that he had never done so! To Valens,[13] who had not yet accepted unsound doctrines, was committed the charge of Asia and of Egypt, while Valentinian allotted Europe to himself. He journeyed to the Western provinces, and beginning with a proclamation of true religion, instructed them in all righteousness. When the Arian Auxentius, bishop of Milan, who was condemned in several councils, departed this life,[14] the emperor summoned the bishops and addressed them as follows: "Nurtured as you

have been in holy writ, you know full well what should be the character of one dignified by the episcopate, and how he should rule his subjects aright, not only with his lip, but with his life; exhibit himself as an example of every kind of virtue, and make his conversation a witness of his teaching. Seat now upon your archiepiscopal throne a man of such character that we who rule the realm may honestly bow our heads before him and welcomeh is reproofs,-for, in that we are men, it needs must be that we sometimes stumble,-as a physician's healing treatment."

Chapter VI.-Of the Election of Ambrosius, the Bishop of Milan.

Thus spoke the emperor, and then the council begged him, being a wise and devout prince, to make the choice. He then replied, "The responsibility is too great for us. You who have been dignified with divine grace, and have received illumination from above, will make a better choice." So they left the imperial presence and began to deliberate apart. In the meanwhile the people of Milan were torn by factions, some eager that one, some that another, should be promoted. They who had been infected with the unsoundness of Auxentius were for choosing men of like opinions, while they of the orthodox party were in their turn anxious to have a bishop of like sentiments with themselves. When Ambrosius, who held the chief civil magistracy[15] of the district, was apprised of the contention, being afraid lest some seditious violence should be attempted he hurried to the church; at once there was a lull in the strife. The people cried with one voice "Make Ambrose our pastor,"-although up to this time he was still[16]

unbaptized. News of what was being done was brought to the emperor, and he at once ordered the admirable man to be baptized and ordained, for be knew that his judgment was straight and true as the rule of the carpenter and his sentence more exact than the beam of the balance. Moreover he concluded from the agreement come to by men of opposite sentiments that the selection was divine. Ambrose then received the divine gift of holy baptism, and the grace of the archiepiscopal office. The most excellent emperor was present on the occasion and is said to have offered the following hymn of praise to his Lord and Saviour. "We thank thee, Almighty Lord and Saviour; I have committed to this man's keeping men's bodies; Thou hast entrusted to him their souls, and hast shown my choice to be righteous."

Not many days after the divine Ambrosius addressed the emperor with the utmost freedom, and found fault with certain proceedings of the magistrates as improper. Valentinian remarked that this freedom was no novelty to him, and that, well acquainted with it as he was, he had not merely offered no opposition to, but had gladly concurred in, the appointment to the bishopric. "Go on," continued the emperor, "as God's law bids you, healing the errors of our souls."

Such were the deeds and words of Valentinian at Milan.

Chapter VII.

Letters of the Emperors Valentinianus and Valens, written to the diocese[17] *of Asia about the Homooμsion, on hearing that same men in Asia and in Phrygia were in dispute about the divine decree.*

Valentinian ordered a council to be held in Illyricum[18] and sent to the disputants the decrees ratified by the bishops there assembled. They had decided to hold fast the creed put forth at Nicaea and the emperor himself wrote to them, associating hisbrother with him in the dispatch, urging that the decrees be kept.

The edict clearly proclaims the piety of the emperor and similarly exhibits the soundness of Valens in divine doctrines at that time. I shall therefore give it in full. The mighty emperors, ever august, augustly victorious, Valentinianus, Valens, and Gratianus,[19] to the bishops of Asia, Phrygia, Carophrygia Pacatiana,[20] greeting in the Lord.

A great council having met in Illyricum,[21] after much discussion concerning the word of salvation, the thrice blessed bishops have declared that the Trinity of Father, Son, and Holy Ghost is of one substance.[22] This Trinity they worship, in no wise remitting the service which has duly fallen to their lot, the worship of the great King. It is our imperial will that this Trinity be preached, so that none may say "We accept the religion of the sovereign who rules this world without regard to Him who has given us the message of salvation," for, as says the gospel of our God which contains this judgment, "we should render to Caesar the things that are Caesar's and to God the things that are God's."[23]

What say you, ye bishops, ye champions of the Word of salvation? If these be your professions, thus then continue to love one another, and cease to abuse the imperial dignity. No longer persecute those who

diligently serve God, by whose prayers both wars cease upon the earth, and the assaults of apostate angels are repelled. These striving through supplication to repel all harmful demons both know how to pay tribute as the law enjoins, and do not gainsay the power of their sovereign, but with pure minds both keep the commandment of the heavenly King, and are subject to our laws. But ye have been shewn to be disobedient. We have tried every expedient but you have given yourselves up.[24] We however wish to be pure from you, as Pilate at the trial of Christ when He lived among us, was unwilling to kill Him, and when they begged for His death, turned to the East,[25] asked water for his hands and washed his hands, saying I am innocent of the blood of this righteous man.[26]

Thus our majesty has invariably charged that those who are working in the field of Christ are not to be persecuted, oppressed, or ill treated; nor the stewards of the great King driven into exile; lest to-day under our Sovereign you may seem to flourish and abound, and then together with your evil counsellor trample on his covenant,[27] as in the case of the blood of Zacharias,[28] but he and his were destroyed by our Heavenly King Jesus Christ after (at) His coming, being delivered to death's judgment, they and the deadly fiend who abetted them. We have given these orders to Amegetius, to Ceronius to Damasus, to Lampon and to Brentisius by word of mouth, and we have sent the actual decrees to you also in order that you nay know what was enacted in the honourable synod.

To this letter we subjoin the decrees of the synod, which are briefly as follows.

In accordance with the great and orthodox synod we confess that the Son is of one substance with the Father. And we do not so understand the term of one substance` as some formerly interpreted it who signed their names with feigned adhesion; nor as some who now-a-days call the drafters of the old creed Fathers, but make the meaning of the word of no effect, following the authors of the statement that "of one substance" means "like," with the understanding that since the Son is comparable to no one of the creatures made by Him, He is like to the Father alone. For those who thus think irreverently define the Son "as a special creation of the Father," but we, with the present synods, both at Rome and in Gaul, hold that there is one and the same substance of Father, Son, and Holy Ghost, in three persons, that is in three perfect essences.[29] And we confess, according to the exposition of Nicaea, that the Son of God being of one substance, was made flesh of the Holy Virgin Mary, and hath tabernacled among men, and fulfilled all the economy[30] for our sakes in birth, in passion, in resurrection, and in ascension into Heaven; and that He shall come again to render to us according to each man's manner of life, in the day of judgment, being seen in the flesh, and showing forth His divine power, being God bearing flesh, and not man bearing Godhead.

Them that think otherwise we damn, as we do also them that do not honestly damn him that said that before the Son was begotten He was not, but wrote that even before He was actually begotten He was potentially in the Father. For this is true in the case of all creatures, who are not for ever with God in the sense in which the Son is ever with the Father, being begotten by eternal generation.

Such was the short summary of the emperor. I will now subjoin the actual dispatch of the synod.

Chapter VIII.-Synodical Epistle of the Synod in Illyricum Concerning the Faith.

"The bishops of Illyricum to the churches of God, and bishops of the dioceses of Asia, of Phrygia, and Carophrygia Pacatiana, greeting in the Lord.

"After meeting together and making long enquiry concerning the Word of salvation, we have set forth that the Trinity of Father, Son, and Holy Ghost is of one substance. And it seemed fitting to pen a letter to you, not that we write what concerns the worship of the Trinity in vain disputation, but in humility deemed worthy of the duty.

"This letter we have sent by our beloved brother and fellow labourer Elpidius the presbyter. For not in the letters of our hands, but in the books of our Saviour Jesus Christ, is it written `I am of Paul and I of Apollos and I of Cephas and I of Christ. Was Paul crucified for you? Or were ye baptized in the name of Paul?'[31]

"It seemed indeed fitting to our humility not to pen any letter to you, on account of the great terror which your preaching causes to all the region under your jurisdiction, separating as you do the Holy Spirit from the Father and Son. We were therefore constrained to send to you our lord and fellow labourer Elpidius to ascertain if your preaching is really of this character and to carry this dispatch from the imperial government of Rome.

"Let them who do not regard the Trinity as one substance be anathema, and if any man be detected in communion with them let him be anathema.

"But for them that preach that the Trinity is of one substance the Kingdom of Heaven is prepared.

"We exhort you therefore brethren to teach no other doctrine, nor even hold any other and vain belief, but that always and everywhere, preaching the Trinity to be of one substance, ye may be able to inherit the Kingdom of Heaven.

"While writing on this point we have also been reminded to pen this letter to you about the present or future appointment of our fellow ministers as bishops, if there be any sound men among the bishops who have already discharged a public office;[32] and, if not, from the order of presbyters: in like manner of the appointment of presbyters and deacons out of the actual priestly[33] order that they may be in every way blameless, and not from the ranks of the senate and army.

"We have been unwilling to pen you a letter at length, because of the mission of one representative of all, our lord and fellow labourer Elpidius, to make diligent enquiry about your preaching, if it really is such as we have heard from our lord and fellow labourer Eustathius.

"In conclusion, if at any time you have been in error, put off the old man and put on the new. The same brother and fellow labourer Elpidius will instruct you how to preach the true faith that the Holy Trinity, of one

substance with God the Father, together with the Son and Holy Ghost, is hallowed, glorified, and made manifest, Father in Son, Son in Father, with the Holy Ghost for or ever and ever. For since this has been made manifest, we shall manifestly be able to confess the Holy Trinity to be of one substance according to the faith set forth formerly at Nicaea which the Fathers confirmed. So long as this faith is preached we shall be able to avoid the snares of the deadly devil. When he is destroyed we shall be able to do homage to one another in letters of peace while we live in peace.

"We have therefore written to you in order that ye may know the deposition of the Ariomaniacs, who do not confess that the Son is of the substance of the Father nor the Holy Ghost. We subjoin their names,-Polychronius, Telemachus, Faustus, Asclepiades, Amantius, Cleopater.

"This we thus write to the glory of Father and Son and Holy Ghost for ever and ever, amen. We pray the Father and the Son our Saviour Jesus Christ with the Holy Ghost that you may fare well for many years."

Chapter IX.-Of the Heresy of the Audiani.

The illustrious emperor thus took heed of the apostolic decrees, but Audaeus, a Syrian alike in race and in speech, appeared at that time as an inventor of new decrees. He had long ago begun to incubate iniquities and now appeared in his true character. At first he understood in an absurd sense the passage "Let us make man in our image, after our likeness."[34] From want of apprehension of the meaning of the divine Scripture he understood the Divine Being to have a human form, and

conjectured it to be enveloped in bodily parts; for Holy Scripture frequently describes the divine operations under the names of human parts, since by these means the providence of God is made more easily intelligible to minds incapable of perceiving any immaterial ideas. To this impiety Audaeus added others of a similar kind. By an eclectic process he adopted some of the doctrines of Manes[35] and denied that the God of the universe is creator of either fire or darkness. But these and all similar errors are concealed by the adherents of his faction.

They allege that they are separated from the assemblies of the Church. But since some of them exact a cursed usury, and some live unlawfully with women without the bond of wedlock, while those who are innocent of these practices live in free fellowship with the guilty, they hide the blasphemy of their doctrines by accounting as they do for their living by themselves. The plea is however an impudent one, and the natural result of Pharisaic teaching, for the Pharisees accused the Physician of souls and bodies in their question to the holy Apostles "How is it that your Master eateth with publicans and sinners?"[36] and through the prophet, God of such men says "Which say, `come not near me for I am pure' this is smoke of my wrath."[37] But this is not a tithe to refute their unreasonable error. I therefore pass on to the remainder of my narrative.[38]

Chapter X.-Of the Heresy of the Messaliani.

At this time also arose the heresy of the Messaliani. Those who translate their name into Greek call them Euchitae.[39]

They have also another designation which arose naturally from their mode of action. From their coming under the influence of a certain demon, which they supposed to be the advent of the Holy Ghost, they are called enthusiasts.[40]

Men who have become infected with this plague to its full extent shun manual labour as iniquitous; and, giving themselves over to sloth, call the imaginations of their dreams prophesyings. Of this heresy Dadoes, Sabbas, Adelphius, Hermas, and Simeones were leaders, and others besides, who did not hold aloof from the communion of the Church, alleging that neither good nor harm came of the divine food of which Christ our Master said "Whoso eateth my flesh and drinketh my blood shall live for ever."[41]

In their endeavor to hide their unsoundness they shamelessly deny it even after conviction, and abjure men whose opinions are in harmony with their own secret sentiments.

Under these circumstances Letoius, who was at the head of the church of Melitine,[42] a man full of divine zeal, saw that many monasteries, or, shall I rather say, brigands` caves, had drunk deep of this disease. He therefore burnt them, and drove out the wolves from the flock.

In like manner the illustrious Amphilochius[43] to whom was committed the charge of the metropolis of the Lycaonians and who ruled all the people, no sooner learnt that this pestilence had invaded his diocese than he made it depart from his borders and freed from its

infection the flocks he fed.

Flavianus,[44] also, the far famed high-priest of the Antiochenes, on learning that these men were living at Edessa and attacking with their peculiar poison all with whom they came in contact, sent a company of monks, brought them to Antioch, and in the following manner convicted them in their denial of their heresy. Their accusers, he said, were calumniating them, and the witnesses giving false evidence; and Adelphius, who was a very old man, he accosted with expressions of kindness, and ordered to take a seat at his side. Then he said "We, O venerable sir, who have lived to an advanced age, have more accurate knowledge of human nature, and of the tricks of the demons who oppose us, and have learnt by experience the character of the gift of grace. But these younger men have no clear knowledge of these matters, and cannot brook to listen to spiritual teaching. Wherefore tell me in what sense you say that the opposing spirit retreats, and the grace of the Holy Ghost supervenes." The old man was won over by these words and gave vent to all his secret venom, for he said that no benefit accrues to the recipients of Holy Baptism, and that it is only by earnest prayer that the in-dwelling demon is driven out, for that every one born into the world derives from his first father slavery to the demons just as he does his nature; but that when these are driven away, then come the Holy Ghost giving sensible and visible signs of His presence, at once freeing the body from the impulse of the passions and wholly ridding the soul of its inclination to the worse; with the result that there is no more need for fasting that restrains the body, nor of teaching or training that bridles it and instructs it how to walk aright. And not only is the recipient of this gift liberated from the wanton motions of the body, but

also clearly foresees things to come, and with the eyes beholds the Holy Trinity.

In this wise the divine Flavianus dug into the foul fountain-head and succeeded in laying bare its streams. Then he thus addressed the wretched old man. "O thou that hast grown old in evil days, thy own mouth convicts thee, not I, and thou art testified against by thy own lips." After their unsoundness had been thus exposed they were expelled from Syria, and withdrew to Pamphylia, which they filled with their pestilential doctrine.

Chapter XI.-In What Manner Valens Fell into Heresy.

I Will now pursue the course of my narrative, and will describe the beginning of the tempest which stirred up many and great billows to buffet the Church. Valens, when he first received the imperial dignity, was distinguished by his fidelity to apostolic doctrine. But when the Goths had crossed the Danube and were ravaging Thrace, be determined to assemble an army and march against them; and accordingly resolved not to take the field without the garb of divine grace, but first to protect himself with the panoply of Holy Baptism.[45] In forming this resolution he acted at once well and wisely, but his subsequent conduct betrays very great feebleness of character, resulting in the abandonment of the truth. His fate was the same as that of our first father, Adam; for he too, won over by the arguments of his wife, lost his free estate and became not merely a captive but an obedient listener to woman's wily words. His wife[46] had already been entrapped in the Arian snare, and now she caught her husband, and persuaded him to fall along with

her into the pit of blasphemy. Their leader and initiator was Eudoxius, who still held the tiller of Constantinople, with the result that the ship was not steered onwards but sunk[47] to the bottom.

Chapter XII.-How Valens Exiled the Virtuous Bishops.

At the very time of the baptism of Valens Eudoxius bound the unhappy man by an oath to abide in the impiety of his doctrine, and to expel from every see the holders of contrary opinions. Thus Valens abandoned the apostolic teaching, and went over to the opposite faction; nor was it long before he fulfilled the rest of his oath; for from Antioch he expelled the great Meletius, from Samosata the divine Eusebius, and deprived Laodicea of her admirable shepherd Pelagius.[48] Pelagius had taken on him the yoke of wedlock when a very young man, and in the very bridal chamber, on the first day of his nuptials, he persuaded his bride to prefer chastity to conjugal intercourse, and taught her to accept fraternal affection in the place of marriage union. Thus he gave all honour to temperance, and possessed also within himself the sister virtues moving in tune with her, and for these reasons he was unanimously chosen for the bishopric. Nevertheless not even the bright beams of his life and conversation awed the enemy of the truth. Him, too, Valens relegated to Arabia, the divine Meletius to Armenia, and Eusebius, that unflagging labourer in apostolic work to Thrace. Unflagging he was indeed, for when apprised that many churches were now deprived of their shepherds, he travelled about Syria, Phoenicia and Palestine, wearing the garb of war and covering his head with a tiara, ordaining presbyters and deacons and filling up the other

ranks of the Church; and if haply he lighted on bishops with like sentiments with his own, he appointed them to empty churches.

Chapter XIII.-Of Eusebius, Bishop of Samosata, and Others.

Of the courage and prudence shewn by Eusebius after he had received the imperial edict which commanded him to depart into Thrace, I think all who have been hitherto ignorant should hear.[49]

The bearer of this edict reached his destination in the evening, and was exhorted by Eusebius to keep silent and conceal the cause of his coming. "For," said the bishop, "the multitude has been nurtured in divine zeal, and should they learn why you have come they will drown you, and I shall be held responsible for your death." After thus speaking and performing evening service, as he was wont, the old man started out alone on foot, at nightfall. He confided his intentions to one of his household servants who followed him carrying nothing but a cushion and a book. When he had reached the bank of the river (for the Euphrates runs along the very walls of the town) he embarked in a boat and told the oarsmen to row to Zeugma.[50] When it was day the bishop had reached Zeugma, and Samosata was full of weeping and wailing, for the above mentioned domestic reported the orders given him to the friends of Eusebius, and told them whom he wished to travel with him, and what books they were to convey. Then all the congregation bewailed the removal of their shepherd, and the stream of the river was crowded with voyagers.

When they came where he was, and saw their beloved pastor, with lamentations and groanings they shed floods of tears, and tried to persuade him to remain, and not abandon the sheep to the wolves. But all was of no avail, and he read them the apostolic law which clearly bids us be subjects to magistrates and authorities.[51] When they had heard him some brought him gold, some silver, some clothes, and others servants, as though he were starting for some strange and distant land. The bishop refused to take anything but some slight gifts from his more intimate friends, and then gave the whole company his instruction and his prayers, and exhorted them to stand up boldly for the apostolic decrees.

Then he set out for the Danube, while his friends returned to their own town, and encouraged one another as they waited for the assaults of the wolves.

In the belief that I should be wronging them were the warmth and sincerity of their faith to lack commemoration in my history I shall now proceed to describe it.

The Arian faction, after depriving the flock of their right excellent shepherd, set up another bishop in his place; but not an inhabitant of the city, were he herding in indigence or blazing in wealth, not a servant, not a handicraftsman, not a hind, not a gardener, nor man nor woman, whether young or old, came, as had been their wont, to gatherings in church. The new bishop lived all alone; not a soul looked at him, or exchanged a word with him. Yet the report is that he behaved with courteous moderation, of which the following instance is a proof. On one occasion he had expressed a wish to

bathe, so his servants shut the doors of the bath, and kept out all who wished to come in. When he saw the crowd before the doors he ordered them to be thrown open, and directed that every one should freely use the bath. He exhibited the same conduct in the balls within; for on observing certain men standing by him while he bathed he begged them to share the hot water with him. They stood silent. Thinking their hesitation was due to a respect for him, he quickly arose and made his way out, but these persons had really been of opinion that even the water was affected with the pollution of his heresy, and so sent it all down the sinks, while they ordered a fresh supply to be provided for themselves. On being informed of this the intruder departed from the city, for he judged that it was insensate and absurd on his part to continue to reside in a city which detested him, and treated him as a common foe. On the departure of Eunomius (for this was his name) from Samosata, Lucius, an unmistakable wolf, and enemy of the sheep, was appointed in his place. But the sheep, all shepherdless as they were, shepherded themselves, and persistently preserved the apostolic doctrine in all its purity. How the new intruder was detested the following relation will set forth.

Some lads were playing ball in the market place and enjoying the game, when Lucius was passing by. It chanced that the ball was dropped and passed between the feet of the ass. The boys raised an outcry because they thought that their ball was polluted. On perceiving this Lucius told one of his suite to stop and learn what was going on. The boys lit a fire and tossed the ball through the flames with the idea that by so doing they purified it. I know indeed that this was but a boyish act, and a survival of the ancient ways; but it is none the less sufficient to prove in what hatred the town held the Arian

faction.

Lucius however was no follower of the mildness of Eunomius, but persuaded the authorities to exile many others of the clergy, and despatched the most distinguished champions of the divine dogmas to the furthest confines of the Roman Empire; Evolcius, a deacon, to Oasis, to an abandoned village; Antiochus, who had the honour of being related to the great Eusebius, for he was his brother's son, and further distinguished by his own honourable character, and of priestly rank, to a distant part of Armenia. How boldly this Antiochus contended for the divine decrees will be seen from the following facts. When the divine Eusebius after his many conflicts, whereof each was a victory, had died a martyr's death, the wonted synod of the people was held, and among others came Jovinus then bishop of Perrha[52] who for some little time had held a communion with the Arians. Antiochus was unanimously chosen as successor to his uncle. When brought before the holy table and bidden there to bend the knee, he turned round and saw that Jovinus had put his right hand on his head. Plucking the hand away he bade him be gone from among the consecrators, saying that he could not endure a right hand which had received mysteries blasphemously celebrated.

These events happened somewhat later. At the time I am speaking of he was removed to the interior of Armenia.

The divine Eusebius was living by the Danube where the Goths were ravaging Thrace and besieging cities, as is described in his own works.

Chapter XIV.-Of the Holy Barses, and of the Exile of the Bishop of Edessa and His Companions.

Barses, whose fame is now great not only in his own city of Edessa, and in neighbouring towns, but in Phoenicia, in Egypt, and in the Thebaid, through all which regions he had travelled with a high reputation won by his great virtue, had been relegated by Valens to the island of Aradus,[53] but when the emperor learnt that innumerable multitudes streamed thither, because Barses was full of apostolic grace, and drove out sicknesses with a word, he sent him to Oxyrynchus[54] in Egypt; but there too his fame drew all men to him, and the old man, worthy of heaven, was led off to a remote castle near the country of the barbarians of that district, by name Pheno. It is said that in Aradus his bed has been preserved to this day, where it is held in very great honour, for many sick persons lie down upon it and by means of their faith recover.

Chapter XV.-Of the Persecution Which Took Place at Edessa, and of Eulogius and Protogenes, Presbyters of Edessa.

Now a second time Valens, after depriving the flock of their shepherd, had set over them in his stead a wolf. The whole population had abandoned the city, and were assembled in front of the town, when he arrived at Edessa. He had given orders to the prefect, Modestus by name, to assemble the troops under his orders who were accustomed to exact the tribute, to take all who were present of the armed force, and by inflicting blows with sticks and clubs, and using if need be their other weapons

of war to disperse the gathering multitude. Early in the morning, while the prefect was executing this order, on his way through the Forum he saw a woman holding an infant in her arms, and hurrying along at great speed. She had made light of the troops, and forced her way through their ranks: for a soul fired with divine zeal knows no fear of man, and looks on terrors of this kind as ridiculous sport. When the prefect saw her, and understood what had happened, he ordered her to be brought before him, and enquired whither she was going. "I have heard," said she, "that assaults are being planned against the servants of the Lord; I want to join my friends in the faith that I may share with them the slaughter inflicted by you." "But the baby," said the prefect, "what in the world are you carrying that for?" "That it may share with me," said she, "the death I long for."

When the prefect had heard this from the woman and through her means discovered the zeal which animated all the people, he made it known to the emperor, and pointed out the uselessness of the intended massacre. "We shall only reap," said he "a harvest of discredit from the deed, and shall fail to quench these people's spirit." He then would not allow the multitude to undergo the tortures which they had expected, and commanded their leaders, the priests, I mean, and deacons, to be brought before him, and offered them a choice of two alternatives, either to induce the flock to communicate with the wolf, or be banished from the town to some remote region. Then he summoned the mass of the people before him, and in gentle terms endeavoured to persuade them to submit to the imperial decrees, urging that it was mere madness for a handful of men who might soon be counted to withstand the sovereign of so vast an empire. The crowd stood speechless. Then the prefect

turned to their leader Eulogius, an excellent man, and said, "Why do you make no answer to what you have heard me say?" "I did not think," said Eulogius, "that I must answer, when I had been asked no question." "But," said the prefect, "I have used many arguments to urge you to a course advantageous to yourselves." Eulogius rejoined that these pleas had been urged on all the multitude and that he thought it absurd for him to push himself forward and reply; "but," he went on, "should you ask me my individual opinion I will give it you." "Well," said the prefect, "communicate with the emperor. With pleasant irony Eulogius continued, "Has he then received the priesthood as well as the empire?" The prefect then perceiving that he was not speaking seriously took it ill, and after heaping reproaches on the old man, added, "I did not say so, you fool; I exhorted you to communicate with those with whom the Emperor communicates." To this the old man replied that they had a shepherd and obeyed his directions, and so eighty of them were arrested, and exiled to Thrace. On their way thither they were everywhere received with the greatest possible distinction, cities and villages coming out to meet them and honouring them as victorious athletes. But envy armed their antagonists to report to the emperor that what had been reckoned disgrace had really brought great honour on these men; thereupon Valens ordered that they were to be separated into pairs and sent in different directions, some to Thrace, some to the furthest regions of Arabia, and others to the towns of the Thebaid; and the saying was that those whom nature had joined together savage men had put asunder, and divided brother from brother. Eulogius their leader with Protogenes the next in rank, were relegated to Antinone.[55]

Even of these men I will not suffer the virtue to fall into oblivion. They found that the bishop of the city was of like mind with themselves, and so took part in the gatherings of the Church; but when they saw very small congregations, and on enquiry learnt that the inhabitants of the city were pagans, they were grieved, as was natural, and deplored their unbelief. But they did not think it enough to grieve, but to the best of their ability devoted themselves to making these men whole. The divine Eulogius, shut up in a little chamber, spent day and night in putting up petitions to the God of the universe; and the admirable Protogenes, who had received a good education[56] and was practised in rapid writing, pitched on a suitable spot which he made into a boys' school, and, setting up for a schoolmaster, he instructed his pupils not only in the art of swift penmanship, but also in the divine oracles. He taught them the psalms of David and gave them to learn the most important articles of the apostolic doctrine. One of the lads fell sick, and Protogenes went to his home, took the sufferer by the hand and drove away the malady by prayer. When the parents of the other boys heard this they brought him to their houses and entreated him to succour the sick; but he refused to ask God for the expulsion of the malady before the sick had received the gift of baptism; urged by their longing for the children's health, the parents readily acceded, and won at last salvation both for body and soul. In every instance where he persuaded any one in health to receive the divine grace, he led him off to Eulogius, and knocking at the door besought him to open, and put the seal of the Lord on the prey. When Eulogius was annoyed at the interruption of his prayer, Protogenes used to say that it was much more essential to rescue the wanderers. In this he was an object of admiration to all who beheld his

deeds, doing such wondrous works, imparting to so many the light of divine knowledge and all the while yielding the first place to another, and bringing his prizes to Eulogius. They rightly conjectured that the virtue of Eulogius was by far the greater and higher.

On the quieting of the tempest and restoration of complete calm, they were ordered to return home, and were escorted by all the people, wailing and weeping, and specially by the bishop of the church, who was now deprived of their husbandry. When they reached home, the great Barses had been removed to the life that knows no pain, and the divine Eulogius was entrusted with the rudder of the church which he had piloted;[57] and to the excellent Protogenes was assigned the husbandry of Charrae,[58] a barren spot full of the thorns of heathendom and needing abundant labour. But these events happened after peace was restored to the churches.

Chapter XVI.-Of the Holy Basilius, Bishop of Caesarea, and the Measures Taken Against Him by Valens and the Prefect Modestus.

Valens, one might almost say, deprived every church of its shepherd, and set out for the Cappadocian Caesarea,[59] at that time the see of the great Basil, a light of the world. Now he had sent the prefect before him with orders either to persuade Basil to embrace the communion of Eudoxius, or, in the event of his refusal, to punish him by exile. Previously acquainted as he was with the bishop's high reputation, he was at first unwilling to attack him, for he was apprehensive lest the bishop, by boldly meeting and withstanding his assault, should furnish an example of bravery to the rest. This artful stratagem was

as ineffective as a spider's web. For the stories told of old were quite enough for the rest of the episcopate, and they kept the wall of the faith unmoved like bastions in the circle of its walls.

The prefect, however, on his arrival at Caesarea, sent for the great Basil. He treated him with respect, and, addressing him with moderate and courteous language, urged him to yield to the exigencies of the time, and not to forsake so many churches on account of a petty nicety of doctrine. He moreover promised him the friendship of the emperor, and pointed out that through it he might be the means of conferring great advantages upon many. "This sort of talk," said the divine man, "is fitted for little boys, for they and their like easily swallow such inducements. But they who are nurtured by divine words will not suffer so much as a syllable of the divine creeds to be let go, and for their sake are ready, should need require, to embrace every kind of death. The emperor's friendship I hold to be of great value if conjoined with true religion; otherwise I doom it for a deadly thing."

Then the prefect was moved to wrath, and declared that Basil was out of his senses. "But," said the divine man, "this madness I pray be ever mine." The bishop was then ordered to retire, to deliberate on the course to be pursued, and on the morrow to declare to what conclusion he had come. Intimidation was moreover joined with argument. The reply of the illustrious bishop is related to have been "I for my part shall come to you tomorrow the same man that I am today; do not yourself change, but carry out your threats." After these discussions the prefect met the emperor and reported the conversation, pointing out the bishop's virtue, and the undaunted manliness of his character. The emperor said

nothing and passed in. In his palace he saw that plagues from heaven had fallen, for his son[60] lay sick at the very gates of death and his wife[61] was beset by many ailments. Then he recognised the cause of these sorrows, and entreated the divine man, whom he had threatened with chastisement, to come to his house. His officers performed the imperial behests and then the great Basil came to the palace.

After seeing the emperor's son on the point of death he promised him restoration to life if he should receive holy baptism at the hands of the pious, and with this pledge went his way. But the emperor, like the foolish Herod, remembered his oath, and ordered some of the Arian faction who were present to baptize the boy, who immediately died. Then Valens repented; he saw how fraught with danger the keeping of his oath had been, and came to the divine temple and received the teaching of the great Basil, and offered the customary gifts at the altar. The bishop moreover ordered him to come within the divine curtains where he sat and talked much with him about the divine decrees and in turn listened to him.

Now there was present a certain man of the name of Demosthenes,[62] superintendent of the imperial kitchen, who in rudely chiding the man who instructed the world was guilty of a solecism of speech. Basil smiled and said "we see here an illiterate Demosthenes;" and on Demosthenes losing his temper and uttering threats, he continued "your business is to attend to the seasoning of soups; you cannot understand theology because your ears are stopped up." So he said, and the emperor was so delighted that he gave him some fine lands which he had there for the poor under his care, for they being in

grievous bodily affliction were specially in need of care and cure.

In this manner then the great Basil avoided the emperor's first attack, but when he came a second time his better judgement was obstructed by counsellors who deceived him; he forgot what had happened on the former occasion and ordered Basil to go over to the hostile faction, and, failing to persuade him, commanded the decree of exile to be enforced. But when he tried to affix his signature to it he could not even form one tittle of a word,[63] for the pen broke, and when the same thing happened to the second and to the third pen, and he still strove to sign that wicked edict, his hand shook; he quaked, his soul was filled with fright; he tore the paper with both his hands, and so proof was given by the Ruler of the world that it was He Himself who had permitted these sufferings to be undergone by the rest, but had made Basil stronger than the snares laid against him, and, by all the incidents of Basil's case, had declared His own almighty power, while on the other hand He had proclaimed abroad the courage of good men. Thus Valens was disappointed in his attack.

Chapter XVII.-Of the Death of the Great Athanasius and the Election of Petrus.

At Alexandria, Athanasius the victorious, after all his struggles, each rewarded with a crown, received release from his labours and passed away to the life which knows no toil. Then Peter, a right excellent man, received the see. His blessed predecessor had first selected him, and every suffrage alike of the clergy and of men of rank and office concurred, and all the people strove to show their

delight by their acclamations. He had shared the heavy labours of Athanasius; at home and abroad he had been ever at his side, and with him had undergone manifold perils. Wherefore the bishops of the neighbourhood hastened to meet; and those who dwelt in schools of ascetic discipline left them and joined the company, and all joined in begging that Peter might be chosen to succeed to the patriarchal chair of Athanasius.[64]

Chapter XVIII.-On the Overthrow of Petrus and the Introduction of Lucius the Arian.

No sooner had they seated him on the episcopal throne than the governor of the province assembled a mob of Greeks and Jews, surrounded the walls of the church,[65] and bade Peter come forth, threatening him with exile if he refused. He thus acted on the plea that he was fulfilling the emperor's good pleasure by bringing those of opposite sentiments into trouble, but the truth was that be was carried away by his impious passion. For be was addicted to the service of the idols, and looked upon the storms which beset the Church as a season of brilliant festivity. The admirable Peter, however, when he beheld the unforeseen conflict, secretly withdrew, and embarked in a vessel bound for Rome.

After a few days Euzoius came from Antioch with Lucius, and handed over the churches to him. This was he of whose impiety and lawlessness Samosata had already had experience. But the people nurtured in the teaching of Athanasius, when they now saw how different was the spiritual food offered them, held aloof from the assemblies of the Church.

Lucius, who employed idolators as his attendants, went on scourging some, imprisoning others; some he drove to take to flight, others' homes he rifled in rude and cruel fashion. But all this is better set forth in the letter of the admirable Peter. After recounting an instance of the impious conduct of Lucius I shall insert the letter in this work.

Certain men in Egypt, of angelic life and conversation, fled from the disquiet of the state and chose to live in solitude in the wilderness. There they made the sandy and barren soil bear fruit; for a fruit right sweet and fair to God was the virtue by whose law they lived. Among many who took the lead in this mode of life was the far-famed Antonius, most excellent master in the school of mortification, who made the desert a training place of virtue for his hermits. He after all his great and glorious labours had reached the haven where the winds of trouble blow no more, and then his followers were persecuted by the wretched and unhappy Lucius. All the leaders of those divine companies, the famous Macarius, his namesake, Isidorus, and the rest[66] were dragged out of their caves and despatched to a certain island inhabited by impious men, and never blessed with any teacher of piety. When the ship drew near to the shore of the island the demon reverenced by its inhabitants departed from the image which had been his time-old home, and filled with frenzy the daughter of the priest. She was driven in her inspired fury to the shore where the rowers were bringing the ship to land. Making the tongue of the girl his instrument, the demon shouted out through her the words uttered at Philippi by the woman possessed with the spirit of Python,[67] and was heard by all, both men and women, saying, "Alas for your power, ye servants of the Christ; everywhere we have been driven forth by you

from town and hamlet, from hill and height, from wastes where no men dwell; in yon islet we had hoped to live out of the reach of your shafts, but our hope was vain; hither you have been sent by your persecutors, not to be harmed by them, but to drive us out. We are quitting the island, for we are being wounded by the piercing rays of your virtue." With these words, and words like these, they dashed the damsel to the ground, and themselves all fled together. But that divine company prayed over the girl and raised her up, and delivered her to her father made whole and in her right mind.

The spectators of the miracle flung themselves at the feet of the new comers and implored to be allowed to participate in the means of salvation. They destroyed the idol's grove, and, illuminated by the bright rays of instruction, received the grace of holy baptism. On these events becoming known in Alexandria all the people met together, reviling Lucius, and saying that wrath from God would fall upon them, were not that divine company of saints to be set free. Then Lucius, apprehensive of a tumult in the city, suffered the holy hermits to go back to their dens. Let this suffice to give a specimen of his impious iniquity. The sinful deeds he dared to do will be more clearly set forth by the letter of the admirable Peter. I hesitate to insert it at full length, and so will only quote some extracts from it.

Chapter XIX.-Narrative of Events at Alexandria in the Time of Lucius the Arian, Taken from a Letter of Petrus, Bishop of Alexandria.

Palladius governor of the province, by sect a heathen,[68]

and one who habitually prostrated himself before the idols, had frequently entertained the thought of waging war against Christ. After collecting the forces already enumerated he set out against the Church, as though he were pressing forward to the subjugation of a foreign foe. Then, as is well known, the most shocking deeds were done, and at the bare thought of telling the story, its recollection fills me with anguish. I have shed floods of tears, and I should have long remained thus bitterly affected had I not assuaged my grief by divine meditation. The crowds intruded into the church called Theonas[69] and there instead of holy words were uttered the praises of idols; there where the Holy Scriptures had been read might be heard unseemly clapping of hands with unmanly and indecent utterances; there outrages were offered to the Virgins of Christ which the tongue refuses to utter, for "it is a shame even to speak of them."[70] On only hearing of these wrongs one of the well disposed stopped his ears and prayed that he might rather become deaf than have to listen to their foul language. Would that they had been content to sin in word alone, and had not surpassed the wickedness of word by deed, for insult, however bad it be, can be borne by them in whom dwells Christ's wisdom and His holy lessons. But these same villains, vessels of wrath fitted for destruction,[71] screwed up their noses and poured out, if I may so say, as from a well-head, foul noises through their nostrils, and rent the raiment from Christ's holy virgins, whose conversation gave an exact likeness of saints; they dragged them in triumph, naked as when they were born, through all the town; they made indecent sport of them at their pleasure; their deeds were barbarous and cruel. Did any one in pity interfere and urge to mercy he was dismissed with wounds. Ah! woe is me. Many a virgin underwent brutal violation; many a maid beaten on the

head, with clubs lay dumb, and even their bodies were not allowed to be given up for burial, and their grief-stricken parents cannot find their corpses to this day. But why recount woes which seem small when compared with greater? Why linger over these and not hurry on to events more urgent? When you hear them I know that you will wonder and will stand with us long dumb, amazed at the kindness of the Lord in not bringing all things utterly to an end. At the very altar the impious perpetrated what, as it is written,[72] neither happened nor was heard of in the days of our fathers.

A boy who had forsworn his sex and would pass for a girl, with eyes, as it is written, smeared with antimony,[73] and face reddened with rouge like their idols, in woman's dress, was set up to dance and wave his hands about and whirl round as though he had been at the front of some disreputable stage, on the holy altar itself where we call on the coming of the Holy Ghost, while the by-standers laughed aloud and rudely raised unseemly shouts. But as this seemed to them really rather decorous than improper, they went on to proceedings which they reckoned in accordance with their indecency; they picked out a man who was very famous for utter baseness, made him strip off at once all his clothes and all his shame, and set him up as naked as he was born on the throne of the church, and dubbed him a vile advocate against Christ. Then for divine words he uttered shameless wickedness, for awful doctrines wanton lewdness, for piety impiety, for continence fornication, adultery, foul lust, theft; teaching that gluttony and drunkenness as well as all the rest were good for man's life.[74] In this state of things when even I had withdrawn from the church[75] -for how could I remain where troops were coming in-where a mob was

bribed to violence-where all were striving for gain-where mobs of heathen were making mighty promises?-forth, forsooth, is sent a successor in my place. It was one named Lucius, who had bought the bishopric as he might some dignity of this world, eager to maintain the bad character and conduct of a wolf.[76] No synod of orthodox bishops had chosen him;[77] no vote of genuine clergy; no laity had demanded him; as the laws of the church enjoin.

Lucius could not make his entrance into the city without parade, and so he was appropriately escorted not by bishops, not by presbyters, not by deacons, not by multitudes of the laity; no monks preceded him chanting psalms from the Scriptures; but there was Euzoius, once a deacon of our city of Alexandria, and long since degraded along with Arius in the great and holy synod of Nicaea, and more recently raised to rule and ravage the see of Antioch, and there, too, was Magnus the treasurer,[78] notorious for every kind of impiety, leading a vast body of troops. In the reign of Julian this Magnus had burnt the church at Berytus,[79] the famous city of Phoenicia; and, in the reign of Jovian of blessed memory, after barely escaping decapitation by numerous appeals to the imperial compassion, had been compelled to build it up again at his own expense.

Now I invoke your zeal to rise in our vindication. From what I write you ought to be able to calculate the character and extent of the wrongs committed against the Church of God by the starting up of this Lucius to oppose us. Often rejected by your piety and by the orthodox bishops or every region, he seized on a city which had just and righteous cause to regard and treat him as a foe. For he does not merely say like the

blasphemous fool in the psalms "Christ is not true God."[80] But, corrupt himself, he corrupted others, rejoicing in the blasphemies uttered continually against the Saviour by them who worshipped the creature instead of the Creator. The scoundrel's opinions being quite on a par with those of a heathen, why should he not venture to worship a new-made God, for these were the phrases with which he was publicly greeted "Welcome, bishop, because thou deniest the Son. Serapis loves thee and has brought thee to us." So they named their native idol. Then without an interval of delay the afore-named Magnus, inseparable associate in the villainy of Lucius, cruel body-guard, savage lieutenant, collected together all the multitudes committed to his care, and arrested presbyters and deacons to the number of nineteen, some of whom were eighty years of age, on the charge of being concerned in some foul violation of Roman law. He constituted a public tribunal, and, in ignorance of the laws of Christians in defence of virtue, endeavoured to compel them to give up the faith of their fathers which had been handed down from the apostles through the fathers to us. He even went so far as to maintain that this would be gratifying to the most merciful and clement Valens Augustus. "Wretched man" he shouted "accept, accept the doctrine of the Arians; God will pardon you even though you worship with a true worship, if you do this not of your own accord but because you are compelled. There is always a defence for irresponsible compulsion, while free action is responsible and much followed by accusation. Consider well these arguments; come willingly; away with all delay; subscribe the doctrine of Arius preached now by Lucius," (so he introduced him by name) "being well assured that if you obey you will have wealth and honour from your prince, while if you refuse you will be punished by chains, rack,

torture, scourge and cruel torments; you will be deprived of your property and possessions; you will be driven into exile and condemned to dwell in savage regions."

Thus this noble character mixed intimidation with deceit and so endeavoured to persuade and compel the people to apostatise from true religion. They however knew full well how true it is that the pain of treachery to right religion is sharper than any torment; they refused to lower their virtue and noble spirit to his trickery and threats, and were thus constrained to answer him. "Cease, cease trying to frighten us with these words, utter no more vain words. We worship no God of late arrival or of new invention. Foam at us if you will in the vain tempest of your fury and dash yourselves against us like a furious wind. We abide by the doctrines of true religion even unto death; we have never regarded God as impotent, or as unwise, or untrue, as at one time a Father and at another not a Father, as this impious Arian teaches, making the Son a being of time and transitory. For if, as the Ariomaniacs say, the Son is a creature, not being naturally of one substance with the Father, the Father too will be reduced to non-existence by the nonexistence of the Son, not being as they assert at one period a Father. But if He is ever a Father, his offspring being truly of Him, and not by derivation, for God is impassible, how is not he mad and foolish who says of the Son through whom all things came by grace into existence, "there was a time when he was not."

These men have truly become fatherless by falling away from our fathers throughout the world who assembled at Nicaea, and anathematized the false doctrine of Arius, now defended by this later champion. They laid down that the Son was not as you are now compelling us to

say, of a different substance from the Father, but of one and the same. This their pious intelligence clearly perceived, and so from an adequate collation of divine terms they owned Him to be consubstantial.

Advancing these and other similar arguments, they were imprisoned for many days in the hope that they might be induced to fall away from their right mind, but the rather, like the noblest of the athletes in a Stadium, they crushed all fear, and from time to time as it were anointing themselves with the thought of the bold deeds done by their fathers, through the help of holy thoughts maintained a nobler constancy in piety, and treated the rack as a training place for virtue. While they were thus struggling, and had become, as writes the blessed Paul, a spectacle to angels and to men,[81] the whole city ran up to gaze at Christ's athletes, vanquishing by stout endurance the scourges of the judge who was torturing them, winning by patience trophies against impiety, and exhibiting triumphs against Arians. So their savage enemy thought that by threats and torments he could subdue and deliver them to the enemies of Christ. Thus therefore the savage and inhuman tyrant evilly entreated them by inflicting on them the tortures that his cruel ingenuity devised, while all the people stood wailing and shewing their sorrow in various ways. Then he once more mustered his troops, who were disciplined in disorder, and summoned the martyrs to trial, or as it might rather be called, to a foregone condemnation, by the seaport, while after their fashion hired cries were raised against them by the idolaters and the Jews. On their refusal to yield to the manifest heresy of the Ariomaniacs they were sentenced, while all the people stood in tears before the tribunal, to be deported from Alexandria to the Phoenician Heliopolis,[82] a place where none of the

inhabitants, who are all given over to idols, can endure so much as to hear the name of Christ.

After giving them the order to embark, Magnus stationed himself at the port, for he had delivered his sentence against them in the neighbourhood of the public baths. He showed them his sword unsheathed, thinking that he could thus strike terror into men who had again and again smitten hostile demons to the ground with their two-edged blade. So he bade them put out to sea, though they had got no provisions on board, and were starting without one single comfort for their exile. Strange and almost incredible to relate, the sea was all afoam; grieved, I think, and unwilling, if I may so say, to receive the good men upon its surface, and so have part or lot in an unrighteous sentence. Now even to the ignorant was made manifest the savage purpose of the judge and it may truly be said "at this, the heavens stood astonished."[83]

The whole city groaned, and is lamenting to this day. Some men beating on their breast with one hand after another raised a mighty noise; others lifted up at once their hands and eyes to heaven in testimony of the wrong inflicted on them, and so saying in all but words, "Hear, O heavens, and give ear, O earth,"[84] what unlawful deeds are being done. Now all was weeping and wailing; singing and sighing sounded through all the town, and from every eye flowed a river of tears which threatened to overwhelm the very sea with its tide. There was the aforesaid Magnus on the port ordering the rowers to hoist the sails, and up went a mingled cry of maids and matrons, old men and young, all sobbing and lamenting together, and the noise of the multitude overwhelmed the

roar raised by the waves on the foaming sea. So the martyrs sailed off for Heliopolis, where every man is given over to superstition,[85] where flourish the devil's ways of pleasure, and where the situation of the city, surrounded on all sides by mountains that approach the sky, is fitted for the terrifying lairs of wild beasts. All the friends they left behind now alike in public in the middle of the town and each in private apart groaned and uttered words of grief, and were even forbidden to weep, at the order of Palladius, prefect of the city, who happened himself to be a man quite given over to superstition. Many of the mourners were first arrested and thrown into prison, and then scourged, torn with carding combs, tortured, and, champions as they were of the church in their holy enthusiasm, were despatched to the mines of Phennesus[86] and Proconnesus.[87]

Most of them were monks, devoted to a life of ascetic solitude, and were about twenty-three in number. Not long afterwards the deacon who had been sent by our beloved Damasus, bishop of Rome, to bring us letters of consolation and communion, was led publicly through the town by executioners, with his hands tied behind his back like some notorious criminal. After sharing the tortures inflicted on murderers, he was terribly scourged with stones and bits of lead about his very neck.[88] He went on board ship to sail, like the rest, with the mark of the sacred cross upon his brow; with none to aid and none to tempt him he was despatched to the copper mines of Phennesus. During the tortures inflicted by the magistrate on the tender bodies of little boys, some have been left lying on the spot deprived of holy rites of burial, though parents and brothers and kinsfolk, and indeed the whole city, begged that this one consolation

might be given them. But alas for the inhumanity of the judge, if indeed he can be called judge who only condemns! They who had contended nobly for the true religion were assigned a worse fate than a murderer's, their bodies lying, as they did, unburied. The glorious champions were thrown to be devoured by beasts and birds of prey.[89] Those who were anxious for conscience' sake to express sympathy with the parents were punished by decapitation, as though they had broken some law. What Roman law, nay what foreign sentiment, ever inflicted punishment for the expression of sympathy with parents? What instance is there of the perpetration of so illegal a deed by any one of the ancients? The male children of the Hebrews were indeed once ordered to be slain by Pharaoh, but his edict was suggested by envy and by fear. How far greater the inhumanity of our day than of his. How preferable, if there be a choice in unrighteousness, their wrongs to ours. How much better; if what is illegal can be called good or bad, though in truth iniquity is always iniquity.

I am writing what is incredible, inhuman, awful, savage, barbarous, pitiless, cruel. But in all this the votaries of the Arian madness pranced, as it were, with proud exultation, while the whole city was lamenting; for, as it is written in Exodus, "there was not a house in which there was not one dead."[90]

The men whose appetite for iniquity was never satisfied planned new agitation. Ever wreaking their evil will in evil deeds, they darted the peculiar venom of their iniquity at the bishops of the province, using the aforesaid treasurer Magnus as the instrument of their unrighteousness.

Some they delivered to the Senate, some they trapped at their good pleasure, leaving no stone unturned in their anxiety to hunt in all from every quarter to impiety, going about in all directions, and like the devil, the proper father of heresy, they sought whom they might devour.[91]

In all, after many fruitless efforts, they drove into exile to Dio-Caesarea,[92] a city inhabited by Jews, murderers of the Lord, eleven of the bishops of Egypt, all of them men who from childhood to old age had lived an ascetic life in the desert, had subdued their inclinations to pleasure by reason and by discipline, had fearlessly preached the true faith of piety, had imbibed the pious doctrines, had again and again won victory against demons, were ever putting the adversary out of countenance by their virtue, and publicly posting the Arian heresy by wisest argument. Yet like Hell,[93] not satisfied with the death of their brethren, fools and madmen as they were, eager to win a reputation by their evil deeds, they tried to leave memorials in all the world of their own cruelty. For lo now they roused the imperial attention against certain clerics of the catholic church who were living at Antioch, together with some excellent monks who came forward to testify against their evil deeds. They got these men banished to Neocaesarea[94] in Pontus, where they were soon deprived of life in consequence of the sterility of the country. Such tragedies were enacted at this period, fit indeed to be consigned to silence and oblivion, but given a place in history for the condemnation of the men who wag their tongues against the Only begotten, and infected as they were with the raving madness of blasphemy, strive not only to aim their shafts at the Master of the universe, but further waged a truceless war against His faithful servants.

Chapter XX.-Of Mavia,[95] Queen of the Saracens, and the Ordination[96] Of Moses the Monk.

At this time[97] the Ishmaelites were devastating the country in the neighbourhood of the Roman frontier. They were led by Mavia, a princess who regarded not the sex which nature had given her, and displayed the spirit and courage of a man. After many engagements she made a truce, and, on receiving the light of divine knowledge, begged that to the dignity of high priest of her tribe might be advanced one, Moses by name, who dwelt on the confines of Egypt and Palestine. This request Valens granted, and ordered the holy man to be conveyed to Alexandria, and there, as the most convenient place in the neighbourhood, to receive episcopal grace. When he had arrived and saw Lucius endeavouring to lay hands on him-"God forbid" said he "that I should be ordained by thine hand: the grace of the Spirit visits us not at thy calling." "Whence," said Lucius, "are you led to conjecture this?" He rejoined "I am not speaking of conjecture but of clear knowledge; for thou fightest against the apostolic decrees, and speakest words against them, and for thy blasphemous utterances thy lawless deeds are a match. For what impious man has not on thy account mocked the meetings of the Church? What excellent man has not been exiled? What barbarous savagery is not thrown into the shade by thy daily deeds?" So the brave man said, and the murderer heard him and desired to slay him, but was afraid of kindling once again the war which had come to an end. Wherefore he ordered other bishops to be produced whom Moses had requested. After receiving the episcopal grace of the right worthy faith Moses returned to the people who had

asked for him, and by his apostolic teaching and miracles led them in the way that leads to truth.[98]

These then were the deeds done by Lucius in Alexandria under the dispensation of the providence of God.

Chapter XXI.

At Constantinople the Arians filled a boat with pious presbyters and drove her without ballast out to sea, putting some of their own men on another craft with orders to set the presbyters boat on fire. So, fighting at the same time against both sea and flames, at last they were delivered to the deep, and won the martyrs crown.

At Antioch Valens spent a considerable time, and gave complete license to all who, under cover of the Christian name, pagans, Jews and the rest, preached doctrines contrary to those of the gospel. The slaves of this error even went so far as to perform pagan rites, and thus the deceitful fire which, after Julian, had been quenched by Jovian, was now rekindled by permission of Valens. The rites of Jews, of Dionysus, and of Demeter were now no longer performed in a corner, as they would be in a pious reign, but by revellers running wild in the forum. Valens was a foe to none but them that held the apostolic doctrine. First he drove them from their churches, the illustrious Jovian having given them also the new built church. And when they assembled close up to the mountain cliff to honour their Master in hymns, and enjoy the word of God, putting up with all the assaults of the weather, now of rain, now of snow and cold, and now of violent heat, they were not even suffered this poor protection, and troops were sent to scatter them far and

wide.

Chapter XXII.-How Flavianus and Diodorus Gathered the Church of the Orthodox in Antioch.

Now Flavianus and Diodorus, like break-waters, broke the force of the advancing waves. Meletius their shepherd had been constrained to sojourn far away. But these looked after the flock, opposing their own courage and cunning to the wolves, and bestowing due care upon the sheep. Now that they were driven away from under the cliff they fed their flocks by the banks of the neighbouring river. They could not brook, like the captives at Babylon, to hang their harps upon the willows,[99] but they continued to hymn their maker and benefactor in all places of his dominion.[100] But not even in this spot was the meeting of the pious pastors of them that blessed the Lord suffered by the foe to be assembled. So again this pair of excellent shepherds gathered their sheep in the soldiers training ground and there tried to show them their spiritual food in secret. Diodorus, in his wisdom and courage, like a clear and mighty river, watered his own and drowned the blasphemies of his opponents, thinking nothing of the splendour of his birth, and gladly undergoing the sufferings of the faith.

The excellent Flavianus, who was also of the highest rank, thought piety the only nobility,[101] and, like some trainer for the games, anointed the great Diodorus[102] as though he had been an athlete for five contests.[103]

At that time he did not himself preach at the services of

the church, but furnished an abundant supply of arguments and scriptural thoughts to preachers, who were thus able to aim their shafts at the blasphemy of Arius, while he as it were handed them the arrows of his intelligence from a quiver. Discoursing alike at home and abroad he easily rent asunder the heretics nets and showed their defences to be mere spiders webs. He was aided in these contests by that Aphraates whose life I have written in my Religious History,[104] and who, preferring the welfare of the sheep to his own rest, abandoned his cell of discipline and retirement, and undertook the hard toil of a shepherd. Having written on these matters in another work I deem it now superfluous to recount the wealth of virtue which he amassed, but one specimen of his good deeds I will proceed now to relate, as specially appropriate to this history.

Chapter XXIII.-Of the Holy Monk Aphraates.

On the north of the river Orontes lies the palace. On the South a vast two storied portico is built on the city wall with lofty towers on either side. Between the palace and the river lies a public way open to passengers from the town, through the gate in this quarter, and leading to the country in the suburbs. The godly Aphraates was once passing along this thoroughfare on his way to the soldiers training ground, in order to perform the duty of serving his flock. The emperor happened to be looking down from a gallery in the palace, and saw him going by wearing a cloak of undressed goat's skin,[105] and walking rapidly, though of advanced age. On its being remarked that this was Aphraates to whom all the town was then attached, the emperor cried out "Where are you going? Tell us." Readily and cleverly he answered "To pray for

your empire." "You had better stop at home" said the emperor "and pray alone like a monk." "Yes," said the divine man, "so I was bound to do and so I always did till now, as long as the Saviour's sheep were at peace; but now that they are grievously disturbed and in great peril of being caught by beasts, I needs must leave no means untried to save the nurslings. For tell me, sir, had I been a girl sitting in my chamber, and looking after the house, and had seen a flash of flame fall and my father's house on fire, what ought I to do? Tell me; sit within and never mind the house being on fire, and wait for the flame to approach? or bid my bower good bye and run up and down and get water and try to quench the flame? Of course you will say the latter, for so a quick and spirited girl would do. And that is what I am doing now, sir. You have set fire to our Father's house and we are running about in the endeavour to put it out." So said Aphraates, and the emperor threatened him and said no more. One of the grooms of the imperial bedchamber, who threatened the godly man somewhat more violently, met with the following fate. He was entrusted with the charge of the bath, and immediately after this conversation he came down to get it ready for the emperor. On entering he lost his wits, stepped into the boiling water before it was mixed with the cold, and so met his end. The emperor sat waiting for him to announce that the bath was ready for him to enter, and after a considerable time had gone by he sent other officers to report the cause of the delay. After they had gone in and looked all about the room they discovered the chamberlain slain by the heat, and lying dead in the boiling water. On this becoming known to the emperor they perceived the force of the prayers of Aphraates. Nevertheless they did not depart from the impious doctrines but hardened their heart like Pharaoh, and the infatuated emperor, though made aware of the

miracle of the holy man, persisted in his mad rage against piety.

Chapter XXIV.-Of the Holy Monk Julianus.

At this time too the celebrated Julianus, whom I have already mentioned, was forced to leave the desert and come to Antioch, for when the foster children of lies, the facile framers of calumny, I mean of course the Arians, were maintaining that this great man was of their faction, those lights of the truth Flavianus, Diodorus, and Aphraates sent Acacius,[106] an athlete of virtue who afterwards very wisely ruled the church at Beroea, to the famous Julianus[107] with the entreaty that he would take pity on so many thousands of men, and at the same time convict the enemy of lies and confirm the proclamation of the truth. The miracles worked by Julianus on his way to and from Antioch and in that vast city itself are described in my Religious History, which is easily accessible to all who wish to become acquainted with them. But I am sure that no one who has enquired into human nature will doubt that he attracted all the population of the city to our assembly, for the extraordinary is generally sure to draw all men after it. The fact of his having wrought great marvels is attested even by the enemies of the truth.

Before this time in the reign of Constantius the great Antonius[108] had acted in the same way in Alexandria, for he abandoned the desert and went up and down that city, telling all men that Athanasius was the preacher of the true doctrine and that the Arian faction were enemies of the truth. So those godly men knew how to adapt themselves to each particular opportunity, when to

remain inactive, and at rest, and when to leave the deserts for towns.

Chapter XXV.-Of What Other Monks Were Distinguished at This Period.

There were also other then at this period who emitted the bright rays of the philosophy of solitary life. In the Chalcidian[109] desert Avitus, Marcianus[110] and Abraames,[111] and more besides whom I cannot easily enumerate, strove in their bodies of sense to live a life superior to sense. In the district of Apamea,[112] Agapetus,[113] Simeon,[114] Paulus and others reaped the fruits of the highest wisdom.

In the district of the Zeugmatenses[115] were Publius[116] and Paulus. In the Cyrestian[117] the famous Acepsemas had been shut up in a cell for sixty years without being either seen or spoken to. The admirable Zeumatius, though bereft of sight, used to go about confirming the sheep, and fighting with the wolves; so they burnt his cell, but the right faithful general Trajanus got another built for him, and paid him besides other attentions. In the neighbourhood of Antioch, Marianus,[118] Eusebius,[119] Ammianus,[120] Palladius,[121] Simeon,[122] Abraames,[123] and others, preserved the divine image unimpaired; but of all these the lives have been recorded by us. But the mountain which is in the neighbourhood of the great city was decked like a meadow, for in it shone Petrus, the Galatian, his namesake the Egyptian, Romanus Severus,[124] Zeno,[125] Moses, and Malchus,[126] and many others of whom the world is ignorant, but who

are known to God.

Chapter XXVI.-Of Didymus of Alexandria and Ephraim the Syrian.

At that period at Edessa flourished the admirable Ephraim, and at Alexandria Didymus,[127] both writers against the doctrines that are at variance with the truth. Ephraim, employing the Syrian language, shed beams of spiritual grace. Totally untainted as he was by heathen education[128] he was able to expose the niceties of heathen error, and lay bare the weakness of all heretical artifices. Harmonius[129] the son of Bardesanes[130] had once composed certain songs and by mixing sweetness of melody with his impiety beguiled the hearers, and led them to their destruction. Ephraim adopted the music of the songs, but set them to piety, and so gave the hearers at once great delight and a healing medicine. These songs are still used to enliven the festivals of our victorious martyrs.

Didymus, however, who from a child had been deprived of the sense of sight, had been educated in poetry, rhetoric, arithmetic, geometry, astronomy, the logic of Aristotle, and the eloquence of Plato. Instruction in all these subjects he received by the sense of hearing alone,-not indeed as conveying the truth, but as likely to be weapons for the truth against falsehood. Of holy scriptures he learnt not only the sound but the sense. So among livers of ascetic lives and students of virtue, these men at that time were conspicuous.

Chapter XXVII.-Of What Bishops Were at

This Time Distinguished in Asia and Pontus.

Among the bishops were the two Gregorii, the one of Nazianzus[131] and the other of Nyssa,[132] the latter the brother and the former the friend and fellow worker of the great Basilius. These were foremost champions of piety in Cappadocia; and in front rank with them was Peter, born of the same parents with Basilius and Gregorius, who though not having received like them a foreign education, like them lived a life of brilliant distinction.

In Pisidia Optimus,[133] in Lycaonia Amphilochius,[134] fought in the front rank on behalf of their fathers faith, and repelled tim enemies assaults.

In the West Damasus,[135] Bishop of Rome, and Ambrosius, entrusted with the government of Milan, smote those who attacked them from afar. In conjunction with these, bishops forced to dwell in remote regions, confirmed their friends and undid their foes by writings-thus pilots able to cope with the greatness of the storm were granted by the governor of the universe. Against the violence of the foe He set in battle array the virtue of His captains, and provided means meet to ward off the troubles of these difficult times, and not only were the churches granted this kind of protection by their loving Lord, but deemed worthy of yet another kind of guidance.

Chapter XXVIII.-Of the Letter Written by Valens to the Great Valentinianus About the War, and How He Replied.

The Lord roused the Goths to war, and drew on to the Bosphorus him who knew only how to fight against the pious. Then for the first time the vain than became aware of his own weakness, and sent to his brother to ask for troops. But Valentinian replied that it were impious to help one fighting against God, and right rather to check his rashness. By this the unhappy man was filled with yet greater infatuation, yet he did not withdraw from his rash undertaking, and persisted in ranging himself against the truth.[136]

Chapter XXIX.-Of the Piety of Count Terentius.

Terentius, an excellent general, distinguished for his piety, had set up trophies of victory and returned from Armenia. On being ordered by Valens to choose a boon, he mentioned one which it was becoming in a man nurtured in piety to choose, for he asked not gold nor yet silver, not land, not dignity, not a house, but that one church might be granted to them that were risking their all for the Apostolic doctrine. Valens received the petition, but on becoming acquainted with its contents he tore it up in a rage, and bade Terentius beg some other boon. The count, however, picked up the pieces of his petition, and said, "I have my reward, sir, and I will not ask another. The Judge of all things is Judge of my intention."

Chapter XXX.-Of the Bold Utterance of Trajanus the General.

After Valens had crossed the Bosphorus and come into Thrace he first spent a considerable time at

Constantinople, in alarm as to the issue of the war. He had sent Trajanus in command of troops against the barbarians. When the general came back beaten, the emperor reviled him sadly, and charged him with infirmity and cowardice. Boldly, as became a brave man, Trajanus replied: "I have not been beaten, sir, it is thou who hast abandoned the victory by fighting against God and transferring His support to the barbarians. Attacked by thee He is taking their side, for victory is on God's side and comes to them whom God leads. Dost thou not know," he went on, "whom thou hast expelled from their churches and to whose government these churches have been delivered by thee?" Arintheus and Victor,[137] generals like Trajanus, confirmed the truth of what he said, and implored the emperor not to be angered by reproaches which were founded upon fact.[138]

Chapter XXXI.-Of Isaac[139] The Monk of Constantinople and Bretanio the Scythian Bishop.

It is related that Isaac, who lived as a solitary at Constantinople, when he saw Valens marching out with his troops, cried aloud, "Whither goest thou, O emperor? To fight against God, instead of having Him as thy ally? 'Tis God himself who has roused the barbarians against thee, because thou hast stirred many tongues to blasphemy against Him and hast driven His worshippers from their sacred abodes. Cease then thy campaigning and stop the war. Give back to the flocks their excellent shepherds and thou shalt win victory without trouble, but if thou tightest without so doing thou shalt learn by experience how hard it is to kick against the pricks.[140] Thou shalt never come back and shalt destroy thy army."

Then in a passion the emperor rejoined, "I shall come back; and I will kill thee, and so exact punishment for thy lying prophecy." But Isaac undismayed by the threat exclaimed, "If what I say be proved false, kill me."

Bretanio, a man distinguished by various virtues, and entrusted with the episcopal government of all the cities of Scythia, fired his soul with enthusiasm, and protested against the corruption of doctrines, and the emperor's lawless attacks upon the saints, crying in the words of the godly David, "I spoke of thy testimonies also before Kings and was not ashamed."[141]

Chapter XXXII.-Of the Expedition of Valens Against the Garbs and How He Paid the Penalty of His Impiety.

Valens, however, spurned these excellent counsellors, and sent out his troops to join battle while he himself sat waiting in a hamlet for the victory. His troops could not stand against the barbarians' charge, turned tail and were slain one after another as they fled, the Romans fleeing at full speed and the barbarians chasing them with all their might. When Valens heard of the defeat he strove to conceal himself in the village where he lay, but when the barbarians came up they set the place on fire and together with it burnt the enemy of piety. Thus in this present life Valens paid the penalty of his errors.[142]

Chapter XXXIII.-How the Goths Became Tainted by the Arian Error.

To those ignorant of the circumstances it may be worth

while to explain how the Goths got the Arian plague. After they had crossed the Danube, and made peace with Valens, the infamous Eudoxius, who was on the spot, suggested to the emperor to persuade the Goths to accept communion with him. They had indeed long since received the rays of divine knowledge and had been nurtured in the apostolic doctrines, "but now," said Eudoxius, "community of opinion will make the peace all the firmer." Valens approved of this counsel and proposed to the Gothic chieftains an agreement in doctrine, but they replied that they would not consent to forsake the teaching of their fathers. At the period in question their Bishop Ulphilas was implicitly obeyed by them and they received his words as laws which none might break. Partly by the fascination of his eloquence and partly by the bribes with which he baited his proposals Eudoxius succeeded in inducing him to persuade the barbarians to embrace communion with the emperor, so Ulphilas won them over on the plea that the quarrel between the different parties was really one of personal rivalry and involved no difference in doctrine. The result is that up to this day the Goths assert that the Father is greater than the Son, but they refuse to describe the Son as a creature, although they are in communion with those who do so. Yet they cannot be said to have altogether abandoned their Father's teaching, since Ulphilas in his efforts to persuade them to join communion with Eudoxius and Valens denied that there was any difference in doctrine and that the difference had arisen from mere empty strife.[143]

Book V.

Chapter I.-Of the Piety of the Emperor

Gratianus.

How the Lord God is long suffering towards those who rage against him, and chastises those who abuse his patience, is plainly taught by the acts and by the fate of Valens. For the loving Lord uses mercy and justice like wights and scales; whenever he sees any one by the greatness of his errors over-stepping the bounds of loving kindness, by just punishment He hinders him from being carried to further extremes.

Now Gratianus, the son of Valentinianus, and nephew of Valens, acquired the whole Roman Empire. He had already assumed the sceptre of Europe on the death of his father, in whose life-time he had shared the throne. On the death of Valens without issue he acquired in addition Asia, and the portions of Libya.[1]

Chapter II.-Of the Return of the Bishops.

The emperor at once gave plain indications of his adherence to true religion, and offered the first fruits of his kingdom to the Lord of all, by publishing an edict commanding the exiled shepherds to return, and to be restored to their flocks, and ordering the sacred buildings to be delivered to congregations adopting communion with Damasus.[2]

This Damasus, the successor of Liberius in the see of Rome, was a man of most praiseworthy life and by his own choice alike in word and deed a champion of Apostolic doctrines. To put his edict in force Gratianus sent Sapor the general, a very famous character at that

time, with orders to expel the preachers of the blasphemies of Arius like wild beasts from the sacred folds, and to effect the restoration of the excellent shepherds to God's flocks.

In every instance this was effected without dispute except in Antioch, the Eastern capital, where a quarrel was kindled which I shall proceed to describe.

Chapter III.-Of the Dissension Caused by Paulinus; Of the Innovation by Apollinarius of Laodicea, and of the Philosophy of Meletius.

It has been already related how the defenders of the apostolic doctrines were divided into two parties; how immediately after the conspiracy formed against the great Eustathius, one section, in abhorrence of the Arian abomination, assembled together by themselves with Paulinus for their bishop, while, after the ordination of Euzoius, the other party separated themselves from the impious with the excellent Meletius, underwent the perils previously described, and were guided by the wise instructions which Meletius gave them. Besides these Apollinarius of Laodicea constituted himself leader of a third party, and though he assumed a mask of piety, and appeared to defend apostolic doctrines, he was soon seen to be an open foe. About the divine nature he used unsound arguments, and originated the idea of certain degrees of dignities. He also had the hardihood to render the mystery of the incarnation[3] imperfect and affirmed that the reasonable soul, which is entrusted with the guidance of the body, was deprived of the salvation effected. For according to his argument God the Word did not assume this soul, and so neither granted it His

healing gift, nor gave it a portion of His dignity. Thus the earthly body is represented as worshipped by invisible powers, while the soul which is made in the image of God has remained below invested with the dishonour of sin.[4] Many more errors did he utter in his stumbling and blinded intelligence. At one time even he was ready to confess that of the Holy Virgin the flesh had been taken, at another time he represented it to have come down from heaven with God the Word, and yet again that He had been made flesh and took nothing from us. Other vain tales and trifles which I have thought it superfluous to repeat he mixed up with God's gospel promises. By arguments of this nature he not only filled his own friends with dangerous doctrine but even imparted it to some among ourselves. As time went on, when they saw their own insignificance, and beheld the splendour of the Church, all except a few were gathered into the Church's communion. But they did not quite put away their former unsoundness, and with it infected many of the sound. This was the origin of the growth in the Church of the doctrine of the one nature of the Flesh and of the Godhead, of the ascription to the Godhead of the Passion of the only begotten, and of other points which have bred differences among the laity and their priests. But these belong to a later date. At the time of which I am speaking, when Sapor the General had arrived and had exhibited the imperial edict, Paulinus affirmed that he sided with Damasus, and Apollinarius, concealing his unsoundness, did the same. The divine Meletius, on the other hand, made no sign, and put up with their dispute. Flavianus, of high fame for his wisdom, who was at that time still in the ranks of the presbyterate, at first said to Paulinus in the hearing of the officer "If, my dear friend, you accept communion with Damasus, point out to us clearly how the doctrines agree, for he though he owns

one substance of the Trinity openly preaches three essences.[5] You on the contrary deny the Trinity of the essences. Shew us then how these doctrines are in harmony, and receive the charge of the churches, as the edict enjoins." After so silencing Paulinus by his arguments he turned to Apollinarius and said, "I am astonished, my friend, to find you waging such violent war against the truth, when all the while you know quite clearly how the admirable Damasus maintains oar nature to have been taken in its perfection by God the Word; but you persist in saying the contrary, for you deprive our intelligence of its salvation. If these our charges against you be false, deny now the novelty that you have originated; embrace the teaching of Damasus, and receive the charge of the holy shrines."

Thus Flavianus in his great wisdom stopped their bold speech with his true reasoning.

Meletius, who of all men was most meek, thus kindly and gently addressed Paulinus. "The Lord of the sheep has put the care of these sheep in my hands: you have received the charge of the rest: our little ones are in communion with one another in the true religion. Therefore, my dear friend, let us join our flocks; let us have done with our dispute about the leading of them, and, feeding the sheep together, let us tend them in common. If the chief seat is the cause of strife, that strife I will endeavour to put away. On the chief seat I will put the Holy Gospel; let us take our seats on each side of it; should I be the first to pass away, you, my friend, will hold the leadership of the flock alone. Should this be your lot before it is mine, I in my turn, so far as I am able, will take care of the sheep." So gently and kindly

spoke the divine Meletius. Paulinus did not consent. The officer passed judgment on what had been said and gave the churches to the great Meletius. Paulinus still continued at the head of the sheep who had originally seceded.

Chapter IV.-Of Eusebius[6] Bishop of Samosata.

Apollinarius after thus failing to get the government of the churches, continued, for the future, openly to preach his new fangled doctrine, and constituted himself leader of the heresy. He resided for the most part at Laodicea; but at Antioch he had already ordained Vitalius, a man of excellent character, brought up in the apostolic doctrines, but afterwards tainted with the heresy. Diodorus, whom I have already mentioned,[7] who in the great storm had saved the ship of the church from sinking, had been appointed by the divine Meletius, bishop of Tarsus, and had received the charge of the Cilicians. The see of Apamea[8] Meletius entrusted to John, a man of illustrious birth, more distinguished for his own high qualities than for those of his forefathers, for he was conspicuous alike for the beauty of his teaching and of his life. In the time of the tempest he piloted the assembly of his fellows in the faith supported by the worthy Stephanus. The latter was however translated by the divine Meletius to carry on another contest, for on the arrival of intelligence that Germanicia had been contaminated by the Eudoxian pest he was sent thither as a physician to ward off the disease, thoroughly trained as he had been in a complete heathen education as well as nurtured in the Divine doctrines. He did not disappoint the expectations formed of him, for by the power of his spiritual instruction he turned the wolves into sheep.[9]

On the return of the great Eusebius from exile he ordained Acacius whose fame is great at Beroea.[10] and at Hierapolis Theodotus,[11] whose ascetic life is to this clay in all men's mouths. Eusebius[12] was moreover appointed to the see of Chalcis, and Isidorus[13] to our own city of Cyrus; both admirable men, conspicuous for their divine zeal.

Meletius is also reported to have ordained to the pastorate of Edessa, where the godly Barses had already departed this life, Eulogius,[14] the well known champion of apostolic doctrines, who bad been sent to Antinone with Protogenes. Eulogius gave Protogenes,[15] his companion in hard service, the charge of Carrae, a healing physician for a sick city.

Lastly the divine Eusebius ordained Maris, Bishop of Doliche,[16] a little city at that time infected with the Arian plague. With the intention of enthroning this Maris, a right worthy man, illustrious for various virtues, in the episcopal chair, the great Eusebius came to Doliche. As he was entering into the town a woman thoroughly infected with the Arian plague let fall a tile from the roof, which crushed in his head and so wounded him that not long after he departed to the better life. As he lay a-dying he charged the bystanders not to exact the slightest penalty from the woman who had done the deed, and bound them trader oaths to obey him. Thus he imitated his own Lord, who of them that crucified Him said "Father forgive them for they know not what they do."[17]

Thus, too, he followed the example of Stephanus, his fellow slave, who, after the stones had stormed upon him,

cried aloud, "Lord lay not this sin to their charge."[18] So died the great Eusebius after many and various struggles. He had escaped the barbarians in Thrace, but he did not escape the violence of impious heretics, and by their means won the martyr's crown.[19]

These events happened after the return of the bishops, and now Gratian learnt that Thrace was being laid waste by the barbarians who had burnt Valens, so he left Italy and proceeded to Pannonia.

Chapter V.-Of the Campaign of Theodosius.

Now at this time Theodosius, on account alike of the splendour of his ancestry,[20] and of his own courage, was a man of high repute. For this reason being from time to time stricken by the envy of his rivals, he was living in Spain, where he had been born and brought up.[21] The emperor, being at a loss what measures to take, now that the barbarians, puffed up by their victory, both were and seemed well nigh invincible, formed the idea that a way out of his difficulties would be found in the appointment of Theodosius to the supreme command. He therefore lost no time in sending for him from Spain, appointing[22] him commander in chief and despatching him at the head of the assembled forces.

Defended by his faith Theodosius marched confidently forth. On entering Thrace, and beholding the barbarians advancing to meet him, he drew up his troops in order of battle. The two lines met, and the enemy could not stand the attack and broke. A rout ensued, the foe taking to flight and the conquerors pursuing at full speed. There

was a great slaughter of the barbarians, for they were slain not only by Romans but even by one another. After the greater number of them had thus fallen, and a few of those who had been able to escape pursuit had crossed the Danube, the great captain dispersed the troops which he commanded among the neighbouring towns, and forthwith rode at speed to this emperor Gratianus, himself the messenger of his own triumph. Even to the emperor himself, astounded at the event, the tidings he carried seemed incredible, while others stung with envy gave out that he had run away and lost his army. His only reply was to ask his gainsayers to send and ascertain the number of the barbarian dead, "For," said he, "even from their spoils it is easy to learn their number." At these words the emperor gave way and sent officers to investigate and report on the battle.[23]

Chapter VI.-Of the Reign of Theodosius and of His Dream.

The great general remained, and then saw a wonderful vision clearly shewn him by the very God of the universe himself. In it he seemed to see the divine Meletius, chief of the church of the Antiochenes, investing him with an imperial robe, anti covering his head with an imperial crown. The morning after the night hi which he had seen the vision he told it to one of his intimate friends, who pointed out that the dream was plain and had nothing obscure or ambiguous about it.

A few days at most had gone by when the commissioners sent to investigate the battle returned and reported that vast multitudes of the barbarians had been shot down.

Then the emperor was convinced that he had done right well in selecting Theodosius for the command, and appointed him emperor and gave him the sovereignty of the share of Valens.

Upon this Gratian departed for Italy and despatched Theodosius to the countries committed to his charge. No sooner had Theodosius assumed the imperial dignity than before everything else he gave heed to the harmony of the churches, and ordered the bishops of his own realm to repair with haste to Constantinople. That division of the empire was now the only region infected with the Arian plague, for the west had escaped the taint. This was due to the fact that Constantine the eldest of Constantine's sons, and Constans the youngest, had preserved their father's faith in its integrity, and that Valentinian, emperor of the West, had also kept the true religion undefiled.

Chapter VII.-Of Famous Leaders of the Arian Faction.

The Eastern section of the empire had received the infection from many quarters. Arius, a presbyter of Alexandria in Egypt, there begat the blasphemy. Eusebius, Patrophilus, and Aetius of Palestine, Paulinus and Gregorius of Phoenicia, Theodotus of Laodicea and his successor Georgius, and after him Athanasius and Narcissus of Cilicia, had nurtured the seeds so foully sown. Eusebius and Theognis of Bithynia; Menophantus of Ephesus; Theodorus of Perinthus and Maris of Chalcedon, and some others of Thrace famous only for their vices, had for a long time gone on watering and tending the crop of tares. These bad husbandmen were

aided by the indifference of Constantius and the malignity of Valens.

For these reasons only the bishops of his own empire were summoned by the emperor to meet at Constantinople. They arrived, being in all one hundred and fifty in number, and Theodosius forbade any one to tell him which was the great Meletius, for he wished the bishop to be recognized by his dream. The w hole company of the bishops entered the imperial palace, and then without any notice of all the rest, Theodosius ran up to the great Meletius, and, like a boy who loves his father, stood for a long space gazing on him with filial joy, then flung his arms around him, and covered eyes and lips and breast and head and the hand that had given him the crown, with kisses. Then he told him of his dream. All the rest of the bishops were then courteously welcomed, and all were bidden to deliberate as became fathers on the subjects laid before them.

Chapter VIII.-The Council Assembled at Constantinople.

At this time the recent feeder of the flock at Nazianzus[24] was living at Constantinople,[25] continually withstanding the blasphemies of the Arians, watering the holy people with the teaching of the Gospel, catching wanderers outside the flock and removing them from poisonous pasture. So that flock once small he made a great one. When the divine Meletius saw him, knowing as he did full well the object which the makers of the canon[26] had before them when, with the view of preventing the possibility of ambitious efforts, they forbade the translation of bishops, he confirmed Gregory in the

episcopate of Constantinople.[27] Shortly afterwards the divine Meletius passed away to the life that knows no pain, crowned by the praises of the funeral eloquence of all the great orators.

Timotheus, bishop of Alexandria, who had followed Peter, the successor of Athanasius in the patriarchate, ordained in place of the admirable Gregorius, Maximus-a cynic who bad but recently suffered his cynic's hair to be shorn, and had been carried away by the flimsy rhetoric of Apollinarius. But this absurdity was beyond the endurance of the assembled bishops-admirable men, and full of divine zeal and wisdom, such as Helladius, successor of the great Basil, Gregorius and Peter, brothers of Basil, and Amphilochius from Lycaonia, Optimus from Pisidia, Diodorus from Cilicia.[28]

The council was also attended by Pelagius of Laodicaea,[29] Eulogius of Edessa,[30] Acacius,[31] our own Isidorus,[32] Cyril of Jerusalem, Gelasius of Caesarea in Palestine,[33] who was renowned alike for lore and life and many other athletes of virtue.

All these then whom I have named separated themselves from the Egyptians and celebrated divine service with the great Gregory. But he himself implored them, assembled as they were to promote harmony, to subordinate all question of wrong to an individual to the promotion of agreement with one another. "For," said he, "I shall be released from many cares and once more lead the quiet life. I bold so dear; while you, after your long and painful warfare, will obtain the longed for peace. What can be more absurd than for men who have just escaped the

weapons of their enemies to waste their own strength in wounding one another; by so doing we shall be a laughing stock to our opponents. Find then some worthy man of sense, able to sustain heavy responsibilities and discharge them well, and make him bishop." The excellent pastors moved by these counsels appointed as bishop of that mighty city a man of noble birth and distinguished for every kind of virtue as well as for the splendour of his ancestry, by name Nectarius. Maximus, as having participated in the insanity of Apollinarius, they stripped of his episcopal rank and rejected. They next enacted canons concerning the good government of the church, and published a confirmation of the faith set forth at Nicaea. Then they returned each to his own country. Next summer the greater number of them assembled again in the same city, summoned once more by the needs of the church. and received a synodical letter from the bishops of the west inviting them to come to Rome, where a great synod was being assembled. They begged however to be excused from travelling thus far abroad; their doing so, they said, would be useless. They wrote however both to point out the storm which had risen against the churches, and to hint at the carelessness with which the western bishops had treated it. They also included in their letter a summary of the apostolic doctrine, but the boldness and wisdom of their expressions will be more clearly shown by the letter itself.

Chapter IX.-Synodical Letter from the Council at Constantinople.

"To the right honourable lords our right reverend brethren and colleagues Damasus, Ambrosius, Britton, Valerianus, Ascholius, Ahemius, Basilius and the rest of

the holy bishops assembled in the great city of Rome, the holy synod of the orthodox bishops assembled at the great city of Constantinople, sends greeting in the Lord.

"To recount all the sufferings inflicted on us by the power of the Arians, and to attempt to give information to your reverences, as though you were not already well acquainted with them, might seem superfluous. For we do not suppose your piety to hold what is befalling us as of such secondary importance as that you stand in any need of information on matter's which cannot but evoke your sympathy. Nor indeed were the storms which beset us such as to escape notice from their insignificance. Our persecutions are but of yesterday. The sound of them still rings in the ears alike of those who suffered them and of those whose love made the sufferers' pain their own. It was but a day or two ago, if I may so say, that some released from chains in foreign lands returned to their own churches through manifold afflictions; of others who had died in exile the relics were brought home; others again, even after their return from exile, found the passion of the heretics still at boiling heat, and, slain by them with stones as was the blessed Stephen, met with a sadder fate in their own than in a stranger's land. Others, worn away with various cruelties, still bear in their bodies the scars of their wounds and the marks of Christ.[34]

"Who could tell the tale of fines, of disfranchisements, of individual confiscations, of intrigues, of outrages, of prisons? In truth all kinds of tribulation were wrought out beyond number in us, perhaps because we were paying the penalty of sins, perhaps because the merciful God was trying us by means of the multitude of our sufferings.

For these all thanks to God, who by means of such afflictions trained his servants and, according to the multitude of his mercies, brought us again to refreshment. We indeed needed long leisure, time, and toil to restore the church once more, that so, like physicians healing the body after long sickness and expelling its disease by gradual treatment, we might bring her back to her ancient health of true religion. It is true that on the whole we seem to have been delivered from the violence of our persecutions and to be just now recovering the churches which have for a long time been the prey of the heretics. But wolves are troublesome to us who, though they have been driven from the byre, yet harry the flocks up and down the glades, daring to hold rival assemblies, stirring seditions among the people, and shrinking from nothing which can do damage to the churches.

"So, as we have already said, we needs must labour all the longer. Since however you showed your brotherly love to us by inviting us(as though we were your own members) by the letters of our most religious emperor to the synod which you are gathering by divine permission at Rome, to the end that since we alone were then condemned to suffer persecution, you should not now, when our emperors are at one with us as to true religion, reign apart from us, but that we, to use the apostle's phrase,[35] should reign with you, our prayer was, if it were possible, all in company to leave our churches, and rather gratify our longing to see you than consult their needs. For who will give us wings as of a dove, and we will fly and be at rest?[36] But this course seemed likely to leave the churches who were just recovering quite undefended, and the undertaking was to most of us impossible, for, in accordance with the letters sent a year

ago from your holiness after the synod at Aquileia to the most pious emperor Theodosius, we had journeyed to Constantinople, equipped only for travelling so far as Constantinople, and bringing the consent of the bishops remaining in the provinces for this synod alone. We had been in no expectation of any longer journey nor had heard a word about it before our arrival at Constantinople. In addition to all this, and on account of the narrow limits of the appointed time which allowed of no preparation for a longer journey, nor of communicating with the bishops of our communion in the provinces and of obtaining their consent, the journey to Rome was for the majority impossible. We have therefore adopted the next best course open to us under the circumstances, both for the better administration of the church, and for manifesting our love towards you, by strongly urging our most venerated, and honoured colleagues and brother bishops Cyriacus, Eusebius and Priscianus, to consent to travel to you.

"Through them we wish to make it plain that our disposition is all for peace with unity for its sole object, and that we are full of zeal for the right faith. For we, whether we suffered persecutions, or afflictions, or the threats of emperors, or the cruelties of princes or any other trial at the hands of heretics, have undergone all for the sake of the evangelic faith, ratified by the three hundred and eighteen fathers at Nicaea in Bithynia. This is the faith which ought to be sufficient for you, for us, for all who wrest not the word of the true faith; for it is the ancient faith; it is the faith of our baptism; it is the faith that teaches us to believe in the name of the Father, of the Son, and of the Holy Ghost.

"Accordiug to this faith there is one Godhead, Power and

Substance of the Father and of the Son and of the Holy Ghost; the dignity being equal, and the majesty being equal in three perfect essences[37] and three perfect persons.[38] Thus there is neither room for the heresy of Sabellius by the confusion of the essences or destruction of the individualities; thus the blasphemy of the Eunomians, of the Arians, and of the Pneumatomachi is nullified, which divides the substance, the nature and the godhead and superinduces on the uncreated consubstantial and co-eternal trinity a nature posterior, created and of a different substance. We moreover preserve unperverted the doctrine of the incarnation of the Lord, holding the tradition that the dispensation of the flesh is neither soulless nor mindless nor imperfect; and knowing full well that God's Word was perfect before the ages, and became perfect than in the last days for our salvation.

"Let this suffice for a summary of the doctrine which is fearlessly and frankly preached by us, and concerning which you will be able to be still further satisfied if you will deign to read the report of the synod of Antioch, and also that issued last year by the oecumenical council held at Constantinople, in which we have set forth our confession of the faith at greater length, and have appended an anathema against the heresies which innovators have recently inscribed.

"Now as to the particular administration of individual churches, an ancient custom, as you know, has obtained, confirmed by the enactment of the holy fathers at Nicaea, that, in every province, the bishops of the province, and, with their consent, the neighbouring bishops with them, should perform ordinations as expediency may require.

In conforming with these customs note that other churches have been administered by us and the priests of the most famous churches publicly appointed. Accordingly over the new made (if the expression be allowable) church at Constantinople, which, as though from a lion's mouth, we have lately snatched by God's mercy from the blasphemy of the heretics, we have ordained bishop the right reverend and most religious Nectarius, in the presence of the oecumenical council, with common consent, before the most religions emperor Theodosius, and with the assent of all the clergy and of the whole city. And over the most ancient and truly apostolic church in Syria, where first the noble name of Christians[39] was given them, the bishops of the province and of the eastern diocese[40] have met together and canonically ordained bishop the right reverend and most religious Flavianus, with the consent of all the church, who as though with one voice joined in expressing their respect for him. This rightful ordination also received the sanction of the general council. Of the church at Jerusalem, mother of all the churches, we make known that the right reverend and most religious Cyril is bishop, who was some time ago canonically ordained by the bishops of the province, and has in several places fought a good fight against the Arians. We beseech your reverence to rejoice at what has thus been rightly and canonically settled by us, by the intervention of spiritual love and by the influence of the fear of the Lord, compelling the feelings of then, and making the edification of churches of more importance than individual grace or favour. Thus since among us there is agreement in the faith and Christian charity has been established, we shall cease to use the phrase condemned by the apostles, `I am of Paul and I of Apollos and I of Cephas,'[41] and all appearing as Christ's, who in us is not

divided, by God's grace we will keep the body of the church unrent, and will boldly stand at the judgment seat of the Lord."

These things they wrote against the madness of Arius, Aetius, and Eunomius; and moreover against Sabellius, Photinus, Marcellus, Paul of Samosata, and Macedonius. Similarly they openly condemned the innovation of Apollinarius in the phrase, "And we preserve the doctrine of the incarnation of the Lord, holding the tradition that the dispensation of the flesh is neither soulless, nor mindless, nor imperfect."

Chapter X.-Synodical Letter of Damasus Bishop of Rome Against Apollinarius and Timotheus.

When the most praiseworthy. Damasus had heard of the rise of this heresy, he proclaimed the condemnation not only of Apollinarius but also of Timotheus his follower. The letter in which he made this known to the bishops of the Eastern empire I have thought it well to insert in my history.

Letter of Damasus bishop of Rome.

"Most honourable sons: Inasmuch as your love renders to the apostolic see the reverence which is its due, accept the same in no niggard measure for yourselves.[42] For even though in the holy church in which the holy apostle sat, and taught us how it becomes us to manage the rudder which has been committed to us, we nevertheless confess ourselves to be unworthy of the honour, we yet

on this very account strive by every means within our power if haply we may be able to achieve the glory of that blessedness. Know then that we have condemned Timotheus, the unhallowed, the disciple of Apollinarius the heretic, together with his impious doctrine, and are confident that for the future his remains will have no weight whatever. But if that old serpent, though smitten once and again, still revives to his own destruction, who though he exists without the church never ceases from the attempt by his deadly venom to overthrow certain unfaithful men, do you avoid it as you would a pest, mindful ever of the apostolic faith-that, I mean, which was set out in writing by the Fathers at Nicaea; do you remain on steady ground, firm and unmoved in the faith, and henceforward suffer neither your clergy nor laity to listen to vain words and futile questions, for we have already given a form, that he who professes himself a Christian may keep it, the form delivered by the Apostles, as says St. Paul, `if any one preach to you another gospel than that you have received let him be Anathema.'[43] For Christ the Son of God, our Lord, gave by his own passion abundant salvation to the race of men, that he might free from all sin the whole man involved in sin. If any one speaks of Christ as having had less of manhood or of Godhead, he is full of devils` spirits, and proclaims himself a child of hell.

"Why then do you again ask me for the condemnation of Timotheus? Here, by the judgment of the apostolic see, in the presence of Peter, bishop of Alexandria, he was condemned, together with his teacher, Apollinarius, who will also in the day of judgment undergo due punishment and torment. But if he succeeds in persuading some less stable men, as though having some hope, after by his confession changing the true hope which is in Christ,

with him shall likewise perish whoever of set purpose withstands the order of the Church. May God keep you sound, most honoured sons."

The bishops assembled in great Rome also wrote other things against other heresies which I have thought it necessary to insert in my history.

Chapter XI.-A Confession of the Catholic Faith Which Pope Damasus Sent to Bishop Paulinus in Macedonia When He Was at Thessalonica.

After the Council of Nicaea there sprung up this error. Certain men ventured with profane mouths to say that the Holy Spirit is made through the Son. We therefore anathematize those who do not with all freedom preach that the Holy Spirit is of one and the same substance and power with the Father and the Son. In like manner we anathematize them that follow the error of Sabellius and say that the Father and the Son are the same. We anathematize Arius and Eunomius who with equal impiety, though with differences of phrase, maintain the Son and the Holy Spirit to be a creature. We anathematize the Macedonians who, produced froth the root of Arius, have changed the name but not the impiety. We anathematize Photinus who, renewing the heresy of Ebion, confessed that our Lord Jesus Christ was only of Mary.[44] We anathematize them that maintain that there are two sons-one before the ages and another after the assumption of the flesh from Mary. We anathematize also all who maintain that the Word of God moved in human flesh instead of a reasonable soul. For this Word of God Himself was not in His own body instead of a reasonable and intellectual soul, but assumed and saved our soul,

both reasonable and intellectual, without sin.[45] We anathematize also them that say that the Word of God is separated from the Father by extension and contraction, and blasphemously affirm that He is without essential being or is destined to die.

Them that have gone from churches to other churches we so far hold alien from our communion till they shall have returned to those cities in which they were first ordained.

If any one, when another has gone from place to place, has been ordained in his stead, let him who abandoned his own city be held deprived of his episcopal rank until such time as his successor shall rest in the Lord.

If any one denies that the Father is eternal and the Son eternal and the Holy Ghost eternal, let him be anathema.

If any one denies that the Son was begotten of the Father, that is of His divine substance, let him be anathema.

If any one denies that the Son of God is very God, omnipotent and omniscient, and equal to the Father, let him be anathema.

If any one says that the Son of God, living in the flesh when he was on the earth, was not in heaven and with the Father, let him be anathema.[46]

If any one says that in the Passion of the Cross the Son of God sustained its pain by Godhead, and not by reasonable soul and flesh which He bad assumed in the

form of a servant,[47] as saith the Holy Scripture, let him be anathema.

If any one denies that the Word of God suffered in the flesh and tasted death in the flesh, and was the first-born of the dead,[48] as the Son is life and giver of life, let him be anathema.

If any one deny that He sits on the right hand of the Father in the flesh which He assumed, and in which He shall come to judge. quick and dead, let him be anathema.

If any one deny that the Holy Spirit is truly and absolutely of the Father, and that the Son is of the divine substance and very God of God,[49] let him be anathema.

If any one deny that the Holy Spirit is omnipotent, omniscient, and omnipresent, as also the Son of the Father, let him be anathema.

If any one say that the Holy Spirit is a created being or was made through the Son, let him be anathema.

If any one deny that the Father made all things visible and invisible, through the Son who was made Flesh, and the Holy Spirit, let him be anathema.

If any one deny one Godhead and power, one sovereignty and glory, one lordship, out kingdom, will and truth of the Father and of the Son and of the Holy Ghost, let him be anathema.

If any one deny three very persons of the Father and of the Son and of the Holy Ghost, living for ever, containing all things visible and invisible, omnipotent, judging all things, giving life to all things, creating all things and preserving all things,[50] let him be anathema.

If any one denies that the Holy Ghost is to be worshipped by all creation, as the Son, and as the Father, let him be anathema.

If any one shall think aright about the Father and the Son but does not hold aright about the Holy Ghost, anathema, because he is a heretic, for all the heretics who do not think aright about God the Son and about the Holy Ghost are convicted of being involved in the unbelief of the Sews and the heathen; and if any one shall divide Godhead, saying that the Father is God apart and the Son God, and the Holy Ghost God, and should persist that they are called Gods and not God, on account of the one Godhead and sovereignty which we believe and know there to be of the Father and of the Son and of the Holy Ghost-one God in three essences,[51] -or withdrawing the Son and the Holy Ghost so as to suggest that the Father alone is called God and believed in as one God, let him be anathema.

For the name of gods has been bestowed by God upon angels and all saints, but of the Father and of the Son and of the Holy Ghost on account of their one and equal Godhead, not the names of "gods" but the name of "our God" is predicated and proclaimed, that we may believe that we are baptized in Father and Son and Holy Ghost and not in the names of archangels or angels, like the heretics or the Jews or foolish heathen.

This is the salvation of the Christians that believing in the Trinity, that is in the Father and the Son and the Holy Ghost, and being baptized into the same one Godhead and power and divinity and substance, in Him we may trust.

These events happened during the life of Gratianus.

Chapter XII.-Of the Death of Gratianus and the Sovereignty of Maximus.

Gratianus in the midst of his successes in war and wise and prudent government ended his life by conspiracy.[52] He left no sons to inherit the empire, and a brother of the same name as their father, Valentinianus,[53] who was quite a youth. So Maximus,[54] in contempt of the youth of Valentinianus, seized the throne of the West.

Chapter XIII.-Of Justina, the Wife of Valentinianus, and of Her Plot Against Ambrosius.

At this time Justina,[55] wife of Valentinianus the great, and mother of the young prince, made known to her son the seeds of the Arian teaching which she had long ago received. Well knowing the warmth of her consort's faith she had endeavoured to conceal her sentiments during the whole of his life, but perceiving that her son's character was gentle and docile, she took courage to bring her deceitful doctrine forward. The lad supposed his mother's counsels to be wise and beneficial, for nature so disposed the bait that he could not see the deadly hook below. He first communicated on the subject with

Ambrosius, under the impression that, if he could persuade the bishop, he would be able without difficulty to prevail over the rest. Ambrosius, however, strove to remind him of his father's piety, and exhorted him to keep inviolate the heritage which he had received. He explained to him also how one doctrine differed from the other, how the one is in agreement with the teaching of the Lord and with the teaching of his apostles, while the other is totally opposed to it and at war with the code of the laws of the spirit.

The young man, as young men will. spurred on moreover by a mother herself the victim of deceit, not only did not assent to the arguments adduced, but lost his temper, and, in a passion, was for surrounding the approaches to the church with companies of legionaries and targeteers. When, however, he learnt that this illustrious champion was not in the least alarmed at his proceedings, for Ambrosius treated them all like the ghosts and hobgoblins with which some men try to frighten babies, he was exceedingly angry and publicly ordered him to depart from the church. "I shall not," said Ambrosius, "do so willingly. I will not yield the sheepfold to the wolves nor betray God's temple to blasphemers. If you wish to slay me drive your sword or your spear into me here within. I shall welcome such a death."[56]

Chapter XIV.-Of the Information Given by Maximus the Tyrant to Valentinianus.

After a considerable time Maximus[57] was informed of the attacks which were being made upon the loud-voiced herald of the truth, and he sent dispatches to Valentinianus charging him to put a stop to his war

against true religion and exhorting him not to abandon his father's faith. In the event of his advice being disregarded he further threatened war, and confirmed what he wrote by what he did,[58] for he mustered his forces and marched for Milan where Valentinianus was then residing. When the latter heard of his approach he fled into Illyricum.[59] He had learnt by experience what good he had got by following his mother's advice.

Chapter XV.-Of the Letter Written by the Emperor Theodosius Concerning the Same.

When the illustrious emperor Theodosius had heard of the emperor's doings and what the tyrant Maximus had written to him he wrote to the fugitive youth to this effect: You must not be astonished if to you has come panic and to your enemy victory; for you have been fighting against piety, and he on its side. You abandoned it, and are running away naked. He in its panoply is getting the mastery of you stripped bare of it, for He who hath given us the law of true religion is ever on its side.

So wrote Theodosius when he was yet afar off; but when he had heard of Valentinian's flight, and had come to his aid, and saw him an exile, taking refuge in his own empire, his first thought was to give succour to his soul, drive out the intruding pestilence of impiety, and win him back to the true religion of his fathers. Then he bade him be of good cheer and marched against the tyrant. He gave the lad his empire again without loss of blood and slew Maximus. For he felt that he should be guilty of wrong and should violate the terms of his treaty with Gratianus were be not to take vengeance on those who had caused his ally's death.[60]

Chapter XVI.-Of Amphilochius, Bishop of Iconium.

On the emperor's return the admirable Amphilochius, whom I have often mentioned, came to beg that the Arian congregations might be expelled from the cities. The emperor thought the petition too severe, and refused it. The very wise Amphilochius at the moment was silent, for he had hit upon a memorable device. The next time he entered the Palace and beheld standing at the emperor's side his son Arcadius, who had lately been appointed emperor, he saluted Theodosius as was his wont, but did no honour to Arcadius. The emperor, thinking that this neglect was due to forgetfulness, commanded Amphilochius to approach and to salute his son. "Sir," said he, "the honour which I have paid you is enough." Theodosius was indignant at the discourtesy, and said, "Dishonour done to my son is a rudeness to myself." Then, and not till then, the very wise Amphilochius disclosed the object of his conduct, and said with a loud voice, "You see, sir, that you do not brook dishonour done your son, and are bitterly angry with those who are rude to him. Believe then that the God of all the world abominates them that blaspheme the Only begotten Son, and hates them as ungrateful to their Saviour and Benefactor."

Then the emperor understood the bishop's drift, and admired both what he had done and what he had said. Without further delay he put out an edict forbidding the congregations of heretics.[61]

But to escape all the snares of the common enemy of mankind is no easy task. Often it happens that one who

has kept clear of lascivious passion is fixed fast in the toils of avarice; and if he prove superior to greed there on the other side is the pitfall of envy, and even if he leap safe over this he will find a net of passion waiting for him on the other side.. Other innumerable stumbling blocks the enemy sets in men's paths, trying to catch them to their ruin.[62]

Then he has at his disposal the bodily passions to help the wiles which he lays against the soul. The mind alone, if it keep awake, gets the better of him, frustrating the assault of his devices by its inclination to what is Divine. Now, since this admirable emperor had his share of human nature,[63] and was not free from its emotions, his righteous anger passed the bounds of moderation, and caused the perpetration of a savage and lawless deed. I must tell this story for the sake of those into whose hands it will fall; it does not, indeed, only involve blame of the admirable emperor, but so redounds to his credit as to deserve to be remembered.

Chapter XVII.-Of the Massacre of Thessalonica; The Boldness of Bishop Ambrosius, and the Piety of the Emperor.

Thessalonica is a large and very populous city, belonging to Macedonia, but the capital of Thessaly and Achaia, as well as of many other provinces which are governed by the prefect of Illyricum. Here arose a great sedition, and several of the magistrates were stoned and violently treated.[64]

The emperor was fired with anger when he heard the

news, and unable to endure the rush of his passion, did not even check its onset by the curb of reason, but allowed his rage to be the minister of his vengeance. When the imperial passion had received its authority, as though itself an independent prince, it broke the bonds and yoke of reason unsheathed swords of injustice right and left without distinction, and slew innocent and guilty together. No trial preceded the sentence. No condemnation was passed on the perpetrators of the crimes. Multitudes were mowed down like ears of corn in harvest-tide. It is said that seven thousand perished.

News of this lamentable calamity reached Ambrosius. The emperor on his arrival at Milan wished according to custom to enter the church. Ambrosius met him outside the outer porch and forbade him to step over the sacred threshold. "You seem, sir, not to know," said he, "the magnitude of the bloody deed that has been done. Your rage has subsided, but your reason has not yet recognised the character of the deed. Peradventure your Imperial power prevents your recognising the sin, and power stands in the light of reason. We must however know how our nature passes away and is subject to death; we must know the ancestral dust from which we sprang, and to which we are swiftly returning. We must not because we are dazzled by the sheen of the purple fail to see the weakness of the body that it robes. You are a sovereign, Sir, of men of like nature with your own, and who are in truth your fellow slaves; for there is one Lord and Sovereign of mankind, Creator of the Universe. With what eyes then will you look on the temple of our common Lord-with what feet will you tread that holy threshold, how will you stretch forth your hands still dripping with the blood of unjust slaughter? How in such hands will you receive the all holy Body of the Lord?

How will you who in your rage unrighteously poured forth so much blood lift to your lips the precious Blood? Begone. Attempt not to add another crime to that which you have committed. Submit to the restriction to which the God the Lord of all agrees that you be sentenced. He will be your physician, He will give you health."[65]

Educated as he had been in the sacred oracles, Theodosius knew clearly what belonged to priests and what to emperors. He therefore bowed to the rebuke of Ambrose, and retired sighing and weeping to the palace. After a considerable time, when eight months had passed away, the festival of our Saviour's birth came round and the emperor sat in his palace shedding a storm of tears.

Now Rufinus, at that time controller of the household,[66] and, from his familiarity with his imperial master, able to use great freedom of speech, approached and asked him why he wept. With a bitter groan and yet more abundant weeping "You are trifling, Rufinus," said the emperor, "because you do not feel my troubles. I am groaning and lamenting at the thought of my own calamity; for menials and for beggars the way into the church lies open; they can go in without fear, and put up their petitions to their own Lord. I dare not set my foot there, and besides this for me the door of heaven is shut, for I remember the voice of the Lord which plainly says, `Whatsoever ye bind on earth shall have been bound in heaven.'"[67]

Rufinus replied "With your permission I will hasten to the bishop, and by my entreaties induce him to remit your penalty." "He will not yield" said the emperor. "I know the justice of the sentence passed by Ambrose, nor will he ever be moved by respect for my imperial power to

transgress the law of God."

Rufinus urged his suit again and again, promising to win over Ambrosius; and at last the emperor commanded him to go with all despatch. Then, the victim of false hopes, Theodosius, in reliance on the promises of Rufinus, followed in person, himself. No sooner did the divine Ambrose perceive Rufinus than he exclaimed, "Rufinus, your impudence matches a dog's, for you were the adviser of this terrible slaughter; you have wiped shame from your brow, and guilty as you are of this mad outrage on the image of God you stand here fearless, without a blush." Then Rufinus began to beg and pray, and announced the speedy approach of the emperor. Fired with divine zeal the holy Ambrosius exclaimed "Rufinus, I tell you beforehand; I shall prevent him from crossing the sacred threshold. If he is for changing his sovereign power into that of a tyrant I too will gladly submit to a violent death." On this Rufinus sent a messenger to inform the emperor in what mind the archbishop was, and exhorted him to remain within the palace. Theodosius had already reached the middle of the forum when he received the message. "I will go," said he, "and accept the disgrace I deserve." He advanced to the sacred precincts but did not enter the holy building. The archbishop was seated in the house of salutation[68] and there the emperor approached him and besought that his bonds might be loosed.

"Your coming" said Ambrose "is the coming of a tyrant. You are raging against God; you are trampling on his laws." "No," said Theodosius, "I do not attack laws laid down, I do not seek wrongfully to cross the sacred threshold; but I ask you to loose my bond, to take into

account the mercy of our common Lord, and not to shut against me a door which our master has opened for all them that repent." The archbishop replied "What repentance have you shown since your tremendous crime? You have inflicted wounds right hard to heal; what salve have you applied?" "Yours" said the emperor "is the duty alike of pointing out and of mixing the salve. It is for me to receive what is given me." Then said the divine Ambrosius "You let your passion minister justice, your passion not your reason gives judgment. Put forth therefore an edict which shall make the sentence of your passion null and void; let the sentences which have been published inflicting death or confiscation be suspended for thirty days awaiting the judgment of reason. When the days shall have elapsed let them that wrote the sentences exhibit their orders, and then, and not till then, when passion has calmed down, reason acting as sole judge shall examine the sentences and will see whether they be right or wrong. If it find them wrong it will cancel the deeds; if they be righteous it will confirm them, and the interval of time will inflict no wrong on them that have been rightly condemned."

This suggestion the emperor accepted and thought it admirable. He ordered the edict to be put out forthwith and gave it the authority of his sign manual. On this the divine Ambrosius loosed the bond.

Now the very faithful emperor came boldly within the holy temple but did not pray to his Lord standing, or even on his knees, but lying prone upon the ground he tittered David's cry "My soul cleaveth unto the dust, quicken thou me according to thy word."[69]

He plucked out his hair; he smote his head; he besprinkled the ground with drops of tears and prayed for pardon. When the time came for him to bring his oblations to the holy table, weeping all the while he stood up and approached the sanctuary.[70]

After making his offering, as he was wont, he remained within at the rail, but once more the great Ambrosius kept not silence and taught him the distinction of places. First he asked him if he wanted anything; and when the emperor said that he was waiting for participation in the divine mysteries, Ambrose sent word to him by the chief deacon and said, "The inner place, sir, is open only to priests; to all the rest it is inaccessible; go out and stand where others stand; purple can make emperors, but not priests." This instruction too the faithful emperor most gladly received, and intimated in reply that it was not from any audacity that he had remained within the rails, but because he had understood that this was the custom at Constantinople. "I owe thanks," he added, "for being cured too of this error."

So both the archbishop and the emperor showed a mighty shining light of virtue. Both to me are admirable; the former for his brave words, the latter for his docility; the archbishop for the warmth of his zeal, and the prince for the purity of his faith.

On his return to Constantinople Theodosius kept within the bounds of piety which he had learnt from the great archbishop. For when the occasion of a feast brought him once again into the divine temple, after bringing his gifts to the holy table he straightway went out. The bishop at that time was Nectarius, and on his asking the emperor

what could possibly be the reason of his not remaining within, Theodosius answered with a sigh "I have learnt after great difficulty the differences between an emperor and a priest. It is not easy to find a man capable of teaching me the truth. Ambrosius alone deserves the title of bishop."

So great is the gain of conviction when brought home by a man of bright and shining goodness.

Chapter XVIII.-Of the Empress Placilla.[71]

Yet other opportunities of improvement lay within the emperor's reach, for his wife used constantly to put him in mind of the divine laws in which she had first carefully educated herself. In no way exalted by her imperial rank she was rather fired by it with greater longing for divine things. The greatness of the good gift given her made her love for Him who gave it all the greater, so she bestowed every kind of attention on the maimed and the mutilated, declining all aid from her household and her guards, herself visiting the houses where the sufferers lodged, and providing every one with what he required. She also went about the guest chambers of the churches and ministered to the wants of the sick, herself handling pots and pans, and tasting broth, now bringing in a dish and breaking bread and offering morsels, and washing out a cup and going through all the other duties which are supposed to be proper to servants and maids. To them who strove to restrain her from doing these things with her own hands she would say, "It befits a sovereign to distribute gold; I, for the sovereign power that has been given me, am giving my own service to the Giver." To her husband, too, she was ever wont to say, "Husband,

you ought always to bethink you what you were once and what you have become now; by keeping this constantly in mind you will never grow ungrateful to your benefactor, but will guide in accordance with law the empire bestowed upon you, and thus you will worship Him who gave it." By ever using language of this kind, she with fair and wholesome care, as it were, watered the seeds of virtue planted in her husband's heart.

She died before her husband, and not long after the time of her death events occurred which showed how well her husband loved her.

Chapter XIX.-Of the Sedition of Antioch.[72]

In consequence of his continual wars the emperor was compelled to impose heavy taxes on the cities of the empire.[73]

The city of Antioch refused to put up with the new tax, and when the people saw the victims of its exaction subjected to torture and indignity, then, in addition to the usual deeds which a mob is wont to do when it is seizing an opportunity for disorder, they pulled down the bronze statue of the illustrious Placilla, for so was the empress named, and dragged it over a great part of the town.[74] On being informed of these events the emperor, as was to be expected, was indignant. He then deprived the city of her privileges, and gave her dignity to her neighbour, with the idea that thus he could inflict on her the greatest indignity, for Antioch from the earliest times had had a rival in Laodicea.[75] He further threatened to burn and destroy the town and reduce it to the rank of a village.

The magistrates however had arrested some men in the very act, and had put them to death before the tragedy came to the emperor's ears. All these orders bad been given by the Emperor, but had not been carried out because of the restriction imposed by the edict which had been made by the advice of the great Ambrosius.[76] On the arrival of the commissioners who brought the emperor's threats, Elebichus, then a military commander, and Caesarius prefect of the palace, styled by the Romans *magister officiorum,*[77] the whole population shuddered in consternation. But the athletes of virtue,[78] dwelling at the foot of the hill, of whom at that time there were many of the best, made many supplications and entreaties to the imperial officers. The most holy Macedonius, who was quite unversed in the things of this life, and altogether ignorant of the sacred oracles, living on the tops of the mountains, and night and day offering up pure prayers to the Saviour of all, was not in the least dismayed at the imperial violence, nor at all affected by the power of the commissioners. As they rode into the middle of the town he caught hold of one of them by the cloak and bade both of them dismount. At the sight of a little old man, clad in common rags, they were at first indignant, but some of those who were conducting them informed them of the high character of Macedonius, and then they sprang from their horses, caught hold of his knees, and asked his pardon. The old man, urged on by divine wisdom, spoke to them in the following terms: "Say, dear sirs, to the emperor; you are not only an emperor, you are also a man. Bethink you, therefore, not only of your sovereignty, but also of your nature. You are a man, and you reign over your fellow men. Now the nature of man is formed after the image and likeness of God. Do not, therefore, thus savagely and cruelly order the massacre of God's image, for by punishing His image you will anger

the Maker. Think how you are acting thus in your wrath for the sake of a brazen image. Now all who are endued with reason know how far a lifeless image is inferior to one alive and gifted with soul and sense. Take into account, too, that for one image of bronze we can easily make many more. Even you yourself cannot make one single hair of the slain."

After the good men had heard these words they reported them to the emperor, and quenched the flame of his rage. Instead of his threats he wrote a defence, and explained the cause of his anger. "It was not right," said he, "because I was in error, that indignity should be inflicted after her death on a woman so worthy of the highest praise. They that were aggrieved ought to have armed their anger against me." The emperor further added that he was grieved and distressed when he heard that some had been executed by the magistrates. In relating these events I have had a twofold object. I did not think it right to leave in oblivion the boldness of the illustrious monk, and I wished to point out the advantage of the edict which was put out by the advice of the great Ambrosius.[79]

Chapter XX.

Of the destruction of the temples all over the Empire.

Now the right faithful emperor diverted his energies to resisting paganism, and published edicts in which he ordered the shrines of the idols to be destroyed. Constantine the Great, most worthy of all eulogy, was indeed the first to grace his empire with true religion; and when he saw the world still given over to foolishness he

issued a general prohibition against the offering of sacrifices to the idols. He had not, however, destroyed the temples, though he ordered them to be kept shut. His sons followed in their father's footsteps. Julian restored the false faith and rekindled the flame of the ancient fraud. On the accession of Jovian he once more placed an interdict on the worship of idols, and Valentinian the Great governed Europe with like laws. Valens, however, allowed every one else to worship any way they would and to honour their various objects of adoration. Against the champions of the Apostolic decrees alone he persisted in waging war. Accordingly during the whole period of his reign the altar fire was lit, libations and sacrifices were offered to idols, public feasts were celebrated in the forum, and votaries initiated in the orgies of Dionysus ran about in goat-skins, mangling hounds in Bacchic frenzy, and generally behaving in such a way as to show the iniquity of their master. When the right faithful Theodosius found all these evils he pulled them up by the roots, and consigned them to oblivion.[80]

Chapter XXI.-Of Marcellus, Bishop of Apamea, and the Idols' Temples Destroyed by Him.

The first of the bishops to put the edict in force and destroy the shrines in the city committed to his care was Marcellus, trusting rather in God than in the hands of a multitude. The occurrence is remarkable, and I shall proceed to narrate it. On the death of John, bishop of Apamea, whom I have already mentioned, the divine Marcellus, fervent in spirit,[81] according to the apostolic law, was appointed in his stead.

Now there had arrived at Apamea the prefect of the East[82] with two tribunes and their troops. Fear of the troops kept the people quiet. An attempt was made to destroy the vast and magnificent shrine of Jupiter, but the building was so firm and solid that to break up its closely compacted stones seemed beyond the power of man; for they were huge and well and truly laid, and moreover clamped fast with iron and lead.[83]

When the divine Marcellus saw that the prefect was afraid to begin the attack, he sent him on to the rest of the towns; while he himself prayed to God to aid him in the work of destruction. Next morning there came uninvited to the bishop a man who was no builder, or mason, or artificer of any kind, but only a labourer who carried stones and timber on his back. "Give me," said he, "two workmen's pay; and I promise you I will easily destroy the temple." The holy bishop did as he was asked, and the following was the fellow's contrivance. Round the four sides of the temple went a portico united to it, and on which its upper story rested.[84] The columns were of great bulk, commensurate with the temple, each being sixteen cubits in circumference. The quality of the stone was exceptionally hard, and offering great resistance to the masons' tools. In each of these the man made an opening all round, propping up the superstructure with olive timber before he went on to another. After he had hollowed out three of the columns, he set fire to the timbers. But a black demon appeared and would not suffer the wood to be consumed, as it naturally would be, by the fire, and stayed the force of the flame. After the attempt had been made several times, and the plan was proved ineffectual, news of the failure was brought to the bishop, who was taking his noontide sleep. Marcellus

forthwith hurried to the church, ordered water to be poured into a pail, and placed the water upon the divine altar. Then, bending his head to the ground, he besought the loving Lord in no way to give in to the usurped power of the demon, but to lay bare its weakness and exhibit His own strength, lest unbelievers should henceforth find excuse for greater wrong. With these and other like words he made the sign of the cross over the water, and ordered Equitius, one of his deacons, who was armed with faith and enthusiasm, to take the water and sprinkle it in faith, and then apply the flame. His orders were obeyed, and the demon, unable to endure the approach of the water, fled. Then the fire, affected by its foe the water as though it had been oil, caught the wood, and consumed it in an instant. When their support had vanished the columns themselves fell down, and dragged other twelve with them. The side of the temple which was connected with the columns was dragged down by the violence of their fall, and carried away with them. The crash, whichwas tremendous, was heard throughout the town, and all ran to see the sight. No sooner did the multitude hear of the flight of the hostile demon than they broke out into a hymn of praise to God.

Other shrines were destroyed in like manner by this holy bishop. Though I have many other most admirable doings of this holy man to relate,-for he wrote letters to the victorious martyrs, and received replies from them, and himself won the martyr's crown,-for the present I hesitate to narrate them, lest by over prolixity I weary the patience of those into whose hands my history may fall.

I will therefore now pass to another subject.

Chapter XXII.-Of Theophilus, Bishop of Alexandria, and What Happened at the Demolition of the Idols in that City.

The illustrious Athanasius was succeeded by the admirable Petrus, Petrus by Timotheus, and Timotheus by Theophilus, a man of sound wisdom and of a lofty courage.[85] By him Alexandria was set free from the error of idolatry; for, not content with razing the idols' temples to the ground, he exposed the tricks of the priests to the victims of their wiles. For they had constructed statues of bronze and wood hollow within, and fastened the backs of them to the temple walls, leaving in these walls certain invisible openings. Then coming up from their secret chambers they got inside the statues, and through them gave any order they liked and the hearers, tricked and cheated, obeyed.[86] These tricks the wise Theophilus exposed to the people.

Moreover he went up into the temple of Serapis, which has been described by some as excelling in size and beauty all the temples in the world.[87] There he saw a huge image of which the bulk struck beholders with terror, increased by a lying report which got abroad that if any one approached it, there would be a great earthquake, and that all the people would be destroyed. The bishop looked on all these tales as the mere drivelling of tipsy old women, and in utter derision of the lifeless monster's enormous size, he told a man who had an axe to give Serapis a good blow with it.[88] No sooner had the man struck, than all the folk cried out, for they were afraid of the threatened catastrophe. Serapis however, who had received the blow, felt no pain, inasmuch as he was made of wood, and uttered never a

word, since he was a lifeless block. His head was cut off, and forthwith out ran multitudes of mice, for the Egyptian god was a dwelling place for mice. Serapis was broken into small pieces of which some were committed to the flames, but his head was carried through all the town in sight of his worshippers, who mocked the weakness of him to whom they had bowed the knee.

Thus all over the world the shrines of the idols were destroyed.[89]

Chapter XXIII.-Of Flavianus Bishop of Antioch and of the Sedition Which Arose in the Western Church on Account of Paulinus.

At Antioch the great Meletius had been succeeded by Flavianus who, together with Diodorus, had undergone great struggles for the salvation of the sheep. Paulinus had indeed desired to receive the bishopric, but he was withstood by the clergy on the ground that it was not right that Meletius at his death should be succeeded by one who did not share his opinions, and that to the care of the flock ought to be advanced he who was conspicuous for many toils, and had run the risk of many perils for the sheeps' sake. Thus a lasting hostility arose among the Romans and the Egyptians against the East, and the ill feeling was not even destroyed on the death of Paulinus. After him when Evagrius had occupied his see, hostility was still shewn to the great Flavianus, notwithstanding the fact that the promotion of Evagrius was a violation of the law of the Church, for he had been promoted by Paulinus alone in disregard of many canons. For a dying bishop is not permitted to ordain another to take his place, and all the bishops of a province are

ordered to be convened; again no ordination of a bishop is permitted to take place without three bishops. Nevertheless they refused to take cognizance of any of these laws, embraced the communion of Evagrius, and filled the ears of the emperor with complaints against Flavianus, so that, being frequently importuned, he summoned him to Constantinople, and ordered him to repair to Rome.

Flavianus, however, urged in reply that it was now winter, and promised to obey the command in spring. He then returned home. But when the bishops of Rome, not only the admirable Damasus, but also Siricius his successor and Anastasius the successor of Siricius, importuned the emperor more vehemently and represented that, while he put down the rivals against his own authority, he suffered bold rebels against the laws of Christ to maintain their usurped authority, then he sent for him again and tried to force him to undertake the journey to Rome. On this Flavianus in his great wisdom spoke very boldly, and said, "If, sir, there are some who accuse me of being unsound in the faith, or of life and conversation unworthy of the priesthood, I will accept my accusers themselves for judges, and will submit to whatever sentence they may give. But if they are contending about see and primacy I will not contest the point; I will not oppose those who wish to take them; I will give way and resign my bishopric. So, sir, give the episcopal throne of Antioch to whom you will."

The emperor admired his manliness and wisdom, and bade him go home again, and tend the church committed to his care.

After a considerable time had elapsed the emperor arrived at Rome, and once more encountered the charges advanced by the bishops on the ground that he was making no attempt to put down the tyranny of Flavianus. The emperor ordered them to set forth the nature of the tyranny, saying that he himself was Flavianus and had become his protector. The bishops rejoined that it was impossible for them to dispute with the emperor. He then exhorted them in future to join the churches in concord, put an end to the quarrel, and quench the fires of an useless controversy. Paulinus, he pointed out, had long since departed this life; Evagrius had been irregularly promoted; the eastern churches accepted Flavianus as their bishop. Not only the east but all Asia. Pontius, and Thrace were united in communion with him, and all Illyricum recognised his authority over the oriental bishops. In submission to these counsels the western bishops promised to bring their hostility to a close and to receive the envoys who should he sent them.

When Flavianus had been informed of this decision he despatched to Rome certain worthy bishops with presbyters and deacons of Antioch, giving the chief authority among them to Acacius bishop of Beroea, who was famous throughout the world. On the arrival of Acacius and his party at Rome they put an end to the protracted quarrel, and after a war of seventeen years[90] gave peace to the churches. When the Egyptians were informed of the reconciliation they too gave up their opposition, and gladly accepted the agreement which was made.

At that time Anastasius had been succeeded in the primacy of the Roman Church by Innocent, a man of

prudence and ready wit. Theophilus, whom I have previously mentioned, held the see of Alexandria.[91]

Chapter XXIV.-Of the Tyranny of Eugenius and the Victory Won Through Faith by the Emperor Theodosius.

In this manner the peace of the churches was secured by the most religious emperor. Before the establishment of peace he had heard of the death of Valentinianus and of the usurpation of Eugenius and had marched for Europe.[92]

At this time there lived in Egypt[93] a man of the name of John, who had embraced the ascetic life. Being full of spiritual grace, he foretold many future events to persons who from time to time came to consult him. To him the Christ-loving emperor sent, in his anxiety to know whether he ought to make war against the tyrants. In the case of the former war he foretold a bloodless victory. In that of the second he predicted that the emperor would only win after a great slaughter. With this expectation the emperor set out, and, while drawing up his forces, shot down many of his opponents, but lost many of his barbarian allies.[94]

When his generals represented that the forces on their side were few and recommended him to allow some pause in the campaign, so as to muster an army at the beginning of spring and out-number the enemy, Theodosius refused to listen to their advice. "For it is wrong," said he, "to charge the Cross of Salvation with such infirmity, for it is the cross which leads our troops,

and attribute such power to the image of Hercules which is at the head of the forces of our foe." Thus in right faith he spoke, though the men left him were few in number and much discouraged. Then when he had found a little oratory, on the top of the hill where his camp was pitched, be spent the whole night in prayer to the God of all.

About cock-crow sleep overcame him, and as he lay upon the ground he thought he saw two men in white raiment riding upon white horses, who bade him be of good cheer, drive away his fear, and at dawn arm and marshal his men for battle. "For," said they, "we have been sent to fight for you," and one said, "I am John the evangelist," and the other, "I am Philip the apostle."

After he had seen this vision the emperor ceased not his supplication, but pursued it with still greater eagerness. The vision was also seen by a soldier in the ranks who reported it to his centurion. The centurion brought him to the tribune, and the tribune to the general. The general supposed that he was relating something new, and reported the story to the emperor. Then said Theodosius, "Not for my sake has this vision been seen by this man, for I have put my trust in them that promised me the victory. But that none may have supposed me to have invented this vision, because of my eagerness for the battle, the protector of my empire has given the information to this man too, that he may bear witness to the truth of what I say when I tell you that first to me did our Lord vouchsafe this vision. Let us then fling aside our fear. Let us follow our front rank and our generals. Let none weigh the chance of victory by the number of the men engaged, but let every man bethink him of the power of the leaders."

He spoke in similar terms to his men, and after thus inspiring all his host with high hope, led them down from the crest of the hill. The tyrant saw the army coming to attack him from a distance, and then armed his forces and drew them up for battle. He himself remained on some elevated ground, and said that the emperor was desirous of death, and was coming into battle because he wished to be released from this present life: so he ordered his generals to bring him alive and in chains. When the forces were drawn up in battle array those of the enemy appeared by far the more numerous, and the tale of the emperor's troops might be easily told. But when both sides had begun to discharge their weapons the front rank proved their promises true. A violent wind blew right in the faces of the foe, and diverted their arrows and javelins and spears, so that no missile was of any use to them, and neither trooper nor archer nor spearman was able to inflict any damage upon the emperor's army. Vast clouds of dust, too, were carried into their faces, compelling them to shut their eyes and protect them from attack. The imperial forces on the other hand did not receive the slightest injury from the storm, and vigorously attacked and slew the foe. The vanquished then recognised the divine help given to their conquerors, flung away their arms, and begged the emperor for quarter. Theodosius then yielded to their entreaty and had compassion on them, and ordered them to bring the tyrant immediately before him. Eugenius was ignorant of how the day had gone, and when he saw his men running up the hillock where he sat, all out of breath, and shewing their eagerness by their panting, he took them for messengers of victory, and asked if they had brought Theodosius in chains, as he had ordered. "No," said they, "we are not bringing him to you, but we are come to carry you off to him, for so the great Ruler has ordained."

Even as they spoke they lifted him from his chariot, put chains upon him, and carried him off thus fettered, and led away the vain boaster of a short hour ago, now a prisoner of war.

The emperor reminded him of the wrongs he had done Valentinianus, of his usurped authority, and of the wars which he had waged against the rightful emperor. He ridiculed also the figure of Hercules and the foolish confidence it had inspired and at last pronounced the sentence of right and lawful punishment.

Such was Theodosius in peace and in war, ever asking and never refused the help of God.[95]

Chapter XXV.-Of the Death of the Emperor Theodosius.[96]

After this victory Theodosius fell sick and divided his empire between his sons, assigning to the elder the sovereignty which he had wielded himself and to the younger the throne of Europe.[97]

He charged both to hold fast to the true religion, "for by its means," said he, "peace is preserved, war is stopped, foes are routed, trophies are set up and victory is proclaimed." After giving this charge to his sons he died, leaving behind him imperishable fame.

His successors in the empire were also inheritors of his piety.

Chapter XXVI.-Of Honorius the Emperor and Telemachus the Monk.

Honorius, who inherited the empire of Europe, put a stop to the gladiatorial combats which had long been held at Rome. The occasion of his doing so arose from the following circumstance. A certain man of the name of Telemachus had embraced the ascetic life. He had set out from the East and for this reason had repaired to Rome. There, when the abominable spectacle was being exhibited, he went himself into the stadium, and, stepping down into the arena, endeavoured to stop the men who were wielding their weapons against one another. The spectators of the slaughter were indignant, and inspired by the mad fury of the demon who delights in those bloody deeds, stoned the peacemaker to death.

When the admirable emperor was informed of this he numbered Telemachus in the array of victorious martyrs, and put an end to that impious spectacle.

Chapter XXVII.-Of the Piety of the Emperor Arcadius and the Ordination of John Chrysostom.

On the death at Constantinople of Nectarius, bishop of that see, Arcadius, who had succeeded to the Eastern empire, summoned John, the great luminary of the world. He had heard that he was numbered in the ranks of the presbyterate, and now issued orders to the assembled bishops to confer on him divine grace, and appoint him shepherd of that mighty city.[98]

This fact is alone sufficient to show the emperor's care for divine things. At the same time the see of Antioch was held by Flavianus, and that of Laodicea by Elpidius, who had formerly been the comrade of the great Meletius, and had received the impress of his life and conversation more plainly than wax takes the impression of a seal ring.[99]

He succeeded the great Pelagius;[100] and the divine Marcellus[101] was followed by the illustrious Agapetus[102] whom I have already described as conspicuous for high ascetic virtue. In the time of the tempest of heresy, of Seleucia ad Taurum, Maximus,[103] the companion of the great John, was bishop, and of Mopsuestia Theodorus,[104] both illustrious teachers. Conspicuous, too, in wisdom and character was the holy Acacius,[105] bishop of Beroea.

Leontius,[106] a shining example of many virtues, tended the flock of the Galatians.

Chapter XXVIII.-Of John's Boldness for God.

When the great John had received the tiller of the Church, he boldly convicted certain wrong doers, made seasonable exhortations to the emperor and empress, and admonished the clergy to live according to the laws laid down. Transgressors against these laws he forbade to approach the churches, urging that they who shewed no desire to live the life of true priests ought not to enjoy priestly honour. He acted with this care for the church not only in Constantinople, but throughout the whole of Thrace, which is divided into six provinces, and likewise of Asia, which is governed by eleven governors. Pontica

too, which has a like number of rulers with Asia, was happily brought by him under the same discipline.[107]

Chapter XXIX.-Of the Idol Temples Which Were Destroyed by John in Phoenicia.

On receiving information that Phoenicia was still suffering from the madness of the demons' rites, John got together certain monks who were fired with divine zeal armed them with imperial edicts and despatched them against the idols' shrines. The money which was required to pay the craftsmen and their assistants who were engaged in the work of destruction was not taken by John from imperial resources, but he persuaded certain wealthy and faithful women to make liberal contributions, pointing out to them how great would be the blessing their generosity would win.

Thus the remaining shrines of the demons were utterly destroyed.[108]

Chapter XXX.-Of the Church of the Goths.

It was perceived by John that the Scythians were involved in the Arian net; he therefore devised counter contrivances and discovered a means of winning them over. Appointing presbyters and deacons and readers of the divine oracles who spoke the Scythian tongue, he assigned a church to them,[109] and by their means won many from their error. He used frequently himself to visit it and preach there, using an interpreter who was skilled in both languages, and he got other good speakers to do the same. This was his constant practice in the city, and

many of those who had been deceived he rescued by pointing out to them the truth of the apostolic preaching.

Chapter XXXI.-Of His Care Far the Scythians and His Zeal Against the Marcionists.

On learning that some of the Nomads encamped along the Danube were thirsty for salvation, but had none to bring them the stream, John sought out men who were filled with a love of labour like that which had distinguished the apostles, and gave them charge of the work. I have myself seen a letter written by him to Leontius, bishop of Ancyra, in which he described the conversion of the Scythians, and begged that fit men for their instruction might be sent.

On hearing that in our district[110] some men were infected with the plague of Marcion he wrote to the then bishop charging him to drive out the plague, and proffering him the aid of the imperial edicts. I have said enough to show how, to use the words of the divine apostle, he carried in his heart "the care of all the churches."[111]

His boldness may also be learnt from other sources.

Chapter XXXII.-Of the Demand Made by Gainas and of John Chrysostom's Reply.

One Gainas, a Scythian, but still more barbarous in character, and of cruel and violent disposition, was at that time a military commander. He had under him many of his own fellow-countrymen, and with them commanded the Roman cavalry and infantry. He was an object of

terror not only to all the rest but even to the emperor himself, who suspected him of aiming at usurpation.

He was a participator in the Arian pest, and requested the emperor to grant him the use of one of the churches. Arcadius replied that he would see to it and have it done. He then sent for the divine John, told him of the request that had been made, reminded him of the power of Gainas, hinted at the usurpation which was being aimed at, and besought him to bridle the anger of the barbarian by this concession.[112] "But," said that noble man, "attempt, sir, no such promise, nor order what is holy to be given to the dogs.[113] I will never suffer the worshippers and praisers of the Divine Word to be expelled and their church to be given to them that blaspheme Him. Have no fear, sir, of that barbarian; call us both, me and him, before you; listen in silence to what is said, and I will both curb his tongue and persuade him not to ask what it is wrong to grant."

The emperor was delighted with what Chrysostom said, and on the next day summoned both the bishop and the general before him. Gainas began to request the fulfilment of the promise, but the great John said in reply that the emperor, who professed the true religion, had no right to venture on any act against it. Gainas rejoined that he also must have a place to pray in. "Why," said the great John, "every church is open to you, and nobody prevents you from praying there when you are so disposed." "But I," said Gainas, "belong to another sect, and I ask to have one church with them, and surely I who undergo so many toils in war for Romans may fairly make such a request." "But," said the bishop, "you have greater rewards for your labours, you are a general; you

are vested in the consular robe, and you must consider what you were formerly and what you are now-your indigence in the past and your present prosperity; what kind of raiment you wore before you crossed the Ister, and what you are robed in now. Consider, I say, the littleness of your labours and the greatness of your rewards, and be not unthankful to them who have shewn you honour." With these words the teacher of the world silenced Gainas, and compelled him to stand dumb. In process of time, however, he made known the rebellion which he had long had at heart, gathered his forces in Thrace, and went out ravaging and plundering in very many directions. At news of this there arose an universal panic among both princes and subjects, and no one was found willing to march against him; no one thought it safe to approach him with an ambassage, for every one suspected his barbarous character.

Chapter XXXIII.-Of the Ambassage of Chrysostom to Gainas.

Then when every one else was passed over because of the universal panic, this great chief was persuaded to undertake the ambassage. He took no heed of the dispute which has been related, nor of the ill feeling which it had engendered, and readily set out for Thrace. No sooner did Gainas hear of the arrival of the envoy than he bethought him of the bold utterance which he had made on behalf of true religion. He came eagerly froth a great distance to meet him, placed his right hand upon his eyes, and brought his children to his saintly knees. So is it the nature of goodness to put even those who are most opposed to it to the blush and vanquish them. But envy could not endure the bright rays of his philosophy. It put in practice its wonted wiles and deprived of his

eloquence and his wisdom the imperial city-aye indeed the whole world.[114]

Chapter XXXIV.-Of the Events Which Happened on Account of Chrysostom.

At this part of my history I know not what sentiments to entertain; wishful as I am to relate the wrong inflicted on Chrysostom, I yet regard in other respects the high character of those who wronged him. I shall therefore do my best to conceal even their names.[115] These persons had different reasons for their hostility, and were unwilling to contemplate his brilliant virtue. They found certain wretches who accused him, and, perceiving the openness of the calumny, held a meeting at a distance from the city and pronounced their sentence.[116]

The emperor, who had confidence in the clergy, ordered him to be banished. So Chrysostom, without having heard the charges brought against him, or brought forward his defence, was forced as though convicted on the accusations advanced against him to quit Constantinople,[117] and departed to Hieron at the mouth of the Euxine, for so the naval station is named.

In the night there was a great earthquake and the empress[118] was struck with terror. Envoys were accordingly sent at daybreak to the banished bishop beseeching him to return without delay to Constantinople, and avert the peril from the town. After these another party was sent and yet again others after them and the Bosphorus was crowded with the couriers. When the faithful people learned what was going on they

covered the mouth of the Propontis with their boats, and the whole population lighted up waxen torches and came forth to meet him. For the time indeed his banded foes were scattered.[119]

But after the interval of a few months they endeavoured to enact punishment, not for the forged indictment, but for his taking part in divine service after his deposition. The bishop represented that he had not pleaded, that he had not heard the indictment, that he had made no defence, that he had been condemned in his absence, that he had been exiled by the emperor, and by the emperor again recalled. Then another Synod met, and his opponents did not ask for a trial, but persuaded the emperor that the sentence was lawful and right. Chrysostom was then not merely banished, but relegated to a petty and lonely town in Armenia of the name of Cucusus. Even from thence he was removed and deported to Pityus, a place at the extremity of the Euxine and on the marches of the Roman Empire, in the near neighbourhood of the wildest savages. But the loving Lord did not suffer the victorious athlete to be carried off to this islet, for when he had reached Comana he was removed to the life that knows nor age nor pain.[120]

The body that had struggled so bravely was buried by the side of the coffin of the martyred Basiliscus, for so the martyr had ordained in a dream.

I think it needless to prolong my narrative by relating how many bishops were expelled from the church on Chrysostom's account, and sent to live in the ends of the earth, or how many ascetic philosophers were involved in the same calamities, and all the more because I think it

needful to curtail these hideous details, and to throw a veil over the ill deeds of men of the same faith as our own. Punishment however did fall on most of the guilty, and their sufferings were a means of good to the rest. This great wrong was regarded with special detestation by the bishops of Europe, who separated themselves from communion with the guilty parties. In this action they were joined by all the bishops of Illyria. In the East most of the cities shrank from participation in the wrong, but did not make a rent in the body of the church.

On the death of the great teacher of the great teacher of the world, the bishops of the West refused to embrace the communion of the bishops of Egypt, of the East, of the Bosphorus, and in Thrace, until the name of that holy man had been inserted among those of deceased bishops. Arsacius his immediate successor they declined to acknowledge, but Atticus the successor of Arsacius, after he had frequently solicited the boon of peace, was after a time received when he had inserted the name in the roll.[121]

Chapter XXXV.-Of Alexander, Bishop of Antioch.

At this time the see of Alexandria was held by Cyril,[122] brother's son to Theophilus whom he succeeded; at the same time Jerusalem was occupied by John[123] in succession to Cyril whom we have formerly mentioned. The Antiochenes were under the care of Alexander[124] whose life and conversation were of a piece with his episcopate. Before his consecration he passed his time in ascetic training and in hard bodily exercise. He was known as a noble champion, teaching by word and

confirming the word by deed. His predecessor was Porphyrius who guided that church after Flavianus, and left behind him many memorials of his loving character.[125] He was also distinguished by intellectual power. The holy Alexander was specially rich in self discipline and philosophy; his life was one of poverty and self denial; his eloquence was copious and his other gifts were innumerable; by his advice and exhortation, the following of the great Eustathius which Paulinus, and after him Evagrius, had not permitted to be restored, was united to the rest of the body, and a festival was celebrated the like of which none had ever seen before. The bishop gathered all the faithful together, both clergy and laity, and marched with them to the assembly. The procession was accompanied by musicians; one hymn was sung by all in harmony, and thus he and his company went in procession from the western postern to the great church, filling the whole forum with people, and constituting a stream of thinking living beings like the Orontes in its course.

When this was seen by the Jews, by the victims of the Arian plague, and by the insignificant remnant of Pagans, they set up a groaning and wailing, and were distressed at seeing the rest of the rivers discharging their waters into the Church. By Alexander the name of the great John was first inscribed in the records[126] of the Church.

Chapter XXXVI.-Of the Removal of the Remains of John and of the Faith of Theodosius and His Sisters.

At a later time the actual remains of the great doctor were conveyed to the imperial city, and once again the faithful

crowd turning the sea as it were into land by their close packed boats, covered the mouth of the Bosphorus towards the Propontis with their torches. The precious possession was brought into Constantinople by the present emperor,[127] who received the name of his grandfather and preserved his piety undefiled. After first gazing upon the bier he laid his head against it, and prayed for his parents and for pardon on them who had ignorantly sinned, for his parents had long ago been dead, leaving him an orphan in extreme youth, but the God of his fathers and of his forefathers permitted him not to suffer trial from his orphanhood, but provided for his nurture in piety, protected his empire from the assaults of sedition, and bridled rebellious hearts. Ever mindful of these blessings he honours his benefactor with hymns of praise. Associated with him in this divine worship are his sisters,[128] who have maintained virginity throughout their lives, thinking the study of the divine oracles[129] the greatest delight, and reckoning that riches beyond robbers' reach are to be found in ministering to the poor. The emperor himself was adorned by many graces, and not least by his kindness and clemency, an unruffled calm of soul and a faith as undefiled as it is notorious. Of this I will give an undeniable proof.

A certain ascetic somewhat rough of temper came to the emperor with a petition. He came several times without attaining his object, and at last excommunicated the emperor and left him under his ban. The faithful emperor returned to his palace, and as it was the time for the banquet, and his guests were assembled, he said that he could not partake of the entertainment before the interdict was taken off. On this account he sent the most intimate of his suite to the bishop, beseeching him to

order the imposer of the interdict to remove it. The bishop replied that an interdict ought not to be accepted from every one, and pronounced it not binding, but the emperor refused to accept this remission until the imposer of it had after much difficulty been discovered, and had restored the communion withdrawn. So obedient was he to divine laws.

In accordance with the same principles he ordered a complete destruction of the remains of the idolatrous shrines, that our posterity might be saved from the sight of even a trace of the ancient error, this being the motive which he expressed in the edict published on the subject. Of this good seed sown he is ever reaping the fruits, for he has the Lord of all on his side. So when Rhoïlas,[130] Prince of the Scythian Nomads, had crossed the Danube with a vast host and was ravaging and plundering Thrace, and was threatening to besiege the imperial city, and summarily seize it and deliver it to destruction, God smote him from on high with thunderbolt and storm, burning up the invader and destroying all his host. A similar providence was shewn, too, in the Persian war. The Persians received information that the Romans were occupied elsewhere, and so in violation of the treaty of Peace, marched against their neighbours, who found none to aid them under the attack, because, in reliance on the Peace, the emperor had despatched his generals and his men to other wars. Then the further march of the Persians was stayed by a very violent storm of rain and hail; their horses refused to advance; in twenty days they had not succeeded in advancing as many furlongs. Meanwhile the generals returned and mustered their troops.

In the former war, too, these same Persians, when besieging the emperor's eponymous city,[131] were providentially rendered ridiculous. For after Vararanes[132] had beset the aforesaid city for more than thirty days with all his forces, and had brought up many helepoles, and employed innumerable engines, and built up lofty towers outside the wall, resistance was offered, and the assault of the attacking engines repelled, by the bishop Eunomius alone. Our men had refused to fight against the foe, and were shrinking from bringing aid to the besieged, when the bishop, by opposing himself to them, preserved the city from being taken. When one of the barbarian chieftains ventured on his wonted blasphemy, and with words like those of Rabshakeh and Sennacherib, madly threatened to burn the temple of God, the holy bishop could not endure his furious wrath, but himself commanded a balista,[133] which went by the name of the Apostle Thomas, to be set up upon the battlements, and a mighty stone to be adjusted to it.Then, in the name of the Lord who had been blasphemed, he gave the word to let go,-down crashed the stone on that impious chief and hit him on his wicked mouth, and crushed in his face, and broke his head in pieces, and sprinkled his brains upon the ground. When the commander of the army who had hoped to take the city saw what was done, he confessed himself beaten and withdrew, and in his alarm made peace.

Thus the universal sovereign protects the faithful emperor, for he clearly acknowledges whose slave he is, and performs fitting service to his Master.[134]

Chapter XXXVII.-Of Theodotus Bishop of Antioch.

Theodosius restored the relics of the great luminary of the world to the city which deeply regretted his loss. These events however happened later.[135]

Innocent the excellent bishop of Rome was succeeded by Bonifacius, Bonifacius by Zosimus and Zosimus by Caaelestinus.[136]

At Jerusalem after the admirable John the charge of the church was committed to Praylius, a man worthy of his name.[137]

At Antioch after the divine Alexander Theodotus, the pearl of purity, succeeded to the supremacy of the church, a man of conspicuous meekness and of exact regularity of life. By him the sect of Apollinarius was admitted to fellowship with the rest of the sheep on the earnest request of its members to be united with the flock. Many of them however continued marked by their former unsoundness.[138]

Chapter XXXVIII.-Of the Persecutions in Persia and of Them that Were Martyred There.

At this time Isdigirdes,[139] King of the Persians, began to wage war against the churches and the circumstances which caused him so to do were as follows. A certain bishop, Abdas by name,[140] adorned with many virtues, was stirred with undue zeal and destroyed a Pyreum, Pyreum being the name given by the Persians to the temples of the fire which they regarded as their God.[141]

On being informed of this by the Magi Isdigirdes sent for Abdas and first in moderate language complained of what had taken place and ordered him to rebuild the Pyreum.

This the bishop, in reply, positively refused to do, and thereupon the king threatened to destroy all the churches, and in the end carried out all his threats, for first be gave orders for the execution of that holy man and then commanded the destruction of the churches. Now I am of opinion that to destroy the Pyreum was wrong and inexpedient, for not even the divine Apostle, when he came to Athens and saw the city wholly given to idolatry, destroyed any one of the altars which the Athenians honoured, but convicted them of their ignorance by his arguments, and made manifest the truth. But the refusal to rebuild the fallen temple, and the determination to choose death rather than so do, I greatly praise and honour, and count to be a deed worthy of the martyr's crown; for building a shrine in honour of the fire seems to me to be equivalent to adoring it.

From this beginning arose a tempest which stirred fierce and cruel waves against the nurslings of the true faith, and when thirty years had gone by the agitation still remained kept up by the Magi, as the sea is kept in commotion by the blasts of furious winds. Magi is the name given by the Persians to the worshippers of the sun and moon[142] but I have exposed their fabulous system in another treatise and have adduced solutions of their difficulties.

On the death of Isdigirdes, Vararanes, his son, inherited at once the kingdom and the war against the faith, and dying in his turn left them both together to his son.[143] To

relate the various kinds of tortures and cruelties inflicted on the saints is no easy task. In some cases the hands were flayed, in others the back; of others they stripped the heads of skin from brow to beard; others were enveloped in split reeds with the cut part turned inwards and were surrounded with tight bandages from head to foot; then each of the reeds was dragged out by force, and, tearing away the adjacent portions of the skin, caused severe agony; pits were dug and carefully greased in which quantities of mice were put; then they let down the martyrs, bound hand and foot, so as not to be able to protect themselves from the animals, to be food for the mice, and the the mice, under stress of hunger, little by little devoured the flesh of the victims, causing them long and terrible suffering. By others sufferings were endured even more terrible than these, invented by the enemy of humanity and the opponent of the truth, but the courage of the martyrs was unbroken, and they hastened unbidden in their eagerness to win that death which ushers men into indestructible life. Of these I will cite one or two to serve as examples of the courage of the rest. Among the noblest of the Persians was one called Hormisdas, by race an Achaemenid[144] and the son of a Prefect. On receiving information that he was a Christian the king summoned him and ordered him to abjure God his Saviour. He replied that the royal orders were neither right nor reasonable, "for he," so he went on, "who is taught to find no difficulty in spurning and denying the God of all, will haply the more easily despise a king who is a man of mortal nature; and if, sir, he who denies thy sovereignty is deserving of the severest punishment, how much more terrible a chastisement is not due to him who denies the Creator of the world?" The king ought to have admired the wisdom of what was said, but, instead of this, he stripped the noble athlete of his wealth and rank,

and ordered him to go clad in nothing save a loin cloth, and drive the camels of the army. After some days had gone by, as he looked out of his chamber, he saw the excellent man scorched by the rays of the sun, and covered with dust, and he be thought him of his father's illustrious rank, and sent for him, and told him to put on a tunic of linen. Then thinking the toil he had suffered, and the kindness shewn him, had softened his heart, "Now at least," said he "give over your opposition, and deny the carpenter's son." Full of holy zeal Hormisdas tore the tunic and flung it away saying, "If you think that this will make one give up the true faith,keep your present with your false belief." When the king saw how bold he was he drove him naked from the palace.

One Suenes, who owned a thousand slaves, resisted the King, and refused to deny his master. The King therefore asked him which of his slaves was the vilest, and to this slave handed over the ownership of all the rest, and gave him Suenes to be his slave. He also gave him in marriage Suenes' wife, supposing that thus he could bend the will of the champion of the truth. But he was disappointed, for he had built his house upon the rock.[145]

The king also seized and imprisoned a deacon of the name of Benjamin. After two years there came an envoy from Rome, to treat of other matters, who, when he was informed of this imprisonment, petitioned the king to release the deacon. The king ordered Benjamin to promise that he would not attempt to teach the Christian religion to any of the Magi, and the envoy exhorted Benjamin to obey, but Benjamin, after he heard what the envoy had to say, replied, "It is impossible for me not to impart the light which I have received; for how great a

penalty is due for the hiding of our talent is taught in the history of the holy gospels."[146] Up to this time the King had not been informed of this refusal and ordered him to be set free. Benjamin continued as he was wont seeking to catch them that were held down by the darkness of ignorance, and bringing them to the light of knowledge. After a year information of his conduct was given to the king, and he was summoned and ordered to deny Him whom he worshipped. He then asked the king "What punishment should be assigned to one who should desert his allegiance and prefer another?" "Death and torture," said the king. "How then" continued the wise deacon "should he be treated who abandons his Maker and Creator, makes a God of one of his fellow slaves, and offers to him the honour due to his Lord?" Then the king was moved with wrath, and had twenty reeds pointed, and driven into the nails of his hands and feet. When he saw that Benjamin took this torture for child's play, he pointed another reed and drove it into his privy part and by working it up and down caused unspeakable agony. After this torture the impious and savage tyrant ordered him to be impaled upon a stout knotted staff, and so the noble sufferer gave up the ghost.

Innumerable other similar deeds of violence were committed by these impious men, but we must not be astonished that the Lord of all endures their savagery and impiety, for indeed before the reign of Constantine the Great all the Roman emperors wreaked their wrath on the friends of the truth, and Diocletian, on the day of the Saviour's passion, destroyed the churches throughout the Roman Empire, but after nine years had gone by they rose again in bloom and beauty many times larger and more splendid than before, and he and his iniquity perished.[147]

These wars and the victory of the church had been predicted by the Lord, and the event teaches us that war brings us more blessing than peace. Peace makes us delicate, easy and cowardly. War whets our courage and makes us despise this present world as passing away. But these are observations which we have often made in other writings.

Chapter XXXIX.-Of Theodorus, Bishop of Mopsuestia.

When the divine Theodorus was ruling the church of Antioch, Theodorus, bishop of Mopsuestia, a doctor of the whole church and successful combatant against every heretical phalanx, ended this life. He had enjoyed the teaching of the great Diodorus, and was the friend and fellow-worker of the holy John, for they both together benefited by the spiritual draughts given by Diodorus. Six-and-thirty years he had spent in his bishopric, fighting against the forces of Arius and Eunomius, struggling against the piratical band of Apollinarius, and finding the best pasture for God's sheep.[148] His brother Polychronius[149] was the excellent bishop of Apamea, a man gifted with great eloquence and of illustrious character.

I shall now make an end of my history, and shall entreat those who meet with it to requite my labour with their prayers. The narrative now embraces a period of 105 years, beginning from the Arian madness and ending with the death of the admirable Theodorus and Theodotus.[150] I will give a list of the bishops of great cities after the persecution.

List of the bishops of great cities.

List of the bishops of great cities.

Of Rome:-

Miltiades [Melchiades. 311-314]

Silvester [314-35]

Julius [337-352. Mark Jan. to Oct., 336]

Liberius [352-366]

Damasus [366-384]

Siricius [384-398]

Anastasius [398-401]

Innocentius [402-417]

Bonifacius [418-422]

Zosimus [417-418]

Caelestinus [422-432]

Of Antioch:-Vitalius